HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

TOME SECOND.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE,

OU

ANNALES DE CET EMPIRE;

TRADUITES DU TONG-KIEN-KANG-MOU,

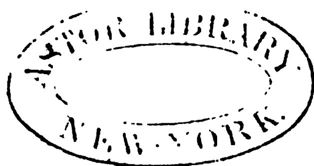
PAR le feu Père JOSEPH-ANNE-MARIE DE MOYRIAC DE MAILLA,
Jésuite François, Missionnaire à Pékin:

Publiées par M. l'Abbé GROSIER,

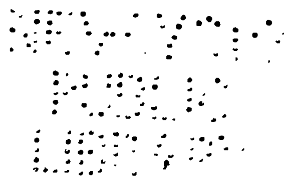
Et dirigées par M. LE ROUX DES HAUTESRAYES,
Conseiller-Lecteur du Roi, Professeur d'Arabe au Collége Royal de France, Interprête de Sa Majesté pour les Langues Orientales.

OUVRAGE enrichi de Figures & de nouvelles Cartes Géographiques de la Chine ancienne & moderne, levées par ordre du feu Empereur *KANG-HI*, & gravées pour la première fois.

TOME SECOND.







A PARIS,

Chez { PH.-D. PIERRES, Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.
CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques. }

M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

SUITE DE LA IIIE DYNASTIE DES TCHEOU.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 966. *Mou-ouang.*

MOU-OUANG au retour de son expédition honteuse, commença à rentrer en lui-même, & à se repentir de n'avoir pas suivi les conseils de ses ministres. Il vit que la négligence qu'il avoit eue jusque-là dans le gouvernement, avoit causé beaucoup de désordre; que les princes ne venoient presque plus lui rendre leurs hommages aux temps accoutumés; qu'ils paroissoient ne pas respecter la majesté impériale, &

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 966. *Mou-ouang.*

qu'il étoit à craindre que, se rendant peu-à-peu indépendans, ils n'eussent des vues contraires au repos public. Les peuples, qui suivent ordinairement l'exemple de ceux qui les gouvernent, n'avoient plus la même attention à observer les cinq sortes de devoirs, & à pratiquer la vertu; on ne voyoit presque plus qu'on fît cas dans l'empire, des sages réglemens & des loix de Ouen-ouang, & de Vou-ouang. Ce prince y fut sensible; il reprit en main le gouvernement qu'il avoit négligé si long-temps; & pour s'y comporter avec succès, il tint plusieurs conseils avec ses ministres, auxquels il proposa ses vues dans un discours intitulé *Chi-ki*, qui s'est perdu par le malheur des temps (1).

952. La cinquantième année de son règne & la centième de son âge, sentant ses forces diminuer considérablement, il voulut laisser à la postérité une marque du zèle qu'il avoit pour le bien de l'empire, par un réglement sur l'administration de la justice à l'égard des criminels : il chargea Sin-heou de le publier & de le faire observer dans tout l'empire. Ce réglement étoit conçu en ces termes (2) :

« C'est la nécessité seule qui a obligé les princes à se servir » des supplices pour punir les criminels. Les loix qui les con-

(1) Lieu-king. Tso-chi. Tsien-pien. Y-tcheou-chou.

(2) *Chu-king*, chap. *Liu-hing*. Si on compare la paraphrase de ce chapitre par le P. *de Mailla* avec la traduction du P. *Gaubil*, on trouvera beaucoup de différence. Le *Chu-king* est d'un stile si serré, si laconique & si ancien, que les Chinois ne l'entendent qu'à l'aide des interprètes : j'aurois pu profiter de cette traduction pour donner une nouvelle version qui n'auroit ressemblé ni à l'une ni à l'autre, mais je me suis bien gardé de suivre l'exemple de la plupart des éditeurs, & j'ai pensé qu'on devoit ne point altérer un texte, paraphrasé ou non, donné par un homme qui a vieilli dans l'étude de la langue Chinoise, & ne pas mettre sur son compte les fautes qu'on peut faire. *Editeur*.

» cernent ont commencé à être mises en usage sur la fin du » règne de Hoang-ti, en la personne de Tchi-yeou. C'est » lui, qui, par sa révolte, se séparant du peuple fidèle, se » laissa emporter à ses mauvaises inclinations. Sous un exté- » rieur de vertu il cachoit l'ame la plus noire; son cœur n'étoit » enclin qu'à l'injustice, à la fourberie, au vol & au liberti- » nage. C'est pour punir un homme de ce caractère que les » supplices ont commencé : ne le méritoit-t-il pas? Les peu- » ples de Miao, en suivant un si pernicieux exemple, vivoient, » au temps de Yao, comme des gens privés de raison. Ce » fut alors qu'on régla les cinq différens supplices. Plusieurs » innocens avoient été tués ou blessés dangereusement, & » delà sont venues les loix qui condamnoient les coupables à » avoir le nez ou les oreilles coupés, à être mutilés comme » les eunuques, ou à être marqués honteusement au visage; » mais ces loix n'ont pas toujours été observées avec une égale » exactitude.

» Comme le prince de Miao n'avoit nul principe de vertu, » son peuple demeuroit toujours plongé dans la barbarie, & » loin de se civiliser, il ne faisoit aucun cas de la raison; » il n'avoit que des pensées de révolte, & ne connoissoit » point la fidélité; son cœur n'étoit occupé qu'à chercher » à tromper adroitement, & à se jouer de la bonne foi de ses » voisins : nulle vérité, nulle sincérité, ni dans ses paroles ni » dans ses actions. Les prisons ne suffisoient pas pour contenir » ceux qu'on arrêtoit; les rues étoient rougies du sang de » ceux qu'on faisoit mourir, & la plupart protestoient de » leur innocence devant le trône du Souverain Tien (le Ciel); » ils lui adressoient leurs plaintes, & crioient amèrement » contre l'injustice. Le Chang-ti, à qui rien n'est caché, ne

Avant l'Ere Chrétienne.
952.
Mou-ouang.

» voyoit parmi eux aucun vestige de vertu ; il n'y appercevoit » que meurtres & brigandages. L'empereur, indigné du mau- » vais exemple que donnoient ces peuples, résolut de les dé- » truire & d'exterminer leur prince.

» Après cela, il ordonna à Tchang (issu de l'empereur » Chao-hao), & à Li (descendant de l'empereur Tchuen- » hio), de fixer les usages qui se devoient pratiquer, soit par » rapport au civil, soit par rapport au culte religieux ; ils » s'acquittèrent l'un & l'autre de leurs emplois avec tant de » succès, qu'il n'y avoit aucun officier qui ne fût parfaite- » ment instruit de ses obligations, & qui ne les remplît exacte- » ment en secourant avec un soin particulier les malheureux, » les veuves & les orphelins.

» L'empereur Chun interrogeant le peuple sur les mœurs » de San-miao, il n'y eut personne qui ne l'accusât hautement » & ne blamât sa conduite : alors ce sage prince se servit de » la justice dont il étoit le dépositaire pour le châtier sévère- » ment, & par-là il se fit craindre. Mais il n'en vint à cette » extrémité qu'après avoir fait connoître clairement les crimes » du coupable, & il prouva par cette conduite combien il » étoit éclairé.

» Après que Chun eut puni San-miao comme il le méri- » toit, il chargea trois sages, Pe-y, Yu & Ki, de la conduite » de son peuple, sur lequel ils répandirent mille bienfaits ; » Pe-y, en l'instruisant des cinq sortes de devoirs, le garantit » des supplices destinés aux malfaiteurs. Yu, par ses travaux » immenses, entrepris pour l'écoulement des eaux & pour » prévenir de pareilles inondations, lui sauva la vie, en la » mettant à couvert des dangers qui la menaçoient. Enfin » Ki lui apprit à cultiver la terre & lui fournit les moyens

» de se pourvoir des grains nécessaires à sa subsistance. C'est » véritablement aux soins de ces trois grands hommes que le » peuple dut son salut.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 952. *Mou-ouang.*

» Kao-yao, chargé de punir les criminels, avoit le talent » d'inspirer aux peuples tant de respect pour les bonnes » mœurs, qu'il les mettoit par-là hors de danger d'éprouver » la rigueur des supplices; quand ceux qui sont en place savent » se faire respecter par leurs vertus, & que ceux dont ils se » servent sont assez éclairés & assez droits pour conduire les » peuples dans le bon chemin, rarement trouvera-t-on quel- » qu'un qui ne s'applique à fuir le mal. Il dépend donc de » ceux qui sont chargés des affaires du tribunal des crimes, » d'instruire le peuple & de l'aider dans la pratique de ses » devoirs.

» Deux choses sont cause que ceux qui sont chargés de » punir les crimes s'acquittent mal de cette pénible fonction; » tantôt ils redoutent leur emploi & restent loin des obliga- » tions qu'il leur impose; tantôt ils agissent avec trop d'auto- » rité, & s'imaginent n'en jamais faire assez, lors même qu'ils » en font trop; ils annoncent par-là qu'ils manquent de discer- » nement. S'ils considéroient qu'ils tiennent la place du Ciel, » ils sauroient qu'ils n'ont de pouvoir qu'autant qu'il leur en » donne, que la vie & la mort dépendent uniquement de lui, » & que se comporter autrement, ce n'est pas recevoir du Ciel » cette autorité, c'est l'usurper.

» O vous! gouverneurs & officiers des provinces, déposi- » taires de la justice, le Ciel ne vous nourrit-t-il pas pour » l'exercer en sa place? Si vous cherchez un modèle à imiter, » ne l'avez-vous pas dans Pe-y? Et si vous demandez un » exemple à éviter, ne l'avez-vous pas dans la personne de

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 952. *Mou-ouang.*

» San-miao ? Lorſque les peuples avoient quelques différends » enſemble, & qu'ils s'accuſoient mutuellement, incapable » d'examiner le fond des affaires, quoiqu'il fût aidé des » conſeils des ſages, il excédoit toujours, ſoit d'un côté, » ſoit d'un autre, les bornes de la juſtice & de l'équité; » ce n'étoit que la conſidération du rang des perſonnes, ou » leurs richeſſes qui régloient ſes jugemens, & les innocens » portoient le plus ſouvent la peine & le châtiment. Le » Chang-ti, irrité de ne trouver nulle juſtice dans San-miao, » ſe ſervit de Chun pour le punir & en éteindre entièrement » la race.

» Vous tous, qui que vous ſoyez, mes parens, mes frères, » mes enfans, grands & petits, ſoyez attentifs à ce que je » vous dis : c'eſt un ordre de la dernière importance. Il n'y a » aucun jour auquel vous ne deviez travailler à vous pro- » curer la paix & le bonheur; ne le pas faire, c'eſt s'expoſer » à un repentir qui devient preſque toujours inutile. C'eſt moi » ſeul que le Tien a chargé de diriger le peuple. Si je fais des » fautes, c'eſt que je ſuis homme : c'eſt une raiſon qui doit » encore vous engager plus fortement à m'aider, conformé- » ment aux ordres du Ciel; vous ne devez pas vous en rap- » porter aveuglément à mon avis; ſi j'incline à punir, vous » ne devez pas pour cela être du même ſentiment; & ſi je » veux pardonner, vous ne devez pas opiner auſſi-tôt à la » clémence; mais vous devez ſuivre, avec reſpect, ce que les » loix enſeignent ſur les cinq ſortes de châtimens, & ſur les » trois vertus, de droiture, de rigueur & de douceur : c'eſt » par cette ſage conduite que vous me comblerez de joie, & » que vous procurerez une paix ſolide à mon peuple.

» Qui que vous ſoyez, je veux vous apprendre une ma-

» nière équitable de punir. Quels ſont ceux que vous ſouhaitez » le plus vous rendre favorables ? Ne ſont-ce pas les miniſtres » de la juſtice ? Que reſpectez-vous dans la juſtice ? Ne ſont-ce » pas les loix qui vous traduiſent à ſon tribunal ? Et ſi vous y » êtes conduits, toutes vos penſées ne ſe portent-elles pas à » chercher les moyens de vous tirer d'affaire ? Quand on a con- » fronté les parties, il faut recoler ce qui a été dit, avec les » cinq ſortes de ſupplices déterminés par la loi. Si la choſe eſt » claire & évidente, il faut que la loi ſoit exécutée ; mais ſi » après un examen ſuffiſant, le crime n'eſt pas certain, il faut » alors uſer ou de l'une des cinq ſortes de punitions pécuniaires, » ou renvoyer les coupables abſous, ſuivant les cinq manières » établies par les loix. Les faux jugemens viennent ordinaire- » ment de cinq ſources qui empêchent de découvrir la vérité : » l'une eſt la trop grande autorité de ceux qui ſont en charge ; » cette autorité remplit de crainte les accuſés ; ils n'oſent diſ- » puter contre leurs juges. La ſeconde eſt que les accuſés » craignent ſouvent de dire la vérité, de peur de s'attirer quel- » que vengeance, pire encore que le mal préſent. La troi- » ſième, c'eſt qu'on prête trop facilement l'oreille aux femmes, » & qu'on les écoute plutôt que la raiſon & la juſtice. La » quatrième, c'eſt qu'on ſe laiſſe corrompre par argent. Enfin, » la cinquième, c'eſt qu'on n'a pas aſſez de lumières pour » diſtinguer le vrai du faux, & qu'on ne veut pas l'avouer. » Vous devez cependant ſavoir que quoique ces cauſes ſoient » différentes entr'elles, le mal qui réſulte d'un mauvais juge- » ment eſt toujours le même ; ainſi ſoyez ſur vos gardes, & ne » jugez jamais qu'après avoir donné tous vos ſoins à l'examen » de la cauſe.

» Lorſque le crime eſt évident, il faut le punir ; s'il eſt

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 952. *Mou-ouang.*

» douteux, il faut agir en faveur du criminel & lui pardonner; » si le plus probable est contre l'accusé, il faut alors avoir » égard aux circonstances & juger. N'écoutez point ce qui est » étranger à l'affaire, & en tout, craignez que le Ciel ne vous » fasse sentir sa vengeance. Quoique j'aie dit qu'il falloit par- » donner au criminel, lorsque le crime étoit douteux, il faut » cependant avoir égard à la qualité du crime dont il s'agit: » par exemple, ceux qui sont accusés d'un crime qui exigeroit » le châtiment d'être marqué au visage, si la chose est dou- » teuse, on peut commuer leur peine en une amende pécu- » niaire de six cents *taëls*; s'ils devoient avoir le nez coupé, » à deux cents *taëls*; s'ils devoient avoir le pied coupé, à cinq » cents *taëls*; s'ils devoient être faits eunuques, à six cents » *taëls*; enfin, s'ils devoient être jugés à mort, il faut les » condamner à une amende de mille *taëls*, & les renvoyer » absous. Ces commutations de peines étoient autrefois un » peu différentes. Il est très-difficile de donner sur cela des » règles certaines. La sagesse & les soins d'un juge doivent y » suppléer.

» Lorsqu'un homme s'est rendu coupable d'un crime du » premier chef, s'il n'a pas eu la malice & l'intention de le » commettre, il faut suivre à son égard la voie de douceur; » mais si le crime est le fruit d'une volonté réfléchie, il faut » agir selon la rigueur des loix. La rigueur ou la douceur dans » l'exécution des loix dépendent de ceux qui sont en place; » ils doivent se conformer aux circonstances présentes, & » peser s'il convient ou ne convient pas d'user d'indulgence » ou de rigueur; nous avons des règles qu'il faut suivre, » & des préceptes dont on ne doit jamais s'écarter.

» Tout criminel, quoiqu'il n'ait pas commis un crime

» capital,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 952. *Mou-ouang.*

» capital, se trouve toujours dans un état triste & pénible; » il ne faut point lui donner de ces juges qui ne savent terminer une affaire qu'en usant de paroles artificieuses; il faut » choisir des gens pleins de droiture, qui ne cherchent que » la vérité. Soyez attentifs à ceux qui refusent d'avouer leurs » crimes; souvent ce qu'on n'obtient pas d'abord, on l'obtient » ensuite : que la crainte & la bonté soient les fidèles compagnes de vos jugemens; faites voir à tout le monde que » vous vous attachez à l'esprit des loix écrites dans nos livres, » & alors vous ne vous écarterez pas des règles de la vraie » justice. Lorsque vous aurez jugé, tenez-vous-en à ce que » l'empereur prononcera, suivez-le exactement, soit qu'il ait » pris la voie de douceur, soit qu'il ait suivi la rigueur des » loix.

» Vous qui m'écoutez, apprenez à user de la plus grande » circonspection : pour moi, je l'avoue, je ne parle sur cette » matière que saisi de crainte & pénétré de respect pour la » justice : elle est fondée sur la vertu; le Ciel, pour aider les » hommes à l'embrasser, a établi des peines afin de les contenir » dans les bornes de leurs devoirs. Quand on écarte les paroles » artificieuses, fausses & déguisées, & qu'on prend le juste » milieu, qui seul peut procurer la paix au peuple, il est facile » d'administrer la justice. Il faut prendre garde de ne pas suivre » son inclination qui porteroit à pencher d'un côté plutôt que » de l'autre. Les richesses qui viennent de l'administration de » la justice ne sont pas un trésor, le plus souvent elles ne » servent qu'à accumuler crimes sur crimes, & à conduire » enfin au dernier des malheurs. Rien de plus terrible & de » plus à craindre que la rigueur des supplices; ce n'est pas » que le Ciel ne soit infiniment bon, mais c'est que l'homme

952.
Mou-ouang.

» mérite cette févérité, lorfqu'il va contre fes ordres. Si le » Ciel n'ufoit pas de cette rigueur, que de maux ne verrions-» nous pas dans le monde, & comment pourroit-on efpérer » de le gouverner !

» Pour vous, qui devez me fuccéder, le plan de con-» duite que vous devez vous propofer pour l'avenir, c'eft » de faire régner la vertu dans l'empire? Vous n'y parviendrez » qu'en difcernant clairement le vrai du faux. Les fages, nos » prédéceffeurs, ont mérité des louanges infinies pour les » foins qu'ils fe font donnés dans l'adminiftration de la juf-» tice; ils ont encore mérité une félicité fans bornes. Gouver-» neurs, princes de l'empire! recevez ces inftructions de votre » maître; & dans le gouvernement des peuples qui vous font » confiés, ayez toujours à cœur la bonne adminiftration de » la juftice ».

Ce réglement, contenu dans le chapitre *Lin-hing* du livre claffique *Chu-king*, fut la dernière chofe que fit MOU-OUANG pour réparer, en quelque forte, le mal qu'avoit produit fa

947.

conduite paffée. Il occupa le trône pendant cinquante-cinq ans, & mourut à Tfi-kong âgé de cent quatre ans (1).

La quatorzième année de fon règne, le prince de Lou, Ouei-kong, mourut fans gloire, mais paifible dans fa principauté. Il laiffa pour fucceffeur fon fils Li-kong, qui la poffédа trente-fept ans en paix; mais à fa mort, qui arriva à la cinquante-unième année du règne de MOU-OUANG, les peuples de la principauté de Lou refusèrent de lui obéir & de le reconnoître pour leur fouverain : ils choifirent à fa place Hien-kong, frère de Li-kong.

(1) Sfe-ki. Tço-kieou-ming.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 946. *Kong-ouang.*

KONG-OUANG.

KONG-OUANG, fils de Mou-ouang, étoit déja âgé de ſoixante-douze ans quand il monta ſur le trône : comme l'empire étoit en paix, les commencemens de ſon règne furent aſſez heureux; mais une partie de chaſſe qu'il fit, la troiſième année de ſon règne, ſur les bords de la rivière King-ho, fit beaucoup de tort à ſa réputation. Kang-kong, gouverneur de Mie, avoit ſuivi l'empereur dans cette partie de plaiſir. Ce gouverneur avoit trois filles parfaitement belles & bien faites; dès qu'elles ſurent que leur père avoit ſuivi l'empereur, elles voulurent aller le rejoindre. Leur mère, qui avoit quelque preſſentiment de ce qui arriveroit, chercha à les en détourner. Je crains, leur dit-elle, que vous ne vous attiriez bien des malheurs; celui de vous perdre n'eſt pas le moins à redouter. Mais ces filles, qui n'avoient pas vu leur père depuis long-temps, perſiſtèrent dans leur réſolution & partirent de Mie. Dès que leur père ſut leur arrivée, il ne voulut point les voir qu'elles n'euſſent ſalué auparavant l'empereur; & lui-même, ſans faire beaucoup d'attention aux ſuites que cette entre-vue pourroit avoir, fut annoncer à ce prince que ſes trois filles venoient pour lui offrir leur reſpect.

Ces trois filles s'étant rendues le lendemain ſur le bord de la rivière King-ho, leur père fit ſi bien en ſorte qu'elles ſe trouvèrent ſur le paſſage de l'empereur, à qui il les préſenta lui-même. KONG-OUANG s'arrêta, leur dit peu de paroles; mais frappé de leur beauté, il demeura inquiet & rêveur le reſte du voyage. Kang-kong qui s'en apperçut, vit, mais trop tard, la faute qu'il avoit faite, & pour ſauver l'honneur de

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 944. *Kong-ouang.*

ſes filles, il les envoya ſecrettement chez un de ſe parens, hors du gouvernement de Mie.

L'empereur fut un an entier ſans s'expliquer ſur l'effet qu'avoit produit dans ſon cœur la première vue des filles de Kang-kong ; mais enfin ne pouvant effacer l'impreſſion qu'elles avoient faite ſur lui, & bien perſuadé que Kang-kong ne les lui céderoit qu'autant qu'il y ſeroit forcé, il envoya des gens, ſous main, à la ville de Mie, avec ordre de les enlever & de les lui amener. Ces émiſſaires ſe rendirent à Mie, & s'informèrent adroitement où elles pouvoient être : ils cherchèrent par-tout, mais inutilement ; jamais ils ne purent découvrir leur retraite. Ils en firent leur rapport à l'Empereur, qui jugeant delà que ſon deſſein étoit connu, entra dans une ſi terrible colère, que ne conſultant que la vengeance & ſa paſſion, il envoya des troupes à Mie pour détruire cette ville de fond en comble, & cet ordre barbare fut exécuté avec tant de dureté, qu'il n'en reſta pas les moindres veſtiges.

Dès que la colère de KONG-OUANG ſe fut calmée, il reconnut ſa faute, & tâcha de la réparer en donnant des ſecours aux habitans de Mie ; mais l'hiſtoire ne dit point de quelle nature étoient ces ſecours. Quoi qu'il en ſoit, ſa conduite, depuis ce temps-là, fut celle d'un bon prince qui cherche à conſerver la paix dans ſes états. Il ne règna que douze ans, & mourut paiſiblement à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, laiſſant l'empire à ſon fils (1).

(1) Nien-y-ſse. Sſe-ki. Coue-yu. Tchin-gin-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 934. *Y-ouang.*

Y-OUANG.

Y-OUANG étoit d'un esprit fort médiocre, & n'avoit aucune des qualités nécessaires pour posséder un trône, où il n'étoit monté que parce qu'il étoit fils de Kong-ouang. La première année de son règne il transporta sa cour à Hoai-li, ce qui mécontenta les grands & le peuple. Si à Houai-li il avoit paru du moins s'occuper du gouvernement, il auroit pu couler des jours tranquilles ; mais comme il n'y donnoit aucun soin, les poëtes de ce temps-là firent des vers contre lui, pour tâcher de le tirer de l'assoupissement où il paroissoit plongé. Dans les commencemens ils s'y prirent avec quelque ménagement, persuadés que la honte de se voir critiqué, même par le petit peuple, dans la bouche duquel on avoit soin de mettre ces vers, lui feroit faire quelques réflexions utiles à l'état ; mais comme on vit que ces ménagemens ne servoient de rien, les satyres les plus sanglantes contre lui se répandirent dans toutes les provinces de l'empire, sans que le prince, qui en étoit l'objet, parût s'en émouvoir. C'est ainsi qu'il passa tout son règne, qui fut de vingt-cinq ans, sans gloire, sans honneur, méprisé de tous ses sujets, après avoir ouvert, par sa conduite, le chemin à l'audace & à la licence des écrits, en laissant prendre aux poëtes la liberté de satyriser leur maître : exemple pernicieux, qui n'a que trop été suivi dans la suite. Il mourut à l'âge de cinquante ans, & il eut son frère puîné pour successeur (1).

(1) Ta-ki. Sse-ki. Tcien-pien. Nien-y-sse.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 909. *Hiao-ouang*,

HIAO-OUANG.

HIAO-OUANG étoit frère de Y-ouang, de même père, mais non de même mère; il n'étoit ſon puîné que de quelques mois. A la mort de ſon frère il ſe trouvoit déja dans ſa cinquantième année. Comme les enfans de Y-ouang étoient encore aſſez jeunes, & que d'ailleurs HIAO-OUANG par ſon naturel impérieux avoit pris beaucoup d'aſcendant ſur ſes neveux, il ne lui fut pas difficile de leur enlever le ſceptre, d'autant plus qu'il avoit eu ſoin de ſe faire un parti aſſez conſidérable pour contre-balançer le parti contraire qui auroit voulu s'oppoſer à ſon élévation; mais comme les enfans de Y-ouang n'osèrent pas défendre leurs droits contre leur oncle, HIAO-OUANG s'empara du trône ſans éprouver la moindre oppoſition.

L'empire avoit déja commencé, ſous ſes deux prédéceſſeurs, à perdre du luſtre que Ou-ouang & ſes ſucceſſeurs lui avoient donné; mais HIAO-OUANG fut la premiére cauſe de l'entière deſtruction de la dynaſtie des *TCHEOU*. Il y avoit à Tay-cou, dans la partie occidentale du Chan-ſi, un certain Fei-tſé, célèbre par ſon talent pour éléver les chevaux : il deſcendoit du fameux Pe-y, qui rendit de ſi grands ſervices à l'état, ſous les règnes de Chun & de Yu; mais étant déchus peu-à-peu, ſes parens ſe virent contraints de faire le commerce de chevaux pour pouvoir ſubſiſter. Fei-tſé, qui ſe trouvoit alors le chef de cette famille, avoit mis tous ſes ſoins à en éléver, & il avoit pour cela une induſtrie & une intelligence admirables, que perſonne dans l'empire ne pouvoit lui diſputer (1).

(1) Ta-ki. Sſe-ki. Tcien-pien. Nien-y-ſse.

HIAO-OUANG étoit auſſi paſſionné pour les chevaux ; ſes écuries étoient remplies des plus beaux qu'il pût trouver, & comme les meilleurs ſortoient des mains de Fei-tſé, HIAO-OUANG le fit venir à la cour, & lui donna la charge de gouverneur-général de ſes écuries. Cette bonne fortune ne fit que fortifier l'inclination de Fei-tſé pour les chevaux : il les exerçoit ſans ceſſe, & ne permettoit à qui que ce fût de les monter ſans ſa permiſſion, & que ſous ſes yeux. Ces ſoins lui gagnèrent tellement le cœur & les bonnes graces de l'empereur, qu'en récompenſe de ſes ſervices il l'éleva à la dignité de prince, & érigea en principauté le pays de Tſin, qu'il lui donna. Ce furent préciſément les deſcendans de ce Fei-tſé, qui, dans la perſonne de Tſin-chi-hoang, détruiſirent la dynaſtie des *TCHEOU*.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 909. *Hiao-ouang.*

Le Ciel, irrité de la négligence de HIAO-OUANG pour les affaires de l'état, donna des ſignes aſſez évidens de ſa colère, par une grêle d'une groſſeur extraordinaire, qui tua quantité de bœufs & de chevaux dans la campagne, & par un hiver ſi rigoureux, qu'il glaça même la rivière Han-kiang, ce qu'on n'avoit jamais vu. Ces prodiges auroient dû faire rentrer l'empereur en lui-même ; mais on ne vit aucun changement dans ſa conduite juſqu'à ſa mort, qui arriva la ſoixante-cinquième année de ſon âge, & la quinzième de ſon règne (1).

YE-OUANG.

Dès que Hiao-ouang fut mort, les princes & les grands qui avoient ſouffert impatiemment ſon uſurpation & ſa conduite, s'aſſemblèrent, & proclamèrent d'une voix unanime

894.

(1) Sſe-ki. Ou-chouang-hou. Nien-y-ſse.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 894. *Ye-ouang.*

YE-OUANG, fils aîné d'Y-ouang, légitime héritier de l'empire. YE-OUANG, que la conduite févère de Hiao-ouang, à fon égard, avoit rendu d'une timidité extraordinaire, fe voyant élevé fur le trône, ne favoit prefque quelle contenance y tenir, au point que quand les princes & les grands l'eurent reconnu fuivant les ufages & les cérémonies ordinaires, YE-OUANG, contre la coutume & l'honneur dû à la majefté impériale, defcendit de fon trône pour leur rendre le falut. Depuis ce temps-là, les Princes n'eurent plus le même refpect qu'ils avoient auparavant pour la dignité impériale; ils commencèrent auffi dès-lors à s'arroger des droits qui ne leur appartenoient pas, ce qui occafionna dans la fuite, des troubles qui défolèrent l'empire durant plufieurs fiècles, par les guerres continuelles que ces princes fe firent entr'eux.

821. La troifième année du règne de YE-OUANG, Hoang-fou n'étant point venu le reconnoître, & lui faire hommage comme à fon maître, ce prince, revenu un peu de fa timidité, ordonna à Koué-kong de fe mettre à la tête des troupes & de fe rendre au pays de Jong, dépendant de Tai-yuen, où Hoang-fou étoit avec fon armée, pour l'obliger de gré ou de force à rentrer dans le devoir. Koué-kong partit fuivant ces ordres, & rencontra Hoang-fou à Yu-fiuen. Il tâcha d'abord de le gagner par des paroles douces & féduifantes; mais Hoang-fou, qui n'ignoroit point la foibleffe du gouvernement, non-feulement ne voulut point entendre parler de foumiffion, mais il exhorta même Koué-kong à fuivre fon exemple & à fe révolter. Koué-kong indigné de la hardieffe de Hoang-fou, fe prépara à lui livrer bataille dès le lendemain.

Hoang-fou foutint avec courage l'effort des troupes de Koué-kong,

Koué-kong. On ſe battit de part & d'autre avec toute la bravoure poſſible ; le combat s'étoit engagé dès le point du jour ; à midi on ne voyoit point encore à qui demeureroit la victoire : mais alors Hoang-fou, dont l'armée étoit inférieure à celle de Koué-kong, ſe voyant attaqué par des troupes fraîches, fut obligé de céder. Il y eut beaucoup de monde de tué des deux côtés ; mille chevaux de Hoang-fou furent pris, & Koué-kong, à ſon retour, les offrit à l'empereur pour marque de ſa victoire (1).

Hoang-fou n'étoit pas le ſeul qui pensât à ſe ſoulever contre l'empereur & à ſe rendre indépendant ; pluſieurs autres ſuivirent ſon exemple ; & ſi ces petits princes ne ſe déclarèrent pas d'abord, ce ne fut que pour ſe mettre mieux en état de ſoutenir leur indépendance. Le prince de Tchou, appellé Hiong-kiu, fut plus hardi que les autres, & leur donna le ſignal. Ce Hiong-kiu étoit un deſcendant de Ki-hin, qui avoit très-bien ſervi ſous Ouen-ouang. Tching-ouang, en conſidération de ſes ſervices & de ceux de ſes fils & petits-fils, éleva Hiong-ye à la dignité de prince, en lui aſſignant le pays de Tchou pour ſa principauté, & Tan-yang pour ſa demeure.

Hiong-kiu avoit trois fils, tous trois fort braves, & capables de l'aider dans ſon deſſein ; l'aîné s'appelloit Hiong-kong, le ſecond Hiong-hong, le troiſième Hiong-tche-tſe : il raſſembla quantité de troupes, dont il forma une puiſſante armée, toute compoſée des peuples qui demeuroient le long de la rivière de Han, & qui ont la réputation d'être les meilleurs ſoldats. Avec cette armée, il ſe rendit d'abord

(1) Sſe-ki. Nien-y-ſſe Nan-hiven. Kin-chi. Tçien-pien. Li-ki.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 891. *Ye-ouang.*

maître de tout le pays de Yong, qui étoit à l'occident de ses terres : revenant ensuite sur ses pas, il marcha vers l'orient, & s'empara de tout le pays de Yang-yu-en. Pour justifier sa conduite, il fit publier par-tout qu'on ne devoit pas être surpris de ce qu'il venoit de faire, qu'originairement il n'étoit point Chinois, qu'il étoit de la race des peuples Y, & que par conséquent il étoit en droit de s'agrandir comme bon lui sembleroit, sans qu'on pût l'accuser de révolte. Après cette déclaration, il créa, comme s'il en avoit eu l'autorité, son fils aîné prince de Kin-tan ; le second, prince de Ou ; & le troisième, prince de Yuei. Tous ces pays étoient à l'orient de la principauté de Tchou, d'où il avoit plus à craindre que de tout autre côté.

L'empereur YE-OUANG vit avec une tranquillité impardonnable la révolte, les progrès & la témérité de Hiong-kiu, & ne fit pas la moindre démarche pour l'arrêter : il ne fut pas plus allarmé de voir un de ses sujets lui enlever le droit de créer des princes, droit qui n'appartient qu'à l'empereur seul. Aussi mourut-il sans gloire & sans honneur, après seize ans de règne, à l'âge de soixante ans, laissant un ferment de révolte

879. qui coûta cher à l'empire (1).

LI-OUANG.

878. LI-OUANG son fils, étoit un prince qui ne manquoit pas d'esprit ; mais son orgueil insupportable, son naturel soupçonneux, & sur-tout sa cruauté, effaçoient absolument les bonnes qualités qu'il avoit d'ailleurs. Il s'étoit souvent plaint

(1) Sse-ki Tçou-chi-kia. Hou-chi. Hou-chuang-hou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 878. *Li-ouang.*

de l'insensibilité de son père, sur-tout à l'égard des princes qui paroissoient peu disposés à la soumission. Dès qu'il fut sur le trône, il voulut y apporter un remède efficace par un excès de sévérité; & pour faire un exemple qui jettât la terreur dans le cœur des autres, il se saisit par surprise de Pou-tchen, prince de Tsi, descendant de Tsai-kong, & le fit mourir sur d'assez légers soupçons; mais pour ne pas mécontenter son fils Ho-kang, il l'établit dans la succession de son père. Les peuples de Tsi, irrités de la mort de leur prince, eussent bien voulu la venger; mais se trouvant trop foibles, ils se contentèrent, pour toute vengeance, de faire contre LI-OUANG des vers très-injurieux qu'ils répandirent par-tout.

Hiong-kiu, prince de Tchou, indigné de l'action injuste que LI-OUANG venoit de faire en montant sur le trône, leva le masque, se déclara indépendant, & rejetta le nom de prince que sa famille avoit reçu des empereurs Chinois; il prit le titre de *Roi*, & voulut que ses états portassent le nom de *Royaume*: témérité que LI-OUANG jugea à propos de dissimuler, peut-être pour ne pas s'engager dans une guerre dont l'événement eût été fort douteux, principalement à cause des dispositions peu favorables où il savoit que les autres princes l'empire étoient à son égard (1).

La onzième année de son règne, les peuples du pays de Hoai, aujourd'hui Hoai-ngan-fou, dans la province de Kiang-nan, entrèrent sur les terres de l'empire & y firent beaucoup de ravages. Sous les règnes d'un Ou-ouang, ou d'un Tching-ouang, ils n'auroient eu garde de remuer; mais voulant 867.

(1) Sse-ki. Tçou-chi-kia.

Avant l'Ere Chrétienne. 867. *Li-ouang.*

profiter de la foiblesse du gouvernement, ils jugèrent que, sans beaucoup risquer, ils pouvoient s'enrichir des dépouilles de leurs voisins. Li-ouang, pour les obliger à rentrer dans leurs limites, ordonna à Koué-tchong de conduire contre eux les troupes de l'empire. Ce général se mit en marche avec un air de confiance qui sembloit l'assurer du succès; mais ces peuples s'étant réunis en corps d'armée, sous la conduite d'un chef intrépide, l'attendirent de pied-ferme, lui livrèrent bataille, la gagnèrent, & obligèrent Koué-tchong de s'en retourner après avoir perdu une bonne partie de ses troupes.

866.

L'année suivante Tchin-pé, descendant de Kang-chou, fils de Ouen-ouang, prince de Ouei, mourut. Li-ouang, qui n'étoit content d'aucun de ces princes, étoit sur le point de donner à quelqu'une de ses créatures cette principauté, & de l'ôter au fils de Tchin-pé; mais celui-ci, qui connoissoit la passion insatiable de Li-ouang pour l'or, sut si bien le gagner par ce moyen, qu'il le rétablit prince de Ouei.

Comme ce fut proprement sous le règne de Li-ouang que les princes tributaires visèrent à l'indépendance, il est bon de les faire connoître. Hiao-pé, prince de Tsao, dans le Chan-tong, descendant de Chou-tchin, frère de Ou-ouang, mourut la quatorzième année du règne de Li-ouang, & eut pour successeur son fils Yo-pé. Hoei-heou, descendant de Chao-kong, frère de Ou-ouang, succéda à son père dans la principauté de Yen, dans la Pé-tché-li. Ou-heou succéda à Li-heou son père, dans la principauté de Tsai, dans le Honan; il descendoit de Chatou, frère de Ou-ouang.

Kien-kong, prince de Tsi, n'avoit obtenu cette principauté que par le plus odieux des forfaits. Il étoit, par sa mère, frère

de Ngai-kong, père de Hou-kong, prince régnant de Tsi. Dévoré d'une ambition extrême de régner, il ne vit aucune autre voie pour l'emporter sur son neveu que celle de la violence. Il eut d'abord de la peine à s'y déterminer; mais enfin, vaincu par son ambition, il dressa des embûches à Hou-kong, &, par une perfidie sans exemple, il le tua de sa propre main, la vingtième année du règne de Li-ouang, s'empara de sa principauté, dépouilla ses enfans de tous leurs biens, & les réduisit à la dernière misère. Comme il craignoit quelque vengeance de la part des habitans de la ville dans laquelle Hou-kong tenoit sa cour, il établit la sienne à Lin-tse.

Les princes de Song descendoient en droite ligne de Oueitsé, frère puîné de Tcheou, fameux par ses crimes, & par la ruine entière de la dynastie des *Chang*, à laquelle celle des *Tcheou* a succédé. La vingt-deuxième année du règne de Li-ouang, Li-kong, qui possédoit la principauté de Song, mourut, & eut pour son successeur, à la même principauté, son fils Lie-kong. La même année, le prince de Tçin, descendant de Chou-yu, fils de Ou-ouang, puîné de Tching-ouang, qui portoit le même nom de Li-kong, comme le prince de Song, mourut aussi, laissant son fils Tchin-heou successeur de ses états. Cette même année, Yng-Kouo, autrement Fey-tsé, que Hiao-ouang avoit élevé à la dignité de prince de Tsin, pour le récompenser des soins qu'il avoit pris à lui dresser de bons chevaux, mourut dans sa principauté, & fut remplacé par son fils Tsin-heou.

Chin-kong, alors prince de Tchin, & descendant de Chun, mourut la vingt-quatrième année de Li-ouang. Cette même année, Yeou-kong lui succéda. L'année suivante,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 866. *Li-ouang.*

King-heou, prince de Ouei, dont on a déja parlé, mourut aussi, & laissa ses états à Hi-heou son fils. La vingt-huitième année de LI-OUANG, mourut pareillement Hien-kong, prince de Tsi, auquel son fils Ou-kong succéda (1).

LI-OUANG, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut, étoit fort avide d'argent, & s'occupoit beaucoup plus des moyens d'en amasser, que de bien gouverner l'empire. Comme il ne pouvoit par lui-même faire en cela tout ce qu'il auroit voulu, il choisit, parmi les officiers de sa cour, un homme propre à remplir ses desseins. Ce fut Yong-y-kong, homme hardi s'il en fût jamais, & capable de tout entreprendre; il l'éleva à la dignité de surintendant (2) de sa maison avec toute autorité. Youi-leang-fou, l'un des premiers officiers de l'empire, apprenant le choix que l'empereur venoit de faire pour un emploi de cette importance, & sachant le motif de ce choix, fut au palais, demanda audience, & parla ainsi à LI-OUANG.

860.

« La dynastie de Votre Majesté a bien perdu de son ancien » éclat; les choses en sont venues au point, que je ne la » crois pas loin de son entière décadence. Yong-y-kong est » un homme qui enlève sans pitié le peu d'argent que le » peuple amasse, avec des peines infinies, pour sa subsis- » tance. Peu éclairé, il ne voit pas les maux qu'il va nous » attirer : l'argent est un effet rare des productions du ciel » & de la terre, la récompense des travaux du peuple; le » lui enlever, n'est-ce pas le priver du fruit de ses sueurs » & de ses peines, & le mettre dans une disposition, à notre

(1) Sse-ki. Chi-kia. Nien-y-sse. Tsin-chi-kia.

(2) En chinois le nom de cette charge est *king-sse*. *Éditeur.*

» égard, capable de nous précipiter dans un abîme de mal- » heurs ? Quel eſt l'homme qui n'aime pas à jouir de ces » dons du ciel & de la terre, & qui ne ſe plaigne pas du » tort qu'on lui fait en les lui arrachant d'entre les mains ? » Si tous ſe plaignent, ſi tous ſont mécontens, penſez-vous, » que votre autorité puiſſe ſubſiſter long-temps ?

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 860. *Li-ouang.*

» Un prince qui veut bien remplir ſes obligations, doit » être extrêmement ſoigneux à ce que l'argent circule entre » les mains de ſes peuples ; il doit craindre ſans ceſſe qu'ils » ne tombent dans la misère, de peur que leur misère ne le » précipite lui-même dans le dernier des malheurs. La gloire » dont Heou-tſie s'eſt couvert, & l'honneur immortel qu'il » s'eſt fait dans tout l'empire, ne viennent-ils pas de l'at- » tention qu'il a eue à procurer aux peuples les moyens » d'avoir abondamment leur ſubſiſtance.

» Voudriez-vous apprendre vous-même à enlever à vos » ſujets le peu qu'ils ont pour vivre ? Votre Majeſté ignore-t- » elle, que quiconque prend de force le bien d'autrui doit être » ſéparé du nombre des honnêtes gens, & être confondu » dans la claſſe des voleurs ? Un tel prince ne mériteroit-t-il » pas d'être abandonné de tout le monde ? Je dois vous le » dire, ſi Votre Majeſté ſe ſert de Yong-y-kong, vous per- » drez la dynaſtie des *TCHEOU* ».

LI-OUANG ne fit aucun cas de ces remontrances ; il inſtalla Yong-y-kong dans l'emploi qu'il lui avoit deſtiné, & lui recommanda de remplir ſes tréſors, ſeul moyen de ſatisfaire ſa paſſion, qui d'elle-même étoit inſatiable. Les concuſſions que Yong-y-kong exerça ſur le peuple, les fraudes qu'il commit, & les fineſſes qu'il mit en uſage pour tirer de l'argent, indignèrent tellement les princes tributaires, qu'aucun d'eux,

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 860. *Li-ouang.*

depuis ce temps, ne voulut aller rendre ses hommages à l'empereur (1).

La trente-unième année de LI-OUANG, le prince Tsin-heou (2) mourut, & laissa sa principauté à son fils Kong-pé. Cette même année mourut aussi (3) le prince de Tchou. On

847. a parlé ci-devant des trois fils de Hiong-kiu; l'aîné, Hiong-kang, mourut avant son père, qui laissa ses états à Hiong-tsé-hong son second fils; mais Hiong-yen, le puîné des trois, poussé du desir de régner, & avec une aversion naturelle pour son frère, le fit assassiner, peu de mois après la mort de son père, & ce crime le mit en possession de la principauté ou du royaume de Tchou. Il changea son nom, & prit celui de Hiong-yong.

Cependant Yong-y-kong, pour contenter LI-OUANG, fouloit tellement les peuples, qu'ils en murmurèrent hautement. Chao-kong, un des premiers ministres de l'empire, n'entendoit leurs plaintes qu'avec un chagrin mortel, parce qu'il manquoit de moyens pour les appaiser. Il résolut cependant la trente-troisième année du règne de LI-OUANG, de lui représenter l'état où il avoit réduit l'empire. Mais ayant entendu ce que Chao-kong lui dit des plaintes du peuple, l'empereur entra dans une colère terrible, & voulut savoir quels étoient ceux qui se plaignoient. Comme Chao-kong refusa de les nommer, ce prince fit venir des magiciens de la principauté de Ouei, & leur ordonna de lui faire connoître

(1) Sse-ki. Nien-y-sse.

(2) *Tsin-heou* signifie le prince ou le heou de Tsin. Ce prince posséda son appanage de Tsin pendant dix ans. *Éditeur.*

(3) C'étoit Hiong-yen. *Éditeur.*

ceux

ceux qui se plaignoient de son gouvernement ; ensuite, sans d'autre examen, il faisoit mourir tous ceux que ces magiciens lui indiquoient.

Avant l'Ere Chrétienne. 846. *Li-ouang.*

Le peuple, consterné, n'osoit plus laisser échapper aucune plainte. Par-tout régnoit un silence profond, & lorsqu'on marchoit dans les rues, c'étoit avec tant de circonspection, qu'on n'osoit même se regarder. Li-ouang, ravi d'en avoir imposé jusqu'à ce point, rencontrant un jour Chao-kong, lui dit : « Eh bien, ne suis-je pas venu à bout d'arrêter toutes » les plaintes ? Qui oseroit maintenant ouvrir la bouche » ? « Ce n'est là, prince, répondit Chao-kong, qu'un voile » qui vous empêche de connoître les sentimens du cœur ; » mais sachez qu'il est plus dangereux de fermer la bouche » du peuple, que d'arrêter les eaux d'un torrent ; les arrê- » ter, c'est les obliger de se répandre & de causer plus de » dommage que si on les eût laissées s'écouler naturellement. » Quand on veut empêcher qu'un torrent ne nuise, il faut » lui creuser un grand lit, capable d'en contenir les eaux ; de » même ceux qui sont chargés de la conduite du peuple, « doivent lui laisser la liberté de parler. On peut dire qu'un » empereur sait gouverner lorsqu'il laisse aux poëtes la liberté » de faire des vers ; à la populace celle de jouer des comé- » dies ; aux historiens celle de dire la vérité ; aux ministres » celle de donner des avis ; aux pauvres de murmurer en » payant le tribut ; aux étudians de réciter leurs leçons à pleine » voix ; aux ouvriers de louer leurs ouvrages, & d'engager » les gens à les occuper ; au peuple de parler de ce qu'il en- » tend dire ; & aux vieillards de trouver à redire à tout. Dès- » lors les affaires vont leur train sans beaucoup d'inconvé- » niens ; la langue du peuple est comme les montagnes & les

Avant l'Ere Chrétienne. 842. *Li-ouang.*

» rivières, d'où sortent les richesses & les choses nécessaires » à la vie ».

Li-ouang écouta ce discours assez tranquillement; mais il ne changea pas pour cela de conduite; & ce qui paroîtra difficile à croire, le peuple observa ce morne silence près de trois ans entiers, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant plus se contenir, il se précipita en foule dans le palais de l'empereur, brisa les meubles avec fureur, tua tout ce qui se présentoit, & n'auroit pas épargné Li-ouang lui-même, s'il n'eût trouvé le moyen de s'évader pendant le tumulte, & ne s'étoit retiré au pays de Tsi, dans la principauté de Tcin-pin-yang-fou dans le Chansi. Il n'avoit qu'un fils, fort jeune, qui n'auroit pas échappé à la fureur du peuple, si Chao-kong n'avoit eu le soin de le cacher chez lui; la chose cependant ne fut pas si secrette que le peuple n'en fût instruit; & après avoir tout renversé dans le palais de l'empereur, il alla avec la même fureur assiéger la maison de Chao-kong, criant à haute voix qu'on leur remît le fils de Li-ouang. Chao-kong avoit acquis un grand ascendant sur le peuple, qui étoit persuadé de ses bonnes intentions : on respecta son palais, mais on voulut absolument avoir le fils de l'empereur, & on persista à le demander avec les plus terribles menaces. Chao-kong voyant la fureur obstinée du peuple, qui se disposoit à forcer les portes, dit, les larmes aux yeux : « Voilà ce » que j'ai prédit plusieurs fois à l'empereur, jamais il n'a voulu » m'écouter; à quelle cruelle extrémité suis-je réduit! Faut-il » que je devienne le complice de la mort du fils de mon maître, du légitime héritier de l'empire? Non, il ne sera pas dit » que je sois coupable d'un pareil forfait; mon fils est du même » âge que le prince; le trouble où est le peuple l'empêchera » d'en remarquer la différence ». A ces mots il prend son fils,

le livre, comme fils de LI-OUANG, entre les mains du peuple, qui se jetta aussi-tôt sur lui avec une rage effroyable, le mit en pièces, & ne se retira qu'après avoir assouvi sa vengeance (1).

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 842. *Li-ouang.*

Malgré ces troubles Chao-kong & Tcheou-kong n'abandonnèrent pas les affaires de l'empire; comme ils avoient toujours paru avoir fort à cœur les intérêts du peuple, le peuple se soumit volontiers à leur gouvernement. Quand sa fureur fut appaisée, ces ministres firent tout ce qu'ils purent pour l'engager à rappeller LI-OUANG, mais envain; la haine qu'il avoit conçue contre ce prince, s'opposa toujours à son retour: ainsi LI-OUANG, exilé hors de ses états, mourut au bout de quatorze ans, dans le pays de Tsi, où il s'étoit refugié. Ce long interrègne, pendant lequel les deux ministres gouvernèrent la Chine, est connu dans l'histoire sous le nom de *Cong-ho.*

LI-OUANG mérita de finir ses jours dans l'exil, à cause de ses mauvaises qualités, qui le rendirent odieux à ses sujets, & pour son insensibilité aux avertissemens qu'on lui donnoit, soit en particulier, soit en public. Chao-kong plein de zèle pour l'empire, ayant connu que ses remontrances étoient inutiles, avoit été le premier à donner l'exemple aux poëtes de reprendre la conduite de LI-OUANG, par des vers qu'il fit courir dans le public. Fan-pé & Youi-pé en firent de même, & à leur exemple une infinité de poëtes exercèrent leur plume contre cet empereur. Mais LI-OUANG avoit lu leurs vers & ne s'étoit pas corrigé.

La trente-quatrième année du règne de ce prince, mourut Kong-pé, prince de Thsin. Il eut son fils pour successeur. La

(1) Tchou-chi-kia. Sse-ki. Nien-y-sse. Coue-yu. Sse-tchin. Pen-ki.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 828. *Li-ouang.*

trente-huitième, mourut Tching-heou, prince de Tçin; la quarante-unième Ou-heou, prince de Tſai, qui laiſsèrent leurs principautés à leurs fils; le fils du premier s'appelloit Hi-kong, & celui du ſecond Y-heou. Hiong-yong, prince de Tſou, mourut auſſi cette même année. Il eut Hiong-yen, ſon frère puîné, pour ſon ſucceſſeur. La quarante-quatrième année, Y-pé, prince de Tſao, mourut, auſſi bien que Yeou-kong, prince de Tchin, la quarante-ſeptième; & Hi-kong, prince de Song, la quarante-huitième. Ils eurent pour ſucceſſeurs, le premier Yeou-pé ſon frère, & les deux autres leurs fils, dont le premier s'appelloit Hi-kong, & le ſecond Hoei-kong. Hiong-yen de la principauté de Tſou, après un règne de dix ans, mourut la même année que LI-OUANG, à qui on attribue cinquante & un ans de règne, en comprenant les quatorze années de ſon exil, pendant leſquelles ſubſiſta la régence *Cong-ho* (1).

SIUEN-OUANG.

827. Dès que Chao-kong & Tcheou-kong eurent appris la mort de LI-OUANG, ils conduiſirent au palais ſon fils SIUEN-OUANG, qui juſques-là avoit demeuré inconnu dans la maiſon de Chao-kong. Ayant aſſemblé tous les mandarins, ils le firent reconnoître empereur de la Chine. Le peuple dont l'eſprit s'étoit radouci par la longueur du temps, ne s'oppoſa point à l'élection de ce prince, & témoigna même de la ſatisfaction de ce que Chao-kong l'avoit conſervé & élevé dans ſa famille.

(1) Pen-ki. Nien y-ſse. Chi-kia. Sſe-ki. Chi-king, ode *Min-lao* du *Ta-ya*, & odes *Pan*, *Soung-jeou*, *Tang-tei* du même livre *Ta-ya*.

SIUEN-OUANG commença son règne par la guerre qu'il lui fallut soutenir contre les peuples de Jong, aujourd'hui les Tartares occidentaux, & contre les Hien-yun ou Tartares du nord. Il fit marcher Tsin-tchong contre les premiers, & Yn-ki contre les seconds : ces généraux furent assez heureux pour les faire rentrer dans leurs pays. Les poëtes, charmés du succès qu'avoit eu Yn-ki, chantèrent ses louanges, comme on peut le voir dans le *Chi-king* (1). AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 827. *Siuen-ouang.*

La seconde année, les peuples du midi entrèrent dans l'empire par trois endroits différens. SIUEN-OUANG leur opposa trois corps d'armée ; il mit Fang-chou à la tête des troupes qu'il envoya contre les King-man, peuples du Hou-couang. Chao-kong eut le commandement de celles qui marchoient contre les peuples de Hoai-nan ; enfin il se mit avec le général Nan-king à la tête du corps qui devoit s'opposer aux peuples de Hoai-pé (Hoai-ngan du Kiang-nan) ; par-tout ses troupes réussirent si bien, que non-seulement elles repoussèrent les ennemis qu'elles obligèrent de regagner leur pays, mais encore elles firent la conquête d'une partie de leurs états, dont elles agrandirent l'empire. 826.

La même année mourut Tchin-kong, prince de Lou ; il avoit succédé à son père Hien-kong, au préjudice des enfans de son frère. Tchin-kong eut Ou-kong pour successeur. Dans le même-temps, Tai-pé dans la principauté de Tsao se révolta contre son prince Yeou-pé ; il le tua de sa propre main & se saisit de ses états. L'année suivante mourut Ou-kong, il eut son fils Li-kong pour successeur.

---

(1) *Chi-king*, liv. *Siao-ya*, ode *Tsai-ki*. Liv. *Ta-ya*, ode *Kiang-han* & *Tchang-ou*.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 825. *Siuen-ouang.*

SIUEN-OUANG avoit alors à sa cour un officier nommé Han-heou, dont les ancêtres avoient été chefs des peuples barbares du midi ; comme il avoit très-bien servi dans la dernière guerre, l'empereur, en récompense de ses services, lui donna les pays de Yuei & de Me qu'il érigea en principauté. Han-heou y jetta les fondemens d'une grande ville, défendue d'un bon fossé ; il fit défricher les terres, qui pour la plûpart étoient encore incultes, & y fit semer différentes sortes de grains : il établit des marchés & des douanes, & détermina lui-même les tributs qu'il paieroit à l'avenir à l'empereur. Enfin d'un pays désert & inculte, il fit une principauté des plus considérables de l'empire (1).

824. La quatrième année de son règne, SIUEN-OUANG, ordonna à Chao-hou, de faire bâtir la ville de Sie, & lui assigna un département qu'il érigea en principauté, sous le nom de principauté de Chin, dont il le gratifia (2).

823. La cinquième année, il fit aussi publier par Fan-heou dans tout l'empire qu'il vouloit bâtir une ville à Tsi, afin que tous y contribuassent. SIUEN-OUANG profitoit de la paix dont la Chine jouissoit pour l'embellir, & cette conduite lui faisoit beaucoup d'honneur ; Yn-ki a transmis ces faits à la postérité par les vers qu'il composa à sa louange, & qu'on trouve dans le *Chi-king* (3). Cette même année mourut Hi-heou, prince de Tçin, auquel succéda son fils Hien-heou.

822. Depuis la deuxième année du règne de SIUEN-OUANG jusqu'à la sixième, tous les étés furent d'une sécheresse extraor-

(1) *Chi-king*, liv. *Taya*, ode *Han-hy*.
(2) *Chi-king*, liv. *Siao-ya*, ode *Chou-miao*. Liv. *Ta-ya*, ode *Jong-cao*.
(3) *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Tchin-min*.

dinaire; le peuple en souffroit; les denrées étoient d'une cherté extrême, & la plupart manquoient de vivres. SIUEN-OUANG, à l'exemple des anciens rois, regarda ce châtiment du ciel comme une punition de ses fautes : il s'humilia, examina avec soin sa conduite, & réforma plusieurs abus de sa cour; il parut prendre tant d'intérêt aux calamités publiques, que non-seulement le peuple supporta patiemment les maux dont le Ciel l'affligeoit, mais encore chanta des vers à la louange de SIUEN-OUANG, qui subsistent encore aujourd'hui (1).

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 822. *Siuen-ouang.*

SIUEN-OUANG avoit envoyé Tsin-tchong contre les Tartares occidentaux du pays de Jong, peuples intrépides & belliqueux, qui dans l'occasion méprisent la vie & ne cherchent qu'à mourir glorieusement. Tsin-tchong, qui connoissoit leur bravoure, ne voulut les attaquer qu'avec des troupes d'élite & supérieures en nombre. Ces peuples, qui étoient entrés dans la Chine, retournèrent dans leur pays, sur la nouvelle qu'ils eurent que ce général marchoit à eux avec des forces plus grandes, & Tsin-tchong, qui prit cette retraite pour une fuite, les y suivit. Les Tartares, le voyant à leur suite, l'attendirent de pied-ferme, résolus de vendre chérement leur vie, si le général Chinois avoit la hardiesse de les attaquer.

Tsin-tchong, se confiant dans le nombre & la valeur de ses troupes, ne douta point de la victoire : il attaqua les Tartares avec toute la vigueur possible; mais ils se défendirent avec une bravoure à laquelle Tsin-tchong, quelque prévenu qu'il fût, ne s'attendoit pas; non-seulement ils soutinrent l'effort des troupes Chinoises, mais même après plus de cinq heures d'action des plus vives & des plus opiniâtres, ils les firent plier & en tuèrent

(1) *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Yun-han*.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 822. *Siuen-ouang.*

un grand nombre. Le général Tſin-tchong y perdit la vie; les vainqueurs pourſuivirent les Chinois juſques ſur les terres de l'empire, d'où ils ne ſe retirèrent qu'après s'être chargés des dépouilles de l'armée impériale, & avoir ſaccagé, pillé & détruit entièrement les pays qui ſe trouvèrent ſur leur paſſage.

La nouvelle de cette défaite conſterna la cour de SIUEN-OUANG, qui s'occupa des moyens de réparer cette perte, avec une promptitude ſur-tout néceſſaire pour contenir dans leur devoir les princes de l'empire, qui n'y paroiſſoient pas trop diſpoſés. Tſin-tchong avoit cinq fils, dont l'aîné s'appelloit Tchuang-kong : l'empereur le fit venir en ſa préſence avec ſes quatre frères; & après avoir loué la bravoure de leur père, il leur fit connoître l'obligation où ils étoient de venger ſa mort; & afin de les animer davantage, il promit, à leur retour, de leur donner en ſouveraineté leur ancien pays de Ta-lou & de Kiuen-kieou, & augmenta leur armée de ſept mille hommes des meilleures troupes de l'empire.

Les cinq frères, réſolus de venger la mort de leur père, mirent ſur pied une des plus belles armées qu'on eût encore vues, avec laquelle ils entrèrent dans le pays de Jong. Les Tartares, qui ſe croyoient invincibles depuis leur dernière victoire, parurent ne pas craindre l'approche de la nouvelle armée Chinoiſe. Tchuan-kong, voulut tirer avantage de la ſupériorité du nombre qu'il avoit ſur eux; il diviſa ſon armée en cinq corps, que chacun de ſes frères commandoit, & les diſpoſa de telle ſorte, qu'ils pouvoient aiſément envelopper les ennemis, & ſe ſecourir mutuellement : alors il fit charger en même temps par ces cinq corps les Tartares, qui, malgré leur bravoure, furent accablés par le nombre, & preſque tous mis en pièces. Jamais victoire ne fut plus ſanglante & plus

plus complette. Tchuang-kong ne s'en tint pas là, il parcourut tout le pays de Jong, & mit à feu & à ſang tout ce qui lui réſiſta. Ce fut ainſi qu'il vengea la mort de ſon père, & qu'il ajouta des conquêtes à l'empire.

Cette nouvelle cauſa autant de joie à la cour de SIUEN-OUANG, que la perte de la première bataille l'avoit conſternée. Ce prince tint la parole qu'il avoit donnée à Tchuang-kong; il augmenta ſa principauté de Thſin, des pays de Ta-lou & de Kiuen-kieou, ſans prévoir qu'il agrandiſſoit une famille qui devoit un jour éteindre la ſienne dans la perſonne de Thſin-chi-hoang (1).

Vers ce temps mourut Hiong-chouang, prince de Tſou. Il ne laiſſa point d'enfans; mais il avoit trois frères qui ſe diſputèrent aſſez vivement ſon héritage. Dans cette diſpute, l'aîné des trois, Tchong-ſiun, fut tué par le cadet, Hiong-ſiun; le ſecond, Chou-kan, craignant une mort ſemblable, ſe ſauva & fut s'établir à Pou-tching. Ainſi Hiong-ſiun demeura maître de la principauté de Tſou.

Autrefois, tous les princes de l'empire ne manquoient pas, à certains temps fixes, de venir rendre hommage & d'apporter quelque tribut pour marquer leur dépendance; mais depuis Li-ouang, & même avant lui, cela ne ſe pratiquoit plus, & il ſembloit que les princes ſe fuſſent rendus abſolument indépendans, ce qui faiſoit beaucoup de peine à SIUEN-OUANG; il n'oſa cependant rien tenter, pour les

(1) C'eſt celui qui a fondé la dynaſtie des *THSIN* & qui s'eſt rendu ſi odieux aux Chinois, par la haine qu'il voua aux gens de lettres, & par l'ordre qu'il donna de brûler tous les livres; incendie qui détruiſit preſque tous les plus anciens monumens de l'hiſtoire, ainſi qu'il eſt aiſé de s'en appercevoir par la ſécheresse qui règne dans les annales de la Chine juſqu'à l'an 255, avant Jéſus-Chriſt. *Éditeur.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 820. *Siuen-ouang.*

faire rentrer dans le devoir, qu'il ne fût en état de le ſoutenir.

A la huitième année de ſon règne, voyant l'empire paiſible au-dedans, & redouté au-dehors par la fameuſe victoire de Tchuang-kong ſur les peuples de Jong, il réſolut d'eſſayer s'il pourroit engager les princes tributaires à lui donner des marques de leur ſoumiſſion & de leur dépendance. Pour cet effet, il leur manda qu'il vouloit aller chaſſer à Lo-yang, & qu'ils euſſent à s'y rendre. SIUEN-OUANG étoit aimé; ainſi les princes reçurent cet ordre de bonne grace; preſque tous ſe rendirent à Lo-yang : SIUEN-OUANG voulut bien ſe contenter des excuſes des autres; rien n'y troubla les plaiſirs, comme on l'apprend par des vers qu'on fit alors ſur ce voyage. (1).

818.

Une multitude de Chinois, dans le temps de la ſécchereſſe, s'étoit expatriée pour chercher à ſubſiſter ailleurs. SIUEN-OUANG, la dixième année de ſon règne, les invita à revenir & leur rendit leurs biens; il leur fit diſtribuer des vivres en abondance, & cette action lui attira les éloges des poëtes, qui ne manquèrent pas de l'élever autant qu'elle le méritoit (2).

SIUEN-OUANG étoit bien dans l'eſprit de ſon peuple; une ſeule choſe lui fit du tort. Sous le règne de Chun, ou, pour mieux dire, tandis qu'il gouvernoit l'empire ſous Yao, Heou-tſie avoit enſeigné aux peuples à cultiver la terre; or Heou-tſie eſt la ſouche de la dynaſtie des *TCHEOU;* c'eſt pour cette raiſon que cette dynaſtie ſe regardoit comme eelle à qui le peuple étoit redevable de l'agriculture portée à ſa perfection. Afin d'en perpétuer la mémoire, on établit la coutume,

(1) *Chi-king*, livre *Siao-ya*, ode *Kioue* & *Kin-kong*.
(2) *Sioya*, ode *Hong-yen*.

qui ſubſiſte encore aujourd'hui, par laquelle l'empereur, tant pour donner l'exemple au peuple, que pour marquer l'eſtime qu'on doit faire du labourage, eſt obligé de travailler lui-même à la terre. Les grains qu'il récolte, ne peuvent être employés qu'à honorer le Chang-ti. Voici comment ſe fait cette cérémonie.

Neuf jours avant le premier de la lune où commence le printemps, l'intendant de l'aſtronomie avertit le mandarin qui a l'inſpection générale ſur les grains, que les froids ſont ceſſés & que le printemps approche. Ce mandarin en donne avis auſſi-tôt à l'empereur par un placet, où il lui expoſe que l'intendant de l'aſtronomie lui a fait ſavoir que dans neuf jours on entre dans la lune où toutes choſes vont commencer à prendre une nouvelle face, & qu'ainſi il prie Sa Majeſté de diſpoſer tout pour labourer la terre.

L'empereur mande au tribunal qui a ſoin des corvées, d'avertir les grands, les mandarins & le peuple de ſe diſpoſer à cultiver la terre. Il ordonne au *kong-pou*, ou tribunal qui a ſoin des ouvrages de l'état, de faire préparer le lieu & les inſtrumens néceſſaires. Après quoi, cinq jours avant la cérémonie, l'empereur ſe retire dans l'appartement du jeûne, & fait ſuſpendre toute affaire dans les tribunaux pendant les trois derniers jours que dure le jeûne. Le jour arrivé, l'empereur ſe purifie le corps; au ſortir du bain on lui donne, dans une coupe d'or, du vin fait de bled: il le boit, & ſe rend enſuite, accompagné des grands, des mandarins & du peuple, dans le champ qu'il doit labourer.

L'intendant des grains examine ſi rien ne manque, & le principal officier de juſtice place chaque inſtrument en ſon lieu. Alors l'intendant prend la charrue & la préſente à l'em-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 817. *Siuen-ouang.*

pereur, qui la reçoit avec respect, & laboure d'abord un sillon. Après avoir conduit la charrue aux trois quarts du second sillon, l'intendant-général des grains le prie de la céder à ses gens, qui achèvent de labourer jusqu'à mille arpens, qui font un terrein de 5400000 pieds quarrés, l'arpent Chinois étant de 5400 pieds quarrés.

Quand tout ce terrein est labouré, l'intendant des grains en avertit l'intendant de l'astronomie, qui l'examine & en fait son rapport à l'empereur; alors l'intendant de la bouche présente à ce prince un repas champêtre, préparé par l'impératrice même, dont le principal service consiste en un bœuf qu'on a tué la veille. L'empereur en mange un morceau, & distribue le reste aux grands, aux mandarins, & aux gens qui l'ont aidé à labourer.

Le repas fini, l'intendant-général des grains fait un discours au peuple, dans lequel il relève beaucoup la condition du laboureur, & fait sentir l'importance de s'appliquer à l'agriculture; il appuie sur l'obligation indispensable d'y veiller, pour tous ceux qui sont en charge, depuis les moindres officiers des bourgs & des villages jusqu'à l'empereur même, dont un des principaux devoirs est de cultiver la terre.

816. Cette cérémonie intéressante pour l'état, & dont l'empereur ne peut s'exempter impunément, n'avoit point été faite par SIUEN-OUANG, depuis douze ans qu'il étoit sur le trône. Koué-ouen-kong, un des princes de la famille régnante, zélé pour la gloire de ce monarque, lui représenta le tort qu'il se faisoit en la négligeant; il lui fit entendre que la principale occupation des peuples est de cultiver la terre; qu'il devoit les y encourager par son exemple; que les fruits du labourage sont la principale nourriture des hommes &

le lien qui les unit entr'eux ; qu'ils ſont encore le fondement du commerce, de la paix, de la félicité, & de la durée d'un empire ; & enfin que les avantages que Heout-ſie, chef de leur famille, avoit procurés à l'état, lui avoient mérité le nom de grand.

SIUEN-OUANG écouta tranquillement ce diſcours, & parut même l'approuver ; mais il ne fit pas pour cela la cérémonie du labourage durant tout le temps de ſon règne, & cette négligence lui fit beaucoup perdre de l'eſtime qu'on avoit pour lui.

Cette même année, Ou-kong, prince de Lou, mourut regretté de ſes ſujets, qui reconnurent Y-kong ſon fils pour leur ſouverain. Il n'en fut pas de même de la principauté de Tſi : Li-kong, qui la poſſédoit, avoit de l'eſprit & toutes les qualités d'un grand prince ; mais trop adonné à ſes plaiſirs, il négligea le gouvernement ; & trop prompt dans ſa colère, il s'attira la haine de la plupart des grands.

Cette haine fut pouſſée ſi loin, que ſoixante-dix de ſes meilleurs officiers, levèrent ſecrettement des troupes, & prétendirent l'obliger d'abdiquer ſa principauté en faveur de Ouen-kong ſon fils. Li-kong n'étoit point d'humeur à leur céder, il marcha contre eux à la tête de ſes troupes, & leur livra une bataille qui fut très-ſanglante de part & d'autre ; Li-kong y perdit la vie ; les rébelles mirent auſſi-tôt les armes bas, & reconnurent Ouen-kong pour leur prince légitime.

Parmi cette multitude de princes qui s'étoient pour ainſi dire partagé l'empire, Li-heou, prince de Ouei, avoit deux fils dont l'ainé s'appelloit Kong-pé, & le cadet, Ou-kong. Ou-kong avoit beaucoup d'eſprit, d'habileté, & étoit mieux fait que Kong-pé ; auſſi Li-heou le préféroit-il à ſon aîné. Il auroit bien voulu le déſigner ſon ſucceſſeur ; mais il ne le pouvoit ſans

Avant l'Ere Chrétienne. 809. *Siuen-ouang.*

faire déclarer Kong-pé incapable de l'être. Kong-pé cependant n'étoit pas sans mérite, & se comportoit d'une manière irréprochable; ainsi le priver du droit que lui donnoit sa naissance, c'étoit exposer les peuples à exciter des troubles : le parti qu'il prit, fut de conserver à Kong-pé ses droits, & de combler de richesses Ou-kong, afin de le mettre en état de ne pas craindre son aîné, & de se faire un parti qui pût le mettre en possession de sa principauté, si son frère lui donnoit quelque sujet de mécontentement.

Ou-kong comprit l'intention de son père; il employa les sommes immenses qu'il en reçut, à gagner les officiers & les soldats de la principauté de Ouei; de sorte qu'il se vit bientôt en état de disputer la succession à son aîné. (1) Kong-pé vit les intrigues de son frère avec un extrême chagrin, & n'osa s'en plaindre ouvertement, parce qu'il n'ignoroit pas que son père lui étoit contraire; il se contenta de confier ses peines à ses amis, & ne prit aucune mesure pour déconcerter les projets de son frère & l'empêcher d'entreprendre sur ses droits. Ce prince tomba dans une mélancolie qui le consuma de langueur & lui donna la mort; ainsi Ou-kong succéda à son père Li-heou, qui mourut la quinzième année de Siuen-ouang.

Pé-yu, neveu d'Y-kong, prince de Lou, pensoit, depuis plusieurs années, à se rendre maître de cette principauté. Il s'étoit fait, dans cette vue, plusieurs créatures qui lui étoient entièrement dévouées, & qui n'attendoient que la mort d'Y-kong pour le proclamer son successeur; mais Pé-yu, impatient de régner, trouvant que son oncle vivoit trop longtemps, fut assez dénaturé pour l'assassiner de sa propre main,

(1) *Chi-king*, ode *Pe-tcheou.*

la vingt-unième année du règne de l'empereur. Il se saisit ainsi de sa principauté, sans qu'aucun de ses sujets se mit en devoir de venger un attentat aussi noir.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 807. *Siuen-ouang.*

SIUEN-OUANG n'ignoroit pas ce qui se passoit entre les princes ses vassaux; mais comme ils avoient poussé l'indépendance au point de ne plus respecter ses ordres, l'empereur prit le parti de ne point se mêler de leurs affaires, & de jouir du repos qu'il trouvoit dans sa cour. L'impératrice Kiang, étoit une princesse d'une prudence & d'une vertu peu ordinaires : elle étoit fâchée de voir que l'empereur se relâchoit du soin du gouvernement. Elle auroit bien voulu qu'il s'en corrigeât, ou du moins, qu'il fit quelque attention au danger où son indolence l'exposoit, & elle cherchoit une occasion de lui faire connoître ses sentimens sans l'offenser. Un jour que SIUEN-OUANG s'étoit levé plus tard qu'à l'ordinaire, cette princesse se para de ses plus beaux habits, sortit du palais à son insçu, & se retira chez sa mère, d'où elle envoya dire au prince son époux, qu'elle étoit une femme sans vertu, que le plaisir entraînoit dans le précipice; que dans la crainte où elle étoit que l'empereur, qui avoit mille bontés pour elle, ne se laissât aller au même penchant, & que les affaires de l'état n'en souffrissent, elle avoit cru devoir, pour le bien de l'empire & la gloire de l'empereur, s'éloigner de la cour.

806.

SIUEN-OUANG sentit aussi-tôt où l'impératrice en vouloit venir; il lui envoya dire sur le champ qu'il avoit toujours admiré sa vertu; mais que ce dernier trait augmentoit infiniment l'estime qu'il avoit pour elle; que lui seul étoit coupable, & qu'il la prioit de revenir, lui promettant de changer de conduite. L'impératrice retourna au palais sur cette promesse; & l'on vit effectivement SIUEN-OUANG s'appliquer sérieusement au

gouvernement : ce trait arriva la vingt-deuxième année de son règne.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 806. *Siuen-ouang.*

La première chose qu'il fit, fut de se fortifier contre les princes ses vassaux, dont les démêlés pouvoient devenir funestes à l'empire. Il nomma son frère cadet Houan-kong-yeou, dernier fils de Li-ouang, prince du pays de Tching, à l'ouest du royaume de Tcheou, qu'occupoit Ouen-ouang. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le territoire *de Han-tchong-fou*, dans le Chen-si.

Mou-heou, prince de Tçin, eut, cette même année, un premier fils, auquel, par une hardiesse insultante pour l'empereur, il fit porter le nom de *Kieou*, c'est-à-dire *ennemi*, donnant à connoître par cette dénomination, que lui & sa race se déclaroient ennemis de l'état ; quelques années après, la princesse Kiang-chi son épouse, lui ayant donné un second fils, le jour même qu'il livra bataille à un de ses voisins à Tsien-mou, il voulut qu'on le nommât *Tching-sse* ou *Général accompli*, comme pour donner à entendre qu'il ne désespéroit pas de voir sa famille commander à tout l'empire.

Sse-fou son ministre, étonné de cette hardiesse, lui dit : » Le nom de *Tching-sse* que vous venez de donner à votre » second fils, est un nom qu'un empereur seul peut porter. Il » y a eu de tout temps des règles fixes, pour les noms des » rangs & des états différens : y contrevenir, c'est aller contre » les usages établis par nos anciens. De plus, votre aîné, prince » héritier de Tçin, porte le nom de *Kieou*, qui ne lui appar- » tient pas, & le second s'appellant *Tching-sse*, ne sera-ce » point un sujet de division entre eux ? Les peuples en prenant » parti pour l'un ou pour l'autre, troubleront la paix de vos » états, & on en doit appréhender de fâcheuses suites, sur-tout

» dans

» dans la ſituation où ſont les affaires de l'empire. Soyez tran- AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 805. *Siuen-ouang.*
» quille, lui répondit Mou-heou : j'ai eu des vues en leur don-
» nant de pareils noms, que je ferai connoître quand il en
» ſera temps. Soyez ſûr qu'il y a beaucoup à eſpérer & rien à
» craindre ».

SIUEN-OUANG pour faire rentrer les princes dans leur devoir, & ſe conſerver la ſupériorité ſur eux, réſolut de venger la mort tragique d'Y-kong, prince de Lou, aſſaſſiné par ſon neveu. Il ſe mit à la tête de ſes troupes, la trente-deuxième année de ſon règne, & les conduiſit au royaume de Lou. Pé-yu ſe mit auſſi en campagne avec les ſiennes ; mais comme elles étoient inférieures à celles de l'empereur, il perdit la bataille, & fut fait priſonnier. SIUEN-OUANG le fit mourir : quelque juſte que fût cette punition, les princes de l'empire la blâmèrent hautement.

Après cette expédition, SIUEN-OUANG aſſembla les grands de la principauté de Lou, & les conſulta ſur le choix d'un ſujet de la famille d'Y-kong, pour remplacer Pé-yu. Fan-mou-tchong répondit ſur le champ, que Hiao-kong, frère d'Y-kong étoit digne de lui ſuccéder : « C'eſt, dit-il, un prince rempli » d'eſprit & de ſageſſe, appliqué aux affaires, qui reſpecte les » vieillards, récompenſe le mérite & punit le vice. Il ſait, » quand il le faut, être ferme ou céder ». SIUEN-OUANG, ſur ce témoignage, le déclara prince de Lou.

La trente-neuvième année du règne de SIUEN-OUANG, Kiang-jong, chef des Tartares occidentaux, entra dans la Chine à la tête d'une armée. SIUEN-OUANG marcha en perſonne pour le repouſſer ; il rencontra Kiang-jong au pays de Tſien-mou (1), 789.

(1) *Tſien-mou* ſignifie *mille arpens.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 789. *Siuen-ouang.*

lui livra bataille, & la perdit : ce Prince auroit été fait prisonnier sans Yen-fou, descendant, à la sixième génération, de ce célèbre Tsao-fou, qui savoit si bien conduire un char. Yen-fou tira d'embarras l'empereur en conduisant son char avec une vîtesse extraordinaire. On trouve des vers dans le *Chi-king*, sur cet événement (1).

Après la perte de cette bataille, SIUEN-OUANG se retira à Tai-yuen pour recruter son armée qui avoit été fort maltraitée à Tsien-mou ; il ordonna de faire le dénombrement des habitans de Tai-yuen. Tchong-chan-fou un de ses ministres, lui en représenta les inconvéniens : « C'est une chose » inouie jusqu'ici, lui dit-il, que l'empereur fasse lui-même le » dénombrement de ses sujets. Votre Majesté n'a-t-elle pas les » mandarins du peuple qui doivent connoître les familles & » le nombre de personnes qui sont dans leurs départemens ? » Les mandarins des corvées doivent savoir la quantité de » monde qu'ils peuvent y employer, & les mandarins d'armes, le nombre des soldats de l'empire. Quel avantage peut » tirer Votre Majesté de ce dénombrement ? Le pays de Tai- » yuen, est un des plus peuplés ; je crains cependant que le » nombre de ses habitans ne réponde pas à ce que vous en » attendez : ainsi cette opération ne pourroit que vous causer » du chagrin. Mais ce qui est plus à craindre, c'est que les » princes de l'empire qui ne pourront l'ignorer, vous voyant » moins en forces, respecteront encore moins l'autorité impériale. Faire sans raison le dénombrement du peuple, c'est » s'exposer à le mécontenter, & c'est irriter le Ciel. La perte

(1) *Siao-ya*, ode *Ki-fou*.

» de la bataille de Tſien-mou, eſt un effet de la colère du Tien, Avant l'Ere Chrétienne. 789. *Siuen-ouang.*
» parce que Votre Majeſté ne s'eſt point encore miſe en devoir
» de labourer les mille arpens de terre deſtinés au ſacrifice du
» Chang-ti; il eſt donc de ſon intérêt de ne pas l'irriter plus
» long-temps ».

Siuen-ouang écouta, avec bonté, les repréſentations de ſon miniſtre; mais il n'en fit pas moins le dénombrement du peuple de Tai-yuen: il remit une forte armée ſur pied, marcha contre les Tartares occidentaux, qui avoient à leur tête Chinjong, les défit & les chaſſa de l'empire.

La quarante-troiſième année de ſon règne, Siuen-ouang mécontent d'un des grands de ſa cour, appellé Tou-pé, permit qu'on l'accusât d'un crime ſuppoſé, & ſans beaucoup d'examen, ſans même vouloir l'entendre, il le condamna à la mort. Tou-pé avoit un ami intime, appellé Tſo-yu, qui ne négligea rien pour lui ſauver la vie; il préſenta juſqu'à neuf placets différens à l'empereur. Siuen-ouang voyant bien qu'il n'obligeroit pas Tſo-yu à ſe taire, le fit venir après ſon neuvième placet, & lui dit: « Quoi donc, Tſo-yu, vous aimez mieux » déſobliger votre prince que de déplaire à un ami? « Si le » prince mon maître, répondit Tſo-yu, ſuit la raiſon, je tuerai moi-même mon meilleur ami s'il s'oppoſe à mon prince: » mais ſi la raiſon & la juſtice ſont du côté de mon ami, & » l'injuſtice du côté de mon prince, j'abandonnerai le parti de » mon prince, pour ſervir mon ami ». Siuen-ouang entrant en colère, lui dit: « Comment malheureux, eſt-ce ainſi qu'un » ſujet parle à ſon maître? Si tu ne changes de langage, ſache » que je te ferai mourir avec Tou-pé ». Tſo-yu, ſans ſe troubler de cette menace, lui répondit: « Le ſage ſe fait une gloire » de mourir pour la juſtice. J'ai fait connoître à Votre Majeſté 785.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 785. *Siuen-ouang.*

» son injustice à l'égard de Tou-pé ; & j'ai prouvé son innocence : qu'il me sera glorieux de mourir pour une semblable » cause ! Si vous le faites périr, sachez que je ne veux pas lui » survivre ». SIUEN-OUANG irrité le chassa de sa présence, & ordonna qu'on les mît à mort tous deux. Cette injustice manifeste obligea Sie-chou, fils de Tou-pé, de s'enfuir au royaume de Tçin.

Sie-chou trouva la principauté de Tçin dans une grande combustion. Mou-heou étoit mort, & son frère Chang-chu prétendoit s'emparer de ses états au préjudice de Kieou, qui en étoit l'héritier légitime. Les esprits étoient partagés, l'un & l'autre avoient leur parti. Il y eut plusieurs combats, où le parti de Kieou eut toujours du désavantage, & pour comble de malheur, la plupart des siens l'abandonnèrent lâchement ; de sorte que pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi, il se vit obligé de fuir & de céder ses états à son oncle.

SIUEN-OUANG voyoit tous ces troubles avec chagrin ; c'étoit empiéter sur ses droits que de casser ainsi les princes, & de les changer sans sa participation ; mais il ne voyoit aucun remède à un si grand mal. Le chagrin qu'il en conçut fut si
782. grand qu'il tomba malade, & mourut après avoir régné quarante-six ans (1).

(1) Tso-kieou-ming. Sse-ki. Nien-y-sse. Tsien-pien. Tchouen-kong. Lou-chi-kia. Chi-tchuen. Chi-kia. Thsin ki. Tsou-chi-kia. Lou-chi Chu-king. Koue-yu. Tong-tchi. Ouei-chi-kia. Ki-kou-lo. Tse-ouang-tse. Sie-niu-tchuen. Liu-chi. Tchou-tse. Tchun-tsieou. Tchuen tcha.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 781. *Yeou-ouang.*

YEOU-OUANG.

YEOU-OUANG, fils de Siuen-ouang, ne monta ſur le trône que par le ſeul droit de ſa naiſſance; il n'avoit d'ailleurs aucune des qualités néceſſaires à un prince, pour gouverner un grand état, & conduire les peuples dans les voies de la vertu. Si ſon père fit beaucoup de tort à ſa dynaſtie pendant les dernières années de ſon règne, YEOU-OUANG ſon fils, la perdit preſque entièrement.

La première année du règne de ce prince, Kieou, héritier légitime de la principauté de Tçin, que Chang-chu ſon oncle avoit uſurpée ſur lui, trouva le moyen de ſe faire un parti conſidérable & de rentrer dans ſes états. Il prit poſſeſſion de ſon héritage ſous le nom de Ouen-heou. Chang-chu ayant appris cette nouvelle, raſſembla auſſi-tôt ſes troupes & marcha contre Ouen-heou: celui-ci dont l'armée s'étoit conſidérablement groſſie, fut au-devant de lui, lui livra bataille, la gagna, & tua de ſa propre main Chang-chu. Cette victoire le rendit paiſible poſſeſſeur de la principauté de Tçin.

Comme l'empire étoit continuellement troublé par les différends des princes particuliers, leur exemple entraînoit quelques-uns des peuples immédiatement ſoumis à l'empereur. Ceux du pays de Pao (1) furent de ce nombre; mais à peine eurent-ils manqué à leur devoir, qu'ils s'en repentirent, & cherchèrent à appaiſer YEOU-OUANG, en lui offrant une jeune fille d'une grande beauté; ils crurent qu'elle ſeule pouvoit obtenir leur pardon: ils la demandèrent à ſon père, & la préſentèrent à

(1) Pao-tching-hien, dépendant de Han-tchong-fou, dans la province de Chen-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 779. *Yeou-ouang.*

l'empereur au commencement de la troisième année de son règne : ce prince frappé de sa beauté, la reçut avec empressement, & fit grace aux habitans du pays de Pao, d'où cette fille prit le nom de *Pao-sse*. L'année suivante cette concubine lui donna un fils qu'il appella *Pé-fou*. YEOU-OUANG éperdument amoureux, oublia tout autre objet & se laissa précipiter dans un abîme de malheurs.

Le Ciel l'avertit par plusieurs présages funestes auxquels il fut insensible. Les rivières de King, de Ouei & de Lo, dans l'ancien domaine des princes de la famille des *TCHEOU*, parurent frémir & bouillonner pendant plusieurs jours de suite ; la montagne Ki-chan, qui avoit été pour ainsi dire le berceau de la grandeur de cette famille, s'entr'ouvrit & s'enfonça en partie ; on sentit dans tout ce pays d'affreux tremblemens de terre : ces signes de la colère du Ciel, épouvantèrent les peuples ; YEOU-OUANG & Pao-sse seuls, n'en furent point effrayés (1).

Tous les peuples étoient au désespoir de voir YEOU-OUANG plongé dans cet assoupissement ; & plusieurs des princes qui avoient à cœur le bien de l'empire, ne savoient comment l'en tirer. Vou-kong, prince de Ouei, n'imagina pas de meilleur moyen que de faire des vers, où il critiquoit la conduite de YEOU-OUANG, comme on le voit dans le *Chi-king*.

778. L'exemple de ce prince fut bientôt suivi par les mandarins, les lettrés & les gens du peuple ; tous firent des vers, où ils peignirent la conduite de YEOU-OUANG, les malheurs de l'empire, le danger prochain où il étoit de sa ruine, & le déplorable état du peuple, qui pouvoit à peine subsister. Ils représentèrent le Tien irrité contre la famille des *TCHEOU*, à

(1) Nien-y-sse. Pen-ki. Toui-chi. Sse-ki. Coue-yu. Tsien-pien.

qui il étoit ſur le point d'ôter l'empire : mais YEOU-OUANG fut peu ſenſible à cette critique, Pao-ſſe lui tenoit lieu de tout (1).

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 778. *Yeou-ouang.*

La ſixième année du règne de ce prince, les peuples de Jong ou Tartares occidentaux qui cherchoient toujours l'occaſion d'entrer en Chine, ne manquèrent pas de profiter de celle-ci pour y faire quelques courſes ; YEOU-OUANG ne put ſe diſpenſer d'envoyer contre eux des troupes ſous la conduite de Pe-ſſe : ce général ſans expérience, fut à l'étourdi attaquer Lou-tſi, chef des Tartares, & perdit la bataille & la vie. Lou-tſi profitant de la conſternation où la perte de cette bataille avoit jetté les peuples, ravagea tout le pays voiſin, & mit le ſiége devant la ville de Kiuen-kieou. Chi-fou, prince de Tſi, dont les états n'étoient pas éloignés, craignant que Lou-tſi ne vint tomber ſur lui, dès qu'il ſe feroit rendu maître de Kiuen-kieou, marcha à la tête de ſes troupes, dans le deſſein de ſecourir cette ville & de chaſſer les Tartares ; mais il avoit affaire à des gens qui l'attendirent de pied ferme, le battirent & le firent priſonnier : ils le gardèrent un an entier, après quoi ils le renvoyèrent ſans lui faire aucun mal. Contens du butin qu'ils avoient fait, ils le tranſportèrent dans leur pays. 776.

A la dixième lune de cette même année, il y eut une éclipſe de ſoleil, qui fournit matière aux poëtes de s'exercer ſur les événemens du règne de ce prince (2). Il y avoit alors à la cour un certain Yn-chi, homme impérieux & ſuperbe ; YEOU-OUANG en fit ſon premier miniſtre. Kia-fou, homme plein

(1) *Chi-king*, livre *Siao-ya*, odes *Pin-tchi-tſou-yen*, *Ho-gin-ſſe Kiao-yen*, *Kiang-pé-tiao-tchi*, *Hoa-ho-tſao*, &c.

(2) *Siao-ya*, ode *Ché-yue-tchi-kiao*.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 776. Yeou-ouang.

d'esprit & de zèle pour le bien public, indigné de ce choix, sans craindre la colère de Yn-chi, fit des vers (1) où il critiquoit ouvertement la conduite de l'empereur, pour l'obliger, s'il étoit possible, à se corriger.

YEOU-OUANG, toujours insensible au bien de l'état & à sa propre réputation, ne pensoit qu'aux moyens de plaire à Pao-sse : il fut le premier qui, à sa considération, introduisit des eunuques dans le palais, & avec eux la source d'une infinité de troubles qui ont mis si souvent l'empire à deux doigts de sa perte (2).

774. Le Ciel eut beau donner des signes visibles de sa colère, jusqu'à faire geler en été les rivières (3), pour lui faire connoître la perte inévitable de sa dynastie, s'il ne renonçoit à des amours illégitimes; rien ne put l'en détacher.

771. YEOU-OUANG, par une indignité jusqu'alors inouie, fit descendre du trône l'impératrice Chin-heou, & ôta à Y-kieou, son fils & son légitime héritier, le droit de lui succéder, que lui donnoit sa naissance. Il substitua à leur place l'infâme Pao-sse & son fils Pé-fou. Y-kieou se refugia dans le royaume de Chin, pour se soustraire à la fureur de son père, qui cherchoit, suivant le bruit populaire, l'occasion de le faire mourir (4).

(1) *Siao-ya*, ode *Tsie-nan-chan*.

(2) *Chi-king*, liv. *Ta-ya*, ode *Chou-yang*.

(3) Les événemens extraordinaires, la chûte d'une montagne, un débordement d'eaux, l'apparition d'une comète, & autres phénomènes, ont de tout temps pronostiqué de grands malheurs, selon les Chinois, & leurs princes en ont été effrayés. Les astrologues en profitoient pour leur faire entendre que le Ciel les avertissoit par là de prendre garde à leur conduite. Souvent des rébelles en ont abusé, pour gagner les peuples & leur persuader de manquer de fidélité à leur empereur, dont le Ciel irrité vouloit éteindre la dynastie. *Éditeur*.

(4) Liv. *Siao-ya*, ode *Tching-yue*, *Tchu-tse*, *Pé-hoa* & *Siao-puon*, *Sse-ki*.

Cependant

Avant l'Ere Chrétienne. 773. *Yeou-ouang.*

Cependant Pao-sse étoit naturellement si sérieuse, que quelque chose que Yeou-ouang pût imaginer, il ne pouvoit la faire rire; après avoir épuisé, sans succès, tous les moyens, il s'avisa de celui-ci, qui lui réussit. C'étoit une coutume sous la dynastie des *Tcheou*, lorsqu'il arrivoit quelque trouble considérable qui demandoit un prompt secours, d'allumer de grands feux sur les montagnes; on battoit la caisse partout, jusque dans les plus petits hameaux. A ces signaux, les princes voisins, qui les communiquoient successivement aux plus éloignés, rassembloient des troupes toujours prêtes à marcher au premier ordre, & se rendoient eux-mêmes à la cour.

L'empereur ordonna donc un jour de faire ces signaux. Les princes allarmés, croyant qu'il étoit survenu quelque grande affaire, mirent aussi-tôt leurs troupes sur pied, & se rendirent successivement à la cour. Pao-sse, les voyant arriver les uns après les autres, se mit à rire de toutes ses forces; ce qui fit un si grand plaisir à Yeou-ouang, qu'il faisoit souvent allumer ces feux sur les montagnes pour les tromper & faire jouir Pao-sse de leurs allarmes. Mais ces princes, justement indignés d'avoir été le jouet d'une femme détestée de tout l'empire, ne répondirent plus à ces signaux & ne vinrent plus à la cour (1).

Un gouvernement aussi mal dirigé, pouvoit-il rendre les peuples contens? Yeou-ouang l'avoit abandonné à des espèces de sang-sues qui, loin de pourvoir à leurs besoins, ne songeoient qu'à s'enrichir; pour surcroît de malheur, la saison fut très-fâcheuse à la dixième année du règne de ce

(1) *Sse-ki.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

prince, & il y eut une eſpèce de famine dans tout le pays de la domination des *TCHEOU* (1).

772. *Yeou-ouang.*

YEOU-OUANG, ſentant combien ſa conduite aliénoit les eſprits, craignit que ſon légitime ſucceſſeur, Y-kieou, qui s'étoit retiré auprès du prince de Chin, ne ſe fît un parti pour rentrer dans l'héritage dont il l'avoit ſi injuſtement exclu. Il le fit redemander; mais il éprouva un refus: le prince de Chin ne trahit point la confiance d'un jeune prince qui étoit venu ſe jetter entre ſes bras. YEOU-OUANG marcha contre lui à la tête de ſes troupes, accompagné de Pao-ſſe, & le ſomma de lui remettre Y-kieou, ou de lui envoyer ſa tête. Le prince de Chin, qui ne pouvoit ſeul s'oppoſer à l'armée de YEOU-OUANG, ſupérieure en nombre à la ſienne, appella à ſon ſecours les Tartares de Tſeng & de Jong, & ſe mit par-là en état de réſiſter à l'empereur.

771.

YEOU-OUANG, à cette nouvelle, ordonna auſſi-tôt qu'on fît les ſignaux ordinaires; mais les princes, qui n'avoient pas oublié l'affront qu'il leur avoit fait en abuſant de ces ſignaux, n'y répondirent point. Le prince de Chin cependant s'avançoit à la tête d'une forte armée; il rencontra YEOU-OUANG près de la montagne Ly-chan, l'attaqua, le battit, & pourſuivant ſa victoire, il prit ce lâche empereur avec Pao-ſſe, & les fit mourir tous deux. Hoan-kong, prince de Tching, qui ſeul avoit ſuivi le parti de YEOU-OUANG, y perdit auſſi la vie.

Jamais victoire ne fut plus complette; tout le pays demeura à la diſcrétion du prince de Chin, qui, auſſi-tôt après la mort de YEOU-OUANG, fit proclamer Y-kieou empereur, ſous le nom de Ping-ouang (2).

(1) *Taya*, ode *Chao-min*. Tchu-tſe. Sieou-chi.
(2) Sſe-ki. Tching-chi-kia. Ouei-chi-kia. Thſiu-ki. Tſien-pien.

PING-OUANG.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 770. *Ping-ouang.*

Le nouvel empereur voulut congédier les Tartares qui l'avoient aidé à monter ſur le trône; mais ils firent connoître, par leur conduite, que leur deſſein étoit de ſe rendre maîtres de la Chine : de ſorte que PING-OUANG vit qu'il avoit tout à craindre de ceux même qui venoient de le ſecourir.

Dans cette conjoncture difficile, les princes de Tçin, de Ouei & de Tſin, lui amenèrent fort à propos des troupes qui, réunies à celles du prince de Chin, le mirent en état de ne plus craindre les Tartares. Il leur fit ſignifier que, n'ayant plus d'ennemis à combattre, ils pouvoient ſe retirer chez eux. Mais ces Tartares, enflés des fréquentes victoires qu'ils avoient remportées ſur les Chinois, & ſe fiant à leur bravoure, prétendirent que la moitié de l'empire, qu'ils venoient de conquérir, leur appartenoit.

Les trois princes venus au ſecours de l'empereur, furent ſi indignés d'une prétention auſſi hardie, que Siang-kong, prince de Tçin, vouloit les faire charger ſur le champ; mais PING-OUANG leur fit dire que l'affaire étoit aſſez importante pour en combiner le ſuccès, & qu'ils différaſſent juſqu'au lendemain. Les deux princes de Ouei & de Tſin y conſentirent; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on détermina le prince de Tçin à différer l'attaque.

Dès la pointe du jour, l'empereur & les princes rangèrent leurs troupes en bataille, & firent, de nouveau, ſommer les Tartares de ſe retirer. Ceux-ci, ſans craindre cette menace, ſe mirent en état de ſoutenir le choc de l'armée impériale, & de diſputer au moins une portion de l'empire; ce qui irrita tellement

G 2

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
770.
Ping-ouang.

Siang-kong, que, ſans attendre l'ordre, il engagea le combat: on ſe battit de part & d'autre avec beaucoup de courage & d'acharnement; mais enfin les Tartares, accablés par le nombre, furent mis en déroute & pourſuivis juſque dans leur pays (1).

Cette victoire coûta cher à PING-OUANG. Ce prince conçut une ſi haute opinion de la bravoure des Tartares, qu'il prit dès-lors la réſolution d'abandonner la ville où Yeou-ouang tenoit ſa cour, & de la tranſporter à Lo-yang (2); ce qui ne put ſe faire ſans de grands frais, & ſans ruiner une infinité de perſonnes; mais la crainte qu'il avoit des Tartares, fut plus forte que toutes ces conſidérations.

Pour ſe mettre à couvert des inſultes de ces peuples belliqueux, il céda à Siang-kong, prince de Tçin, ſous prétexte de le récompenſer de ſes ſervices, la principale partie du patrimoine de la famille des *TCHEOU*. « Les Tartares, lui dit-il, » viennent ſans ceſſe faire des courſes dans mon pays de Ki & » de Fong, vous ſeul pouvez arrêter leur fureur & leurs bri- » gandages; prenez-donc tout ce pays, je vous le cède volon- » tiers, ſous cette condition de leur ſervir de barrière ». PING-OUANG ne fit pas attention ſans doute, qu'en rendant le prince de Tçin ſi puiſſant, il détruiſoit ſa famille, puiſqu'il le mettoit en état de tout oſer, comme il arriva ſous Thſin-chi-hoang (3).

PING-OUANG, après avoir trop libéralement récompenſé le prince de Tçin, fit appeller Ouen-heou (4), & lui dit: (5) « Ouen-

(1) Sſe-ki. Tſien-pien, Hou-chi. Ouei-chi-kia. Thçin-ki.
(2) Honan-fou, dans la province de Ho-nan.
(3) Sſe ki. Tſo-chi. Sou-chi. Thſin-ki.
(4) C'eſt le prince de Tçin, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Thçin.
(5) Voyez *Chu-king*, chap. *Ouen-heou-tchi-ming*.

» Ouang & Ou-ouang, fondateurs de notre famille, faisoient » leur principal devoir de s'instruire parfaitement de la vertu » & de la pratiquer. C'est par ce moyen que leur réputation » s'est répandue par toute la terre, & que le Chang-ti les avoit » choisis pour gouverner ce grand empire. Comme ils avoient » auprès d'eux des gens sages & habiles qui les aidoient à » gouverner, il n'y avoit rien dont ils ne vinssent facilement » à bout. C'est ainsi que nos glorieux ancêtres sont parvenus » à vivre en paix sur le trône.

» Hélas! en quel état ai-je reçu l'empire? Le ciel irrité » l'afflige de maux continuels : il n'y a plus ni habileté, ni » industrie parmi le peuple; les Tartares ont ravagé & pres- » que détruit l'héritage de nos pères. S'il y a, dans mes états, » quelques gens de mérite à qui je pourrois confier les affaires, » ils ne sont point en place, je ne les connois pas, & je ne » suis pas en état de les diriger. Qui de vous m'aime assez » pour me seconder?

» Si quelqu'un d'entre les princes peut faire renaître les » heureux temps de mes ancêtres, certainement, Ouen-heou, » c'est vous : vous pouvez, si vous le voulez, marcher sur » les traces de Ouen-ouang & de Ou-ouang. Le prompt » secours que vous m'avez donné m'a tiré du cruel embarras » où j'étois. N'ai-je pas raison de vous combler de louanges, » & de tout me promettre de vous pour l'avenir?

» Retournez dans vos états; ayez les yeux sur votre peuple; » tâchez de le maintenir en paix : prenez ce vase plein de vin » *ku-tchang* (1), pour vous en servir dans les cérémonies que

(1) *Ku-tchang* exprime un vin fait de millet noir appellé *ku*, & d'une herbe odoriférante appellée *tchang*. Trad. du *Chu-king* par le P. Gaubil, p. 218. *Éditeur.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 770. *Ping-ouang.*

» vous ferez à vos *ancêtres*. Je vous donne encore un arc » rouge & cent fleches rouges, un arc noir avec cent fleches » noires, & quatre chevaux. Allez, Ouen-heou, traitez » avec douceur les étrangers ; instruisez ceux que vous aurez » auprès de vous ; ne faites jamais rien sans conseil ; aimez » votre peuple, rendez-le heureux ; ayez l'œil sur votre » cour, & faites-vous toujours un honneur de pratiquer la » vertu. »

Siang-kong quitta la cour de l'empereur pour aller prendre possession du pays de Fong & de Ki. Ce prince, agissant comme s'il fût déja entré en possession de l'empire, fit élever un grand & vaste (1) tertre en rond, sur lequel il offrit un sacrifice solemnel au Chang-ti ; ce qui n'étoit permis qu'à l'empereur.

S'il voulut, par ces cérémonies, sonder les princes de l'empire, il eut le chagrin de voir que tous blâmèrent hautement cette témérité ; les Tartares eux-mêmes la méprisèrent, &

766. quatre ans après, le cinquième du règne de PING-OUANG, ils entrèrent dans son pays pour y commettre leurs brigandages

(1) C'est une coutume en Chine, aussi ancienne que la monarchie, que les empereurs avoient un temple dans leur capitale, dédié à l'Esprit tutélaire de l'empire, dans lequel ils faisoient élever un tertre quarré, dont le côté qui regardoit l'orient étoit couvert de terre verte, celui du midi de terre rouge, celui d'occident de terre blanche, celui du nord de terre noire, & enfin le centre, rempli de terre jaune. Lorsque l'empereur créoit un *Regule* ou *Tchu-heou*, il le conduisoit à ce tertre & lui ordonnoit de le fouiller du côté où étoit situé le royaume qu'il lui donnoit. Le *Tchu-heou* enlevoit un gazon qui se trouvoit plein de terre jaune, & le présentoit à l'empereur. C'est par cette cérémonie qu'il étoit mis en possession de son royaume. Les cinq couleurs tiennent à d'autres idées chinoises : ils reconnoissent cinq élémens ; le bois, le feu, le métal, l'eau & la terre ; le bois répond, au vert & à l'orient ; le feu, au rouge & au midi ; le métal, au blanc & à l'occident ; l'eau, au noir & au nord ; la terre, au jaune & au centre, &c. On peut consulter les remarques de M. de Visdelou, imprimées, pag. 428 — 436 du *Chou-king*. *Éditeur*.

ordinaires. Siang-kong étoit brave, & avoit d'excellens ſoldats; il marcha contre eux, les battit & les repouſſa hors de ſes limites : il ne profita pas long-temps de ſa victoire, étant tombé malade, il mourut à la montagne Ki-chan. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 766. *Ping-ouang.*

Son fils Ouen-kong qui lui ſuccéda, n'avoit pas moins d'ambition & de bravoure que lui. Il établit d'abord ſa cour à Tchoui-kong, où ſon père la tenoit; mais un jour, ayant pris avec lui ſept à huit cens ſoldats pour faire une partie de chaſſe vers l'endroit où les rivières de Kien & de Ouei ſe réuniſſent, il trouva cet endroit ſi beau & ſi agréable, qu'il y bâtit une ville, & y tranſporta ſa cour la neuvième année du règne de PING-OUANG, avec autant de pompe & d'appareil que s'il eût été maître de l'empire (1). 762.

Ce prince, ſix ans après, c'eſt-à-dire la quinzième année de PING-OUANG, vit, ou feignit d'avoir vu en ſonge, un grand ſerpent de couleur jaune, qui eſt la couleur impériale, deſcendre du Ciel & s'arrêter ſur ſa bouche; il demanda l'explication de ce ſonge à Sse-tun : « Cela ſignifie, lui répondit Sse-» tun, qu'il y a long-temps que vous auriez dû ſacrifier au » Chang-ti; c'eſt un avertiſſement qu'il vous donne, il ne faut » pas le négliger ». Ouen-kong, ayant tout diſpoſé, fit, avec une grande magnificence, le ſacrifice *Kiao* (2) au Chang-ti; prérogative qui n'appartient, comme on l'a dit, qu'à l'empereur. 756.

Trois ans après, ce même prince établit des hiſtoriens en charge, dont l'emploi fut d'écrire l'hiſtoire de ſa famille, ſur-tout depuis le temps où Siang-kong ſon père avoit pris 753.

(1) Chu-king. Sſe-ki. Tai-ſse-kong. Nien-y-ſse.

(2) *Kiao* exprime, ſelon les Chinois, un ſacrifice au Chang-ti & le lieu où il s'offroit. *Éditeur.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

753.

Ping-ouang.

possession d'une partie des terres des *Tcheou*. C'est principalement à cette époque, que la famille des Tçin commença à prendre de l'ascendant sur tous les autres Princes tributaires de l'empire. La cour de Ouen-kong étoit magnifique; tout s'y faisoit par ses ordres, & on n'y respectoit point ceux de l'empereur; le prince de Tçin agissoit déja comme s'il l'eût été lui-même. Il poussa l'ambition jusqu'à établir un tribunal de mathématiques, & à changer la forme du calendrier, droits qui, de tout temps, ont fait partie des prérogatives attachées à la dignité impériale. Entreprendre sur ces droits, étoit un crime au premier chef. PING-OUANG n'ignoroit pas les projets ambitieux de Ouen-kong, mais il n'osoit s'en plaindre, parce que sa mère étoit sœur du prince de Chin, chez qui il s'étoit refugié. C'étoit d'ailleurs, pour ainsi dire, le seul prince à qui il pût se fier. Afin de se l'attacher davantage, comme son pays

752. n'étoit pas extrêmement peuplé, il y envoya plusieurs familles qui défrichèrent ses terres & augmentèrent sa puissance; émigration qui ne put se faire sans affoiblir le domaine particulier de la famille impériale. Il courut des vers, qu'on trouve dans le *Chi-king* (1), où on lui en faisoit des reproches.

Les Tartares occidentaux, qui ne pouvoient se tenir tranquilles, entreprirent une nouvelle incursion sur les terres de Tçin. Ouen-kong les arrêta & les défit; il les poussa même

750. fort loin du côté de l'ouest, & s'empara du beau pays qui est à l'ouest de la montagne Ki-chan, où il mit de bonnes garnisons; puis revenant sur ses pas, il céda à PING-OUANG le pays

(1) Sse-ki. Thçin-ki. Tchin-chi. Pen-tchu. Tchu-tse. *Chi-king*, *Ouang-fong*, ode *Yang-chi-choui*.

qui

qui eſt à l'eſt de cette montagne, bien perſuadé qu'il lui reviendroit quand il le voudroit.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

749.

Ping-ouang.

Le prince de Tçin ne fut pas le ſeul qui voulût ſe rendre indépendant ; tous les autres princes ſuivirent ſon exemple, voyant que la famille impériale tomboit chaque jour.

La vingt-deuxième année du règne de PING-OUANG, eſt l'époque fatale où ces princes, jadis vaſſaux & tributaires, ſe déclarèrent ouvertement indépendans de l'empereur, & où ils ſe rendirent maîtres abſolus dans leurs états. Les miniſtres de PING-OUANG étoient dans une grande perplexité ; le peuple mécontent ſe retiroit ; les terres demeuroient incultes, & pour comble de malheur, on ne voyoit aucun remède à tant de maux. PING-OUANG ſe trouvoit hors d'état de réſiſter au moindre des princes de l'empire qui l'auroit menacé.

Ce qui contribua encore davantage à perſuader que la dynaſtie des *TCHEOU* étoit ſur ſon déclin, fut ce que raconta un grand mandarin, au retour d'un voyage qu'il avoit fait dans le pays héréditaire de cette famille : il dit qu'il avoit trouvé le *miao* des ancêtres de la famille impériale, tombé en ruine, n'ayant plus que quelques triſtes reſtes qui marquoient à peine qu'il avoit exiſté. On lit dans le *Chi-king* les plaintes qui ſe firent à cette occaſion ; on y parle auſſi des trois ſortes de crimes dont étoit coupable le prince de Tçin.

747.

Depuis ce temps-là, on n'obſerva plus d'ordre dans l'empire, on ne connut plus de ſubordination ; chaque prince s'arrogea une entière indépendance. A peine Tchao-heou, prince de Tſin, eut-il pris poſſeſſion de ſes états, qu'il prétendit au droit de créer des princes, & éleva à cette dignité ſon oncle Tching-ſse, qu'il déclara prince de Kio-ouo. Tchuang-kong, prince de Tching, qui perdit ſon père Ou-kong l'an 744, ſuivit l'exemple

745.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 745. *Ping-ouang.*

de Tchao-heou, & créa, l'année suivante, son frère Toan prince de King (1).

Tchao-heou fut puni de sa témérité. Tching-sse son oncle, se comporta dans sa principauté avec tant de sagesse & de prudence, qu'il gagna le cœur de ses sujets, & inspira à ceux de son neveu le desir de l'avoir pour maître. Il se fit à la cour de Tsin un parti si puissant, que Pen-fou, qui en étoit un des principaux chefs, tua Tchao-heou, & se mit à la tête de son parti pour faire reconnoître Tching-sse prince de Tsin. Plusieurs officiers de Tchao-heou, indignés d'une trahison aussi noire, soulevèrent le peuple, & assemblèrent une armée pour empêcher Tching-sse d'entrer dans leur pays & venger la mort de leur prince. Tching-sse, qui s'attendoit à quelque résistance, s'étoit mis en état de leur faire tête. Les deux armées se rencontrèrent sur la frontière; on en vint aux mains, & on se battit avec un acharnement égal pendant plus de trois heures. Tching-sse ne pouvant enfoncer le corps qu'on lui avoit opposé, & voyant sa gauche plier, recula. Il fut alors si vivement poussé, qu'il perdit la bataille & prit la fuite. Il se retira en grand désordre à Kio-ouo. Pen-fou, le principal auteur de la révolte, fut pris & réservé à une mort honteuse. Hiao-heou, fils de Tchao-heou, fut reconnu & proclamé prince de Tsin, & le traître Pen-fou exécuté à la tête de l'armée, pour servir d'exemple.

Les peuples de Tsin ne firent pas paroître moins d'attachement & de fidélité pour leur prince, lorsque quinze ans après, Tou, fils de Tching-sse, fit tuer en trahison le prince Hiao-

(1) Pen-ki. Tchu-tchuen. *Chi-king*, *Ouang-fong*, odes *Tou-yuen*, *Ko-luy*, *Chou-ly* & *Kiun-tse-yu*. Tço-chi.

heou. Ces peuples, outrés de cette perfidie, ſe jettèrent avec fureur dans ſon pays, l'en chaſsèrent, & reconnurent Ngo-heou, fils de Hiao-heou, pour leur prince légitime (1).

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 724. *Ping-ouang.*

De tous les princes de l'empire, celui de Lou, Hoei-kong, parut un des plus modérés. Mais la quarante-huitième année du règne de PING-OUANG, il envoya demander à l'empereur la permiſſion de ſacrifier au Tien, cérémonie, comme on l'a dit, réſervée à l'empereur ſeul, ou à celui qu'il envoyoit à ſa place, lorſque d'autres affaires l'en empêchoient. PING-OUANG, qui n'oſoit mécontenter aucun de ces princes, diſſimula en cette occaſion, & prit le parti d'envoyer, dans la principauté de Lou, Kio, un de ſes officiers, pour y faire, en ſon nom, le ſacrifice *kiao*. Hoei-kong comprit que l'empereur ne lui avoit point accordé cette permiſſion, de peur qu'il n'en uſurpât le droit. Il diſſimula; le ſacrifice achevé, il ne voulut point permettre à Kio de s'en retourner, afin d'avoir dans ſes états quelqu'un qui fît ce ſacrifice ſans qu'on pût lui reprocher d'uſurpation. Si c'eût été un avantage pour Hoei-kong, ce prince n'en auroit pas profité long-temps, car il mourut l'année ſuivante, & laiſſa ſa principauté à Yn-kong ſon fils (2).

722.

C'eſt à cette époque que Confucius commence ſon *Tchun-tſieou*. L'empire étoit alors partagé en vingt-une principautés ou royaumes; ſavoir: les royaumes de Lou, de Tſi, de Tçin, de Tſin, de Tchou, de Ouei, de Tſai, de Tching, de Tſao, de Tchin, de Teng, de Ki, de Song, de Ou, de Tchu, de Kiou, de Sie, de Hiu, de Siao-tchu, de Yen & de Han. Huit

(1) Tçin-chi-kia.
(2) Ouai-ki. Lou-ſse. Cong-tſe. Tchin-chi. Nan-hien. Tço-chi. Tſe-ouang-tſe.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
722.
Ping-ouang.

de ces royaumes étoient gouvernés par des princes de la famille des *TCHEOU*, favoir, Lou, Ouei, Tçin, Tching, Tſao, Tſai, Yen & Ou. Ils auroient pu aiſément conſerver l'empire dans leur famille, s'ils ſe fuſſent réunis enſemble; mais leurs intérêts particuliers les divisèrent, & peu-à-peu ils s'entre-détruiſirent eux-mêmes (1).

Yn-kong eut, à peine, ſuccédé à ſon père Hoei-kong dans la principauté de Lou, qu'à la troiſième lune il fit, à Mie, une ligue avec Y-fou, prince de Tchu; à la neuvième lune il fit pareille alliance avec le prince de Song & le prince du pays de Sieou, tous princes d'une autre famille que la ſienne; mais ce qui fit le plus de tort à ſa réputation, à la première lune de l'année ſuivante, il fit amitié avec les Tartares, qui, de tout temps, avoient été les ennemis de l'empire.

La cinquante-unième année du règne de PING-OUANG, & le premier jour de la deuxième lune, il y eut une éclipſe de

720. ſoleil vers les dix heures du matin. PING-OUANG mourut la lune ſuivante. L'empire ne fut pas agité de grands troubles durant ſon règne, qui fut aſſez long; mais par ſon indolence & ſon peu d'habileté, il laiſſa s'étendre par-tout l'eſprit d'indépendance, qui entraîna la ruine entière de ſa famille.

Ce prince n'avoit d'autre but que de ſe mettre à couvert des inſultes qu'il craignoit de la part de quelques princes mécontens; c'eſt dans cette vue qu'il avoit voulu s'attacher le prince de Tching, qui étoit de ſa famille; pour cimenter leur

(1) Tſien-pien. Nan-hien. Le *Tong-kien* que ſuit le P. *de Mailla*, n'annonce & ne nomme que dix-neuf royaumes; il ne parle pas des royaumes de Yen & de Han : j'en ignore la raiſon, car ces deux royaumes ſubſiſtoient dès-lors, & je penſe que le P. *de Mailla* a bien fait de les ajouter à cette liſte. *Éditeur.*

alliance, PING-OUANG lui donna en ôtage son second fils, & Tchuang-cong lui envoya pareillement son fils aîné, l'héritier de ses états. Mais cette liaison ne dura pas, car à peine eût-on appris, dans la principauté de Tching, la mort de PING-OUANG, que Tsai-tso, officier de Tchuang-kong, entra à la tête d'une troupe de soldats dans les terres impériales, & en ravagea toutes les moissons. Il fut repoussé, à la vérité, mais la récolte fut perdue. Le successeur de PING-OUANG n'avoit pas encore pris possession de l'empire : il se trouvoit entre les mains de Tchuang-kong ; car quoi qu'il ne fût que le second fils de PING-OUANG, & qu'il ne dût pas être l'héritier de sa couronne, cependant parce que son fils aîné avoit laissé un fils, les grands prétendirent qu'on devoit préférer l'oncle au neveu ; c'est pourquoi ils demandèrent son retour avec instance. Le refus que le prince de Tching fit de le rendre, mit entre eux une inimitié qui dura long-temps & qui causa de très-grands maux dans l'empire.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 720. *Ping-ouang.*

Le prince de Tching, qui en prévit une partie, chercha aussi-tôt à s'unir à quelqu'un des princes dont il pût s'appuyer ; il jetta les yeux sur le prince de Tsi, & le fit sonder. Le prince de Tsi accepta volontiers l'union proposée. Les deux princes s'abouchérent à Che-men, & jurèrent de se secourir mutuellement contre quiconque les attaqueroit (1).

HUAN-OUANG.

HUAN-OUANG, petit-fils de Ping-ouang & légitime héritier du trône, succéda à son aïeul, & fut reconnu de tout l'empire malgré la faction contraire. Les princes ne pensèrent point

719.

(1) Tchun-tsieou. Tço-kieou-ming. Lin-chi. Kong-yang-chi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 719. *Huan-ouang.*

à s'y oppofer ; ils étoient trop occupés de leurs intérêts particuliers, & d'ailleurs l'empereur n'étoit maître qu'autant qu'ils le vouloient bien.

Le prince de Kieou, qui étoit alors en guerre avec le prince Ki, s'empara, par furprife, de la ville de Meou-leou, qu'il trouva dégarnie & fans défenfe. Tcheou-yu, de la principauté de Ouei, qui s'y étoit fait un parti, fit mourir Hoan-kong, fon maître & fon prince, & envahit fes états : profitant enfuite de la ligue que Hoan-kong avoit faite avec les princes de Song, de Tchin & de Tfai, il les alla joindre avec fes troupes pour infulter enfemble le prince de Tching, uni avec celui de Tfi. Ils s'avancèrent jufque fur la frontière ; mais trouvant ces deux princes en difpofition de les bien recevoir, ils n'osèrent rien entreprendre.

Le prince de Song, allié de Yn-kong, lui envoya demander des troupes contre le prince de Tching, qui n'étoit point en guerre avec eux. Yn-kong refufa d'abord ; mais preffé par les importunités de l'agent du prince de Song, il accorda le fecours qu'on lui demandoit. Les deux princes ligués fe mirent en campagne. Le prince de Tching s'étoit fi bien préparé à la défenfe, qu'ils furent contraints de fe retirer fans l'attaquer. (1).

Les peuples de Ouei étoient indignés de la mort tragique de leur prince. Tcheou-yu, qui s'étoit emparé de fes états par un crime fi affreux, n'avoit pas eu le temps de calmer les efprits ; mais il étoit maître des troupes. Cependant Che-heou & Che-tfe-kio fon fils, cherchèrent les moyens de le punir de fa perfidie. Ils concertèrent avec le prince de Tchin, qu'ils mi-

(1) Nien-y-fse. Tchun-tfieou. Lin-chi-hou-chi. Tço-kieou-ming. Tçien-pien.

rent dans leurs intérêts, d'attirer à sa cour Tcheou-yu, sous prétexte d'aller ensemble rendre leurs hommages à l'empereur.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 719. *Huan-ouang.*

Tcheou-yu, qui n'étoit pas encore bien affermi dans les états qu'il venoit d'usurper, donna dans le piège; il crut l'occasion favorable pour obtenir l'attache de l'empereur, & se rendit aussi-tôt à la cour du prince de Tchin, qui le fit arrêter & le livra aux peuples de Ouei. Tcheou-yu paya de sa tête sa trahison. Siuen-kong, fils de Heou-kong, lui succéda, & fut reconnu prince de Ouei.

L'empereur HUAN-OUANG avoit l'ame naturellement guerrière; il souffroit impatiemment tous ces troubles; il auroit bien voulu employer la force pour faire rentrer les princes dans leur devoir, mais l'entreprise étoit délicate. Il crut cependant en trouver l'occasion favorable dans une querelle que le prince de Tçin eut avec celui de Tching; ce dernier s'étoit lié depuis long-temps avec l'empereur, malgré les différends qu'ils avoient eus ensemble. HUAN-OUANG envoya Yn-chi & Ou-chi, deux de ses meilleurs officiers, avec des troupes pour se joindre au prince de Tching. Avec ce secours, ce prince marcha contre Y-heou, prince de Tçin; la bataille se donna à Y, mais la partie étoit trop inégale, Y-heou la perdit, & fut obligé d'abandonner ses états, & de s'enfuir au pays de Soui.

Les peuples de Kio-ouo, à cette nouvelle, prirent les armes, se révoltèrent ouvertement contre l'empereur, & refusèrent de recevoir ses ordres. HUAN-OUANG, qui vouloit rentrer dans la possession où les empereurs avoient toujours été de nommer les princes de l'empire, leur envoya Koué-kong, qui leur déclara les intentions de son maître, pour le bien & le repos commun. Il leur dit qu'il avoit ordre de sa part de choisir Ngai-heou, fils de Y-heou, pour leur prince. A cette propo-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 719. *Huan-ouang.*

ſition tout fut pacifié, & les peuples rentrèrent dans le devoir.

Le prince de Tching en vouloit toujours au prince de Song; il ſe ſervit des troupes de l'empereur qu'il avoit encore ſous ſes ordres, ſe joignit au prince de Tchou, & fut attaquer, avec toutes ces forces, le prince de Song, qui de ſon côté ſe tenoit toujours prêt, avec des troupes aguerries, à le bien recevoir: effectivement lorſque le prince de Tching tenta de forcer ſes limites & d'entrer dans ſes états, le prince de Song tomba ſur lui avec tant d'impétuoſité, qu'il ne lui donna pas le temps de ſe reconnoître, & le défit entièrement. Profitant enſuite de ſa victoire, il mit le ſiége devant Tchang-kouo; cette ville fit une réſiſtance à laquelle il ne s'attendoit pas; malgré la

718. vivacité avec laquelle il la fit attaquer, il ne put s'en rendre maître qu'après dix mois de ſiége.

Le prince de Tching, après la bataille qu'il venoit de perdre, propoſa une alliance au prince de Lou, pour en obtenir quelque ſecours, mais inutilement; il s'adreſſa enſuite au prince

717. de Tchin, qui le refuſa pareillement. Indigné de ce dernier refus, il entra à main armée ſur les terres de Tchin, les ravagea, & ne ſe retira qu'après avoir fait un butin immenſe; mais réfléchiſſant enſuite, que dans ſa ſituation il avoit intérêt à ne pas augmenter le nombre de ſes ennemis, il chercha toutes ſortes de voies pour ſe réconcilier avec le prince de Tchin, & il en vint à bout, en le dédommageant des pertes qu'il venoit de lui cauſer.

Le prince de Tching, dans ces différentes expéditions, n'étoit proprement que le lieutenant de l'empereur pour ſoumettre les autres princes, & les obliger à rentrer dans leur devoir. Comme celui de Song étoit un des plus puiſſans, les plus grands

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 714. *Huan-ouang.*

grands efforts se portèrent contre lui. Jusque-là, HUAN-OUANG avoit paru ne point agir pour lui-même: mais la sixième année de son règne, il fit connoître qu'il regardoit le prince de Song comme l'ennemi de l'empire & le sien; il donna ordre aux princes de Tching, de Lou & de Tsi de joindre leurs troupes à l'armée impériale. Le rendez-vous étoit donné à Tchong-kieou; de-là, elles se mirent en marche, & entrèrent dans le pays ennemi. Mou-kong, prince de Song, homme de tête & plein de bravoure, secondé d'ailleurs par d'excellentes troupes, s'opposa à cette formidable armée, & eut la hardiesse, quoiqu'elle fût trois fois plus nombreuse que la sienne, de l'attendre au pays de Koan. L'armée impériale, persuadée que sa supériorité l'assuroit de la victoire, tira droit vers Koan, & chargea les Song avec beaucoup de vigueur; mais Mou-kong soutint leurs efforts avec tant de bravoure, de conduite & de courage, qu'après un combat opiniâtre, qui dura jusqu'à la nuit, les troupes impériales purent à peine s'attribuer l'honneur de la victoire. Mou-kong cependant quitta le champ de bataille & se retira en bon ordre; il abandonna les deux villes de Kao & de Fang, que le prince de Tching remit au prince de Lou, pour le détacher entièrement des intérêts du prince de Song.

Mou-kong n'en fut pas plus soumis à l'empereur; le foible avantage que les troupes impériales avoient remporté sur lui, fit connoître qu'avec du secours, il pourroit leur tenir tête. Il fit alliance avec le prince de Ouei, & joignant ses troupes aux siennes, il alla ravager les états du prince de Tching, d'où il revint chargé d'un riche butin. Le prince de Tsai vint encore se joindre à lui, & ces trois princes résolurent de commencer la campagne par se saisir de Tai, petit pays indépendant, sur les limites de la principauté de Tching, d'où ils auroient pu

Avant l'Ere Chrétienne. 713. *Huan-ouang.*

inquiéter beaucoup le prince de Tching. Mais la division se mit entre eux, & fit échouer ce dessein ; le prince de Tching sut en profiter pour prendre lui-même Tai d'assaut, qu'il ajouta à ses états.

712.

L'empereur désespérant de pouvoir réduire le prince de Song, fut attaquer la principauté de Hiu, avec les troupes confédérées des princes de Tsi, de Lou & de Tching. Le rendez-vous avoit été marqué dans le pays de Tai ; de-là, elles fondirent sur le prince de Hiu qui ne s'y attendoit pas, & assiégèrent sa capitale : Hia-chou-yng, un des plus braves officiers de l'armée impériale, prit l'étendard du général, & fut, à la tête d'une troupe de soldats d'élite, le planter sur les remparts, en annonçant, à grands cris, que leurs généraux avoient déja escaladé les murailles. Ce stratagême réussit, on monta à

711.

l'assaut de tous côtés, & la ville fut emportée d'emblée. Ce ne fut que par un bonheur singulier que Tchuang-kong, prince de Hiu, put se sauver ; il se réfugia auprès du prince de Ouei. Ses états furent donnés à Pé-ly, grand officier de la maison de l'empereur, qui les gouverna sous l'autorité du prince de Tching. Après cette expédition, les princes confédérés se retirèrent chacun dans leurs états.

Yn-kong, prince de Lou, laissa ses troupes sous la conduite de ses généraux, & prit les devants avec Yu-fou, un de ses principaux ministres. Le prince de Lou étoit fort attaché à Huan-cong, son fils, héritier présomptif de sa couronne. Le ministre Yu-fou, qui en étoit jaloux, & qui visoit à la charge de premier ministre, saisit l'occasion d'une faute de jeunesse que fit Huan-cong pour le desservir auprès de son père, & lui persuader de le faire mourir : « il est jeune encore, lui dit Yn- » kong, & je ne tarderai pas à lui céder ma place ; mon grand

» âge doit vous tranquillifer ». Cette réponfe fut un coup de poignard pour Yu-fou. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 711. *Huan-ouang.*

Yn-kong fe défioit beaucoup de la fidélité de ce miniftre ; il ne voulut point lui confier le commandement de fes troupes, ni même l'éloigner de fa perfonne, fe perfuadant fauffement que fa préfence le retiendroit dans le devoir, & l'empêcheroit d'exécuter fes mauvais deffeins, s'il en avoit : mais cette précaution même lui fut funefte, car étant arrivé fur fes terres, & étant defcendu chez Ouei-chi, homme riche qui étoit en place, le traître Yu-fou introduifit, de nuit, des affaffins qui poignardèrent ce malheureux prince, la foixante-onzième année de fon âge. Yu-fou, pour cacher fa perfidie, fit beaucoup de bruit de cet affaffinat ; mais il ne fit aucune perquifition des coupables, & leur crime refta impuni. Il fit déclarer Huan-kong prince de Lou.

Huan-kong n'eut pas plutôt pris poffeffion de la principauté de Lou, qu'il penfa à fe procurer quelque appui, & s'adreffa au prince de Tching, qui avoit toujours paru rechercher l'alliance des princes de Lou. Le prince de Tching l'accueillit, lui fit des préfens, & lui demanda les terres de Hiu qu'il avoit voulu acheter de fon père. Huan-kong les lui céda. Cette première entrevue fe paffa cependant fans que ces princes fiffent alliance enfemble, & elle ne fut conclue qu'un mois après au pays de Yué.

Le prince de Song finit fa carrière par être affaffiné comme celui de Lou. Sa bravoure & fa conduite avoient élevé fa puiffance, & l'avoient rendue formidable aux autres princes & à l'empereur même. Onze batailles prefque toutes gagnées, où il s'étoit trouvé en perfonne, contre le prince de Tching, ou pour mieux dire contre l'empereur, dont le prince de Tching com- 710.

Avant l'Ere Chrétienne. 710. *Huan-ouang.*

mandoit les troupes, l'avoient porté à ce point de grandeur; mais toutes ces guerres ruineuses avoient épuisé le peuple, qui murmuroit hautement & que la crainte seule retenoit encore dans le devoir & empêchoit d'éclater.

Hoa-tou, premier ministre de Mou-kong, désespéré de voir ce prince sacrifier l'amour qu'il devoit à son peuple à la passion d'acquérir de la gloire, lui fit souvent de sages remontrances, qui ne furent point écoutées. L'insensibilité de Mou-kong à l'égard de son peuple indigna si fort le ministre, que pour mettre fin aux guerres continuelles qui le désoloient, il résolut de faire mourir le général Kong-fou-kia, & Mou-kong lui-même. Il prit de si justes mesures qu'il vint à bout de son dessein, & fit revenir du pays de Tching, Tchouang-kong, qu'il fit reconnoître prince de Song, comme fils & légitime successeur de Mou-kong.

Un changement si violent ne put se faire sans causer beaucoup de trouble dans cette principauté. L'empereur qui avoit toujours sur le cœur de n'avoir pu la soumettre, ordonna aux princes de Lou, de Tsi & de Tchin d'entrer sur les terres de Song. Chacun de ces princes au lieu de chercher à s'y établir solidement, ne songea qu'à ses intérêts particuliers & qu'à faire du butin. Parmi les choses qu'ils pillèrent, le prince de Lou se saisit d'un grand vase de métal appellé *Ta-ting*, où l'on brûloit des odeurs dans le *Tay-miao* ou la salle des *ancêtres* des princes de Song, & il le destina à servir dans la sienne. Tsang-ngai voulut l'en empêcher & lui représenta que c'étoit manquer au respect qu'il leur devoit; mais il ne put rien obtenir, & le vase fut transporté dans le *Tay-miao* des princes de Lou.

L'empereur s'occupoit sans cesse des moyens de réduire les
709. princes de l'empire. L'an 709, qui étoit la onzième de son

règne, il jetta la vue sur la principauté de Tsin, l'une des plus considérales de l'empire; mais persuadé d'avance qu'il ne pourroit réussir à la soumettre tant que les peuples demeureroient attachés à leur prince, il fit tant de promesses au seigneur de Kio-ouo, sujet du prince de Tsin, qu'il l'engagea enfin à se révolter. Ngai-heou (c'est le nom du prince de Tsin), à cette nouvelle, marcha lui-même avec ses troupes pour le faire rentrer dans le devoir. Il le rencontra à Fen-che à la tête des rébelles & lui livra bataille, qu'il perdit. Il prit la fuite avec les débris de son armée; mais poursuivi vivement par le rébelle Ou-kong, il fit volte-face avec Loan-Tching son général & quelques troupes de cavalerie, qui ne l'avoient point abandonné, & se battit avec tant d'opiniâtreté, que ne pouvant plus résister, il pénétra, le sabre à la main, au milieu des rébelles, accompagné de son fidèle Loan-Tching, où l'un & l'autre perdirent la vie. Le seigneur de Kio-ouo espèra, par cette victoire, se rendre maître de la principauté de Tçin; mais le peuple ayant horreur de sa perfidie, ne voulut point le reconnoître, & reçut Siao-tse-heou, fils de Ngai-heou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 709. *Huan-ouang.*

Cette même année, le premier de la septième lune, il y eut une éclipse totale au commencement de l'automne.

L'an 707, l'empereur, qui se défioit de la fidélité du prince de Tching, & qui craignoit qu'il ne devînt trop puissant, lui ôta le commandement de ses troupes; il le dépouilla de toute l'autorité qu'il avoit dans ses états, immédiatement soumis à l'empire. Ce prince en conçut tant de chagrin, qu'il se retira dans ses terres, & ne parut plus à la cour. Cette absence augmenta la défiance de l'empereur; & pour prévenir les desseins que ce prince pouvoit avoir, il ordonna aux princes de Tsai, de Ouei & de Tchin de lui amener leurs troupes,

707.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 707. *Huan-ouang.*

qu'il joignit aux siennes, & marcha contre le prince de Tching. Ce prince en fut averti & se disposa à se bien défendre. Il s'avança à la tête de ses troupes vers ses frontières, bien résolu d'en disputer l'entrée. Les deux armées se rencontrèrent au pays de Siu-kou, avec un desir égal d'en venir aux mains. L'empereur fit charger le premier les troupes ennemies, qui soutinrent l'attaque avec tant de vigueur, que les princes de Tsai, de Ouei & de Tchin furent d'abord mis en fuite. L'armée ennemie se repliant ensuite sur le corps où étoit l'empereur en personne, éprouva plus de résistance; mais enfin, elle le contraignit de plier. L'empereur, dans sa déroute, eut le malheur d'être atteint & blessé dangereusement à l'épaule, d'une fleche décochée par Tchou-tan, un des généraux du prince de Tching. Le prince de Tching parut fâché de cet accident; & pour faire connoître à l'empereur qu'il n'inclinoit aucunement à faire la guerre, il lui envoya sur le soir Tsai-tço, un de ses officiers, lui témoigner le chagrin qu'il avoit de sa blessure.

HUAN-OUANG, de retour de cette expédition malheureuse, vit bien qu'il étoit inutile d'entreprendre davantage de soumettre les princes, & il se proposa de régner & de vivre en

706.

repos dans les états qui lui étoient immédiatement soumis. Mais à peine en eut-il pris la résolution, que Tse-hiong-tong, prince de Tchou, qui depuis long-temps s'étoit arrogé le titre de roi, s'avança avec une armée vers le pays de Soui, & y exerça plusieurs actes d'hostilité. Le seigneur de Soui, qui ne devoit pas s'attendre à cette attaque, lui dépêcha quelques-uns des principaux du pays pour lui demander qu'elle étoit la raison qu'il avoit d'en agir ainsi, parce qu'il ne savoit pas lui avoir donné le moindre sujet de mécontentement.

Avant l'Ere Chrétienne. 706. *Huan-ouang.*

Tſe-hiong-tong reçut aſſez bien ces envoyés, mais il leur dit pour toute réponſe, qu'il étoit de la race des Barbares du midi; que tous les princes de l'empire s'étant révoltés & ſouſtraits à l'autorité ſouveraine de l'empereur, ils ne penſoient plus qu'à ſe détruire mutuellement. « A mon égard, ajouta-t-il, j'ai » trouvé chez moi de vieilles cuiraſſes, & je veux voir ſi dans » un combat elles pourront ſe dérouiller; revêtu de ces cui» raſſes, je viens examiner quel eſt le gouvernement préſent » de la Chine, & demander à l'empereur en quelle qualité » il me reconnoît ».

Les peuples de Soui, qui n'étoient pas en état de lui réſiſter, lui proposèrent de ſolliciter pour lui le titre de roi. Tſe-hiong-tong y conſentit, & empêcha ſes troupes de commettre aucun déſordre. Le ſeigneur de Soui fit partir ſes gens pour la cour, & travailla ſous main à ſe mettre en état de défendre ſon pays, en cas, comme il y avoit toute apparence, qu'on refusât de reconnoître le prince de Tchou comme roi.

Cependant les troupes du ſeigneur de Soui s'augmentoient chaque jour; de ſorte que quand la réponſe de la cour, qui portoit un refus, vint, il ſe trouva au moins en état de ſe défendre. Il falloit porter cette réponſe à Tſe-hiong-tong, & on ne doutoit pas que ceux qui ſeroient chargés de la faire, ſeroient expoſés à perdre la vie; c'eſt ce qui détermina le ſeigneur de Soui à la porter à la tête de ſon armée. Il trouva celle de Tſe-hiong-tong rangée près du Hoai-ho. Dès qu'il l'apperçut, Ki-leang, un de ſes principaux officiers, lui dit: « Je juge, ſelon la diſpoſition de l'armée ennemie, que » Tſe-hiong-tong eſt ſûrement à l'aile droite; ſans diſpoſer » autrement nos troupes, donnons avec impétuoſité ſur l'aile » gauche; cette aile une fois miſe en déroute, il nous ſera

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 706. *Huan-ouang.*

» facile de venir à bout de l'autre » : conseil qui mit le pays de Soui à deux doigts de sa perte. On fit charger avec beaucoup de vigueur, & par tout ce qu'il y avoit de meilleurs soldats, l'aile gauche de Tse-hiong-tong, qui se défendit avec une égale bravoure. Mais comme Tse-hiong-tong remarqua que tous les efforts du Seigneur de Soui tomboient sur son aile gauche, il y fit avancer son aile droite pour la soutenir; & alors le sort de la bataille ne fut plus douteux : les troupes de Soui furent battues, & obligées de se retirer dans leur pays pour tâcher de se rallier. Le seigneur de Soui, après cette défaite, vit bien qu'il ne pouvoit tenir contre le prince de Tchou; il lui envoya un de ses principaux officiers pour lui demander la paix, en offrant de lui donner la qualité de roi, que l'empereur lui refusoit. Le prince de Tchou fut ravi de ces offres; car jusque-là il n'avoit pu obtenir ce titre d'aucun prince de l'empire; non-seulement il lui accorda la paix qu'il demandoit, mais encore il voulut faire une ligue avec lui.

Tandis que les choses se passoient ainsi dans la partie méridionale de l'empire, les Pe-jong ou Tartares du nord entrèrent en Chine, & inondèrent la principauté de Tsi. Le prince de Tsi, qui savoit combien les Tartares étoient braves, craignit de ne pouvoir leur tenir tête; aussi dès qu'il apprit leur incursion, il dépêcha un courier au prince de Tching, pour lui demander du secours; & ce prince pour faire voir au prince de Tsi la considération qu'il avoit pour lui, lui envoya ce qu'il avoit de meilleures troupes, sous la conduite de son propre fils, l'héritier présomptif de ses états.

Ce jeune prince, plein de feu & de courage, n'eut pas plutôt joint les troupes de Tsi, qu'il voulut aller sur le champ chercher les Tartares; il ne fut pas obligé d'aller fort loin, ils

étoient

étoient déja dans la principauté de Tſi. Dès qu'il fut en leur préſence, il les fit charger bruſquement; les Tartares ſe défendirent avec leur bravoure ordinaire, & diſputèrent long-temps la victoire, qu'ils furent enfin obligés de céder aux Chinois. Ils ſe retirèrent en grand déſordre dans leur pays, & laiſsèrent ſur le champ de bataille plus de trois mille des leurs, du nombre deſquels étoient deux de leurs généraux, Ta-leang & Chao-leang, que le prince héritier de Tching tua de ſa propre main, & dont il fit couper les têtes pour les offrir au prince de Tſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 706. *Huan-ouang.*

Dans le même temps, les peuples de Meng & de Hiang, limitrophes des états immédiatement ſoumis à l'empereur, ſe ſoulevèrent. Ces peuples étoient naturellement inquiets & turbulens; l'empereur ne pouvant que difficilement les contenir, les avoit donnés au prince de Tching; mais peu contens de changer ainſi de maître, ils ſe mutinèrent ſi fort, que le prince de Tching fut obligé d'employer le ſecours des princes de Tſi & de Ouei pour les faire rentrer dans le devoir. Craignant que dans la ſuite, ces peuples mécontens ne lui cauſaſſent quelque préjudice conſidérable, il les rendit à l'empereur qui les tranſporta dans le pays de Kia.

A peine l'empereur fut-il ſorti de cet embarras, qu'on vint lui dire que le Seigneur de Kio-ouo avoit ſurpris Siao-tſe-heou, prince de Tçin, qu'il l'avoit fait mourir, & s'étoit emparé de ſes états. HUAN-OUANG perſuadé, comme il étoit vrai, que les peuples de Tçin, pour la plupart, n'étoient pas contens de ce changement, y envoya des troupes, afin de leur donner pour maître Min-heou, oncle de Siao-tſe-heou, le ſeul qui reſtoit de cette famille. Dès que les troupes impériales parurent, un nombre infini de ſujets fidèles de la principauté de Tçin, vinrent

705.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 704. *Huan-ouang.*

les joindre, se saisirent du seigneur de Kio-ouo, qu'ils firent mourir & s'emparèrent de ses terres. En réunissant Kio-ouo à la principauté de Tçin, ils firent reconnoître pour seigneur de cette principauté Min-heou, frère de Ngai-heou, & oncle de Siao-tse-heou, que le seigneur de Kio-ouo venoit de faire périr.

701.

La dix-neuvième année du règne de HUAN-OUANG, il se passa, dans la principauté de Ouei, un événement tragique, qui révolta la nature, fit horreur à tout l'empire, & le remplit en même temps d'admiration. Siuen-kong, prince de Ouei, épousa d'abord Y-kiang, dont il eut un fils appellé Ki; ayant ensuite appris que le prince de Tsi avoit une fille d'une grande beauté, il la demanda en mariage & l'obtint. Cette princesse lui donna deux fils, qu'il nomma Cheou & Cho. Suivant l'usage d'alors, Ki, comme l'aîné, devoit succéder à la principauté: l'amour que Siuen-kong avoit pour cette seconde femme, le fit condescendre à déclarer Cheou son héritier, & pour cet effet, il commença par faire reconnoître la princesse de Tsi pour sa première & légitime épouse, & Y-kiang pour la seconde; en conséquence Cheou, fut regardé comme l'héritier immédiat de sa couronne, Ki ne pouvant plus y prétendre qu'à son défaut.

Y-kiang, mécontente d'une pareille disposition, se plaignit hautement de l'injustice; mais voyant qu'on n'avoit aucun égard à ses plaintes, elle se pendit de désespoir. Siuen-kong pénétré de cet accident, tomba dans une profonde tristesse, & commença à tout craindre de la vengeance du fils qu'il avoit eu de cette infortunée princesse. Ces pensées funestes ne l'abandonnoient point, & le suivoient par-tout; rien ne pouvoit l'en distraire. Une vie si triste & si sombre lui inspira, à la fin, des sentimens criminels & barbares contre Ki. L'amour

paternel & les belles qualités de ce fils, combattirent ces ſentimens; mais ne trouvant aucun repos, & ſe ſentant encore plus troublé à ſa vue, il réſolut enfin de s'en défaire ſecrétement.

Siuen-kong prit des précautions pour commettre & couvrir ſon crime; il prétexta qu'il avoit une affaire de conſéquence à communiquer au prince de Tſi, ſon beau-père, dont il chargea le jeune prince, & poſta ſur ſon paſſage des ſcélérats qui devoient l'aſſaſſiner. Ki & Cheou, quoique concurrens à l'héritage & au trône de leur père, avoient l'un pour l'autre une véritable amitié. Cheou à la première nouvelle de ce voyage, frémit pour ſon frère & ſon ami; il fut le trouver ſur le champ, pour lui communiquer ſes juſtes ſoupçons & ſes craintes, & lui perſuader de ſe ſauver. « Siuen-kong, lui répondit Ki, eſt » mon père & mon prince; quand il n'auroit que l'une de » ces deux qualités, je devrois ſacrifier ma vie pour ſon ſer- » vice; ainſi il eſt inutile de m'en détourner: s'il m'envoie à la » cour du prince de Tſi, ſoyez sûr que j'irai ».

Le prince Cheou ne pouvant venir à bout de le diſſuader de partir, réſolut en lui-même de ne pas le quitter. Le jour du départ arrivé, Cheou s'empara du petit étendart que portent ceux qui ſont chargés de quelque commiſſion importante, & dit à ſon frère qu'il vouloit l'accompagner du moins pendant une journée ou deux. Les deux princes ſe mirent en route avec une ſuite peu nombreuſe. Après avoir marché preſque tout le jour, Ki fut obligé de s'arrêter un moment, & ſon frère Cheou continua ſon chemin; mais à peine eût-il fait quelques pas en avant, que les ſcélérats qui attendoient Ki, voyant le petit étendart entre les mains de Cheou, ne doutèrent point que ce ne fût celui qu'ils avoient ordre d'aſſaſſiner,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 701. *Huan-ouang.*

& ſans d'autre examen, ils tombèrent ſur lui & le poignardèrent. Son frère qui s'en apperçut, courut auſſi-tôt, mais trop tard, pour ſauver Cheou, en criant de toutes ſes forces : « C'eſt » moi que vous avez ordre de tuer, & non pas lui ; c'eſt moi » qui ſuis le prince Ki ». Ces ſcélérats reconnoiſſant alors leur mépriſe, ſe jettèrent ſur le prince Ki & le maſſacrèrent inhumainement. Cette aventure touchante, qui ſe répandit partout, rendit le prince de Ouei odieux à tout le monde, & fit admirer la généroſité, la candeur & l'amitié de ces deux frères infortunés.

HUAN-OUANG, qui ne cherchoit qu'à vivre en paix, ne ſe mit point en peine de ce qui ſe paſſoit dans la principauté de Ouei : il laiſſoit tous les princes de l'empire vivre à leur fantaiſie ; auſſi peu d'entre eux le conſultoient. Depuis ce temps-là, juſqu'à la mort de HUAN-OUANG, il ne ſe paſſa rien de remarquable ; preſque tout aboutit à des ligues qu'ils formoient les uns avec les autres, pour appuyer leur parti & ſe mettre en état de ſe défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le ſeul prince de Tching, dont la famille avoit toujours regardé le prince de Song comme ſon ennemi, demanda du ſecours au prince de Lou, qui lui amena ſes troupes. Ces deux princes voulurent entrer ſur les terres du prince de Song ; celui de Tching, prenant pour prétexte qu'il lui avoit manqué de foi, en ne voulant pas ſe liguer avec lui, comme il avoit fait quelques années auparavant.

Mais le prince de Song marcha contre eux à la tête de ſes troupes, leur livra bataille, la gagna, & les obligea de ſe retirer, fort maltraités, dans leur pays. Ces deux princes cependant ne perdirent pas l'eſpérance d'avoir leur revanche ; ils recrutèrent leurs troupes, invitèrent le prince de Ki à ſe joindre à eux &

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 700. *Huan-ouang.*

mirent sur pied une forte armée. Le prince de Song, qui se doutoit bien qu'on reviendroit sur lui, avoit demandé des secours aux princes de Tsi, de Ouei & de Yen, ses alliés, qui lui en envoyèrent. Quoique les princes confédérés sussent les précautions que le prince de Song avoit prises, ils ne laissèrent pas de risquer encore le sort d'une bataille : elle se donna à la deuxième lune, avec tant d'acharnement & d'opiniâtreté, que ce ne fut qu'à la nuit que les troupes du prince de Song cédèrent la victoire à leurs ennemis. La perte fut si considérable des deux côtés, qu'après la bataille chacun se retira chez soi. Le prince de Lou faisant ensuite réflexion sur la bravoure & la conduite du prince de Song, l'éleva beaucoup au-dessus du prince de Tching ; & de retour chez lui, il lui envoya un de ses officiers lui demander son amitié & son alliance. Le prince de Song lui accorda l'une & l'autre. HUANG-OUANG mourut à la troisième lune de la vingt-troisième année de son règne (1). 697.

TCHUANG-OUANG.

Quoique TCHUANG-OUANG fût l'aîné des fils & le légitime héritier de Huan-ouang, ce ne fut pas sans difficulté qu'il monta sur le trône. La cour étoit partagée en deux factions, qui tenoient pour les deux fils qu'avoit laissé l'empereur. Sin-pé, ministre habile & guerrier, étoit à la tête de celle qui prenoit le parti de TCHUANG-OUANG. Hé-kien, courtisan souple & dissimulé, conduisoit la faction qui vouloit pour prince Ouang-tse-ké, second fils de l'empereur, pour qui son père avoit marqué de la prédilection & qu'il avoit paru 696.

(1) Tso-kieou-ming. Sse-ki. Tsien-pien. Tso-chi. Ouei-hong. Chi-king-siu. Nien-y-sse. Tchun-tsiou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 696. *Tchuang-ouang.*

défigner fon fucceffeur. Ces diffentions auroient infailliblement anéanti la dynaftie des *TCHEOU*, fi Sin-pé n'avoit repréfenté à ceux du parti contraire, qu'en ne fe déclarant pas pour TCHUANG-OUANG, qui, par le droit de fa naiffance, étoit l'héritier de l'empire, c'étoit s'expofer à une guerre qui acheveroit de détruire la gloire de la famille de Ouen-ouang; il ramena par ce moyen tous les efprits, & TCHUANG-OUANG fut univerfellement reconnu pour empereur.

Dans le même temps, il arriva un grand changement dans la principauté de Tching. Tfai-tchong, premier miniftre, s'y étoit abfolument emparé du gouvernement, & il falloit que le prince Ly-kong lui-même en pafsât par tout ce qu'il avoit décidé. Cet afcendant de fon miniftre déplut fi fort à ce prince, qu'il ordonna à Yong-kio fon gendre de s'en défaire. Yong-kio invita Tfai-tchong à un repas dans un lieu ifolé à la campagne: fa femme, qui avoit plus d'inclination pour le miniftre de fon père que pour fon mari, ayant découvert ce complot, en avertit elle-même Tfai-tchong, qui la remercia affectueufement de l'avis qu'elle lui donnoit, l'affura qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, & partit bien accompagné, dans le deffein de prévenir fon ennemi. Effectivement, dès qu'il fut arrivé au lieu de l'invitation, il fit faifir Yong-kio, & lui fit avouer l'ordre qu'il avoit de le tuer; après quoi, lui ayant coupé la tête, il la jetta avec le corps dans l'étang de Tcheou-che. Ly-kong, qui en fut informé, envoya fur le champ chercher le corps de fon gendre, & le fit tranfporter dans les états du prince de Tfai, où il fe retira lui-même.

Tfai-tchong auroit pu, s'il eût voulu, fe rendre maître de la principauté; mais il craignit de fe jetter dans de trop grands embarras, dont il auroit eu peine à fortir. Il fit reconnoître

Tchao-kong, fils de Ly-kong, ſouverain de la principauté de Tching; mais ce prince, du vivant de ſon père, ne voulut point d'autre titre que celui d'héritier de Tching. Les princes voiſins prirent fait & cauſe pour Ly-kong; ils jugèrent que l'exemple de Tſai-tchong étoit trop dangereux pour ne pas le réprimer. Les princes de Song, de Lou, de Ouei, & de Tchin armèrent en conſéquence & s'aſſemblèrent à Tſi. Tchao-kong, qu'ils n'avoient pas inſtruit de leur deſſein, crut qu'ils vouloient profiter des troubles de ſes états; ainſi il ſe diſpoſa à ſe défendre & à repouſſer leurs efforts. Ces princes, par la ſuite, lui déclarèrent en vain leur intention; Tchao-kong crut toujours, ou feignit de croire que ce n'étoit qu'un prétexte; de ſorte que les princes ligués, après quelques tentatives où ils furent toujours repouſſés, ſe virent contraints de ſe retirer.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 696. *Tchuang-ouang.*

Si ces princes abandonnèrent le deſſein de rétablir Ly-kong dans ſes états, ils ne renoncèrent pas à celui de profiter de ſa diſgrace. Ils s'aſſemblèrent, pour ſe concerter enſemble, au pays de Tſao. Le prince de Tſai ſe joignit encore à eux, & ces cinq princes ayant conduit leurs troupes au rendez-vous, à la quatrième lune de la première année de TCHUANG-OUANG, ils en partirent pour aller inſulter la principauté de Tching. Tchao-kong, qui apprit, par ſes eſpions, que ces princes non-ſeulement n'avoient point congédié leurs troupes, mais encore que le prince de Tſai s'étoit joint à eux, vit bien que leur entrevue au pays de Tſao étoit contre lui; ainſi il fortifia ſes frontières, augmenta ſes troupes, ſe prépara à une bonne défenſe, & les reçut avec tant de bravoure, qu'ils ne purent entamer ſes états.

Les princes ligués, après le peu de ſuccès de ces deux cam- 695.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 695. *Tchuang-ouang.*

pagnes, ne crurent pas devoir recommencer l'année ſuivante; quoiqu'ils ne fuſſent pas trop contens d'avoir fait inutilement une ſi grande levée de boucliers. Le prince de Song, qui avoit quelque différend pour ſes limites avec le prince de Tſoui, jugeant l'occaſion favorable pour le vuider, ſut engager les princes de Lou & de Ouei à entrer dans ſa querelle. Le prince de Tſoui, qui ne s'y attendoit aucunement, fut d'abord ſurpris, & ne put empêcher qu'ils ne commiſſent quelque dégât ſur ſes terres; mais s'étant auſſi-tôt mis à la tête de ſes troupes, les princes confédérés ne voulurent pas l'attendre, & contens de quelque butin qu'ils avoient fait, ils ſe retirèrent à ſon approche.

Cette année, qui étoit la deuxième du règne de TCHUANG-OUANG, à la dixième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Tchao-kong, prince de Tching, étoit un prince rempli de ſageſſe, de courage & de prudence, ne cherchant qu'à rendre ſes états floriſſans; mais il avoit parmi ſes ſujets un ennemi ſecret, appellé Kao-kio-mi. Son père Ly-kong, qui regardoit Kao-kio-mi comme un homme capable de contre-balancer la trop grande autorité de Tſai-tchong, avoit voulu en faire un de ſes miniſtres. Tchao-kong, qui ne l'aimoit pas, s'y étoit fortement oppoſé; ce qui avoit fait changer de réſolution à Ly-kong. Kao-kio-mi en conſerva du reſſentiment; mais en politique habile, il avoit diſſimulé ſon chagrin. Sur ces entrefaites Ly-kong s'étoit vu obligé, par le meurtre de ſon gendre, d'abandonner ſes états, & de ſe retirer dans la principauté de Tſai. Tchao-kong avoit pris les rênes du gouvernement, ce qui remplit de crainte Kao-kio-mi. Cependant comme il étoit extrêmement diſſimulé, jamais homme ne parut plus content que lui d'avoir Tchao-kong pour maître; mais, ſous main, il aliéna

aliéna si fort l'esprit de quelques grands contre Tchao-kong, qu'ils complotèrent de le faire mourir, & de mettre à sa place son frère Tse-ouei. Ils vinrent à bout de leur dessein, sans presque la moindre opposition de la part des créatures de Tchao-kong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 695. *Tchuang-ouang.*

Tse-ouei, qui avoit sujet de craindre Kao-kio-mi & ses complices, dissimula aussi de son côté; & pour leur ôter tout sujet de se défier de lui, il choisit Kao-kio-mi pour son premier ministre. Mais le prince de Tsi s'étant rendu à Cheou-tchi pour y faire des recrues, & le prince Tse-ouei l'y étant venu joindre, avec peu de suite, il se saisit de lui & de Kao-kio-mi. Le prince de Tsi, persuadé que Tse-ouei avoit part à la trahison de son ministre, lui fit trancher la tête, & fit attacher Kao-kio-mi à quatre chars, qui mirent son corps en pièces.

694.

Tsai-kong, qui avoit été averti que le prince de Tsi vouloit venger la mort de Tchao-kong, avoit prétexté une maladie pour se dispenser d'accompagner Tse-ouei; & se doutant bien de ce qui arriveroit, il avoit tout disposé pour faire reconnoître Tse-y prince de Tching, aussi-tôt qu'il recevroit la nouvelle de la mort de Tse-ouei. Il fit fort bien de ne pas suivre ce prince à Cheou-tchi; car comme il avoit été le premier mobile de tous ces troubles, le Prince de Tsi avoit résolu de se défaire aussi de lui.

Siang-kong, qui venoit de se signaler en punissant des traîtres & des rébelles, se déshonora, peu de temps après, par une lâcheté envers le prince de Lou. Au commencement de l'été, le prince de Lou se rendit à la cour de celui de Tsi, pour s'aboucher avec lui. Comme l'empire étoit dans une combustion universelle, chacun de ces petits princes ne cherchoit qu'à surprendre son voisin. Siang-kong traita magnifiquement

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
694.
Tchuang-ouang.

le prince de Lou, le ſoir même de ſon arrivée, & l'enivra tellement qu'il ne put gagner ſon char pour s'en retourner. Ce prince ordonna à ſon fils de prendre le prince de Lou & de le porter ſur ſon char; Peng-ſeng prit dans ſes bras Huan-kong, le mit dans ſon char, où peu de temps après il expira. On accuſa de cette mort Siang-kong, qui ne prit pas beaucoup de peine de s'en juſtifier. Tchuang-kong, fils de Huan-kong, lui ſuccéda à la principauté de Lou.

L'empereur n'étoit pas plus affermi ſur ſon trône, que les princes ſes vaſſaux dans leurs états. Hé-kien avoit toujours conſervé un dépit ſecret de n'avoir pu faire ſuccéder Ouang-tſe-ke à ſon père Huan-ouang, & de voir que Sin-pé l'avoit emporté ſur lui. Ne déſeſpérant cependant pas d'exécuter ſon premier deſſein, il travailla ſecrétement avec Ouang-tſe-ke à ſe faire un parti; & le croyant aſſez fort pour tenir tête à celui qui leur étoit oppoſé, ils prirent la réſolution de ſe défaire de l'empereur. Sin-pé, qui s'étoit toujours défié du traître Hé-kien, avoit ſans ceſſe les yeux ouverts ſur ſa conduite; il n'épargnoit ni ſoins, ni argent, pour découvrir toutes ſes démarches; de ſorte que quelque précaution que prît Hé-kien, les eſpions de Sin-pé le ſervirent ſi bien, qu'il éventa leur complot.

Sin-pé en avertit l'empereur, qui envoya, ſur le champ, des ſoldats pour ſe ſaiſir de Hé-kien; ils avoient auſſi ordre de prendre Ouang-tſe-ke, mais ſur le premier avis qu'il eut que TCHUANG-OUANG avoit fait arrêter Hé-kien, il monta à cheval & ſe ſauva chez le prince de Yen; Hé-kien avoua tout à la queſtion. TCHUANG-OUANG ſe contenta de faire mourir Hé-kien, & pardonna à ceux qui avoient trempé dans ſon complot.

Le Ciel ne devoit-il pas être irrité de tant de meurtres & de trahisons? L'endurcissement du peuple lui faisoit regarder ces événemens, comme des maux inséparables de l'état où se trouvoit l'empire : cependant, le cinquième jour de la quatrième lune, le Ciel manifesta sa colère par des signes non équivoques. La nuit de ce même jour, quoique le ciel fût sans nuages, il ne parut aucune étoile; mais sur le minuit, on vit tomber une pluie d'étoiles, qui, s'approchant de la terre, s'évanouissoient aussi-tôt.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 687. *Tchuang-ouang.*

Ce signe évident de la colère du Ciel, ne changea pas pour cela les cœurs : les princes pensoient également à se détruire les uns les autres, & l'année suivante, les princes de Lou & de Tsi, sans aucun grief, allèrent insulter le prince de Tching. Ce prince qui ne s'y attendoit aucunement, & qui ne se trouvoit pas en état de leur résister, prit le parti de se soumettre au prince Siang-kong, préférablement au prince de Lou, & évita ainsi la ruine entière de ses états.

686.

Siang-kong ne jouit pas long-temps de la gloire de cette expédition; son frère Vou-tchi, lui avoit été préféré par son père, au point que, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, il avoit jetté les yeux sur lui pour en faire son successeur. Cependant à la mort de son père, Siang-kong l'avoit emporté; mais comme il n'ignoroit pas les prétentions de son frère, il lui avoit ordonné d'aller demeurer à Koué-kiou. Quelque éloigné de la cour que fût Vou-tchi, il ne laissa pas d'y entretenir des liaisons par le moyen de deux de ses créatures, qui surent lui faire un parti considérable. Ces deux partisans y excitèrent une révolte assez à craindre pour exiger la présence de Siang-kong. A la première nouvelle qu'il en eût, il accourut aussi-tôt, &

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 685. *Tchuang-ouang.*

fut assassiné par ces deux traîtres, qui, sur le champ, firent proclamer Vou-tchi prince de Tsi.

Vou-tchi ne profita pas long-temps de son crime. Yong-lin, ministre de Siang-kong, qui s'étoit sauvé avec Huan-kong, troisième frère de son maître, dans le pays de Kio, voyant que les peuples avoient horreur du crime de Vou-tchi, revint incessamment sur ses pas, & à la tête des fidèles sujets de Siang-kong, il attaqua Vou-tchi dans son palais, le tua de sa main, & fit déclarer Huan-kong prince légitime de la principauté de Tsi; action qui fit un honneur infini à Yong-lin, & lui gagna le cœur du peuple.

Huan-kong avoit un quatrième frère appellé Tse-kio, qui étoit entré dans le complot de Vou-tchi, & prétendoit aussi se faire reconnoître prince de Tsi, à l'aide de Koan-y-ou, qui par inclination s'étoit attaché à sa personne; mais comme le parti de Yong-lin se trouva le plus puissant, Tse-kio se vit obligé de s'enfuir avec Koan-y-ou dans la principauté de Lou. Tchuang-kong, prince de Lou, charmé d'avoir une occasion de se venger du prince de Tsi, envoya des troupes contre lui, mais elles furent battues & forcées de se retirer en désordre. Huan-kong, profitant de son avantage, redemanda hautement son frère Tse-kio; Tchuang-kong ne se sentant pas en état de le refuser, le lui renvoya sous une escorte sûre. Comme sa révolte étoit connue de tout le monde, Huan-kong, afin de s'ôter toute crainte à l'avenir, le fit mourir, pour servir d'exemple aux mal-intentionnés.

Huan-kong, après s'être affermi dans la principauté de Tsi, songea à se donner un ministre habile, qui l'aidât dans le gouvernement de ses états; il jetta les yeux sur Pao-chou: Pao-chou étoit rempli de droiture, & fort attaché à son sou-

verain, mais il s'excusa d'accepter cette place : « Prince, lui » dit-il, je n'ai point les qualités nécessaires pour un emploi » de cette importance : si par vos bienfaits je puis passer mes » jours, sans être ni riche, ni pauvre, c'est tout ce que je » desire ; la place que vous m'offrez est au-dessus de mes forces. » Si vous cherchez quelqu'un qui puisse la remplir avec hon» neur & rendre vos états florissans, je ne vois que le seul » Koan-y-ou qui en soit capable ; droit, sincère, affectionné à » son maître, plein d'esprit & de prudence, chéri du peuple, » juste, équitable, discernant les gens dont il doit se servir, » brave, généreux, connoissant toutes les loix de la guerre, » il est tel enfin que doit être un ministre.

» Mais, répondit Huan-kong, il a eu la hardiesse de » tirer une fléche contre moi, & peu s'en est fallu qu'il ne » m'ait blessé ; n'est-ce pas une preuve qu'il en vouloit à mes » jours » ? « Il étoit, vous le savez, reprit Pao-chou, au service » de Tse-kio, ne devoit-il pas servir son maître ? Ah ! pardon» nez-lui, permettez-lui de revenir, vous le verrez aussi fidèle » à votre égard & aussi attaché à vos intérêts qu'il le fut à » ceux de Tse-kio ».

L'éloge que faisoit Pao-chou de Koan-y-ou augmentoit encore le desir qu'avoit le prince de Tsi de l'avoir pour ministre ; mais il y trouvoit tant de difficultés, qu'il désespéroit de pouvoir les vaincre. Il prévoyoit que le prince de Lou, & surtout son ministre Ché-pé, qui connoissoient son mérite & son habileté, ne voudroient pas le laisser échapper. Le prince de Tsi & Pao-chou ne trouvèrent point de meilleur expédient que de le redemander comme un sujet fugitif qui avoit osé lancer une flèche contre son prince, & de feindre qu'il en vouloit faire justice : en conséquence de cet arrangement,

Avant l'Ere Chrétienne. 685. *Tchuang-ouang.*

Huan-kong dépêcha un de ses principaux officiers au prince de Lou, qu'il chargea de cette commission.

L'envoyé de Tsi, arrivé à la cour de Lou, signifia à Tchuang-kong la demande de son maître. Le prince de Lou, comme celui de Tsi l'avoit prévu, consulta son ministre Ché-pé, qui s'opposa fortement à laisser aller Koan-y-ou. « C'est un détour, » lui dit ce ministre, dont se sert le prince de Tsi, pour ravoir » un sujet habile qui lui est nécessaire : personne ne l'emporte » sur sa capacité en tous genres ; & si jamais le prince de Tsi » est secondé de ses talens, il sera la loi aux autres princes, » & nous nous repentirons un jour, mais trop tard, de le lui » avoir rendu. Souvenez-vous de ce que je vous dis, & tandis » qu'il en est encore temps, prévenons, en le retenant, le » mal qu'il nous peut faire ».

Le conseil de son ministre ébranla Tchuang-kong, & le mit dans l'irrésolution. « Cependant, dit-il à Ché-pé, je ne puis, » sans injustice, refuser au prince de Tsi son sujet ; comment » pallier ce refus ? Puisque l'intention du prince de Tsi, reprit » le ministre, est d'en faire justice, faites-le mourir vous-même & » renvoyez-lui son corps ; vous l'aurez satisfait sans qu'il puisse » se plaindre de vous ». Cette résolution prise, on avertit l'envoyé de Tsi d'être témoin de l'exécution, & Koan-y-ou fut arrêté. L'envoyé de Tsi allarmé se rendit au palais de Tchuang-kong, & lui représenta, d'un ton ferme & hardi, que son maître se vengeroit de ce qu'il anticipoit sur le droit qui lui appartenoit de punir ses sujets. Le prince de Lou intimidé se retracta de la résolution qu'il avoit prise de faire mourir Koan-y-ou ; il le remit enchaîné entre les mains de l'envoyé de Tsi, qui partit sur le champ pour retourner, avec son prisonnier, vers son maître.

Dès que Huan-kong apprit le retour de ſon envoyé, il ne fit point difficulté d'aller au-devant de Koan-y-ou, quoique ſon ſujet; & pour faire voir l'eſtime qu'il faiſoit des gens de mérite, auſſi-tôt qu'il l'aborda il lui fit ôter ſes chaînes, & le fit monter ſur un cheval qu'on lui avoit préparé. Il le conduiſit, comme en triomphe, dans ſon palais, & après l'avoir magnifiquement traité, il le mena dans un lieu écarté, où il avoit raſſemblé tout ce qu'il avoit de ſujets inſtruits, pour l'entendre diſcourir ſur la meilleure manière de gouverner un état. Koan-y-ou parla avec tant d'eſprit & de ſageſſe ſur cette matière, qu'il ſe fit admirer de tous ceux qui l'écoutoient. Huan-kong ſur-tout en fut ſi charmé, qu'il ne put contenir ſa joie. Deux jours après, il le nomma ſon premier miniſtre. « Quoi, lui dit Koan-y-ou, le glaive eſt ſuſpendu ſur ma » tête, prêt à l'abattre, ſans que je puiſſe m'en plaindre, & » je ſerois votre miniſtre? Prince, ſans doute, vous voulez » m'éprouver: ſi, par le plus grand des bienfaits, vous m'ac» cordez la vie, c'eſt tout ce que je puis eſpérer d'un cœur » auſſi généreux que le vôtre; mais me voir élevé à un ſi » haut rang! Non, je ne puis le croire; & d'ailleurs, en ai-je » la capacité »? « Il eſt inutile de vous en excuſer, lui répliqua » Huan-kong, j'ai jetté les yeux ſur vous, parce que je ſuis » perſuadé, qu'aidé de vos lumières, je gouvernerai ſagement » mes états; ainſi, par le zèle que vous devez avoir pour mes » intérêts, & ſi vous m'êtes fidèle, ne vous oppoſez pas davan» tage à ma volonté ». Koan-y-ou, proſterné à ſes pieds, lui promit un attachement inviolable, & tout le zèle dont il étoit capable pour s'acquitter de l'emploi dont il l'honoroit.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 685. *Tchuang-ouang.*

Huan-kong conſulta ſon nouveau miniſtre ſur les différens emplois de ſes états, & les remplit de ſujets capables.

Avant l'Ere Chrétienne. 684. *Tchuang-ouang.*

Il fe prépara enfuite à faire la guerre au prince de Lou ; il avoit fort à cœur la retraite qu'il avoit donnée à fon frère Ouang-tfe-ke, & la difficulté qu'il avoit faite d'abord de lui renvoyer Koan-y-ou. Koan-y-ou n'étoit point d'avis qu'il entreprît cette guerre, & il ne put s'empêcher de le lui témoigner, mais foiblement, de peur de donner quelques foupçons fur fa fidélité. Huan-kong, malgré les rigueurs de l'hiver, fit mettre en marche fes troupes, au commencement de la première lune de la treizième année du règne de TCHUANG-OUANG, & les fit entrer dans la principauté de Lou ; mais Tchuang-kong, à la première nouvelle qu'il avoit eue que le prince de Tfi armoit, fe doutant bien que c'étoit contre lui, arma de fon côté, & donna le commandement de fes troupes à Tfao-kouei, capitaine expérimenté. Il rencontra les ennemis à Tchang-tchou ; ce général rangea auffi-tôt fon armée en bataille, & donna ordre de ne point charger, mais feulement de tenir ferme, quelques attaques que fiffent les ennemis. Ceux-ci, perfuadés que les troupes de Lou n'avoient pas deffein de combattre, engagèrent l'action, & revinrent trois fois à la charge, fans avoir pu enfoncer, ni mettre en défordre les troupes de Lou ; alors Tfao-kouei fit donner les fiennes avec tant de vigueur, que les troupes de Tfi furent mifes en déroute, & obligées de fe retirer dans leur pays.

Huan-kong ayant appris la perte de cette bataille, & que le prince de Song, Min-kong, mécontent de Tchuang-kong, étoit parti avec des troupes pour inquiéter le prince de Lou, le fuivit de près avec les fiennes ; il arriva prefqu'en même temps que lui au pays de Lang, où ils fe retranchèrent tous deux féparément à la vue des ennemis. Le fils de Tchuang-kong qui commandoit les troupes de Lou, vit bien que s'il laiffoit

laissoit faire la jonction des deux armées ennemies, il auroit peine à leur résister ; & sans donner le temps à Min-kong d'achever ses retranchemens, il le força, la nuit, à se battre & le défit entièrement. Huan-kong, ne voulant pas hazarder une bataille contre une armée victorieuse, prit le parti de décamper dès le même jour.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 684. *Tchuang-ouang.*

Si Huan-kong ne fut pas heureux dans cette expédition, il s'en dédommagea sur le seigneur de Tan, qui s'étoit fait une espèce de souveraineté dans ses propres états. Ce seigneur auroit dû aller recevoir ce prince à son retour, & le traiter suivant son rang : cependant il ne daigna pas même témoigner qu'il fût instruit de son passage. Huan-kong irrité de son mépris, le dépouilla de sa seigneurie, & l'obligea d'aller chercher un autre asyle dans le pays de Kieou.

Tandis que les choses se passoient ainsi à l'orient de la Chine, le prince de Tchou se rendoit formidable, dans les contrées du midi, à l'occasion des démêlés de deux autres princes. Le prince de Tsai & le seigneur de Si avoient épousé les deux sœurs, filles du prince de Tchin ; celle qui avoit été accordée au seigneur de Si, passant par la principauté de Tsai, Ngai-kong qui en étoit prince, la reçut, à la vérité, avec quelque marque de distinction, mais il la renvoya sans présens : le seigneur de Si s'en trouva offensé ; il auroit bien voulu en témoigner à Ngai-kong son ressentiment, mais il étoit trop foible pour entrer en lice avec lui. 683.

Résolu cependant de tirer vengeance de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, il fit agir secrétement auprès du prince de Tchou, pour l'engager à lui déclarer la guerre à lui-même ; & par une perfidie sans égale, il demanda du secours à Ngai-kong, contre le prince de Tchou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 683. *Tchuang-ouang.*

Ngai-kong envoya des troupes auxiliaires au ſeigneur de Si ; & quand elles furent en préſence de l'ennemi, le ſeigneur de Si les abandonna ſeules, à la merci du prince de Tchou, qui les battit : cependant elles ſe défendirent courageuſement, & lui tuèrent beaucoup de monde.

Cette trahiſon n'empêcha pas le prince de Tchou de s'emparer des terres du ſeigneur de Si, & de celles de tous ces petits ſeigneurs, qui, dans les troubles de l'empire, s'étoient rendus indépendans, & s'étoient formé de petits états le long du Kiang & du Han ; il augmenta par-là ſa puiſſance, & ſe vit en état de ſe faire craindre.

La campagne ſuivante, Min-kong, prince de Song, voulant ſe venger de l'échec qu'il avoit reçu, l'année précédente, à la bataille de Ching-kieou, contre Tchuang-kong, prince de Lou, leva des troupes, entra dans ſon pays, & y fit beaucoup de ravage ; mais plus occupé du pillage qu'à ſe précautionner contre les troupes de Lou qui s'avançoient pour le repouſſer, il fut ſurpris en déſordre au pays de Tſé, battu une ſeconde fois, & obligé de s'en retourner honteuſement, après avoir perdu la meilleure partie de ſes ſoldats.

A la bataille de Ching-kieou, Tchuang-kong, prince de Lou, avoit lancé une flèche empoiſonnée ſur un des généraux de Min-kong, appellé Song-ouan, & le manqua ; mais il fut fait priſonnier. Min-kong, de retour dans ſes états, le redemanda à Tchuang-kong, qui le lui rendit : Min-kong n'étoit pas content de la manière dont Song-ouan s'étoit conduit pendant cette bataille ; il lui reprocha ſa lâcheté : « Je vous croyois brave, lui » dit-il, & j'avois de l'eſtime, & même du reſpect pour vous ; » mais depuis que par une lâcheté inſigne, vous êtes devenu pri- » ſonnier des gens de Lou, & que vous avez préféré une mort

» honteuse entre leurs mains, à une mort glorieuse pour mon » service, je n'ai plus pour vous que du mépris ». Song-ouan, outré de ces reproches, mit le sabre à la main, & fendit la tête à Min-kong, en lui disant : « Vois si je suis un lâche & si » je crains la mort ». Se tournant ensuite, il renversa d'un autre coup de sabre Tou, premier ministre de Min-kong. Tous les gens de la cour furent si effrayés de cette action hardie, qu'ils prirent la fuite, & laissèrent Song-ouan maître du palais.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
682.
Tchuang-ouang.

Huan-kong, héritier présomptif des états de Song, voyant la cour dans une confusion affreuse, ne s'y crut pas en sûreté, & se retira au pays de Pou (1), où il fut poursuivi & assiégé par Nan-kong-niou, fils de Song-ouan, & Mong-hoa son ami. Tchuang-kong, prince de Tsao, parent de Min-kong, accourut avec des troupes, tomba sur Nan-kong-niou, le tua, & délivra Huan-kong, qu'il fit reconnoître légitime successeur de Min-kong son père. A la nouvelle de la défaite de son fils, Song-ouan s'enfuit précipitamment avec sa mère dans la principauté de Tchin, & Mong-hoa dans celle de Ouei ; mais les peuples de Song ayant découvert leur retraite, se les firent rendre & les mirent en pièces.

Dans le même temps, mourut TCHUANG-OUANG, après quinze ans de règne, sans avoir rien fait pour appaiser les troubles de l'empire ; son fils Hi-ouang lui succéda.

HI-OUANG.

681.

Dès le commencement du règne de HI-OUANG, à la première lune, les princes de Tsi, de Song, de Tchin, de Tsai &

(1) *Pou-tcheou* du Kiang-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 681. *Hi-ouang.*

de Tſou s'aſſemblèrent au pays de Hing pour conférer enſemble ſur leurs intérêts particuliers ; c'eſt-là, que, s'élevant au-deſſus de ſon rang, le prince de Tſi prit le premier le titre de *Pa*, qui eſt au-deſſus de celui de prince de l'empire. Son exemple fut ſuivi de tous les autres princes, qui s'arrogèrent ainſi un droit qui n'appartient qu'à l'empereur ſeul.

Comme le prétexte de cette aſſemblée étoit le déſordre arrivé dans la principauté de Song, à l'occaſion de la mort de Min-kong, le ſeigneur de Soui, un des deſcendans de l'empereur Chun, y avoit été invité ; il n'y vint cependant pas. Huan-kong, prince de Tſi, en fut ſi choqué, qu'il réſolut de le chaſſer de ſes états & de s'en emparer, ce qu'il exécuta bientôt ſans difficulté.

Huan-kong voyant que, ſans tirer l'épée, il s'étoit rendu maître de tout le pays de Soui, conduiſit ſon armée contre Tchuang-kong, prince de Lou, & le battit. Cette défaite obligea le prince de Lou, qui ſe trouvoit au dépourvu, de lui demander la paix, & de lui offrir la ville de Soui, qu'il poſſédoit, avec toutes ſes dépendances. Huan-kong l'accepta, après quoi ces deux princes s'abouchèrent au pays de Kou, ſur les terres de Sou. Comme ils étoient à parler enſemble, Koan-y-ou, miniſtre de Huan-kong, vit Tſao-mei, un des officiers de Tchuang-kong, le ſabre nud à la main ; il le ſoupçonna de quelque mauvais deſſein, & s'approchant de lui, il le queſtionna. « Eſt-ce que vous ne voyez pas, lui répondit Tſao-mei, » qu'en nous ôtant tout ce pays-ci, nous n'avons plus rien qui » nous défende » ? « Eh bien, lui répartit Koan-y-ou, que » demandez-vous » ? « Je veux que vous nous cédiez au moins » le canton de Ouen-yang ». Koan-y-ou avertit ſon maître, à l'oreille, du danger qu'il couroit, & lui dit de ne pas balancer

à céder, fur le champ, le pays de Ouen-yang. Huan-kong changea d'abord de couleur, mais s'étant auffitôt remis, & regardant Tfao-mei : « Vous voulez, dit-il, le pays de Ouen-yang? je vous » l'accorde; vous n'aviez qu'à me le dire plutôt, je n'y aurois » pas envoyé des troupes pour le garder; mais je vous le pro- » mets, cela doit vous fuffire ». Tfao-mei jettant fon fabre, fe précipita aux genoux de Huan-kong pour le remercier.

A peine ces deux princes fe furent-ils féparés, que Huan-kong fe repentit d'avoir promis de rendre Ouen-yang. Outré de colère de ce qui s'étoit paffé à fon entrevue avec le prince de Lou, il vouloit non-feulement garder Ouen-yang, mais encore punir Tfao-mei de fa hardieffe : il s'en ouvrit à Koan-y-ou. Ce fage miniftre lui répondit : « Vous l'avez promis, il » faut tenir votre parole; rien ne doit être plus facré pour » un prince que la bonne foi : fi vous la fauffez, quel eft le » prince dans l'empire qui aura confiance en vous? Il faut » au contraire traiter Tfao-mei avec honneur, le renvoyer » content, & vous verrez que vous gagnerez, par-là, non- » feulement le cœur de vos fujets, mais encore celui de vos » voifins ». Huan-kong fuivit le confeil de fon miniftre, & renvoya Tfao-mei comblé d'honneurs. Effectivement, cette action de générofité lui mérita les louanges de tout l'empire, & il n'y avoit aucun peuple auquel il ne fît defirer d'avoir un prince qui lui reffemblât.

Lorfque les princes s'affemblèrent à Pé-hing, où le prince de Tfi prit, pour la première fois, le titre de *Pa*, l'intention de ce prince n'étoit point d'appaifer les troubles de la principauté de Song, mais de chercher à y établir un de fes fils. Il en fit faire la propofition aux grands & au peuple de Song, qui la rejettèrent avec indignation, & peu s'en fallut qu'il

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 681. *Hi-ouang.*

n'en coûtât la vie à son envoyé. Le prince de Tsi ressentit vivement ce refus, & résolut d'obtenir par force, ce qu'il n'avoit pu obtenir autrement.

Ce prince mit sur pied une armée, & pour agir plus sûrement, il se ligua avec les princes de Tchin & de Tsao. Les trois confédérés fondirent sur la principauté de Song. Les Songs aimoient leur prince; dès qu'ils apprirent que cette grande armée venoit contre eux, tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, sans attendre l'ordre de leur prince, s'empressèrent de garder les passages; de sorte que le prince de Tsi ne put rien entreprendre. Peu satisfait de cette tentative, il se persuada qu'un ordre de l'empereur, dont il avoit épousé la sœur, feroit impression sur les peuples. Le prince de Tsi dépêcha un courier à HI-OUANG pour en obtenir des troupes, & un ordre de les conduire contre le prince de Song. HI-OUANG lui accorda & des troupes, sous le commandement du général Chin-pé, & l'ordre qu'il demandoit. Comme les princes de Tchin & de Tsao s'étoient retirés, l'armée du prince de Tsi, malgré le secours que HI-OUANG lui avoit envoyé, se trouva moins forte qu'auparavant; aussi ce prince ne mettoit-il sa plus grande confiance que dans l'ordre de l'empereur, qu'il espéroit devoir produire un grand effet sur l'esprit des peuples; mais il se trompa : il eut beau le faire répandre, accompagné de promesses & de menaces, il ne gagna rien. Les Songs ne se relâchèrent point de la fidélité qu'ils devoient à leur prince, & Huan-kong se vit obligé de renoncer honteusement à cette expédition, & au projet qu'il avoit formé de donner cette principauté à son fils.

A la troisième année du règne de Tchuang-ouang, Li-kong,
680. prince de Tching, par rapport aux troubles qui agitoient

ſes états, avoit été obligé de ſe réfugier dans la principauté de Tſai. Depuis ce temps-là, il avoit inutilement tenté d'y rentrer; Tſe-y, qui en avoit été reconnu prince, lui en fermoit tous les accès. Cependant la ſeconde année du règne de HI-OUANG, Li-kong s'étant mis à la tête de quelques troupes, vint inſulter la principauté de Tching, & dans une rencontre, où il eut quelque avantage, il atteignit & prit un officier de Tſe-y, appellé Fou-hia. Cet officier ſe voyant entre les mains de Li-kong, craignit qu'il ne le fît mourir; il lui promit, avec ſerment, de le faire rentrer dans les états Tching, s'il lui pardonnoit & le laiſſoit retourner ſur ſa parole. Fou-hia étoit oncle paternel de Li-kong. Ce dernier le laiſſa aller, pour éprouver quels moyens il tenteroit en ſa faveur.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 680. *Hi-ouang.*

Fou-hia retourna à la cour, comme s'il ſe fût échappé des mains de Li-kong, afin qu'on ne ſoupçonnât point le deſſein qu'il méditoit. Tſe-y lui avoit confié preſque toute ſon autorité, ce qui le rendoit très-puiſſant : il en ſut ſi bien profiter, qu'il parvint à ſe défaire de Tſe-y & de ſes deux fils. Par ce moyen, il fit rentrer Li-kong dans ſes états, & s'acquitta de ſa promeſſe.

Li-kong voyant que ſes peuples lui étoient ſoumis, & qu'il n'avoit plus rien à craindre, prit alors la réſolution de faire mourir Fou-hia; mais, afin de n'y trouver aucune oppoſition, il le fit exécuter en ſecret. Il rappella enſuite Yuen-fou, qui avoit été le fidèle compagnon de ſa diſgrace, & lui dit: « Fou-hia étoit un fourbe, qui, ſuivant ſes intérêts particu-
» liers, étoit capable des plus grands crimes. Conformément
» aux loix de l'empire des *TCHEOU*, on ne doit pas laiſſer
» vivre un homme de ce caractère, de peur qu'il ne corrompe

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 680. *Hi-ouang.*

» les autres; en conséquence de ces loix, je l'ai fait mourir. » Si lorsqu'il me promit de me faire rentrer dans mes états, » je n'avois pas vu clairement qu'il ne m'y rétablissoit que » pour me perdre, j'en aurois fait mon principal ministre; » il est mon oncle, & cette qualité l'a perdu. Quand je fus » obligé de sortir de mes états, il n'en a pas témoigné le » moindre chagrin, ni la moindre joie quand j'y suis rentré; » c'est ce qui m'a irrité contre lui, & m'a déterminé à me » défaire d'un homme si dangereux ».

Yuen-fou, pénétré de douleur, lui répondit: « Prince, cet » homme, que vous venez de faire mourir, étoit chargé, » sous votre père notre maître, des emplois les plus impor- » tans, & jamais on n'a remarqué de duplicité dans sa con- » duite: il a servi pendant quatorze ans Tse-y votre fils, » toujours avec constance & fidélité; est-il probable qu'en » travaillant à vous rétablir, il se soit si-tôt démenti? Il y a » encore, vous le savez, huit des fils de Tchuang-kong pleins » de vie; s'ils se joignent ensemble, pourrez-vous leur résister? » Vos malheurs passés me font craindre pour l'avenir, & il » vaut mieux pour moi sortir de cette vie, que de voir ces » temps déplorables ». En prononçant ces mots, il se fendit la tête contre terre & expira.

Si-koué, veuve du seigneur de Si, se persuadant que Ngai-kong, prince de Tsai, avoit des vues sur le pays de sa dépendance, eut recours au prince de Tchou, pour empêcher Ngai-kong de s'en emparer. Le prince de Tchou, qui trouvoit également ces terres à sa bienséance, dissimula & feignit de prendre les intérêts de la veuve. Il entra aussi-tôt dans le pays de Si, sous prétexte de le garantir; il s'en rendit maître & emmena cette veuve.

Le

680.
Hi-ouang.

Le prince de Tchou, ignorant qu'elle eût deux fils, nommés Tou-ngao & Tching-ouang, quoiqu'il l'eût questionnée là-dessus, fit publier par-tout qu'il ne s'étoit emparé du pays de Si, que pour le mettre à couvert des entreprises & de l'ambition du prince de Tsai. Il se servit encore de ce prétexte pour lui déclarer la guerre, &, malgré la rigueur de la saison, il fit une incursion sur ses terres. Ngai-kong le repoussa vivement & le contraignit de se retirer. Il est aisé de faire des fautes & difficile de les réparer; semblable, disoient autrefois les Chang, au feu qui a pris dans une forêt, & parmi des herbes sauvages, qu'il est impossible d'arrêter.

Pendant le même hiver, le seigneur de Kio-ou, dépendant de la principauté de Tçin, se souleva de nouveau contre Min-kong son légitime prince. Les seigneurs de ce petit pays, s'étoient insensiblement élevés, & rendus formidables à leur maître. Du temps de Huan-ouang, ils avoient déja tenté, mais sans succès, de se rendre indépendans; sur la fin de la seconde année du règne de HI-OUANG, le parti qu'ils s'étoient fait étoit devenu si puissant, qu'ils chassèrent Min-kong de sa principauté, & s'en rendirent les maîtres sans coup férir.

Le seigneur de Kio-ou, qui se révolta ainsi contre son prince & le dépouilla de ses états, n'oublia rien pour obtenir de l'empereur HI-OUANG d'être confirmé dans la principauté de Tçin; le gouvernement étoit si foible, qu'il n'osa la refuser.

678.

La quatrième année de son règne, HI-OUANG envoya exprès un des seigneurs de sa cour à Kio-ou, avec des troupes, pour l'établir prince de Tçin, sous le nom de Ou-kong.

L'année suivante, ce nouveau prince de Tçin, pour se fortifier contre ceux qui voudroient l'attaquer, fit alliance avec le seigneur de Ouei, à condition qu'il donneroit à ce dernier

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 678. *Hi-ouang.*

des troupes pour se faire raison du seigneur du pays de Y. Les seigneurs de Kio-ou avoient eu plusieurs démêlés avec le seigneur de Y, & dans une bataille, Ou-kong avoit fait prisonnier Koué-tchou ; mais le seigneur de Ouei ayant pris parti pour ce dernier, avoit obligé Ou-kong de le renvoyer. Koué-tchou de retour dans ses terres, ne donna aucune marque de reconnoissance, ce qui irrita tellement le seigneur de Ouei, qu'avec le secours des troupes de Tçin, il entra sur ses terres, le battit, & obligea Ki-fou, fils de Koué-tchou, de s'enfuir hors de ses états. Koué-tchou fut trouvé mort sur le champ de bataille.

Ou-kong, prince de Tçin, ne profita pas long-temps de l'avantage d'avoir fait approuver par HI-OUANG son usurpation ; il mourut au commencement de la cinquième année du

677. règne de HI-OUANG, & laissa ses états à son fils Hien-kong. L'empereur mourut la même année, & eut son fils Hoei-ouang pour successeur. L'année suivante, à la troisième lune, il y eut une éclipse de soleil.

HOEI-OUANG.

Hien-kong, prince de Tçin, avoit trop d'obligations à la

676. maison impériale pour ne pas lui être attaché ; aussi dès qu'il sut que HOEI-OUANG avoit été déclaré empereur, il ne manqua pas d'aller à la cour, suivant l'ancien usage, pour y prêter hommage ; il y mena avec lui le seigneur de Koué. Cette démarche fit beaucoup de plaisir à HOEI-OUANG, & lui fit espérer que leur exemple feroit impression sur l'esprit des autres princes tributaires, mais le mal étoit trop invétéré.

La cour même de HOEI-OUANG ne manquoit pas d'esprits

inquiets & remuans, qui étoient charmés de trouver l'occasion de causer du désordre, comme il arriva la seconde année de son règne. L'empereur Tchuang-ouang avoit une concubine nommée Ouang-yao, qu'il aimoit passionnément; cette concubine lui avoit donné un fils appellé Tse-toui, qui faisoit ses délices; dès qu'il fut en âge, il le mit sous la conduite de Ouei-koué. HOEI-OUANG étant monté sur le trône voulut agrandir son palais, & pour cela, il eut besoin de prendre du terrein sur des seigneurs voisins; de plus, comme le trésor de l'épargne étoit vuide, afin de pouvoir subvenir aux frais nécessaires, il retrancha une partie des gages de ses officiers. Ces seigneurs mécontens, loin d'appaiser les esprits en faveur de leur prince, attisèrent au contraire le feu de la sédition, & mirent Tse-toui, fils de Tchuang-ouang, à la tête de quelques troupes mal disciplinées. Ils accusèrent hautement l'empereur d'avoir usurpé une place qui étoit due à Tse-toui; mais ces troupes furent bientôt dissipées. Dans la confusion, Sou-tse se sauva avec Tse-toui, chez le prince de Ouei, qui le reçut avec les honneurs dûs à son rang, lui promit sa protection, & lui tint parole. Il fit encore entrer le prince de Yen dans les intérêts de Tse-toui, & ces deux princes, à la tête de leurs troupes, reconnurent Tse-toui pour empereur. Ils le conduisirent contre HOEI-OUANG, qui, de peur d'exciter de plus grands troubles, se retira dans la principauté de Tching, n'étant pas, alors, en état de résister. Il établit sa cour à Hoen, qui est aujourd'hui Hoen-tching-hien.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 675. *Hoei-ouang.*

De tous les vassaux de l'empire, le prince de Tching étoit le plus attaché aux intérêts de HOEI-OUANG, mais seul il ne pouvoit tenir contre les rébelles. Cependant il fut assez heureux pour se saisir de Tchong-fou, un des meilleurs officiers du

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 674. *Hoei-ouang.*

prince de Yen. Comme il étoit persuadé qu'en témoignant de la crainte, c'étoit s'avouer à moitié vaincu, il partit, en été, avec l'empereur à la tête de ses troupes, le conduisit dans ses états, & le fit demeurer au pays de Ly: en automne, il entra dans le pays de Ou, de-là, dans la ville de Tching-tcheou, emmenant avec lui HOEI-OUANG; & enfin après s'être saisis de ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, ils prirent la résolution de se retirer, de peur de quelque revers.

Tse-toui & ses partisans ne se persuadoient pas qu'on pût faire la guerre en hiver; ils étoient à Lo-yang, uniquement occupés de leurs plaisirs. Le prince de Tching, qui en fut informé par ses espions, appella Koué-tchou, & lui dit: « J'ai » toujours oui dire que la joie & le chagrin, hors de saison, » pronostiquent quelque grand malheur. Tse-toui & ceux qui » l'ont suivi ne songent qu'à se réjouir. Cette conduite, dans » les circonstances actuelles, paroît inconsidérée. Un prince » doit craindre, quand il voit ses officiers, au lieu de remplir » leur devoir, s'adonner à la débauche; que doit-il en arriver, » lorsque le prince fait comme eux? Le temps de sa perte, » sans doute, n'est pas loin. Que différons-nous d'entrer sur les » terres de l'empire, & de tenter de remettre HOEI-OUANG » sur le trône »?

673. Au commencement de la quatrième année, le prince de Tching fit publier à Mi, où étoit la cour, l'ordre de l'empereur de se préparer pour une expédition importante. L'armée rassemblée, alla mettre le siége devant Lo-yang; elle y surprit Tse-toui avec ses cinq complices, qui firent mine de vouloir se défendre; mais le prince de Tching & l'empereur les attaquèrent si vivement, qu'ayant forcé les portes du palais, ils firent main-basse sur tout ce qu'ils rencontrèrent. Tse-toui &

les cinq rébelles furent trouvés parmi les morts. C'eſt ainſi, que par la bravoure & la prudence du prince de Tching, HOEI-OUANG fut remis en poſſeſſion de ſes états. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 672. *Hoei-ouang.*

HOEI-OUANG ne ſe voyant plus d'ennemis, voulut aller viſiter le ſeigneur de Koué; ce ſeigneur, en ayant été averti, fit meubler magnifiquement un palais pour le recevoir. L'empereur s'y rendit, accompagné du prince de Tching; il fut ſi tenté de la richeſſe des meubles, & ſur-tout des choſes rares & précieuſes qu'il y trouva, qu'il fit tout enlever ſans en rien dire au ſeigneur de Koué; de ſorte qu'après le départ de HOEI-OUANG, ce ſeigneur vit ſon palais démeublé. Il en fut piqué, & regarda cette action comme indigne d'un empereur. Le prince de Tching commença dès-lors à méſeſtimer HOEI-OUANG. Les louanges que cet empereur affectoit de donner au ſeigneur de Koué, préférablement à lui, l'aliénèrent ſi fort, qu'il lui en témoigna ſon reſſentiment; ce qui fut cauſe de la méſintelligence qui règna entre HOEI-OUANG & le prince de Tching, qui mourut à la cinquième lune, laiſſant ſes états à ſon fils Ouen-kong.

Durant les troubles de l'empire, aucun des petits princes n'avoit oſé remuer de peur de s'attirer tous les autres ſur les bras. Huan-kong, prince de Tſi, le plus hardi & le plus entreprenant, ſe trouvoit alors occupé contre les Tartares ſeptentrionaux, qui, par leurs courſes dans ſes états, l'empêchoient d'employer ailleurs ſes forces. Cependant l'empire n'en fut pas plus paiſible; les meurtres & les déſordres recommencèrent comme auparavant (1).

Siuen-kong, prince de Tchin, avoit une concubine qu'il aimoit paſſionnément. Elle lui donna un fils, dont, par foi- 671.

(1) Tſo-kieou-ming. Tſien-pien.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 671. *Hoei-ouang.*

bleffe pour la mère, il vouloit faire fon fucceffeur, au préjudice de Yu-keou (1) fon légitime héritier. Comme Yu-keou étoit un obftacle à fes deffeins, il réfolut de s'en défaire, & prit pour prétexte, que fon nom étoit de mauvais augure, & que fi on le laiffoit vivre, il introduiroit infailliblement les voleurs dans fes états. Les princes Ouan & Tchuen-fun, frères de Siuen-kong, qui aimoient Yu-keou & lui étoient fort attachés, craignant que Siuen-kong ne les fît auffi mourir, fe fauvèrent dans la principauté de Tfi.

Dans le même temps, Tou-ngao, prince de Tchou, fur quelque mécontentement qu'il eut contre fon frère Tching-kong, prit la réfolution de le faire mourir. Tching-kong étoit fort aimé des grands & du peuple; peut-être même que cette confidération donna de l'ombrage à Tou-ngao. Tching-kong fut averti des mauvais deffeins de fon frère; il fe retira dans le pays de Soui, où s'étant fait un parti confidérable, il rentra, à main armée, dans les états de fon frère, le tua & fe fit reconnoître prince de Tchou.

670. Il dépêcha des couriers aux princes voifins, & à l'empereur même, avec des préfens, pour juftifier fa conduite & fe les rendre favorables. HOEI-OUANG fut celui qui en parut le plus content. Depuis un temps infini, les princes de Tchou n'avoient donné aucune marque de foumiffion à l'empereur; c'eft pour cela que HOEI-OUANG, fatisfait de cet hommage, lui renvoya des préfens, en lui recommandant de maintenir fon peuple en paix, & de ne point inquiéter l'empire.

Les troubles que Tfe-toui & les cinq Mandarins rébelles avoient excités, cefsèrent en même temps que les courfes des

(1) *Yu-keou* fignifie qui va au-devant des voleurs.

Avant l'Ere Chrétienne. 670. *Hoei-ouang.*

Tartares du nord sur les terres du prince de Tsi. Ce prince, depuis qu'il avoit Koan-y-ou pour premier ministre, s'étoit rendu un des plus formidables de l'empire : il ne se vit pas plutôt débarrassé des Tartares, qu'il songea à s'agrandir, & jetta ses vues sur le pays de Ko, dont les peuples, mécontens de leur seigneur, vinrent s'offrir d'eux-mêmes (1).

669.

L'année suivante, la huitième du règne de HOEI-OUANG, à la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil, entre neuf & dix heures du matin.

Cette même année il se fit dans la principauté de Tçin un horrible massacre. Depuis que les seigneurs de Kio-ou s'en étoient emparés, ceux de l'ancienne famille des princes légitimes qui y étoient restés, étoient devenus si riches & si puissans, qu'ils donnoient de l'ombrage à Hien-kong. Ce prince, par les conseils de Sse-ouei, qui étoit leur ennemi, confisqua la plus grande partie de leurs biens, & fit mourir les deux fils de la principale branche.

Sse-ouei, qui méditoit la ruine entière de cette famille, imagina de faire bâtir la ville de Tsu, avec l'argent qu'il lui avoit enlevé. Il y rassembla ensuite tous ceux qui en étoient issus & qui se trouvèrent en assez grand nombre pour peupler cette nouvelle ville. Quand Sse-ouei y vit ses victimes réunies, il avertit Hien-kong de venir, avec ses troupes, l'investir & faire main basse sur ces infortunés, qui, se trouvant sans défense, furent tous égorgés sans distinction d'âge ni de sexe.

Après cette exécution atroce, Hien-kong fit nettoyer les rues inondées de sang, & enlever les corps morts, qui étoient entassés les uns sur les autres : il voulut passer la nuit dans la ville,

(1) Tso-kieou-ming. Sse-ki. Tcien-pien. Tchun-tsieou.

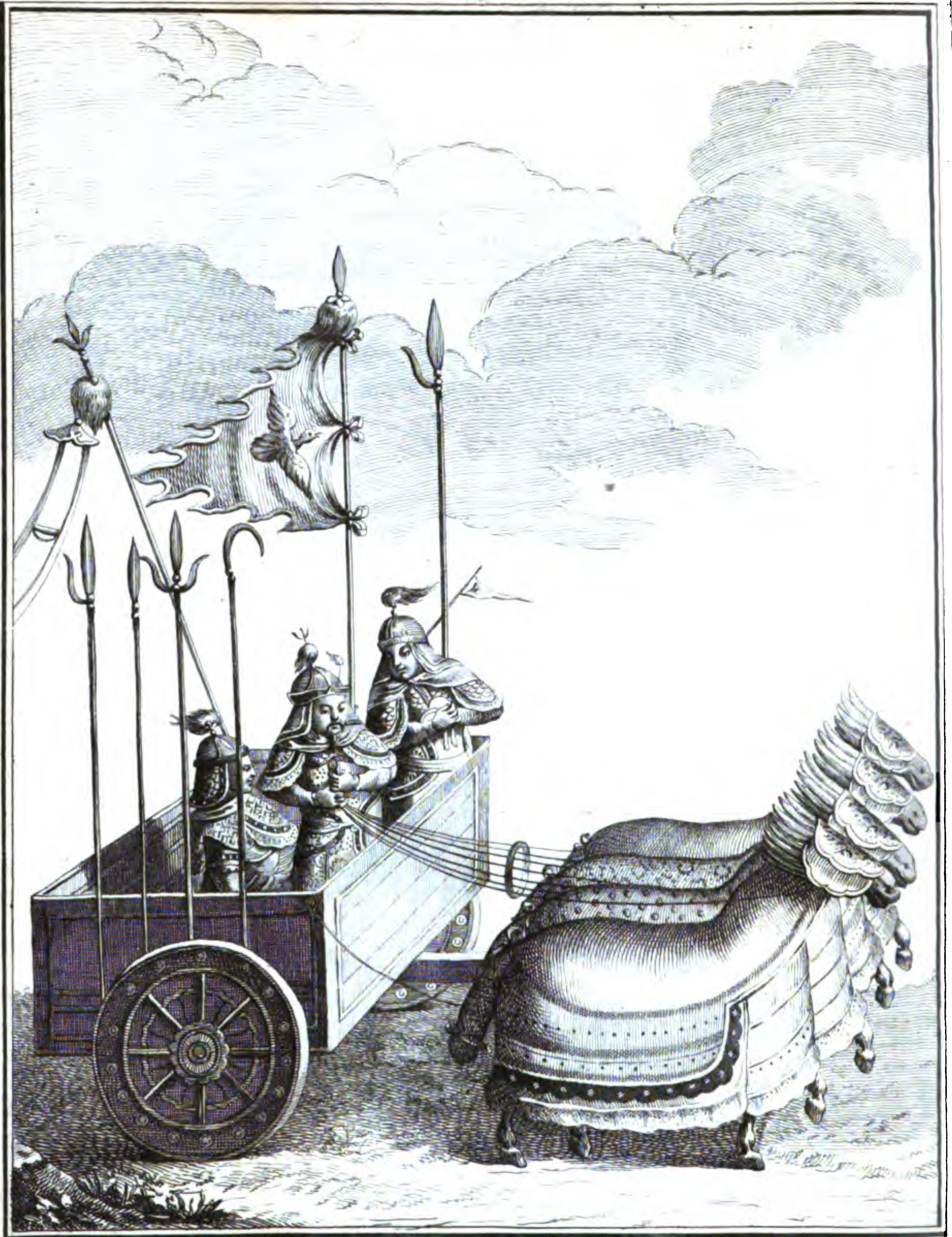
AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 669. *Hoei-ouang.* qu'il trouva fort à ſon gré & bien bâtie. Pour récompenſer Sſe-ouei, il lui donna la charge de premier préſident des ouvrages publics, & lui ordonna de lui bâtir une autre ville au pays de Kiang, où il avoit deſſein de tenir ſa cour.

668. La neuvième année du règne de HOEI-OUANG, à la douzième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil entre dix & onze heures du matin.

Le ſeigneur de Koué, indigné de l'action barbare de Hien-kong, entra dans le pays de Tçin avec ſes troupes, y fit beaucoup de dégât, & en revint chargé de butin. Dès le commencement de l'année ſuivante, le prince de Tçin voulut ſe venger de cette inſulte; 667. il s'avança juſqu'aux frontières de Koué, mais il trouva le pays ſi bien gardé, qu'il fut obligé de s'en retourner, après avoir honteuſement refuſé la bataille que le ſeigneur de Koué vouloit le forcer d'accepter.

L'empereur n'avoit juſque-là tiré aucune vengeance de l'injure que lui avoit faite Y-kong, prince de Ouei, en prenant le parti de Tſe-toui, ſon frère, contre lui. Il avoit eſpéré que le prince de Ouei donneroit quelque marque de repentir & de ſoumiſſion. Après l'avoir attendue inutilement près de ſix ans, il ordonna à Huan-kong, prince de Tſi, d'armer contre lui, & de l'obliger à rentrer dans le devoir. Huan-kong, par les conſeils de Koan-y-ou ſon miniſtre, obéit à cet ordre, & marcha à la tête d'une nombreuſe armée contre Y-kong: Y-kong qui n'étoit point d'humeur de ſe ſoumettre, ſe diſpoſa auſſi, de ſon côté, à ſoutenir ſon indépendance. Loin de refuſer le combat, il alla au-devant de Huan-kong, le rencontra ſur la frontière, lui livra bataille, qui fut très-vive & très-ſanglante; mais enfin, malgré ſon habileté & ſa bravoure, Y-kong fut battu & fait priſonnier.

Huan-kong,



Chariot de guerre de plusieurs Soldats.

Huan-kong, après avoir si heureusement exécuté les ordres de l'empereur, alla lui-même à la cour de HOEI-OUANG lui offrir son prisonnier; mais, en même temps, il lui représenta qu'il falloit le bien traiter, de peur de s'attirer le ressentiment des autres princes de l'empire. HOEI-OUANG suivit ce conseil, pardonna à Y-kong, & après l'avoir comblé de présens, il le renvoya dans sa principauté.

Le prince de Tchou, comme on l'a vu plus haut, s'étoit emparé des terres de Si, & en avoit emmené Si-koué, veuve du seigneur de ce pays, qui avoit péri dans un démêlé qu'il avoit eu avec le prince de Tching. Cette veuve étoit encore fraîche, remplie d'appas, & sur-tout fort spirituelle. Tse-yuen, de la famille des princes de Tchou, général des troupes, en devint passionnément amoureux; & pour être plus près d'elle, il fit bâtir une maison à côté du palais de Si-koué. Comme elle aimoit la musique, il faisoit exécuter continuellement des concerts chez lui.

Un jour qu'il fit jouer un air guerrier, que le mari de Si-koué avoit beaucoup aimé, & qu'il faisoit souvent répéter, elle ne put s'empêcher de pleurer de souvenir & d'attendrissement. « Hélas! dit-elle, Tse-yuen croit-il me faire plaisir de » me rappeller la perte de mon époux? Ne devroit-il pas son- » ger à le venger, plutôt que de s'amuser à des concerts?

Tse-yuen, à qui ces paroles furent rapportées, fit armer six cens chariots de guerre, dont il forma trois divisions, & partit pour aller attaquer le prince de Tching; mais les princes de Tsi, de Song & de Lou, qui en furent avertis par les couriers de Ouen-kong, prince de Tching, lui envoyèrent des secours, avec lesquels il rendit inutiles tous les efforts de Tse-yuen, qui

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

fut obligé de s'en retourner, ſans oſer rien entreprendre pour ſatisfaire la vengeance de Si-koué (1).

665.
Hoei-ouang.

Lorſque l'empereur HOEI-OUANG voulut rentrer dans ſes états, il fut repouſſé par ſon frère Tſe-toui. Fan-pi l'abandonna pour ſe jetter dans le parti de Tſe-toui. HOEI-OUANG n'en témoigna ſon reſſentiment, qu'après que le prince de Ouei fut rentré dans l'obéiſſance. Alors, il ordonna à Koué de marcher contre Fan-pi, & de le lui amener. Koué partit, pour cette expédition, avec de bonnes troupes. Fan-pi fit quelque mine de ſe défendre; mais ſe ſentant trop foible, il chercha à ſe mettre en sûreté par la fuite. Le ſeigneur de Koué le pourſuivit ſi vivement, qu'il l'atteignit, le fit priſonnier, & le conduiſit à la cour.

664.

Cette même année, la treizième du règne de HOEI-OUANG, à la neuvième lune, il y eut, ſur le ſoir, une éclipſe de ſoleil.

Tſe-yuen, de retour de ſon expédition honteuſe contre le prince de Tching, alla ſe loger, non dans la nouvelle maiſon qu'il avoit fait bâtir près du palais de Si-koué, mais dans le palais même. Chin-kong, un de ſes principaux officiers, rempli d'honneur, l'exhorta à ne pas faire ce tort à ſa réputation; il lui repréſenta que cette conduite étoit indigne d'un guerrier, & qu'infailliblement il s'attireroit le mépris de ſes officiers & de ſes troupes.

Tſe-yuen, loin de profiter d'un avis auſſi ſage, entra dans une ſi grande colère, qu'il vouloit faire mourir cet officier, & l'auroit exécuté, ſi on ne s'y fût oppoſé; il ſe contenta cependant de le faire mettre aux fers. Chin-kong, outré de voir ſes conſeils ſi mal récompenſés, réſolut de s'en venger à

(1) Tchun-tſieou. Tſo-kieou-ming.

quelque prix que ce fût. Ayant rencontré Tſe-yuen preſque ſans ſuite, il tomba bruſquement ſur lui le ſabre à la main, & d'un ſeul coup il lui abattit la tête. La perte de Tſe-yuen fut très-funeſte à la principauté de Tchou; c'étoit un général habile & fort expérimenté; auſſi, depuis cet événement, les princes de Tchou commencèrent à déchoir conſidérablement (1).

Dans le même temps, les Tartares du nord deſcendirent de leurs montagnes, & vinrent ſe jetter ſur la principauté de Yen. Tchuang-kong, prince de Yen, qui n'étoit pas en état de leur réſiſter, dépêcha auſſi-tôt des couriers aux princes ſes voiſins, pour leur en donner avis, & leur demander du ſecours. De tous ces princes, le ſeul Huan-kong, prince de Tſi, arma pour lui. Les Tartares, qui en furent inſtruits, reprirent le chemin de leurs montagnes; mais Huan-kong les pourſuivit ſi vivement, que les ayant atteints à Lin-tchi, il les battit & les pouſſa juſqu'à Cou-tchou, d'où il reprit enſuite le chemin du ſud.

Huan-kong revint triomphant de cette expédition. Le prince de Yen, plein de reconnoiſſance, l'accompagna au-delà des frontières de la principauté de Tſi. Ce prince le remarquant, dit à Tchuang-kong: « Il n'y a que le ſeul empereur qu'on doive » accompagner au-delà de ſes limites, & c'eſt pouſſer trop loin » la civilité, que d'en uſer ainſi avec quelque prince que ce ſoit. » Afin qu'on ne diſe pas que vous en avez trop fait à mon » égard, je conſens que vos limites s'étendent juſqu'ici, & que » ce pays vous appartienne. Il faut, dans vos états, faire revivre, » autant que vous le pourrez, le ſage gouvernement de Ouen-

(1) Tchun-tſieou. Tſo-kieou-ming.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 664. *Hoei-ouang.*

» ouang, de Tcheou-kong, de Chao-kong de votre illustre famille. Allez rendre hommage à l'empereur, comme vous le » devez, & prenez les Tching-tang & Kang-ouang pour mo» dèles ». Tchuang-kong fit part de cette exhortation aux autres princes de l'empire, ce qui lui mérita leur estime.

663.

Cependant Huan-kong, arrivé chez lui, parut avoir entièrement oublié les sages conseils qu'il venoit de donner à Tchuang-kong. C'étoit la coutume que les princes victorieux offrissent à l'empereur les dépouilles des ennemis de l'état. Huan-kong avoit fait un butin immense sur les Tartares; il n'en offrit rien à l'empereur, & envoya ce qu'il y avoit de plus riche à Tchuang-kong, prince de Lou.

662.

Tchuang - kong put à peine goûter le plaisir de cette préférence, par les malheurs qui arrivèrent à sa famille. Dès le commencement de la quinzième année du règne de HOEI-OUANG, son fils aîné fut empoisonné par Ki-tse, qui ne pouvoit souffrir son humeur brusque & hautaine. Tchuang-kong en conçut tant de chagrin, qu'il mourut quelques mois après, sans avoir désigné son successeur.

Cependant, sur la foi d'un serment, qu'on disoit qu'il avoit fait à Tang-chi, l'une de ses femmes, de nommer son fils Tse-pan pour lui succéder, Tse-pan fut reconnu, & reçut tous les honneurs. Ce prince, du vivant de son père, étant allé visiter les frontières de la principauté de Lou, entra dans la maison de Leang - chi, vit une de ses filles & en devint amoureux. Cette inclination l'attiroit fréquemment chez cet officier. Un jour qu'il se promenoit dans un jardin, où cette jeune fille avoit coutume de se rendre, Lao, officier de garde, eut la curiosité de monter sur les murs; Tse-pan qui l'apperçut, sortit brusquement, tout en colère, & le maltraita de coups.

662. *Hoei-ouang.*

Tchuang-kong avoit réprimandé vivement Tſe-pan de cette violence : « Je ſouhaite, lui avoit-il dit, qu'un jour vous ne » ſoyez pas victime du reſſentiment de Lao ». Effectivement comme Tchuang-kong, à ſa mort, n'avoit point déterminé ſon ſucceſſeur, King-fou, mécontent de ce que ſon frère Tſe-pan l'avoit emporté ſur lui, ſe ſervit de Lao, qu'il ſavoit outré contre lui, & l'engagea aiſément à le tuer.

King-fou eſpéroit ſuccéder, ſans oppoſition, à ſon frère ; mais l'aſſaſſinat de Tſe-pan fit tant d'horreur à tous les grands, qu'ils ſe déclarèrent pour Min-kong, quoique fils d'une concubine. King-fou vit bien alors qu'il n'étoit pas en ſûreté dans la principauté de Lou ; il en ſortit ſecrétement, & alla trouver le prince de Tſi, de qui il eſpéroit quelque protection. Quoique Ki-yeou, un autre fils de Tchuang-kong, ne fût point entré dans les intrigues de King-fou, il ſe retira pareillement auprès du prince de Tſi ; mais Min-kong, qui avoit beaucoup d'eſtime & d'amitié pour lui, après avoir été reconnu de tous les peuples de Lou, le redemanda au prince de Tſi, & il revint à la cour.

661.

Les troubles de la principauté de Lou donnèrent quelque facilité à Hien-kong, prince de Tçin, de s'agrandir. Hien-kong avoit eu pluſieurs femmes ; deux de ces femmes étoient de la famille des princes Tartares, qu'il avoit enlevées dans une de ſes courſes, & miſes au nombre de ſes concubines. Ces deux femmes ſurent ſi bien gagner les bonnes graces & la faveur de ce prince, qu'elles ne déſeſpérèrent point de faire déclarer un de leurs enfans héritier de la principauté de Tçin. Voici le moyen qu'elles employèrent pour réuſſir.

Leang-ou étoit un des grands de la cour de Hien-kong qui avoit le plus d'aſcendant ſur ſon eſprit. Ce prince ne faiſoit rien ſans le conſulter. Les deux femmes Tartares, tâchèrent de

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 661. *Hoei-ouang.*

le mettre dans leurs intérêts, par des présens. Quand elles virent Leang-ou bien disposé en leur faveur, elles lui découvrirent les vues qu'elles avoient pour établir leurs enfans.

Leang-ou, pour les seconder dans leur projet, conseilla à Hien-kong de mettre des personnes de confiance à Kio-ou, pays de sa famille, & à Pou & Tchu, limites de ses états; afin de marquer, par-là, l'estime qu'il faisoit du pays de ses ancêtres, & de n'avoir rien à craindre du côté des Tartares, qui, sachant que ses frontières étoient gardées par deux de ses fils, n'oseroient venir les insulter.

Hien-kong approuva tellement ce conseil, qu'il envoya Sou, prince héritier, demeurer à Kio-ou. Il ordonna à Tchong, son second fils, d'aller garder les limites de Pou; & à You, son troisième, celles de Kiou, ne retenant auprès de lui, à Kiang, que les fils des deux Tartares, qui dès-lors espérèrent réussir dans leur dessein, quoiqu'il restât encore Chin-seng, qui avoit droit, comme l'aîné, de succéder à son père.

Quelques années après, c'est-à-dire, la seizième du règne de HOEI-OUANG, Hien-kong, profitant des troubles de la principauté de Lou, auxquels Huan-kong, prince de Tsi, avoit quelque part, leva deux corps d'armée, dont il commanda l'un en personne, & mit l'autre sous les ordres de son fils Chin-seng. Il alla s'emparer des terres des seigneurs de Keng, de Hou & de Ouei; après quoi il fit bâtir une ville à Kio-ou, en considération de Chin-seng. Il établit Tchao-sou à Keng, & Pi-ouan à Ouei en qualité de gouverneurs. Sse-ouei son ministre, voyant qu'il ne nommoit point d'héritier, le pressa d'y penser, parce que le bien de l'état l'exigeoit, que tous ses peuples le desiroient, & que s'il aimoit sa principauté, il ne devoit pas différer plus long-temps à désigner pour son suc-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 660. *Hoei-ouang.*

cesseur Chin-seng, qui avoit toutes les qualités d'un prince sage & digne de régner. Sse-ouei ignoroit, sans doute, que les deux femmes Tartares sollicitassent vivement Hien-kong pour leurs fils. Ce prince, ne voulant pas les chagriner, se trouvoit dans la perplexité : il prit le parti de ne se point choisir de successeur, ce qui causa, par la suite, de grands troubles dans ses états.

Min-kong, qui avoit remplacé Tchuang-kong dans la principauté de Lou, vacante par la mort funeste de Tse-pan, étoit neveu de la princesse Ngai-kiang, de la famille du prince de Tsi. La considération qu'on avoit pour le prince de Tsi, détermina les grands à le choisir préférablement à tout autre, d'autant plus qu'il ne lui manquoit aucune des qualités nécessaires à un grand prince ; mais ils ignoroient, sans doute, l'étroite liaison qui subsistoit entre la princesse Ngai-kiang & le prince King-fou, qui s'étoit réfugié dans la principauté de Tsi après avoir fait mourir Tse-pan.

King-fou, ne se croyant pas en sûreté dans cette principauté, se sauva dans le pays de Kiou, d'où il envoya Pou-y pour assassiner Min-kong. Pou-y, arrivé à la cour de Lou, se mêla parmi les gardes du prince, & au moment qu'il sortoit de son palais, il lui fendit la tête d'un coup de sabre. Cet assassin se faisant jour à travers ceux qui l'accompagnoient, trouva le moyen de s'évader, & d'aller lui-même porter cette nouvelle à King-fou, qui, sans différer, se déclara prince de Lou, & le fit publier par-tout.

Ki-yeou, prince qui aimoit la paix, voyant tant de trouble & de confusion, sortit du pays de Lou, & se retira avec Hi-kong dans la principauté de Tchu. Pour ce qui est de la princesse Ngai-kiang, comme elle savoit le complot abominable

Avant l'Ere Chrétienne. 660. *Hoei-ouang.*

que King-fou avoit formé contre Min-kong, son neveu, elle s'étoit aussi sauvée dans la principauté de Tchu; mais Huan-kong, prince de Tsi, indigné d'une action si détestable & du déshonneur que Ngai-kiang faisoit à sa famille, obligea les gens de Kiou à livrer King-fou au peuple de Lou. Les grands, qui s'étoient avancés jusqu'au pays de Mi, le firent mourir au même endroit pour tant de crimes & de meurtres dont il s'étoit souillé. A l'égard de Ngai-kiang, Huan-kong la fit redemander au prince de Tchu, & la fit exécuter lui-même: il envoya son cadavre aux habitans de Lou; après quoi il reconnut Hi-kong, que les grands de Lou avoient déja déclaré leur souverain, pour légitime héritier & successeur de Min-kong.

La fin de la dix-septième année du règne de Hoei-ouang fut encore plus funeste à ceux de la principauté de Ouei; les peuples de Ti, Tartares du nord, vinrent attaquer Y-kong, leur prince, dans le temps qu'il exerçoit des cigognes (1) à donner des signaux aux troupes suivant les ordres du général. Dès que Y-kong eut avis que ces peuples venoient l'attaquer, il fut à leur rencontre, & les joignit à Yong-tse-hien (2). On en vint aux mains; jamais combat ne fut plus vif, ni plus opiniâtre; on se battit de part & d'autre avec toute la valeur possible, depuis le lever du soleil jusqu'après-midi, & jamais défaite ne fut plus complette que celle de Y-kong: ses troupes y furent entièrement détruites, il y perdit & ses états & la vie.

659. A cette nouvelle funeste, les peuples de Ouei prirent tellement l'épouvante, qu'ils abandonnèrent leur pays. Huan-

(1) Le cri de la cigogne est fort éclatant.

(2) *Yong-tse-hien* dans la province de Honan.

kong,

kong, prince de Song, qui étoit venu au fecours de Y-kong, en ayant rencontré environ fept cens trente au-delà du Hoang-ho, leur fit auffi-tôt repaffer le fleuve & les obligea de rentrer dans Teng-y. Ce prince, s'avançant vers la ville de Tfao, y fit déclarer Tai-kong prince de Ouei, & lui donna cinq mille hommes de troupes. D'un autre côté, Ou-koué, fils de Y-kong, qui s'étoit retiré chez Huan-kong, prince de Tfi, en reçut trois cens chariots de combat, & trois mille foldats, avec lefquels il revint à la ville de Tfao.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 659. *Hoei-ouang.*

A peine Ou-koué fut-il arrivé à Tfao, que Tai-kong mourut. Ou-koué, qui favoit que Huan-kong prenoit la principauté de Ouei fous fa protection, lui en donna auffi-tôt avis. Quoiqu'il ne reftât plus à ceux de Ouei que les deux villes de Tfao & de Kong-teng, le refte s'étant foumis aux Tartares de Ti, Huan-kong vint lui-même à la tête de fes troupes, battit en quelques rencontres ces Tartares, mit Ouen-kong, frère de Tai-kong, à fa place, & lui fit bâtir une ville à Tchou-kieou.

Les Tartares cependant, ne voulant rien hazarder de décifif, lui laifsèrent bâtir cette ville, & allèrent fe jetter fur les terres des feigneurs de Nie & de Hing; mais comme le malheur de Y-kong, prince de Ouei, avoit fait beaucoup de bruit dans l'empire, les princes de Song & de Tfao étoient accourus à fon fecours avec leurs troupes, qu'ils joignirent à celles du prince de Tfi. Si ces princes réunis n'empêchèrent pas les Tartares de ravager les terres de Nie & de Hing, du moins ils les garantirent d'une dévaftation entière. Après que la nouvelle ville de Tchou-kieou fut achevée, ils y établirent la réfidence des princes de Ouei, & relevèrent ainfi cette principauté, à la première lune, de la dix-neuvième année du règne de HOEI- 658.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 658. *Hoei-ouang.*

OUANG, avec toutes les cérémonies usitées à l'élévation d'un prince.

Cette même année, à la cinquième lune, Hien-kong, prince de Tçin, voulut déclarer la guerre au seigneur de Kouo, sous prétexte qu'il maltraitoit ses voisins, qui étoient au midi de ses terres. Comme il falloit qu'il passât sur les terres du seigneur de Yu, il dépêcha Siun-si à la cour de ce seigneur, pour lui ménager ce passage. Siun-si, s'étant adressé à Kong-tchi-ki, son ministre, essuya un refus. Alors, il demanda audience au seigneur de Yu lui-même, qui lui fut accordée, & proposa les motifs que son maître avoit de faire la guerre au seigneur de Kouo. Non-seulement Siun-si obtint ce qu'il demandoit, mais encore il engagea ce seigneur à se joindre à Hien-kong & à se concerter avec lui pour cette expédition, en le flattant des avantages qu'il en pourroit retirer.

Siun-si, après avoir tout réglé avec le seigneur de Yu, revint auprès de Hien-kong lui rendre compte du succès de sa commission. Ce prince fit tenir ses troupes prêtes à marcher au premier ordre, & peu de jours après il alla rejoindre celles du seigneur de Yu. Ils mirent le siége devant Hia-yang, première ville des états de Kouo, & s'en rendirent maîtres. Quoique cette ville fût une des principales du seigneur de Kouo, le Ciel, qui vouloit le châtier de ses vices, & principalement de son orgueil, qui le rendoit insupportable à tout le monde, l'aveugla au point qu'il ne parut aucunement sensible à cette perte, & qu'il en reçut la nouvelle aussi froidement que si elle ne lui eût point appartenue.

657.

Hien-kong, après cette expédition, retourna dans ses états. On le prévint, à son arrivée, contre Chin-seng son aîné, qu'on accusoit de s'être fait, pendant son absence, un parti consi-

dérable pour lui enlever ſa couronne & peut-être la vie. Hien-kong en fut ſi outré, qu'il prit la réſolution de le faire mourir; mais il voulut le faire ſecrétement, de peur que le parti de ſon fils n'en fût averti & ne causât du déſordre; cependant il ne put ſi bien cacher ſon reſſentiment, qu'il n'en laiſsât échapper quelques marques, qui firent ſoupçonner ſon deſſein à ſes enfans.

657.
Hoei-ouang.

Toutes ces accuſations de révolte contre Chin-ſeng, n'étoient cependant que l'effet d'une intrigue formée par Li-ki, princeſſe Tartare, que Hien-kong avoit épouſée, & dont il avoit eu un fils, qu'elle vouloit mettre ſur le trône au préjudice de Chin-ſeng. Quoique Hien-kong n'eût point déclaré Chin-ſeng ſon ſucceſſeur, il l'étoit par le droit de ſa naiſſance; ainſi la mort de ce prince infortuné, pouvoit ſeule ſatisfaire les deſſeins ambitieux de l'artificieuſe Li-ki.

656.

Chin-ſeng ne put ſe réſoudre, malgré les conſeils de ſon frère Tchong-eulh, à prouver ſon innocence à ſon père, en dévoilant l'impoſture de Li-ki. Il connoiſſoit le foible du roi de Tçin pour cette princeſſe, & il craignoit de bleſſer ſon cœur par l'endroit le plus ſenſible; il put encore moins ſe déterminer à fuir & à ſe mettre en lieu de ſûreté, de peur de confirmer les ſoupçons qu'on avoit contre lui; il prit donc le parti d'écrire à ſon oncle Ho-lou, le billet ſuivant. « Le prince » mon père & mon maître, eſt déja fort avancé en âge, mes » frères ſont encore jeunes; les états de Tçin ſont dans une » fermentation d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt concen- » trée. Ne refuſez pas vos conſeils à votre prince, à votre » frère. Je meurs content, ſi j'emporte avec moi l'idée con- » ſolante que vous ne rejetterez pas la prière que je vous en » fais ». Chin-ſeng, après avoir envoyé ce billet à ſon oncle, ſe retira dans un endroit écarté & ſe pendit. Tchong-eulh &

Avant l'Ere Chrétienne. 656. *Hoei-ouang.*

Y-ou ses frères, ayant appris cette mort funeste, quittèrent, sur le champ, la cour de leur père, pour se mettre en sûreté. Ils se retirèrent, le premier à Pou, & le second à Kiou.

Hien-kong soupçonna que ce départ précipité de ses fils cachoit le dessein de venger la mort de Chin-seng. Il envoya l'eunuque Pi à Tchong-eulh, avec ordre de lui redemander le gouvernement de Pou. Cet eunuque étoit un intriguant, dévoué à la princesse Li-ki, qui avoit su gagner entièrement la confiance de Hien-kong. Tchong-eulh n'avoit que du mépris pour lui, aussi, dès qu'il parut, ce prince lui refusa sa porte; & ayant fait préparer des chevaux, il prit le chemin du pays de Tié. L'eunuque, qui avoit peut-être quelque ordre secret de le faire mourir, fâché de ce qu'il lui échappoit, décocha contre lui une fléche, qui n'effleura que sa manche. Tchong-eulh dédaigna d'en tirer vengeance & continua son chemin; l'eunuque, qui connoissoit sa bravoure, n'osa le poursuivre.

La cour de l'empereur n'étoit guère moins agitée, pour le choix d'un successeur, que celle de Tçin. Hoei-ouang n'avoit aucune inclination pour son fils aîné Siang-ouang, qui, par sa naissance, avoit droit à la couronne. Il vouloit lui substituer Ouang-tse-tai, son second fils. Huan-kong, prince de Tsi, aidé des conseils de Koan-y-ou, son ministre, avoit pris beaucoup d'ascendant sur les autres princes tributaires qui le redoutoient. Il fut charmé de trouver l'occasion de se rendre encore plus indépendant, & d'étendre son pouvoir sur tout l'empire.

Il manda aux princes de Song, de Lou, de Tchin, de Ouei, de Tching, de Hiu & de Tsao de s'assembler, à la cinquième lune, à Cheou-tchi, pour y conférer sur une affaire impor-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 655. *Hoei-ouang.*

tante. Aucun de ces princes ne manqua au rendez-vous ; ils craignoient trop de s'attirer le ressentiment du prince de Tsi. L'empereur, qui fut informé de cette assemblée, envoya dire au prince de Tching, par Tcheou-kong, qu'avant de s'y rendre il eût à passer par sa cour. HOEI-OUANG n'osa s'opposer à cette assemblée ; ainsi que ses vassaux, il craignoit le prince de Tsi ; il recommanda seulement au prince de Tching, comme étant celui de tous les princes de l'empire en qui il avoit le plus de confiance, d'y ménager ses intérêts.

Lorsque tous ces princes furent arrivés à Cheou-tchi, Huan-kong leur dit : « Je vous ai priés de vous assembler ici pour » nommer un successeur à HOEI-OUANG ; de ce choix, dépen- » dent le bonheur & la tranquillité de l'empire ; Siang-ouang, » fils aîné de l'empereur, est un prince digne du trône auquel » sa naissance l'appelle : nous devons, sans hésiter, & à l'instant » même, le proclamer avec les cérémonies ordinaires. J'ai eu » soin d'inviter ce prince à se rendre à Cheou-tchi ; vous le » verrez paroître dans cette assemblée, quand vos suffrages » réunis, auront confirmé un choix que je crois nécessaire au » bien de l'état ».

Le prince de Tching, qui n'ignoroit pas la prédilection de HOEI-OUANG pour Ouang-tse-tai, & qui d'ailleurs n'avoit pas la même déférence que les autres princes, pour Huan-kong, prit le parti de se retirer secrétement, afin de ne pas être obligé de donner sa voix à l'élection de Siang-ouang. Kong-chou, un de ses principaux officiers, lui reprocha cette foiblesse, capable d'éloigner de lui tous ses amis, dont le secours lui manqueroit infailliblement dans l'occasion ; mais ces considérations ne le firent point changer de sentiment. Sa retraite n'empêcha pas les autres princes de reconnoître Siang-ouang pour

Avant l'Ere Chrétienne. 655. *Hoei-ouang.*

légitime fucceffeur à l'empire, & de lui prêter, en cette qualité, le ferment de fidélité.

Cette même année, la vingt-deuxième du règne de Hoei-ouang, à la neuvième lune, il y eut, fur le foir, une éclipfe de foleil.

Hien-kong, prince de Tçin, après la mort de Chin-feng, fon fils aîné, & la fuite de Tchong-eulh, crut, quoiqu'âgé de foixante-dix ans, qu'il pouvoit encore porter la guerre dans le pays de Kouo, & y foutenir ceux des fiens, qu'il avoit laiffés dans la ville de Hia-yang, dont il s'étoit rendu maître l'année précédente. Il envoya demander, comme il avoit déja fait la première fois, paffage au feigneur de Yu. Dès que Kong-tchi-ki apprit l'arrivée de cet envoyé, il alla trouver fon maître, pour le diffuader d'accorder ce paffage. « Notre pays, lui dit-» il, eft comme la doublure d'un habit; Hien-kong fe rendroit-» il maître de cet habit, fans en garder la doublure? S'il prend » une fois les terres du feigneur de Kouo, foyez fûr que bien-» tôt nous fubirons le même fort. Songez-y, je vous en conjure, » & jugez fi des dents fans levres, ne reffentiroient pas le froid. » » Nous fommes, répondit le feigneur de Yu, Hien-kong & moi, » de la même famille; auroit-il l'intention de me détruire »? « Il eft vrai, reprit le miniftre, que vous defcendez, l'un & » l'autre, de Tai-ouang, aïeul de Ouen-ouang; mais le feigneur » de Kouo defcend auffi de Koué-chou, que Ouang-ki, père » de Ouen-ouang, avoit adopté pour fon fils. Si Hien-kong » n'a point d'égard à fon alliance avec le feigneur de Kouo, » croyez-vous qu'il en aura plus pour vous? Je ne faurois lui » refufer ce qu'il me demande, repartit le feigneur de Yu, » je ne veux lui donner aucun fujet de fe plaindre de moi; & » fi dans la fuite il commet quelque injuftice, elle retombera

» toute entière fur lui ». Kong-tchi-ki, voyant l'obftination de fon maître, fe retira avec toute fa famille, & fortit des terres de Yu.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 655. *Hoei-ouang.*

Dès que le feigneur de Yu eut donné fa parole, l'envoyé de Hien-kong retourna annoncer à fon maître le fuccès de fa négociation. A la huitième lune, Hien-kong fit défiler des troupes par les terres de Yu, & alla inveftir la ville de Chang-yang, qu'il prit, après trois mois de fiège. Il foumit enfuite tout le pays de Kouo; de manière que Tcheou, feigneur de Kouo, fut obligé de s'enfuir, & de fe réfugier dans la ville impériale de Lo-yang. Hien-kong, après cette expédition, prit des quartiers d'hiver dans les états du feigneur de Yu, à qui il fit dire, ainfi que Kong-tchi-ki l'avoit prévu, qu'il pouvoit fuivre à Lo-yang le feigneur de Kouo; que c'étoit le feul moyen de vivre en paix entre eux, parce qu'autrement, fes terres étant enclavées dans les fiennes, il étoit impoffible qu'ils n'euffent fans ceffe des différends; qu'il valoit mieux, pour lui, fe retirer de bonne grace. C'eft ainfi qu'il s'empara des terres du feigneur de Yu, qui reconnut trop tard la faute qu'il avoit faite de ne pas fuivre l'avis de fon miniftre. Il fe retira, avec Ping-pé & fa famille, chez l'empereur, à qui il offrit fes fervices.

Hien-kong, fe voyant paifible poffeffeur des états de Yu & de Kouo, retourna dans fa principauté. On lui fit fufpecter la fidélité de fon fils Y-ou, gouverneur des limites de Kiou, au point qu'il envoya, contre lui, Kin-hoa, un de fes généraux, avec ordre de le lui amener, ou de le combattre s'il faifoit quelque réfiftance. Y-ou qui ne vouloit ni fe mettre à la difcretion de fes ennemis, ni réfifter aux troupes de fon père, avoit deffein de fe retirer chez les Tartares du nord, appellés *Ti*; mais Kio-joui lui fit faire réflexion qu'il alloit fe livrer aux ennemis de 654.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 654. *Hoei-ouang.*

l'empire, & qu'il feroit traité de même par tous les princes. Il lui confeilla de préférer le pays de Leang, comme voifin de la principauté de Tfin, d'où ils pourroient, au befoin, fe prêter des fecours.

Cependant l'empereur HOEI-OUANG, que fon grand âge affoibliffoit de jour en jour, ne s'étoit point encore nommé de fucceffeur, & n'avoit pas défapprouvé le choix que le prince de Tfi & quelques autres princes de l'empire avoient fait de Siang-ouang, fans fa participation. Le prince de Tfi, voulant foutenir fon ouvrage, fit agir fi efficacement auprès de HOEI-OUANG, qu'enfin il obtint qu'il enverroit un de fes officiers à une nouvelle affemblée, indiquée à Tao, où fe trouvèrent les princes de Tfi, de Song, de Lou, de Ouei, de Hiu, de Tfao & le prince héritier de Tchin. Le prince de Tching, qui s'étoit retiré de l'affemblée précédente, demanda d'être admis à celle-ci. Tous ces princes confirmèrent le choix qu'on avoit fait de Siang-ouang, pour fuccéder à l'empire, & lui prêtèrent ferment de fidélité, à la première lune, de la vingt-cinquième
652. année du règne de HOEI-OUANG, qui fut la dernière de fa vie, étant mort à la douzième lune fuivante (1).

SIANG-OUANG.

651. SIANG-OUANG étoit redevable de fon élévation à Huan-kong, prince de Tfi. Pour lui en témoigner fa reconnoiffance, il le diftingua des autres princes, en lui envoyant des viandes offertes le jour des grandes cérémonies qu'il fit en prenant poffeffion de l'empire. On peut dire cependant que la politique y avoit plus de part que la reconnoiffance. Le prince de

(1) Sse-ki. Tfo-kieou-ming. Tchun-tfieou. Tfien-pien. Meng-tfe.

Tfi

Tſi s'étoit rendu très-puiſſant, par l'aſcendant qu'il avoit pris ſur la plupart des autres princes. SIANG-OUANG en avoit été témoin, & ne vouloit pas, dans les commencemens d'un nouveau règne, lui donner le moindre ſujet de mécontentement; ſur-tout ayant déja formé le deſſein d'abattre ſa puiſſance, comme il l'exécuta par la ſuite.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 651. *Siang-ouang.*

Lorſque Tſai-kong préſenta ces viandes au prince de Tſi, de la part de l'empereur, Huan-kong, qui ſe regardoit déja comme maître d'une partie conſidérable de l'empire, avoit deſſein de recevoir ce préſent, comme d'égal à égal, ſans ſe mettre à genoux, ſuivant la coutume. Il fit part de ſa penſée à Koan-y-ou, ſon miniſtre. Koan-y-ou lui dit: « Un prince qui ne ſe comporte pas en prince, & un ſujet qui ne ſe comporte pas en ſujet, ſément le trouble & la révolte ». Huan-kong, frappé de ces paroles, ſe mit à genoux, & battit trois fois de la tête contre terre; mais il ſe leva pour recevoir ces viandes, ce qui étoit contraire aux uſages.

Cette même année, à la neuvième lune, Hien-kong, prince de Tçin, mourut après vingt-ſix ans de règne, ſans avoir déſigné ſon ſucceſſeur; cependant, avant de mourir, il avoit fait appeller Siun-ſi, qu'il avoit chargé de l'éducation de Hi-tſi, fils de Li-ki, princeſſe Tartare qu'il avoit épouſée, & lui avoit témoigné l'intention où il étoit de le nommer héritier de ſes états, quoiqu'il fût encore jeune; mais il n'avoit rien déterminé à cet égard.

Sous prétexte que c'étoit le projet de Hien-kong, Siun-ſi fit déclarer Hi-tſi, prince de Tçin; mais Li-ké en fut ſi indigné, que tirant ſon ſabre, il fendit la tête à Hi-tſi. Un moment auparavant, il venoit de conſulter Siun-ſi ſur le parti qu'ils avoient à prendre au ſujet de Tchong-eulh & de

Avant l'Ere Chrétienne. 651. *Siang-ouang.*

Y-ou, les deux ſeuls fils légitimes de Hien-kong, qui étoient abſens, & Siun-ſi lui avoit proteſté qu'il mourroit plutôt que de manquer à ſon devoir. Cette duplicité de Siun-ſi avoit révolté Li-ké, au point qu'il ne fut pas maître de ſon reſſentiment, & qu'il immola Hi-tſi dans l'endroit même où l'on faiſoit les préparatifs pour les cérémonies funèbres de Hien-kong.

Siun-ſi ne vouloit pas ſurvivre à Hi-tſi; mais les gens de ſon parti lui repréſentèrent qu'il falloit venger ſa mort, en mettant à ſa place Tcho-tſé, autre fils des femmes Tartares. Siun-ſi & ſon parti déclarèrent donc Tcho-tſé, prince de Tçin; mais Li-ké qui étoit à la tête de la faction contraire, ſe défit de ce nouveau prince comme il avoit fait du premier.

Après cette action, Li-ké dépêcha Tou-ngan-y vers Tchong-eulh, qui étoit retiré chez les Tartares, pour l'inviter à venir prendre poſſeſſion de la principauté de ſon père. Tchong-eulh, indécis, conſulta ſon oncle Fan, s'il ſe rendroit aux inſtances de Li-ké : « Non, lui répondit Fan, il n'en eſt pas encore » temps. L'arbre ne fait que d'être planté, il faut lui laiſſer » pouſſer des racines; ſans racines il ne peut durer long- » temps. Le plus grand deuil eſt celui de la mort d'un père, & » il n'y a point de querelle plus funeſte que celle de deux » frères ».

Tchong-eulh ſuivit le conſeil de ſon oncle, & ne voulut point tranſgreſſer les loix du deuil d'un fils à la mort de ſon père; il refuſa abſolument de ſe mêler des affaires de la principauté de Tçin, tout le temps que devoit durer ce deuil. Il dit à Tou-ngan-y, qu'après qu'il ſeroit expiré, il accepteroit volontiers la propoſition de Li-ké, & qu'il tâchât, en attendant, de maintenir la principauté de Tçin dans les diſpoſitions où il lui témoignoit qu'elle étoit à ſon égard.

Tandis que Li-ké agiſſoit pour Tchong-eulh, Liu-ſeng & Kio-tching, de leur côté, tenoient pour les intérêts du prince Y-ou, ſon frère. Ils envoyèrent Pou-tching-ou à Léang, lui porter la nouvelle de la mort de Hien-kong, afin qu'aidé du ſecours du prince de Tſin, il vînt prendre poſſeſſion de l'héritage de ſon père.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 651. *Siang-ouang.*

Y-ou reçut cette nouvelle avec tranſport, & témoigna l'impatience qu'il avoit d'aller ſe faire reconnoître. Il ſeroit parti ſur le champ, ſans le conſeil que Ki-joui lui donna de prendre auparavant quelques meſures, pour s'aſſurer de la protection du prince de Tſin, & de ſe faire bien accompagner, en cas de quelque faction contraire qui voulût s'oppoſer à ſon retour; mais il lui conſeilla en même temps de ne pas trop différer à ſe mettre en poſſeſſion, parce que le peuple ſouffroit de la diviſion des mandarins, & que les états de Tçin étoient dans une violente fermentation, qui occaſionnoit beaucoup de déſordre.

Liu-ſeng & ceux de ſon parti, en envoyant Pou-tching à Y-ou, avoient en même temps dépêché Léang-yeou-mi à Mou-kong, prince de Tſin, pour lui demander du ſecours, en cas d'oppoſition au retour de Y-ou. Mou-kong promit de l'appuyer; mais il envoya ſecrétement Tchi, ſon fils, vers Tchong-eulh, pour le ſonder ſur ſes diſpoſitions à l'égard des affaires de la principauté de Tçin.

Tchi s'acquitta de ſa commiſſion pour Tchong-eulh, & lui repréſenta fortement qu'il y avoit du danger pour lui de différer: que quand il s'agiſſoit de prendre poſſeſſion d'un royaume, il falloit ſaiſir l'inſtant favorable, autrement qu'on s'expoſoit à tout perdre. Il ajouta que Mou-kong étoit, lui-même, ſi touché de la mort de Hien-kong, qu'il avoit réſolu d'en porter le deuil.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 651. *Siang-ouang.*

Tchong-eulh eut recours à Fan, son oncle, pour le consulter sur le parti qu'il devoit prendre. Fan lui répondit: « Perdre sa fortune c'est peu de chose; mais ternir sa réputation, » par un défaut de reconnoissance & d'amour pour son père, » c'est perdre plus qu'un royaume. La mort que vous pleurez, » est celle d'un père; est-il quelqu'un dans l'empire qui ne » vous blâme, si vous employez ce temps pour vos intérêts » particuliers? Prince, il n'y a pas à hésiter, vous devez tout » refuser & honorer la mémoire de votre père ».

Le prince Tchi, n'ayant pu tenter Tchong-eulh, le quitta, pour aller faire la même proposition à Y-ou, qui, sans respecter le deuil de son père, ne fit paroître que de l'empressement à lui succéder. Y-ou fit même présent à ce prince de quarante *taëls* d'or, & de douze perles d'une grosseur extraordinaire, pour l'engager davantage à lui être favorable auprès du prince de Tsin.

Tchi rendit compte à son père de ce qu'il avoit vu des deux frères. Mou-kong, charmé de voir que Tchong-eulh préféroit la vertu à ses intérêts, admira sa grandeur d'ame & son respect. Il penchoit même à le mettre en possession des états de Tçin; mais Tchi lui représenta qu'il valoit mieux les donner à un prince moins vertueux, parce que dans les troubles & les dissentions qui pouvoient s'y élever, il seroit plus le maître de conserver la prépondérance & l'ascendant qu'il y avoit déja. Ce conseil décida Mou-kong en faveur de Y-ou; & ses troupes, jointes à celles du prince de Tsi, installèrent, dans la principauté de Tçin, Y-ou, qui prit le nom de Hoei-kong.

650.

Hoei-kong, cherchoit un prétexte pour se défaire de Li-ké. Il lui reprocha la mort des deux princes, Hi-tsi & Tcho-tsé,

ses frères, & celle de Siun-si : « Je ne demande pas à Hoei-kong, » lui répondit Li-ké, pourquoi il veut la mienne ? Mais si » j'avois voulu m'opposer à son élévation, seroit-il venu à » bout d'être prince de Tçin ? » A ces mots, il s'enfonça son sabre dans le corps, & se tua.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 650. *Siang-ouang.*

Pi-tching, comme Li-ké, partisan de Tchong-eulh, étoit alors auprès de Mou-kong, pour le solliciter en sa faveur. Ce prince le fit charger de fers, & le renvoya à Hoei-kong, qui lui fit couper la tête.

SIANG-OUANG, voulant faire revivre les anciens droits des empereurs, dépêcha Chao-ou-kong & Nui-sse-kou, vers Hoei-kong, pour lui déclarer qu'il le faisoit prince de Tçin. Ces deux envoyés lui en remirent le sceau gravé sur une pierre précieuse. Hoei-kong le reçut avec indifférence, ce qui choqua beaucoup les deux envoyés de l'empereur, qui, à leur retour, s'en plaignirent vivement ; mais les affaires de l'empire étoient en si mauvais état, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût rien entreprendre contre Hoei-kong.

649.

Ouang-tsé-tai, frère de SIANG-OUANG, ne pouvoit oublier que le prince de Tsi, par ses intrigues, lui avoit fait perdre la couronne. Dans l'espérance de la recouvrer, il fit alliance avec les Tartares de Yang-kiu, de Siuen-kao & de Y-lou, qu'il introduisit dans la ville impériale, où ils mirent le feu ; mais comme ils étoient en petit nombre, ils se retirèrent presqu'aussi-tôt. Hoei-kong, prince de Tçin, & Mou-kong, prince de Tsin, accourus au secours de SIANG-OUANG, poursuivirent les Tartares. Hoei-kong les obligea à venir faire satisfaction à l'empereur de cette insulte.

La quatrième année du règne de SIANG-OUANG, à la troisieme

648.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 648. *Siang-ouang.*

lune, il y eut une éclipse de soleil sur les quatre heures du soir.

Le mois suivant, les peuples de Hoang, qui dépendoient des princes de Tchou, refusèrent de rendre hommage à leur prince. Outré de leur révolte, ce prince marcha contre eux, s'en fit raison, les soumit, & laissa dans leur pays des garnisons pour les contenir.

647. Après l'insulte que Ouang-tsé-tai avoit fait faire par les Tartares à la ville impériale, il vit bien qu'il y avoit du danger pour lui d'y demeurer plus long-temps. Il se retira dans les terres du prince de Tsi, qui l'accueillit, & intercéda même pour lui auprès de l'empereur; mais SIANG-OUANG étoit si irrité contre lui, qu'il refusa d'entendre à aucune justification. Tchong-sun-kie, qu'il avoit chargé de cette négociation, revint sans avoir pu rien obtenir.

645. La septième année du règne de SIANG-OUANG, à la cinquième lune, il y eut une petite éclipse de soleil sur les cinq à six heures du matin, (elle ne parut pas à la Chine).

Cette même année, les princes de Tsin & de Tçin se brouillèrent ensemble, & se firent une cruelle guerre. Mou-kong avoit plusieurs sujets de se plaindre de Hoei-kong; après ce qu'il avoit fait pour le mettre en possession de ses états, il auroit dû, sans doute, en avoir de la reconnoissance; cependant, quand Hoei-kong se vit solidement établi dans les états de Tçin, il manqua à la promesse qu'il avoit faite à Mou-kong, de lui céder cinq villes qui étoient à sa bienséance. Mou-kong dissimula, & n'en voulut pas tirer raison; mais la sixième année du règne de SIANG-OUANG, il y eut une espèce de famine dans toute la principauté de Tsin. Hoei-kong défendit à ses sujets de soulager les peuples de Tsin, dans leur disette, & de leur vendre des grains.

Mou-kong, indigné de cette ingratitude & de cette inhumanité, leva des troupes, lui déclara la guerre, & le battit dans trois différentes rencontres. Ces deux princes en étant venus à une action générale, Mou-kong tailla en pièces l'armée de Hoei-kong, & le fit lui-même prisonnier dans un marais, où ses chevaux & son char s'étoient abattus. SIANG-OUANG envoya demander à Mou-kong la liberté du prince de Tçin. D'un autre côté, quand la princesse, épouse de Mou-kong, qui étoit sœur de Hoei-kong, apprit le malheur de son frère, elle fit venir ses deux fils, Yng & Hong, & ses deux filles, Kien & Pié, & elle leur ordonna de la suivre. Revêtus d'une robe de grosse toile, ceints d'une corde, les cheveux épars & les pieds nuds, ils allèrent au-devant de Mou-kong. Mou-kong fut averti de la démarche humiliante de sa famille, presque dans le même temps qu'il recevoit l'envoyé de l'empereur. « Je ne m'attendois pas, dit-il, qu'après m'être couvert de » gloire par une action juste, la princesse dût en témoigner tant » de chagrin ». Ce Prince, touché de l'état où il la voyoit, & à la sollicitation de l'empereur, rendit la liberté à Hoei-kong.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.
645.
Siang-ouang.

Après l'avoir magnifiquement traité pendant trois jours, il le renvoya dans ses états. Hoei-kong remit à Mou-kong tout ce qui lui appartenoit au nord du fleuve Hoang-ho, suivant la parole qu'il lui en avoit donnée avant de succéder à son père; & afin que Mou-kong fût convaincu qu'il vouloit vivre en bonne intelligence avec lui, il lui envoya son fils aîné en ôtage. Mou-kong, de son côté, donna sa fille Tse-yu en mariage au fils aîné de Hoei-kong; & ayant appris que les grains manquoient dans la principauté de Tçin, il y en fit passer en abondance.

644.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
643.
Siang-ouang.

Huan-kong, prince de Tſi, qui avoit joué un ſi grand rôle dans l'empire, & qui s'étoit, pour ainſi dire, rendu maître de la plupart des princes, par l'habileté de ſon miniſtre Koan-y-ou, mourut à la douzième lune, de la neuvième année de SIANG-OUANG, après avoir régné quarante-trois ans. Il avoit épouſé trois femmes légitimes, dont il n'eut point d'enfans; mais il en eut ſix d'autant de concubines. Aucun d'eux, ſuivant les loix, n'avoit droit à ſa ſucceſſion, qui dépendoit uniquement du choix de leur père. Le miniſtre Koan-y-ou avoit toujours penché pour Hiao-kong, qui n'étoit que le troiſième, & s'en étoit expliqué à ſon maître. Huan-kong avoit été obſédé par un eunuque, appellé Tiao, qui avoit captivé ſes bonnes graces, & l'avoit ſollicité vivement pour Ou-mong, l'aîné des ſix. Après la mort de Koan-y-ou, l'eunuque avoit fait promettre à Huan-kong qu'il nommeroit Ou-mong. Ce prince, néanmoins, étoit mort, ſans avoir diſpoſé de ſon trône.

Pour venir à bout de faire déclarer Ou-mong, prince de Tſi, l'eunuque Tiao & Y-ya, qui lui étoient entièrement dévoués, apoſtèrent de leurs gens, auprès du palais, pour exécuter les ordres qu'ils auroient à leur donner. Tous les grands ſavoient que Hiao-kong étoit celui que ſon père avoit deſtiné, ſuivant le conſeil de Koan-y-ou, à lui ſuccéder; & comme ils s'étoient aſſemblés au palais pour le reconnoître, le même jour que Huan-kong étoit à toute extrêmité, ce prince eut à peine les yeux fermés, que l'eunuque & ſes ſatellites entrèrent avec furie, le ſabre à la main, & ſe jettèrent ſur tous les grands, qu'ils tuèrent impitoyablement, après quoi ils proclamèrent Ou-mong prince de Tſi.

Heureuſement, Hiao-kong ne ſe trouva pas ce jour-là au palais. Ayant appris ce maſſacre, il monta à cheval, & s'enfuit dans

dans la principauté de Song; Siang-kong, prince de Song, le reçut avec tous les honneurs dûs à son rang & à sa naissance, & se déclara son protecteur. Résolu de lui faire rendre les états de son père, il leva des troupes, entra dans le pays de Tsi, & ayant rencontré l'armée de Ou-mong, au pays de Yen, à la cinquième lune, il la défit entièrement, & fit reconnoître Hiao-kong par tous les peuples de Tsi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 643. *Siang-ouang.*

Siang-kong n'étoit pas alors un des plus puissans princes de l'empire; il proposa, dans un assemblée, qu'il convoqua au pays de Yu, la treizième année du règne de SIANG-OUANG, une ligue, offensive & défensive, aux princes de Tchou, de Tchin, de Tsai, de Tching, de Hiu & de Tsao. Ils restèrent assemblés jusqu'en automne. A leur séparation, le prince de Tchou invita Siang-kong à monter dans son char, & à aller de compagnie jusqu'à un certain endroit, où ils devoient se quitter. Siang-kong accepta la proposition.

639.

Tse-yu, fils du prince de Song, qui accompagnoit son père, n'augura rien de bon pour lui de cet arrangement du prince de Tchou; il lui représenta que ce prince étoit de la race des barbares du midi, un homme sans foi, sans droiture, à qui il ne devoit pas se fier, à moins de se faire bien escorter par ses gens.

Les soupçons de Tse-yu ne furent que trop justifiés par l'événement. A peine Siang-kong eut-il marché une demi-journée, qu'il vit son char environné de soldats, qui lui signifièrent l'ordre qu'ils avoient de le conduire dans le pays de Tchou. Siang-kong eut beau représenter la bonne-foi violée, l'alliance & le serment qu'il venoit de faire avec le prince de Tchou, on le retint prisonnier. Cependant les troupes de Tchou approchoient; Tching-kong, dès le jour même de

Avant l'Ere Chrétienne. 639. *Siang-ouang.*

ſon départ, avec le prince de Song, avoit dépêché ſecrétement un courier pour leur ordonner de ſe mettre en marche & de venir le trouver. Ce perfide, ayant fait arrêter Siang-kong, alla rejoindre ſes troupes, & les conduiſit contre la principauté de Song.

Tſe-yu fut bien-tôt averti de la trahiſon de Tching-kong, par un officier de la ſuite de ſon père, qui avoit trouvé moyen de s'échapper. Ce prince, animé du deſir de le venger, ſe mit à la tête des troupes de Song, réſolu, à quelque prix que ce fût, de tirer raiſon de la perfidie du prince de Tchou. Dans ce deſſein, Tſe-yu s'avança au-devant de Tching-kong : celui-ci, informé de cette marche par ſes eſpions, vît bien que Tſe-yu ſe battroit en déſeſpéré. Ne voulant pas riſquer ſi-tôt le ſort d'une bataille, il fit dire à Tſe-yu qu'il eût à ſe rendre de bonne grace, & à lui remettre les états de Song, ſinon qu'il y alloit de la vie de ſon père. « Dites à Tching-kong, ré-» pondit Tſe-yu, que c'eſt au Tien à le punir de cette barba-» rie, s'il oſoit la commettre, & à moi de lui jurer une haine » qui ne finiroit que par l'extinction de l'une de nos familles ».

D'un autre côté, Tching-kong, pour intimider Hi-kong, prince de Lou, & l'empêcher de venir au ſecours de Tſe-yu, lui dépêcha un courier, pour lui dire qu'il s'étoit rendu maître du pays de Song, & qu'il avoit fait priſonnier Siang-kong. Cette nouvelle produiſit un effet contraire à celui qu'il en attendoit. Hi-kong vint lui-même au ſecours du prince de Song, & s'étant joint aux autres princes, non-ſeulement ils obligèrent Tching-kong à ſe retirer précipitamment, mais encore de faire reconduire Siang-kong dans ſa principauté, avec un nombreux cortège, & tous les honneurs dûs à un prince de l'empire.

Siang-kong, rendu à ses états, ne put oublier l'injure qu'il venoit de recevoir du prince de Tchou; il se prépara à s'en venger, contre le sentiment de Tse-yu son fils, grand général de Song. L'an 638, quatorzième année du règne de Siang-kong, il se mit à la tête de ses troupes, & alla insulter la principauté de Tchou. Tching-kong, qui avoit toujours une armée sur pied, fut bien-tôt en état de l'arrêter: L'ayant rencontré à Hong, il résolut aussi-tôt de lui livrer bataille. Tse-yu pressa son père de la refuser par rapport à la supériorité des ennemis; mais Siang-kong étoit si animé, qu'il voulut absolument en venir aux mains. On ne peut, il est vrai, faire paroître plus de bravoure qu'on en vit à cette journée. Cependant, Siang-kong & Tse-yu, malgré toute leur valeur, accablés par le nombre, furent contraints de céder; ils se retirèrent en assez bon ordre, par l'habileté & la prudence de Tse-yu. Siang-kong laissa beaucoup de morts sur la place, & fut lui-même blessé à la cuisse. Tching-kong, quoique victorieux, y perdit beaucoup plus de monde; son armée se trouva si maltraitée, qu'il ne crut pas devoir poursuivre son ennemi, ni troubler sa retraite. Siang-kong mourut de sa blessure, à la cinquième lune de l'année suivante.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 638. *Siang-ouang.*

Cette même année, le prince héritier de Tçin, que Hoei-kong avoit donné en ôtage à Mou-kong, prince de Tsin, s'évada & revint trouver son père. Cette nouvelle réveilla, à la cour de Siang-ouang, le souvenir de Ouang-tse-tai, & engagea Fou-chin à demander sa grace. L'empereur lui pardonna enfin, & lui accorda la liberté de revenir à la cour.

L'année suivante, à la neuvième lune, mourut Hoei-kong, prince de Tçin, ce qui causa encore bien des troubles dans 637.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
637.
Siang-ouang.

cette principauté. Hoai-kong, ſon fils, fut mis à ſa place. Dès qu'il eut pris poſſeſſion de ſes états, il craignit que ſon oncle Tchong-eulh, qui étoit l'aîné de ſon père, ne prétendît rentrer dans ſes droits. Pour en prévenir les ſuites, il fit publier que ceux de la principauté, qui pendant les troubles, s'étoient enfuis, euſſent à revenir inceſſamment, ſous peine d'être déclarés criminels au premier chef. Du nombre de ceux qui s'étoient retirés, les fils de Hou-to, miniſtre de Hoai-kong, Hou-mou & Hou-yen, avoient ſuivi Tchong-eulh dans ſa retraite chez les Tartares.

Hoai-kong ordonna à Hou-to de faire revenir ſes fils. Cet ancien miniſtre lui dit qu'ils étoient attachés à Tchong-eulh, & qu'il auroit mauvaiſe opinion de lui & de ſes enfans, s'il les engageoit à trahir la confiance de ce prince. Hoai-kong, irrité de cette réponſe généreuſe, fit mourir Hou-to avec Pou-yen ſon collégue.

Le prince Tchong-eulh, depuis la mort de Hien-kong, ſon père, n'avoit fait qu'errer, tantôt chez les barbares de Ti, tantôt dans les états des princes de Tſi, de Tſao, de Song & de Tchou. Il fut par-tout aſſez mal reçu, excepté chez le prince de Tchou; mais ayant appris que Tching-kong avoit été ſollicité de le faire mourir, ce danger l'obligea de ſortir des terres de Tchou & d'aller trouver Mou-kong, prince de Tſin. Ce prince avoit conſervé beaucoup d'eſtime pour ſa vertu, depuis, ſur-tout, qu'il lui avoit vu préférer les devoirs du deuil d'un père, à l'éclat d'une couronne qui l'attendoit, & que ſon frère, moins ſcrupuleux, lui enleva. Mou-kong lui promit des ſecours pour le faire rentrer dans ſes droits.

Tchong-eulh ménagea ſi bien les grands de la cour de Hoai-kong, ſon neveu, qu'il les gagna pour la plupart. L'action

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 636. *Siang-ouang.*

barbare que ce prince venoit de commettre, en faiſant mourir Hou-to & Pou-yen, les avoit vivement indiſpoſés.

La ſeizième année du règne de SIANG-OUANG, les grands du royaume de Tçin invitèrent ſecrétement Tchong-eulh à venir ſe faire reconnoître des peuples. Pour lever tous les obſtacles qui pouvoient retarder leur deſſein, ils firent mourir Hoai-kong ; alors Tchong-eulh, ſans perdre de temps, rentra dans le royaume, & à ſon arrivée, il fut proclamé roi.

SIANG-OUANG, apprenant la révolution qui venoit d'arriver dans les états de Tçin, dépêcha deux de ſes officiers, Ouang-tſe-hou & Hing-ſié, pour porter à Tchong-eulh les patentes, qui l'établiſſoient roi de Tçin, ſous le nom de Ouen-kong, nom qu'il porta dans la ſuite. Ouen-kong, ſuivant l'ancienne coutume, alla recevoir ces envoyés ſur la frontière, & les conduiſit enſuite dans la ſalle de ſes *ancêtres*. Là, revêtu de ſes habits de cérémonie, il reçut, à genoux, l'ordre de l'empereur, le plaça reſpectueuſement ſur une table, & n'omit aucun des rits anciennement établis.

Dans un temps où il étoit ſi rare de trouver la moindre apparence de ſoumiſſion dans les princes de l'empire, l'exemple de Tchong-eulh frappa ſingulièrement les envoyés de SIANG-OUANG, qui, à leur retour, charmés de la magnificence avec laquelle ils avoient été reçus de ce prince, s'étendirent beaucoup ſur ſon éloge, & dirent qu'il ne pouvoit manquer de mériter la qualité de *Pa* (1). Ils finirent par exhor-

(1) *Pa*. On a expliqué dans une note ce qu'on doit penſer des cinq grandes dignités *Kong*, *Heou*, *Pé*, *Tſe* & *Nan*, qui étoient ordinaires, ſur-tout ſous les trois premières dynaſties impériales, & que les hiſtoriens Chinois déſignent en

Avant l'Ere Chrétienne. 636. *Siang-ouang.*

ter l'empereur à se l'attacher. SIANG-OUANG, par la suite, se trouva bien de ce conseil.

Cette même année, à la douzième lune, Ouang-tsé-tai, frère de l'empereur, qui s'étoit retiré chez les Tartares, profita de leur mécontentement contre lui, pour les engager à lui prêter leurs troupes. SIANG-OUANG envoya les siennes pour l'arrêter : mais, au lieu de se tenir sur la défensive, il avoit ordonné à ses généraux de livrer bataille ; ils la donnèrent, & la perdirent si complétement, que leur armée fut entièrement détruite. Ki-fou, Yuen-pé, Mao-pé & Fou-chin, officiers généraux de l'armée impériale, furent faits prisonniers, & SIANG-OUANG lui-même obligé de se réfugier auprès du prince de Tching. Ouang-tsé-tai se fit proclamer empereur de la Chine, à la tête de son armée, & établit sa cour à Ouen.

Dans cette extrêmité, SIANG-OUANG envoya demander des troupes aux princes de Tçin & de Tsin, qui vinrent aussi-tôt à son secours, & se joignirent en corps d'armée au pays de Ho-chang. Hou-yen, fils de Hou-to, qui avoit suivi Ouen-kong, prince de Tçin, à cette expédition, lui conseilla d'aller investir, à l'improviste, la ville de Ouen, & de tâcher de se saisir de Ouang-tsé-tai, qui s'y étoit retiré.

Ouen-kong détacha, sur le champ, un corps considérable de cavalerie, qui fit tant de diligence, que le lendemain Ouen se

---

géneral sous le nom de *Tchu-heou*, princes vassaux, princes tributaires. Comme les empereurs, par une politique mal entendue, multiplièrent beaucoup ces dignités dans la suite, leur autorité en fut tellement affoiblie, qu'ils furent obligés de donner le titre de *Pa* à celui de ces *Tchu-heou* qui devenoit le plus puissant : ce titre, qui équivaut à celui d'Archiduc, donnoit à celui qui le possédoit une prépondérance sur les *Tchu-heou*, dont il devenoit le chef. *Éditeur.*

trouva bloqué, & Ouang-tsé-tai renfermé dedans. Deux jours après, Ouen-kong arriva, avec le reste de son armée, devant la place, qu'il fit escalader si vivement, par quatre endroits, qu'il l'emporta, après un combat opiniâtre, & fit Ouang-tsé-tai prisonnier. SIANG-OUANG & Mou-kong avoient pris leur marche du côté de Chi-tching; ce fut là que Ouen-kong les joignit, & livra son prisonnier à l'empereur. SIANG-OUANG ne crut pas qu'il dût laisser vivre plus long-temps un homme d'un esprit aussi turbulent, sans s'exposer à de nouveaux troubles. Il ordonna, quoiqu'il fût son frère, qu'on le fît mourir, & tout fut pacifié par cette mort.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 636. *Siang-ouang.*

Cette expédition couvrit de gloire Ouen-kong; il fut regardé comme le plus puissant prince de l'empire : ce n'est pas que son pays eût beaucoup d'étendue, & fût riche; mais il gouvernoit avec tant de sagesse, & combinoit si bien ses opérations, que tous ses voisins craignoient d'avoir des démêlés avec lui. 635.

Depuis la trahison que le prince de Tchou avoit faite à Siang-kong, ces deux princes avoient toujours conservé de l'inimitié l'un pour l'autre. La dix-huitième année du règne de SIANG-OUANG, le prince de Tchou entra sur les terres de Song, & s'empara du pays de Min. Le prince de Tçin vint au secours de son allié; mais à la première nouvelle qu'en eut Tching-kong, quelque fier qu'il fût d'ailleurs, il évacua le pays de Min. 634.

Ce prince, qui depuis la mort de Huan-kong, prince de Tsi, avoit eu un si grand ascendant sur les autres, fâché de se voir obligé de reculer devant Ouen-kong, résolut de faire les derniers efforts pour reprendre le pays de Min. Il se ligua, dans cette vue, avec les princes de Tchin, de Tsai,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 632. *Siang-ouang.*

de Tſao, de Ouei & de Tſi, qui joignirent leurs troupes aux ſiennes, la campagne ſuivante, qui étoit la vingtième année du règne de SIANG-OUANG.

Tching-kong forma trois diviſions de ces troupes confédérées; la première, ſous les ordres de Chin-chou, marcha contre la ville de Kou; la ſeconde, ſous le commandement de Tſi-yu, prit le chemin de la principauté de Song : il ſe réſerva la troiſième, avec laquelle il alla ſe poſter à Chin. Quand cet arrangement fut arrêté, il manda ſes généraux, & leur dit, qu'il prévoyoit bien que le prince de Tçin ne manqueroit pas de venir au ſecours du prince de Song; que comme il avoit acquis beaucoup d'expérience, & qu'il n'avoit pas un ſoldat qui ne fût prêt à ſacrifier ſa vie pour lui, ils devoient être ſur leurs gardes. « Souvenez-vous, ajouta-t-il, de ce que nous » liſons dans les inſtructions ſur la guerre » : *Arrêtez-vous où vous trouvez votre avantage; abandonnez ce que vous ne pouvez que difficilement exécuter, & ne vous oppoſez jamais à la vertu.* C'eſt la conduite que je vous recommande d'obſerver à l'égard de Ouen-kong.

Tſi-yu, arrivé au pays de Song, y trouva effectivement les troupes du prince de Tçin, & plein d'ardeur, il prit la réſolution d'en venir aux mains avec lui; mais comme il étoit inférieur en nombre, il dépêcha un exprès à Tching-kong, pour lui demander du renfort. Tching-kong, craignant qu'il ne s'engageât témérairement, ne lui envoya que peu de monde, afin de l'obliger, malgré lui, à ne rien hazarder. Tſe-yu, ayant reçu ce ſecours, chercha à attirer, par une inſulte, le prince de Tçin, & à le forcer d'accepter la bataille qu'il vouloit lui préſenter.

Tchong-eulh, dans le temps de ſes diſgraces & de ſon exil, avoit

avoit été mal reçu des princes de Ouei & de Tſao, qui lui avoient refuſé un aſyle. Il avoit été ſi ſenſible à leurs mépris, que depuis qu'il étoit prince de Tçin, il les avoit toujours regardé comme ſes ennemis. Tſi-yu, qui ne l'ignoroit pas, lui envoya dire, par Ouan-tchun, que s'il vouloit reconnoître les princes de Ouei & de Tſao pour amis, il ſe retireroit du pays de Song. Fan, oncle de Ouen-kong, fut indigné de cette propoſition. Cependant, pour prouver que lui & ſon neveu ne cherchoient que la paix, ils ſe conſultèrent ſur la réponſe qu'ils feroient à l'envoyé de Tſi-yu.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 632. *Siang-ouang.*

Ouen-kong aſſembla ſon conſeil. Sien-tchin fut d'avis d'accepter la propoſition des princes de Tſao & de Ouei, malgré l'eſpérance du ſuccès d'une bataille, de peur qu'en les refuſant, on ne ſe les rendît ennemis irréconciliables. Il repréſenta que, par ce moyen, on les détacheroit du parti du prince de Tchou, qu'il ſeroit plus facile de mettre à la raiſon, quand on auroit deux ennemis de moins ſur les bras.

Le conſeil de Sien-tchin fut ſuivi. Ouen-kong dépêcha vers les princes de Ouei & de Tſao, qui expédièrent auſſi-tôt des ordres, pour faire revenir leurs troupes. Quand Tſi-yu apprit la défection des troupes de Ouei & de Tſao, outré de colère, il fit avancer les ſiennes pour charger Ouen-kong ; mais ce prince ſe retira, & refuſa la bataille. Ses officiers & ſes ſoldats, qui n'en ſavoient pas la raiſon, murmuroient de cette retraite. Cependant les troupes de Tchin & de Tſai avoient joint l'armée de Tſi-yu. Malgré ce renfort, Fan, oncle de Ouen-kong, qui ſe trouvoit avantageuſement poſté, fut d'avis d'attendre l'ennemi, & de ne pas refuſer la bataille, s'il la préſentoit.

Tſi-yu qui n'en cherchoit que l'occaſion, envoya Teou-pou, un de ſes officiers, à Ouen-kong, pour lui propoſer de

Avant l'Ere Chrétienne. 631. *Siang-ouang.*

finir leur querelle, par une bataille décisive. Ouen-kong répondit à ce cartel par un autre, en faisant partir Louen-tchin-tsé, pour dire, de sa part, à Tsi-yu, qu'il n'avoit pas oublié les bons traitemens qu'il avoit autrefois reçus de Tching-kong, son maître; que cette raison l'avoit empêché jusqu'à présent d'accepter le combat; que ce même motif l'engageoit encore à l'exhorter à bien disposer son armée, & à lui inspirer du courage: qu'au reste, il étoit fâché d'en venir à cette extrémité avec lui; mais que, puisqu'il le vouloit, il se préparât pour le le lendemain matin, qu'il ne manqueroit pas de se trouver sur le champ de bataille, & tâcheroit de le joindre de près.

Ouen-kong, accompagné de son oncle, monta ensuite sur une petite éminence, qui étoit derrière lui, pour examiner la position des ennemis. Il fit abattre de gros arbres pour embarrasser un poste, d'où ils auroient pu l'incommoder beaucoup. Louen-tchin-tsé, de retour d'auprès de Tsi-yu, lui ayant donné d'amples éclaircissemens sur la disposition de son armée, Ouen-kong rangea la sienne de cette manière. Il donna le commandement de l'aîle droite à Tsé-si, & celui de la gauche à Tsé-chang. Il plaça Siu-tchin à l'avant-garde de l'armée, avec un corps d'excellente cavalerie, qu'il fit soutenir par un autre, sous les ordres de Yeou-chin. Pour lui, il se mit au centre avec son oncle Fan, Louen-tchin-tse, Sien-tchin, & les jeunes officiers, qui lui servoient d'aides de camp. Cette disposition ainsi faite, dès la nuit même, il fit occuper par chaque corps, le poste qui lui étoit destiné.

Le lendemain, au lever du soleil, Ouen-kong fit attaquer l'avant-garde ennemie, par sa cavalerie, soutenue de l'aile droite; elle la chargea avec tant de vigueur, que cette avant-garde, en se rompant, alla porter le désordre dans l'aile gauche

des ennemis. La confuſion y fut ſi grande, que Hou-mao, ayant pénétré juſqu'au centre, enleva deux étendards qu'il apporta à Ouen-kong. Louen-tchin-tſe fit faire alors un mouvement à ſes troupes, qui donna le change aux ennemis & leur fit croire qu'il reculoit ; ils s'avancèrent pour le pouſſer. Louen-tchin-tſe les laiſſa approcher, ſans paroître vouloir ſe défendre ; mais faiſant volte-face, il leur fit tête, tandis que Sien - chin les attaquoit en flanc, & Tſe-ſi en queue. Leur déroute fut ſi générale & ſi complette, qu'il ne reſta, de cette grande armée, qu'un petit corps de réſerve, avec lequel Tſi - yu prit la fuite.

La perte de cette bataille troubla le prince de Tchou & le mit dans une ſi grande colère, qu'il fit mourir Tſi-yu, ſans vouloir entendre ſa juſtification. Elle l'intimida encore au point de l'obliger à s'humilier devant le prince de Tçin, en lui demandant la paix.

Ouen-kong, après avoir réglé les affaires dans ſes états, prit le chemin de la cour, pour aller rendre compte à SIANG-OUANG de la victoire qu'il venoit de remporter ſur le prince de Tchou. Il lui offrit une partie des dépouilles des ennemis ; ſavoir, cent chariots de bataille, à quatre chevaux chacun, & mille priſonniers. L'empereur lui fit beaucoup d'accueil, & le traita magnifiquement ; il lui fit préſent d'arcs, de flèches rouges & violettes, de trois cens hommes d'élite pour ſa garde, avec des chariots & de riches habits. Il lui recommanda de procurer la paix à l'empire, & de travailler à lui rendre ſon ancien luſtre.

Jaloux d'exécuter les ordres de l'empereur, Ouen - kong invita les princes de Tſi, de Song, de Lou, de Tſai, de Tching, de Ouei, de Tchin & de Kiu, à s'aſſembler à

Avant l'Ere Chrétienne. 631. *Siang-ouang.*

Tſien-tou, pour conférer avec eux, ſur les moyens de procurer à l'empire cette paix ſi deſirée.

Depuis la journée mémorable, où l'armée de Tchou avoit été entièrement défaite, il n'y avoit aucun prince qui ne craignît de s'attirer l'inimitié de Ouen-kong. Ils ſe trouvèrent tous au rendez-vous, à l'exception du prince de Ouei, qui s'y fit remplacer par ſon frère Tchou-ou. La conférence ſe tint dans un pavillon des jardins de l'empereur. Ouen-kong, après leur avoir fait une peinture frappante de l'état déplorable où l'empire étoit réduit, en comparaiſon de l'éclat où il étoit ſous Tching-tang, Ou-ouang & Tching-ouang, leur propoſa de s'unir enſemble, & de s'engager, par ſerment, à faire revivre ces temps de ſplendeur & de félicité. Ce ſerment étoit conçu en ces termes: « Nous jurons d'aider de nos con-» ſeils, & de nos forces, l'empereur dans le gouvernement de » l'état, & de ne nous porter aucun préjudice les uns aux au-» tres. Si nous venons à y manquer, nous voulons que le Tien » nous puniſſe de mort, que nos peuples nous abandonnent, » & ſe révoltent contre nous ». Tous ces princes firent ce ſerment ſolemnel, & allèrent enſuite le renouveller entre les mains de Siang-ouang, en lui rendant hommage.

Dans le temps que cette aſſemblée ſe tenoit, des ennemis de Yuen-ſiuen l'accusèrent, auprès de Tching-kong, d'avoir fait reconnoître Tchou-ou, ſon frère, prince de Ouei, par les princes aſſemblés. Tching-kong, ſans vérifier le fait, & ſans autre examen, envoya, en ſecret, des gens pour faire mourir Tchou-ou, & il ſuivit de près ces ſatellites avec des troupes. Tchou-ou & Yuen-ſiuen retournoient à Ouei, avec la ſécurité de gens qui n'ont rien à ſe reprocher; ils furent charmés d'apprendre que leur prince venoit au-devant d'eux.

Comme ils approchoient, le prince Tchuen-kiuen, appercevant Tchou-ou, qui étoit sans armes, & suivi seulement de ses domestiques, le tua d'un coup de flèche. Tching-kong, reconnoissant la calomnie, fit, sur le champ, mourir Tchuen-kiuen, qui en étoit l'auteur. Dès que Yuen-siuen, vit Tchou-ou renversé, il rebroussa chemin, & prit la route de la principauté de Tçin.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 631. *Siang-ouang.*

Ouen-kong, apprenant, par Yuen-siuen, le meurtre de Tchou-ou, marcha en personne contre le prince de Ouei, le battit & le fit prisonnier. Il le conduisit à la cour impériale, où il le fit étroitement enfermer. Ouen-kong ordonna à Sui-yen de substituer le prince Hia, fils de Tching-kong, à sa place, pour en gouverner les états. Tching-kong fut ainsi prisonnier jusqu'à l'automne de la vingt-deuxième année du règne de SIANG-OUANG; mais, à la sollicitation de Hi-kong, prince de Lou, il fut élargi. Dès qu'il se vit en liberté, il pensa à rentrer dans son royaume, & s'adressant à Tcheou-tchuen & à Ye-kin, deux de ses anciens officiers, qui lui étoient dévoués, il leur promit une reconnoissance, sans bornes, s'ils le rétablissoient dans sa principauté, qu'on lui avoit injustement enlevée. 630.

Tcheou-tchuen & Ye-kin ne virent d'autre moyen de faciliter son retour, que par la mort de Yuen-siuen, de Hia & de Tse-y. Ces trois meurtres ne causèrent aucun trouble dans les états de Ouei; mais le Tien, qui ne laisse aucun crime impuni, frappa de mort Tcheou-tchuen, sur la frontière, au moment où il introduisoit Tching-kong.

Deux ans après, à la douzième lune de la vingt-quatrième année du règne de SIANG-OUANG, mourut le sage & le vaillant Ouen-kong, prince de Tçin, après avoir régné huit 628.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

626.

Siang-ouang.

ans avec beaucoup de gloire. Il eut, pour successeur, son fils Siang-kong.

La vingt-sixième année du règne de SIANG-OUANG, à la deuxième lune, vers une heure après-midi, il y eut une éclipse de soleil.

L'année précédente, Ki-tse, un des premiers officiers de Mou-kong, prince de Tçin, avoit mandé à ce prince, que celui de Tching offroit de lui donner à garder la porte du nord de l'empire, par où les Tartares entroient, & qu'il lui seroit aisé de se rendre maître de leur pays. Kien-chou, son ministre, qu'il consulta sur cette expédition, la désapprouva fortement, par la raison, que c'étoit exposer les troupes à de grandes fatigues pour des conquêtes éloignées & incertaines. Mou-kong, que la passion de s'agrandir dominoit, ne goûta pas l'avis de Kien-chou : il fit partir des troupes, sous les ordres de Mong-ming, de Si-ki & de Pe-ki, ses trois meilleurs généraux. Kien-chou, voyant défiler ces troupes, ne put s'empêcher de dire à Mong-ming, qu'il les voyoit partir à regret, parce qu'il n'avoit aucune espérance de les revoir. « Il » vous faut passer nécessairement, ajouta-t-il, le défilé de » Yao, & les hautes montagnes qui séparent la principauté » de Tçin. Si le prince Siang-kong vous y arrête, que ferez-» vous »? Ce ministre expérimenté avoit prévu ce qui arriva.

Le prince de Tçin ayant appris, par ses espions, que Mou-kong faisoit défiler des troupes sur les frontières septentrionales de l'empire, ne manqua pas d'envoyer Sien-tchin, qui avoit servi sous son père, pour les arrêter au passage de Yao. Le général de Tçin, s'étant avantageusement posté, attendit tranquillement Mong-ming, dont les troupes arrivèrent peu de jours après, fort fatiguées. Sien-tchin, sans leur donner le

temps de se reposer, les attaqua si brusquement, qu'il tailla en pièces cette belle armée, fit prisonnier les trois généraux, & se saisit de tout le bagage.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 626. *Siang-ouang.*

Sien-tchin, victorieux, retourna auprès de Siang-kong, à qui il offrit ses prisonniers & leurs dépouilles. Ce prince le reçut comme le méritoient les avantages qu'il venoit de remporter. Cependant Sien-tchin parut mécontent de ce que son maître renvoyoit à Mou-kong tous les prisonniers, & le butin fait sur eux. Siang-kong ne put refuser leur liberté aux prières de Ouin-ning, son épouse, fille de Mou-kong, qu'il aimoit passionnément.

Mong-ming reconduisit les tristes débris de son armée dans les états de son maître. Les ennemis de ce général, ne manquèrent pas de l'accuser d'avoir sacrifié les troupes, & demandèrent hautement qu'on en fît un exemple. Mou-kong le soutint contre cette cabale, & déclara, qu'il étoit seul l'auteur de cette expédition malheureuse. Il le rétablit dans toutes ses charges, & lui ordonna de remettre une armée sur pied pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu.

Mong-ming fit de nouvelles levées, qu'il forma, autant qu'il le put, aux exercices; après quoi, l'année suivante, vingt-septième du règne de SIANG-OUANG, il se mit en campagne, & fut insulter la principauté de Tçin. Siang-kong, à la première nouvelle, fit mettre en marche son armée, commandée par Sien-tchin, à qui il donna Tsao-choui pour lieutenant. Ouang-koan & Ou-ti commandoient les chariots d'armes, & Kio-kio l'arrière-garde. Les deux armées se rencontrèrent au pays de Pong-ya, & toutes deux se disposèrent aussi-tôt à en venir aux mains. Les troupes de Mong-ming étoient de beaucoup supérieures en nombre; mais étant nou-

625.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 624. *Siang-ouang.*

vellement recrutées, celles de Sien-tchin, composées de vieux soldats, devoient l'emporter; aussi la bataille ne dura-t-elle pas long-temps; au premier choc, tout plia du côté de Mong-ming, & bientôt son armée fut en déroute. Mou-kong, après cette seconde défaite, fit assembler les grands, & leur tint ce discours (1):

« Les anciens ont dit, qu'il est peu d'hommes dans le » monde, qui, contens d'eux-mêmes, ne blâment la conduite » des autres, & cela est vrai; cependant il est aussi difficile » d'émousser les traits lancés par la médisance, & de réta» blir la réputation qu'elle flétrit, qu'il l'est d'arrêter l'eau qui » coule. Le cœur pénétré de regrets, je pense, sans cesse, au » mépris que j'ai fait des sages conseils de Kien-chou; les » jours & les mois passent, & ne reviendront pas.

» Autrefois, ceux qui composoient le conseil des princes, » ne considéroient que le bien & l'avantage de l'état; aujour» d'hui on ne s'étudie qu'à flatter la façon de penser du prince, » sans oser la combattre. Quoique persuadé que les premiers » suivent la raison, & que les seconds s'en écartent, j'ai cepen» dant rejetté des avis utiles, & approuvé ceux qui étoient » dangereux. Voilà la source des échecs que nous avons reçus; » le passé doit rendre sage pour l'avenir; ainsi, dans la suite, » ne vous arrêtez point à ce que je pense, mais à ce que je » dois faire. Les vieillards respectables, par leurs cheveux blancs, » ont de l'expérience, & donnent de bons conseils: je veux » les écouter. Les jeunes gens, quoique braves, quoique ha» biles à manier les armes, à tirer de l'arc & à conduire » un char, manquent d'expérience, & sont incapables d'un

(1) *Chou-king*, chap. *Tsin-chi*.

» bon

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 624. *Siang-ouang.*

» bon conseil : je ne leur en demanderai point. Ce sont des » discoureurs adroits, subtils, & qui savent donner un tour » ingénieux aux pensées de nos sages. En quel temps en au- » rai-je besoin ?

» Plus j'y pense, plus il me paroît qu'un homme, du con- » seil d'un prince, qui n'auroit d'autre mérite que la droiture » en partage, mais qui sauroit profiter des talens d'autrui, » & se les approprieroit, en quelque sorte; qui s'appliqueroit » à imiter la prudence des sages, & qui auroit sur ses lèvres » les sentimens de son cœur; il me semble, dis-je, qu'un tel » homme seroit capable de conserver, à mes descendans, leur » lustre, & de gouverner sagement. Les gens à grands talens, » au contraire, n'estiment qu'eux-mêmes & méprisent les » autres. Quelque habiles qu'ils soient, ils ne peuvent ren- » dre de grands services à l'état ; & si mes descendans s'en » servent, je doute qu'ils règnent long-temps. Un seul homme » peut perdre un état ; un seul homme peut aussi le faire » fleurir ».

Si on en doit juger par le succès, ce discours eut tout l'effet que Mou-kong pouvoit espérer ; car jusqu'à la vingt-neuvième année de SIANG-OUANG, ses armes furent si heureuses contre les Tartares occidentaux, qu'il leur enleva douze villes considérables, dont les dépendances augmentèrent de plus de mille *ly* la principauté de Tsin ; acquisition qui le rendit si puissant, que l'empereur SIANG-OUANG le déclara chef de tous les princes occidentaux de l'empire. Il ne jouit de cet honneur qu'un peu plus d'un an, étant mort la trentième année de SIANG-OUANG, après avoir régné trente-neuf ans dans la principauté de Tsin. Kang-kong son fils lui succéda. Siang-kong, prince de Tçin, son adversaire, mourut

Avant l'Ere Chrétienne. 621. *Siang-ouang.*

aussi la même année. Son successeur ne prit pas possession de ses états, aussi paisiblement que celui de Mou-kong.

Lorsque Siang-kong mourut, son fils Ling-kong étoit encore si jeune, que les grands le jugèrent hors d'état de lui succéder. Après quelques disputes entre eux, sur celui qu'ils devoient choisir, le plus fort parti fut pour Yong, frère de Siang-kong, mais né d'une concubine. Yong étoit alors dans la principauté de Tsin. Tchao-mong, qui étoit à la tête de son parti, envoya Sien-mie pour le prier de venir prendre possession du trône. Kang-kong, prince de Tsin, fut charmé de trouver cette occasion pour se réconcilier avec les princes de Tçin; & afin que le parti contraire ne pût s'opposer à l'élévation de Yong, il lui donna une escorte nombreuse pour l'accompagner.

La princesse Mou-yng, veuve de Siang-kong, craignoit, avec raison, que Yong n'enlevât à son fils, la vie avec la couronne. Dans les transes mortelles où elle étoit sur son sort, elle prit la résolution d'aller trouver Tchao-mong, chef de la faction opposée. Elle l'aborda en tenant son fils entre ses bras, qu'elle embrassoit & arrosoit de ses larmes: « Eh » quoi! Tchao-mong, lui dit-elle, avez-vous donc si-tôt » oublié les ordres & les prières de votre maître? Ne vous » a-t-il pas recommandé, en mourant, son fils, ce malheureux » enfant, que vous allez livrer à la politique barbare d'Yong? » Vous lui promîtes de lui servir de père; Siang-kong est » mort avec cet espoir consolant; & vous allez être son bour- » reau! Que les larmes de sa mère, que le souvenir de son » père vous touchent! Il vous aima, il vous combla de bien- » faits; pouvez-vous être le plus cruel ennemi de son fils »?

Tchao-mong, déchiré de remords, & touché du désespoir de

cette princesse, assembla les grands de son parti, & fit reconnoître le jeune Ling-kong, prince de Tçin. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 621. *Siang-ouang,*

Cependant, Sien-mie devoit être arrivé dans les états du prince de Tsin, & s'être acquitté de sa commission auprès de Yong. Tchao-mong dépécha un courier pour le rappeller, & fit, en même temps, défiler des troupes sur la route que Yong devoit tenir, afin que si Kang-kong lui avoit donné du secours pour soutenir son élection, il pût opposer la force à la force. Effectivement, quand Yong apprit que Ling-kong avoit été déclaré prince de Tçin, il ne renonça pas pour cela à ses prétentions, persuadé qu'avec les troupes de Kang-kong il pourroit l'emporter. Il continua son chemin jusqu'à Kin-yn, où il joignit Tchao-mong, qui mit tout en usage pour le faire désister; car Yong soutenoit que la principauté de Tçin lui appartenoit de droit, & non à son neveu. Outré qu'on lui préférât Ling-kong, il en vint aux mains; le combat fut assez vif, mais Yong eut du dessous, & fut obligé, après avoir perdu beaucoup de monde, de se retirer: ainsi Ling-kong demeura maître de la principauté de Tçin.

L'anné suivante, à la huitième lune, mourut SIANG-OUANG, après un règne de trente-trois ans; son fils King-ouang lui succéda. 619.

KING-OUANG.

KING-OUANG, même avant que d'être sur le trône, étoit respecté & estimé des grands, à cause de son caractère doux & affable, & immanquablement il auroit rétabli la paix dans toutes les parties de l'empire; mais l'ambition démesurée des princes de Tchou, & l'inimitié & la jalousie des Tçin du 618.

Avant l'Ere Chrétienne. 618. *King-ouang.*

Chansi, contre les Tsin du Chensi, furent un obstacle à ce que la Chine pût recouvrer son ancien éclat.

La première année du règne de King-ouang, Mou-kong, prince de Tchou, qui ne cherchoit qu'à s'agrandir, crut que la jeunesse de Ling-kong, prince de Tçin, étoit une occasion favorable, pour faire une irruption dans ses états & tâcher d'en démembrer quelque portion. Comme son chemin le plus court, étoit de passer par les terres du prince de Tching, il y entra en ennemi, & sans le prévenir.

Le prince de Tching, qui savoit que Mou-kong armoit, & qu'on ne devoit point se fier à sa bonne foi, s'imagina qu'il lui en vouloit, & se tint sur ses gardes. Il envoya demander du secours aux princes de Lou, de Tçin, de Song & de Ouei. Ces princes ne vinrent pas eux-mêmes; mais Soui conduisit les troupes de Lou; Tchao-tun, celles de Tçin; Hoa-ou, celles de Song; & Kong-ta, celles de Ouei. Mou-kong étoit déja entré sur les terres de Tching; mais dès qu'il sut que tant de troupes auxiliaires venoient renforcer celles du prince de Tching, il ne jugea pas à propos de les attendre, & se retira dans son pays.

Mou-kong, de retour chez lui, fit mourir son ministre Y-chin. C'étoit un homme droit & plein de sagesse, qui désapprouvoit les guerres injustes que son maître faisoit à ses voisins. Il s'en étoit expliqué ouvertement. Ses ennemis, au retour de Mou-kong, l'accusèrent d'être envieux de sa gloire, & d'avoir quelque mauvais dessein contre lui.

Kang-kong, prince de Tsin, sur la nouvelle que celui de Tchou étoit parti pour aller attaquer les états de Tçin, donna ordre aussi-tôt à ses troupes de se tenir prêtes. Il se mit en marche l'été suivant, pour aller lui-même insulter la princi-

pauté de Tçin, & prendre sa revanche de tant d'échecs qu'il avoit reçus; mais il trouva les troupes de Tçin si bien disposées à le recevoir, qu'il n'osa rien entreprendre. Il passa toute la campagne dans l'inaction & se retira.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 617. *King-ouang.*

Piqué de tant d'affronts, que ses peuples avoient reçus de ceux de Tçin, eux qui avoient soumis la plupart des Tartares occidentaux, Kang-kong tâcha d'engager ses voisins dans sa querelle, & principalement Ouen-kong, prince de Lou. Il lui dépêcha Chou-pé, homme adroit & délié, sous prétexte, en apparence, de contracter amitié avec lui, mais dans le fond pour le porter à joindre ses troupes aux siennes, & à déclarer la guerre au prince de Tçin. Tous les ressorts que fit jouer Chou-pé furent inutiles; Ouen-kong ne voulut jamais se déclarer contre le prince de Tçin.

Kang-kong, cependant incertain si Chou-pé réussiroit dans la négociation, dont il l'avoit chargé, fit de nouvelles levées, & mit sur pied une des plus belles armées qu'on eût vues, jusques-là, dans la principauté de Tsin. Il se consola du refus que fit le prince de Lou, de se liguer avec lui. Il crut qu'il pouvoit espérer, cette fois-ci, d'avoir quelque avantage sur son ennemi, avec une armée en si bon état. Il se mit en marche, la quatriéme année du règne de KING-OUANG, pour aller attaquer les états de Tçin.

615.

Ce prince remporta d'abord quelques avantages sur les Tçin, & leur prit même la ville de Ki-ma; mais Tchao-tun, général de Tçin, ayant assemblé son conseil, après quelques débats, sur le parti qu'il y avoit à prendre, on conclut enfin à suivre le sentiment de Yu-pien, qui prétendoit, que puisqu'on ne pouvoit pas, sans trop risquer, par rapport à la supériorité de l'ennemi, l'attaquer de front, il falloit se bien

Avant l'Ère Chrétienne. 615. *King-ouang.*

retrancher, & attendre que la néceſſité le contraignît de ſe retirer ; qu'alors il ſeroit temps de ſortir des lignes, & de tomber deſſus.

Kang-kong, qui en vouloit venir à une bataille rangée, ſe déſeſpéroit de voir que les troupes de Tçin ſe tenoient dans leur camp, ſans en vouloir ſortir. Sſe-hoei lui conſeilla de chercher à attirer, hors des retranchemens, Tchao-tchuen, fils du général ennemi, qui commandoit une diviſion. « C'eſt, » lui dit-il, un jeune homme téméraire, ſans expérience, » peu aimé des officiers ; il ſera impatient de ſe battre, ſi on » fait mine de l'attaquer ».

Le lendemain, à la pointe du jour, Kang-kong fit inſulter le quartier de Tchao-tchuen, par une troupe de gens déterminés. Tchao-tchuen, qui ne s'y attendoit pas, ſe vit contraint de reculer, & perſonne ne ſe mit en devoir de le ſecourir. Ce jeune officier, comme Sſe-hoei l'avoit prévu, ne put contenir ſa colère. Il ſortit du camp, à la tête des ſoldats qu'il avoit ſous ſes ordres, & chargea un corps avancé des ennemis. Tchao-ſiuen-tſe, craignant que Tchao-tchuen n'eût du deſſous, accourut pour le ſoutenir, & après avoir vigoureuſement repouſſé ce corps avancé, ils rentrèrent, en bon ordre, dans leurs retranchemens ; mais, à leur retour, le général fit, en préſence de toute l'armée, une ſévère réprimande à ſon fils, pour être ſorti du camp, ſans ſon ordre. Il lui dit, qu'à la conſidération de Ling-kong, il lui pardonnoit cette fois ; mais que s'il récidivoit, il lui feroit ſubir la peine que preſcrivent les loix de la guerre ; après quoi, il fit renouveller la défenſe de ſortir des lignes, ſous peine de la vie.

Les ennemis manquèrent bientôt de vivres, & furent réduits à une telle extrêmité, qu'ils ſe virent obligés de décam-

per au milieu de la nuit. Tchao-tun ne s'en apperçut que le lendemain matin; il les pourſuivit, & les atteignit près du Hoang-ho, lorſqu'une partie de leur armée étoit déja paſſée : ce fut-là, qu'il y eut un choc aſſez rude, où l'armée de Kang-kong fut fort maltraitée. Tchao-tun eut tout l'avantage & toute la gloire de cette journée. Il reprit la ville de Ki-ma, dont Kang-kong s'étoit ſaiſi au commencement de la campagne.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 614. *King-ouang.*

Ouen-kong, prince de Lou, charmé du ſuccès que les troupes de Tçin avoient eu, vint en perſonne en féliciter Ling-kong, & faire avec lui une étroite alliance. Sur la nouvelle qu'en eurent les princes de Ouei & de Tching, ils demandèrent d'y entrer. Cette ligue, entre ces princes, ſe fit la cinquième année de KING-OUANG, qui fut la dernière de ſon règne, étant mort dans le printemps de la ſixième année.

613.

KOUANG-OUANG.

KOUANG-OUANG, fils de King-ouang, héritier de ſes vertus comme de ſes états, fut moins heureux que lui, à maintenir la paix dans l'empire. Son règne ne dura que ſix ans, & dans un ſi court eſpace, il eſt difficile de trouver plus de troubles & de morts violentes dans les familles des princes, qu'on en vit ſous ſon règne.

612.

La première année, il y eut, au matin, de la ſixième lune, une éclipſe de ſoleil.

Dès cette première année, Y-kong, prince de Tſi, déclara la guerre à Ouen-kong, prince de Lou, & le vint attaquer du côté de l'occident. Ouen-kong, qui aimoit la paix, & qui d'ailleurs ſe défioit du ſort des armes, dépêcha ſon mi-

Avant l'Ère Chrétienne. 612. *Kouang-ouang.*

niſtre Ki-ſiun-king-fou à Ling-kong, prince de Tçin, pour lui en donner avis. Lorſque ce miniſtre arriva à la cour, il trouva les princes de Tçin, de Song, de Ouei, de Tſai, de Tchin, de Hiu & de Tſao, aſſemblés à Siu-tching, pour faire alliance; ils réſolurent de s'unir tous contre Y-kong: mais ce prince, qui en fut averti, agit auprès de Ling-kong, le gagna par argent, & il écarta, par ce moyen, la tempête qui qui alloit fondre ſur lui. Il ſe retira, avec ſes troupes, dans ſes états.

611.

L'année ſuivante, il y eut une grande famine dans les états de Tchao-kong, prince de Song. Son frère Ouen-kong, qui, par ſon affabilité, avoit gagné le cœur du peuple, fit diſtribuer tout ce qu'il avoit de grains, principalement aux vieillards au-deſſus de 70 ans, que l'âge ou les infirmités rendoient plus dignes de compaſſion. Il honoroit la vertu & les talens. Tous les jours, il ſe rendoit aux tribunaux, afin que le peuple, à ſon exemple, les reſpectât. Tout le monde étoit sûr de trouver en lui un protecteur. La princeſſe Siang, qui étoit de la famille impériale, & ſœur de Siang-ouang, charmée de ſes belles qualités, les publioit par-tout.

Tchao-kong, au contraire, prince ſans vertu, & que la ſeule cupidité dirigeoit, content d'être en place, s'occupoit à peine du gouvernement de ſes états. Cette indolence le fit mépriſer de ſes ſujets, autant que ſon frère Ouen-kong s'en fit chérir & eſtimer par ſes belles qualités. La princeſſe Siang, ſur-tout, ne pouvoit ſouffrir Tchao-kong; la haine qu'elle avoit pour lui étoit ſi violente, que, ſoit amour pour le bien public, ſoit quelque autre motif, elle réſolut de le faire mourir. Une partie de chaſſe, que Tchao-kong étoit allé faire du côté du lac Mong-tchou, fournit, à cette princeſſe, l'occaſion d'accomplir

d'accomplir ſon deſſein. A peine fut-il parti, qu'elle ordonna au capitaine de ſes gardes de le ſuivre avec des troupes, & de s'en défaire; ordre qui fut ponctuellement exécuté. Ceux qui accompagnoient Tchao-kong ſe défendirent, mais ils furent battus, & Tchao-kong tué. Il avoit gouverné la principauté de Song, l'eſpace de neuf ans. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 611. *Kouang-ouang.*

A la première nouvelle qui s'en répandit, les princes de Tçin, de Ouei, de Tchin & de Tching, envoyèrent des troupes ſous la conduite de leurs généraux, avec ordre de s'informer exactement des motifs de cet attentat, & d'établir enſuite, avec juſtice, celui qui devoit ſuccéder à Tchao-kong. A leur arrivée, ces généraux trouvèrent les troupes de Song en diſpoſition de les empêcher de cauſer du déſordre ſur leurs terres, ce qui les obligea de ſe contenter de ſavoir ce qui avoit occaſionné la mort de Tchao-kong, & d'établir, ſuivant leur commiſſion, Ouen-kong dans la principauté de Song. 610.

Y-kong, prince de Tſi, ſubit le même ſort l'année ſuivante, quatrième du règne de KOUANG-OUANG. Du vivant de Tchao-kong, ſon père, Y-kong avoit eu un procès, pour quelques terres, contre le père de Ping-tchou, qu'il perdit: il y fut ſi ſenſible, qu'ayant ſuccédé à la principauté de Tſi, il voulut s'en venger. Pour cet effet, il fit exhumer le corps du père de Ping-tchou, mort depuis peu, & lui ayant fait couper les pieds, il le fit mettre ſur une charrette, & conduire, à la voirie, par Ping-tchou & par Yen-tſi, dont il avoit enlevé la femme. Ces deux malheureux conducteurs frémiſſoient de rage; ils obéirent cependant. Étant arrivés au lieu où ils devoient laiſſer ce cadavre, Ping-tchou, qui avoit un bâton à la main, en frappa légèrement Yen-tſi, qui s'en mit en colère; alors Ping-tchou lui dit: « Eh quoi! on vous 609.

Avant l'Ere Chrétienne. 609. *Kouang-ouang.*

» enlève votre femme, & vous ne dites rien, & pour une » bagatelle vous vous irritez si fort » ? « Que peut-on dire, » lui répliqua Yen-tsi, d'un homme qui voit tranquillement » couper les pieds à son père » ? Ping-tchou comprenant, par ces paroles, les sentimens de vengeance, que Yen-tsi avoit dans le cœur, s'ouvrit à lui, & tous deux complotèrent de se défaire de Y-kong.

Ce prince vindicatif avoit coutume d'aller se promener dans un bois assez près de la ville ; ils choisirent cet endroit pour exécuter leur dessein. Y-kong y fut, sur le soir, & s'enfonça assez avant dans le bois. Ping-tchou & Yen-tsi, qui le guettoient, fondirent sur lui le sabre à la main, & l'étendirent mort sur la place ; ensuite ils s'évadèrent, à la faveur de la nuit, & se mirent en lieu de sûreté. Il n'y avoit que quatre ans, que Y-kong gouvernoit la principauté de Tsi ; comme il n'avoit point laissé d'enfans, son frère Hoei-kong lui succéda.

Les états de Lou étoient encore plus malheureux. Ouen-kong, qui en étoit prince, mourut dès le commencement de cette même année ; il avoit eu de King-yng, sa seconde femme, un fils, appellé Siuen-kong. Cette princesse, prévoyant que celui pour lequel Siang-tchong se déclareroit, succéderoit à Ouen-kong, n'avoit rien oublié pour le gagner. Elle lui avoit confié l'éducation de son fils. Siang-tchong avoit pris tant d'inclination pour ce jeune prince, qu'à la mort de Ouen-kong il résolut de le mettre sur le trône. Il proposa la chose à Chou-tchong son frère, qui n'y voulut jamais consentir, au préjudice des enfans de la première femme de Ouen-kong, à qui la principauté appartenoit de droit.

Siang-tchong vit bien que son frère seroit toujours contraire à ses vues. Pour les appuyer, il fit un traité secret avec Hoei-

kong, nouveau prince de Tſi, qui, ravi de faire alliance avec le prince de Lou, promit de l'aider de toutes ſes forces; après quoi, il attira, dans un lieu écarté, Ou & Chi, tous deux fils de la première femme de Ouen-kong, qui furent inhumainement maſſacrés par ſes ordres; alors, il fit reconnoître Siuen-kong, en qualité de prince de Lou.

Siang-tchong ne pardonnoit point à ſon frère de s'être oppoſé à l'élévation de Siuen-kong. Il lui fit dire de ſe rendre au palais, par l'ordre du prince. Chou-tchong ſe mit en devoir d'obéir, malgré l'avertiſſement que lui donnoit Kong-yen-ou-gin de n'y point aller, parce qu'il y avoit du danger pour ſa vie; mais il n'eut pas fait la moitié du chemin, qu'il ſe ſentit porter un coup qui le renverſa mort ſur la place. A cette nouvelle, Kong-yen-ou-gin ſe retira dans les états de Tſai, avec ſa femme & ſes enfans, pour s'y mettre en ſûreté.

On vit à-peu-près un changement auſſi funeſte dans la principauté de Tçin. Ling-kong, qui en occupoit le trône, n'avoit aucune des qualités d'un prince. Sans vertu, ſans eſprit, ſon cœur étoit naturellement porté au mal; il ne prenoit plaiſir qu'à nuire. Souvent on le voyoit, caché derrière quelque muraille, l'arc à la main, décocher des flèches contre les paſſans, & éclater de rire, quand il avoit bleſſé quelqu'un. Comme il aimoit beaucoup les pattes d'ours, lorſque ſes cuiſiniers manquoient de les faire cuire à propos, ils étoient ſûrs de perdre la vie. Tchao-tun & Sſe-ki l'exhortoient, ſans ceſſe, à ſe corriger, mais ſans ſuccès. Enfin, après lui avoir repréſenté, avec fermeté, le déréglement de ſa conduite, ils lui dirent que, s'il perſiſtoit, ils ſe verroient obligés de ſe donner un autre maître; qu'il leur en coûteroit, mais que le bien du peuple les y forceroit.

V 2

Avant l'Ere Chrétienne. 609. *Kouang-ouang.*

Ling-kong leur promit tout ce qu'ils voulurent ; bien décidé cependant à ne point changer de conduite. Pour avoir plus de liberté, il résolut de se défaire de ces deux censeurs importuns. Il jetta les yeux sur un certain Tso-ni, & lui ordonna de s'introduire, avant le jour, chez Tchao-tun, pour lui ôter la vie. Tsò-ni pénétra dans une salle, où il trouva Tchao-tun, revêtu des habits de sa dignité, profondément endormi sur un coussin. A cette vue, Tso-ni tout tremblant, revint sur ses pas & n'osa attenter aux jours d'un homme si respectable. Dans l'horreur que sa commission lui inspiroit, & craignant d'être puni pour n'avoir pas exécuté les ordres de Ling-kong, il se précipita sur un pieu & finit ainsi sa vie.

Ling-kong, apprenant la mort de Tso-ni, n'en parut point troublé, & ne renonça pas au dessein de se défaire de Tchao-tun. N'ayant pu y parvenir, par cette voie, il résolut d'y employer la trahison.

608.

A la neuvième lune, il invita Tchao-tun à un repas dans son palais. Ce général regarda; comme une grace singulière, l'honneur que lui faisoit son prince. Ti-mi-ming, son lieutenant, ne fut averti de cette invitation, qu'après que Tchao-tun fut parti pour s'y rendre. Il crut son général perdu. Prenant avec lui Ling-tche, son collegue, & une troupe de soldats, il fut droit au palais; & laissant ses gens dehors, il entra dans la salle du repas, en criant : « Un sujet qui a l'honneur de » boire avec son prince, ne doit pas aller au-delà de trois tasses, » sans manquer au respect qu'il lui doit (1) ». Ling-kong, irrité

(1) Usage sagement établi par la politique, pour empêcher les sujets de s'oublier dans l'ivresse. Malgré cette loi, qui n'a pas toujours été exactement suivie, on a

de sa hardiesse, fit lâcher sur lui un gros dogue. Ti-mi-ming, indigné, attendit le chien & le tua. La rumeur, que cette scène excita, fit accourir les soldats que Ling-kong avoit apostés pour poignarder Tchao-tun. Ces satellites se jettèrent sur Ti-mi-ming, qui se défendit en lion. A ce bruit, Tchao-tun se leva de table. Ling-tche, avec ses gens, força le palais, & tomba sur les soldats de Ling-kong; ils en firent un boucherie horrible, mais Ti-mi-ming y perdit la vie. Ling-kong voyant son dessein échoué, & craignant pour ses jours, voulut s'enfuir. Tchao-tchuen, fils de Tchao-tun, le poursuivit & l'atteignit au jardin des pêchers, où il le perça. Tchao-tun envoya après son fils, pour l'arrêter; mais Ling-kong avoit déja reçu le coup mortel. Alors, il lui ordonna d'aller trouver, à la cour impériale, Tching-kong, oncle de Ling-kong, & frère de Siang-kong, & l'inviter à venir prendre possession des états de Tçin.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 608. *Kouang-ouang.*

Cette même année, à la dixième lune, mourut l'empereur KOUANG-OUANG, après six ans de règne. Ce prince méritoit par sa bonté & son affabilité, de gouverner des peuples moins turbulens. Son frère Ting-ouang lui succéda.

607.

TING-OUANG.

La première année du règne de TING-OUANG, le prince de Tchou, revenant d'une expédition contre les Tartares de Lou-hou, passoit, avec son armée, sur les limites des terres de l'empire; TING-OUANG, qui aimoit la paix, craignant

606.

---

vu des princes victimes des débauches qu'ils faisoient avec leurs sujets. Ces orgies se terminoient souvent par des scènes tragiques ou des révolutions, comme il arriva à Tche-kong, prince de Ouei, l'an 470, avant l'ere chrétienne. *Éditeur.*

Avant l'Ere Chrétienne. 606. *Ting-ouang.*

qu'il ne causât quelque désordre, lui envoya Ouang-sun-moan pour le féliciter sur son retour. Le prince de Tchou reçut l'envoyé de l'empereur, avec les cérémonies accoutumées; mais il lui demanda, assez fièrement, comment étoient faites les urnes du grand Yu; si elles étoient grandes ou petites, légères ou pesantes; ajoutant, qu'il auroit quelque curiosité de les voir. C'étoit assez manifester le dessein qu'il avoit de se faire déclarer empereur; car posséder ces urnes, c'étoit, par une suite nécessaire, avoir le sceptre impérial.

Ouang-sun-moan, qui comprit sa pensée, lui répondit: « Prince, la dignité de ceux qui gouvernent les peuples, ne » doit pas s'obtenir par la possession d'urnes grandes ou pe- » tites, légères ou pesantes, mais par la seule vertu. Les urnes » que le chef de la dynastie des *Hia* (le grand Yu) a laissées à » ses successeurs (1), ont été fondues avec les richesses que tous » les peuples, même les plus éloignés, avoient apportées en » hommage à l'empire des *Hia*. Ces urnes ne sont passées aux » *Chang*, & des *Chang* aux *Tcheou*, que parce que les » empereurs ont abandonné la vertu. Un prince qui la pra- » tique, quelque petits que soient ses états, est puissant. Un » prince, au contraire, qui la néglige, quelque grands que » soient ses états, est peu à craindre; le Tien ne verse point » ses bienfaits sur le vice. Quoique la dynastie des *Tcheou* ait » beaucoup perdu de son lustre, le Tien ne l'a point encore

(1) On parle des neuf urnes ou grands vases de métal, appellés *ting*, que Yu fit fondre, & sur lesquels étoient représentées les neuf provinces de la Chine. Ces vases, conservés, avec le plus grand soin, dans la capitale, furent regardés de tout temps, comme la marque distinctive de la dynastie régnante: il sembloit que l'empire dût appartenir à celui qui avoit le bonheur de les posséder. *Éditeur.*

» rejettée ; ainsi, il est inutile de demander, comment sont fai- **Avant l'Ere Chrétienne.**
» tes les urnes du grand Yu ».

Cette réponse fit évanouir toutes les idées d'ambition du prince de Tchou, qui ne songea plus qu'à se retirer tranquillement dans ses états. 606. *Ting-ouang.*

Mou-kong, prince de Tching, mourut cette même année, à la dixième lune, & eut pour successeur Ling-kong son fils. Les princes Tse-kia & Tse-kong, peu contens de ce choix, par l'aversion qu'ils avoient pour Ling-kong, l'assassinèrent l'été suivant, à la sixième lune, & voulurent mettre à sa place Tse-leang, fils d'une concubine de Mou-kong. Tse-leang, prince d'une grande vertu, avoit horreur de l'action de Tse-kia & de Tse-kong. 605. Quoique tous les grands le pressassent d'acepter la couronne, il la refusa constamment, apportant pour raison qu'il n'avoit ni la prudence, ni les lumières nécessaires pour gouverner ; & que quand il les auroit, Siang-kong, son frère, étant son aîné, devoit lui être préféré. Ce refus généreux valut la couronne à Siang-kong, qui fut élu prince de Tching.

La sixième année du règne de Ting-ouang, à la huitième lune, il y eut, sur les trois heures du soir, une éclipse de soleil totale. 601.

Sur la fin de cette même année, suivant l'ancienne coutume des empereurs, Ting-ouang envoya le prince Chan-tse visiter les principautés de Song, de Tchou & de Tchin. Chan-tse fut assez bien reçu dans les états de Song & de Tchou ; cependant avec moins d'honneurs & de respect, qu'on n'en devoit à sa mission ; mais Ling-kong, prince de Tchin, lui fit peu d'accueil. C'est une loi inviolable, que lorsqu'un envoyé de l'empereur arrive, on va le recevoir sur la frontière. On

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 601. *Ting-ouang.*

fait raccommoder les chemins par où il doit passer ; on lui donne une escorte & des mandarins pour l'accompagner, & des gens pour le servir ; les mandarins & soldats des villes vont au-devant de lui ; on lui prépare des logemens commodes, richement meublés, & il est défrayé tout le temps qu'il demeure dans un endroit. Le prince de Tchin ne lui rendit aucun de ces honneurs.

Le prince Chan-tse, de retour à la cour de l'empereur, se plaignit du mépris avec lequel il avoit été reçu du prince de Tchin. Cet envoyé étoit de la famille impériale des *TCHEOU*; lui avoir manqué, c'étoit, disoit-il, manquer à l'empereur lui-même, puisqu'il le représentoit dans la commission dont il l'avoit chargé. Il fit encore entendre à TING-OUANG, que cette transgression des loix & des usages, manifestoit dans le prince de Tchin des sentimens de révolte, qu'il falloit réprimer ; que les souffrir, c'étoit montrer trop de foiblesse & l'enhardir à tout oser.

TING-OUANG, qui aimoit la paix, crut devoir dissimuler son ressentiment, plutôt que de s'attirer des querelles avec les autres princes, qui ne respiroient pas moins l'indépendance que celui de Tchin.

600.

Ling-kong, plongé dans les plaisirs, menoit une vie indigne d'un prince. Mou-kong, prince de Tching, avoit une fille, appellée Hia-ki, qu'il avoit donnée en mariage à Kia-tching-chou, premier ministre du prince de Tchin. Ling-kong en devint amoureux, & avoit des assiduités auprès d'elle : il entretenoit ce commerce de galanterie, par le moyen de Kong-ning & de Y-hing-fou. Sie-ye, un de ses officiers, lui représenta le tort qu'il se faisoit à lui-même & à son ministre. Le zèle de Sie-ye déplut à Ling-kong ; comme il s'en plaignoit

à

à Kong-ning & à Y-hing-fou, ces deux favoris crurent lui faire plaisir de le délivrer des importunes représentations de Sie-ye ; ils l'assassinèrent. Peu de temps après, ce prince se trouva chez son ministre, avec ses deux complices & le piqua par quelques propos ironiques. Hia-tching-chou y fut si sensible, qu'il sortit brusquement de chez lui, & pour se venger de l'injure que son maître faisoit à son honneur, il le perça d'une flèche & l'étendit sur la place. Ses deux favoris, pour se dérober à une mort semblable, prirent la fuite, & cherchèrent un asyle dans la principauté de Tchou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 600. *Ting-ouang.*

Kong-ning & Y-hing-fou peignirent l'action de Hia-tching-chou avec des couleurs si noires, qu'ils engagèrent le prince de Tchou à venger la mort de Ling-kong. Il choisit pour cela, le temps que Tching-kong, fils de Ling-kong, qui lui avoit succédé, étoit allé voir le prince de Tçin ; & afin que le prince de Tsi, leur allié, ne s'opposât point à son dessein, il lui fit dire, qu'il ne prenoit les armes que pour venger la mort de Ling-kong. Il déclara aux grands & au peuple de Tchin, qu'il n'en vouloit qu'au perfide Hia-tching-chou, qui avoit assassiné leur maître. Les peuples de Tchin le laissèrent entrer librement sur leurs terres, & il se saisit de Hia-tching-chou, qu'il fit cruellement mourir. L'intention du prince de Tchou n'étoit pas de s'en retourner après cet acte de justice ; mais le prince de Tchin, sur la première nouvelle qu'il eut de l'entrée de ce prince dans ses états, accourut avec un corps considérable de troupes. Le prince de Tsi, de son côté, se disposoit aussi à secourir son allié ; mais celui de Tchou ne jugea pas à propos de les attendre, & se retira sans avoir rien entrepris.

Le prince de Tchou étoit fâché de n'avoir pu profiter de

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 600. *Ting-ouang.*

l'imprudence qu'on avoit eue, de le laisser entrer dans les états de Tchin. Il fit de nouvelles levées, & alla tout-à-coup mettre le siége devant la principale ville de Tching. Cette ville, qui ne s'attendoit pas à une insulte aussi brusque, n'avoit pas fait de magasins; elle se trouva, au bout de dix-sept jours, réduite à la dernière extrêmité. Siang-kong, prince de Tching, qui s'y étoit renfermé, voyant qu'il ne pouvoit tenir plus long-temps, proposa au prince de Tchou, de le reconnoître pour roi, & de se regarder, dorénavant, comme relevant de lui. Les officiers du prince de Tchou ne vouloient point qu'il acceptât cette proposition; mais lui, ravi d'être reconnu pour roi par le prince de Tching, crainte de perdre cet avantage, prit les ôtages que ce prince lui offroit, & leva le siége.

King-kong, prince de Tçin, sur la nouvelle qu'il eut que Siang-kong étoit extrêmement pressé dans sa ville, envoya toutes ses troupes à son secours, sous la conduite de Siun-lin-fou, son général, qui arriva lorsque tout étoit conclu. Ce

599. général vouloit retourner sur ses pas; mais Sien-kou, son lieutenant, s'y opposa. Il lui représenta que leur prince ayant pris le titre de *Pa*, il falloit en soutenir l'honneur par quelque action éclatante: que les autres princes regarderoient comme un manque de bravoure, de leur part, de n'avoir osé attaquer un ennemi, qu'ils étoient venus chercher, & que leur souverain les rendroit responsables de la tache qu'ils imprimeroient à ses armes & à son nom.

Siun-lin-fou prit conseil des officiers qui avoient le plus d'expérience; ils furent presque tous d'avis de s'en retourner; mais Sien-kou, persistant dans le sien, fit avancer le corps de troupes qui étoit sous ses ordres, & marcha aux ennemis. Quand Sien-kou fut parti, Han-hien-tse conseilla à son géné-

ral de le fuivre, pour le foutenir, afin qu'on ne pût lui reprocher de l'avoir abandonné. Siun-lin-fou fe mit en marche, & rejoignit Sien-kou au pays de Pi, où les ennemis étoient campés. Le lendemain, ce général les fit charger; le choc fut rude, & le terrein chaudement difputé; mais les troupes de Tçin furent maltraitées, & contraintes de fe retirer, après avoir laiffé fur le champ de bataille une bonne partie de leurs meilleurs foldats.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 599. *Ting-ouang.*

Siun-lin-fou ayant ramené les débris de fon armée, King-kong le fit charger de chaînes, lui & fes principaux officiers, & vouloit les faire mourir. Sfe-tchin-tfe, inftruit de cet ordre, dit à fon prince, que les actions de bravoure que Siun-lin-fou & fes officiers avoient faites, & les fervices importans qu'ils avoient rendus à l'état, follicitoient hautement leur grace: « La perte d'une bataille, ajouta-t-il, ne diminue rien de » votre puiffance, ni de votre gloire. Vous êtes comme le » foleil, qui ne brille pas moins, après l'éclipfe, qu'auparavant ». Cette louange délicate eut fon effet. King-kong ordonna d'amener à la cour fes généraux enchaînés. Il leur fit ôter leurs fers, & les rétablit dans leurs emplois; mais ayant appris la défobéiffance de Sien-kou, il lui fit fubir la rigueur des loix de la guerre, à la tête de l'armée, la onzième année de TING-OUANG.

La quinzième année, du règne de ce prince, & le premier de la fixième lune, au matin, il y eut une éclipfe de foleil. 592.

Quoique TING-OUANG fût un prince pacifique, il fe vit cependant obligé, la dix-feptième année de fon règne, de repouffer les Tartares de Maou. Ces peuples, naturellement inquiets & avides de butin, ravagèrent les frontières de l'empire. King-kong, prince de Tçin, avoit commencé à négocier 590.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 590. *Ting-ouang.* la paix avec eux, & il l'auroit conclue, sans la vanité de Lieou-kang-kong. Ce général, se voyant à la tête des troupes de l'empire, crut qu'il étoit de son honneur de donner bataille; son armée fut entièrement défaite, & si le prince de Tçin ne fût accouru à son secours, la ruine des terres impériales étoit inévitable.

Le reste du règne de TING-OUANG fut assez paisible; les princes mêmes, soit qu'ils fussent las de tant de guerres, soit que l'exemple de l'empereur les portât à la paix, se tinrent tranquilles, à l'exception du prince de Tchou, qui fit quelques courses de peu de conséquence, dans les états de Ouei & de Lou. L'hiver, de la dix-huitième année du règne de TING-OUANG, ils s'assemblèrent, à Chou, au nombre de onze; savoir,
589. les princes de Tchou, de Tsin, de Song, de Tchin, de Ouei, de Tching, de Tsi, de Tsao, de Tchu, de Sie & de Tseng, & firent alliance. Les princes de Tsai & de Hiu demandèrent d'entrer dans cette confédération: quant au prince de Tçin, il étoit trop étroitement lié avec TING-OUANG, dont il avoit épousé une fille, pour aller contre son inclination à la paix; ainsi l'empire commença à respirer.

La vingt-unième année du règne de TING-OUANG, la mon-
586. tagne Léang-chan, où est une des sources de la rivière Fen-choui, s'affaissa considérablement. Cette même année, à la onzième lune, mourut TING-OUANG; Kien-ouang, son fils, lui succéda.

KIEN-OUANG.

Dès les commencemens du règne de KIEN-OUANG, King-
585. kong, prince de Tçin, transféra sa cour à Siu-tien, au confluent

des rivières de Fen-choui & de Hoei-choui, parce que la situation en étoit plus agréable & plus commode pour le transport des vivres, que l'endroit qu'il quittoit. Il ne fit ce changement qu'après avoir consulté les grands & les mandarins, qui tous furent d'avis de préférer Siu-tien à Siun-hia-chi, où King-kong avoit d'abord eu dessein de s'établir. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 585. *Kien-ouang.*

Les limites de l'empire ne s'étendoient alors que jusqu'au fleuve Kiang. Tout ce qui étoit au midi de ce fleuve, étoit regardé comme un pays habité par des barbares. La seconde année, du règne de KIEN-OUANG, parut un prince de ce pays, qui se disoit roi de Ou (1) : c'étoit un descendant de Tai-pé, frère de Ki-lié, père de Ouen-ouang. Afin de laisser la liberté à son père de suivre le penchant qui le portoit à choisir Ki-lié pour son héritier, il avoit quitté sa famille, & étoit allé au-delà du Kiang, fonder le royaume de Ou. Ce prince étoit le dix-neuvième de la race de Tai-pé. 584.

Lorsque le prince de Tchou alla dans les états de Tching, pour faire mourir Hia-thing-chou, il vouloit enlever Hia-ki, sa femme, qui étoit cause de sa mort & de celle de Ling-kong son prince; mais, à la solicitation de Ou-tchin, il ne l'avoit point emmenée. Ou-tchin, pour la soustraire aux entreprises de Tsé-fan, l'avoit conduite dans la principauté de Tching.

Quelque temps après, le prince de Tchou envoya Ou-tchin vers celui de Tsi, pour négocier quelques affaires. Au lieu d'aller à sa destination, Ou-tchin prit le chemin des états de Tching, d'où il se rendit, avec Hia-ki, à la cour du prince de Tçin, qui lui fit grand accueil. Quand le prince de Tchou

(1) Aujourd'hui Sou-tcheou dans la province de Tche-kiang.

Avant l'Ere Chrétienne. 584. *Kien-ouang.*

apprit ce manque de fidélité, il entra dans une colère si violente, qu'excité encore par Tsé-fan, il fit mourir impitoyablement toute la famille de Ou-tchin, & s'empara de tous ses biens.

Pour se venger de cette inhumanité inouie, Ou-tchin sollicita le prince de Tçin, de le laisser aller auprès du prince de Ou, dont la puissance devenoit redoutable, depuis les courses qu'il avoit faites sur les terres de Tan. Il lui demanda encore de lui donner vingt-cinq hommes, pour sa suite, & cent soldats aguerris & formés à tous les exercices. King-kong les lui accorda.

Ou-tchin se rendit auprès du prince de Ou, avec sa petite troupe, & en fut accueilli. Ce prince, pour lui montrer sa puissance, voulut lui faire voir la revue de ses troupes. Ou-tchin, à cette occasion, lui parla de la manière dont les princes de l'empire faisoient la guerre, & fit venir ses cent soldats: il leur commanda l'exercice de l'arc & de la flèche, à pied & à cheval, de la pique & du sabre; leur fit faire des attaques & des défenses, montés sur des chariots de bataille, & tous les autres exercices militaires. Le prince de Ou, qui avoit l'ame guerrière, fut charmé de les voir manœuvrer.

Ou-tchin, profitant habilement des dispositions de ce prince, lui offrit ses cent soldats, & son fils Hou-yong pour les commander. Il lui insinua, que rien ne lui seroit plus facile que de former ses troupes aux mêmes exercices, & de se rendre redoutable aux autres princes. Cette ouverture lui inspira l'ambition de s'agrandir: il accepta les offres de Ou-tchin, & se servit de lui, pour exercer ses troupes. Quand Ou-tchin vit qu'elles étoient en état de tenir la campagne, il conseilla à ce prince d'entrer sur les terres de Tchou, comme étant voisines

des siennes, & plus à sa propice. Ce conseil, qui servoit le ressentiment & la vengeance de Ou-tchin, plut au prince de Ou. Il alla insulter celui de Tchou, battit son général, prit Maling & Tchou-lai, & après avoir gagné sept batailles contre lui, il lui enleva le pays de Man-y, qui relevoit de la principauté de Tchou. Il étendit les limites de son royaume, au point de le disputer en puissance aux princes de l'empire, par le démembrement de leurs états, qu'il ajouta aux siens.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 584. *Kien-ouang.*

Ou-tchin, satisfait de s'être vengé du prince de Tchou, retourna à Tçin. Cependant, dans la crainte que le prince de Ou ne fût obligé de faire diversion, pour tenir en respect les peuples de Tan, qui n'auroient pas manqué de profiter de l'occasion & d'user de représailles contre lui, il engagea le prince de Tçin à leur déclarer la guerre. King-kong ordonna à Sse-siei, un de ses généraux, de marcher avec un corps de troupes, pour tenir en échec celles de Tan.

Ce prince, visitant un jour le tribunal de la guerre, y vit un prisonnier chargé de chaînes, que le prince de Tching avoit fait sur celui de Tchou : ce prisonnier se nommoit Tchong-y; il étoit maître de la musique du prince de Tchou, & excelloit à jouer de la guitare. King-kong fut curieux de l'entendre. Il fut si charmé de l'harmonie & de la délicatesse de ses accords, qu'il lui rendit la liberté, & le renvoya, comblé de présens, au prince de Tchou. Celui-ci sachant le plaisir qu'il feroit à King-kong, de lui céder ce musicien, le lui renvoya par un prince de sa famille, en lui faisant demander son amitié.

King-kong mourut peu de temps après, & eut pour successeur son fils Li-kong, qui soutint, avec honneur, la gloire de sa famille. La troisième année de son règne, qui étoit la huitième de KIEN-OUANG, il engagea les princes de l'empire

578.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 578. *Kien-ouang.*

à aller rendre leurs hommages à l'empereur. Plusieurs y vinrent, d'autant plus volontiers, que l'empereur, sans rien perdre de sa majesté, en agissoit gracieusement avec eux. Parmi ceux qui n'y vinrent pas, Huan-kong, prince de Tsin, fut celui qui fit paroître le plus d'éloignement à faire cette démarche. Li-kong en fut si outré, qu'après les cérémonies, il engagea les princes de Lou, de Tsi, de Song, de Hoei, de Tching, de Tsao, de Tsou & de Teng, d'en tirer vengeance. Huan-kong vit bien que sa désobéissance lui attireroit quelque affaire, aussi se prépara-t-il à se défendre, si on l'attaquoit. Les princes ligués le trouvèrent, à Ma-joui, à la tête de son armée, rangée en bon ordre, prêt à leur tenir tête. Ils ne laissèrent pas de l'attaquer, mais il soutint fièrement leur choc. Li-kong, prince de Tçin, à la tête de ses gens accoutumés à vaincre, poussa si vivement le centre de l'armée de Huan-kong, qu'il le mit en déroute, & tombant ensuite sur l'aile droite, qui faisoit le plus de résistance, il la rompit & décida la victoire. On perdit beaucoup de monde de part & d'autre. Du côté des princes, Siuen-kong, prince de Tsao, y perdit la vie. Tching-kong, poussé par l'envie de régner, tua l'héritier présomptif des états de Tsao, & se fit reconnoître par les troupes. Huan-kong se retira avec les débris de son armée. Le chagrin qu'il eut de la perte de cette bataille, le fit tomber malade, & peu de mois après il mourut; son fils King-kong lui succéda.

576.

Li-kong, indigné de la trahison de Tching-kong, ne voulut cependant pas l'en punir sur le champ, quoique les princes l'en sollicitassent, de peur de faire de la peine aux troupes de Tsao; mais l'année suivante, il entra dans ses états, se saisit de sa personne, & le conduisit à la cour impériale, afin que

l'empereur

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 576. *Kien-ouang.*

l'empereur le jugeât, ſuivant les loix de l'empire. Il vouloit donner à Tſé-tſang la place de Tching-kong ; mais Tſé-tſang la refuſa ; en s'excuſant de n'avoir pas les qualités néceſſaires pour gouverner: il ſe retira même dans la principauté de Song, pour n'être pas preſſé de nouveau de l'accepter.

575. La onzième année du règne de KIEN-OUANG, le premier de la ſixième lune, vers les deux heures après-midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Le prince de Tching rompit avec Li-kong, prince de Tçin, pour ſe joindre à celui de Tchou, qui lui avoit cédé le territoire de Tſé-ſse. Ces deux princes s'abouchèrent à Ou-tching, où ils firent enſemble une ligue, offenſive & défenſive. Li-kong, informé que cette ligue s'étoit faite, principalement contre lui, prit la réſolution de les prévenir. Il ordonna à toutes ſes troupes, de ſe tenir prêtes au premier ordre. Le prince de Tching dépêcha un courier au prince de Tchou, pour lui demander du ſecours.

A la cinquième lune, Li-kong fit paſſer le Hoang-ho à ſes troupes, pour entrer dans les états de Tching, & à la ſixième lune, il rencontra à Yen-ling (1) l'armée combinée de Tchou & de Tching, commandée par les deux princes en perſonne. Trouvant ces princes retranchés, il jugea qu'ils ne vouloient pas hazarder le ſort d'une bataille; alors il fit garder tous les chemins, pour leur couper les vivres. Cependant il y avoit, de temps en temps, de légères eſcarmouches entre eux, où, le plus ſouvent, les troupes des deux princes étoient battues: Une de ces rencontres fut ſur-tout funeſte au prince de Tchou. Ce prince voulut lui-même faire une ſortie ſur un des quar-

(1) Aujourd'hui Yen-hing-hien, dépendant de Cai-fong-fou dans le Honan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 575. *Kien-ouang.*

tiers du prince de Tçin. Lieou-ki, qui le commandoit, étoit fort habile à tirer de l'arc ; il laissa approcher le prince de Tchou, & lui décocha une flèche qui lui creva l'œil & le renversa de dessus son cheval. Lieou-ki, faisant avancer sa troupe, eut bon marché de l'ennemi, qu'il obligea de rentrer, en désordre, dans son camp.

La blessure du prince de Tchou ne fut pas jugée mortelle, mais elle lui fit prendre la résolution de s'en retourner. La difficulté étoit de le faire avec assurance. Ce prince manda ses principaux officiers pour tenir conseil. Tsé-fan, qui commandoit le corps de bataille, ne vint pas, à cause de l'ivresse où il s'étoit plongé. Il fut résolu que, la nuit même, on décamperoit. A minuit, toute l'armée se mit en marche pour Hia-pa, & abandonna son bagage & ses provisions à l'ennemi. Le prince de Tchou n'avoit rien témoigné à Tsé-fan sur son ivresse, mais étant arrivé à Hia-pa, il le fit mourir, à la tête de son armée.

La douzième année du règne de KIEN-OUANG, à la douzième lune, avant midi, il y eut une éclipse de soleil.

574.

Depuis la journée de Yen-ling, Li-kong avoit pris, avec ses officiers, un ton d'arrogance & de fierté, qui leur étoit insupportable. Fan-ouen-tsé, de sa famille, lui fit dire, par un de ses officiers : « Un prince qui passe les bornes de l'orgueil, » doit regarder les victoires qu'il remporte, comme de grands » châtimens du Tien. J'en vois déja les tristes suites ; & si » quelqu'un m'aime, qu'il vienne me percer le cœur & m'é» pargner le chagrin d'être témoin des malheurs que je pré» vois ». Cette crainte le saisit si vivement, qu'il en mourut à la sixième lune.

Li-kong fit à peine attention à cet avertissement, & ne fut

point touché de cette mort : il en conçut cependant des soupçons contre ses plus fidèles sujets, qu'il destitua de leurs emplois, pour mettre à leur place des étrangers qu'il protégeoit. Kiao-ki, homme hardi, que la faveur de Li-kong autorisoit à tout oser, s'empara des terres de Y-yang-ou, en lui promettant la protection du prince. Kiao-tchou, à l'exemple de Kiao-ki, voulut aussi s'approprier les terres de Tchang-yu ; mais celui-ci, moins complaisant que Y-yang-ou, s'y opposa ; il lui en coûta d'être mis à la *cangue*. (1) Sa femme, ses enfans, & toute sa famille, furent resserrés dans une étroite prison.

Louen-chou & Kiao-tchi, indignés de ce que Li-kong permettoit ces injustices, s'en plaignirent en présence du prince Fei de Tchou, qui avoit été fait prisonnier à la bataille de Yen-ling. Ce prince approuva leur projet, de mettre Tao-kong, qui étoit alors à la cour impériale, à la place de Li-kong, dont ils résolurent de se défaire. Kiao-tchi fut trouver Tao-kong, & revint après avoir pris des mesures avec lui, pour l'exécution de leur dessein.

Quelques jours après, Li-kong fit une partie de chasse avec

(1) *Cangue*. Ce sont deux pièces de bois échancrées par l'un de leurs côtés, qui se joignent, en forme de collier, autour du cou d'un criminel, & l'empêchent de porter sa main à sa bouche ; de manière qu'il mourroit de faim, si quelqu'un n'avoit la charité de le faire manger. Selon la qualité du crime, ce fardeau incommode est plus ou moins pesant ; il y en a depuis cinquante-six livres jusqu'à deux cens, & de quatre pieds quarrés, sur cinq ou six pouces d'épaisseur. Le juge fait couvrir les jointures de ces deux pièces de bois, par deux longues bandes de papier de quatre doigts de large, qu'on scelle, pour empêcher que le *cangue* ne puisse être ouvert, & sur lesquelles on écrit, en gros caractères, la nature du crime & le temps que doit durer le châtiment. Quand ce temps, plus ou moins long, est expiré, les officiers du tribunal conduisent le criminel devant le juge, qui, après une courte exhortation, le délivre, lui fait donner le *pan-tse* ou la bastonnade, & lui permet de se retirer. *Éditeur*.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
574.
Kien-ouang.

les princeſſes ; il l'interrompit pour leur donner un repas, ordonnant aux grands, qui l'accompagnoient, de la continuer. Kiao-tchi tua un ſanglier, dont l'eunuque Mong-tchang s'empara. Kiao-tchi, piqué de ſa hardieſſe, le renverſa d'un coup de flèche. Li-kong jugea, par cette action, que Kiao-tchi étoit appuyé par un parti. Il communiqua ſes ſoupçons à Siu-tong, qui lui dit qu'il falloit que les Kiao, comme étant de la même famille, fuſſent les chefs de ce parti. Li-kong, ſur cet indice, donna des ordres pour les arrêter & les faire mourir.

Les trois Kiao, ayant été avertis de ce qui ſe tramoit contre eux, raſſemblèrent tout ce qu'ils purent de leurs amis, & réſolurent de vendre chèrement leur vie. Mais Siu-tong & Y-yang-ou prirent, avec eux, des ſoldats déterminés, & forcèrent les trois Kiao, dans une maiſon où ils s'étoient retranchés. Tchang-yu renverſa, d'un coup de pertuiſane, Kiao-ki ; Cou-tching-chou tua Kiao-tchou. Kiao-tchi, voyant la maiſon forcée, alla ſe cacher ſur un char, où il fut découvert & tué. Après cette ſanglante exécution, Siu-tong conſeilla à Li-kong de ſe défaire auſſi de Louen-chou & de Tchong-hang-yen ; mais ce prince n'y voulut jamais conſentir. Louen-chou & Tchong-hang-yen, jugeant que Li-kong pourroit, dans la ſuite, revenir ſur eux, réſolurent de le prévenir ; ils choiſirent, pour l'exécution de leur deſſein, le temps où ce prince iroit viſiter Tſiang-li-chi, officier qu'il aimoit beaucoup & qu'il voyoit ſouvent. A la première lune,
573. de la treizième année du règne de KIEN-OUANG, Li-kong étant ſorti accompagné ſeulement de Siu-tong, Louen-chou & Tchong-hang-yen l'enlevèrent, lui & Siu-tong, ſans aucune difficulté. Ils les conduiſirent, l'un & l'autre, dans une maiſon

particulière, où ils commencèrent par faire mourir Siu-tong. Ils eurent la délicatesse de ne vouloir pas tremper leurs mains dans le sang de Li-kong, mais ils chargèrent Tching-hoa de cette commission; après quoi, mettant son corps sur un char, ils le firent enterrer, sans cérémonies, hors de la porte orientale de la ville de Y. Cependant, ils avoient dépêché courier sur courier, à la cour impériale, pour inviter Tao-kong à venir prendre possession de la principauté de Tçin. Ce prince, âgé seulement de dix-neuf ans, gouverna ce royaume, avec toute la prudence d'un homme consommé dans les affaires.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 573. *Ling-ouang.*

L'année suivante, à la neuvième lune, mourut l'empereur KIEN-OUANG; il eut pour successeur son fils Ling-ouang. 572.

LING-OUANG.

Les commencemens du règne de LING-OUANG furent assez paisibles, à cause de l'ascendant que le prince de Tçin avoit pris sur les autres. Le prince de Tchou, qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir perdu un œil à la journée de Yen-ling, & le prince de Tching, qui avoit été la cause de cette blessure, étoient les seuls qui ne suivissent pas aveuglément ses volontés. A la première année de LING-OUANG, une armée, composée des troupes de Tçin, de Song & de Ouei, entra dans les états de Tching, & mit tout à feu & à sang; ce qui obligea ce prince de quitter le parti du prince de Tchou, & de se joindre à ses ennemis. 571.

L'année suivante, Tse-tchong, fils du prince de Tchou, voulut se faire un nom, en reprenant, sur le prince de Ou, les terres qu'il leur avoit enlevées. Il trouva qu'il avoit affaire à des gens qui savoient vaincre : il fut battu dans toutes les 570.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 570. *Ling-ouang.*

occasions, & son armée réduite de plus des deux tiers; ce qui lui causa un si grand chagrin, qu'il en mourut, peu de jours après son retour.

Cette même année, Tao-kong, prince de Tçin, fit jurer à tous les princes de son parti, qui étoit le plus considérable, par le nombre & par la puissance, de s'unir pour pacifier l'empire. Il entreprit encore de le faire jurer à tous les Tartares, & fut assez heureux pour en venir à bout, à la dixième lune de l'année suivante.

569. Les états du prince de Tching touchoient de trop près ceux du prince de Tchou, pour que celuic-i le laissât en paix, après s'être ligué avec ses ennemis. La huitième année du règne de

564. LING-OUANG, il entra sur ses terres avec une puissante armée, le força d'abandonner le parti du prince de Tçin, pour prendre le sien. Mais à peine cette ligue fut-elle signée, que Tao-kong, à la tête des princes de Song, de Lou, de Ouei, de Tsao, de Kiu, de Tsou, de Teng, de Sie, de Ki, de Siao-tsou & de Tsi, fondit sur ses états, & l'obligea, de nouveau, de renoncer à son alliance avec le prince de Tchou.

Quelques mois après, ces mêmes princes confédérés, firent entrer dans leur ligue le prince de Ou, à qui ils rendirent le pays de Tcha, qui lui avoit appartenu, & qu'ils avoient repris sur le prince de Tchou.

La onzième année du règne de LING-OUANG, à la neuvième

561. lune, mourut Cheou-mong, prince de Ou. Il laissa quatre fils; savoir, Tchou-fan l'aîné; le second, Yu-tsai; Yu-mey, le troisième, & Ki-tcha, le quatrième. Ce dernier étoit celui, des quatre, qui réunissoit le plus les qualités d'un grand prince, & Cheou-mong avoit dessein d'en faire son successeur. Il s'en étoit expliqué; mais Ki-tcha, ennemi de toute injustice, refusa,

en disant, que ce rang appartenoit de droit à son aîné, & que leur père ne pouvoit l'en priver. Tchou-fan, de son côté, pour déterminer son frère, insistoit sur la volonté de Cheou-mong; mais Ki-tcha, pour ne point être obligé d'accepter, se retira dans les montagnes, & Tchou-fan persista dans son refus, jusqu'à ce que les grands & le peuple le contraignirent de prendre le gouvernement.

Avant l'Ere Chrétienne. 560. *Ling-ouang.*

A la seconde lune, de la treizième année du règne de l'empereur Ling-ouang, il y eut une éclipse de soleil, sur les deux heures après-midi. 559.

En été, à la quatrième lune, le prince de Tçin, à la tête des troupes de douze autres princes, entra sur les terres du prince de Tsin; il arriva des premiers sur le bord de la rivière King-ho, & fit construire des barques. Les troupes de Lou & de Kiu passèrent, & furent camper à l'autre bord. Comme le King-ho coule de l'occident vers l'orient, le prince de Tsin y fit jetter du poison, qui fit périr beaucoup de monde de l'armée des princes confédérés. Pour éviter ce danger, Tse-kiao, général des troupes de Tching, poussa plus avant, & fut suivi de tous les autres. On avança jusqu'à Yulin, sans qu'il parût que le prince de Tsin se mît en devoir de se soumettre.

Siun-yen, général de Tçin, craignant d'exposer ses troupes à quelque surprise, si elles pénétroient plus avant, fit publier, dans toute l'armée, qu'on eût à se tenir prêt à partir le lendemain dès la pointe du jour. Il reprit la route de l'est, & fut suivi de toutes ses troupes, excepté de Louen-tchen, qui fut indigné de cette retraite. Cet officier, appercevant, sur une colline, un détachement des ennemis, fondit sur eux avec un peloton de soldats déterminés, & les mit en fuite; mais il lui

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

559.

Ling-ouang.

en coûta la vie. Quand Louen-ngan, frère de Louen-tchen, vit que Si-yang ne ramenoit point son frère, il le soupçonna de l'avoir tué, parce qu'il n'avoit point vu paroître d'ennemis. Il le menaça de se venger de cette prétendue trahison. Si-yang, connoissant le naturel bouillant de Louen-ngan, craignit qu'il n'en vînt aux dernières extrêmités; ce qui l'obligea de se retirer auprès du prince de Tsin.

558. La quatorzième année du règne de LING-OUANG, le dernier de la quatorzième lune bissextile, sur les cinq heures après-midi, il y eut une éclipse de soleil, non visible en Chine.

557. L'année suivante, il y eut un démêlé, de peu de conséquence, entre les princes de Ouei & de Tsao. Celui de Ouei ayant formé une partie de chasse, la poussa jusqu'à Tchong-kieou qui appartenoit au prince de Tsao. Quelques personnes de la suite du prince de Ouei, s'étant écartées, voulurent entrer dans Tchong-kieou; les citoyens leur en fermèrent les portes, & les chargèrent d'injures. Les gens de Ouei en portèrent leurs plaintes à leur prince, qui, au lieu de dissimuler, comme le bien de la paix le demandoit, rassembla ses troupes, vint investir Tchong-kieou qu'il prit d'assaut, & y commit des désordres. Le prince de Tsao ne voulut pas user de représailles; il s'en plaignit seulement au prince de Tçin, qui condamna le procédé de celui de Ouei, & l'obligea de réparer le dommage qu'il avoit causé à Tchong-kieou.

Cette même année, le prince de Tsi, ayant augmenté considérablement ses troupes, les divisa en deux corps : il commanda en personne le premier, avec lequel il fut attaquer, du côté du nord, la ville de Tao, de la principauté de Lou; il donna l'autre à Cao-heou, avec ordre d'aller, dans le même temps, assiéger la ville de Fang, située au midi de cette principauté.

cipauté. Siang-kong, prince de Lou, avoit aussi fait deux divisions de ses troupes; l'une marcha, sous ses ordres, contre le prince de Tsi; l'autre, commandée par le général Tsang-hé, s'opposa à Cao-heou. Le prince de Lou n'eut pas plutôt franchi le pas de Yang-kong, peu éloigné de la ville de Tao, qu'il détacha huit cens cuirassiers, sous les ordres de Tseou-chou, de Tsang-tcheou & de Tsang-cou. Ces trois officiers fondirent si brusquement, au milieu de la nuit, sur le prince de Tsi, qu'ils mirent le désordre dans son camp, y firent un grand carnage, & se retirèrent sans avoir perdu aucun des leurs. Cet échec obligea le prince de Tsi à lever le siége de Tao, mais son général Cao-heou se rendit maître de la ville de Fang.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 557. *Ling-ouang.*

L'automne d'ensuite, le prince de Tçin vint, à la tête des autres princes de l'empire, pour mettre celui de Tsi à la raison. Ayant joint ses troupes avec celles de Lou & de ses autres alliés, à Kin-léang, ils marchèrent droit au prince de Tsi, dont l'armée étoit rangée en bataille hors les portes de la ville de Fang. Il y eut une rencontre des plus chaudes, dans laquelle les troupes de Tsi perdirent beaucoup de monde, & furent repoussées jusque dans la ville. 556.

Le prince de Tsi, se voyant acculé dans les murs de Fang, ne vit d'autre parti que de décamper la nuit même, à la faveur de l'obscurité, & d'évacuer la ville.

Les princes ne s'apperçurent de sa retraite que le lendemain matin. Si-kouang en donna aussi-tôt avis au prince de Tçin, qui ordonna à Ping-yu d'entrer dans la ville; lui, avec le corps d'armée, se mit à la poursuite du prince de Tsi. Tchou-chou, à qui il avoit fait prendre les devans, atteignit la queue de l'arrière-garde, la tailla en pièces, fit prisonniers la plupart des

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 556. *Ling-ouang.*

cuiraſſiers, & leur général Tſi-cheou, qu'il envoya au prince de Tçin. Alors ce prince envoya ordre à Tchou-chou de venir rejoindre l'armée : il la diviſa en pluſieurs corps, avec leſquels il fit faire, en même temps, le ſiége de King-tſé, ſous les ordres de Siun-yen & de Si-cai; celui de Chi, par Ouei-kiang & Louen-yng; celui de Lo, par Tchao-ou & Han-ki, tandis que lui & Tchin-tcheou, général des troupes du prince de Lou, furent bloquer Yong-men. Le prince de Tſi, qui ſe trouvoit dans cette dernière ville, vouloit ſe ſauver; mais ſon fils Kou-jong l'arrêta, juſqu'à ce qu'il eût tout diſpoſé pour le conduire en ſûreté. Il choiſit les plus intrépides cuiraſſiers de l'armée, avec leſquels, ayant eſcorté le char de ſon père, il força un corps de troupes qui s'oppoſoit à ſon paſſage, & conduiſit ſon père, à travers mille dangers, de l'autre côté de la rivière Y-choui qu'ils avoient au midi.

Le prince de Tſi ne put ſupporter tant de chagrins & de fatigues; il tomba malade & mourut. Il avoit épouſé Yen-y-ki, princeſſe de Lou, dont il n'avoit point eu d'enfans; ce qui l'obligea, dans les troubles qui agitoient ſes états, de déſigner ſon neveu Tchuang-kong, pour ſon ſucceſſeur. Outre ſon épouſe légitime, Ling-kong avoit deux concubines, qui s'appelloient, l'une Tchong-tſe, & l'autre Jong-tſe. Ce prince aimoit beaucoup cette dernière, quoiqu'elle ne lui eût point donné d'enfans, & pour la conſoler de ſa ſtérilité, il lui avoit confié l'éducation d'un fils qu'il avoit eu de Tchong-tſe, nommé Ya. Jong-tſe avoit pris tant d'inclination pour Ya, qu'elle le regardoit comme ſon propre fils, & qu'elle avoit réſolu de le faire déclarer héritier des états de Tſi. Ling-kong, à ſa ſollicitation, en donna ſa parole. Tchong-tſe, qui avoit beaucoup de prudence, prévit les fâcheuſes conſéquences que

ce fecond choix entraîneroit, & quoiqu'elle aimât tendrement fon fils, elle s'oppofa à fon élévation.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 554. *Ling-ouang.*

Jong-tfe, qui ne confultoit que l'affection qu'elle avoit pour Ya, ne voulut point écouter les raifons de Tchong-tfe. Celle-ci fut trouver Ling-kong, & lui dit : « Prince, vous voulez » nommer mon fils votre héritier; je fuis fa mère & je l'aime; » fans doute que fon élévation flatteroit ma tendreffe, & m'a- » veugleroit fur les fuites que je crains, mais les loix de l'em- » pire s'y oppofent. Vous avez déja choifi Tchuang-kong, » votre neveu; les princes l'ont reconnu : révoquer votre » choix, c'eft expofer vos états à des troubles qui peuvent » entraîner leur ruine. L'avantage de mon fils m'eft cher, » mais le bien de l'état doit l'emporter. La raifon combat » les vues que vous avez pour lui; c'eft une mère, peut-être » trop prévoyante, qui vous parle; mais vous devez penfer » & agir en prince, & non en père ».

Ling-kong lui donna peu de fatisfaction : il lui répondit même, qu'une affaire de cette nature ne regardoit point les femmes. De forte que, perfiftant dans fon fentiment, il avoit envoyé Tchuang-kong vers l'orient, & l'avoit déclaré déchu de fon héritage, en lui fubftituant le prince Ya. Peu de temps aprés que Ling-kong fut tombé malade, Tfoui-chou, fe traveftiffant, courut en avertir Tchuang-kong qui, malgré toute la diligence qu'il fit, trouva fon oncle mort. A peine fut-il arrivé, qu'indigné contre Jong-tfe, dont il n'ignoroit pas les intrigues, il la fit mourir, & laiffa fon corps fans fépulture. Cette action fut généralement blâmée. Tchuang-kong fit arrêter le prince Ya, qu'il envoya à la montagne Keou-tou; mais il épargna fes jours, en confidération de fa mère Tchong-tfe, qui avoit défapprouvé ce que Jong-tfe avoit fait pour lui.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 554. *Ling-ouang.*

Cependant la guerre des princes ligués contre Ling-kong s'étoit continuée, & Sse-kai, général des troupes de Tçin, avoit pénétré jusqu'à Kou. A la nouvelle de la mort de Ling-kong, le prince de Tçin fit retirer toutes les troupes confédérées. Cet acte de générosité lui attira un applaudissement universel.

553. L'année suivante, qui étoit la dix-neuvième du règne de LING-OUANG, & la première de Tchuang-kong, ce prince, las des guerres de son prédécesseur, chercha à faire sa paix. Elle fut conclue à Tchen-yuen, dans les états de Ouei, entre les princes de Tçin, de Tsi, de Song, de Lou, de Ouei, de Tching, de Tsao, de Kiu, de Tsou, de Teng, de Sié, de Ki & de Siao-tsou.

Le premier de la dixième lune de cette même année, sur le midi, il y eut une éclipse de soleil.

552. L'année suivante, il y eut pareillement deux éclipses de soleil, l'une à la neuvième & l'autre à la dixième lune.

Kong-tsé ou Cong-fou-tsé (1), prince des philosophes Chi-

(1) C'est le célèbre Confucius, dont nous avons corrompu & latinisé le nom. Si on en croit les généalogistes de la Chine, il tiroit son origine de Hoangti en ligne droite; mais ce qui paroît plus certain, c'est que depuis l'an 551, avant l'ere chrétienne, jusqu'à la présente année 1777, c'est-à-dire pendant 2328 ans, ses descendans peuvent prouver une filiation non interrompue. L'aîné de sa famille jouit d'un titre honorable (de comte), & est exempt de tribut. Il paroît qu'ils n'ont pas quitté la ville de Kio-feou dans le Chan-tong, berceau de leur famille. Les lettrés de la Chine rendent les plus grands honneurs à Confucius, qu'ils regardent comme leur maître, & ils lui font hommage avec des cérémonies semblables, à-peu-près, à celles que les empereurs pratiquent à l'égard de leurs *ancêtres*. Confucius compta jusqu'à trois mille disciples, qu'il partagea en quatre classes. Il mourut, âgé de soixante-treize ans, l'an 479. Il portoit encore le *Tsé*, ou nom honorifique de *Tchong-ni*. Il a débité la morale la plus pure & la plus sublime; c'est le plus grand des Philosophes de la haute Asie. *Éditeur.*

nois, vint au monde dans la ville de Tſeou-ye, territoire de Tchang-ping-hiang, dans le royaume de Lou. Son père, qui ſe nommoit Chou-leang-hé, étoit originaire de la principauté de Song, d'où ſes ancêtres étoient paſſés dans le royaume de Lou. Sa mère s'appelloit Yen-chi; elle lui donna le nom de Kieou, qui ſignifie *petite colline*, parce qu'il avoit le deſſus de la tête un peu plus relevé, qu'il ne devoit l'être naturellement.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 551. *Ling-ouang.*

La vingt-deuxième année du règne de LING-OUANG, le jour *kouei-yeou* de la ſeconde lune, il y eut une éclipſe de ſoleil. 550.

L'année ſuivante, le premier de la ſeptième lune, un peu après-midi, il y eut auſſi une éclipſe de ſoleil totale. 549.

Juſqu'à la vingt-quatrième année du règne de LING-OUANG, l'empire jouit d'une paix continuelle; elle fut cependant funeſte à Tchuang-kong, prince de Tſi. Tang-kong, prince de ſa famille, gouverneur de la ville de Tang, mourut, & Tſoui-chou, général des troupes, épouſa Kiang-chi ſa veuve. Comme elle étoit fort enjouée & remplie de grâces, Tchuang-kong en devint éperduement amoureux. Il lui rendit des aſſiduités, qui donnèrent de l'ombrage à ſon mari, au point que ſa jalouſie lui inſpira le deſſein de s'en défaire.

Vers ce temps-là, Tchuang-kong fut informé que le prince de Tçin ſe propoſoit de lui déclarer la guerre; il aſſembla un conſeil, où Tſoui-chou fut invité. Ce général s'excuſa d'y venir, ſous prétexte de maladie. Tſoui-chou, jugeant que Tchuang-kong, au ſortir du conſeil, ne manqueroit pas de venir chez lui, apoſta des ſoldats pour tomber ſur ce prince & ſur ſa ſuite, au ſignal qu'il leur en donneroit. Mais afin d'écarter tout ſoupçon de ſa perfidie, il fut avec Kiang-chi, ſon épouſe, au-devant du prince.

A peine fut-il entré, que Tſoui-chou ferma toutes les por-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 549. *Ling-ouang.*

tes ; alors les satellites se jettant sur Tchuang-kong, le poignardèrent avec sa suite, au nombre de sept seulement, sans que Yen-tsé, capitaine de ses gardes, qui étoit resté à la porte, pût lui donner aucun secours.

Tsoui-chou, ouvrant ensuite les portes, dit que le bien de l'état avoit demandé la mort de Tchuang-kong, & qu'il falloit élever son frère King-kong à sa place. Comme on lui crut un parti formé, personne n'osa le contredire, & King-kong fut reconnu prince de Tsi.

Peu de temps après, Tsoui-chou apprenant que l'historien de l'état avoit consigné dans ses mémoires les effets de sa jalousie, & son attentat à la vie de son prince, il en fut si irrité, qu'il le fit mourir. Il le remplaça par un autre historien, que le sort de son prédécesseur n'intimida point, & qui eut la fermeté de peindre, avec les couleurs les plus fortes, ce double assassinat, pour le transmettre à la postérité. Tsoui-chou, plus furieux encore, fit exterminer tous les historiens : mais d'autres écrivains publièrent son nouveau crime avec toute sa noirceur ; de sorte que, ne pouvant arrêter leur zèle, il prit le parti de dissimuler son ressentiment.

Cette même année, en hiver, le prince de Ou alla mettre le siége devant la ville de Tao (1), qui appartenoit au prince de Tchou. Nieou-tchin, qui la défendoit, étoit habile à tirer de l'arc. Comme il savoit que Tchou-fan, prince de Ou, étoit intrépide & ne craignoit pas de s'exposer, il épia l'occasion de l'atteindre. Tchou-fan, voulant faire escalader la ville, s'avança si près pour la reconnoître, que Nieou-tchin, le renversa mort

(1) Aujourd'hui Tao-hien, dépendante de Lin-tcheou-fou du Kiang-nan.

d'un coup de flèche; son armée fut obligée de se retirer. Yu-tsai, son frère, lui succéda. AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

L'empire, pendant tout le temps du règne de LING-OUANG, fut un peu plus tranquille que sous ses prédécesseurs. Cet avantage étoit dû à sa prudence: sans rien perdre de la majesté impériale, il s'étoit fait aimer de la plupart des princes ses vassaux; mais il dut beaucoup au prince de Tçin, dont la puissance étoit si redoutable aux autres, qu'il les obligeoit à suivre son sentiment. Il n'y avoit que les princes de Tchou & de Tsin, dont le pouvoir contrebalançât son autorité. Ces deux princes, pour tenir l'équilibre, épousoient souvent un parti opposé au sien. Cependant, la vingt-sixième année du règne de LING-OUANG, il sut si bien ménager l'esprit du prince de Tchou, qu'il l'engagea enfin à se joindre à lui & aux autres princes ses alliés, pour maintenir la paix. Alors, il fit proposer au prince de Tsin d'entrer dans la même alliance, si-non qu'ils tomberoient tous sur lui; ainsi ce prince n'eut point d'autre parti à prendre, que de se soumettre à ce que les autres voulurent. 548. *Ling-ouang.* 546.

Cette même année, à la neuvième lune, sur les neuf heures du matin, il y eut une éclipse de soleil.

La vingt-septième année, mourut Kang-kong, prince de Tchou, après avoir gouverné sagement ses états pendant quinze ans; son fils Kia-ngao-kong lui succéda. Y-kong, prince de Yen, mourut aussi la même année, après quatre ans d'un règne paisible. A l'exemple de ses prédécesseurs, qui n'entrèrent presque jamais dans les différends des princes de l'empire, il fit le bonheur de son peuple. 545.

Cette même année, à la douzième lune, mourut l'empereur LING-OUANG, prince, dont les bonnes qualités méri-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 545. *Ling-ouang.*

toient des temps plus heureux. Tous ſes ſoins furent d'appaiſer les guerres inteſtines qui déchiroient l'empire. On peut dire qu'il en vint à bout par les ſervices des princes de Tçin.

KING-OUANG.

544. KING-OUANG étoit fils de Ling-ouang, & frère puîné de la mère du prince de Tçin. Lors de la mort de Ling-ouang, Siang-kong, prince de Lou, ſe trouvoit auprès du prince de Tchou. A la première nouvelle qu'il en eut, il retourna dans ſes états pour ſe diſpoſer au deuil de Ling-ouang, & aux cérémonies de l'inauguration de ſon ſucceſſeur.

Cette première année de KING-OUANG, fut funeſte à Yu-tſi, prince de Ou. Ce prince, de retour d'une incurſion qu'il venoit de faire dans le pays de Yuei, d'où il rapportoit un butin conſidérable, qu'il faiſoit tranſporter par eau, ordonna aux gardes de la porte de ſon palais de veiller ſur les barques. Ces gardes, offenſés de la commiſſion, qu'ils regardoient comme au-deſſous d'eux, obéirent cependant; mais le jour ſuivant, Yu-tſi étant allé viſiter ces barques, un garde tira ſon poignard & l'étendit mort ſur la place. Les autres, loin de le punir de ſon crime, prirent ſon parti, & déclarèrent Yu-mei, frère de Yu-tſi, prince de Ou.

Yu-mei ayant été reconnu, de tous les états de Ou, légitime ſucceſſeur de ſon frère, choiſit pour premier miniſtre, & chef de ſon conſeil, ſon frère Ki-tcha, dont l'eſprit, la prudence & la capacité étoient connues de tout le monde. Ki-tcha avoit à cœur d'établir dans le pays de Ou l'ancien gouvernement Chinois, dont on diſoit que les règlemens étoient conſervés avec

avec ſoin dans la principauté de Lou. Il fit conſentir ſon frère à l'y laiſſer aller, pour s'en inſtruire à fond.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 544. *King-ouang.*

Siang-kong, prince de Lou, reçut & traita magnifiquement Ki-tcha. Il l'invita à un repas ſplendide, qui fut accompagné d'une muſique ſupérieurement exécutée. Les anciens ſages, qui ſavoient combien on s'oublie aiſément, avoient établi ſur la muſique les règles du bon gouvernement; c'eſt-à-dire, que les règles de la vertu & de la bonne conduite étoient miſes en muſique, de manière que l'accord qui ſe trouvoit entre ces règles, joint à celui des différens tons, inſpiroit la vertu, & portoit à la pratiquer. Ki-tcha fut ſi enchanté de cette muſique, qu'il pria inſtamment le prince de Lou de la lui céder.

L'empereur Ling-ouang avoit eu un frère, nommé Ouang-tan-ki; à ſa mort, il avoit laiſſé un fils appellé Kou, né avec des inclinations baſſes & perverſes. Kien-ki, fils de Chan-kong, qui tenoit un des premiers rangs à la cour de Ling-ouang, conſeilla à ce prince de ſe défaire de Kou; mais Ling-ouang ne fit point attention à ce conſeil, & mourut peu de temps après.

A peine l'empereur fut-il mort, que Kou commença à former, ſous-main, un parti en faveur de Ning-fou, frère de KING-OUANG, pour l'élever à l'empire. Quoique KING-OUANG eut été reconnu de tout le monde, il ne ſe déſiſta pas pour cela de ſon deſſein. Ayant continué d'intriguer, il raſſembla quelques troupes, avec leſquelles il fut bloquer la ville de Ouei, où Kien-ki, qu'il regardoit comme un des plus grands obſtacles à ſes vues, étoit renfermé; mais Kien-ki trouva moyen de ſe retirer à Ping-tſi. Cette levée de boucliers, de la part de Kou, fut cauſe de la perte de Ning-fou : car KING-OUANG, qui en

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. craignoit les ſuites, ordonna de le faire mourir, à la cinquième lune de la ſeconde année de ſon règne. A cette nouvelle, Kou

543. King-ouang. ſe ſauva dans les états de Tçin, avec Hia & Leao ſes complices.

Sur la fin de la troiſième année du règne de KING-OUANG,

542. naquit, dans la principauté de Lou, Yeou-tſé, autrement Tſé-loü, diſciple de Confucius.

L'année ſuivante, Ouei, prince de la famille du prince de

541. Tchou, étant parti pour viſiter les états de Ching, reçut, ſur la frontière, la nouvelle que le prince de Tchou étoit tombé malade. Revenant auſſi-tôt à la cour, il entre dans la chambre du prince, le poignarde, & maſſacre enſuite Mou & Ping-hia, ſes deux fils, encore jeunes. Ouei vouloit traiter de même Tſe-pi & Kong-kio; mais ils s'enfuirent, l'un dans les états de Tçin, & l'autre dans ceux de Tching-tcheou. Ly, premier miniſtre du prince de Tchou, voulant ſe ſauver auſſi, fut arrêté & tué à Kia. Après tant de meurtres, Ouei crut que perſonne ne feroit aſſez oſé pour lui diſputer les états de Tchou. Il en prit poſſeſſion, ſous le nom de Ling-kong.

La cinquième année de KING-OUANG, naquit, dans la

540. principauté de Tſai, Tſi-tiao ou Tſe-tſé, diſciple de Confucius. La ſeptième année, Ju, ou Tſe-ju, un autre de ſes diſci-

538. ples, naquit dans la principauté de Lou.

Le jour *Kia-chin*, de la ſeconde lune, dixième année du

535. règne de KING-OUANG, il y eut, après-midi, un éclipſe de ſoleil.

L'empire, juſqu'à la huitième année de KING-OUANG, avoit été aſſez paiſible, par la prépondérance que le prince de Tçin avoit déja depuis long-temps, ſur les autres princes. A la ſeptième année, Ling-kong, prince de Tchou, ayant à ſa cour les princes de Tching & de Hiu, chercha à les détacher

du parti du prince de Tçin, & à les engager dans ses intérêts. Pour y parvenir, il retint les princes de Tching & de Hiu, & dépêcha Tsiao-kiu, vers celui de Tçin & ses alliés, pour leur dire que ces deux princes les attendoient à Chin. Le prince de Tçin vouloit d'abord s'excuser de s'y rendre; mais un de ses principaux ministres lui dit :

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 535. *King-ouang.*

« Prince, il semble que le Tien aveugle Ling-kong; ses » crimes ne font que s'accumuler; il ne peut encore long- » temps se soutenir. Cependant, comme il pourroit arriver » que sa puissance s'accrût, accordez-lui ce qu'il vous de- » mande. Ne vous relâchez point de la pratique de la vertu, » & voyez s'il y aura quelque amendement dans sa conduite. » Si par quelque heureux changement, auquel nous voyons si » peu d'apparence, il s'adonnoit entièrement à la vertu, doit- » il être rejetté de l'amitié des autres princes qu'il recherche? » Si au contraire, on ne voit aucun changement dans sa con- » duite, soyez sûr que sa principauté est sur le penchant de » sa ruine ». Le prince de Tçin promit à son ministre de se trouver au rendez-vous.

Ce prince & ses alliés se mirent en chemin pour les états de Tchou, excepté ceux de Lou, de Ouei & de Tsao. Ce dernier s'excusa, sur ce que, étant un peu brouillé avec le prince de Tsou, il craignoit qu'il ne profitât de son absence pour inquiéter ses peuples. Celui de Ouei, prétexta ses infirmités, & celui de Lou, donna pour excuse qu'il étoit occupé aux grandes cérémonies de sa famille.

Le prince de Tching fut le premier qui arriva à Chin, où les princes devoient s'assembler. Tsiao-kin, ministre de Ling-kong, qui connoissoit la fierté de son maître, par rapport à la qualité de roi que ses ancêtres s'étoient arrogée, craignit

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 535. *King-ouang.*

qu'il n'aliénât les autres princes, & crut devoir lui donner ces conseils. « Vous voyez, seigneur, que les princes de l'empire » se donnent à celui qui leur rend le plus d'honneurs. Voici » la première fois qu'on les invite à s'assembler dans vos » états ; il faut vous surpasser pour les recevoir. Vous avez, » dans les anciens empereurs, d'illustres modèles de ce que » vous devez faire dans cette occasion. Rappellez-vous comment Ki-ti, fils du grand Yu, traita les grands de sa cour » à Kiun-tai ; comment Tching-tang parla aux siens à Pou-tching ; de quelle manière Ou-ouang en agit avec les seigneurs de l'empire ; avec quelle bonté Tching-ouang les » invita à la chasse de Ki-yang, & tant d'autres que vous » n'ignorez pas. C'est par des manières obligeantes qu'ils » étoient devenus si puissans. Kié, de la dynastie des *HIA* ; » Cheou-sin, de celle des *CHANG* ; Yeou-ouang, de celle des » *TCHEOU*, ont, au contraire, révolté par leur orgueil, le » cœur de leurs sujets, & ont perdu l'empire ».

Quoique le prince de Tchou ne suivît pas, en tout, ce que Tsiao-kin lui avoit recommandé, & qu'il continuât de prendre la qualité de roi, même dans cette assemblée, il s'y comporta néanmoins, avec assez de prudence, pour gagner plusieurs des princes, tels que ceux de Tsou, de Tchin, de Hiu, avec lesquels, l'automne de la même année, il fut attaquer le prince de Ou ; mais le prince de Ou, qui se défioit toujours de lui, se tenoit sur la défensive. Après une marche assez longue, le prince de Tchou fit camper son armée à Kien-ki, sur les limites de ses états. Celle du prince de Ou, qui n'étoit pas éloignée, auroit pu l'empêcher d'entrer sur ses terres ; mais comme le terrein n'étoit point propre pour une action, il le laissa avancer jusqu'à Fang-tchong, où il le battit, & lui tua beau-

coup de monde. Il y perdit ses meilleurs officiers. Le prince de Ou fit encore, sur lui, plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouva Ki-tchi, grand général de Ling-kong, qu'il obligea de se retirer honteusement, après une défaite aussi complette. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 535. *King-ouang.*

Ngai-kong, prince de Tchin, qui étoit entré dans la querelle du prince de Tchou, retourna dans ses états, où il tomba malade des fatigues qu'il venoit d'essuyer. Ce prince avoit eu trois femmes, qui toutes lui avoient donné des enfans. Il avoit eu de Tching-ki, la première, Yen-ssé, qui, par conséquent, étoit de droit son héritier. Cependant, comme il aimoit passionnément sa deuxième femme, son frère Tchao le pressoit vivement de nommer son fils Lieou pour son successeur; ce qu'il ne put jamais obtenir de Ngai-kong. Voyant donc que toutes ses instances étoient inutiles, il proposa au prince Kouo, qui étoit aussi très-porté pour Lieou, de tuer Yen-ssé, & d'ôter, par ce moyen, tout prétexte à Ngai-kong de ne le pas choisir pour héritier; ce qu'ils exécutèrent, à la quatrième lune, de la onzième année du règne de KING-OUANG. 534.

A cette nouvelle, Ngai-kong fut tellement saisi de douleur & de désespoir, que, tout malade qu'il étoit, il se leva, fit retirer tout le monde, & se pendit en présence de sa femme, qui seule étoit restée dans sa chambre. Kan-tching-ssé, mandarin qui avoit soin des ambassades, partit aussi-tôt avec Ching, fils de la troisième femme de Ngai-kong, pour aller avertir le prince de Tchou de ce qui venoit d'arriver dans les états de Tchin; mais le prince de Tchou, sans en prévoir les suites, fit mourir Kan-tching-ssé, & se disposa à marcher contre la principauté de Tchin. Lieou, qui en avoit pris possession, jugeant qu'il ne pouvoit résister

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
534.
King-ouang.

au prince de Tchou, se retira auprès de celui de Tching.

Le prince Lieou n'eut pas plutôt abandonné ses états, que les grands firent mourir Kouo, qu'on regardoit comme l'auteur de tous ces troubles; mais cette mort n'arrêta point les troupes de Tchou. Ki-tchi, qui les commandoit, entra sans opposition dans les états de Tchin; il poussa vivement le prince Tchao, qui s'étoit mis à la tête de quelques troupes, & le fit prisonnier. Ce général fit mourir Kong-hoan, & se rendit maître de toute la principauté, dont le prince de Tchou vint prendre possession. Ce fut-là que Tchao-kong, prince de Lou, s'aboucha, pour la première fois, avec le prince de Tchou.

532.

Confucius, quoiqu'âgé seulement de dix-neuf ans, étoit déja en grande réputation dans la principauté de Lou; mais très-pauvre. Tchao-kong, pour lui donner quelques moyens de subsister, le fit intendant des vivres; mandarinat de peu d'importance, mais cependant assez lucratif. L'année précédente, il s'étoit marié avec Pien-kuan-chi, de la principauté de Song, dont il eut un fils, qu'il appella Pé-yu. Il ne fut qu'un an intendant des vivres; comme il se comportoit avec beaucoup de sagesse, Tchao-kong l'éleva à l'intendance des bestiaux.

Après l'assemblée des princes, à Chin, le prince de Tsai avoit suivi le prince de Tchou, contre le prince de Ou. Cette expédition finie, le prince de Tchin s'étoit retiré dans ses états. Le ministre du prince de Tsai le pressoit d'en faire de même, lui apportant, pour raison, qu'on ne devoit point se fier au prince de Tchou, que tout le monde savoit être sans foi, & n'avoir d'autre but, que d'opprimer ses voisins; qu'infailliblement il seroit victime de quelqu'une de ses perfidies. Ces sages conseils furent inutiles; le prince de Tsai s'obstina à rester

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 531. *King-ouang.*

dans les états de Tchou, jufqu'à la quatorzième année du règne de KING-OUANG.

Ling-kong, prince de Tfai, éprouva, mais trop tard pour lui, que fon miniftre lui avoit donné un avis prudent. Un jour, de la quatrième lune, quatorzième année de KING-OUANG, le prince de Tchou l'invita à un grand repas; il le fit boire avec excès, & profita de fon ivreffe pour le faire mourir. Après une action auffi noire, il envoya Ki-tchi, avec fes troupes, qui s'empara facilement de la principauté de Tfai, dont il enleva l'héritier préfomptif, qu'il obligea de fervir le prince de Tchou, en qualité de domeftique.

Ling-kong, prince de Tchou, devenu maître des états de Tchin & de Tfai, fit rafer toutes les murailles des villes; enfuite il donna ceux de Tfai à Ki-tchi, à titre de principauté, comme ils étoient auparavant. Mais Ki-tchi, qui avoit une ambition déméfurée, fâché d'ailleurs de voir toutes les villes de Tfai démantelées, gagna fi bien les peuples de Tchin & de Tfai, qu'il put, dès-lors, compter fur leur fidélité. Dans ce même temps, Pi, prince de la famille de Tchou, revenant d'auprès du prince de Tçin, paffa par les états de Tfai. Ki-tchi le retint quelques jours; il lui perfuada qu'il le feroit prince de Tchou, s'il lui promettoit de lui donner encore la principauté de Tchin, & d'en faire rebâtir les murailles. Pi lui promit tout ce qu'il voulut. Ki-tchi alors lui nomma ceux à qui il pouvoit s'adreffer pour fe faire un parti confidérable. Il lui dit comment il devoit s'y prendre pour lui donner avis de fes progrès; & enfin, ce qu'il devoit faire, lorfque lui, Ki-tchi, entreroit dans les états de Tchou, à la tête des troupes réunies de Tfai & de Tchin. Tout étant ainfi concerté entre eux, ils fe féparèrent.

Avant l'Ere Chrétienne. 529. *King-ouang.*

Ces deux princes, chacun de leur côté, ne manquèrent pas de disposer toutes choses pour venir à bout de leur dessein. Sur les nouvelles que Ki-tchi reçut de Pi, il partit, à la quatrième lune de l'an 529, seizième du règne de KING-OUANG, pour se rendre dans les états de Tchou, où il ne fut pas plutôt entré, qu'il fit déclarer Pi, prince de Tchou. Ce prince se joignit aussi-tôt à Ki-tchi. Ling-kong qui n'avoit eu aucun vent de cette révolte, vit bien qu'il étoit perdu sans ressource. Pour éviter de tomber entre leurs mains, il aima mieux se donner la mort lui-même, que de l'attendre de ses ennemis; il se pendit. Ki-tchi, ravi de cette nouvelle, jugea qu'il n'avoit plus qu'un pas à faire pour accomplir entièrement son dessein; ainsi, lorsque Pi & lui firent leur entrée dans la ville, il abattit la tête de Pi d'un coup de sabre, & se fit proclamer prince de Tchou, sous le nom de Ping-kong.

528. Quand ce nouveau prince de Tchou fut paisible, la première chose à laquelle il pensa, fut de rétablir les princes de Tchin & de Tsai dans leurs états. Il donna ceux de Tchin, à Hoei-kong, fils légitime du prince héritier de Ngai-kong, à qui ils avoient été enlevés cinq ans auparavant; & ceux de Tsai, à Ping-kong, fils du légitime successeur de Ling-kong, à qui le prince de Tchou les avoit enlevés, après lui avoir ôté la vie, par l'attentat le plus noir. Cette action de justice du nouveau prince de Tchou, lui gagna le cœur de tous ses sujets, & étouffa entièrement les sentimens de vengeance.

527. Le dernier jour, de la troisième lune, de l'an 527, dix-huitième du règne de KING-OUANG, il y eut, après midi, une éclipse de soleil.

L'an

L'an 525, en été, le jour *kia-ſu*, de la ſixième lune, il y eut éclipſe de ſoleil. Cette même année, en hiver, il parut une grande comète, depuis le cœur du *ſcorpion* ou *antares*, qui s'étendoit à l'occident, juſqu'à la *voie lactée*. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 525. *King-ouang.*

Dans le même temps, il y eut un combat terrible ſur le fleuve Kiang, à Tchang-ngan, pays de Tchou, entre le prince de Ou & le prince de Tchou, qui dura un jour & une nuit, ſans interruption. Pendant le jour, les barques de Ou eurent du déſavantage; la barque ſur laquelle combattoit le prince de Ou, fut priſe. Kouang, de la famille de ce prince, profita de ce malheur même, pour ranimer le courage des ſiens; la flotte de Ou reprit de nouvelles forces, & tomba de nouveau ſur celle de Tchou, pendant l'obſcurité de la nuit. Elle la mit en déſordre, brûla pluſieurs barques, en coula quelques-unes à fond, & en prit d'autres, parmi leſquelles étoit celle du prince de Ou, qui avoit été enlevée la veille. Le prince Kouang, content d'avoir ſi bien réparé le premier déſavantage, fit ceſſer ce combat nocturne, réſolu de recommencer à la pointe du jour; mais le prince de Tchou avoit été ſi maltraité, qu'il avoit profité du reſte de la nuit pour ſe mettre en ſûreté par la fuite. Le prince de Ou, ne jugea pas à propos de le pourſuivre.

KING-OUANG, la vingt-unième année de ſon règne, ayant deſſein de faire changer la monnoie, & de fondre de grands deniers, ſe perſuada qu'il en tireroit des profits conſidérables. Il propoſa la choſe à ſon conſeil, qui la déſapprouva; on lui repréſenta que les affaires étoient en ſi grande combuſtion dans ſes états, qu'il auroit beaucoup de peine à faire paſſer cette monnoie; que ſi les ſujets des autres princes ne la recevoient pas, les peuples de l'empire en deviendroient plus miſé- 524.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 524. *King-ouang.* rables, par la ruine de leur commerce, & qu'il se mettoit en danger de voir ses propres sujets dénués des besoins de première nécessité. KING-OUANG, qui n'avoit demandé l'avis de son conseil que pour la forme, ne s'arrêta pas à ces raisons, & donna incontinent des ordres de fondre de grands deniers, comme il l'avoit projetté.

523. L'année suivante Tao-kong, prince de Hiu, tomba malade. Son fils Tchi, héritier de ses états, s'avisa de lui donner un remède, qu'il regardoit comme un grand spécifique contre son mal. Tao-kong le prit, & expira peu de temps après. Le prince Tchi, voyant le funeste effet de son remède, se retira dans la principauté de Tçin, en disant que, quoique son intention en le donnant à son père, eût été pure, il se regardoit néanmoins comme l'auteur de sa mort, & indigne, par conséquent, de sa succession, dont il se privoit volontairement en faveur de son frère Yuen-kong. Il en eut effectivement tant de regret, qu'il en mourut dans la même année.

522. La vingt-troisième année du règne de KING-OUANG, la cour du prince de Tchou ne fut pas plus paisible. Ping-kong, prince de Tchou, eut un fils, dans le temps qu'il étoit dans les états de Tsai, qu'il appella Kien. Quand il monta sur le trône de Tchou, il donna, à ce fils, Ou-ché pour précepteur, & Fey-ou-ki pour sous-précepteur. Comme Kien n'aimoit point Fey-ou-ki, celui-ci, pour prévenir les suites de cette inimitié, résolut dès-lors de le perdre. Il commença par conseiller à Ping-kong, de marier le prince Kien, & de demander à Ngai-kong, prince de Tsin, sa fille. Ping-kong, suivant ce conseil, envoya Fey-ou-ki au prince de Tsin, qui obtint la princesse Yng-chi, sa fille, pour le fils de son maître. Fey-ou-ki la conduisit, au commencement de l'an 521, dans les états de

521. Tchou, où le mariage se fit.

Quelque temps après, Fey-ou-ki fut trouver Ping-kong, pour lui dire, que le prince de Tçin n'étoit à la tête des autres princes de l'empire, que parce qu'il étoit soutenu par l'empereur; & que Tchou n'osoit lui disputer cette prééminence, parce que ses états, de ce côté-là, n'étoient défendus d'aucune place. Il ajouta que si on faisoit de Tching-fou une forteresse, on y établiroit la demeure du prince Kien, & qu'alors il lui paroissoit qu'on n'auroit plus rien à craindre, & qu'on seroit plus en état de faire la loi à ses voisins. Ping-kong goûta ce projet, & fit incessamment fortifier Tching-fou; ensuite il y envoya demeurer le prince Kien, avec une bonne garnison.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 521. *King-ouang.*

L'année suivante, Fey-ou-ki, voulant consommer son crime, demanda audience à Ping-kong, & lui dit: « Je viens » d'apprendre, par une voie sûre, que le prince Kien, & son » précepteur Ou-ché, sont sur le point de se révolter; ils se » sont ligués avec les princes de Tsi & de Tçin; l'affaire est » résolue. Prince, il faut y apporter un prompt remède ». Les hommes jugent leurs semblables d'après leurs propres sentimens; Ping-kong crut Fey-ou-ki, & se rappellant ce qu'il avoit fait lui-même, pour s'emparer des états dont il étoit en possession, il ne douta point que son fils ne fût coupable d'une semblable trahison. Sans attendre de plus amples éclaircissemens, il fit venir Ou-ché. « Prince, lui dit Ou-ché, un faux » pas entraîne après lui bien des malheurs; pourquoi ajouter » foi à des discours pleins d'artifice »? Ping-kong, sans vouloir l'écouter plus long-temps, ordonna de le mettre aux fers. Il fit partir en diligence Fen-yang, général de ses troupes, avec ordre d'aller mettre à mort le prince Kien.

520.

Fen-yang, qui connoissoit l'innocence du prince, & les arti-

Avant l'Ere Chrétienne. 520. *King-ouang.*

fices de Fey-ou-ki, dépêcha, ſur le champ, un de ſes domeſtiques à Tching-fou, pour donner avis au prince Kien de ce qui ſe paſſoit, & de l'ordre dont ſon père l'avoit chargé. Il lui fit dire de ſe retirer au plutôt. Kien, accablé de cette nouvelle, ſe retira dans les états de Song. Fen-yang, à ſon retour, annonça à Ping-kong que Kien s'étoit évadé. « Comment cela ſe peut-il, lui dit Ping-kong, je n'en ai parlé à qui que ce ſoit, qu'à vous ſeul » ? Moi-même, répondit Fen-yang, je l'ai averti. Vous devez vous ſouvenir, prince, que lorſque vous m'honorâtes de l'emploi de général de vos troupes, vous m'ordonnâtes, en même temps, de ſervir le prince Kien, votre fils, avec autant de zèle & de fidélité que vous-même. Suivant cet ordre, qui a précédé le ſecond, ne devois-je pas l'avertir de ſe retirer » ? « Comment, après cela, lui demanda Ping-kong, avez-vous eu la hardieſſe de revenir & de paroître devant moi » ? Un envoyé, lui répondit-il, qui n'a pas exécuté les ordres de ſon maître, quoiqu'il n'y ait pas de ſa faute, s'il ne revient pas en rendre raiſon, ne devient-t-il pas coupable de rébellion » ? « Allez, lui dit Ping-kong, retournez à votre emploi, comme par le paſſé ».

Yen-yong, autrement Tchang-kong, & Yen-kieou, autrement Yeou, tous deux diſciples de Confucius, naquirent, cette vingt-quatrième année, dans la principauté de Lou.

Cette même année, le jour *gin-ou* de la ſeptième lune, avant midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

A la quatrième lune de l'an 520, le jour *y-tcheou*, mourut King-ouang, & le jour *kouei-maou*, de la douzième lune, après-midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

La ſucceſſion de King-ouang, occaſionna de grands

troubles à la cour. Le légitime héritier de l'empire étoit mort depuis six ans, & KING-OUANG n'en avoit point désigné d'autre. De trois fils, il lui restoit Mong, le second; & Tchao, le troisième. Tchao étoit celui sur lequel KING-OUANG jettoit les yeux pour lui succéder, mais il ne s'en étoit point encore expliqué.

A la quatrième lune, KING-OUANG fit une partie de chasse, & prit avec lui une nombreuse escorte. Il avoit dessein de se défaire de Chen-tsé & de Lieou-tsé, qui s'étoient déclarés, trop ouvertement, en faveur du prince Mong qui lui déplaisoit. A peine KING-OUANG fut-il arrivé à la montagne Pé-chan, qu'il tomba malade, & ses gens le portèrent à Yong-ki-chi, où il mourut. Chen-tsé & Lieou-tsé, sans différer, proclamèrent empereur le prince Mong.

Ceux qui savoient l'intention de KING-OUANG, refusèrent d'abord de reconnoître Mong, & se déclarèrent pour Tchao. La cour étoit dans une confusion affreuse. Lieou-tsé se réfugia à Yang; Chen-tsé courut au palais chercher le prince Mong, & se sauva avec lui, la même nuit que Ouang-tsé-hoan y conduisoit Tchao, pour en prendre possession. Les partisans de ce prince, voyant le désordre qui régnoit, consultèrent sur les moyens de l'appaiser. Ouang-tsé-hoan dit que la mort seule de Chen-tsé pouvoit rétablir le calme. Il se mit à sa poursuite, avec des troupes, l'atteignit & lui livra bataille. Ouang-tsé-hoan fut battu & perdit la vie, de même que tous ceux de la famille impériale, qui l'avoient accompagné, à qui Chen-tsé ne fit aucun quartier. Le prince Tchao fut plus heureux; il défit d'abord Kong-kien-kong, & ensuite Kan-ping-kong, qui tenoient tous deux pour le prince Mong. Chen-tsé, craignant, avec raison, que Tchao ne l'emportât sur son frère, envoya demander du secours au prince de Tçin; en attendant, il se

Avant l'Ere Chrétienne. 520. *King-ouang.*

tint fur la défenfive : il établit Ouang-tfé-tchu gouverneur de la ville, affembla tous les mandarins qui s'étoient déclarés pour Móng, & leur fit jurer de lui être fidèles ; après quoi, il fut camper au pays de Hoang.

Quand les troupes auxiliaires de Tçin furent arrivées, Chen-tfé & Licou-tfé, fe trouvant les plus forts, conduifirent, en triomphe, le prince Mong à la ville impériale, où ils furent reçus aux acclamations du peuple. A peine Mong fut-il entré dans la ville, qu'il tomba malade, & mourut. Lieou-tfé, Chen-tfé & Tçi-tan, général des troupes de Tçin, déclarèrent fur le champ King-ouang, frère utérin de Mong, fon fucceffeur à l'empire. Le prince Tchao ne perdit cependant pas toute efpérance, & malgré l'inégalité de fes forces, il difputa, pendant plufieurs années, l'empire à fon concurrent.

Dans le même temps, naquit Touan-mou-tfé, autrement Tfé-kong, difciple de Confucius, dans la principauté de Ouei.

KING-OUANG.

519. Fey-ou-ki, craignant que fa perfidie ne fût dévoilée, employa la calomnie pour exciter Ping-kong, prince de Tchou, à fe défaire de Ou-ché. Ce prince le fit mourir, lui & toute fa race, à l'exception de Ou-yun, un de fes fils, qui trouva moyen d'échapper à l'horrible maffacre de fa famille. Ou-yun, pour venger tant de fang, injuftement répandu, fut engager le prince de Ou à déclarer la guerre à Ping-kong ; & la première année du règne de King-ouang, il fe mit en campagne, & s'empara du pays de Tcheou-lay.

Ping-kong envoya Oue-yuei, fon général, avec les troupes des princes fes alliés, au fecours de Tcheou-lay. Le prince Kouang,

qui commandoit l'armée de Ou, ne fut point effrayé de voir tant de forces réunies contre lui, d'autant plus qu'il venoit d'apprendre que Tſé-hiu, le plus expérimenté des officiers de l'armée de Tchou, étoit mort en chemin. Il ſavoit encore que les troupes des princes étoient ſéparées de celles de Tchou, & qu'elles marchoient contre leur gré. Kouang réſolut de porter ſes premiers efforts contre ces troupes auxiliaires, & de retomber enſuite ſur celles de Tchou. Cette combinaiſon lui réuſſit au-delà de ſes eſpérances. A la première attaque, les troupes des princes lâchèrent le pied. Les princes de Hou, de Chin, & le général de Tchin, furent faits priſonniers; il battit enſuite les troupes de Tchou, & les défit complétement.

Lorſque KING-OUANG fut déclaré empereur, il n'étoit pas encore maître de la ville impériale: il campoit à Ti-tſiuen, avec Chen-tſé & Lieou-tſé. Chen-tſé, à la tête d'un détachement, ſe ſaiſit de Tſé; & Lieou-tſé, de Tſiang-gin & de Tchin-gin. Pendant ce temps-là, le prince Tchao entra dans Yn, comme Chen-tſé & Lieou-tſé venoient pour s'en emparer. Yn-chi, un de ſes généraux, les y attendit de pied ferme, & défit le corps que Chen-tſé commandoit; ce qui obligea Lieou-tſé de ſe retirer. Ce fut alors qu'Yn-chi proclama Tchao empereur, & le fit reconnoître par tous les gens de ſon parti, ce qui ne s'étoit pas encore fait.

A la huitième lune, le jour *y-ouei*, il y eut un grand tremblement de terre, qui cauſa tant de frayeur à Nan-kong-ki, un des principaux officiers de Tchao, qu'il en mourut. C'eſt à l'occaſion de cet événement, que Tchang-kong dit à Lieou-ouen-kong: « Ce tremblement de terre, me paroît être d'un très-
» mauvais préſage pour les affaires du prince Tchao. Autre-
» fois, lorſque la dynaſtie des *CHANG* tomba, le tremblement

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 518. *King-ouang.*

» de trois rivières, sembloit nous le pronostiquer. N'en seroit-» il pas de même aujourd'hui » ?

L'année suivante, l'empereur KING-OUANG étoit encore campé à Ti-tsiuen ; & à la seconde lune, Kan-hoan-kong quitta son parti, pour se donner au prince Tchao. Lieou-tsé fut sensible à cette défection : « Qu'importe, lui dit Tchang-» kong, devons-nous en témoigner du chagrin ? Ne lisons-» nous pas dans *Tai-chi*, (chap. du *Chu-king*), que Ou-ouang disoit à ses gens : *Cheousin a dans son armée des dix mille, & dix mille soldats ; mais dont les cœurs corrompus, pleins de trouble & de confusion, n'ont ni résolution, ni courage. Si je n'ai que dix soldats, ils sont tous braves, pleins de cœur & de droiture, sincères, déterminés à me suivre & à ne point m'abandonner.* « C'est par ce moyen, » que la dynastie des TCHEOU s'est élevée. Fondons-nous sur » la vertu, & ne nous embarrassons point de la légèreté de » quelques particuliers ».

Cette même année, le jour *y-ouei*, de la cinquième lune, il y eut une éclipse de soleil.

517. L'an 517, troisième de KING-OUANG, Yu-chi, général du prince Tchao, vint au pays de Kong (1), & voulut se rendre maître de Tong-chi, en y mettant le feu ; mais son entreprise échoua. Chen-tsé, cependant, étoit inquiet de voir que les affaires de KING-OUANG traînoient en longueur. Il alla lui-même demander du secours au prince de Tçin, pour les décider. Pendant son absence, les troupes de Lieou attaquèrent celles de Ouang-tching, & les battirent ; mais celles-ci, s'étant ralliées, revinrent sur Lieou, & le défirent entièrement. Cet échec obligea KING-OUANG de quitter son poste de Ti-tsiuen, & de venir camper au pays de Hoa.

(1) Kong-hien dans le Honan.

Cette

Cette même année, à la neuvième lune, Tchao-kong, prince Lou, étant allé dans les états de Tſi, où il demeura près d'un an, apprit que les troubles qui commençoient à s'élever dans ſa principauté, avoient obligé Confucius de paſſer dans celle de Tſi. Il fut plus pénétré de la retraite de ce célèbre philoſophe, que du déſordre qui arrivoit dans ſon royaume. King-kong, prince de Tſi, s'empreſſa d'accueillir ce grand homme, & l'invita à venir à ſa cour. Confucius s'y rendit auſſi-tôt. King-kong voulut éprouver, dès cette première entrevue, s'il étoit auſſi éclairé qu'on le diſoit, & lui demanda en quoi conſiſtoit le bon gouvernement. *Il conſiſte*, répondit Confucius, *en ce que le maître, ſoit maître, & le ſujet, ſujet; que le père, ſoit père, & que le fils, ſoit fils.* « Rien de plus » vrai, dit King-kong; car ſi le maître, n'eſt pas maître, le » ſujet, n'eſt pas ſujet; ſi le père, n'eſt pas père, le fils, n'eſt » pas fils. Quelque riche qu'on ſoit d'ailleurs, on ne peut » vivre en repos ». King-kong ſe contenta de lui faire cette ſeule queſtion.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 517. *King-ouang.*

La négociation de Chen-tſé, eut tout le ſuccès qu'il pouvoit deſirer. King-kong, prince de Tçin, lui donna la meilleure partie de ſes troupes, ſous les ordres de ſon général Tſi-ſy. Avec ce ſecours, Chen-tſé réſolut de mener KING-OUANG dans la ville impériale. L'empereur décampa de Hoa, & vint mettre ſon camp à Chi. Cependant les troupes de Tçin s'emparèrent de la ville de Kong, & pourſuivirent ſi vivement le prince Tchao, que ne ſe trouvant pas en état de leur tenir tête, il ſe ſaiſit de tous les regiſtres de l'empire; & accompagné de la famille de Chao, de Mao-pe-té, de Yn-chi-cou, de Nan-kong-yu, qui avoient ſuivi ſon parti, il ſe retira dans les états de Tchou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
516.
King-ouang.

Ils trouvèrent, à leur arrivée, le prince de Tchou, fort embarrassé à soutenir la guerre que lui faisoit le prince de Ou. Ce prince, en personne, assiégeoit Tsien, sous les ordres du général Kouang, qui avoit détaché un corps considérable de troupes commandé par Ki-tsé, pour s'opposer aux princes d'en-haut, c'est-à-dire, du nord, s'ils venoient au secours de Tsien. Cette ville étoit une place trop importante, pour que Tchao-kong ne fît pas les derniers efforts pour la défendre ; aussi obligea-t-il la plupart de ses domestiques, & ceux des grands de sa cour, à prendre les armes. Avec cette formidable armée, il fit garder tous les passages pour intercepter les secours au prince de Ou, & fut avec le gros de l'armée faire lever le siége de Tsien. Le prince Kouang, voyant tant de forces prêtes à tomber sur lui, se crut perdu ; son ambition lui suggéra alors un moyen de se tirer d'affaire, lui & son armée. Il s'en expliqua ainsi à Tchuen-tche-tchou, qui lui étoit dévoué : « Vous » voyez qu'il nous est impossible d'échapper. Je suis de la » famille des princes de Ou. Si nous périssons tous, elle est » éteinte. Ne dois-je pas en conserver une étincelle, en ma » personne ? Nous sommes si pressés, que quand Ki-tsé vien-» droit à notre secours, il ne pourroit nous tirer du mau-» vais pas où nous sommes engagés ». Tchuen-tche-tchou, lui répondit : « Je conçois votre dessein, & je puis facilement » l'exécuter ; mais si je mets à mort notre prince, puis-je » vivre ? & si je meurs avec lui, que deviendra ma vieille » mère, à qui il ne resteroit qu'un enfant foible, qui ne » pourroit la soulager » ?

Kouang-kong, lui-même, fit mourir le prince de Ou. L'armée ayant appris la mort de leur *kong*, se mit à faire des gémissemens, qui furent entendus des ennemis. Tous prirent

le deuil; la confusion se mêla parmi eux, & plusieurs désertèrent. Yen-yu se retira pour passer à Sin; Tcho-yong alla à Tchong-ou, & ses troupes abandonnèrent d'elles-mêmes le siége de Tsien. Yen, général de l'armée de Tchou, ignorant la cause de ce tumulte, n'osa pas les faire charger. Il s'en informa par ses espions, & ayant appris que la mort du prince de Ou causoit ce désordre, il décampa, & se retira avec son armée. **Avant l'Ere Chrétienne. 516. *King-ouang.***

La joie, que cette nouvelle donna à Tchao-kong, fut empoisonnée par les cris du peuple, contre Fey-ou-ki. Ce fourbe, à qui l'ombre seule de la vertu faisoit horreur, ne pouvoit souffrir un homme de bien à la cour. Il y avoit déja long-temps que Kio-ouan, personnage recommandable, par sa droiture & par l'estime de tout le monde, étoit l'objet de sa haine & de celle de Yen-tsiang-chi, le complice de sa scélératesse. Ils avoient tenté plusieurs fois de le perdre. Enfin, la cinquième année du règne de KING-OUANG, ils l'accusèrent de trahison envers l'état. Tchao-kong en demeura convaincu, & condamna Kio-ouan, avec toute sa famille, sans distinction, à perdre la vie. Ce prince enveloppa dans sa proscription Yang-ling, Tchong, & ses frères Yang-ouan, Yang-tou & Tçin-tchin, avec leurs enfans, comme ayant trempé dans cette conspiration. *515.*

La mort de Kio-ouan, & de tant de personnes innocentes, indigna le peuple contre Fey-ou-ki, & contre Tchao-kong lui-même. Comme il étoit à craindre que son ressentiment ne le conduisît à une révolte, Chin-yu-sin fut trouver Tsé-tchang, qui avoit du crédit sur l'esprit de Tchao-kong; il l'engagea à déciller les yeux de ce prince, en lui dévoilant les noirceurs de Fey-ou-ki, & de Yen-tsiang-chi son complice. Il lui dit, que leur perfidie, contre le prince Kien, étoit manifeste; que la

Avant l'Ere Chrétienne.
515.
King-ouang.

mort injuste de Ou-ché, & de toute sa famille, crioit vengeance, de même que celle de Ki-ouan & de tous ses parens; enfin, que ces deux monstres étoient les auteurs de la guerre funeste qui ruinoit l'état, & la cause de la haine que leur portoient tous les princes de l'empire. « Souffrirez-vous, plus long-temps, » ajouta-t-il, que le vice opprime la vertu »?

Tsé-tchang, sensible à ce reproche, fut, du même pas, demander audience à Tchao-kong. Il lui peignit, avec des couleurs fortes, mais vraies, toutes les horreurs dont Fey-ou-ki s'étoit rendu coupable. Le prince en fut si frappé, qu'il fit charger de chaînes Fey-ou-ki & Yen-tsiang-chi, & les livra, avec leurs complices, aux juges, pour instruire leur procès. Ils furent encore convaincus d'une infinité d'autres crimes, & le peuple vit, avec des démonstrations de joie, le supplice mérité de ces deux scélérats.

511. La neuvième année du règne de King-ouang, le jour *sin-hai*, de la dixième lune, avant midi, il y eut une éclipse de soleil.

510. Confucius étoit encore à la cour de King-kong, prince de Tsi, où il tâchoit de rétablir le sage gouvernement des anciens. Ce philosophe auroit desiré publier sa doctrine dans les états de Tchou & de Tçin, où il auroit pu la faire fleurir; mais leurs princes étoient trop attachés à l'or, & trop enivrés de leur puissance. Le prince de Tsi, au contraire, l'interrogeoit sans cesse, sur les règles d'un bon gouvernement, l'écoutoit volontiers, & louoit même sa doctrine; mais il la pratiquoit peu. Comme Confucius en paroissoit surpris, King-kong lui dit, qu'il étoit trop vieux pour s'y appliquer. Confucius, sans insister davantage, sortit de ses états, & retourna dans sa patrie.

Les commencemens du règne de Ting-kong, prince de Lou, furent si agités de troubles, par l'orgueil & la mauvaise conduite de Ki-chi, que Confucius ne voulut point se mêler du gouvernement, ni exercer aucune charge. Et comme le *Chi-king*, le *Chu-king*, & les livres, concernant les cérémonies & la musique, étoient confondus les uns avec les autres, & ne faisoient point corps, il les rassembla & les mit en ordre, en les divisant par chapitres. Ce travail augmenta considérablement le nombre de ses disciples. Les sages, des provinces les plus éloignées, s'empressoient à venir le trouver pour s'instruire sous un si grand maître.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 506. *King-ouang.*

Depuis la mort injuste & cruelle de Kio-ouan, Pé-tché-ou-ly, qui s'étoit réfugié au pays de Ou, en avoit tellement animé le prince contre celui de Tchou, qu'il ne cessoit de le harceler du côté du fleuve Hai-ho. Sur la fin de la quatorzième année de KING-OUANG, le prince de Ou changea de dessein. Alors quittant le Hai-ho & le pays de Siu-tchang, il vint attaquer Tchou, sur la rivière Han-kiang, & le vainquit trois fois, entre les montagnes Siao-pie & Ta-pie, où le Han se jette dans le Kiang. Tsé-tchang, général des troupes de Lou, intimidé de tant de défaites, vouloit se retirer; mais Chi-hoang lui conseilla de faire face à l'ennemi, sans quoi il étoit perdu. Ce général fit faire des retranchemens, que Fou-cai-ouang, officier général de l'armée de Ou, vouloit aller forcer sur le champ; mais Hou-lieou, son frère, qui commandoit en chef, l'en empêcha. Cet officier impatient, sans respecter cet ordre, fut, avec les cinq mille hommes de la division qu'il commandoit, attaquer le camp des ennemis, le força, & le mit en désordre. Hou-lieou fit avancer le corps de bataille pour le soutenir; alors ce ne fut plus qu'une dé-

505.

Avant l'Ere Chrétienne. 504. *King-ouang.*

route générale dans l'armée ennemie. Chi-hoang fut tué ſur ſon char de combat. Tſé-tchang s'enfuit du côté des états de Tching, & abandonna ſes troupes à la diſcrétion des vainqueurs, qui les pourſuivirent juſqu'à la ville de Yng (1), dont ils ſe rendirent maîtres.

Le prince Tchao ne pouvant tenir la campagne, contre le renfort que Chen-tſé avoit amené de Tçin, s'étoit retiré dans les états de Tchou; mais comme il étoit à craindre que quelques eſprits remuans ne ſe ſerviſſent encore du nom de ce prince, pour couvrir leur rébellion, KING-OUANG, profitant des troubles où la guerre du prince de Ou mettoit les états de Tchou, envoya, ſous-main, des gens qui l'aſſaſſinèrent.

Le jour *ſin-hai*, de la troiſième lune, quinzième année du règne de KING-OUANG, avant midi, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Le prince de Ou faiſoit toujours vivement la guerre au prince de Tchou, à la ſollicitation de Ou-yun, fils de Ou-ché, qui avoit juré la ruine de ce prince, & de venger la mort de ſon père.

Ou-yun avoit un ami à la cour de Tchou, nommé Chin-pao-ſiu, qui étoit du conſeil du prince. Chin-pao-ſiu, lui rendit de grands ſervices. Comme il accompagnoit Ou-yun dans ſa retraite, & que ce dernier épanchoit, dans le ſein de ſon ami, l'amertume de ſon cœur, & ſes deſirs terribles de vengeance: « Je vous aime, lui dit Chin-pao-ſiu, je donnerois ma » vie pour ſauver la vôtre; mais je me dois encore à mon » prince & à ma patrie. Vous pouvez leur nuire; je vous déclare » que je ferai tous mes efforts pour les ſoutenir ». Chin-pao-

(1) King-tcheou dans le Hou-kouang.

ſiu, voyant que ſon maître ne pouvoit plus tenir contre le prince de Ou, lui conſeilla de demander du ſecours au prince de Tſin. Tchao-kong le chargea lui-même de cette négociation. Quand il fut arrivé auprès de Ngai-kong, il lui exagéra la puiſſance du prince de Ou, qu'il étoit de la politique de tous les princes de contre-balancer. Il lui repréſenta que s'il étoit une fois le maître de Tchou, il n'y avoit rien qu'il ne pût entreprendre : que l'intérêt commun demandoit donc qu'on s'opposât à ſes progrès, & que d'ailleurs ſon maître lui devroit le ſalut de ſes états, & le bienfait d'être ſon libérateur.

Ngai-kong lui demanda du temps pour délibérer & propoſer la choſe à ſon conſeil. Chin-pao-ſiu, flottant entre l'eſpoir & l'incertitude du ſuccès de ſa négociation, fut, pendant ſept jours, ſi chagrin, qu'à peine prenoit-il quelque nourriture. Ngai-kong, charmé du zèle qu'il montroit pour les intérêts de ſon maître, lui accorda un corps conſidérable de ſes meilleures troupes, à la tête deſquelles il partit, content de ſe voir en état de tenir parole à ſon ami Ou-yun, & de ſecourir, contre tous ſes efforts qui avoient eu tant de ſuccès funeſtes, & ſon prince & ſa patrie.

Chin-pao-ſiu fut d'autant plus heureux, que le prince de Ou ſe vit obligé de diviſer ſes forces, & d'en envoyer une partie contre le prince de Yu-yuei, qui commençoit à paroître ſur les rangs, & qui étoit entré, à main armée, ſur les terres de Ou. Chin-pao-ſiu, joignant donc les troupes de Tſin à celles de Tchou, fut chercher l'armée de Ou, qui étoit dans le pays de Yng. King-tcheou, qui les commandoit, attaqua l'ennemi, & après un combat des plus opiniâtres, il le contraignit de ſe retirer, & d'évacuer abſolument le pays de Yng.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

A la fin de l'année 505, étoit né, dans la principauté de Lou, Tseng-sen, autrement Tsé-yu, disciple de Confucius.

503. King-ouang.

L'an 503, à la seconde lune, Tan-pien se révolta contre l'empereur KING-OUANG. Son parti, soutenu de Yn-chi, devint si considérable, que KING-OUANG se vit obligé de sortir de ses états, & d'aller se mettre en sûreté à Kou-yeou, dépendant de la principauté de Tçin. Cependant Chen-tsé, prince héritier de l'empire, & Lieou-tsé, revenus de la surprise que leur avoit causé cette révolte, rassemblèrent un corps d'armée, avec lequel, deux mois après, ils allèrent attaquer les rébelles, & les défirent. Chen-tsé, profitant de la consternation où cette victoire avoit mis leur parti, marcha, avec un détachement des troupes impériales, contre les villes de Cou-tching & Kien-tching. Lieou-tsé, avec l'autre partie, s'avança contre Y-ly & Yu, deux autres villes, qui étoient aussi entrées dans la révolte, & qui, à l'approche de ces troupes victorieuses, ouvrirent leurs portes & se soumirent. KING-OUANG revint alors, & fut depuis paisible sur le trône.

502. L'an 502, dix-huitième du règne de KING-OUANG, naquit, dans les états de Lou, Pou-tsi, autrement Tsé-tsien; & l'an

501. 501 Min-sun, autrement Tsé-kien, l'un & l'autre disciples de Confucius.

500. L'an 500, Ting-kong éleva Confucius à la charge de *sse-kong*, c'est-à-dire, de président du tribunal des ouvrages publics, que ce philosophe exerça avec tant de justice, de soins & de désintéressement, qu'il mérita un applaudissement général. Toute son attention étoit de faire revivre l'ancien gouvernement; & si les temps eussent été plus favorables, il est certain qu'il eût réussi dans son entreprise.

498. L'an 498, vingt-deuxième du règne de KING-OUANG, à la

la onzième lune, le jour *ping-in*, il y eut, avant midi, une éclipse de soleil.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
497.
King-ouang.

L'an 497, Confucius fut élevé à la charge de ministre d'état de la principauté de Lou; à peine eut-il pris possession de cet emploi, qu'il fit arrêter Chao-tching-mao, qui causoit du désordre dans le gouvernement, & le fit mourir. Ses disciples lui témoignant leur surprise de cette sévèrité, Confucius leur répondit: « Il y a cinq vices, qui rendent l'homme plus cri-» minel, que s'il étoit voleur de grands chemins. Un cœur » fourbe, une conduite artificieuse, un flux de langue plein » de mensonges & de faussetés, une mémoire heureuse qui » publie le vice, enfin une complaisance naturelle dans le » mal. Un seul de ces cinq vices, dans un grand, mérite la » mort, & ne doit point être pardonné par le sage, s'il est en » état de le punir; or ils se trouvoient tous réunis dans Chao-» tching-mao, devois-je le laisser vivre »?

Cette exactitude de Confucius à punir le vice, avoit, dans si peu de temps, changé les mœurs des grands & du peuple de Lou, que le prince de Tsi fut jaloux que Ting-kong ne prît trop d'ascendant, & qu'on ne lui donnât le titre de *Pa*, qui l'éleveroit, par conséquent, au-dessus de lui. Après avoir tenu plusieurs conseils avec ses grands, il fut conclu, qu'il n'y avoit pas de moyen plus efficace pour empêcher l'effet du sage gouvernement de Confucius, que d'attaquer la vertu du prince de Lou. On choisit, pour cet effet, les plus belles femmes qui avoient de la voix, & sous prétexte de renouveller entre eux leur amitié, le prince de Tsi les envoya en présent à Ting-kong. Ki-hoan-tsé les reçut au nom de son maître, qui en fut si enchanté, que trois jours de suite il ne sortit point de son palais,

Avant l'Ere Chrétienne. 496. *King-ouang.*

pour vaquer aux affaires. Confucius l'abandonna, & se retira dans les états de Ouei.

Ce philosophe alla demeurer chez Yen-tchou-tseou. Pour l'engager à s'y fixer, on lui donna soixante mille mesures de grains. Il ne resta à Ouei que dix mois, & voulant passer dans les états de Tchin, il fut arrêté au pays de Kouang, où on le prit pour un certain Yang-hou, de Lou, de qui les peuples de ces cantons avoient reçu quelques injures. Quand ils eurent reconnu leur erreur, ils le laissèrent aller; mais Confucius, au lieu de continuer sa route vers Tchin, revint à Ouei.

495.

Ling-kong, prince de Ouei, étant sorti de son palais, dans un char, accompagné de la princesse son épouse & de l'eunuque Yong-kin, rencontra Confucius à pied. Ling-kong fit aussi-tôt descendre l'eunuque, & invita Confucius à prendre sa place. Confucius monta, & s'assit avec eux. Un moment après on arriva dans un marché, où une multitude oisive s'occupoit de spectacles. « Ah! s'écria-t-il, tout-à-coup, je n'avois pas vu jusqu'ici, qu'un homme qui aime véritablement la vertu, se plût à la compagnie de gens qui ne sont attachés qu'au plaisir ». Il descendit aussi-tôt du char, & se retira dans la principauté de Tsao.

Cette même année, à la huitième lune, le jour *Keng-chin*, vers les onze heures du matin, il y eut une éclipse de soleil.

Confucius, voyant qu'à Tsao, on ne témoignoit pas beaucoup d'estime pour sa doctrine, n'y fit pas un long séjour, & prit sa route vers la principauté de Song, accompagné de plusieurs de ses disciples. Ils s'arrêtèrent en chemin, sous un arbre, où Confucius se mit à les instruire, sur les cérémonies & leur utilité. Dans le même instant, vint à passer Huan-toui, qui étoit revêtu de la charge de *Ssé-ma*, c'est-à-dire, de président du tri-

bunal des guerres du prince de Song. Huan-toui avoit de l'aversion pour Confucius & pour sa doctrine; trouvant une si belle occasion de s'en défaire, il s'avança sur lui le sabre à la main, & voulut le tuer; mais Confucius évita le coup, & se retira avec ses disciples. Comme il n'en parut point ému, ses disciples, qui n'avoient point la même fermeté que lui, le pressoient de doubler le pas. Alors Confucius leur dit: « Si j'ai assez de vertu » pour engager le Tien à me protéger, qu'est-ce que Huan-» toui peut me faire? » Mais les disciples, peu contens de cette réponse, le laissèrent seul & s'enfuirent.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 495. *King-ouang.*

Confucius, arrivé à Tching, s'arrêta à l'entrée de la porte orientale de la ville. Un habitant qui le vit un peu embarrassé, lui trouvant d'ailleurs une figure assez extraordinaire, fut en avertir Tsé-kong, & lui dit: « Il y a un homme, à la porte » orientale, qui a le front tel qu'on dit que l'avoit Yao, le col » de Cao-yao, les épaules de Tsé-tchin, & à-peu-près la taille » du grand Yu; il paroît embarrassé & saisi de crainte, comme » un chien qui a perdu la maison de son maître ». Tsé-kong se rendit sur le champ à la porte orientale, & abordant Confucius, il ne manqua pas de lui dire le rapport qu'on lui avoit fait de lui. Confucius, faisant un grand éclat de rire, répondit: « Pour ce qui est de la figure, il se trompe; mais à l'égard de » ce qu'il dit du chien, qui a perdu la maison de son maître, » on ne peut rien de plus juste ».

Les princes de l'empire furent assez tranquilles, quoiqu'il n'y eût point de paix conclue entre les princes de Tchou & de Ou. La guerre, contre le prince de Yu-yuei, occupoit assez celui de Ou, & l'obligeoit à laisser en repos le prince de Tchou, que ses pertes passées avoient rendu moins entreprenant.

L'an 494, vingt-sixième de KING-OUANG, le prince de 494.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 494. *King-ouang.*

Yu-yuei entra dans les états de Ou, & pouſſa juſqu'à la montagne Fou-tſiao (1). Fou-tcha, prince de Ou, qui l'attendoit, lui livra bataille, le défit & le pourſuivit juſqu'à la montagne de Hoei-ki (2). Le prince de Yu-yuei avoit poſté-là cinq mille hommes, qui arrêtèrent Fou-tcha, à qui il fit quelques propoſitions de paix. Fou-tcha étoit aſſez diſpoſé à les écouter, mais Ou-yun s'y oppoſa. « J'ai toujours oui dire, lui repréſenta Ou-» yun, qu'on n'eſt point guéri d'une maladie, ſi on n'en a pas » extirpé la cauſe. Il nous faut imiter Chao-kang, empereur » de la dynaſtie des *HIA*, qui ne quitta point ſon entrepriſe, » contre Kou & contre Ké, qu'il ne les eût entièrement réduits » ſous ſon obéiſſance. Quelle que paix que nous faſſions au-» jourd'hui avec Yu-yuei, nous lui laiſſons toujours un cœur » ennemi ; il ne manquera pas, dans la ſuite, de nous le faire » ſentir. Nous nous repentirons alors d'avoir manqué l'occa-» ſion de le ſoumettre entièrement ». Malgré ce conſeil, Fou-tcha, qui étoit las de la guerre, fit la paix.

493.

Confucius, dans ſes courſes, fut ſouvent réduit à la dernière misère. Lorſqu'il étoit dans la principauté de Tchin, il fut pendant ſept jours ſans avoir de quoi manger. La plupart de ſes diſciples étoient malades d'inanition. Confucius, cependant, n'en paroiſſoit pas plus triſte ; on l'entendoit jouer des inſtrumens, & chanter même plus qu'à l'ordinaire. Tſé-lou, un de ſes diſciples, lui dit : « Convient-il de chanter, tandis que nous » tombons de beſoin » ? Confucius, ſans s'émouvoir, continua ſa chanſon juſqu'à la fin, & répondit après : « Je vous dirai que

(1) Montagne à l'oueſt de Ou-ſi-hien ſur le bord du lac Tai-hou, de la dépendance de Tchang-tcheou-fou dans le Kiang-nan.

(2) Montagne qui dépend de Tchang-tcheou-fou dans le Tche-kiang.

» le sage n'aime la musique que pour réprimer le trop de com- AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
» plaisance; & celui qui ne l'est point, n'aime la musique que
» pour étouffer les sentimens de crainte dont son cœur est 493.
» saisi ». Tsé-lou, peu satisfait de cette réponse, prit une *King-ouang.*
pique, & après l'avoir maniée, par trois fois, avec beaucoup d'adresse, il quitta Confucius.

Etant enfin sortis de cette misère, Tsé-kong dit à Confucius : « Ce sont les deux ou trois disciples qui vous ont suivi, » qui ont été cause de la nécessité où vous avez été réduit. Vous » ne l'oublierez pas, sans doute. « C'est un avantage pour moi, » répondit-il, d'être venu dans les pays de Tchin & de Tsai ; » & quant aux disciples qui m'ont suivi, jamais la bravoure » ne paroît mieux, que dans les occasions périlleuses; sans » occasion elle demeure ensevelie : Comment pourrez-vous » savoir que le commencement de la perfection consiste à être » privé de tout? »

Ling-kong, prince de Ouei, eut dessein de nommer Yng-pi,
son fils naturel, pour lui succéder. « Prince, lui répondit Yng- 492.
» pi, ce seroit faire honte à vos ancêtres. Je ne puis accepter » cet honneur. Vous avez Fou-gin dans votre famille, & parmi » vos grands, des gens de mérite que vous devez me préférer ».

L'été suivant, Ling-kong mourut. Fou-gin, qui savoit le refus généreux de Yng-pi, voulut le faire déclarer prince de Ouei. « Non, dit-il, ma naissance ne m'y donne aucun droit. » Le véritable & légitime héritier de Ouei, est le prince Tchu-» kong, que les malheurs du temps ont obligé de se retirer » dans les états de Tçin ; c'est lui que nous devons reconnoître » pour notre maître ». Ce désintéressement, soutenu, lui fit beaucoup d'honneur, & suivant son choix, Tchu-kong fut rappellé & proclamé prince de Ouei.

Avant l'Ere Chrétienne. 489. *King-ouang.*

La trente-unième année du règne de KIEN-OUANG, Confucius passa des états de Tchin dans ceux de Tsai. Tchao-kong, prince de Tchou, le sachant si près de lui, lui envoya un de ses officiers, pour l'inviter à venir à sa cour. Confucius lui promit de s'y rendre; mais les princes de Tchin & de Tsai s'y opposèrent, dans la crainte que les connoissances profondes que ce philosophe avoit du gouvernement, ne fissent un jour la ruine de leurs états. Cependant, Confucius partit. Les princes de Tchin & de Tsai, se mirent à sa poursuite, avec des troupes, & le tinrent enfermé dans un désert, au milieu de rochers arides. Ce philosophe manquoit de vivres: on ne souffroit pas que personne lui en portât. Cette cruelle extrêmité ne lui fit point changer la résolution qu'il avoit prise d'aller à Tchou. Il trouva cependant moyen de faire savoir au prince de Tchou la violence qu'on lui faisoit. Ce prince entra dans une colère terrible, & fit partir des troupes pour le délivrer. A leur approche, les princes se retirèrent, & ses troupes emmenèrent Confucius, comme en triomphe, dans leur pays.

Le prince de Tchou le reçut avec de grands honneurs, & vouloit lui donner, en souveraineté, sept-cens *ly*, ou soixante & dix lieues de pays; mais Tsé-si, officier qui avoit l'intendance sur le gouvernement de Tchou, s'y opposa d'une manière honorable à Confucius, & à ses disciples. « Aucun » prince de l'empire, dit-il à son maître, a-t-il un homme » plus propre pour une négociation que Tsé-kong? Quelqu'un » est-il capable de donner de meilleurs conseils que Yen-hoei? » Est-il un général plus expérimenté que Tsé-lou? Trouve- » rez-vous un homme qui discerne mieux les talens de cha- » cun, & qui sache les employer plus à propos que Tsai-yu? » Or, vous n'ignorez pas, que lorsque vos illustres ancêtres

489. *King-ouang.*

» élevèrent à la principauté votre famille, ils ne lui donnèrent » que cinquante *ly* ou cinq lieues de pays. Vous voyez que » Confucius marche sur les traces de nos anciens princes les » plus sages. Il sait parfaitement toutes les règles du gouver- » nement de Tcheou-kong & de Chao-kong. Si vous lui » donnez des domaines aussi étendus, pouvez-vous espérer » qu'il sera long-temps soumis à votre gouvernement ? Ouen- » ouang n'avoit, proprement, que le pays de Fong, dont il » fut le maître absolu, & Ou-ouang que celui de Hao, qui » avoit tout au plus cent *ly*; & cependant, par leur sagesse, ils » se sont rendus maîtres de l'empire. Croyez-moi, prince, » Confucius est trop éclairé, & ses disciples trop habiles, pour » que votre auguste famille puisse, avec eux, jouir long-temps » de sa grandeur ». Tchao-kong se rendit aux conseils de son ministre, & changea de résolution.

Le prince de Tchou mourut à la septième lune de cette même année, & laissa Confucius sans appui. Tout le monde le railloit, & lui chantoit, par dérision, un Vaudeville, fait contre lui, dont le sens étoit : *Fong-hoang, Fong-hoang* (1), *pourquoi avez-vous ainsi perdu toute votre vertu ? Si le repentir du passé vous est inutile, préparez-vous du moins à l'avenir. Quittez vos grands desseins, quittez vos grands desseins, le gouvernement de nos jours est trop dangereux.* Confucius tenta souvent de justifier sa conduite; 488.
mais jamais il ne put trouver personne qui voulût l'écouter. Il prit le parti de se retirer à Ouei. Il n'y fit pas cependant un long séjour; la violence que les princes de Tchin & de Tsai lui 487.
avoient voulu faire, lui donnoit l'espérance que sa doctrine y

(1) Le *fong-hoang*, ou *l'oiseau royal*; oiseau de bon augure, qui ne paroissoit que sous les règnes des princes d'une rare vertu. *Éditeur.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 487. *King-ouang.*

pourroit être reçue ; ce qui l'engagea à retourner au pays de Tchin.

Quelque bonne que fût sa doctrine, & malgré l'estime qu'on en faisoit, elle ne produisoit cependant aucun changement dans l'empire. Les princes étoient toujours aussi ambitieux, & n'en cherchoient pas moins l'occasion de se détruire.

La trente-troisième année du règne de KING-OUANG, un sujet de la principauté de Tsao, vit en songe une assemblée de gens de considération, qui, debout dans la salle des *ancêtres* du prince, consultoient ensemble sur la ruine entière de la famille règnante. Tchin-tou demandoit s'il ne seroit pas bien d'en parler à Kong-sun-kiang. Ces gens lui répondirent qu'il feroit très-bien ; sur ces entrefaites, cet homme s'éveilla, & fut aussitôt chercher Tchin-tou, dont il ne trouva que le fils, & lui dit : « Après ma mort, s'il se trouve, dans le gouvernement de « Tsao, quelqu'un, parmi vos officiers, qui s'appelle Kong- » sun-kiang, ne le gardez point chez-vous ; défaites-vous-en le » plutôt que vous pourrez ».

Yang-kong, prince de Tsao, aimoit passionnément la chasse. Il y avoit dans ses états un homme de basse extraction, appellé Kong-sun-kiang, qui tiroit admirablement de l'arc, & entendoit, sur-tout, la chasse du faucon. Yang-kong l'ayant fait venir, voulut l'entendre raisonner sur la chasse, & en fut si content, qu'il lui donna un emploi assez considérable, pour l'avoir auprès de sa personne. Kong-sun-kiang, se voyant si subitement parvenu, se crut un personnage important, & qu'il pouvoit donner des conseils à son maître. Ce prince eut la foiblesse de les suivre aveuglément. Kong-sun-kiang l'engagea même à s'arroger le titre de *Pa*, & à rompre avec le prince de Tçin, qui jusque-là l'avoit protégé. Ce conseil extravagant fut cause de sa

485. *King-ouang.*

sa perte; car ayant voulu obliger le prince de Song à lui donner la qualité de *Pa*, ce prince lui déclara la guerre, le battit, & le fit prisonnier avec Kong-sun-kiang. Comme il restoit seul de sa famille, & qu'il n'avoit point de postérité, le prince de Song le fit mourir, & s'empara de la principauté de Tsao, qui avoit été donnée en 1122, six cens trente-six ans auparavant, à Cho-tchin, par son frère Ou-ouang, dont les descendans, à la vingt-cinquième génération, l'avoient toujours possédée sans interruption, jusqu'à Yang-kong, qui la perdit avec la vie.

484.

Confucius étoit demeuré jusque-là, dans les états de Tchin; mais s'y voyant inutile, il retourna dans la principauté de Ouei. A cette occasion son disciple Tsé-lou, lui dit: « Si le prince de » Ouei, veut faire mettre en pratique vos vues sur le gouver- » nement, par où commencerez-vous? Par établir sa réputa- » tion. Cela est trop général, dit Tsé-lou: Qu'entendez-vous » par établir sa réputation? Que vous êtes borné, repartit » Confucius! il me semble que le sage ne s'arrête point à ce » qu'il ne sait pas. Si celui qui parle n'a point de réputation, » on n'écoute pas ce qu'il dit. Si on n'écoute pas volontiers, » on ne fait rien de solide. Suivra-t-on les loix qu'il voudra » établir, & le peuple ne seroit-il pas, pour ainsi dire, sans pieds » & sans mains? Jamais le sage ne prodigue mal-à-propos ses » instructions. Le prince de Ouei, interrompit Yen-yeou, aime- » t-il la vérité? Oui, répondit Tsé-lou: je lui demandai der- » nièrement quels hommes étoient Pé-y & Chou-tsi? Ce sont, » me dit-il, des sages de notre temps. Avez-vous sujet, re- » pris-je, de vous plaindre de quelque chose? Non, j'aurois » tort, puisque je trouve la vertu quand je la cherche ».

Tandis que Confucius tentoit d'établir sa doctrine auprès des princes, sa patrie étoit en guerre, sans qu'il parût se

Avant l'Ere Chrétienne. 484. *King-ouang.*

mettre en peine de la ſecourir. Le prince de Tſi, dont la famille avoit toujours été oppoſée à celle de Lou, mit en campagne, au commencement de la trente-ſixième année du règne de KING-OUANG, un corps d'armée conſidérable, ſous les ordres de Koué-chu & de Kao-ou, qui fut camper au pays de Tching.

A cette nouvelle, Ki-ſun, fils de Ngai-kong, prince de Lou, raſſembla les troupes, & ſe mit à la tête de ſept mille cuiraſſiers, qui formoient le centre de l'armée. Il donna le commandement de l'aîle droite à Mong-ſun, ſon frère, & celui de l'aîle gauche, au général Yen-kieou, laiſſant trois cens hommes pour la garde du palais. Cette armée rencontra, à Kiao, celle des ennemis, qui étoit ſéparée par un foſſé. L'aîle gauche, qui arriva la première, l'ayant franchi, ſans attendre le reſte de l'armée, en étoit venue au mains avec l'avant-garde ennemie, & l'avoit miſe en déroute. Les fuyards, ſe rejettant ſur l'armée de Tſi, y portèrent le déſordre. Yen-kieou vouloit qu'on les pourſuivît; mais Ki-ſun s'y oppoſa, à cauſe de la nuit qui approchoit. Les ennemis laiſsèrent plus de quatre-vingts hommes des leurs ſur la place, parmi leſquels étoit Siu-pou-nieou. Mong-tſi-fou, dans cette déroute, ſe trouvoit à l'arrière-garde; quand il fut près d'entrer dans le camp, il donna un grand coup de fouet à ſon cheval, & ſe mit à crier: « Si je ſuis de l'arrière-garde, ce n'eſt point ma faute, » mais mon cheval ne ſauroit courir ». Reproche piquant pour ſes généraux.

Ngai-kong avoit envoyé demander du ſecours au prince de Ou. Dès la quatrième lune, ce prince fit partir ce ſecours, diviſé en deux corps, l'un ſous les ordres de Tchen-yu, l'autre de Siu-men-tchao. Les troupes de Tſi ayant appris qu'il arrivoit par

deux routes différentes, formèrent auſſi deux diviſions, dont l'une étoit commandée par Kao-ou & l'autre par Koué-chu. Ces deux généraux furent au-devant des troupes de Ou, pour en empêcher la jonction avec l'armée du prince de Lou. Koué-chu arriva à Yng, où il rencontra Siu-men-tchao, & le battit; mais Kao-ou fut mal mené par Tchen-yu, au pays de Ngai-ling.

Les troupes de Ou, réunies en un ſeul corps, ayant reçu un nouveau renfort, préſentèrent la bataille à Koué-chu, qui avoit recueilli les débris de la diviſion de Kao-ou. Koué-chu, enflé de ſa première victoire, l'accepta, & ſe battit avec beaucoup de bravoure & de conduite; mais il fut vaincu, par Tchen-yu, qui le fit priſonnier, lui, Koué-chu, Kong-ſun-hia, Lieou-kio-ming, Tchin-chou & Tong-kou-ſou, lui prit huit cens chariots de guerre, & lui tua trois mille hommes. Après cette victoire, Tchen-yu fut joindre le prince de Lou, & en fut reçu, avec tous les honneurs & la reconnoiſſance que méritoient ſes ſervices, qui lui procurèrent enfin la paix avec les états de Tſi.

Ki-ſun avoit remarqué que, dans la première action, Yen-kieou, quoique jeune, avoit montré beaucoup de valeur & d'expérience. Ce prince lui demanda ſous quel maître il avoit acquis tant de connoiſſances de la guerre: Sous Confucius, lui dit-il. Auſſi-tôt Ki-ſun s'empreſſa d'inviter ce philoſophe à revenir dans ſa patrie. Il lui envoya des préſens, & du monde pour le ſervir & l'accompagner dans ſa route.

Lorſque Confucius fut arrivé à Lou, Ngai-kong, Ki-ſun, & les autres princes, lui firent pluſieurs queſtions ſur le gouvernement, ſur la conduite du peuple, ſur la paix, ſur la guerre, & ſur beaucoup d'autres ſujets; mais comme il vit que la curio-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 483. *King-ouang.*

ſité y avoit plus de part, que le deſir de profiter de ſes inſtructions, il ne voulut ſe charger d'aucun emploi. Ce ſage reprit, cette trente-ſixième année du règne de KING-OUANG, le travail qu'il avoit commencé pour mettre en ordre le *Chi-king* & le *Chu-king*. Il remonta à l'empereur Yao, & raſſemblant tous les mémoires qu'on avoit depuis ce temps-là, juſqu'à Mou-kong, prince de Tſin, il en forma le livre qu'on appelle *Chu-king*. Pour ce qui eſt du *Chi-king*, il étoit autrefois composé de trois mille odes; mais dans la ſuite, & même du temps de Confucius, il fut réduit à trois cens cinq, dont il choiſit celles qui pouvoient inſpirer la vertu ou donner horreur du vice, depuis Sie & Heou-tſie, juſqu'aux *CHANG*, & aux *TCHEOU*.

482. Souvent il prenoit plaiſir à marier ſa voix avec un inſtrument, & chantoit ces odes, ſuivant la méthode des odes *Chao*, *Ou*, *Ya* & *Song*. Il s'appliqua beaucoup, dans ſa vieilleſſe, à l'étude du *l'Y-king*, & aux interprétations données par Ouen-ouang & Tcheou-kong. Il y ajouta pluſieurs explications, telles que ſont celles de *Touan*, *Hi*, *Siang*, *Choue*, *Koua*, *Siu-koua*, *Ouen-yen*.

Confucius fut occupé, juſqu'à la trente-neuvième année du règne de KING-OUANG, à rétablir & à mettre en ordre ces anciens livres. Cette même année, des gens de Lou étant allés à la chaſſe dans un lieu déſert, trouvèrent, au milieu des brouſſailles, un animal extraordinaire, qui leur étoit abſolument inconnu. Cet animal, quoique gros, étoit doux, & ſe laiſſoit approcher. Tſé-tſo-cheng, voyant qu'il ne s'effarouchoit point, lui lia les deux pieds, le mit ſur ſon char, & fut l'offrir à Chou-ſun-chi, ſon maître, qui, épouvanté à la vue de cet animal inconnu, ordonna de le laiſſer près du corps-de-garde, hors des portes de la ville.

Quelqu'un ayant averti Confucius de la prise de cet animal extraordinaire, il eut la curiosité de l'aller voir, & aussi-tôt qu'il l'apperçut, il s'écria, *c'est le ki-lin! pourquoi est-il venu?* Puis se couvrant la face de la manche de son habit, il se mit à pleurer amèrement, en s'écriant: *Ma doctrine est épuisée! ma doctrine est épuisée!* Chou-sun-chi, ayant su ce qu'avoit dit Confucius, envoya prendre l'animal, & le garda chez lui. Tsé-kong interrogeant Confucius sur la cause de ses pleurs: « Le *ki-lin*, lui répondit-il, est un animal qui ne paroît que » lorsqu'un prince éclairé occupe le trône. Maintenant que » tout l'empire est dans le trouble & dans la confusion, & » qu'aucun prince ne veut embrasser la saine doctrine, cet » animal devoit-il venir? Voilà ce qui me perce le cœur ». Confucius écrivit alors le livre *Tchun-tsiou*, qui n'est qu'une chronique fort abrégée, des bonnes & mauvaises actions des princes, depuis la quarantième année du règne de l'empereur Ping-ouang, jusqu'à la trente-neuvième de celui de KING-OUANG, que le *ki-lin* avoit paru. A la vue des crimes, des trahisons, des meurtres accumulés pendant cet espace, Confucius, saisi de crainte, résolut de faire dans le livre *Tchun-tsiou*, la peinture des mœurs de ce temps-là. « Je n'ai écrit, » disoit-il, que ce que je sais, & j'y ai marqué ce que je » désapprouve dans l'empire ». Le grand Yu, procura autrefois la paix à l'empire, en faisant écouler les eaux; Tcheou-kong, en civilisant les barbares, & en détruisant les bêtes féroces; & Confucius, dans le *Tchun-tsiou*, inspire aux sujets rébelles & aux enfans dénaturés, de l'horreur pour leurs crimes.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 482. *King-ouang.*

Cette même année, trente-neuvième du règne de KING-OUANG, le jour *keng-chin*, de la cinquième lune, vers le midi, il y eut une éclipse de soleil.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 481. *King-ouang.*

Kien-kong, prince de Tsi, périt par la perfidie d'un de ses sujets. Dans le temps qu'il étoit auprès du prince de Lou, il avoit pris beaucoup d'inclination pour Kou-tchi, de sorte qu'il n'eut pas plutôt succédé à son père, qu'il lui fit part du gouvernement. Ce choix allarma beaucoup Tchin-tching, qui étoit son ennemi. Tchou-yu-yang, ministre d'état, représenta même au prince l'incapacité de Kou-tchi; mais Kien-kong n'eut point égard à cet avis. Un jour que Kou-tchi alloit au palais, il fut témoin que Tchin-ni venoit d'assassiner un homme; il le saisit, & l'entraîna au palais, d'où il l'envoya dans les prisons. Tchin-tching, qui étoit allié de Tchin-ni, trouva moyen de le faire évader, en enivrant ses gardes, qu'il fit massacrer.

Tchin-pao, dévoué à Kou-tchi, résolut de lui applanir le chemin du trône de Tsi. Comme il étoit entreprenant, l'envie qu'il avoit de réussir, & l'ardeur avec laquelle il y travailloit, fit éclater la chose; alors Tchin-tching, jugeant qu'il y alloit de sa vie, si Tchin-pao le prévenoit, entra, à main armée, dans le palais, se saisit du prince, & le conduisit à Chou-tcheou, où il le fit mourir. Il mit à sa place son frère Ping-kong.

Confucius, indigné de l'assassinat de Kien-kong, voulut exciter Ngai-kong, prince de Lou, à le venger; mais ce prince lui dit, pour toute réponse, de s'adresser à ses trois ministres. » Ils n'ont pas voulu m'écouter, répartit Confucius; je sais » que l'usage est de les avertir les premiers d'une affaire, puis- » que j'ai été moi-même dans le ministère; ainsi devois-je y » manquer »? Ce sage se retira, consterné de n'avoir pu obtenir aucune satisfaction.

480. L'année suivante, il parut une comète, qui s'étendoit de l'étoile *yng*, jusqu'à l'étoile *sin*, qui en est éloignée de deux degrés.

L'an 479, quarante-unième de KING-OUANG, à la quatrième lune, Confucius mourut, âgé de soixante-treize ans. Ngai-kong, prince de Lou, en apprenant cette mort, fit éclater les regrets & les chagrins qu'une perte aussi grande lui causoit. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 479. *King-ouang.*

Min-kong, prince de Tchin, voulant profiter des démêlés survenus entre les princes de la famille de Tchou, fit de nouvelles levées, dont il augmenta son armée, & fut insulter les terres de cette principauté. Hoei-kong, prince de Tchou, qui avoit besoin d'une partie de ses troupes auprès de lui, se contenta d'envoyer un détachement pour occuper Min-kong, & arrêter les progrès de ses incursions. Mais la quarante-deuxième année de KING-OUANG, Hoei-kong, pour se venger de cette insulte, envoya ravager les moissons du territoire de Tchin. 478. Les gens de Tchin le repoussèrent. Ce prince, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour faire la guerre, mit sur pied une nombreuse armée, sous les ordres de Kong-sun-tchao. Ce général surprit Min-kong & le fit mourir. Par sa mort, sa famille fut éteinte, & sa principauté, qui avoit subsisté l'espace de six cens quarante-cinq ans, sous vingt-quatre princes, fut réunie aux états de Tchou.

La mort de Kien-kong, prince de Tsi, fit tenir tous les princes sur leurs gardes. Les princes de Lou & de Ouei, profitèrent de cette occasion, pour reprendre quelques places que Kien-kong leur avoit enlevées. Cependant Ping-kong, qui avoit succédé à Kien-kong, n'étoit point tranquille; il connoissoit bien les auteurs de la mort de son prédécesseur, mais on lui cachoit leurs complices. Tien-tchang, son ministre lui étoit entièrement dévoué. C'étoit un homme d'un grand génie, ferme & intrépide dans l'exécution d'une affaire; Ping-kong lui remit toute son autorité.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 478. *King-ouang.*

Ce ministre découvrit, par sa vigilance & sa pénétration, que les familles Pao, Yen, & celle d'un des oncles du prince, étoient remplies d'esprits remuans & portés à la révolte; sans en rien dire à Ping-kong, qui étoit naturellement timide, il fit main-basse sur ces familles & les extermina entièrement. Par ce moyen, il rétablit la paix & la tranquillité dans la principauté de Tsi.

Dans les parties méridionales, la paix régnoit encore moins que dans les septentrionales. Le prince de Yu-yuei, qui ne songeoit qu'à étendre ses limites, étoit presque toujours en guerre avec le prince de Ou; tantôt victorieux, tantôt vaincu, ne pouvant en venir à bout par la force seule, il y joignit la ruse. Il fit la paix avec le prince de Ou; & pour prouver qu'elle étoit sincère, il prodiguoit les bienfaits au peuple de Ou, afin de le mettre dans son parti. Le second pas qu'il fit, fut de faire la guerre au prince de Tchou, & de s'emparer de quelques-unes de ses villes, qui pouvoient beaucoup lui servir pour attaquer les états de Ou, mais le prince de Ou l'obligea de se retirer; de sorte que Kong-sun-tchao, général de Tchou, ne trouva plus d'ennemis à combattre.

476. L'empereur KING-OUANG, mourut la quarante-quatrième année de son règne: il eut pour successeur Yuen-ouang, son fils.

YUEN-OUANG.

475. Le règne de YUEN-OUANG fut assez paisible, & les princes de l'empire ne remuèrent point, à l'exception de ceux de Ou & de Yu-yuei. Ce dernier détruisit enfin la puissance du premier. King-ki, de la famille de Ou, voyant que sa maison tomboit en décadence, & que Fou-tcha, son prince, ne faisoit aucun

aucun cas de ses conseils, quitta la cour, & se retira à Ngai, d'où il passa ensuite dans les états de Tchou. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 475. *Yuen-ouang.*

A peine y fut-il arrivé, qu'il apprit que le prince de Yu-yuei marchoit, à la tête de ses troupes, contre les états de Ou. Persuadé que, dans la crise où étoient les Tchou, cette guerre ne pouvoit être que très-funeste à sa patrie, il y revint, & chercha tous les moyens d'avoir une entrevue avec le prince de Yu-yuei, afin de l'engager à ne pas rompre la paix : mais le parti mal-intentionné, que ce prince avoit dans les états mêmes de Ou, craignant le succès de cette entrevue, fit périr, en trahison, Kiang-ki, dans le temps qu'il travailloit le plus fortement pour le bien de sa patrie.

Le prince de Yu-yuei, étant entré dans le pays de Ou, y trouva si peu d'opposition, qu'il vint jusqu'à la capitale (1), devant laquelle il mit le siége. Fou-tcha, qui se trouvoit dedans, vit alors, mais trop tard, qu'il auroit dû suivre les conseils de Kiang-ki ; il résolut cependant de se défendre, & soutint généreusement le siége durant trois ans, jusqu'à ce que voyant que le prince de Yu-yuei ne se rebutoit point, il assembla 474.
son conseil, où il fut arrêté de lui-demander la paix.

Fou-tcha, en conséquence de cette résolution, envoya Ouang-sun-hiong à ce prince, avec ordre de demander audience, & de lui dire, en son nom : « Le Tien m'envoie les » malheurs que j'éprouve, pour me punir des fautes que je » fis à Hoei-ki (2). J'avoue, prince, que vous l'emportez sur » moi ; faisons revivre, je vous en conjure, la paix que nous » fîmes alors ».

(1) Tsou-tcheou-fou du Kiang-nan.
(2) Kouei-ki-hien du Tché-kiang.

Keou-tsien, prince de Yu-yuei, naturellement bon & généreux, étoit d'avis d'accorder la paix; mais Fan-ly, son ministre, s'y opposa : « Le sage, lui dit-il, ne doit rien avoir » plus à cœur, que de profiter du temps & des occasions » favorables; c'est ce que nous avons appris de nos anciens. » Si, en suivant cette règle de conduite, on ne réussit pas » d'abord, il ne faut pas se rebuter; ce qu'on ne peut pas » dans un temps, on le peut dans un autre. Il semble, prince, » que vous ayez oublié l'affaire de Hoeï-ki : il ne tenoit qu'à » Fou-tcha de s'emparer de vos états, & de s'ôter toute crainte » de votre part; il ne le fit pas. Aujourd'hui, ce qu'il eût dû » détruire, fait sa perte à lui-même. Prince, ne craignez-vous » point un semblable revers de fortune »? L'avis de Fan-ly prévalut, & Keou-tsien refusa la paix.

Ouang-sun-hiong, avant que de partir, demanda cependant une audience au prince, & l'obtint. Il parla avec tant de dignité, & une éloquence si persuasive, que le prince se vit comme forcé de lui accorder ce qu'il demandoit. Fan-ly, qui en fut averti, vint sur le champ trouver son maître.

« Prince, lui dit-il, qui, jusqu'ici, nous a obligés, le » matin à venir lui faire la cour, & le soir à retourner chez » nous? N'est-ce pas le prince de Ou? Qui nous a disputé les » trois *Kiang*, & les *cinq étangs?* n'est-ce pas encore le prince » de Ou? Le fruit de dix ans de soins & de travaux, faut-il le » perdre dans un moment? Prince, croyez-moi, profitez de » l'occasion, vous êtes maître de Ou, si vous le voulez ». Hé « bien, dit le prince, parlez donc vous-même à cet envoyé, » pour moi j'avoue que j'ai de la peine à lui refuser ce qu'il » demande avec tant d'instance ».

Fan-ly, sans vouloir entrer en conférence avec Ouang-sun-

474. *Yuen-ouang.*

hiong, lui dit : « Il y a quelque temps que le Tien donnoit les » états de Yu-yuei à votre maître, qui ne voulut pas les recevoir; aujourd'hui il donne ceux de Ou à mon prince, comment oseroit-il les refuser, & s'opposer à ses ordres? Ainsi » vous pouvez aller porter cette réponse à votre maître. Pour » ce qui est de sa personne, dites-lui qu'il ne craigne rien. J'ai » ordre de mon prince de vous dire, qu'il lui donne l'île de » Yong-keou-tong, sur les côtes du Tché-kiang, & trois-cens » personnes, tant hommes que femmes, à son choix, pour le » servir ».

473.

Ouan-sun-hiong fut porter cette dure réponse à Fou-tcha, qui ne se trouvant plus en état de se défendre, envoya dire à Keou-tsien : « Je vois bien que vous n'avez plus de respect » pour l'auguste famille des *TCHEOU*, & que vous voulez éteindre ma postérité. Si j'acceptois vos conditions humiliantes, » je me déshonorerois pour toujours. Vous serez maître de mes » états, mais jamais de ma personne ». Ce prince, ne voulant pas survivre à leur perte, se pendit.

Les princes de Ou descendoient de Tai-pé, frère de Ki-lié, père de Ouen-ouang. Fou-tcha étoit le vingt-cinquième, en droite ligne, depuis Tai-pé, dont la postérité avoit gouverné les états de Ou durant six cens cinquante ans. Les princes du Japon descendent aussi de Tai-pé, par un prince de la famille de Fou-tcha, qui passa la mer, & fut s'y établir (1).

Après que Keou-tsien eut pris possession des états de Ou,

(1) C'est le *Tsien-pien* qui rapporte ce fait, mais les chroniques Japonnoises, compilées par Kempfer, qui paroît avoir recherché l'origine de ces peuples, n'en parlent point. La famille de Fou-tcha put se retirer dans l'île de Yong-keou-tong, qui avoit été offerte à ce prince pour retraite : c'étoit une des îles de la mer qui bornoit le pays de Yue, du côté de l'orient. *Éditeur.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 473. *Yuen-ouang.*

il dirigea sa marche vers le nord, à la tête de son armée. Ce prince passa le Hoai-ho, & s'aboucha à Siu-tcheou, avec les princes de Tsi, de Tçin, & les autres qui s'y étoient assemblés. Il leur proposa, & principalement à ceux de Tsi, de Tchou, de Tçin & de Tsin, comme les plus puissans, de jurer, en buvant du sang, suivant l'usage de ces temps-là, qu'ils reconnoissoient l'empereur pour leur maître, & qu'ils le serviroient comme ses fidèles vassaux.

De tous ces princes, il n'y eut que celui de Tsin qui refusa de faire le serment. Keou-tsien, qui ne vouloit pas en avoir le démenti marcha contre lui, avec une puissante armée, composée des troupes de Yu-yuei & de Ou. Il passa le Hoang-ho, & commençoit à entrer dans le pays de Tsin, lorsque le prince, intimidé à son approche, vint au-devant de lui, reconnut ses torts, jura & promit tout ce qu'il voulut, & l'obligea, par une feinte soumission, de se retirer sans commettre aucun désordre sur ses terres.

Ce généreux prince manifesta son désintéressement & sa grandeur d'ame, par la restitution des terres que Fou-tcha avoit prises sur plusieurs princes. Il rendit au prince de Tchou le pays de Hoai-chang, qui est au sud du Hoai-ho; au prince de Lou, celui de Sé-tong, qui a plus de cent *ly*. Il rendit également à celui de Song, tout ce que Fou-tcha lui avoit enlevé. Keou-tsien parut, avec tant d'éclat & de magnificence, dans ces parties septentrionales, qu'il n'y avoit aucun prince qui ne le craignît, & ne lui donnât la qualité de *Pa*, ou le titre de *ouang* (roi).

Keou-tsien devoit sa gloire & sa grandeur, aux sages conseils & à la bonne administration de son ministre Fan-ly. Aussi ce ministre étoit-il arrivé, par son mérite, à un degré de fortune,

où il n'auroit jamais cru pouvoir parvenir. Il étoit, en quelque sorte, plus maître des états de Keou-tsien, que ce prince lui-même. Il en connut tout le danger, & craignit un revers, qui lui seroit d'autant plus funeste, qu'il tomberoit de plus haut. Cette crainte lui fit prendre le parti de demander sa retraite à Keou-tsien, aussi-tôt qu'il fut de retour des provinces septentrionales, & il lui dit qu'on ne le reverroit plus dans le royaume de Yuei.

Le prince, surpris de cette résolution, voulut en savoir le motif: « J'ai oui dire, lui répondit Fan-ly, qu'un sujet doit souffrir en » voyant souffrir son maître, & qu'il doit mourir, lorsque son » maître reçoit un affront. Dans l'affaire de Hoei-ki, je ne » mourus pas de celui que vous y reçutes, parce que je voulois » vous en venger; j'en suis venu à bout; c'est tout ce que je » desirois ». « C'est à vous seul, dit Keou-tsien, que j'en dois » toute la gloire, & je veux que tout le monde le sache. Je n'ai » pas récompensé vos services autant qu'ils le méritent: tout » ce que je puis, c'est de partager avec vous mes états; mais ne » me quittez point, je vous en conjure ». Malgré ces instances, Fan-ly fut s'embarquer secrétement, & prit la route de Ou-hou, ou des *cinq étangs*: on ignore comment il finit ses jours.

Peu de temps après, il écrivit ces mots à Ouen-tchong, qui l'avoit remplacé dans le ministère: « Le proverbe dit: *Lorsque les* » *oiseaux sont las de voler, & tombent à terre de lassitude, il* » *faut ramasser son arc & ses flèches, & lorsque le lièvre meurt,* » *d'avoir trop couru, il faut écarter les chiens.* Le prince Keou-» tsien a le gosier large, & la langue pointue: on ne peut, avec » lui, qu'être accablé de travail & de peine, sans pouvoir goûter » la douceur du repos. Pourquoi, cher Ouen-tchong, ne le » quittez vous pas »?

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 473. *Yuen-ouang.*

Ouen-tchong vit bientôt que Fan-ly lui donnoit un bon conſeil : il prit la réſolution de ſe retirer ; mais il voulut le faire avec quelque ménagement, & prétexta une maladie qui l'empêchoit de vaquer aux affaires. Ses envieux, car les hommes en place n'en manquent jamais, firent entendre à Keou-tſien, qu'il tramoit quelque complot contre l'état. *Ce prince, à large goſier & à langue pointue*, qui avoit vu la lettre de Fan-ly, lui envoya un ſabre, & lui fit dire : « Quand je pris la réſolution » de me rendre maître des états de Ou, vous m'enſeignâtes » ſept moyens d'en venir à bout : je n'en employai que trois, » & je réuſſis. Je vous réſervois les quatre autres ; mettez-les » en pratique pour l'amour de moi ». Ouen-tchong ne parut point intimidé de cet ordre ; il reçut, avec fermeté, le ſabre que le prince lui envoyoit, & s'en coupa le col ».

470. A cette même époque, la principauté de Ouei fut agitée de grands troubles. Tchou-kong, qui la gouvernoit, étoit d'un naturel vif, colère & impatient. Cette humeur difficile avoit éloigné nombre de gens de mérite, qui aimoient mieux vivre tranquilles chez eux, que d'être élevés à des emplois, qui les auroient expoſés à mille dangers. Ce prince aimoit les plaiſirs, & ſur-tout ceux de la table. Il avoit fait bâtir exprès un grand pavillon, ou belvéder, où il raſſembloit ſes grands pour s'enivrer avec eux. Un jour, à la cinquième lune de la ſixième année du règne de YUEN-OUANG, Tchou-chi-ching-tſé, un des premiers de ſa cour, s'y rendit comme les autres, mais ſans bottes, & n'ayant que des ſimples bas, ce qui étoit manquer de reſpect au prince & à l'aſſemblée : Tchou-kong s'emporta contre lui. Tchou-chi-ching-tſé, pour s'excuſer, lui dit : « Prince, l'état où je ſuis, mérite quelque indulgence. Si » vous voyez mon mal, il vous feroit horreur ; je n'oſe vous le

» montrer ». Le prince, plus furieux, le chassa de sa présence, puis le montrant au doigt, il le menaça de lui faire couper les jambes pour lui avoir manqué de respect.

Tchou-chi-ching-tsé, piqué jusqu'au vif, invita secrétement Mi-meou & Ouen-yao, de la famille régnante, que Tchou-kong, depuis peu, avoit fait descendre de leurs rangs, avec les mandarins Hai, Ki & Kiuen-mi, qui étoient mécontens de ce prince, & ils conspirèrent sa perte. Cette résolution prise, ils assemblent, sans différer, leurs gens, envoient Kiuen-mi prendre Tao-kong, qui étoit le *Tai-tsé*, ou le prince héritier, pour le mettre en sûreté, & vont ensuite insulter le palais. Kiun-tsé-ssé, à la tête des gardes, voulut faire quelque résistance. Kiuen-mi, qui n'étoit pas si irrité que les autres contre son maître, s'avança vers Kiun-tsé-ssé, & le prenant par la main, il lui dit: « Que faites-vous? vous voyez bien que vous » ne sauriez résister à la fureur dont on est animé contre le » prince. Il est encore dans le palais; si vous l'aimez, que n'al- » lez-vous, au plus vîte, lui conseiller de se sauver, jusqu'à » ce que le feu de leur colère soit diminué. La chose presse, ne » perdez point de temps, autrement je ne réponds point de sa » vie ».

Kiun-tsé-ssé courut avertir Tchou-kong de cette conjuration & du danger qu'il couroit. Ce prince, après s'être saisi de ce qu'il y avoit de plus précieux, sortit par une porte dérobée & prit la route de la principauté de Song. Au mouvement que sa fuite excita dans la ville, plusieurs de ses sujets, qui lui étoient encore attachés, en sortirent en assez grand nombre pour former un petit corps d'armée, à la tête duquel Hoei, officier plein de bravoure, commit beaucoup d'hostilités. Ouen-yao, qui s'étoit emparé du gouvernement de Ouei,

l'obligea d'évacuer le pays, & d'aller rejoindre son prince.

Avant l'Ere Chrétienne. 469. *Yuen-ouang.*

Tchou-kong fugitif, intrigua & fit tout ce qu'il put pour engager les autres princes à épouser sa querelle contre ses sujets. A la sollicitation du prince de Song, il obtint des secours assez considérables des princes de Lou & de Yu-yuei, avec lesquels il se mit en marche pour rentrer dans ses états. A la première nouvelle que Mi-meou & Ouen-yao en eurent, ils dépêchèrent un des leurs, avec des présens, à Kao-jou qui commandoit les troupes de Yu-yuei, & qui étoit regardé comme généralissime de l'armée des princes, pour lui représenter les maux que Tchou-kong avoit causés, & la haine des peuples contre lui. Que Tao-kong, au contraire, étoit un prince aimé, & digne dé commander. Kao-jou, plus persuadé par leurs présens que par leurs raisons, assembla un conseil, dans lequel il fit déclarer Tchou-kong incapable de gouverner les états de Ouei, & substituer Tao-kong à sa place. Après cette décision, les troupes se séparèrent, & chacun retourna dans son pays.

King-kong, prince de Song, vit avec chagrin le parti que le conseil avoit pris. Il mourut peu de temps après, ayant gouverné sa principauté l'espace de quarante-huit ans. Comme il n'avoit point d'enfans, il faisoit élever Ki & Tchao, deux des fils du prince Sun-tcheou, de sa famille, en faveur de qui cependant, il ne fit aucune disposition.

Tous les grands, & presque toute la famille de King-kong étoient irrités contre Ta-yn, qui, sous le règne de ce prince, s'étoit emparé du gouvernement, & en abusoit. King-kong étoit mort à Tché. Ta-yn, qui ne le quittoit point, cacha sa mort, & dépêcha un courier, avec un ordre supposé de King-kong, à tous les grands, de se rendre incessamment à Tché.

Les

Les grands, quoique indiſpoſés contre Ta-yn, obéirent. A leur arrivée, Ta-yn les reçut à la tête d'un corps de mille cuiraſſiers, & les obligea d'entrer dans une ſalle, où il leur dit: « Ce n'eſt point le prince, c'eſt moi qui vous ài mandés, » pour vous dire, qu'il vous ordonne de jurer que vous n'en- » treprendrez rien contre les intérêts de ſa famille. Il a choiſi » le prince Ki pour ſon ſucceſſeur. C'eſt ſa volonté que je » vous explique, il faut vous y ſoumettre ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 469. *Yuen-ouang.*

Les grands ſe doutèrent de la ſupercherie; mais ils n'osèrent faire paroître ouvertement leurs ſoupçons. Cependant, de retour chez eux, Sſé-tching-fei répandit une lettre circulaire en leur nom, où il accuſoit Ta-yn de ne s'être emparé de l'autorité que pour ſes intérêts, & d'avoir avancé la mort de King-kong, ſon maître & ſon prince.

Ce manifeſte produiſit tant d'effet ſur les eſprits, que tout le monde ſe déclara pour les grands, juſqu'aux officiers mêmes des troupes qui les gardoient, qui délibérèrent entre eux d'aller ſe ſaiſir de Ta-yn, pour en faire juſtice. Ta-yn, qui avoit par-tout des eſpions, & dont l'autorité n'étoit appuyée que ſur la fidélité de ces officiers, apprenant leur réſolution contre lui, ſe ſauva, avec le prince Ki, dans les états de Tchou. Les grands, ſans ſe mettre en peine de le faire ſuivre, déclarèrent prince de Song, Tchao-kong, un des deux princes que King-kong avoit fait élever, & le firent reconnoître par le peuple.

Cette même année mourut l'empereur YUEN-OUANG, après un règne de ſept ans, aſſez paiſible, par rapport à ſes états particuliers; mais ſans avoir rien fait d'avantageux pour l'empire. Son fils Tching-ting-ouang lui ſuccéda.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

468.

Tching-ting-ouang

TCHING-TING-OUANG.

La principauté de Tçin, autrefois si florissante, &, pour ainsi dire, maîtresse de toutes les autres, se vit, lors de l'élévation de TCHING-TING-OUANG, déchirée par une guerre intestine, qui la mit à deux doigts de sa ruine. Divers présages furent les avant-coureurs de ces troubles. La troisième année du règne de TCHING-TING-OUANG, on y ressentit de violentes secousses & des tremblemens de terre affreux; quelques années après, le Hoang-ho, sortant de son lit, inonda tout le pays, & y causa de grands ravages; ensuite toutes les eaux des rivières, des états de Tçin, parurent durant trois jours, comme de couleur de sang: pronostics qui épouvantèrent les peuples, sans les rendre plus attentifs à leur conduite.

466.

463.

Tchu-kong, prince de Tçin, étoit peu propre à gouverner; il s'étoit laissé enlever presque toute son autorité par les grands, & sur-tout par Tchi-pé, qui paroissoit évidemment tendre à se faire déclarer prince de Tçin. La chose cependant ne lui étoit pas facile. Tchao-chi, Han-chi & Ouei-chi, trois grands de la cour, étoient assez puissans pour pouvoir rendre inutiles toutes ses entreprises; mais il sut les gagner par l'espérance, dont il les flatta, de les faire régner eux-mêmes. Il leur proposa d'abord de se saisir des grands domaines, que possédoient les familles Fan & Tchong-hing, les plus riches & les plus puissantes après le souverain; ils exécutèrent ce projet par l'extinction entière de ces deux familles, dont ils partagèrent les dépouilles. Tchu-kong désapprouva leur conduite; mais, pour soutenir ce qu'ils avoient commencé, ils bâtirent une forteresse, & prirent même des troupes à leur solde. C'étoit lever hautement l'étendart de la rébellion.

458.

Tchu-kong, qui en vit les conséquences, dépêcha des couriers aux princes de Tsi & de Lou, pour les en avertir, & donna, à ses troupes, un ordre secret de s'assembler. Les rebelles, de leur côté, en assemblèrent aussi, résolus de se bien défendre. Tchu-kong, sans attendre le retour de ses couriers, se mit en campagne pour arrêter les progrès de leur révolte; mais il étoit déja trop tard; il leur livra bataille, & la perdit. Ce prince, obligé de leur abandonner ses états, s'enfuit auprès du prince de Tsi.

Les rebelles se rendirent alors les maîtres absolus de la principauté de Tçin, & se la divisèrent entre eux. Tchi-pé, ravi de ce premier succès, se promit, dès ce moment, d'enlever à ses trois complices leur part, comme ils venoient d'usurper le tout sur leur prince. Cependant, pour ne pas leur donner lieu de soupçonner ses desseins, il affecta de faire le partage avec une égalité scrupuleuse. Il choisit même, pour sa part, Kio-yu, pays voisin des Tartares, en apparence le plus mauvais & le plus difficile à maintenir en paix contre ces peuples, toujours entreprenans; mais dans le fond, il espéroit les subjuguer, & se mettre, par-là, plus en état de faire la loi à ses co-partageans.

Il n'étoit pas aisé de soumettre ces Tartares, à cause des montagnes & des chemins impraticables qu'il falloit franchir pour aller à eux, & qui les défendoient naturellement. Pour les engager à applanir eux-mêmes ces chemins, Tchi-pé usa de stratagême & fit fondre une cloche d'une grosseur extraordinaire, qui devoit être soutenue par de grands ornemens de même métal. Il envoya un de ses principaux officiers au prince Tartare, pour lui demander son alliance, & lui annoncer, qu'en signe de cette amitié, il lui feroit présent de cette cloche. Le prince

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
458.
Tching-ting-ouang

Tartare donna ordre d'ouvrir de larges chemins, pour la faire venir avec les autres préſens, dont on l'avoit flatté. Tché-tchang-ouen-tchi, ſon miniſtre, qui pénétroit les vues de Tchi-pé, voulut les lui faire ſuſpecter : il repréſenta au prince Tartare, que Tchi-pé étoit un fourbe & un homme ſans foi, en qui il ne devoit pas mettre la moindre confiance ; qu'au lieu d'applanir des chemins, qui donneroient à Tchi-pé la facilité de venir les attaquer, quand il jugeroit à propos, il lui conſeilloit d'accepter ſimplement les préſens dont le tranſport étoit aiſé, & de le remercier du reſte. Voyant que tout ce qu'il diſoit à ce prince ne pouvoit l'ébranler, il ajouta : « Un ſujet qui n'eſt pas fidèle à ſon maître, eſt digne » de mort ; un prince qui ne veut point ſuivre les bons con- » ſeils d'un fidèle ſujet, ne doit s'en prendre qu'à lui-même » des malheurs qui lui en arrivent ». Le prince Tartare éprouva bientôt que ſon miniſtre avoit raiſon. Il fut lui-même au-devant de ces préſens, que Tchi-pé avoit fait eſcorter par un détachement de ſes meilleurs ſoldats, & que ce perfide ſuivit de près, avec le reſte de ſes troupes. Le prince Tartare, qui étoit ſans méfiance, après avoir vu paſſer les préſens, alla au-devant de Tchi-pé, qui le fit auſſi-tôt arrêter, & entra, à main-armée, dans le pays de Kiou-yeou, dont il ſe rendit maître, ſans la moindre réſiſtance.

457.

L'année ſuivante, douzième de TCHING-TING-OUANG, Tchu-kong mourut de chagrin dans le pays de Tſi, où il s'étoit réfugié après la bataille qu'il avoit perdue contre ſes ſujets rebelles. Tchi-pé, à la nouvelle de ſa mort, pour tromper ſes concurrens, fit reconnoître ſon petit-fils prince de Tçin, ſous le nom de Ngai-kong ; mais il retint, pour lui, toute l'autorité. Ngai-kong ne pouvoit rien faire ſans ſa participa-

tion, & ne paroiſſoit être en place, que pour prêter ſon nom aux injuſtices de Tchi-pé.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

La quatorzième année de TCHING-TING-OUANG, Tchi-pé, ſe regardant déja comme maître de toute la principauté de Tçin, fit bâtir un palais beaucoup plus magnifique que celui du prince. Comme il demandoit à Ssé-tchou, s'il le trouvoit à ſon gré: « Il eſt ſi beau, répondit-il, que je me ſens » le cœur ſaiſi de crainte. Eh! comment cela, dit Tchi-pé? » Je ſuis un homme borné, reprit Ssé-tchou, dont le pinceau » eſt tout occupé à vous ſervir; mais j'ai lu dans nos hiſtoi- » res que les plus hautes montagnes ſont ſtériles, & que la » terre où les pins croiſſent ſi hauts n'eſt point graſſe. Quand » je vois ce palais ſi élevé & ſi vaſte, je crains qu'il ne tente » bien des gens, & qu'il ne leur inſpire des deſſeins qui vous » ſoient funeſtes ». La ſuite vérifia la réponſe de Ssé-tchou.

457. *Tching-ting-ouang.*

455.

Tchi-pé, ſe voyant beaucoup au-deſſus de ſes concurrens, chercha à rendre ſon autorité encore plus abſolue, & réſolut de diminuer le pouvoir de Tchao-chi, de Han-chi & de Ouei-chi. Il s'adreſſa d'abord à Han-chi, & lui demanda une partie de ſes terres. Han-chi fit difficulté de les céder; mais Touan-kouei, qui étoit ſon conſeil, lui dit: « Vous ſavez, que quand » Tchi-pé veut quelque choſe, il en vient à bout. Si vous le » lui refuſez, vous pouvez être ſûr qu'il le prendra à main » armée. Cédez-lui ces terres de bonne grace; il en deman- » dera autant aux autres, qui le refuſeront; la guerre s'allu- » mera entre eux, tandis que demeurés neutres, nous ſerons » à portée de profiter des événemens ». Han-chi ſuivit ce conſeil, & il s'en trouva bien.

Tchi-pé, ravi de ce premier ſuccès, ne ſe vit pas plutôt en poſſeſſion de ces terres, qu'il en envoya demander autant à

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 454. *Tching-ting-ouang*

Ouei-chi. Ouei-chi n'en étoit point d'avis, mais Jin-tchang lui conseilla de les céder.

Tchi-pé, plus animé par ce second succès, demanda ensuite à Tchao-chi, le pays de Cao-lang, une de ses meilleures terres. Tchao-chi le refusa avec indignation, & se mit en état de se défendre contre l'injustice de Tchi-pé, qui entra dans une violente colère, & partit à la tête des troupes de Han-chi & de Ouei-chi, qu'il joignit aux siennes, pour aller attaquer Tchao-chi. Ce dernier ne se sentant point en état de tenir la plaine, se renferma dans Tçin-yang, qu'il avoit eu soin d'approvisionner, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrêmité. Tchi-pé, qui ne vouloit pas en avoir le démenti, fut mettre le siége devant Tçin-yang; & pour la forcer à se rendre, il fit élever des digues, qui, faisant refouler les eaux de la rivière Fen-choui dans la ville, l'inondèrent entièrement. Il crut forcer, par-là, les habitans à se révolter; mais tous demeurèrent attachés à Tchao-chi.

Lorsque Tchi-pé prit la résolution d'inonder Tçin-yang: « Je » veux, dit-il, à Han-chi & à Ouei-chi, qui ne l'avoient point » quitté, vous faire voir, pour la première fois, comment on » peut se rendre maître d'une ville avec l'eau seule ». Han-chi donna alors un coup-d'œil à Ouei-chi, qui de son côté lui pressoit le pied. Tchi-tsé, entièrement dévoué à Tchi-pé, remarquant cette intelligence, en témoigna ses soupçons à Tchi-pé, & l'avertit qu'il les avoit vu changer de couleur, lorsqu'il avoit parlé d'inonder Tçin-yang.

Le jour suivant, Tchi-pé se trouvant seul avec Han-chi & Ouei-chi, leur rapporta ce que Tchi-tsé lui avoit dit: « Ne voyez- » vous pas, lui répondirent-ils, que c'est une ruse de Tchi-tsé, » qui est porté pour Tchao-chi? Il veut vous inspirer des

» soupçons contre nous, afin de rallentir l'animosité que vous » avez contre lui. N'est-il pas de notre intérêt que Tchao-chi » succombe, puisque nous devons partager ses terres entre » nous trois »? Tchi-pé parut satisfait de leur réponse. 454. *Tching-ting-ouang.*

Tchao-chi, se voyant pressé, envoya, en secret, Mong-tan, vers Han-chi & Ouei-chi, avec cette instruction: « J'ai toujours » oui dire, que *les dents qui ne sont pas couvertes par les lèvres, » ressentent le froid.* Si ma famille vient à succomber, soyez » sûrs que les deux vôtres ne lui survivront pas long-temps ». Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Han-chi & Ouei-chi à chercher les moyens de perdre Tchi-pé. Ils consultèrent ensemble sur ceux qu'ils employeroient, & renvoyèrent Mong-tan, avec le résultat de leur résolution.

De concert avec eux, Tchao-chi fit une sortie la nuit suivante, & emmena un grand nombre d'ouvriers, soutenus par des soldats d'élite. Cette escorte tomba vigoureusement sur les troupes de Tchi-pé, qui gardoient la levée qu'il avoit fait faire pour inonder la ville, & les poussoit, tandis que les ouvriers, rompant la levée, inondèrent le quartier de Tchi-pé, & y mirent le plus grand désordre. Alors Han-chi & Ouei-chi, se joignant au détachement de Tchao-chi, firent un carnage horrible. Tchi-pé lui-même, resta mort sur la place. Ils se délivrèrent ainsi de l'ennemi le plus redoutable qu'ils eussent.

Ces trois confédérés ne s'en tinrent pas-là : après avoir exterminé la race de Tchi-pé, à l'exception de Fou-cou, qu'ils ne purent découvrir, ils partagèrent entre eux ses domaines, & accrurent de beaucoup leur puissance; alors ils prirent la qualité de princes, & érigèrent leurs terres, en principautés, sous les noms de Han, de Ouei & de Tchao. 453.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
453.
Tching-ting-ouang

Après la bataille, Tchao-chi avoit fait couper la tête de Tchi-pé, & s'étoit fait un pot de nuit de son crâne. Yu-song, créature de Tchi-pé, résolut de le venger de cette indignité. Il se déguisa, & cachant un poignard sous ses habits, il entra hardiment dans le palais de Tchao-chi. Les gardes, qui ne le connoissoient point, le questionnèrent, & le trouvant muni d'un poignard, ils le conduisirent à Tchao-chi. Yu-song ayant avoué son dessein, Tchao-chi le loua de l'attachement qu'il avoit pour son maître, en s'exposant ainsi à la mort pour le venger. Il défendit de lui faire aucun mal; mais l'ayant ensuite trouvé caché sous un pont, sur lequel il devoit passer, il le fit mourir pour n'être plus exposé à ses attentats.

Après le partage des terres de Tchi-pé, Tchao-chi s'occupa à repousser les Tartares, voisins de ses nouveaux états; & comme il n'étoit pas de la politique qu'il s'en éloignât dans les commencemens de son règne, il donna ses troupes à commander à Siu-tsi-keou. Ce général, dès la première campagne, se rendit maître de Tso-gin & de Tchang-yn, sans beaucoup de résistance. Ce succès, qui devoit faire plaisir à Tchao-chi, parut lui donner du chagrin. Ses courtisans étonnés, lui en demandèrent la cause: « Ne savez-vous pas, leur répondit-il, » ce que dit le sage »? *Les grandes prospérités sont les avant-coureurs de l'infortune, & les grands malheurs de la prospérité.* « Les » biens qui s'acquièrent sans peine, se perdent aisément, & » la difficulté de les obtenir en assure la possession ».

452.

Cette défaite des Tartares, loin d'inquiéter le prince de Tsin, & Han-chi de Tçin, à cause des succès de Tchao-chi, les engagea, au contraire, à armer contre ces mêmes Tartares. Le premier entra dans leur pays de Yu-kiu, leur livra bataille, fit leur prince prisonnier, & retourna couvert de gloire dans

ses

ſes états. Han-chi & Ouei-chi, s'étant joints, eurent un ſuccès encore plus complet. Ils défirent les Tartares de Y-lou, les pourſuivirent ſi vivement, qu'ils les obligèrent d'abandonner la Chine, & de paſſer même au-delà du pays de Kien-long; de ſorte que, depuis ce temps-là, il n'y eut plus que les Tartares de Y-kiu, voiſins des états de Tſin, qui oſaſſent faire des courſes en Chine. Ces conquêtes de Han-chi, de Ouei-chi & de Tchao-chi, les rendirent ſi puiſſans, qu'ils purent tenir tête aux autres princes, & leur diſputer l'empire.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 450. *Tching-ting-ouang*

Le prince de Tchou, voyant ces familles s'élever, commença à redouter leur puiſſance. Pour ſe mettre en état de la contre-balancer, il ſe rendit maître de la principauté de Tſai, que Tchi-kong fut contraint de lui abandonner. Il deſcendoit de Chou-tou, fils de Ouen-ouang, à qui Ou-ouang, dans le partage qu'il avoit fait de l'empire, en différentes principautés, avoit donné celle de Tſai. Cette famille la poſſéda l'eſpace de ſix cens ſoixante-ſeize ans, ſous vingt-ſix générations.

447.

Hoei-kong, prince de Tchou, ſe diſpoſa à pouſſer plus loin ſes conquêtes. La vingt-quatrième année de TCHING-TING-OUANG, il partit de Tſai, & fondit ſur la principauté de Ki, dont il ſe rendit encore maître. Les princes de Ki, deſcendoient de Tong-leou-kong, de la famille du grand Yu, à qui Ou-ouang avoit donné cette principauté, qui ſubſiſta l'eſpace de ſix cens ſoixante-dix-huit ans, ſous vingt-un princes de cette famille.

445.

Dévoré de l'ambition de s'agrandir, Hoei-kong fit un traité d'alliance avec le prince de Tſin, qui ſeul pouvoit arrêter le cours de ſes conquêtes. Se voyant, par ce traité, tranquille & en ſûreté du côté de l'oueſt, il porta ſes armes du côté de l'eſt,

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

445. *Tching-ting-ouang*

contre Yu-yuei, entre le fleuve Kiang & le fleuve Hoai, & eut par-tout un ſuccès ſi conſtant, que tout plioit devant ſes troupes victorieuſes. Il s'empara de tout le pays qui eſt entre ces deux fleuves, & pouſſa même au-deſſus de la rivière Sſé-choui.

443. L'an 443 il y eut une éclipſe de ſoleil totale, & ſi grande, que les étoiles parurent.

441. TCHING-TING-OUANG mourut au printemps, après vingt-huit ans d'un règne peu glorieux pour lui, & peu profitable à l'empire. Ce prince laiſſa quatre fils, qui tous aſpirèrent au trône. Suivant ſes diſpoſitions, Ngai-ouang, l'aîné, devoit lui ſuccéder, & fut effectivement proclamé empereur trois mois après. Chou, ſon ſecond frère, trouva le moyen de le faire mourir & de prendre ſa place. Kao-ouang, le troiſième, indigné de cette action, refuſa de le reconnoître & prit les armes. Les deux frères ne demandoient pas mieux que d'en venir à une action déciſive. On ſe battit, de part & d'autre, avec le dernier acharnement; enfin Kao-ouang, qui n'en vouloit qu'à ſon frère, ſe fit un chemin de ſang, pénétra juſqu'à lui, & le tua de ſa propre main. Cette mort décida la victoire en ſa faveur; tout lui fut ſoumis, & il fut proclamé empereur à la tête de l'armée.

KAO-OUANG.

440. Cette victoire cependant ne rendit KAO-OUANG maître abſolu, que dans le patrimoine de ſa famille : les princes de l'empire ne donnèrent aucune marque de ſoumiſſion. L'empereur, pour y ſuppléer, érigea une partie de la province de Ho-nan en principauté, & la donna à Kié ſon frère, qui avoit

été un des premiers à le reconnoître, après la bataille qui le mit ſur le trône. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

Tcheou-kong, étant miniſtre de Tching-ouang, avoit fait bâtir une ville, pour être la réſidence des empereurs. Il y fit paſſer ceux qui, par un reſte d'attachement pour la dynaſtie des *CHANG*, paroiſſoient peu ſoumis à celle des *TCHEOU*. Ping-ouang, pour ſe délivrer du voiſinage des Tartares, avoit transféré ſa cour à Lo-yang, ou Ho-nan, qui eſt la même ville. Lorſque, dans la ſuite, le prince de Tchao ſe révolta contre King-ouang, cet empereur, ne ſe croyant pas en ſûreté à Lo-yang, changea ſa cour & la tranſporta à Tching-tcheou, qui devint le ſiége des empereurs. KAO-OUANG, voulant rétablir Lo-yang, y envoya ſon frère Kié, en qualité de prince de Ho-nan. 440. *Kao-ouang.*

La deuxième année de KAO-OUANG, les eaux du fleuve Hoang-ho, pendant trois jours, parurent rouges à Long-men, ſur les limites de la principauté de Tçin. Cette même année, mourut Ngai-kong, qui en étoit prince. Son fils, Yeou-kong, qui lui ſuccéda, n'étoit plus maître que de Kiang & de Kieou-ou; tout le reſte de ſes états étoit ſoumis à Han-chi, Tchao-chi & Ouei-chi par la faute de ſes prédéceſſeurs, qui n'avoient pas ſu réduire leurs ſujets rebelles. Cependant ils avoient conſervé ſur eux une apparence d'autorité, qui engageoit toujours ces rebelles à les reconnoître pour princes de Tçin; mais Yeou-kong eut la foibleſſe, ou plutôt la baſſeſſe, d'aller leur faire la cour à tous trois, avec autant de ſoumiſſion que s'il avoit été leur ſujet. 439.

La ſixième année & à la ſixième lune, on vit un prodige non moins ſurprenant que celui des eaux rouges du Hoang-ho. Dans les plus grandes chaleurs de l'été, il tomba de la 435.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

433. *Kao-ouang.*

neige dans la principauté de Tçin. L'an 433 il parut une comète. L'an 428, treizième de l'empereur KAO-OUANG, les pêchers & les abricotiers donnèrent des fruits au plus fort de l'hiver, dans les états de Tçin : on n'en avoit point encore vu d'exemple, ce qui fut regardé comme un prodige des plus frappans.

428.

Les trois familles de Han, de Tchao & de Ouei étoient redoutables non-seulement à leur prince légitime, mais elles prenoient encore un grand ascendant sur quelques-uns de leurs voisins, principalement sur Tchao-kong, prince de Ouei, qui n'osoit presque plus rien faire dans ses propres états, sans prendre leurs ordres, même en ce qui regardoit la conduite particulière de sa maison.

Le prince de Tchou alloit toujours de conquête en conquête. Dès l'an 431, dixième de KAO-OUANG, il s'étoit soumis les états de Kiou. Depuis le règne de Ou-ouang, qui en avoit gratifié les descendans de Chao-hao, cette famille les avoit toujours possédés, sans interruption, jusqu'à cette époque, que Kien-kong, prince de Tchou, qui venoit de succéder à Hoei-kong, son père, s'en empara, sans attendre même que le temps du deuil fût expiré.

L'année suivante, les Tartares Y-kieou, que les princes de Tçin avoient trop laissés se fortifier, entrèrent dans cette principauté comme un torrent, à qui rien ne résiste, & poussèrent leurs ravages jusqu'au pays de Ouei-yang, dont ils ne sortirent que chargés de butin.

426.

KAO-OUANG mourut après quinze ans de règne; la seule action, digne de mémoire, que fit ce prince, fut la victoire qui le mit sur le trône. Son fils Ouei-lie-ouang lui succéda.

OUEI-LIE-OUANG.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 425. *Ouei-lie-ouang.*

La dynaſtie de *TCHEOU* étoit devenue ſi foible, que les princes vaſſaux gardoient à peine un extérieur de reſpect pour ſes empereurs. Cependant ces princes ne tenoient que d'eux leurs dignités, qu'ils étoient cenſés n'avoir obtenues que comme une récompenſe dûe à leur fidélité & à leurs ſervices, & non à leurs intrigues ou à leurs révoltes. OUEI-LIE-OUANG avoit reçu l'empire dans un ſi grand délabrement, les loix étoient ſi peu ſuivies, qu'il ſe vit preſqu'entièrement abandonné de ces princes, dont un des premiers devoirs étoit de ſoutenir & de défendre l'autorité impériale. N'étant point en état de ſe faire obéir, il ne penſa qu'à ſa propre ſûreté; ainſi, quoiqu'il fût évident que Tchao-chi, Han-chi & Ouei-chi n'étoient que des rébelles & des uſurpateurs, comme ils étoient devenus très-puiſſans, afin de ſe les attacher, ou du moins pour ne pas s'en faire des ennemis, il les créa princes des pays qu'ils avoient uſurpés, & leur en envoya les diplômes.

Ces nouveaux princes ne jouirent pas long-temps des fruits de leur révolte, car OUEI-LIE-OUANG les eut à peine confirmés dans leurs dignités, qu'ils moururent tous trois la même année. Le Tien ne pouvoit approuver leur uſurpation; mais il permit que leur poſtérité en jouît pour châtier la dynaſtie des *TCHEOU*. Han-chi eut pour ſucceſſeur ſon fils Ou-kong, & Ouei-chi, ſon fils Ouen-kong; quant à la ſucceſſion de Tchao, elle fut diſputée. Tchao-chi avoit deux frères, Pé-lou & Hoan-kong. Comme il ne s'étoit marié qu'après la défaite de Tchi-pé, il laiſſa cinq enfans en bas-âge; & croyant prévenir tout ſujet de querelle dans ſa

424.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

424.
Ouei-lie-ouang.

famille, il nomma pour ſon héritier Hien-kong, fils de Pé-lou. Hoan-kong, fâché de voir qu'on lui préférât ſon neveu, prit les armes, le chaſſa, & s'empara de états de Tchao.

Hoan-kong ne jouit de la principauté de Tchao que quelques mois, & mourut. Les grands conſultèrent ſur les moyens de rétablir la paix, & jugèrent que tant qu'il reſteroit quelqu'un des enfans de Tchao-chi, l'état ſeroit expoſé à des troubles. Ils prirent la réſolution barbare de faire mourir ſes cinq fils, & rappellèrent Hien-kong.

Cependant Ou-kong, prince de Han, prévoyant que l'empire, dans la criſe où il étoit, ne pouvoit ſe ſoutenir long-temps,

423.

cherchoit à s'agrandir. Il déclara la guerre au prince de Tching, par des hoſtilités & des incurſions qu'il fit dans ſon pays. Yeou-kong, prince de Tching, étoit brave & ne craignoit point le danger. Plus ſoldat que capitaine, dès qu'il apprit l'entrée de Ou-kong ſur ſes terres, il s'avança pour le repouſſer, & le défit en bataille rangée; mais comme il ne ſe ménageoit point, il y perdit la vie. Siu-kong, ſon frère, le remplaça.

Ouen-kong, prince ſage, déſintéreſſé, & d'un bon naturel, avoit conſervé quelques égards pour le prince de Tçin, à qui

420.

il rendoit une eſpèce d'hommage. Il voulut venger la mort de Yeou-kong, prince de Tçin. Yeou-kong aimoit paſſionnément une femme, qu'il ne pouvoit faire venir dans ſon palais, & il étoit obligé de ſe déguiſer pour aller chez elle. Une nuit, comme il s'y rendoit, il fut attaqué par des inconnus qui le poignardèrent. Ouen-kong vint en perſonne à la tête de ſes troupes, & fit des recherches ſi exactes, qu'il découvrit les meurtriers. Après les avoir punis, il fit reconnoître Lie-kong, fils de Yeou-kong, pour légitime prince de Tçin, la ſixième année de OUEI-LIE-OUANG.

Avant l'Ere Chrétienne.

419.

Ouei-lie-ouang.

Dans la décadence de l'empire, chacun des princes ſongea à ſe précautionner contre les révolutions. Ouen-kong, prince de Ouei, fit fortifier la ville de Chao-leang; Hien-kong, prince de Tchao, celles de Hiuen-chi & de Ping-y; Ling-kong revêtit d'ouvrages de défenſe les places de Cho-lay & de Tſi-cou, & fit réparer celle de Pong-tching : ces travaux ne ſe purent faire ſans exciter la jalouſie des voiſins, & ſans leur cauſer de l'inquiétude. A peine Ouen-kong eut-il entrepris de fortifier Chao-leang, que Ling-kong, prince de Tſin, y envoya des troupes, qui détruiſirent tout ce qui étoit commencé. Il y fit travailler avec plus de précaution; mais la mort de Ling-kong, qui ſurvint, lui donna tout le temps d'élever ſes fortifications. 418.

Quand Hien-kong eut achevé les travaux de Ping-y, Siuen-kong, prince de Tſi, vint aſſiéger cette ville, & l'auroit priſe, ſi la garniſon n'avoit été ſecourue à propos. Siuen-kong, piqué de cet échec, voulut s'en venger la campagne ſuivante, par le ſiége de Hoang-tching, appartenante encore au prince de Tchao, qu'il ſurprit & détruiſit de fond en comble. Il crut avoir autant de facilité devant Yang-hou, parce que la garniſon en étoit foible; mais elle étoit compoſée de gens braves, qui donnèrent le temps à Hien-kong de venir à ſon ſecours, comme il le fit avec ſuccès. 413.

Kien-kong, qui avoit ſuccédé à Ling-kong, prince de Tſin, voyoit avec chagrin la puiſſance de Ouen-kong s'élever. Il vint, à la tête d'une grande armée, fondre ſur ſes terres. Ouen-kong n'étoit pas auſſi puiſſant que le prince de Tſin; mais il étoit bien conſeillé & bien ſervi, parce qu'il accueilloit & récompenſoit le mérite. Ce prince ſe mit à la tête de ſes troupes, réſolu de livrer bataille, quoique ſon armée fût inférieure en nombre. Le ſuccès répondit à ſes eſpérances; jamais victoire

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 413. *Ouei-lie-ouang.*

ne fut plus complette que celle qu'il remporta à Tching-hia, sur Kien-kong. Il vouloit profiter de l'avantage qu'il avoit sur son ennemi, & l'aller insulter dans ses états; mais les eaux du Hoang-ho, qui rompirent leur digue à Long-men, inondant tout le pays jusqu'à Ta-tchou, l'obligèrent de se retirer pour y mettre ordre.

La seizième année du règne de OUEI-LIE-OUANG, il y eut
410. une éclipse de soleil.

Cette même année, le prince de Tsi, à qui l'élévation du prince de Tchao faisoit ombrage, continua à faire des courses sur ses terres, & s'étant avancé jusqu'à Ping-y, après avoir ravagé tout le territoire de cette ville, il en fit le siége. Hien-kong, prince de Tchao, donna ordre à Han-kiu d'aller au secours de Ping-y. Tien-fen, qui commandoit les troupes de Tsi, le laissa approcher, sans paroître vouloir l'empêcher de jetter du secours dans la place; mais quand il le vit à portée, ce général ennemi quitta brusquement le siége, tomba sur lui, le battit & le fit prisonnier; après quoi, reprenant le siége, il fit sommer la garnison, qui fut enfin obligée de capituler.

De tous les princes contemporains, Ouen-kong, prince de Ouei, étoit celui qui se faisoit le plus de réputation. Son affabilité, sa magnificence attiroient, de toutes parts, dans ses états, les gens distingués par leur savoir & leurs talens. Toujours esclave de sa parole, rien ne put jamais l'engager à y manquer.

Les Tartares que Tchi-pé avoit soumis, par le stratagême de la cloche, qu'il leur avoit envoyée, se révoltèrent. Comme ils étoient enclavés dans les états de Ou, le prince marcha lui-même pour les faire rentrer sous son obéissance. Il donna leur pays en appanage à son fils Ki, & l'en créa prince. De retour

de

de cette expédition, Ouen-kong demanda à ſes grands ce qu'ils penſoient de ſon gouvernement? Tous, à l'exception de Gin-tſo, le louèrent extraordinairement. Gin-tſo ne put diſſimuler ſa penſée. « Un prince, dit-il, qui, après s'être rendu maître du » pays des Tartares de Sien-yu, le donne à ſon fils, à titre de » principauté, au lieu de le donner à ſon frère, peut-il être » regardé comme quelqu'un qui gouverne ſagement »?

Ouen-kong témoigna ouvertement ſon mécontentement de la franchiſe de Gin-tſo, ce qui l'obligea de s'enfuir. Faiſant enſuite la même queſtion à Tché-hoang, celui-ci lui fit entendre, comme les autres, qu'il étoit un prince rempli de vertus. Comment le ſavez-vous, lui demanda Ouen-kong? « Quand un maître, répondit Tché-hoang, eſt guidé par la » ſageſſe, ſes grands & ſes ſujets ſe font gloire de ſuivre ſon » exemple. Je viens d'être forcé d'admirer la droiture & la » franchiſe de Gin-tſo, d'où je conclus qu'il faut que ſon » prince ſoit accompli ».

Ouen-kong ſentit le tort qu'il avoit eu de s'emporter contre Gin-tſo. Il ordonna de le rappeller, & fut lui-même au-devant de lui. Il eut même la candeur de lui faire publiquement des excuſes, en préſence de ſes grands, à qui il le propoſa, ainſi que Tché-hoang, comme deux modèles de droiture & de ſincérité, qui ne ſavoient pas flatter ſervilement les défauts de leur prince.

Ouen-kong avoit eu pour maître Tien-tſé-fang, à qui il vouloit que ſon fils Ki portât autant de reſpect qu'à lui-même. Ki, rencontrant un jour Tien-tſé-fang, deſcendit auſſi-tôt de ſon char, & lui fit une profonde révérence, que Tien-tſé-fang reçut avec une gravité de maître, ſans y répondre. Ce prince, piqué, lui dit : « Sont-ce les riches ou les pauvres qui ont ſujet

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 408. *Ouei-lie-ouang.*

» de s'enorgueillir » ? « Sans doute, lui répondit Tien-tſé-fang, » que ce ſont les pauvres. Eſt-ce qu'un homme riche, & élevé » au-deſſus des autres, oſeroit avoir de l'orgueil & de la vanité » à leur égard ? Lorſqu'un prince ſe laiſſe aller à l'orgueil, ſes » états ſont bien près de leur ruine. Les officiers qui ſont hauts » & fiers, vis-à-vis du peuple, manquent à leur devoir, & ſont » cauſe de ſa perte. De tous les princes qui ont perdu leurs » états, je n'en ſache aucun qui ait été docile aux bons conſeils. » Si un ſage indigent, & dans un état humiliant, voit qu'on ne » profite pas de ſes inſtructions, il ne lui reſte qu'à prendre ſes » ſouliers & à ſe retirer. Où ne trouvera-t-il pas la pauvreté & » l'humiliation » ? Ki, à ce diſcours, reconnut ſa faute, & lui fit des excuſes.

Ouen-kong étoit fort attentif ſur le reſpect qu'il devoit à ceux qu'il regardoit comme ſes maîtres. Un jour même qu'il paſſoit devant la porte de Touan-kan-mou, un de ſes gouverneurs, & qu'il faiſoit, ſelon ſa coutume, une profonde révérence, ceux qui l'accompagnoient, parurent étonnés qu'il s'abaiſsât ainſi devant ſon ſujet. « Touan-kan-mou, répondit le » prince, eſt un ſage, qui eſt grand par ſa vertu, & je ne le » ſuis que par les terres que je poſſéde ».

407. Ce prince voulut en faire ſon premier miniſtre ; mais Touan-kan-mou refuſa conſtamment cet emploi. Il le combla de biens & d'honneurs, & récompenſa également tous ceux qui avoient de la ſcience & de la vertu, conduite qui lui gagna le cœur de tous ſes ſujets, & porta ſa réputation dans les autres cours ; elle fit déſiſter le prince de Tſin du deſſein qu'il avoit de lui faire la guerre. Il craignit d'attaquer un prince qui avoit tant de ſages pour l'aider de leurs conſeils & tant de bras prêts à le défendre.

Sur le refus que fit Touan-kan-mou, d'accepter la place de premier ministre, Ouen-kong fit venir Li-ké, un des sages qui s'étoient rendus dans ses états : « Li-ké, lui dit-il, j'ai appris » de tout temps, qu'un pauvre homme, cherche une bonne » femme, & qu'un prince qui craint le trouble, s'attache un » sage ministre ». Maintenant si je ne choisis pas Ouei-Tching, » c'est que je crois devoir lui préférer Tché-hoang ». « Dans » un choix de cette importance, lui répondit Li-ké, il ne » faut avoir égard ni au pauvre, ni au riche ; au noble, ni au » roturier ; au sujet, ni à l'étranger.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 407. *Ouei-lie-ouang.*

» Je pense qu'il faut examiner cinq choses, & si ces cinq » choses se trouvent dans celui qu'on veut choisir, on peut » s'assurer dès-lors, qu'il est digne d'exercer l'emploi de minis- » tre ». *Voyez à quoi il est attaché chez lui ; s'il fait part volontiers de ses richesses ; s'il est porté à remédier aux maux qu'il connoît ; s'il se corrige de ses défauts ; & si, dans le besoin, il se contente de ce qu'il a, sans envier les richesses des autres.* « Allez, dit le prince, » mon choix est arrêté ».

Li-ké, au sortir du palais, fut rencontré par Tché-hoang, qui lui dit : « J'ai appris que le prince vous a mandé pour vous con- » sulter sur le choix d'un ministre ; sur qui a-t-il jetté les yeux ? » Sur Ouei-tching, répondit Li-ké ». Tché-hoang, mécontent, lui dit » : Comment, c'est moi qui ai fait revenir Ou-ki, gou- » verneur de Si-ho ; c'est moi, qui, dans l'embarras de Ye, » sauvai le prince, en le faisant entrer dans la ville par la porte » Si-men-pao, quand il voulut aller réduire les Tartares. N'est-ce » pas encore moi qui le fit rendre maître de Yo-yang ? Après la » réduction de ces Tartares, ne sachant qui choisir pour les » gouverner, n'est-ce pas moi qui vous proposai pour cela ? Il » n'avoit personne à qui confier l'éducation de son fils, je lui

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 407. *Ouei-lie-ouang.*

» nommai Kiu-heou-fou, qui s'en eſt acquitté à ſa ſatisfaction. » Voilà des choſes que tous les yeux ont vues, & qui ont été » entendues de toutes les oreilles. D'où vient donc qu'il me met » en parallèle avec Ouei-tching ? En quoi lui ſuis-je inférieur » ? Li-ké, lui répondit : « Quand vous me proposâtes pour cet » emploi important, ne me crûtes-vous pas capable de le » remplir ? Quand le prince m'a conſulté ſur le choix d'un » miniſtre, je lui ai dit franchement ma penſée, il a jugé que » Ouei-tching avoit toutes les qualités néceſſaires; c'eſt ce que » je n'examine pas. Ouei-tching eſt très-riche; de mille *tchong* » qu'il a de paie, il en emploie neuf cens à faire du bien. Le » prince a Pou-tſé-hia, Tien-tſé-fang, Touan-kan-mou, qu'il » regarde comme ſes maîtres. Vous êtes tous dans une grande » eſtime auprès de lui; vous compoſez ſon conſeil, d'où » vient donc que vous vous comparez à lui » ?

Tché-hoang, confus, lui fit une grande révérence, en lui diſant : « J'ai tort, je l'avoue; je ſuis un homme ſans eſprit, » qui vous ai parlé inconſidérément; je vous reconnois pour » mon maître, & me fais gloire d'être votre diſciple ».

406.

Ou-ki, ſujet du prince de Ouei, n'ayant point d'emploi dans ſon pays, en fut chercher dans la principauté de Lou. On lui en donna un aſſez conſidérable dans les troupes. Sa bravoure & ſes talens le firent bientôt diſtinguer, & dans un démêlé que le prince de Tſi eut avec le prince de Lou, celui-ci jetta les yeux ſur lui, pour en faire ſon général. Une ſeule choſe le retenoit, c'eſt que Ou-ki s'étoit marié dans les états de Tſi. Ou-ki, apprenant que ſa femme étoit un obſtacle à ce qu'on lui donnât le commandement général des troupes, lui coupa la tête, & la portant aux grands, il leur demanda le généralat de l'armée, qui lui fut accordé ſur le champ. Il prouva

qu'il le méritoit, par la défaite entière du prince de Tsi, qu'il força à demander la paix.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 406. *Ouei-lie-ouang.*

Ou-ki, dans sa jeunesse, étant au service de Tseng-tsan, perdit sa mère; son devoir exigeoit qu'il en prît le deuil, & lui fît les cérémonies ordinaires. Tseng-tsan fut tellement indisposé de sa négligence à cet égard, qu'il le renvoya de son service. Comme la réputation de Ouen-kong, son prince, s'étoit répandue, Ou-ki, dans la crainte qu'on ne l'accusât de manquer de fidélité, retourna dans sa patrie, & ne différa point d'aller offrir ses services à Ouen-kong. Ce prince, ne voulant rien précipiter, consulta Li-ké, qui lui dit: « Ou-ki aime l'argent & les femmes; d'ailleurs, pour com- » mander une armée, il ne le céde en rien à Ssé-ma-yang-tsiu ». Ouen-kong lui donna le commandement des troupes destinées contre le prince de Tsin, qu'il battit dans toutes les rencontres, & à qui il enleva cinq villes. Pendant toutes ces campagnes, il coucha toujours sur la terre, marcha, la plupart du temps, à pied comme les simples soldats, & mangea le plus souvent avec eux. Pour leur donner l'exemple, il partageoit avec eux toutes les fatigues de la guerre; aussi n'y en avoit-il aucun qui ne fît son devoir, & qui ne lui obéît aveuglément. Ou-ki étant allé voir un de ses soldats malade, dans le moment qu'on préparoit une médecine, il voulut la lui donner. Les amis du soldat ne manquèrent pas de faire savoir à sa mère l'honneur que son fils avoit reçu du général, & cette bonne femme, à cette nouvelle, se mit à pleurer. Comme tout le monde en étoit surpris: « Hélas! dit-elle, si je pleure, » j'en ai bien raison. L'an passé, Ou-ki, fit pareil honneur à » son père; revenu de sa maladie, il se fit tuer, dans la » première bataille qui se donna. Si mon fils guérit de la sienne,

Avant l'Ere Chrétienne.

405.
Ouei-lie-ouang.

» je ne doute pas qu'il ne faſſe de même. Voilà ce qui me fait » verſer des larmes ».

Ouen-kong tira beaucoup d'avantage de la bravoure & de l'habileté de Ou-ki ; & afin de conſerver les conquêtes qu'il avoit faites, il fit réparer les murs des villes de Lo-yu, Liu-tſin, Yuen-li & de Ho-yang, & les mit en état de défendre ſon pays contre les entrepriſes du prince de Tſin. Le prince de Tſin, de ſon côté, fit creuſer des foſſés autour des villes de Lo-tching & de Tchong-tſiuen. Le prince de Lou s'apperçut bien-tôt que Ou-ki lui manquoit. Le prince de Tſi n'eut pas

404. plutôt appris la retraite de ce général, qu'il envoya Tſiou-ho contre le prince de Lou, le vainquit & s'empara du pays de Tching.

La vingt-troiſième année de OUEI-LIE-OUANG, on

403. vit trembler les grandes urnes, que Yu avoit fait fondre, ſur leſquelles étoit gravée la carte des provinces de l'empire ; ce qui fut regardé comme un pronoſtic évident de la perte de la famille des *TCHEOU*, & inſpira à chacun des princes le deſir de s'établir ſur leur ruine. Ainſi, depuis cette époque, les guerres qu'ils ſe firent, ne furent plus ſimplement pour ſe conſerver dans la poſſeſſion de leurs états ; mais ils ſe conſidérèrent dès-lors, comme autant de prétendans à la ſouveraineté de toute la Chine.

L'année ſuivante mourut l'empereur OUEI-LIE-OUANG,

402. qui laiſſa à ſon fils, Ngan-ouang, un trône ébranlé de toutes parts. Les empereurs alors, dépouillés d'une partie de leurs domaines, & des prérogatives attachées à leur dignité, étoient, pour ainſi dire, réduits à un vain titre, que leur foibleſſe empêchoit de faire valoir, contre des vaſſaux devenus beaucoup plus puiſſans qu'eux. Les *TCHEOU* ne durent la conſer-

vation du trône, dans leur famille, qu'à la balance que ces princes vassaux vouloient conserver entre eux, & à la jalousie qui les réunissoit contre celui qui auroit tenté de s'en rendre le maître.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 402. *Ouei-lie-ouang.*

Jusqu'à la mort de Confucius, les historiens de l'état étoient assez soigneux de s'acquitter de leur emploi. Si on trouve tant d'exactitude chronologique dans le livre *Tchun-tsiou ;* si les années & les mois y sont marqués avec soin, ce sage philosophe le doit aux écrivains qui l'avoient précédé, & qui, malgré les troubles de l'empire, ne se dispensoient cependant pas de leurs obligations; mais, depuis Confucius, les historiens, entraînés par le torrent des discordes, commencèrent à se relâcher & à négliger leur emploi. Ainsi, il ne faut point être surpris, si, après les temps de Confucius, on ne trouve pas, dans la chronologie, la même exactitude qu'on remarque dans le livre *Tchun-tsiou.* La preuve de cette négligence, est d'avoir oublié de marquer le jour & souvent même le mois des éclipses du soleil.

NGAN-OUANG.

Les dix premières années du règne de NGAN-OUANG, se passèrent en tentatives, que les princes de Tsin, de Ouei, de Han, de Tching, de Tsi, de Lou & de Tchou firent les uns sur les autres, mais sans aucune action considérable & sans aucun avantage marqué. 401.

La troisième année, la montagne de Koué-chan, située près du Hoang-ho sur les limites des principautés de Tsin & de Ouei, s'éboula & tomba dans ce fleuve, dont elle engorgea le cours. Les eaux, arrêtées par cet obstacle, se répandirent de tous côtés & causèrent beaucoup de ravages.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.
397.
Ngan-ouang.

La cinquième année, il y eut une éclipse de soleil. Cette même année, le prince de Han perdit son premier ministre, Hie-lui, qui fut assassiné dans sa maison. Ce ministre avoit pour ennemi Yen-tchong-tsé de Pou-yang, qui avoit un emploi à la cour du prince. Yen-tchong, pour se venger des insultes qu'il prétendoit avoir reçues de Hie-lui, lia amitié avec Nie-tching, qui passoit pour un homme intrépide, qu'aucun péril n'étoit capable d'arrêter. Le jour de la naissance de la mère de Nie-tching, il lui envoya, entre autres présens cent *y*, qui font deux mille *taëls* de la monnoie d'aujourd'hui, un *y* valant vingt *taëls*; mais Nie-tching, à qui il avoit confié son dessein, ne voulut point recevoir cet argent, & le renvoya, en disant, qu'il avoit une mère fort âgée, & que tant qu'elle vivroit, il n'oseroit disposer de lui.

Yen-tchong parut se contenter de cette raison, & ne lui en parla plus, jusqu'à la mort de sa mère, qui arriva peu de temps après. Le deuil, à peine fini, Yen-tchong, toujours occupé de sa vengeance, fut trouver Nie-tching, qui ne fit plus de difficulté de se charger de l'exécution. En effet, cet homme, armé d'un sabre & d'un poignard, s'introduisit dans le palais du ministre, le poignarda, & tirant ensuite son sabre, il se mit en devoir de forcer la garde, & de s'échapper; mais comme elle étoit nombreuse, il reçut tant de coups sur la tête & sur le visage, qu'il devint absolument méconnoissable, & tomba mort sur la place. Les gardes jettèrent son cadavre au milieu de la rue.

Ce meurtre, commis en la personne du ministre, fit grand bruit dans toute la ville, & assembla une foule de monde devant son palais; chacun vouloit en voir l'auteur; mais personne ne put le reconnoître que sa sœur, qui, toute éplorée, s'écria:

s'écria : « Ah ! c'eſt mon frère Nie-tching, qui, pour l'amour » de moi, s'eſt rendu ainſi méconnoiſſable. Malheureuſe que » je ſuis, puis-je lui ſurvivre » ! A ces mots, elle prend le poignard de ſon frère, reſté auprès de ſon cadavre, ſe l'enfonce dans le ſein & tombe morte à ſes côtés.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 392. *Ngan-ouang.*

391. La onzième année de NGAN-OUANG, le prince de Tſin entreprit de détruire entièrement le prince de Han ; il leva, pour cet effet, une armée conſidérable, & fut d'abord s'emparer de Y-yang (1). Comme le prince de Han ne pouvoit réſiſter à une ſi puiſſante attaque, il envoya demander du ſecours aux princes de Ouei & de Tchao. Le prince de Tſin, cependant, profitant de ſon avantage, ne finit cette campagne, qu'après s'être rendu maître de ſix des meilleures places des états de Han.

Cette même année, Tien-ho qui s'étoit rendu ſi puiſſant dans la principauté de Tſi, leva l'étendard de la révolte. Il ſe ſaiſit de Tai-kong, ſon prince, le conduiſit dans une île de la mer, où il fit bâtir une fortereſſe, & l'y retint priſonnier, ſous prétexte que le bien de l'état le demandoit. Tien-ho ne prit d'abord que le titre de premier miniſtre & de régent de la principauté de Tſi ; mais il ne tarda pas à faire voir que ſon ambition ne ſe bornoit point à ce titre, & il ſe fit reconnoître prince.

390. Cependant le prince de Tſin ſe diſpoſa, pendant l'hiver, à pouſſer ſes conquêtes ſur les états du prince de Han, qui, de ſon côté, avec les ſecours des princes de Ouei & de Tchao, ſe prépara à le recevoir & fut même au-devant de lui, avec une armée qui n'étoit point inférieure à la ſienne. Ces deux princes ſe rencontrèrent à Ou-tching, & en vinrent aux mains.

(1) Y-yang-hien de Ho-nan-fou dans la province de Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 390. *Ngan-ouang.* L'avantage fut égal de part & d'autre, & la perte assez considérable pour les obliger à se retirer chacun de leur côté, & à mettre fin à cette campagne.

Cette même année Tien-ho, peu satisfait de se voir maître des états de Tsi, sans en avoir le titre de prince, sollicita les princes de Ouei, de Tchou & de Ouei, de se joindre à lui pour l'obtenir de l'empereur.

Ces princes dressèrent une supplique, & furent la présenter à NGAN-OUANG, qui leur promit d'accorder à Tien-ho sa demande. Il n'en fit cependant point expédier les lettres, & ce ne fut que la seizième année de son règne, qu'il dépêcha un officier de sa cour, muni du diplôme impérial, pour donner à Tien-ho l'investiture des états de Tsi.

Ouen-kong, prince de Ouei, qui avoit agi le plus fortement pour Tien-ho, auprès de l'empereur, n'eut pas la satisfaction de voir cette affaire consommée : il mourut, généralement regretté, la quinzième année de NGAN-OUANG. Son fils Tsé-ki, qui prit le nom de Ou-kong, lui succéda.

387. Dès que ce prince eut pris possession de ses états, il voulut en faire la visite, & se fit accompagner de Ou-ki. Ils s'embarquèrent sur le Hoang-ho, qui sépare la principauté de Ouei d'avec celle de Tsin : Ou-kong, considérant les montagnes inaccessibles qui la bornent : « Le pays de Ouei, dit-il à Ou-ki, est » imprenable de ce côté-là. Les montagnes & le fleuve sont des » barrières insurmontables ». « Vous vous trompez, prince, lui » répondit Ou-ki, la force d'un état consiste dans la vertu, & » non dans ces rochers escarpés, ni dans la rapidité des fleuves » qui le défendent. Il n'y a point d'état imprenable, quand les » vices y règnent. San-miao n'étoit-il pas appuyé, à sa gauche » par le grand lac Tong-ting-hou, & à sa droite par celui de Po-

» yang-hou? Cependant, parce qu'il méprisoit la vertu, le » grand Yu en éteignit absolument la race. Le lieu que Kié, » dernier empereur des *HIA*, choisit pour sa demeure, n'avoit-il » pas à sa droite le même Hoang-ho, & le Tsi-ho à sa gauche? » N'étoit-il pas défendu, au midi, par les montagnes Tai-hoa » & Kiue; au nord, par celle de Yang-tchang, & au nord-» ouest, par Tai-yuen? Mais parce qu'il fouloit aux pieds la » vertu, il perdit l'empire. Le tyran Cheousin, dernier empe-» reur de la dynastie des *CHANG*, ne perdit-il pas, pour la même » raison, & l'empire & la vie? Cependant il avoit, à sa droite, » les montagnes de Mong-men, à sa gauche celles de Tai-hang » au nord les montagnes Tchang-chan, & au sud le grand fleuve » Hoang-ho. Sachez, prince, que si vous abandonnez la vertu, » les gens même qui conduisent cette barque, ceux qui vous » servent dans votre palais, seront vos plus cruels ennemis ». Ou-kong sentit toute la vérité de cette réponse.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 386. *Ngan-ouang.*

Quand ce prince eut fini la visite de ses états, il pensa à se donner un ministre, & choisit, pour un emploi si important, Tsien-ouen, ce qui mécontenta fort Ou-ki. Il prétendoit que ses services devoient lui mériter la préférence, & ne put dissimuler son chagrin. Rencontrant un jour Tsien-ouen, il lui demanda assez brusquement: « Qui de nous deux est plus capable » de conduire une armée, dont les soldats se fassent un plaisir » de braver les plus grands dangers; de se rendre si formidable » aux ennemis de l'état, qu'ils n'osent plus reparoître; de gou-» verner les mandarins; de tenir en paix le peuple; de remplir » les greniers publics, pour subvenir aux temps de disette; » d'empêcher le prince de Tsin de passer le Hoang-ho, & de le » contenir dans ses limites; d'engager les princes de Han & de » Tchao à reconnoître la prééminence de notre prince sur eux,

385.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 385. *Ngan-ouang.*

» & à rechercher avec empressement son amitié? Qui de nous » deux, je vous le demande, a plus d'habileté pour s'acquitter » de tant de commissions si importantes »? «Je reconnois votre » supériorité sur moi, lui répondit Tsien-ouen; mais notre » prince est encore jeune, les grands ne s'accordent point, le » peuple n'a aucune confiance en eux; dans des conjonctures » aussi délicates, peut-on se fier à vous»? « A moi! reprit Ou-ki, » non : cette confiance vous est due». Là-dessus ces deux rivaux se séparèrent.

Ou-kong, à qui cette conversation fut rapportée, en conçut des soupçons contre Ou-ki. Celui-ci, s'en apperçut, & prit le parti d'aller offrir ses services à Tao-kong, prince de Tchou, qui connoissoit ses talens, & ne balança point à le faire son premier ministre. Ou-ki s'appliqua à s'instruire des loix & des coutumes du pays, & les fit exécuter exactement; il cassa plusieurs officiers inutiles, & à charge à l'état : il éloigna des emplois ceux de la famille du prince, dont l'autorité étoit plus nuisible que profitable au peuple; il avoit soin de faire des provisions de grains pour entretenir l'abondance dans le pays; il exerçoit sans cesse les soldats, & les tenoit en haleine. Il punissoit sévèrement ceux qui critiquoient le ministère. Au sud, il contint le prince de Yu-yuei; au nord, il repoussa vigoureusement les princes de Han, de Ouei & de Tchao; à l'ouest, il inquiétoit les Tsin, & faisoit souvent des courses dans leurs états; enfin, il rendit les Tchou si puissans, que tous les princes de l'empire craignirent pour eux. Il asservit les grands à l'autorité du prince, au point qu'ils ne pouvoient plus rien décider sans sa participation, ce qui les indisposa grièvement contre ce ministre.

Tao-kong, par l'habileté de Ou-ki, s'étoit rendu, en moins

de cinq ans, aussi redoutable aux autres princes, qu'il étoit absolu sur ses sujets. Il jouit peu de cet ascendant, & mourut la vingtième année de NGAN-OUANG : alors ceux de sa famille, & les grands que Ou-ki avoit mécontentés, prirent les armes, & furent l'attaquer chez lui. Ce ministre se défendit long-temps, avec beaucoup de bravoure ; mais blessé de plusieurs coups de flèches & de hallebardes, il tomba à la porte de son palais. Sou-kang, qui avoit succédé aux états de son père, & qui avoit conçu la plus grande estime pour Ou-ki, fit rechercher les auteurs de sa mort. Sans avoir égard ni à sa parenté avec les coupables, ni aux services rendus, il les fit tous mourir, & éteignit soixante & dix familles de ceux qui avoient trempé dans cet assassinat. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 382. *Ngan-ouang.*

Cette année (382) il y eut une éclipse si totale de soleil, que le jour parut changé en une nuit la plus obscure.

La dix-septième année de NGAN-OUANG, il y avoit eu une grande révolution dans la principauté de Tsin. Quand Ling-kong mourut, l'oncle de ce prince, qui aimoit Kien-kong, le fit succéder au préjudice de son fils Hien-kong. Kien-kong régna seize ans, mourut, & eut pour successeur son fils Hoei-kong : celui-ci, la douzième année de son règne, eut un fils qu'il appella Tchou-tsé, & mourut l'année suivante. Alors Kai-chi, président des tribunaux, indigné de l'injustice qu'on avoit faite à Hien-kong, de l'exclure de l'héritage de son père, vint le joindre, avec des troupes, auprès du Hoang-ho, où il s'étoit retiré, le fit reconnoître légitime prince de Tsin, par les gens de son parti, & le mit, à main-armée, en possession de ses états. Pour lever tous les obstacles, Kai-chi fit mourir la femme & le fils de Hoei-kong.

La vingt-troisième année de NGAN-OUANG, Kang-kong, prince de Tsi, mourut dans l'île où Tien-ho l'avoit relégué: 379.

Avant l'Ere Chrétienne. 379. *Ngan-ouang.* il n'avoit eu qu'un fils, qui étoit mort avant lui, sans avoir laissé de postérité. Tien-ho ne se vit plus alors de concurrent à la principauté de Tsi. Kang-kong, qui fut le dernier prince de sa famille, descendoit du *Sse-yo*, ou ministre du grand Yu. Lorsque Ou-ouang divisa l'empire en différentes principautés, il donna celle de Tsi à Kiang-tai-kong, descendant en droite ligne du *Sse-yo*. Depuis Kiang-tai-kong, premier prince de Tsi, jusqu'à Kang-kong, pendant vingt-neuf générations, cette famille l'avoit toujours possédée, jusqu'à ce que Tien-ho l'usurpa & s'en rendit maître.

376. La vingt-sixième année de Ngan-ouang, les princes de Ouei, de Han & de Tchao, qui s'étoient révoltés contre le prince de Tçin, leur souverain, & s'étoient partagé entre eux la plus grande partie de ses états, complotèrent de dégrader Tçing-kong, qui possédoit les restes de cette principauté, & l'en dépouillèrent. L'empire, dès-lors, ne fut plus divisé qu'en sept principautés considérables; savoir, les Tsin, les Tchou, les Yen, les Ouei, les Han, les Tchao & les Tsi. La principauté de Tçin avoit été érigée, par l'empereur Tching-ouang, en faveur de son second fils Cho-yu, dont la postérité, dans une suite de vingt-neuf générations, l'avoit toujours possédée jusqu'à Tçing-kong, ou, pour mieux dire, jusqu'à son père, qui, par la foiblesse de son gouvernement, perdit & ses états & sa famille.

Cette même année mourut l'empereur Ngan-ouang; il eut pour successeur son fils Lie-ouang.

LIE-OUANG.

375. La première année de cet empereur, fut remarquable par l'extinction entière du prince de Tching & de sa famille. L'em-

pereur Siuen-ouang avoit érigé le pays de Tching en principauté, en faveur de son frère Tching, dont elle porta le nom : cette principauté avoit duré l'espace de 430 ans, sous vingt-deux princes, lorsque le prince de Han s'en rendit maître. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 375. *Lie-ouang.*

Il y eut cette même année une éclipse de soleil.

Ce fut sous le règne de LIE-OUANG, que les princes commencèrent à s'entre-détruire les uns les autres, & à tâcher de se frayer le chemin de l'empire. Le prince de Tchao, la quatrième année de cet empereur, s'étoit proposé de s'emparer des états de Ouei, & dans ce dessein, il avoit levé une armée formidable, à la tête de laquelle il se saisit d'abord de soixante-treize *tou* & d'un *pi*, c'est-à-dire, de six cens trente villages, & de cinq cens familles ; dix villages faisant un *tou*, & cinq cens familles un *pi*. Mais le prince de Ouei, qui avoit été surpris, vint à la tête de ses troupes, & ayant rencontré l'armée de Tchao, au pays de Lin, il lui livra bataille, & la défit entièrement. Il reprit tout le pays, dont le prince de Tchao s'étoit emparé, & l'obligea de se retirer honteusement. Le prince de Ouei se préparoit à se venger de cette irruption, la campagne suivante, mais la mort l'enleva cette même année. Hoei-kong, son successeur, la sixième année de LIE-OUANG, entra sur les terres de Tchao, y fit beaucoup de dégât, & ayant rencontré, au pays de Hoai, l'armée de Tchao, qui étoit venue défendre son pays, il la tailla en pièces, & revint de cette expédition triomphant & chargé des dépouilles de l'ennemi.

372.

370.

De tous les princes de l'empire, il n'y en avoit point dont la réputation eût plus d'éclat que celle du nouveau prince de Tsi. Après avoir été reconnu par l'empereur Ngan-ouang, il avoit pris le titre de roi, sous le nom de Ouei-ouang. Cependant son ambition étoit couverte par tant de vertus & de

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 370. *Lie-ouang.*

qualités néceſſaires à un grand prince, que ſa réputation n'en étoit point altérée. Un trait d'équité y ajouta un nouveau luſtre & lui fit beaucoup d'honneur.

Le gouverneur de Tſi-mé, homme irréprochable & rempli de vigilance pour ſon emploi, étoit en butte aux gens de la cour de Tſi, parce qu'il ne flattoit pas leur vanité par des baſſeſſes, ou ne ſatisfaiſoit pas leur avarice par des préſens. Le prince recevoit journellement des plaintes contre lui. Il fit des informations exactes, & apprit que toutes les terres du canton de Tſi-mé étoient en valeur, les récoltes abondantes, & que le peuple étoit content & vivoit en paix. Il ſut encore que, par les ſoins du gouverneur, il n'y avoit ni querelles ni procès, & que les peuples voiſins n'oſoient remuer ni inquiéter ſon gouvernement. Ouei-ouang le fit venir à la cour, & lui dit: « Je connois » la ſource des plaintes qu'on me fait contre vous: votre inté- » grité & votre mérite ſont le déſeſpoir des ames vénales, & » des envieux qui vous accuſent. Je dois une récompenſe à » vos ſervices; je vous fais ſeigneur de dix mille familles. » Retournez dans votre gouvernement. On dira du mal de » vous, tant que vous ne vous écarterez pas de votre devoir; » mais c'eſt le plus bel éloge qu'on m'en puiſſe faire ».

Le gouverneur de la ville de Ho étoit, au contraire, d'une cupidité exceſſive; il exerçoit des concuſſions, & amaſſoit des richeſſes pour acheter le ſuffrage des courtiſans. Non content de fouler le peuple, il ne prenoit aucun ſoin de ſon gouvernement: les terres étoient incultes, & le peuple manquant du néceſſaire, ſouffroit encore des rigueurs du froid; les troupes de Tchao avoient pillé Kiuen, & celles de Ouei s'étoient emparées de Siue-ling, en un mot, tout étoit livré à un brigandage affreux: cependant on louoit hautement, à la cour, la conduite de ce gouverneur.

gouverneur. Le prince, informé que cet éloge mendié étoit le prix des ſueurs & du ſang du peuple, le rappella; & après lui avoir reproché l'indignité de ſa conduite, il le fit mourir, avec tous ceux qui s'étoient laiſſé corrompre par ſes préſens. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 370. *Lie-ouang.*

L'année ſuivante, il y eut une éclipſe de ſoleil; & cette même année mourut l'empereur LIE-OUANG, auquel ſuccéda ſon frère Hien-ouang. 369.

HIEN-OUANG.

Dès que le prince de Ouei ſut que le prince de Tſi avoit pris le titre de roi, il ſuivit ſon exemple, & ſe fit nommer Hoei-ouang. Kong-ſun-ki, de la principauté de Han, déſapprouva cette ambition. Comme il n'aimoit pas Hoei-ouang, il détermina Y-kong, ſon prince, & Tching-kong, prince de Tchao, à s'unir & à profiter de cette occaſion pour faire la guerre au prince de Ouei. 368.

Lorſque Hoei-ouang apprit que ces deux princes s'étoient ligués contre lui, il fut, à la tête de ſes troupes, les attendre ſur ſes limites, réſolu de leur donner bataille, s'ils ſe préſentoient. Les deux confédérés y arrivèrent bientôt; l'action s'engagea, & Hoei-ouang fut ſi mal mené, qu'à peine put-il échapper lui-même, pour aller ſe renfermer, avec quelques débris de ſon armée, dans Ngan-y, où les princes victorieux allèrent l'aſſiéger.

La diviſion ſe mit bientôt entre ces deux alliés. Le prince de Tchao vouloit qu'après la priſe de la ville on fît mourir Hoei-ouang, & qu'on établît Kong-tchong à ſa place, en démembrant une partie des états de Ouei, qu'ils ſe partageroient entre eux. Le prince de Han répondit, qu'il y auroit peu de généro-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 368. *Hien-ouang.*

ſité, & même de la baſſeſſe, à tuer un ennemi ſans défenſe, & que l'uſurpation de ſes états marqueroit, de leur part, une cupidité déshonorante. Le prince de Tchao, mécontent de cette réponſe, ſe retira avec ſes troupes; ce qui obligea Y-kong à lever le ſiége.

Ce fut ſous le règne de HIEN-OUANG, que les princes de Tſin commencèrent à s'ouvrir un chemin à l'empire: leurs troupes, accoutumées à ſe battre contre les Tartares, qui leur faiſoient continuellement la guerre, étoient fort aguerries, & aucun prince n'en avoit d'auſſi bonnes.

366. La troiſième année de HIEN-OUANG, Hien-kong, prince de Tſin, attaqua le prince de Ouei du côté de Lo-yang, ce qui lui étoit plus facile que de faire paſſer le Hoang-ho à ſon armée. Le prince de Han, qui craignoit pour ſes propres états, accourut au ſecours du prince de Ouei: ils joignirent leurs troupes & marchèrent droit à Lo-yang.

Les deux armées ſe rencontrèrent & ſe battirent pendant plus de quatre heures, ſans que la victoire parût pencher pour aucun des deux partis. Ce ne fut que ſur le ſoir que les princes de Han & de Ouei, cédèrent enfin le champ de bataille au prince de Tſin, que la perte de ſes meilleures troupes obligea lui-même de reprendre le chemin de ſes états.

365. Les princes de Ouei & de Han jugèrent, par l'évènement de cette bataille, où leurs troupes avoient fait tout ce qu'on en devoit attendre, qu'ils ne pourroient jamais réſiſter ſeuls au prince de Tſin. Ils propoſèrent au prince de Tchao de ſe joindre à eux, par l'intérêt qu'il avoit lui-même de s'oppoſer aux entrepriſes du prince de Tſin. Ils le trouvèrent diſpoſé à entrer dans leur alliance; en effet, il leur promit un puiſſant ſecours.

La cinquième année de HIEN-OUANG, le prince de Tſin fit paſſer le Hoang-ho à une armée formidable, & dirigea ſa marche du côté de Ché-men (dans le territoire de Ping-yang-fou du Chan-ſi). Les trois princes ligués, au premier bruit de cette marche, s'étoient mis auſſi-tôt en campagne, & s'avançoient auſſi du côté de Ché-men : on n'avoit pas encore vu, dans l'empire, tant de troupes ſur pied.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 364. *Hien-ouang.*

Le prince de Tſin, ſe fiant ſur la bravoure & le nombre de ſes troupes, fier encore de la victoire qu'il avoit remportée à Lo-yang, ne douta point que l'empire ne fût à lui, s'il venoit à bout de ces trois princes. Il réſolut, auſſi-tôt, de leur livrer bataille. Les princes ligués, de leur côté, ne la refusèrent pas, dans l'eſpérance que s'ils la gagnoient, le prince de Tſin les laiſſeroit tranquilles; chacun ſe prépara au combat. Jamais bataille ne fut plus ſanglante, ni plus diſputée : il reſta plus de ſoixante mille hommes ſur le carreau, ſans compter les bleſſés; la nuit ſeule put les ſéparer, & obliger les princes ligués d'abandonner le champ de bataille au prince de Tſin.

Hien-kong, qui, par la retraite de ſes ennemis, s'attribuoit tout l'honneur de cette journée, mourut deux ans après, la ſeptième année de HIEN-OUANG, dans le temps qu'il ſe préparoit à faire une nouvelle tentative contre les états de Ouei. Il laiſſa ſa principauté à ſon fils Hiao-kong, âgé de vingt-un ans, prince ſage, rempli de valeur & de prudence, & qui n'avoit pas moins d'ambition que ſon père. 362.

Les états, dont il venoit d'hériter, étoient les plus étendus de l'empire. Ceux qui confinoient avec lui étoient à l'eſt, le prince de Ouei, qui étoit défendu par de bonnes places; & au ſud, le prince de Tchou.

L'année ſuivante, il parut une comète du côté de l'oueſt. 361.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 361. *Hien-ouang.*

Cette même année Hiao-kong, prince de Tſin, aſſembla tous ſes grands, & leur adreſſa ce diſcours :

» Mou-kong, un de mes prédéceſſeurs, ſe fit une réputation extraordinaire de ſageſſe, en pacifiant les troubles de la principauté de Tſin ; il étendit à l'eſt ſes limites, juſqu'au fleuve Hoang-ho, en repouſſant fort loin les Tartares occidentaux, & il augmenta ſes états de plus de mille *ly*, par les conquêtes qu'il fit ſur eux. Il traça, dès-lors, le chemin de la gloire à ſes deſcendans.

» Hien-kong, mon auguſte père, a réparé les pertes que nous avoient cauſées les princes de Ouei, de Han & de Tchao, en reprenant le pays qu'ils nous avoient enlevé auprès du Hoang-ho : il a reculé les limites de nos états, au même endroit où elles étoient du temps de Mou-kong. Son intention étoit de prendre ce grand prince pour modèle, & de faire revivre la ſageſſe & la gloire de ſon gouvernement, mais la mort nous l'a enlevé trop tôt.

» Ce grand projet excite ſans ceſſe mon émulation, mais ſeul je ne ſaurois en venir à bout ; je voudrois trouver un miniſtre éclairé, capable de m'inſtruire & de me ſeconder dans le deſſein que j'ai de porter la gloire de la famille des Tſin juſqu'où elle peut aller. Si vous avez du zèle pour votre patrie & de l'attachement pour votre prince, vous devez vous unir à moi dans cette recherche : n'importe dans quelle condition cet homme habile ſe trouve. S'il eſt dans la foule du peuple, je ſaurai l'élever ; s'il eſt déja dans les emplois, je lui promets, en pleine ſouveraineté, une partie de mes états ; j'en donne ma parole dès à préſent, vous pouvez la publier par-tout, afin qu'elle ſe répande dans les autres principautés ».

Sur cette promesse solemnelle du prince de Tsin, Kong-sun-yang, de la principauté de Ouei, résolut d'aller lui offrir ses services. Dès sa jeunesse, il avoit reçu des leçons de Kong-chou-tso, ministre de Hoei-ouang, prince de Ouei, qui avoit pris plaisir à l'instruire, dans l'intention d'en faire son successeur au ministère.

Kong-chou-tso lui connoissoit des talens si supérieurs, qu'étant consulté par son prince, sur celui qu'il croyoit capable de le remplacer, ce ministre n'hésita point à lui nommer Kong-sun-yang : « Je vous conseille, dit-il à ce prince, de lui » confier les intérêts de votre gloire & de vos états. Quoique » jeune, personne ne peut les soutenir avec plus d'habileté ». Comme Hoei-ouang parut indécis, son ministre ajouta : « Si » vous ne voulez pas l'employer dans le ministère, il ne vous » reste que le parti de le faire mourir : gardez-vous de le laisser » sortir de vos états ».

Dès que le prince fut parti, Kong-chou-tso envoya chercher Kong-sun-yang, & lui dit : « Après m'être acquitté du devoir » d'un fidèle sujet, à l'égard de son prince, je vais faire ce que » l'amitié me prescrit. J'ai averti le prince de ce que je crois » nécessaire au bien de ses états ; suivez-mon conseil, retirez-» vous au plutôt ».

Kong-sun-yang, jugeant, par cet avertissement, du danger qu'il courroit, quitta secrétement les états de Ouei, pour aller offrir ses services à Hiao-kong, prince de Tsin, qui cherchoit alors un ministre éclairé. Arrivé à la cour de Tsin, il s'adressa à King-kien, favori du prince, qui lui fit avoir une audience, dans laquelle il parla, avec tant d'esprit & de sagesse, des moyens de bien gouverner un état, de l'enrichir, & de le rendre formidable à ses voisins, que Hiao-kong crut, dès-lors, avoir trouvé

l'homme qu'il cherchoit. Il l'employa d'abord dans son conseil, où après l'avoir éprouvé pendant un an, & lui avoir trouvé une étendue de génie, & des connoissances profondes, il le fit son premier ministre. Kong-sun-yang voulut, dès le commencement de son ministère, changer les anciennes constitutions; le peuple en murmura. Hiao-kong, lui-même, lui en témoigna du mécontentement. Il lui répondit: « Les opérations du gouvernement ne doivent point se concerter avec le peuple; une fois arrêtées, il s'y soumet. Pour rendre un gouvernement parfait, il ne faut pas s'en tenir à ce qui est simplement coutume. Quiconque veut réussir dans une affaire de conséquence, ne doit pas s'inquiéter de ce qu'en dit la multitude: c'est pour cela que l'homme sage, qui veut établir un gouvernement stable, ne doit pas s'assujettir, sans discernement, aux coutumes reçues ».

« Le peuple, interrompit Kan-long, voit, avec peine, promulguer de nouvelles loix; il s'est fait une routine, de celles qu'il connoit, & redoute d'être obligé d'étudier de nouveau: mais lorsqu'on ne fait que perfectionner les loix, il est aisé aux officiers de tenir la main à leur exécution; le peuple alors ne murmure point & vit en paix ».

« Des hommes ordinaires, reprit Kong-sun-yang, se contentent de ce qu'ils trouvent établi, de ce qu'ils ont appris, & ne vont pas plus loin. Le sage fait les loix, & ceux qui n'ont pas la même étendue de génie, doivent se borner à les faire observer ». Le prince, satisfait de la réponse de son ministre, lui donna plein pouvoir d'agir dans tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de l'état.

Kong-sun-yang établit, que de cinq en cinq, & de dix en dix, les familles s'aideroient & se secoureroient mutuellement;

qu'elles veilleroient les unes ſur les autres, en n'y ſouffrant aucun déſordre ; que ceux qui ne dénonceroient pas un criminel, & le receleroient, ſeroient punis de la même peine qu'il auroit méritée ; que le délateur, au contraire, recevroit une récompenſe égale à celle d'un homme qui auroit détruit un ennemi de l'état ; mais que ſi on le cachoit, on ſubiroit la peine que mérite un ennemi de l'état.

Suivant ces nouvelles loix, ceux d'entre le peuple qui avoient plus de deux enfans mâles, étoient obligés à plus de corvées, & recevoient plus d'honneurs. Les ſoldats devoient être avancés ſelon leur bravoure & leur capacité. Les gens oiſifs étoient condamnés aux corvées les plus pénibles, & aux travaux les plus humilians. Les perſonnes actives, & occupées à la culture de la terre, au travail des ſoieries, ou à quelque autre métier, & qui s'y diſtinguoient, étoient exemptes des grandes corvées. Ceux qui ne travailloient que pour eux, ſans aucun égard au bien public, ou qui ne travailloient point du tout, étoient faits eſclaves. Ceux de la famille du prince, qui ne ſe ſignaloient pas à la guerre par quelque action d'éclat, en étoient exclus, & déclarés incapables de poſſéder aucune place.

Kong-ſun-yang comprit, dans ſes réglemens, tous les états & toutes les conditions, ſans en excepter perſonne. Quand ils furent achevés, craignant que le peuple n'apportât quelque obſtacle à leur exécution, & avant de les publier, il fit faire, hors la porte du ſud, trois grands poteaux, de trente pieds de haut chacun ; il promit dix *taëls* d'argent à celui qui les porteroit à la porte du nord.

Comme perſonne ne ſe préſentoit, il augmenta la récompenſe juſqu'à cinquante *taëls*. Un ſeul homme s'offrit pour la gagner. Alors il fit publier ſes règlemens, qui furent généra-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 358. *Hien-ouang.*

lement reçus dans les états de Tſin; mais au bout d'un an, les habitans des provinces s'attroupèrent, au nombre d'environ mille, en diſant hautement que ces nouveaux règlemens n'apportoient aucun avantage à l'état; en effet, le prince héritier lui-même, ne fit point de difficulté de les tranſgreſſer.

Kong-ſun-yang craignit que l'exemple de ce prince ne détruisît entièrement le fruit de ſes opérations. Il crut ne pas devoir laiſſer impunie cette déſobéiſſance; mais le coupable étoit fils de ſon maître, & l'héritier de ſa couronne: il s'en prit à Kong-ſun-kia, ſon précepteur, & lui fit ſubir la même peine que méritoit le prince, par la raiſon que la faute du diſciple étoit l'effet de la négligence du maître.

357. Cette ſévérité arrêta l'eſprit d'indocilité, qui gagnoit de toutes parts. En moins de deux ans il ſe fit un changement ſurprenant dans les états de Tſin. On n'y vit plus de vols ni de fourberies, plus de pareſſe dans le peuple, plus de lâcheté dans le ſoldat, plus d'avidité ni de négligence parmi les mandarins; tout rentra dans l'ordre.

Ceux qui s'étoient d'abord le plus oppoſés aux nouvelles loix, témoins des changemens avantageux qu'elles opéroient dans l'état, en furent les plus zèlés partiſans; ils revinrent, en grand nombre les préconiſer. Kong-ſun-yang, loin de leur en ſavoir gré, les fit tous arrêter comme des perturbateurs du repos public, & les envoya en exil ſur les frontières. Ce ſecond acte de ſévérité, de la part du miniſtre, contint tout le monde dans la ſoumiſſion.

Quoique Hoei-ouang, prince de Ouei, n'ignorât pas les avantages que le prince de Tſin retiroit de l'adminiſtration de Kong-ſun-yang, il ne fit cependant aucune démarche pour engager ce miniſtre à revenir. Content de l'alliance qu'il avoit faite avec Ouei-ouang, prince de Tſi, qui ne le cédoit guère en

en puissance au prince de Tsin, il ne pensoit qu'à se maintenir avec lui.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 355. *Hien-ouang.*

Ces deux princes, dans une partie de chasse, se reposant à l'ombre, s'entretenoient des richesses de leurs pays. Le prince de Ouei demanda à celui de Tsi, s'il n'avoit point quelque rareté dans ses états? Aucune, lui répondit-il. « Dans les miens, » quoique petits, reprit Hoei-ouang, j'ai dix perles de deux » pouces de grosseur chacune, qui mises sur un char, en éclai- » rent, devant & derrière, douze autres ».

» Dans mes états, dit le prince de Tsi, j'ai à Nan-tching (1) » le brave Tan-tsé, qui se fait tellement craindre de ses voisins, » qu'ils n'oseroient entrer sur ses terres, ni lui causer le moin- » dre dommage. Pang-tsé, gouverneur de Kao-tang (2), con- » tient si bien les gens de Tchao, qu'ils n'oseroient venir pêcher » à l'est du Hoang-ho. J'ai Kien-fou, gouverneur de Jui- » tcheou (3), qui, par sa prudence, a su attirer plus de sept mille » familles, sorties des états de Yen & de Tchao. Tchong-cheou » est si actif & si vigilant à éloigner les voleurs, que quand on » laisseroit sa bourse au milieu du grand chemin, il n'y auroit » pas à craindre de la perdre. La lumière de ces quatre bijoux » est si éclatante, qu'elle se répand jusqu'à mille *ly* autour » d'eux. Cette lumière n'est-elle pas préférable à celle qui n'é- » claire que douze chariots »? Hoei-ouang, confus, resta la bouche fermée.

L'année suivante, ces deux princes se brouillèrent à l'occasion de quelque différend, que le prince de Ouei avoit avec le prince 354.

(1) Ville près de la montagne Tai-chan dans le Chan-tong.
(2) Kao-tang-tcheou, dépendant de Tong-tchang-fou de la même province.
(3) Jui-tcheou, aujourd'hui Tong-ping-tcheou de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. de Tchao. Le premier, qui se ressouvenoit encore du siège de Ngan-y, fut investir Han-tan sa capitale.

354. Hien-ouang. Il y avoit alors deux grands capitaines dans les états de Ouei, Pang-kiuen & Sun-pin. Pang-kiuen avoit été nommé général des troupes. On disoit hautement que le prince avoit fait un passe-droit à Sun-pin. Pang-kiuen, outré de ces discours, fit venir Sun-pin, & par une cruauté inouie, lui fit couper les pieds & meurtrir le visage, afin de le mettre, par cette mutilation barbare, hors d'état de servir.

Le prince de Tsi, voulant se rendre médiateur entre ceux de Ouei & de Tchao, dépêcha un de ses officiers à Hoei-ouang; mais il étoit si irrité contre le prince de Tchao, qu'il ne voulut pas même écouter l'envoyé de Tsi. Cet affront, qui retomboit sur le prince de Tsi, piqua si vivement son envoyé, qu'il fut secrétement trouver Sun-pin, & le conduisit à son maître.

Le prince de Tsi approuva fort cette démarche, & offrit à Sun-pin, quoique mutilé, le commandement des troupes qu'il destinoit au secours de Han-tan; mais Sun-pin s'en excusa sur son état déplorable, & à son refus, le prince nomma Tien-ki, en lui donnant Sun-pin pour conseil.

353. Tien-ki lui fit préparer un char commode, & ces deux généraux se mirent en marche. Ils reçurent, en chemin, la nouvelle de la prise de Han-tan, & que le prince de Ouei s'avançoit en diligence pour les combattre, avant qu'ils eussent joint les troupes de Tchao. Sur cet avis, Tien-ki & Sun-pin doublèrent le pas, & firent la jonction avec ceux de Tchao, le même jour que l'armée du prince de Ouei arriva en leur présence. Comme il étoit encore d'assez bonne heure, Sun-pin fut d'avis de charger l'ennemi sur le champ; Tien-ki le fit avec tant de succès, que Pang-kiuen eut le chagrin de voir son armée entièrement défaite par les conseils de Sun-pin.



Char de guerre du Général.

L'empire fut depuis aſſez paiſible, pendant près de dix ans; la plupart des princes ne penſoient qu'à ſe maintenir en paix dans leurs états. Le prince de Tſin même ſe contentoit, pour exercer ſes troupes, de faire, de temps en temps, quelques courſes ſur les terres du prince de Ouei. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 352. *Hien-ouang.*

Cette même année Kong-ſun-yang, miniſtre du prince de Tſin, voyant qu'il n'avoit rien à craindre des Tartares, tranſféra la cour à Hien-yang (1), pour être plus près des états de Ouei, qu'il avoit principalement en vue. Il arrêta, que les enfans, durant la vie de leur père, ne s'en ſépareroient point, & demeureroient dans la même maiſon; après quoi, raſſemblant les familles diſperſées, il les partagea toutes, par bandes de trente-une, dont il compoſa autant de *hien* ou villes du troiſième ordre. 350.

Le prince de Ouei recommença la guerre contre le prince de Han, & fit entrer dans ſon pays une forte armée ſous les ordres de Pang-kiuen. Le prince de Han, qui n'étoit pas en état de lui réſiſter, dépêcha vers le prince de Tſi, pour lui demander du ſecours; mais ce dernier n'étoit guère porté à entrer dans cette querelle: il étoit même preſque décidé à la leur laiſſer vuider ſeuls. Il voulut cependant prendre l'avis de ſon conſeil. Tſeou-ki fut de l'avis du prince; mais Tien-ki, Sun-pin, & tous les autres, firent ſentir ſi vivement combien il étoit important de ne pas laiſſer agrandir le prince de Ouei, qui détruiroit infailliblement le prince de Han, que celui de Tſi accorda le ſecours qu'on lui demandoit. 341.

Le prince de Han devenu plus hardi, par la promeſſe de ce ſecours, marcha à la tête de ſes troupes, au-devant de celles de

(1) Hien-yang-hien de Si-ngan-fou dans le Chenſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
341.
Hien-ouang.

Ouei, contre lesquelles il osa se battre cinq fois de suite; mais toujours avec désavantage. La cinquième fois, il fut obligé d'abandonner son pays, & de se retirer, avec les débris de son armée, du côté des états de Tsi, où il joignit le secours qu'on lui envoyoit sous les ordres de Tien-ki & de Sun-pin.

La défaite du prince de Han, engagea Tien-ki & Sun-pin à renforcer leur armée, qui montoit à près de deux cens mille hommes, avec laquelle ils marchèrent droit à Ta-leang (1), capitale des états de Ouei.

A la première nouvelle que Pang-kiuen en eut, il abandonna les états de Han, & ayant reçu un nouveau renfort, conduit par le prince héritier de Ouei, il s'avança contre l'armée réunie de Tsi & de Han, qu'il avoit ordre d'attaquer sans différer.

Comme les troupes de Tsi n'étoient pas en réputation de bravoure, & que celles de Ouei, au contraire, s'étoient toujours bien montrées, Sun-pin chercha à les vaincre par la ruse. Il imagina de faire déserter ses gens par pelotons, en leur ordonnant de s'arrêter dans un endroit, d'où ils pussent lui prêter du secours. Il ne garda qu'un petit corps d'armée, avec lequel il se proposoit de battre celle des ennemis.

Pang-kiuen, instruit de cette désertion, donna dans le piége, & crut qu'il n'avoit qu'à se présenter pour disperser les restes de l'armée de Tsi. Laissant son infanterie dans son camp, il accourut, à grandes journées, avec sa cavalerie, pour tomber dessus.

Suivant le calcul de Sun-pin, Pang-kiuen devoit arriver un certain jour à la gorge de la montagne Ma-ling (2), où le chemin

(1) Cai-fong-fou dans le Honan.
(2) A dix *ly* au sud-est de Tai-ming-fou dans le Pé-tché-li.

se rétrécit & devient plus difficile : il y avoit encore d'autres défilés à passer, non moins périlleux que celui de Ma-ling. Sun-pin fit embarrasser, par des arbres, les débouchés où l'on pouvoit se développer. Il suspendit à un arbre, un écriteau avec ces mots : *C'est au pied de cet arbre que Pang-kiuen doit perdre la vie.* Ayant posté en embuscade dix mille de ses plus braves soldats, & les plus habiles à lancer la flèche, il leur ordonna de tirer tous ensemble sur les troupes de Ouei, au signal qu'on leur en donneroit.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

341. *Hien-ouang.*

Pang-kiuen, arrivant sur le soir près de la montagne Ma-ling, voulut profiter de l'obscurité pour passer ces gorges ; il fit défiler ses troupes par bandes, & se mit au milieu d'un peloton, qui portoit des torches allumées. Cette clarté le fit aisément distinguer ; à peine fut-il à l'endroit du bois, où étoit suspendu l'écriteau, qu'une grêle de flèches tomba sur ses soldats, qui prirent l'épouvante.

Pang-kiuen, au désespoir d'avoir donné tête baissée dans cette embuscade, s'écria : « Falloit-il qu'un vieux guerrier » comme moi se laissât tromper comme un enfant » ? Tirant en même temps son sabre, il se coupa le col. Tien-ki & Sun-pin, profitèrent du désordre de ses troupes qu'ils firent charger, & hâchèrent en pièces. Chin, prince héritier de Ouei, y fut fait prisonnier.

La campagne suivante ne fut pas moins funeste au prince de Ouei. Kong-sun-yang, ministre de Tsin, attentif aux intérêts de son maître, lui dit : « Prince, les états de Ouei sont, par » rapport à vous, ce qu'est une maladie dans le cœur de » l'homme. S'il ne pense pas à nous, nous devons penser à » lui. Ces montagnes inaccessibles, qui les séparent de nous, » sont une barrière qu'il nous est comme impossible de for-

340.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
340.
Hien-ouang.

» cer, & il n'a qu'à descendre pour nous incommoder ; c'est » en cela que consiste notre maladie.

» L'année dernière, lorsque ce prince fut si maltraité par » les troupes de Tsi, les autres princes abandonnèrent tous » ses intérêts. Il est maintenant seul, nous ne pouvons desirer » une conjoncture plus favorable. Comme il lui sera impos- » sible de soutenir cette guerre, nous l'obligerons, sans peine, » à reculer à l'est, en nous emparant des montagnes qui le » défendent. Peu-à-peu nous lui enleverons ses états ; alors il » nous sera facile de soumettre les autres princes qui sont à » l'est, & de nous ouvrir un chemin à l'empire ». Hiao-kong approuva ce projet, & nomma Kong-sun-yang lui-même, général de ses troupes.

Le prince de Ouei lui opposa Kong-tsé-niang, qui avoit pris la place de Pang-kiuen. Lorsque les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre, le général de Tsin, qui avoit des liaisons d'amitié avec celui de Ouei, lui écrivit, pour lui témoigner le regret qu'il avoit d'en venir aux dernières extrêmités avec lui. Il lui proposoit de s'aboucher pour terminer, à l'amiable, les différends de leurs princes ; & il l'invitoit, en conséquence, à venir dans son camp.

Kong-tsé-niang, qui avoit la droiture & la franchise en partage, charmé de cette ouverture, se rendit auprès de Kong-sun-yang, qui le traita magnifiquement. Plusieurs jours se passèrent en festins & en réjouissances ; ces deux généraux jurèrent entre eux une paix durable, & se séparèrent, en apparence, avec des témoignages réciproques de la plus sincère amitié.

A peine Kong-tsé-niang eut-il fait un quart de lieue, qu'il se vit, tout-à-coup, arrêté & reconduit dans le camp de Tsin, tandis que Kong-sun-yang tomba brusquement sur les troupes

de Ouei, qui, privées de leur chef, furent aisément battues. Cette nouvelle consterna tellement le prince de Ouei, qu'il dépêcha un de ses officiers à Kong-sun-yang, avec ordre de faire la paix à quelque prix que ce fût. Elle fut conclue, à condition que le prince de Ouei céderoit, au prince de Tsin, tout le pays qu'il possédoit à l'ouest du Hoang-ho.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 340. *Hien-ouang.*

Kong-sun-yang, glorieux d'avoir si bien réussi dans son entreprise, revint à Hien-yang, où il fut reçu en triomphe par Hiao-kong. Ce prince tint alors la parole qu'il avoit donnée de céder une de ses terres, en souveraineté, à celui qu'il trouveroit capable d'être son ministre. Il donna à Kong-sun-yang le pays de Chang-yu (1), & lui en céda tous les droits à titre de principauté de Chang.

Deux ans après, Hiao-kong mourut. Hoei-ouen-ouang, son fils, lui succéda. Kien-sé, qui avoit reçu quelque mortification de Kong-sun-yang, & qui savoit que Hoei-ouen-ouang ne l'aimoit pas, depuis le châtiment que ce ministre avoit fait subir à son précepteur, à cause de lui, l'accusa d'avoir dessein de se revolter. 338.

Kong-sun-yang en fut averti; mais persuadé qu'on n'auroit aucun égard, ni à ses services passés, ni à son innocence, il prit le parti d'aller chercher un asyle ailleurs.

Dès la première journée, le maître de l'hôtellerie, où il voulut loger, lui refusa l'hospice: « Vous savez, prince, lui dit-il, » qu'un de vos réglemens porte, que quiconque recevra un » homme dans sa maison, sans un passe-port des magistrats, » sera puni de la même peine que mérite celui qu'il logeroit.

(1) Chang-tcheou de Si-ngan-fou dans le Chensi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 338. *Hien-ouang.*

» Vous ne me montrez point de passe-port, & on vous accuse » de rébellion ; comment puis-je vous recevoir » ?

« Hélas ! dit, en soupirant, Kong-sun-yang, devois-je m'atten» dre que la sagesse de mes vues tourneroit contre moi » ? Il prit la route de la principauté de Ouei, s'imaginant que sa réputation, & le desir de se venger du prince de Tsin, le feroient accueillir avec empressement ; mais il se trompa. A peine fut-il arrivé sur les limites de ce pays, que les gens de Ouei, se rappellant sa perfidie envers leur général Kong-tsé-niang, se saisirent de lui, & le remirent entre les mains de ceux qui étoient à sa poursuite. Il fut conduit à Hien-yang, où son procès fut bientôt terminé. Hoei-ouen-ouang, le condamna à la mort, lui & toute sa famille, sans en excepter personne.

Mong-kou, autrement Mong-tsé (1), disciple de Tsé-ssé, petit-fils de Confucius, sur l'empressement que Hoei-ouang, prince de Ouei, faisoit paroître d'avoir d'habiles gens, qui pussent rétablir ses affaires, vint lui offrir ses services. Hoei-ouang avoit entendu parler, avec éloge, de ce philosophe ; il lui fit beaucoup d'accueil. Dans la première entrevue qu'ils eurent ensemble, le prince lui dit : « Puisque vous êtes venu de mille *ly* » dans mes états, vous avez, sans doute, dessein d'y travailler » efficacement pour mes intérêts » ? « D'où vient, prince, lui » répondit Mong-tsé, parlez-vous d'intérêts ? Il ne faut penser » qu'à la vertu, & la mettre en pratique. Lorsque le prince ne » s'occupe que de son intérêt, par rapport à ses états, que les

(1) C'est le célèbre Meng-tsé, dont les écrits, pleins d'une excellente morale, ont pour but la bonne administration. Son ouvrage, que les Chinois placent dans les livres classiques du second ordre, a été traduit en latin, & publié à Prague en 1711, par le P. Noël. Meng-tsé, d'une famille alliée à celle des rois de Lou, étoit originaire de Tseou-hien dans la province de Chan-tong. *Éditeur.*

» grand

» grands ne cherchent que l'intérêt de leur famille ; que les » officiers, & le peuple ne s'appliquent qu'à leur intérêt particulier ; on peut dire, sans craindre de se tromper, que cet » état est en grand danger. Quiconque a de la vertu ne sauroit » oublier sa famille : celui qui la pratique ne néglige pas les » intérêts de son prince ». Depuis cet entretien, Hoei-ouang, qui ne demandoit point tant de philosophie, témoigna peu d'empressement à Mong-tsé, & ne l'employa point dans les affaires. 336. *Hien-ouang.*

Deux ans après, ce prince s'aboucha, à Siu-tcheou, avec les princes de Tsi & de Tchou, pour prendre des mesures, & se précautionner contre la puissance des princes de Tsin. Pendant cette conférence, Ou-kiang, prince de Yu-yuei, vint faire une course, à main-armée, sur les terres de Tsi. L'incursion de ce prince fit rompre l'assemblée, dans laquelle on ne conclut rien contre le prince de Tsin ; mais il y fut déterminé que le prince de Tchou feroit la guerre au prince de Yu-yuei, & que le prince de Tsi l'aideroit, s'il avoit besoin de son secours. 334.

Le prince de Tchou, à la tête de son armée, alla chercher Ou-kiang, le battit, & profitant de sa victoire, il le poussa si vivement, qu'il se rendit maître de tout l'ancien pays de Ou, & l'obligea de se réfugier dans les îles de la mer. Ou-kiang, ne s'y croyant pas encore en sûreté, se soumit enfin au prince de Tchou, qu'il reconnut pour son souverain.

Le prince de Tsin n'ignora pas le motif de la conférence de Siu-tcheou ; il fit tomber son ressentiment sur le prince de Ouei, en envoyant une nombreuse armée contre lui, qui défit entièrement celle qu'il lui opposa ; fit prisonnier Long-kia, qui

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 333. *Hien-ouang.*

la commandoit, & lui enleva Tiao-yn-hien (1), une des principales villes de ses frontières.

Sou-tsin, natif de Lo-yang, philosophe de profession, vint offrir ses services au prince de Tsin, en lui promettant de le rendre maître de l'empire. Le prince, qui savoit que personne ne pouvoit le lui disputer en puissance, se moqua du philosophe, & le renvoya assez honteusement. Sou-tsin, indigné de se voir méprisé par le prince de Tsin, résolut de le perdre, en indisposant contre lui tous les autres princes.

Plein de sa vengeance, il fut trouver Ouen-kong, prince de Yen, & lui dit : « Vos états, prince, ne sont pas fournis de » bonnes cuirasses ; les princes de Tchao, du côté du midi, » empêchent qu'elles ne viennent jusqu'à vous, & si vos peu» ples sont tranquilles, c'est à ces mêmes princes que vous » devez cet avantage. Ils sont entre vous & le prince de Tsin, » qui n'ambitionne pas moins que de vous détruire tous : ils » vous mettent à couvert de ses courses ; il est donc de votre » intérêt de ne pas vous diviser, & de faire avec le prince de » Tchao, votre voisin, une étroite alliance ». Ouen-kong, sentant l'importance de ce conseil, fit faire au philosophe un équipage magnifique, & le chargea d'aller négocier cette affaire auprès du prince de Tchao.

Arrivé à la cour de Tchao, Sou-tsin représenta au prince, que personne n'étoit plus exposé que lui aux entreprises ambitieuses du prince de Tsin ; que s'il le ménageoit, c'est qu'il craignoit que les princes de Ouei & de Han ne tombassent sur son pays, pendant qu'il seroit occupé à lui faire la guerre ; mais que depuis qu'il s'étoit emparé du Hoang-ho, & des montagnes,

(1) Soui-té-tcheou du district de Yen-ngan-fou dans le Chen-si.

qui servoient de barrière aux états de Ouei, du côté de l'occident, cela lui donnoit la clef de toutes leurs villes, & que, s'il en étoit une fois le maître, il ne manqueroit pas de revenir sur lui. « Prince, ajouta Sou-tsin, vous sentez la nécessité de vous » liguer avec les princes de Ouei & de Han, contre la puissance » de Tsin, & que l'intérêt commun est d'empêcher qu'elle » n'augmente; autrement, vous vous exposez à ce qu'elle enva- » hisse tout, & vous dépouille de vos états. Le prince de Tsin » ne possède guère que la cinquième partie de l'empire, & » environ la dixième portion des troupes. Mon avis seroit » donc, pour mettre des bornes à sa puissance, & l'empêcher » de faire la loi, que vous vous unissiez avec les princes de » Han, de Ouei, de Tsi, de Tchou & de Yen; le moindre » avantage, qui puisse en résulter, c'est de tenir en respect le » prince de Tsin, qui n'osera rien entreprendre contre aucun » de vous ».

Sou-kong, prince de Tchao, convaincu par ces raisons, consentit à entrer dans la ligue, pourvu que les autres princes voulussent s'y réunir. Il fit même au philosophe négociateur, des présens considérables, pour lui témoigner sa satisfaction du zèle qu'il faisoit paroître pour ses intérêts, & l'envoya au prince de Han.

Sou-tsin, encouragé par ces premiers succès, poussa vivement sa négociation auprès de Suen-hoei-ouang, prince de Han; il lui dit : « Que son pays ayant plus de neuf cens *ly* d'étendue, il » pouvoit mettre sur pied plusieurs dix mille soldats; que les » arcs les plus forts, les flèches les plus pesantes, & les meil- » leurs sabres venoient de ses états. Cependant, continua- » t-il, si vous voulez vivre en paix avec le prince de Tsin, il » faudra vous résoudre à lui céder, chaque année, quelques-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
333.
Hien-ouang.

» unes de vos places ; l'expérience du paſſé doit vous avoir » appris ce que vous devez attendre de lui à l'avenir. Le pro- » verbe dit : *Ne vous embarraſſez pas du chant du coq, ni de ſa » langue ; mais précautionnez-vous contre les cornes du bœuf, & ne » vous y expoſez pas.* Prince, vous êtes ſage & puiſſant, vous » avez de bonnes troupes ; mais vous êtes expoſé aux cornes » du bœuf, & je vous avoue que je crains tout de l'ambition » démeſurée du prince de Tſin »... Suen-hoei-ouang, l'in- terrompant avec vivacité, lui dit : « Ne craignez rien, je ſouſ- » cris à la ligue : je vous réponds que je ne reculerai pas ».

Le philoſophe, outragé par le prince de Tſin, réuſſit égale- ment à faire entrer le prince de Ouei dans la ligue qu'il venoit de conclure ſucceſſivement avec les autres princes. Il l'y dé- termina en lui peignant, avec chaleur, l'humiliation qu'éprou- veroit un ſouverain comme lui, qui pouvoit mettre plus de deux cens mille hommes ſur pied, s'il devenoit le ſujet du prince de Tſin.

Des états de Ouei, Sou-tſin ſe rendit à la cour de Tſi, où ayant été admis à l'audience de Suen-ouang, il lui repréſenta le prince de Tſin prêt à fondre ſur lui : qu'à la vérité, il avoit pluſieurs dixaines de mille ſoldats, des magaſins bien appro- viſionnés ; que ſes états étoient défendus par des paſſages diffi- ciles & impraticables aux chariots de guerre, & pour la cava- lerie ; que cent hommes pouvoient aiſément arrêter une armée entière dans ces défilés ; mais, que ſi l'ennemi prenoit une route oppoſée, & pénétroit du côté du ſud, l'accès ſeroit facile, & qu'il étoit perdu ſans reſſource. Ce tableau effraya le prince de Tſi ; il porta l'affaire à ſon conſeil, qui ne trouva point d'inconvéniens à la ligue propoſée, & elle fut réſolue.

Sou-tſin termina ſa négociation par le prince de Tchou. Le

philosophe voulut s'étendre sur sa puissance & sur ses ressources ; mais ce prince, qui n'aimoit pas les longs discours, l'interrompit, pour lui dire : « J'entre dans la ligue ; assurez les » princes que je les défendrai contre notre ennemi commun ; » j'en donne ma parole ». Il congédia le négociateur. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 333. *Hien-ouang.*

L'orage que Sou-tsin venoit de rassembler sur la tête du prince de Tsin, lui faisoit regarder sa perte comme assurée. Le philosophe reprenoit, en triomphe, le chemin de la principauté de Tchao, & jouissoit déja de sa vengeance, lorsqu'il apprit que le prince de Tsin, ayant éventé ce qu'il tramoit contre lui, avoit envoyé Kong-sun-yang pour détruire son ouvrage. Cet envoyé avoit déja détaché de la ligue les princes de Ouei & de Tsi ; celui de Tchao avoit été forcé d'y renoncer. Ce qui effraya le plus Sou-tsin, c'est qu'il apprit encore que ce même prince de Tchao le faisoit chercher par-tout pour le faire mourir, suivant la parole qu'il en avoit donnée au prince de Tsin. Ce danger, pour sa vie, l'obligea de se retirer secrétement dans la principauté de Yen. 332.

Les princes ne tardèrent pas long-temps à s'appercevoir que les craintes, que Sou-tsin leur avoit inspirées, contre la puissance des Tsin, n'étoient pas sans fondement. Dès cette même année, le prince de Ouei fut obligé de lui céder la ville de Yn-tçin (1), & deux ans après, il se vit encore contraint de lui abandonner deux autres villes. 331. 329.

La facilité du prince de Ouei, à accorder à celui de Tsin ce qu'il demandoit, fit juger, à ce dernier, la conjoncture favorable pour lui déclarer la guerre dans les formes. Il fit entrer une armée sur ses terres, & lui enleva les villes de Fen-yn (2)

(1) C'est Hoa-yn-hien, dans le district de Si-ngan-fou du Chen-si.

(2) *Fen-yn*, est Yong-ho-hien, dans le district de Ping-yang-fou.

Avant l'Ere Chrétienne. 328. *Hien-ouang.*

& de Pi-chi (1). Il détruisit celle de Tsiao-tching, qui étoit à trente *ly*, nord-est de Chen-tcheou dans le Ho-nan.

L'année suivante, il lui prit encore Pou-yang (2), & lui accorda la paix. Mais, afin de dissuader qu'il eût dessein de détruire les autres princes, comme on le publioit, il lui rendit cette dernière ville, & tout le pays qui en dépendoit, consistant en quinze *hien* ou villes du troisième ordre, qu'il pouvoit aisément lui reprendre, quand il le voudroit.

327. Les pertes que le prince de Ouei venoit d'essuyer, lui furent d'autant plus sensibles, qu'elles étoient causées par les conseils d'un de ses sujets, que le prince de Tsin avoit attiré à sa cour & fait ministre. Tchang-y (c'est le nom de ce ministre) étoit encore au service du prince de Ouei, lorsque Sou-tsin fut lui proposer la ligue. Tchang-y avoit désapprouvé ce projet, au point de maltraiter, de paroles, Sou-tsin, en présence de son maître; mais la rivalité & l'inimitié du prince de Ouei, contre celui de Tsin, l'emporta sur toutes les raisons de Tchang-y. Celui-ci, qui se crut méprisé, quitta le service de son prince, & alla se donner à celui de Tsin son ennemi.

Le prince de Tsin l'accueillit d'autant mieux, qu'il lui donna, le premier, avis de la ligue qu'on tramoit contre lui. Il l'admit d'abord dans son conseil, & un mois après il en fit son premier ministre. Ce fut sous son ministère que le prince de Ouei perdit tant de places; & ce fut par son conseil, qu'on rendit encore à ce prince Kiou-ou. Tchang-y, abandonnant, en apparence, les intérêts du prince de Tsin, alla retrouver ensuite son maître légitime, qui, par un aveuglement incompréhensible, lui rendit sa confiance, & le fit chef de son conseil.

(1) *Pi-chi*, est Ho-tsin-hien, dans le district de Ping-yang-fou.

(2) *Pou-yang*, c'est Pou-tcheou, dans le district de Ping-yang-fou.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 326. *Hien-ouang.*

Ce perfide ſujet, loin d'être reconnoiſſant des bontés de ſon ſouverain, le trahiſſoit ſourdement. Dans la penſée que tous les autres princes ſe ſoumettroient à celui de Tſin, ſi le prince de Ouei leur en donnoit l'exemple, il n'oublia rien pour l'y engager; & comme il vit que ſes tentatives étoient inutiles, il fit ſavoir ſecrétement au prince de Tſin la réſolution de ſon maître, lui conſeillant d'envoyer des troupes ſur les terres de
Ouei, qui enlevèrent encore à ce prince le pays de Chen (1). 325.

Sou-tſin étoit alors auprès de Ye-ouang, prince de Yen, qui
l'avoit fait ſon premier miniſtre, & le combloit d'honneurs. 324. Ce philoſophe, dont les entretiens ne reſpiroient que le bon ordre & la vertu, ſe ſentit touché de la beauté de la femme d'un des principaux ſeigneurs de la cour. Il trouva le moyen de s'en faire aimer, & abuſa des bontés qu'elle avoit pour lui.

Sou-tſin, après une pareille témérité, vit bien que ſi la choſe éclatoit, le mari, déshonoré, ne lui pardonneroit jamais. Il ſongea à ſe mettre en ſûreté, & fit entendre à Ye-ouang, qu'il pourroit lui rendre de grands ſervices, s'il l'envoyoit auprès du prince de Tſi. Ye-ouang, qui avoit quelque ſujet de mécontentement contre lui, ne ſe fit pas beaucoup preſſer pour le laiſſer partir.

Le prince de Tſi, à qui il fit entendre qu'il venoit chercher un aſyle dans ſes états, parce que celui de Yen vouloit le faire mourir, lui donna une maiſon & de l'emploi, dans l'eſpérance que, par la ſuite, il l'aideroit de ſes conſeils, pour ſe rendre maître de la principauté de Yen, qui étoit fort à ſa bienſéance; mais la choſe n'étoit pas facile. Le prince de Yen, quoique moins puiſſant que celui de Tſi, étoit un prince ſage & vigilant, qu'on ne pouvoit aiſément ſurprendre.

(1) Chen-tcheou dans le diſtrict de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

321. *Hien-ouang.* Deux ans après, mourut l'empereur HIEN-OUANG, la quarante-huitième année de son règne, si les années d'un empereur, qui ne l'a été que de nom, peuvent mériter le titre de règne. Son fils Chin-tsing-ouang lui succéda.

CHIN-TSING-OUANG.

320. Les princes de l'empire, voyant que le prince de Tsin se mettoit tous les jours plus en état de leur donner la loi, & que s'ils différoient davantage à contre-balancer sa puissance, ils succomberoient infailliblement, revinrent au projet de Sou-tsin. Ils firent, entre eux, une ligue, dans laquelle entrèrent les princes de Tchou, de Tchao, de Ouei, de Han & de Yen. Ils levèrent une armée formidable, avec laquelle ils allèrent assiéger Han-kou, place forte, dont la prise leur ouvroit le chemin des états de Tsin.

318. Le prince de Tsin, qui connoissoit l'importance de cette place, courut à son secours; son approche jetta les alliés dans un si grand trouble, qu'à la première attaque ils prirent tous la fuite, & se dispersèrent, en abandonnant aux vainqueurs leur camp & leur bagage.

317. Le prince de Tsin, persuadé que le prince de Han étoit l'auteur de cette ligue, entra, l'année suivante, sur ses terres qu'il trouva défendues par une armée nombreuse, sous les ordres de Seou & de Chin-tcha, deux officiers qui avoient le plus de réputation. En effet, ces deux braves généraux, se voyant supérieurs aux ennemis, ne doutoient pas qu'ils ne vinssent à bout de les battre; mais que peut le nombre des soldats & la bravoure des capitaines, lorsque la crainte s'est emparée des cœurs? Au premier choc, tout plia devant l'armée de Tsin, qui

qui profitant de la confusion, fit main-basse sur ces troupes intimidées, en tua plus de huit mille, & fit leurs généraux prisonniers. Cette défaite porta la consternation parmi les princes confédérés.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 316. *Chin-tsing-ouang.*

Tchang-y saisit cette occasion pour solliciter de nouveau le prince de Ouei, son maître, à se soumettre à celui de Tsin. Il lui en fit sentir la nécessité absolue, en lui représentant qu'il seroit obligé de diviser ses forces, qui montoient, tout au plus, à trois cens mille hommes, pour garder ses frontières. Il lui fit envisager la désunion, qui ne manqueroit pas d'arriver, entre les princes confédérés; qu'alors étant dénué de leur appui, le prince de Tsin, qui étoit maître des montagnes, & par conséquent des remparts de ses états, lui enleveroit autant de villes qu'il en voudroit assiéger : qu'il valoit mieux les conserver par un hommage prudent & volontaire, en les mettant sous la protection du puissant prince de Tsin, plutôt que de se les voir arracher par le droit de conquête, & ruiner par une guerre qui feroit la désolation de ses peuples. Il pressa si fort ce prince, & lui dit de si bonnes raisons, qu'il le détermina enfin à se soumettre. Cette résolution prise, ce sujet perfide, dans la crainte que quelqu'autre ne détruisît son ouvrage, se fit nommer plénipotentiaire auprès du prince de Tsin, pour consommer sa trahison. Le prince de Tsin le récompensa libéralement, & lui donna un titre qui le mettoit au-dessus de tous les grands de sa cour.

Dans le même temps, les peuples de Pa & de Chou, dans le Ssé-tchuen, se faisoient une guerre sanglante. Après divers combats, sans avantage de part ni d'autre, aucun des deux peuples ne voulant céder, ils envoyèrent demander du secours au prince de Tsin.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
316.
Chin-tsing-ouang.

Ce prince se trouva embarrassé sur le parti qu'il prendroit. Il étoit alors en guerre avec le prince de Han, & auroit bien voulu ne pas perdre l'occasion de se rendre maître du pays de Pa & de Chou. Sfé-ma-tsou étoit d'avis qu'on commençât par s'en emparer, & qu'on différât la guerre de Han. Tchang-y prétendoit, au contraire, qu'il falloit la pousser encore plus vivement, & il appuioit ainsi son sentiment :

« Dans l'état où sont les affaires de l'empire, dit-il au roi de » Tsin, quelle puissance avez-vous à redouter ? Le prince de » Ouei vous est soumis, celui de Tchou vit en paix avec vous ; » jamais conjoncture ne vous fut plus favorable, pour porter la » guerre dans le pays des trois rivières, King-choui, Ouei-» choui & Lo-ho, & vous emparer des villes de Sin-tching & » de Y-yang. Rien ne vous empêche d'entrer sur les terres des » *TCHEOU*, de vous rendre maître des neufs urnes du grand Yu, » & de contraindre CHIN-TSING-OUANG à recevoir vos loix. » Voilà, prince, le grand dessein qui doit vous occuper de pré-» férence à tout autre.

» On dit ordinairement que *les disputes des officiers des » tribunaux roulent sur l'ambition, & celles des marchands sur » l'intérêt :* les trois rivières & les terres qu'occupent encore » les princes de *TCHEOU*, doivent être vos tribunaux & vos » marchés ; aimeriez-vous mieux aller hazarder votre répu-» tation contre des barbares ? Ce seroit, à mon sens, vous » écarter du noble projet que vous devez concevoir.

« Non, répondit Sfé-ma-tsou, il n'est pas encore temps d'y » songer. *J'ai appris qu'un prince qui veut enrichir ses états, doit » travailler à les étendre ; que celui qui est curieux d'avoir de bonnes » troupes, doit veiller à ce que le peuple se multiplie & devienne » riche ; & s'il ambitionne de régner, il doit se perfectionner de*

316.

Chin-tsing-ouang.

» *plus en plus dans la pratique de la vertu.* Lorsque vous réuni-
» rez ces trois choses, vous pourrez former les plus hautes
» entreprises.

» Mais, prince, votre pays n'a pas encore assez d'étendue,
» & vos peuples ne sont pas assez riches; il faut donc pourvoir
» à ces deux défauts. Les troubles qui se sont élevés dans les
» pays de Pa & de Chou, me rappellent les temps de Kié &
» de Cheoufin; si vous y envoyez des troupes, semblables à
» des loups qui se jettent sur un troupeau, elles se saisiront de
» leur pays, vous vous agrandirez considérablement, & en
» dépouillant ces peuples, vous enrichirez les vôtres. Un autre
» avantage que j'y vois, c'est que cette conquête aguerriroit
» encore vos soldats.

» En vous étendant de ce côté-là, l'empire fera moins d'at-
» tention à la puissance que ces nouvelles conquêtes vous don-
» neront; car quand vous en rapporteriez toutes les richesses de
» la mer occidentale, vous n'exciterez la cupidité de personne.
» Si, au contraire, vous tournez vos forces contre le prince
» de Han, & que vous lui portiez la guerre, pour détruire
» ensuite l'empereur, vous ternissez votre réputation. Par la
» force, vous vous rendrez effectivement maître de l'empire,
» mais vous n'aurez pas le cœur des peuples, & quel avantage
» espérez-vous en retirer? Vous avez le choix entre ces deux
» partis; mais, prince, j'ai cru devoir vous donner un conseil
» dicté par le zèle ».

L'avis de Ssé-ma-tsou prévalut; le prince fit de nouvelles levées, & partit avec une puissante armée pour cette expédition. En moins de deux mois, il se rendit maître de tout le pays de Pa & de Chou. Cette conquête augmenta considérablement sa puissance & ses richesses, & l'affermit, de

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 316. *Chin-tsing-ouang.*

plus en plus, dans le dessein que lui suggéroit son ambition.

A cette même époque, il arriva une chose assez singulière dans la principauté de Yen. Tsé-chi, premier ministre du prince Kouai-kong, fils du sage Y-kong, mort deux ans auparavant, avoit une extrême passion de regner, & il se figura qu'il pourroit engager Kouai-kong à lui céder ses états. Pour y réussir, il se servit du ministère de Sou-tai, frère du philosophe Sou-tsin, qui avoit beaucoup d'accès auprès de ce prince, & lui donna sa fille en mariage.

Sou-tai fut envoyé auprès du prince de Tsi, pour y négocier quelque affaire. A son retour, Kouai-kong lui demanda si ce prince pouvoit aspirer à la dignité de *Pa?* « Il n'y peut » prétendre, répondit Sou-tai, parce qu'il ne se confie pas à » ses ministres ». Kouai-kong, qui étoit un bon prince, mais d'un esprit borné, crut ne pouvoir mieux faire, que de remettre toutes les affaires entre les mains de Tsé-chi.

Quelques jours après, Lou-mao-cheou, créature de Tsé-chi, s'entretenant avec le prince, lui dit : « L'ancien empereur Yao, » n'est si fort recommandable, que parce qu'il associa Chun » à l'empire. Si vous faisiez de même à l'égard de Tsé-chi, qui » est votre ministre, comme Chun l'étoit de Yao, la postérité » vous mettroit au même rang que ce grand empereur. Yu » vouloit faire la même chose à l'égard de Pé-y, & s'il n'avoit » pas travaillé, comme il fit, à faire écouler les eaux qui inondoient l'empire, il n'auroit pas aujourd'hui une si grande » réputation.

» Vous avez un fils, qui pourroit vous succéder ; Yao & » Chun en avoient également. Un prince aussi sage que vous, » mériteroit que la postérité le regardât comme un second » Yao, & Tsé-chi comme un autre Chun ». Kouai-kong flatté

qu'on pût le mettre en parallèle avec ces anciens empereurs, prit, ſans balancer, le ſceau de ſa principauté, le porta à Tſé-chi, & ſe démit de ſa couronne en ſa faveur.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 315. *Chin-tſing-ouang.*

L'année ſuivante mourut l'empereur CHIN-TSING-OUANG, dans la ſixième année de ſon règne. Nan-ouang, ſon fils, qui fut le dernier empereur de la dynaſtie des *TCHEOU*, lui ſuccéda.

NAN-OUANG.

314.

Le prince de Tſin n'eut pas plutôt aſſuré ſes nouvelles conquêtes de Pa & de Chou, qu'il ſongea ſérieuſement à exécuter le grand deſſein qu'il avoit ſur l'empire, & leva, pour cet effet, trois grands corps d'armée. Le premier ſe rendit maître de vingt-cinq places dans le pays de Y-kiu; le ſecond entra dans le pays de Ouei, & en démembra tout le département de Kiou-ou; le troiſième marcha contre le prince de Han, battit ſes troupes à Ngan-men, & l'obligea de demander la paix, qu'il n'obtint qu'en donnant en ôtage ſon fils aîné, l'héritier de ſa couronne.

Cependant le prince héritier de Yen, qui avoit eu le déſagrément de voir paſſer ſes états en des mains étrangères, ſe ſouleva contre Tſé-tchi, & fut ſuivi de la plupart des grands. Le prince de Tſi lui offrit même de l'aider, & avec ce ſecours, il raſſembla une armée aſſez conſidérable pour en former deux diviſions, l'une ſous les ordres de Pei-pi, pour l'oppoſer à Tſé-tchi, & ſe réſerva le commandement de l'autre.

Pei-pi ne demeura pas long-temps ſans rencontrer Tſé-tchi, & fut battu. Tſé-tchi victorieux lui fit faire des offres ſi avantageuſes, qu'il l'engagea à quitter les intérêts du prince héritier, & à tourner contre ce prince les mêmes troupes qu'il commandoit, & qu'il obligea de ſuivre ſa fortune.

Avant l'Ere Chrétienne. 314. *Nan-ouang.*

Le prince héritier, malgré cette défection, tint la campagne contre Tſé-tchi. On ſe battit, pendant pluſieurs mois, avec un acharnement incroyable; il périt un nombre infini de ſoldats, ſans que la balance penchât pour aucun des deux partis. Le prince de Tſi, qui vouloit décider la querelle, envoya une armée, ſous la conduite de Tchang-tſé, droit à la capitale de Yen. Les habitans de cette ville, épouvantés aux approches de l'armée, ſe ſaiſirent de Tſé-tchi, & le remirent entre les mains du prince de Tſi, qui pour en faire un exemple, qui inſpirât de la crainte aux ſujets ambitieux, le fit hâcher en pièces, à la vue de tout le peuple, & fit mourir Kouai-kong, qui avoit eu la lâcheté de déshériter ſon fils, & d'abdiquer la couronne, pour la mettre ſur la tête d'un perfide miniſtre.

Après cette expédition, le prince de Tſi retourna ſeul à ſa cour, ayant laiſſé ſon armée dans la principauté de Yen. Il demanda à Mong-tſé, s'il feroit bien de profiter de l'occaſion, pour s'emparer des états de Yen: « Si le peuple en eſt content, » répondit Mong-tſé, ſaiſiſſez-vous-en; s'il ne l'eſt pas, laiſ- » ſez-les ».

Comme on vint l'avertir que les princes voiſins ſe diſpoſoient à venir au ſecours de Yen, il voulut encore ſavoir ce que Mong-tſé en penſoit: « J'ai ouï dire, répondit-il, que » Tching-tang, quoique maître ſeulement de ſoixante-dix *ly* » de pays, s'étoit cependant frayé une route au trône de l'em- » pire; mais je n'ai point entendu qu'un prince, maître de » mille *ly* de pays, eût ſujet d'appréhender. La principauté de » Tſi a toujours été une des plus puiſſantes; cependant, aujour- » d'hui que cette puiſſance s'eſt infiniment accrue, ſi le prince » qui la gouverne ne ſuit pas les règles de la juſtice, & ne s'ap- » plique pas à la vertu, la paix le fuit & la guerre l'environne.

» Prince, si vous êtes bien conseillé, vous renverrez incessamment ces vieillards & ces jeunes gens que vous retenez » par force, & vous réserverez seulement, pour vous dédommager des frais de la guerre, une partie des richesses que » vous avez apportées de Yen. Enfin, après vous être consulté » avec les grands de cette principauté, vous rétablirez leur » prince, s'il leur est agréable. Voilà le vrai moyen de mettre » fin à la guerre ». Le prince de Tsi ne put se résoudre à suivre ce conseil; mais, peu de temps après, il fut obligé d'en reconnoître la sagesse. Les peuples de Yen, ne voyant point revenir leur prince, prirent les armes & se révoltèrent. Le prince de Tsi, honteux de n'avoir pas écouté Mong-tsé, voulut s'excuser par l'exemple de Tcheou-kong, qui avoit été trompé par son frère Koan-chou, qu'il avoit fait gouverneur du pays de Chang, & qui s'étoit révolté.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 314. *Nan-ouang.*

« Les sages d'alors, répondit Mong-tsé, faisoient des fautes, » & savoient se corriger; mais ceux de nos jours en font, & » ne se corrigent pas; souvent même ils s'en glorifient ».

Les guerres continuelles, dont l'empire étoit agité depuis si long-temps, faisoient beaucoup de tort à la saine doctrine. Yang-tchou & Mé-ti, profitant du désordre, répandoient partout leurs dogmes pernicieux. Mong-tsé s'opposoit, de tout son pouvoir, à leurs progrès, en rappellant les sages instructions de Yao & de Chun, & la doctrine que Confucius avoit enseignée à ses disciples; mais tous ses efforts étoient inutiles.

Ce philosophe, piqué de ce que le prince de Tsi n'avoit point déféré à ses conseils, lui remit son emploi, & le quitta, pour retourner dans sa patrie. Le cœur pénétré de chagrin, il mourut peu de temps après. Ses disciples, Kong-sun-tcheou,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
313.
Nan-ouang.

Ouan-tchang, & quelques autres, recueillirent sa doctrine, dans un ouvrage composé de dix chapitres (1).

La seconde année du règne de NAN-OUANG, le prince de Tsin avoit dessein de porter la guerre dans les états de Tsi; mais il craignoit que le prince de Tchou ne profitât de son absence, pour tomber sur son pays à lui-même. Afin de l'en empêcher, il résolut de faire alliance avec lui, & lui dépêcha, à cet effet, Tchang-y. Il lui fit cette proposition :

« J'ai ordre, de mon maître, de vous offrir le pays de Chang-» yu, qui est de six cens *ly* d'étendue, & sa fille, pour être » mise au nombre de vos concubines, si vous voulez fermer » vos forteresses & rompre avec le prince de Tsi ».

Le prince de Tchou se laissa éblouir par ces offres; tous les grands de sa cour l'en félicitèrent, le seul Tchin-tchen en murmura hautement. Le prince étonné, en vint au point

(1) Le même philosophe Meng-tsé, disciple de Tsé-ssé, petit-fils de Confucius, s'entretenoit un jour avec Suen-kong, prince de Tsi, dont le règne commença l'an 455 avant Jésus-Christ. Ce prince lui dit : « Le parc de Ouen-ouang avoit soixante » & dix *ly* quarrés d'étendue; en convenez-vous? On le croit ainsi, selon la tradi-» tion, lui répondit Meng-tsé. Si cela est, reprit le roi, il étoit fort grand. Le » peuple cependant le trouvoit trop petit, dit Meng-tsé. Comment cela, ajouta » le roi? Mon parc n'a que quarante *ly*, & mon peuple le trouve encore trop » vaste. Prince, lui dit le philosophe, le parc de Ouen-ouang avoit soixante & » dix *ly* d'étendue, & ses sujets le trouvoient trop petit, parce qu'il leur étoit » commun avec ce prince, & qu'ils y alloient faire du fourrage, couper du bois » & prendre du gibier. La première fois que je mis le pied dans vos états, je m'in-» formai des principales ordonnances, pour m'y conformer. J'appris qu'entre le » Kiao & le Koan, étoit un parc de quarante *ly* de circuit, & que si quelqu'un » s'avisoit d'y tuer un cerf, il seroit puni aussi sévérement que s'il avoit tué un » homme. Je compris de-là que c'étoit comme une grande fosse, creusée au milieu » de votre royaume, & un piége tendu à vos sujets. Est-il extraordinaire qu'ils le » trouvent trop grand »? Meng-tsé, Leang-hoei-ouang, chap. *Tchang-kiu-hia. Éditeur.*

de

de se fâcher contre lui : il voulut cependant savoir les raisons qui lui faisoient désapprouver cet avantage apparent.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 313. *Nan-ouang.*

« Ne voyez-vous pas, prince, lui répondit Tchin-tchen, » que ce n'est qu'une politique adroite du prince de Tsin; » une fois séparé du prince de Tsi, vous resterez seul à la » merci de votre ennemi, au lieu que réunis ensemble il » vous craint. L'offre qu'il vous fait de six cens *ly* de pays, » n'est qu'un appât & un piége qu'il vous tend. Il ne vous » l'aura pas plutôt cédé, qu'il songera aux moyens de le re- » prendre, ou plutôt, il sait qu'il sera le maître d'y rentrer » quand il le jugera à propos. Il veut encore vous attirer le » prince de Tsi sur les bras, & vous engager à vous entre- » détruire l'un & l'autre ».

Eclairé par ce conseil, le prince de Tchou sut dissimuler. Il accepta le pays de Chang-yu, rompit avec le prince de Tsi, & renvoya Tchang-y, avec un de ses officiers, pour ratifier sa nouvelle alliance avec le prince de Tsin.

Cet envoyé démêla les intentions du prince de Tchou, de sorte qu'avant d'arriver à Hien-yang, il se laissa tomber exprès de son char, & sous prétexte de s'être dangereusement blessé, il demeura trois mois sans aller à la cour de son prince, lui rendre compte de sa négociation.

Le prince de Tchou, qui en fut informé, crut que Tchang-y ne différoit si long-temps, que parce qu'il s'imaginoit qu'il ne vouloit pas rompre avec le prince de Tsi, & dans cette persuasion, il envoya Song-y prendre des assurances du prince de Song, & l'engager à insulter celui de Tsi.

Le prince de Tsi en fut si piqué, que, sans consulter ni son honneur ni ses intérêts, il s'offrit d'une manière humiliante à servir le prince de Tsin, & se ligua avec lui. Cette nouvelle

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 313. *Nan-ouang.*

fit cesser la feinte maladie de Tchang-y. Il fut trouver l'officier du prince de Tchou, & lui demanda pourquoi il n'avoit pas encore pris possession du pays qu'on lui avoit offert. Il lui dit, que les circonstances ayant changé, il n'en étoit plus temps, & que Hoei-ouen-ouang ne vouloit plus le lui céder ; qu'il pouvoit reporter cette réponse à son maître.

Le prince de Tchou, se voyant joué, entra dans une colère des plus terribles ; il donna ordre d'assembler, sur le champ, ses troupes, & de les tenir prêtes à marcher contre le prince de Tsin. Alors, Tchin-tchen lui dit : « Prince, vous voyez que » mes soupçons ne sont que trop justifiés ; mais, puisque le » mal est fait, quand nous devrions céder au prince de Tsin » une de nos meilleures places, il ne nous reste d'autre parti, » que de nous joindre à lui, pour faire la guerre au prince » de Tsi. Si nous rompons avec le prince de Tsin, nous nous » attirerons tous les autres princes sur les bras, & nous per- » drons infailliblement davantage, que ce que nous serions » dans le cas de lui céder à présent ».

La colère de Hoei-ouang étoit trop grande pour écouter des conseils ; il ne voulut entendre parler d'aucune alliance avec le prince de Tsin, & fit partir une puissante armée, commandée par Kiu-kai, meilleur courtisan que bon général.

312. Le prince de Tsin, qui s'attendoit à cet emportement du prince de Tchou, avoit fait tenir ses troupes prêtes à marcher, sous le commandement de Tchang-tchang, capitaine expérimenté. A peine l'armée de Tchou fut-elle entrée sur les terres de Tsin, qu'elle rencontra l'ennemi à Tan-yang (1). Kiu-kai, dont l'armée étoit supérieure en nombre à celle de Tchang-

(1) Koué-tcheou de King-tcheou dans le Hou-kouang.

tchang, voulant se faire un nom, résolut de donner bataille. Tchang-tchang, qui savoit que les troupes de Tchou n'étoient pas des meilleures, & que celles qu'il commandoit étoient accoutumées à vaincre, ne la refusa pas. Elle se donna avec plus de résistance & d'opiniâtreté, que Tchang-tchang ne s'y étoit attendu. Il la gagna, fit Kiu-kai prisonnier; mais elle fut fort sanglante. On compta plus de quatre-vingt mille hommes restés sur la place.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 312. *Nan-ouang.*

Tchang-tchang, profitant de sa victoire, ne s'amusa point à poursuivre les fuyards. Sans donner le temps à ses troupes de se reposer, il alla mettre le siége devant Han-tchong, qu'il pressa vivement, & prit avant qu'elle fût secourue. Les troupes de Tchou, que leur prince avoit recrutées & renforcées, venoient sous un nouveau général, pour en faire lever le siége. Elles rencontrèrent à Lan-tien (1) l'armée de Tsin, & engagèrent une seconde action, où elles furent encore battues.

Ces échecs attirèrent de nouveaux ennemis au prince de Tchou. Ceux de Han & de Ouei entrèrent sur ses terres, à la tête de leurs troupes; & pour les en faire sortir, il fallut que ce prince leur cédât, à chacun, une de ses places qui étoit à leur bienséance. Il vit alors le tort qu'il avoit eu de ne pas suivre le conseil de Tchin-tchen; ainsi il ne pensa plus qu'à faire la paix, aux conditions que le prince de Tsin voulut lui accorder.

Durant ces troubles, les partisans de l'héritier de la principauté de Yen travaillèrent si efficacement, en sa faveur, qu'ils le firent rentrer dans le patrimoine de ses ancêtres, sous le nom de Tchao-ouang. Il commença son règne par prendre le deuil de son père, & s'appliqua ensuite à procurer au peuple 311.

(1) Lan-tien-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 311. *Nan-ouang.*

tout le ſoulagement qui dépendoit de lui. Ce prince, s'adreſſant à Ko-oué, lui recommanda de lui chercher un bon miniſtre: ſur cette demande, Ko-oué lui cita le trait d'un prince, qui ayant entendu parler d'un cheval qui pouvoit faire mille *ly* dans un jour, voulut l'avoir, à quelque prix que ce fût, & remit mille *taëls* entre les mains d'un de ſes officiers, avec ordre de l'aller acheter; mais, par malheur, à ſon arrivée, le cheval ſe trouva mort. L'officier chagrin, & craignant que ſon maître ne le ſoupçonnât de ne s'être point acquitté de ſa commiſſion, imagina, pour lui en donner des preuves, de marchander les os de ce cheval qu'il acheta, moyennant cinq cens *taëls*, & les lui porta. Le prince crut qu'il ſe moquoit de lui; il entra dans une ſi grande colère, qu'il vouloit le faire mourir ſur le champ: « Prince, lui dit cet officier, en ſe jettant » à ſes pieds, je n'ai acheté ces os ſi cher, que dans le deſſein » de vous procurer un cheval tel que vous le ſouhaitez. S'il » y en a un dans l'empire, ſoyez ſûr qu'on vous l'amènera, » ſans qu'il ſoit néceſſaire d'aller le chercher. Tout ce que je » vous demande, c'eſt de différer d'un an l'effet de votre colère. » Si les marchands n'amenent pas ici les plus beaux chevaux de » l'empire, vous ferez alors ce que vous voudrez de moi; je » n'aurai aucun regret de mourir ». Le prince, malgré ſa colère, différa de le punir, & le fit mettre en priſon.

Le bruit s'étant répandu, de tous côtés, que ce prince avoit donné juſqu'à cinq cens *taëls* des os d'un cheval, l'année ne fut pas révolue, ſans qu'il en vît arriver trois des plus beaux, & les ſeuls qui fuſſent dans l'empire: il en eut tant de joie, qu'il rendit la liberté à l'officier, & le combla de préſens.

« Prince, ajouta Ko-oué, puiſque vous cherchez un habile » miniſtre, imitez cet officier, prenez-moi en cette qualité;

» comportez-vous, à mon égard, comme si j'étois un habile » homme, & vous verrez que vous attirerez, à votre service, » les plus sages & les plus éclairés de l'empire ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 311. *Nan-ouang.*

Le prince suivit son conseil; il lui fit bâtir un palais, le combla de richesses & d'honneurs, & le fit considérer comme un grand personnage. La conduite de Tchao-ouang, à l'égard de son nouveau ministre, ne manqua pas de faire du bruit, même au-delà de ses états; & comme l'intérêt est le grand mobile des actions des hommes, une infinité d'habiles gens vinrent lui offrir leurs services. Enfin Yo-y, ministre de Tsi, quitta son prince pour se donner à Tchao-ouang.

310.

L'année suivante, le prince de Tsin, qui ne perdoit point de vue son grand dessein, fit demander à celui de Tchou de lui vendre le pays de Kien, situé au-delà des gorges de Ou-koan, à cent quatre-vingts *ly*, à l'est de Chang-tcheou, de Si-ngan-fou du Chen-si. Le prince de Tchou, qui cherchoit à se venger de Tchang-y, lui répondit qu'il ne vouloit pas le vendre, mais que s'il lui donnoit Tchang-y, il lui en feroit présent.

Tchang-y, sans hésiter, s'offrit à être le prix de ce marché. Le prince de Tsin lui témoigna ses craintes, sur le danger qu'il y avoit pour sa vie; il appréhendoit qu'il n'éprouvât le ressentiment du prince de Tchou. Ce politique consommé, se fiant sur les ressources de son esprit, & sur le crédit d'un de ses amis, auprès de la favorite du prince, osa affronter la tempête.

Le prince de Tchou fit resserrer Tchang-y dans une étroite prison, résolu de tirer de lui une vengeance exemplaire, pour la trahison qu'il lui avoit faite, en le frustrant du pays que le prince de Tsin lui avoit promis. Kin-chang, ami de Tchang-y, allarmé des dispositions funestes de son maître,

Avant l'Ere Chrétienne. 310. *Nan-ouang.*

implora la protection de la princesse Tching-sieou. Il lui représenta les suites terribles du ressentiment du prince de Tsin, qui ne manqueroit pas de venger la mort d'un ministre, pour lequel il avoit cédé six villes, & une de ses propres filles. Cette favorite, qui trembloit au nom seul du prince de Tsin, croyant déja le voir mettre tout à feu & à sang, ne cessa de solliciter la grace de Tchang-y. Le prince de Tchou, vaincu par ses instances & par ses larmes, lui rendit enfin la liberté.

Tchang-y, sorti de prison, n'oublia pas les intérêts de son maître. Comme il vit le prince de Tchou assez bien disposé en sa faveur, il lui dit : « Ceux qui jusqu'ici ont travaillé à » réunir les princes, me paroissent semblables à quelqu'un qui » entreprendroit d'assembler un troupeau de moutons avec » des loups, ou des tigres ; aussi n'ont-ils pu réussir. Vous » ne voulez pas vous soumettre au prince de Tsin ; cependant, lorsqu'il aura forcé vos voisins à se reconnoître dépendans de lui, pouvez-vous croire qu'il vous laissera » tranquille ? Le meilleur parti, à mon avis, c'est que vous » viviez ensemble, comme deux frères, & que vous le reconnoissiez, au moins, pour votre aîné ». J'y souscris, répondit » le prince de Tchou, & pour preuve de la sincérité de ce que » je vous dis, je vous permets de vous en retourner ».

Tchang-y prit le chemin des états de Han, où il ne voulut pas que son passage fût inutile à son maître. Il fut trouver le prince, & lui représenta que son pays étant hérissé de montagnes, & peu riche en terres labourables, il ne pouvoit faire de magasins, ni mettre sur pied plus de deux cens mille hommes. Il lui fit voir, au contraire, la puissance formidable du prince de Tsin, qui étoit en état de lever une armée d'un million d'hommes, prête à l'écraser ; qu'il avoit, lui-même, éprouvé la

valeur de ses cuirassiers, à qui rien ne pouvoit résister, & qu'ainsi son véritable intérêt étoit de se joindre à ce prince, contre celui de Tchou, pour prévenir la ruine de ses propres états. Le prince de Han, frappé de ses raisons, entra dans la ligue que Tchang-y lui proposoit.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 310. *Nan-ouang.*

Tchang-y alla rejoindre ensuite son prince, qui fut si content du succès de ces deux négociations, qu'il lui donna six villes, avec le titre de prince de Ou-sin, & le députa vers les autres princes, pour tâcher de les gagner.

Cet habile politique se rendit d'abord à la cour du prince de Tsi, à qui il fit voir, que son pays étoit ouvert au prince de Tsin, par l'alliance que celui de Tchou venoit de faire avec lui, en lui donnant sa fille en mariage: qu'il ne pouvoit espérer d'être défendu par le prince de Han, qui venoit d'entrer dans la même alliance; enfin, que son maître pouvoit le faire attaquer par les troupes de Tchao & de Ouei, & qu'il lui voyoit peu de ressources contre tant de forces réunies. « Le prince de Han, ajouta » Tchang-y, a cédé à mon maître le pays de Y-yang; celui » de Ouei, le pays de Ho-ouai, & enfin celui de Tchao lui » a remis le pays de Ho-kien; quelle difficulté auroit-il de » vous faire attaquer, du côté du midi, par les princes de » Han & de Ouei, & d'engager celui de Tchao à se saisir de » Po-koan? Si cela étoit, les places de Lin-tsé & de Tsié-mé, » ouvertes de toutes parts, pourroient-elles vous demeurer, » & vous flatteriez-vous de tenir tête à tant d'ennemis »? Le prince de Tsi promit de ne se point brouiller avec celui de Tsin, & dit à son envoyé, qu'il pouvoit l'en assurer.

De la principauté de Tsi, Tchang-y passa dans celle de Tchao, & détermina le prince à se soumettre à celui de Tsin, à l'exemple des autres, en lui disant que le prince de Tsi, ayant cédé

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. à ſon maître, la pêche & les ſalines de ſes états, c'étoit avoir coupé les aîles & les bras au pays de Tchao.

310. *Nan-ouang.*

Tchang-y termina ſes négociations par le prince de Yen. Tchao-ouang, que ſes malheurs paſſés avoient rendu timide, lui accorda tout ce qu'il voulut, d'autant plus aiſément, que le prince de Tſin ne pouvoit venir à lui, qu'après avoir entièrement ſoumis le prince de Tſi.

L'ambaſſadeur de Tſin reprenoit, à grandes journées, le chemin de Hien-yang, lorſqu'il reçut, en route, la nouvelle de la mort de Hoei-ouen-ouang, & que Ou-ouang, ſon fils, avoit déja pris poſſeſſion de ſes états. Cette nouvelle le jetta dans la plus grande conſternation. Il n'étoit point aimé de Ou-ouang; ce prince lui avoit même témoigné une averſion marquée. Il voyoit encore, avec chagrin, que cet événement alloit détruire tout le fruit de ſes négociations : en effet, les princes n'eurent pas plutôt appris la mort de Hoei-ouen-ouang, qu'ils retirèrent leur parole, & ſe réunirent de nouveau, contre la principauté de Tſin.

Le négociateur fut très-mal reçu de Ou-ouang; ce prince avoit déjà diſpoſé de ſa place de miniſtre. Tchang-y fut d'autant plus ſenſible à cette diſgrace, qu'il avoit toujours ſervi les princes de Tſin avec beaucoup de zèle, & même aux dépens de ſa réputation. Voyant qu'il n'avoit plus à attendre que des mortifications de la part de Ou-ouang, auprès de qui il ne jouiroit d'aucune conſidération, il retourna dans la principauté de Ouei, ſa patrie. Son prince, malgré les griefs qu'il avoit contre lui, le reçut avec bonté, & lui donna même de l'emploi; mais le cœur bleſſé de ſa chûte, il tomba dans une maladie de langueur, qui l'emporta un an après ſon retour dans

308. ſa patrie.

Ou-ouang

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 306. *Nan-ouang.*

Ou-ouang, ne se désistant point du grand projet commencé par Hoei-ouen-ouang, son père, envoya une armée nombreuse, sous le commandement de Kan-mao, assiéger Y-yang, où le prince de Han tenoit sa cour. Ce siège fut long & meurtrier. Quoique Kan-mao poussât les travaux avec beaucoup de vigueur, cependant il se trouvoit, au bout de cinq mois, presque aussi peu avancé que le premier jour; il étoit même sur le point de lever le siège, lorsque le prince de Tsin, à qui il étoit important de ne point échouer dans sa première entreprise, fit marcher, contre Y-yang, tout ce qui lui restoit de meilleures troupes, avec un ordre précis, à Kan-mao, de la prendre, quoiqu'il en dût coûter. Kan-mao, avec ce renfort, doubla ses attaques, sans donner aucun relâche aux assiégés; & enfin il emporta cette ville, dont il fit passer au fil de l'épée, tous ceux qui s'y trouvèrent les armes à la main: on prétend qu'il y périt plus de soixante mille personnes des assiégés, & que la perte de l'armée de Tsin montoit encore plus haut.

Cette expédition fut la première & la dernière de Ou-ouang. Comme ce prince mettoit son plaisir à disputer de forces avec ses officiers, il défia Yué, l'un d'eux, d'enlever des urnes de métal fort pesantes; Yué les emporta sans se gêner. Ou-ouang voulut en faire autant, & se rompit une veine; il mourut, de cet accident, peu de jours après.

Ou-ouang ne laissa point d'enfans, & la discorde s'éleva parmi ses frères. Tchao-siang-ouang, le plus jeune, étoit alors en ôtage dans les états de Tsi. Son oncle maternel, qui les gouvernoit, poussé par son propre intérêt, sut si bien gagner le peuple & les troupes, qu'il alla, à leur tête, faire proclamer son neveu prince de Tsin; mais comme Tchao-siang-ouang étoit encore

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 305. *Nan-ouang.*

trop jeune, pour se charger du gouvernement, sa mère fut déclarée régente, & Oue-yen, frère de cette princesse, nommé général des troupes & gouverneur de Hien-yang.

Les frères de Tchao-siang-ouang, qui prétendoient avoir plus de droit que lui à la couronne, furent cependant contraints de le reconnoître; mais ils formèrent, sous-main, des partis qui auroient dû perdre la principauté de Tsin, si les autres princes de l'empire avoient su en profiter. La conspiration étoit sur le point d'éclater, lorsque Oue-yen en fut averti. Il se saisit des coupables, & les auroit punis de mort comme rebelles, si le prince de Ouei n'eût intercédé pour eux, & obtenu leur grace.

Cette impunité les enhardit à continuer leurs factions. Oue-yen ne put leur pardonner la récidive; il les fit tous mourir, & éteignit leur race: sévérité outrée, qui faillit causer un soulèvement général dans les états de Tsin, qu'on ne put appaiser qu'avec bien de la peine.

La dixième année de l'empereur NAN-OUANG, il parut une comète, & la douzième il en parut une autre.

303. Cette douzième année, la guerre se ralluma plus que jamais entre les princes de l'empire. Celui de Tsin, dans une seule campagne, se rendit maître des villes de Pou-fan (1), de Fan-ling dans les états de Ouei, & du pays de Ou-soui, qui appartenoit au prince de Han.

Ces deux princes, fâchés de ce que celui de Tchou ne les avoit pas secourus, comme il le devoit par le traité d'alliance qu'ils avoient fait avec lui, joignirent leurs troupes à celles de Tsi, & entrèrent, à main-armée, sur ses terres. Le prince de

(1) Pou-tcheou de Ping-yang-fou dans le Chen-si.

Tchou, qui n'étoit pas en état de leur résister, dépêcha son fils au prince de Tsin, pour lui demander du secours; & afin de lui prouver la sincérité de ses intentions, il lui manda de garder en ôtage, ce fils, l'héritier présomptif de sa couronne.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 302. *Nan-ouang.*

Le prince de Tsin accepta l'ôtage, & lui envoya un prompt secours, qui obligea ses ennemis à se retirer; mais l'héritier de Tchou, ayant tué dans une querelle un des premiers officiers du prince de Tsin, se sauva dans les états de son père, & ce malheureux événement éleva un nouveau sujet de guerre entre les deux couronnes.

L'année suivante, il y eut une éclipse de soleil, si grande, que le jour fut changé en une nuit la plus obscure. 301.

Le prince de Tsin, outré de l'action du prince héritier de Tchou, & plus sensible encore à la perte de son officier, se ligua avec les princes de Han, de Ouei & de Tsi: il entra, sur ses terres, avec une armée formidable, passa sur le ventre à celle de Tchou, qui vouloit lui en disputer l'entrée, & alla se saisir du pays de Tchong-kieou (1).

Le prince de Tsin ne se contenta pas de cette vengeance. Il envoya son propre fils en ôtage au prince de Tsi, pour s'assurer de lui; après quoi, la campagne suivante, il fit marcher ses troupes, sous la conduite de Mi-jong, qui défit l'armée de Tchou, commandée par King-kiué, qui fut tué. Ce général, profitant de sa victoire, mit le siége devant Siang-tching (2), dont la garnison, épouvantée de la perte de la dernière bataille, se rendit presque sans coup férir. 300.

L'année suivante, le prince de Tchou n'osant plus s'exposer 299.

(1) Gin-ping de Tchong-tchang-fou dans le Chan-tong.
(2) Siang-tching-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 299. *Nan-ouang.*

en plaine, se tint sur la défensive; mais alors le prince de Tsin, voyant qu'il n'avoit plus d'ennemis que dans l'enceinte des murailles, divisa son armée en plusieurs corps, qui emportèrent d'assaut huit places. Ce prince, feignit d'être las de tant de guerres, & écrivit à celui de Tchou, pour l'inviter à se rendre au fort Ou-koan.

Sa lettre étoit conçue en ces termes: « Lorsque nous fîmes » la paix ensemble à Hoang-ki, avec la confiance de véritables » frères, vous me laissâtes en ôtage votre fils, l'héritier de vos » états, & me donnâtes la plus grande marque de la sincérité » de vos intentions. Dans la suite, ce même fils tue un de » mes premiers officiers, & sans se mettre en peine de me » faire savoir les raisons vraies, ou apparentes, qui avoient pu » le porter à une telle extrêmité, il se sauve de mes états pour » aller vous rejoindre. Je vous avoue qu'alors, transporté de » colère, je suis peut-être allé trop vîte, en envoyant mes » troupes sur vos frontières, tirer vengeance d'une pareille » action.

» Maintenant j'entends dire que vous voulez vous joindre » au prince de Tsi, & que pour assurer cette nouvelle alliance, » vous lui avez envoyé votre fils en ôtage; n'auriez-vous pas » dû plutôt vous aboucher avec moi sur nos limites, pour » prendre ensemble des mesures convenables afin d'assurer la » paix entre nous?

» Si vous & moi sommes toujours en guerre, le moyen que » nous obligions les autres princes de l'empire à vivre en paix? » Ce que je souhaiterois, seroit de nous aboucher à la forteresse de Ou-koan, & de cimenter la paix par nos sermens: » j'attends sur cela votre détermination ».

Cette invitation mit le prince de Tchou dans la plus grande

perplexité. En ne s'y rendant pas, il craignoit le reſſentiment du prince de Tſin; mais d'un autre côté, il redoutoit quelque trahiſon de ſa part. Ses grands, qu'il conſulta ſur ſon embarras, lui répondirent: « Que le prince de Tſin étoit comme un loup » ou comme un tigre, qui ne cherchoit qu'à attirer, dans ſes » griffes, les autres princes de l'empire pour les dévorer ».

Quelques partiſans de la paix, du nombre deſquels étoit le fils du prince, furent d'un avis contraire. Hoei-ouang ſuivit ce dernier.

Le prince de Tſin, qui n'avoit cherché à l'y attirer, que pour s'aſſurer de ſa perſonne, n'eut garde de s'y trouver. Il y envoya un de ſes officiers, qui prit & ſon nom & ſa place, mit des troupes en embuſcade, & fut au-devant du prince. Cet officier l'arrêta priſonnier, & le conduiſit à Hien-yang, où il fut reçu par Tchao-ſiang-ouang, non en prince, mais en ſujet. Il vouloit qu'il lui cédât le pays de Ou (1). Le prince de Tchou, déja outré de ſa perfidie rejetta avec fierté cette propoſition.

La nouvelle de la détention du prince de Tchou étant arrivée à la cour de Tſi, pluſieurs des grands officiers étoient d'avis d'arrêter auſſi ſon fils, qui s'y trouvoit en ôtage, & de profiter de cette occaſion pour s'emparer du pays de Hoai (1). Le miniſtre de Tſi fut révolté de la baſſeſſe de ce conſeil, & fit paſſer, dans l'ame de ſon maître, l'indignation qu'il lui inſpiroit. Ce prince fit reconduire, avec honneur, l'héritier de Tchou dans les états de ſon père, dont il fut déclaré régent en ſon abſence, ſous le nom de King-ſiang-ouang.

(1) Ou-chan-hien de Kiong-tcheou-fou du Sſé-tchuen.

(2) Hoai-ngan du Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 299. *Nan-ouang.*

Le prince de Tsi craignoit que celui de Tsin ne désapprouvât ce qu'il venoit de faire en faveur de l'héritier de Tchou; mais lorsqu'il vit qu'il lui demandoit Tien-ouen pour en faire son ministre, toutes ses craintes disparurent.

Tien-ouen étoit un sage, qui avoit des connoissances étendues dans la science du gouvernement, & dont la réputation fit desirer au prince de Tsin de l'avoir pour premier ministre. Mais à peine eut-il pris possession de cet emploi, que des envieux, jaloux du mérite de cet étranger, l'accusèrent d'avoir plus à cœur les affaires de Tsi que celles de Tsin; qu'il paroissoit, dans toute sa conduite, ne chercher qu'à faire prendre l'ascendant à sa patrie, & que s'il restoit plus long-temps dans le ministère, il étoit à craindre qu'il ne causât la ruine des états de Tsin.

Tchao-siang-ouang, sans approfondir l'accusation, le fit arrêter dans le dessein de le faire mourir, de peur qu'il ne lui nuisît, en se mettant au service de quelqu'autre prince. Tien-ouen, pour se tirer d'affaire, eut recours à la princesse, qui avoit les bonnes graces du prince. Cette favorite ne se chargea d'intercéder pour lui, qu'à condition qu'il lui feroit présent d'un habit de renard blanc qu'il avoit. Tien-ouen l'avoit déja donné à son maître; heureusement pour lui, un de ses amis trouva moyen de l'enlever de la garde-robe du prince, & le porta à la princesse, qui, à force d'instances, obtint sa liberté & la permission de retourner à Tsi.

A peine fut-il parti, que le prince se repentit de l'avoir ren-
298. voyé; il fit courir après lui. Tien-ouen, qui craignoit ce retour du prince, avoit marché à grandes journées, & étoit déja arrivé à une forteresse, où il passa une partie de la nuit dans une inquiétude mortelle.

Comme ce fort servoit de clef aux états de Tsin, il étoit défendu d'en ouvrir les portes, avant le chant du coq, sans un ordre exprès de la cour. Tien-ouen y avoit un ami, à qui il fit part de son embarras, & qui lui promit de lui faire ouvrir les portes à minuit précis. Cet ami savoit si bien contrefaire le chant du coq, que ces animaux mêmes y étoient trompés. Il commença, à l'heure convenue, à chanter; tous les coqs du fort & des environs lui répondirent, à diverses reprises. Ceux qui étoient chargés de la garde des portes, se levèrent à la hâte, & à demi-éveillés, pour les ouvrir. Tien-ouen en profita & sortit en diligence des états de Tsin. Il dut son salut à cette ruse : il y avoit à peine deux heures qu'il étoit parti, quand le courier qui avoit ordre de l'arrêter arriva. Ce courier, apprenant que Tien-ouen devoit déja être hors des limites, retourna, sur ses pas, porter au prince de Tsin la nouvelle de son évasion.

Tien-ouen ne put oublier les mauvais traitemens qu'il avoit reçus du prince de Tsin, & résolut de s'en venger. Le prince de Tsi, qui l'estimoit, y fut sensible, & l'accueillit avec distinction. Le motif même pour lequel le prince de Tsin avoit voulu le perdre, détermina celui de Tsi à le choisir pour son premier ministre.

A cette même époque, les grands de Tchou envoyèrent signifier à Tchao-siang-ouang, que sa perfidie ne les obligeroit jamais à se relâcher sur aucun point. Ce prince, irrité de leur arrogance & de leur fierté, fit défiler ses troupes vers les états de Tchou, & en enleva onze places.

Tien-ouen, qui épioit l'occasion de se venger, profita habilement du prétexte de ces conquêtes, pour réveiller les inquiétudes des autres princes. Il engagea son maître à se join-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 298. *Nan-ouang.*

dre aux princes de Han & de Ouei, & à déclarer la guerre à celui de Tſin.

Tchao-ſiang-ouang ne parut point intimidé de cette confédération ; il raſſembla toutes ſes forces pour s'oppoſer à leurs entrepriſes. Les deux armées ſe rencontrèrent auprès de Han-kou, où elles en vinrent aux mains. La bataille fut ſanglante, & l'armée de Tſin ſi maltraitée, que ce prince, malgré la confiance qu'il avoit dans ſa grande puiſſance, commença à craindre pour ſes états ; d'autant plus que les princes alliés, par les conſeils de Tien-ouen, profitant de leur victoire, emportèrent d'aſſaut Han-kou, & ſe diſpoſoient à entrer plus avant dans ſon pays.

297.

Le prince de Tſin, accoutumé à vaincre, fut embarraſſé de ſortir de ce pas : il vouloit céder aux confédérés une partie du Ho-tong, & leur demander la paix. Son miniſtre Leou-hoan & Kong-tſé-chi, qu'il conſulta, lui répondirent : « Que » s'il faiſoit la paix, il s'en repentiroit ; parce qu'il auroit regret » de leur avoir abandonné une partie du Ho-tong, au mo- » ment peut-être qu'ils étoient ſur le point de ſe retirer d'eux- » mêmes. Qu'il ſe repentiroit également de n'avoir pas fait la » la paix, ſi ces princes, maîtres de Han-kou, en vouloient » à la capitale, parce que rien ne pourroit les arrêter, & que » s'ils la prenoient, alors on regretteroit également de ne » l'avoir pas ſauvée, en ſacrifiant les places que leur prince » avoit intention de leur abandonner ».

Tchao-ſiang-ouang, ſans leur répondre, ordonna à Kong-tſé-chi d'aller trouver les princes confédérés, & de régler, avec eux, les conditions de la paix.

Au moment que le plénipotentiaire de Tſin arriva, Tien-ouen étoit abſent ; il négocioit, dans la principauté de Tchou, un

un approvisionnement de grains, pour continuer la guerre. Les princes lui dépêchèrent un courier, qui le fit revenir en diligence au camp des alliés. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 297. *Nan-ouang.*

Le desir que le prince de Tsin avoit de la paix, le fit passer par-dessus deux articles, qui pouvoient en retarder la conclusion. Le premier étoit, que les princes garderoient le fort de Han-kou, & le second, que le prince de Tchou seroit mis en liberté, & renvoyé avec honneur dans ses états. Un autre article encore concernoit le démembrement du Ho-tong, proposé de la part de Tsin. A ces conditions la paix fut signée, & les armées se retirèrent. Cependant Tchao-siang-ouang ne voulut point renvoyer le prince de Tchou, ce qui aliéna si fort les princes de l'empire, qu'aucun, depuis ce temps-là, ne voulut plus se fier à sa parole.

Le prince de Tchou voyant que celui de Tsin éludoit, à son égard, l'article dont il étoit convenu dans le traité de paix, & qu'il ne vouloit point consentir à lui rendre la liberté, se déguisa, & profitant d'une occasion, il disparut tout-à-coup; mais le prince de Tsin envoya à sa poursuite: on l'atteignit, & il fut ramené. Le chagrin qu'il en conçut abrégea ses jours; il mourut peu de temps après. Tchao-siang-ouang lui rendit beaucoup plus d'honneurs après sa mort, que pendant sa vie; 296.
il le fit conduire, en grand cortège, dans les états de Tchou, où il fut reçu par le prince régent & les grands, qui lui firent de magnifiques obsèques.

Le prince de Tsin, ne sachant à quoi attribuer le mauvais succès qu'il avoit eu contre les princes confédérés de Tsi, de Han & de Ouei*, crut qu'il provenoit du défaut d'un bon ministre. 295.
Il fit toutes les perquisitions possibles pour en trouver un, qui l'aidât à effacer ses pertes & la tache faite à son honneur. On

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 295. *Nan-ouang.*

lui présenta Oue-gen, qui avoit beaucoup de réputation, mais qui aimoit son repos. Tchao-siang-ouang le força presque d'accepter la place de ministre qu'il lui offroit.

Oue-gen, après avoir pris connoissance de l'état & des forces de Tsin, songea aux moyens de réparer les pertes de la der-

294.

nière guerre. La première année, il ne prit que la ville de Hiai sur le prince de Ouei; mais la seconde, il confia le com-

293.

mandement général des troupes de Tsin, à Pé-ki, capitaine expérimenté, dont il connoissoit la capacité & la bravoure, & l'envoya contre la formidable armée des princes de Han & de Ouei, qui avoient réuni toutes leurs forces. Cet officier hacha les ennemis en pièces, leur tua deux cens quarante mille hommes, & fit prisonnier leur général, qui mourut peu de temps après de ses blessures. Cet échec força les deux princes à demander la paix, que Tchao-siang-ouang ne leur accorda qu'à condition qu'ils lui céderoient cinq de leurs places.

Après cette paix, Oue-gen ne crut pas qu'on dût si-tôt recommencer la guerre; il voulut laisser aux peuples le temps de respirer, & il en profita pour se préparer à une campagne encore plus glorieuse, qu'il avoit dessein de faire lui-même.

290.

La vingt-cinquième année de NAN-OUANG, il se mit à la tête de l'armée, & entra dans les états de Ouei & de Han; il obligea le premier de céder au prince de Tsin, tout ce qu'il possédoit dans le Ho-tong, c'est-à-dire, quatre cens *ly* de pays; le second fut obligé de lui abandonner le pays de Ou-soui, d'environ deux cens *ly* d'étendue. Après cette expédition, Oue-gen remit à Pé-ki le commandement de l'armée, & ce général, la campagne suivante, enleva soixante & une villes au prince de Ouei.

Tchao-siang-ouang ambitionnoit le titre d'empereur, & sous

ce nom, d'envahir tout l'empire. Tant de conquêtes ne lui permirent pas de différer davantage. Il n'y avoit plus alors que le seul prince de Tsi, qui pût le lui disputer. Tchao-siang-ouang divisa, de sa propre autorité, toute la Chine en deux parties, qu'il lui plut d'appeller, l'une *l'empire d'orient*, & l'autre *l'empire d'occident*. Il prit avec beaucoup d'appareil le titre d'empereur d'occident, & envoya un des plus grands seigneurs de sa cour au prince de Tsi, pour l'inviter à prendre, avec la même solemnité, celui d'empereur d'orient.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 288. *Nan-ouang.*

Lorsque Sou-tai lui fit cette proposition, de la part de son maître, ce prince crut que c'étoit un simple badinage, & se mit à rire. Il prit cependant, deux jours après, mais sans cérémonies, le titre fastueux d'empereur d'orient, uniquement pour se moquer du prince de Tsin, car il le quitta de même.

287.

Tchao-siang-ouang, honteux de cette fausse démarche, abdiqua aussi son titre imaginaire; mais il envoya une armée dans le pays de Tchao, qui prit Keng-yang (1), & une autre contre le prince de Ouei, qui lui enleva Sin-yuen (2), deux places importantes, qui le rendoient, pour ainsi dire, maître du Honui. Le prince de Ouei ne put obtenir la paix qu'en lui cédant encore Ngan-y.

286.

D'un autre côté le prince de Tsi, voyant que Tchoang-siang-ouang devenoit, de jour en jour, plus puissant par ses nouvelles conquêtes, fondit, à la tête de ses troupes, sur la principauté de Song, où il répandit tellement la terreur, que tout le peuple prit la fuite, quittant ses maisons & ses biens pour se mettre en sûreté.

(1) Yu-tsé-hien de Tai-yuen-fou du Chan-si.

(2) Dans le territoire de Hoai-king-fou du Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 286. *Nan-ouang.*

Le soldat non moins épouvanté, n'osa faire la moindre résistance; toutes les villes ouvrirent leurs portes, & le prince de Song, lui-même, fut contraint d'abandonner ses états, & de s'enfuir vers le pays de Ouen (1), où il mourut, peu de temps après, sans postérité. Ainsi finit la principauté de Song, qui fut réunie à celle de Tsi:

285. Min-ouang, prince de Tsi, enflé de cette conquête, apprenant à son retour dans ses états, que le prince de Tsin avoit sollicité les princes de Tchou, de Tchao, de Han & de Ouei à faire une ligue contre lui, & que les deux premiers en avoient déja donné leur parole, divisa ses troupes en trois corps, les fit marcher vers les états de Tchou, de Han, de Tchao, de Ouei, se saisit des terres impériales, après quoi il voulut se faire reconnoître empereur, & maître souverain de la Chine.

Cette dernière démarche lui coûta cher. Tchao-ouang, prince de Yen, en fut si indigné, qu'il vouloit, sans différer, lui déclarer la guerre, & entrer à main-armée dans ses états. Il l'auroit fait, si Yo-y, son ministre, ne lui avoit représenté que le prince de Tsi, étant devenu trop puissant, il falloit nécessairement agir de concert avec les princes de Tchou, de Tchao, de Ouei & de Han, contre lesquels il étoit en guerre; qu'il se promettoit de les faire entrer dans cette ligue, & qu'alors il seroit facile de le réduire. Yo-y réussit si parfaitement dans sa négociation, que les princes ligués le déclarèrent généralissime de toutes leurs troupes.

284. Yo-y, sans perdre de temps, rassembla la plus nombreuse armée qu'on eût encore vue. Le prince de Tsi n'en fut point

(1) Ouen-hien de Oui-king-fou dans le Ho-nan.

intimidé, & parut en héros, à la tête de ses troupes, pour soutenir la démarche qu'il avoit faite. Il rencontra l'armée des alliés à Tsi-si, dans le territoire de Tching-tcheou-fou du Chan-tong, & résolut de la combattre.

Avant l'Ere Chrétienne. 284. *Nan-ouang.*

Yo-y, qui venoit pour le châtier de sa témérité, n'étoit pas dans l'intention de reculer; ainsi l'action s'engagea, & dura presque tout le jour, jusqu'à ce qu'enfin le corps que le prince de Tsi commandoit, en personne, ayant été enfoncé, ce ne fut plus qu'une déroute générale dans son armée. Yo-y faisant alors avancer des troupes fraîches, elles achevèrent sa défaite, qui fut des plus complettes.

Le général Yo-y, consommé dans le métier des armes, jugea que les troupes de Tsin & de Han lui étoient inutiles, & les renvoya. Il sépara celles de Ouei du corps de l'armée, & les fit marcher pour soumettre le pays de Song, dont Min-ouang s'étoit emparé. Il détacha ensuite celle de Tchao, avec ordre d'aller se saisir du pays de Ho-kien (1), & lui, à la tête des troupes de Yen, se mit aux trousses de Min-ouang, qu'il poursuivit si vivement, qu'il le contraignit d'abandonner ses états.

Ce général, victorieux, entra dans Lin-tsé (2), capitale des des états de Tsi, & s'empara des trésors, des bijoux & des meubles les plus précieux de Min-ouang, qu'il fit porter à Tchao-ouang, prince de Yen, son maître. Ce prince, après les avoir reçus, se rendit en personne à l'armée, pour féliciter Yo-y de ses succès étonnans; & par reconnoissance de ses services, il lui donna le titre de prince de Chang-koué.

(1) Ho-kien-fou dans le Pé-tché-li.

(2) Lin-tsé-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 284. *Nan-ouang.*

Le prince de Tchou, qui n'avoit point voulu entrer dans la ligue contre Min-ouang, apprenant la cataſtrophe de ce prince, lui envoya ſon général Nao-tchi, avec des troupes, pour l'aider à rétablir ſes affaires. Min-ouang, dès ſa première entrevue avec Nao-tchi, lui déclara qu'il le choiſiſſoit pour ſon premier miniſtre; mais celui-ci, à qui une ambition déméſurée avoit fait croire aiſément qu'il pourroit partager avec le prince de Yen les états de Tſi, ſe ſaiſit de ce malheureux prince, lui fit ouvrir une veine, par où il perdit ſon ſang & la vie.

Yo-y ayant oui dire qu'il y avoit dans la ville de Hoa-y un ſage, nommé Ouang-chou, eſtimé de tout le monde, qui avoit ſervi fidèlement Min-ouang dont il étoit ſujet, fit bloquer cette ville à trente *ly* à la ronde, avec des défenſes à tout ſoldat d'y entrer ſans ſes ordres, ſous des peines les plus rigoureuſes. Il députa un de ſes officiers à Ouang-chou, pour le prier de venir le joindre. Ouang-chou refuſa de ſortir, malgré les menaces des plus grands malheurs qu'il alloit faire tomber ſur la ville s'il déſobéiſſoit. Ce ſage répondit: « Un ſujet fidèle » ne doit point ſervir deux maîtres, ni une femme forte deux » maris. Puiſque je ne puis plus être au prince de Tſi, j'ai » réſolu de me cacher dans un déſert. Aurois-je la baſſeſſe de » me donner à un autre, dans ſes propres états, & ne vaut-il » pas mieux quitter la vie que de faire une action indigne » d'un homme d'honneur »? Après ce peu de mots, il ſe retira à l'écart & ſe pendit.

Yo-y fut ſenſible à la mort de Ouang-chou, & afin que les peuples de Tſi fuſſent témoins de l'hommage qu'il rendoit à ſa vertu, il lui fit faire de magnifiques obſéques. Un des principaux ſoins de Yo-y, étoit de s'attirer la bienveillance des peuples dans ſes nouvelles conquêtes. Par-tout il les ſoula-

geoit de tout son pouvoir, & punissoit sévèrement les soldats qui lui causoient le moindre dommage. Il allégeoit les tributs & les corvées; recevoit, avec distinction, les habiles gens, les traitoit toujours d'égal à égal, & les louoit en public, afin de les faire respecter. Cette sage conduite lui donna tant de réputation, & lui gagna si généralement le cœur des sujets de Tsi, que dans moins de six mois, plus de soixante-dix villes, où les troupes de Yen n'avoient pas encore pénétré, vinrent d'elles-mêmes se soumettre.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 284. *Nan-ouang.*

Nao-tchi, voyant que le général Yo-y ne faisoit point d'état de sa personne, se tint toujours dans la ville où il avoit fait mourir Min-ouang. Il tâchoit, sous-main, de se faire un parti, qu'il couvroit du nom de Siang-ouang, fils de Min-ouang, qu'il avoit en son pouvoir.

Siang-ouang, continuellement agité de la crainte que Nao-tchi n'en voulût à sa vie, cherchoit quelque moyen de s'échapper d'entre ses mains. Il le trouva enfin, & fut se cacher dans la maison d'un mandarin, appellé Ki. Siang-ouang joignoit aux avantages de la figure, les agrémens de l'humeur la plus enjouée: il toucha le cœur de la fille de son hôte, qui prit pour ce prince la plus forte inclination. Comme elle étoit chargée de lui fournir le nécessaire, elle lui inspira, par ses soins, les sentimens passionnés qu'elle avoit pour lui: l'amour les fit s'oublier, & cette jeune fille devint enceinte.

283.

Elle ne déguisa point son état à sa mère, qui n'en parut pas fâchée, dans l'espérance d'une grande fortune; elle lui recommanda seulement d'être attentive sur les démarches du prince, & de veiller à ce qu'il ne s'évadât point.

Dans le même temps, Ouang-sun-kia qui avoit toujours suivi Min-ouang, voyant que tout le monde se plaignoit de

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 283. *Nan-ouang.*

Nao-tchi, & qu'on étoit outré contre lui, se mit à crier de toutes ses forces dans les rues : « Le perfide Nao-tchi a fait » mourir nôtre prince Min-ouang, personne ne l'ignore; » qui veut se joindre à moi, pour le punir d'un crime aussi » noir » ?

A ses cris, quatre à cinq cens personnes s'assemblent en tumulte. Il s'avance, à leur tête, contre Nao-tchi, le prend & le fait mettre en pièces, au milieu des rues, par la populace : « Ce n'est pas tout, leur dit-il, Min-ouang a laissé un fils » dans la personne de Siang-ouang, il faut le reconnoître pour » votre prince légitime ». Siang-ouang, instruit de tout ce qui se passoit, doutoit encore que ce ne fût un piége, & se tenoit toujours caché. Cependant rassuré, il parut enfin, & fut proclamé prince de Tsi par tous les habitans de la ville de Kiu (1).

279.

De tous les états considérables de Tsi, il ne restoit plus que deux villes fort éloignées l'une de l'autre, qui reconnussent encore les princes de Tsi; savoir, Kiu & Tsié-mé (2). Yo-y, qui savoit de quelle importance il étoit de se rendre maître de cette dernière place, l'assiégeoit depuis long-temps, avec toutes ses forces, sans pouvoir la réduire.

Après plus d'un an de siége, le brave gouverneur qui la défendoit, fut tué sur la brèche. Cette mort donna l'espérance à Yo-y d'en venir à bout : il fit sommer la garnison d'ouvrir ses portes, en lui offrant la capitulation la plus honorable; mais ces braves gens étoient résolus de mourir plutôt que de se rendre. Après la perte de leur gouverneur, ils avoient choisi, pour le remplacer, Tien-tan, simple soldat, qui avoit donné des preuves

(1) Kiu-tcheou de Tsing-tcheou dans le Chan-tong.
(2) Tsié-mé-hien de Lai-tcheou-fou de la même province,

de

de valeur & de capacité. Ce nouveau général rejetta la proposition de Yo-y, & se mit en état de se défendre encore plus vigoureusement que n'avoit fait son prédécesseur.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 279. *Nan-ouang.*

Yo-y, voyant qu'il avoit affaire à des gens déterminés, changea le siége en blocus, & recula son camp, de neuf à dix *ly* de la ville. Il demeura encore trois ans devant cette place, sans que la garnison donnât le moindre signe de soumission. Un courtisan du prince de Yen, remarquant l'inquiétude où il étoit de la longueur de ce siége, jaloux de la gloire que s'étoit acquise Yo-y, chercha à faire suspecter sa conduite au prince; il lui insinua qu'il avoit, sans doute, dessein de se servir de ses troupes, pour s'établir lui-même prince de Tsi.

Le prince, à qui cette accusation déplut, dissimula d'abord; mais quelque temps après, il fit préparer un grand festin, auquel il invita les grands & les officiers de sa cour. Le repas fini, adressant la parole à celui qui avoit inculpé Yo-y, il dit:

« Les anciens princes n'envioient point les terres d'autrui, » & tâchoient d'avoir auprès d'eux des sages qu'ils honoroient, » pour les aider à bien gouverner. S'ils n'en avoient aucun, » le peuple étoit mécontent, & toujours disposé aux troubles. » Nous en avons un exemple devant les yeux en la personne » de Min-ouang.

» Lorsque je suis parvenu au rang que j'occupe, tous mes » soins ont été de me procurer des gens éclairés & vertueux. » Aidés de vos services, je suis venu à bout de recouvrer les » états de mes ancêtres; mais si nous nous sommes rendus » maîtres de la principauté de Tsi, c'est au général Yo-y qu'il » en faut attribuer le succès. Il nous a vengés de l'injure que » Min-ouang nous avoit faite; puisque la conquête de Tsi » est due à sa sagesse & à sa bravoure, c'est à lui proprement

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 279. *Nan-ouang.*

» que ces états doivent appartenir, & non pas à nous qui n'y » avons contribué en rien. D'où vient donc osez-vous mal » parler de lui? Un homme de votre trempe a le cœur corrom-» pu; il est indigne de vivre ». Le prince, pour ce seul crime, le fit mourir, & dépêcha un de ses ministres à Yo-y, avec des lettres patentes qui établissoient ce général prince de Tsi.

Yo-y, persuadé que son maître vouloit l'éprouver, rendit ces lettres, après les avoir lues, au ministre qui les avoit apportées, & écrivit au prince pour l'assurer de sa fidélité. Il refusa constamment le rang où il vouloit l'élever. Cette conduite, qui lui fit beaucoup d'honneur, lui mérita l'estime de tout le monde; & depuis, personne n'osa plus en parler désavantageusement.

Tchao-ouang, prince de Yen, mourut sur ces entrefaites. Hoei-ouang, son fils & son successeur, n'aimoit pas Yo-y; & comme les courtisans étudient les inclinations du prince pour les flatter, les ennemis de Yo-y profitèrent de cette découverte pour le rendre suspect. Ce jeune prince, sans expérience, rappella Yo-y, pour lui faire rendre compte de sa conduite, & envoya Ki-kié prendre le commandement des troupes.

Yo-y, qui n'ignoroit pas les sentimens de Hoei-ouang à son égard, craignit avec raison de s'exposer, s'il se livroit entre ses mains. Ainsi, après avoir remis le commandement de l'armée à Ki-kié, il se retira des états de Tchao.

Lorsque Tien-tan apprit cette nouvelle, il fit faire dans Tsié-mé des réjouissances extraordinaires, & assura la garnison qu'elle n'avoit plus rien à craindre; que dans peu elle verroit l'ennemi lever le siége. Il arriva, en effet, un grand changement dans l'armée de Yen; au départ de Yo-y, les officiers & les soldats témoignèrent leur mécontentement. Un grand nom-

dre déserta; la garde ne se faisoit plus que foiblement, & il n'y avoit aucun soldat qui ne desirât voir le nouveau général échouer. Ce qui ne manqua pas d'arriver effectivement, peu de temps après, par un stratagême assez singulier, dont Tien-tan se servit.

Il choisit plus de mille boeufs, qu'il revêtit de peaux rouges, en forme de dragons. Il leur fit attacher des petits poignards aux cornes, & des torches enduites de poix à la queue: les ayant divisés en dix bandes, il les fit conduire, à la faveur de la nuit, par cinq mille de ses meilleurs soldats, dans le camp ennemi. Alors les conducteurs mettant le feu aux torches, rendirent ces bœufs si furieux, qu'ils couroient de tous côtés, portant par-tout le désordre & la terreur. Les ennemis, saisis d'épouvante, fuyoient pour se mettre à couvert de ces faux dragons, qu'ils prenoient pour des monstres. Les cinq mille soldats, profitant de la confusion, en firent un horrible carnage, tuèrent Ki-kié leur général, & dissipèrent son armée, dont la retraite rendit enfin la liberté aux habitans de Tsié-mé.

Le bruit de cette victoire fut suivi d'une invitation de la part de Tien-tan, à tout les fidèles sujets du royaume de Tsi, de venir le joindre. Plus de soixante-dix villes prirent les armes, firent main-basse sur les troupes de Yen, & s'étant jointes en corps d'armée, allèrent au-devant de Siang-ouang. Ce prince, durant tout ce temps, n'étoit point sorti de la ville de Kiu; on le conduisit, en triomphe, à Lin-tsé, capitale de ses états, où il mena, avec lui, la fille du mandarin Ki, qu'il prit alors pour son épouse & fit déclarer reine. Voulant ensuite récompenser les services de Tien-tan, il le nomma général de ses troupes.

La ville de Ti restoit encore entre les mains des ennemis; cette place étoit trop importante pour la laisser en arrière, &

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 279. *Nan-ouang.*

le même jour que Siang-ouang donna le commandement de ses troupes à Tien-tan, il lui ordonna d'en aller faire le siége. Lou-tchong-lien, qu'il rencontra sur sa route, lui dit, qu'il doutoit fort qu'il en vînt à bout. Ce doute piqua Tien-tan & lui parut injurieux, après la levée du siége de Tsié-mé & le rétablissement de son prince qu'il venoit d'opérer. Cependant ce général entreprit le siége de Ti. Après être resté plus de trois mois devant la place, il ne se voyoit pas plus avancé que le premier jour; il commença à douter du succès de son entreprise. Se rappellant alors ce que Lou-tchong-lien lui avoit dit, il le fit venir, pour lui en demander l'explication.

« Au siége de Tsié-mé, lui répondit Lou-tchong-lien, vous » cherchiez à vous faire une réputation, & à vous sacrifier » pour le service de l'état; vous vous exposiez alors aux coups » comme le moindre soldat, & la garnison animée par votre » exemple, faisoit des prodiges de valeur. Vous avez dû réussir » à chasser l'ennemi & à rétablir votre prince.

» Maintenant, vous avez tout ce que vous pouvez desirer: » le soleil levant vous éclaire de ses rayons & en remplit votre » cœur; vous êtes riche; vous avez un des premiers emplois » de l'état, vous pensez à en jouir long-temps, & vous n'ambitionnez plus de mourir pour votre patrie. Ce sont là les » raisons qui m'ont fait dire que vous ne prendriez pas la ville » de Ti ».

« Vous avez touché au but, lui dit Tien-tan, mon » exemple a rendu mes soldats foibles, & les porte à se ménager comme moi. Soyez témoin de ce que je vais faire ». Ce général fit publier qu'on eût à se tenir prêt pour l'assaut. Il fit approcher son camp de la ville, alla lui-même visiter les travaux, fit élever des tours fort près des murailles, & sans

craindre la grêle de flèches que les assiégés décochoient sur lui, il ne quitta point la tranchée.

Après avoir tout disposé, Tien-tan choisit ce qu'il avoit de soldats déterminés, & monta avec eux à l'assaut, soutenu par des archers qu'il avoit postés dans les tours & qui tiroient sans cesse sur les remparts : il entra le sabre à la main dans la ville, écarta tout ce qui s'offroit à sa rencontre, & se rendit enfin maître de Ti, d'où il retourna couvert de gloire à Lin-tsé.

Tien-tan qui savoit, par sa propre expérience, les désordres & les ravages que les guerres entraînent à leur suite, employoit toutes ses richesses à les réparer. Il ne pouvoit voir un malheureux sans le secourir; souvent même on le vit se dépouiller de ses propres habits, pour en revêtir les pauvres. Cette conduite, digne d'un sage, & qui ne méritoit que des éloges, donna de l'ombrage à Siang-ouang. Ce prince se mit dans l'esprit que Tien-tan n'étoit si attentif à secourir les indigens, que pour gagner le cœur des peuples, & ménager l'occasion de se rendre maître de la principauté de Tsi : il lui demanda même un jour s'il avoit dessein de le dépouiller de ses états. Ce brave officier, sans lui répondre, se retira le cœur pénétré de tristesse.

Un grand de la cour, témoin de cette vivacité, ne put s'empêcher de représenter au prince, l'injustice de ses reproches. Il lui fit voir que toutes les actions de Tien-tan ne tendoient qu'à lui assurer le cœur du peuple, & à le maintenir en paix, en prévenant les besoins qui pouvoient le porter au trouble : « Faire » connoître à un sujet, ajouta-t-il, qu'on suspecte sa fidélité, » c'est l'inviter à y manquer. Les services de Tien-tan le justi- » fient : vous l'avez outragé, & vous lui devez une répara- » tion ».

Siang-ouang, frappé de ses torts, publia un manifeste, où il

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 279. *Nan-ouang.*

détailloit les actions éclatantes de Tien-tan, les services qu'il en avoit reçus, son zèle pour le bien public, son empressement à soulager les malheureux, en sacrifiant à ce noble usage toutes ses richesses. Il termina son éloge par dire, que les sentimens de son général pour le peuple, étoient les siens propres, & que tout ce qu'il avoit fait, n'étoit que parce qu'il connoissoit l'affection de son prince pour ses sujets.

Ce manifeste dissipa le chagrin de Tien-tan, & combla de joie le peuple, qui espéroit que l'exemple de ce général seroit imité par les grands.

Quand Yo-y sortit des états de Yen, pour mettre sa vie en sûreté, il se retira auprès du prince de Tchao, qui l'accueillit, l'assura de sa protection, & l'admit même dans son conseil.

Quelque temps après, ce prince, ne doutant pas qu'il ne gardât du ressentiment contre le jeune prince de Yen, feignit, pour l'éprouver, d'avoir intention de lui déclarer la guerre. « Prince, » lui répondit Yo-y, j'ai toujours servi Tchao-ouang, prince de » Yen, avec autant de fidélité & de zèle que je vous sers; quoi» que j'aie quitté ses états, je ne ferai jamais rien contre ses in» térêts, ceux de sa famille, ni les vôtres ». Le prince le loua de cette résolution, & pour se l'attacher davantage, il lui donna le pays de Ouang-tchou à titre de principauté.

Le prince de Tchao avoit accueilli Yo-y avec d'autant plus d'empressement, qu'il ne doutoit pas qu'il ne l'aidât de ses conseils & de sa bravoure, contre le prince de Tsin qui lui enlevoit, chaque campagne, quelques-unes de ses places.

L'origine d'une guerre aussi opiniâtre, entre ces deux princes, venoit d'une pierre à cachet, que le prince de Tchao avoit eue de celui de Tchou, & qu'on disoit être incomparable. Le

prince de Tſin fut curieux de ce bijou, & offrit au prince de Tchao quinze villes en échange.

Cette demande mit le prince de Tchao dans la perplexité; il prévoyoit le reſſentiment qu'un refus lui attireroit de la part du prince de Tſin. La confier à ce prince, dont il connoiſſoit le peu de délicateſſe à manquer à ſa parole, c'étoit s'expoſer à perdre cette pierre précieuſe, ſans avoir les villes qui devoient en être le prix. Il communiqua ſon embarras à Lin-ſiang-ju, qui ſe chargea de la commiſſion de la porter au prince de Tſin. Lin-ſiang-ju ſe fit accompagner par un de ſes amis, à qui il confia la pierre, en lui recommandant de ne la donner que quand il le lui diroit. Ils convinrent, entre eux, d'un ſignal, au cas qu'il fallût la garder & la reporter à leur maître.

Arrivé à la cour de Tſin, Lin-ſiang-ju voulut entamer l'échange des quinze villes, mais Tchao-ſiang-ouang éluda la propoſition. Se croyant déja maître de la pierre, en s'aſſurant du porteur, il le fit garder à vue, dans l'hôtel qu'on lui avoit préparé, & ſous prétexte de lui faire plus d'honneur, il ordonna de l'y conduire avec un cortège brillant, tiré de ſa garde. Lin-ſiang-ju ne doutant plus alors de l'intention de Tchao-ſiang-ouang, fit le ſignal à ſon ami, qui étoit reſté hors du palais, & cet ami, ſans que perſonne s'en doutât, fut reporter le bijou au prince de Tchao.

Le jour ſuivant, Tchao-ſiang-ouang ne manqua pas de l'envoyer demander à Lin-ſiang-ju: « Elle n'eſt plus entre mes » mains, répondit-il; comme j'ai vu que votre maître ne » vouloit pas tenir la parole, qu'il avoit donnée au mien, de » lui remettre quinze villes en échange, je l'ai, ſur le champ, » renvoyée ».

Le prince de Tſin fruſtré de ſes eſpérances, & piqué de ce

Avant l'Ere Chrétienne. 279. *Nan-ouang.*

que Lin-ſiang-ju avoit été plus fin que lui, vouloit ſe venger, en le faiſant mourir ; mais les grands de ſa cour lui repréſentèrent que la conduite de cet envoyé étoit celle d'un ſujet fidéle, zèlé pour le ſervice de ſon maître, & que loin de mériter la mort, il ne méritoit, au contraire, que des louanges. Tchao-ſiang-ouang changea de réſolution, & le renvoya même avec honneur ; mais il fit retomber ſon reſſentiment ſur le prince de Tchao en lui déclarant la guerre. Il la pouſſa pendant quatre ans, avec beaucoup de vigueur, & enleva cinq places à ce prince ; après quoi, feignant que ſa vengeance étoit ſatisfaite, il lui propoſa la paix, & de s'aboucher à Mienchi (1), où ils en régleroient à l'amiable les conditions.

Tchao-ſiang-ouang n'avoit pas deſſein de faire la paix, & l'entrevue de Mien-chi n'étoit qu'un ſtratagême, pour ſe ſaiſir de ſa perſonne, & profiter des troubles que ſa détention éléveroit dans les états de Tchao, pour s'en rendre maître.

Le prince de Tchao héſita long-temps à partir pour Mien-chi ; il ne s'y détermina que ſur les repréſentations de ſes deux miniſtres, Lin-ſiang-ju, & Lien-pou, qui lui firent entendre que Tchao-ſiang-ouang attribueroit ſon refus à ſa foibleſſe. Mais avant que de faire cette démarche, ils prirent les plus ſages précautions.

Lin-ſiang-ju voulut l'accompagner : il engagea Lien-pou à demeurer, pour veiller à la ſûreté de l'état, pendant leur abſence.

Tchao-ſiang-ouang avoit propoſé de n'amener à Mien-chi d'autre ſuite que leurs domeſtiques, afin d'agir avec plus de liberté. Lin-ſiang-ju choiſit les ſoldats les plus braves & les

(1) Mien-chi-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

plus

plus déterminés, à qui il fit prendre la livrée du prince, & leur recommanda d'être, fur-tout, attentifs aux ordres qu'il leur donneroit.

Lien-pou pria le prince de nommer fon fucceffeur avant fon départ, afin que, s'il étoit abfent plus de trente jours, fon fils pût prendre poffeffion de la principauté, & ôter, par-là, toute efpérance à Tchao-fiang-ouang de profiter de fon abfence. Les chofes, ainfi réglées, le prince de Tchao partit, avec Lin-fiang-ju, pour fe rendre à Mien-chi.

Tchao-fiang-ouang, qui y étoit arrivé le premier, fit de grandes démonftrations de joie au prince de Tchao; il l'invita, pour le lendemain, à un repas fplendide. Pendant le repas, le prince de Tfin, qui cherchoit un prétexte d'exécuter fon deffein, dit des chofes affez piquantes au prince de Tchao, auxquelles celui-ci parut faire peu d'attention. Sur la fin, il fit apporter un inftrument, & lui dit, d'un ton de maître, d'en jouer. Le prince de Tchao, fans faire la moindre difficulté, prit l'inftrument & en joua.

Lin-fiang-ju, déja révolté des difcours arrogans du prince de Tfin, fut outré de ce dernier trait. A peine fon maître eut-il fini de jouer, qu'il invita Tchao-fiang-ouang à en faire autant, & fur le refus qu'il en fit: « Je voudrois bien, ajouta » Lin-fiang-ju, fans aller plus loin, vous engager, prince, à » me tirer, par le gofier, une partie de mon fang ».

A ces paroles hardies, les gens du prince de Tfin firent un mouvement menaçant, qui fit croire à Lin-fiang-ju qu'ils avoient quelque mauvais deffein; mais lui, fans fe troubler, lançant fur eux un regard foudroyant, accompagné d'un ton de voix terrible, leur fit bientôt reprendre un air plus modefte. Faifant enfuite un figne aux fiens, ils montrèrent une conte-

nance si fière & si assurée, que le prince de Tsin prit l'instrument & en joua. Le repas finit par cette dernière scène.

Tchao-siang-ouang jugea, par ce qui venoit de se passer, que le prince de Tchao s'étoit précautionné contre ses ruses. cette découverte l'empêcha de rien entreprendre; tout le reste de la conférence se passa paisiblement, & les deux princes se séparèrent, en apparence, bons amis.

Le prince de Tchao, pour reconnoître le service important que venoit de lui rendre Lin-siang-ju, l'éleva à une dignité plus éminente que celle qu'avoit Lien-pou. Celui-ci s'en plaignit hautement, & il lui échappa même des propos, injurieux à Lin-siang-ju.

Ce ministre, à qui ils furent rapportés, n'en parut point choqué. Ses amis, surpris de ce qu'il n'en témoignoit aucun ressentiment, ne purent s'empêcher de lui représenter que cet insensibilité faisoit du tort à sa réputation.

« Que vous jugez mal de moi, leur répondit-il! Lien-pou » peut-il se comparer au prince de Tsin? Vous avez été témoins » de ce que j'ai fait à ce prince, dans ses états mêmes, & vous » pourriez-vous persuader que je crains Lien-pou? Si je parois » peu sensible à ce que vous appellez ma réputation, c'est pour » le bien commun. Je ne doute nullement que Tchao-siang-» ouang ne nous déclare bientôt la guerre; on nous regarde, » Lien-pou & moi, comme les soutiens de l'état. Si deux tigres » se battent ensemble, ordinairement ils en meurent tous » deux ».

Cette réponse, sage & pleine de noblesse, satisfit ses amis, & couvrit Lien-pou de confusion; il en fut si pénétré, qu'il alla sur le champ lui faire des excuses. Depuis ce moment ces deux ministres vécurent dans une parfaite intelligence.

Tchao-ſiang-ouang jugea, par les précautions que le prince de Tchao avoit priſes à Mien-chi, qu'il devoit être ſur ſes gardes, & qu'il riſqueroit s'il l'attaquoit ſi-tôt; ainſi il le laiſſa en paix, & tourna ſes armes contre Ngan-li-ouang, prince de Ouei, qui venoit de ſuccéder à ſon père, mort l'année précédente. Il commença par lui prendre deux de ſes places. 276. *Nan-ouang.*

Comme il le preſſoit vivement, le prince de Han, qui craignoit pour lui-même, vint à ſon ſecours avec une nombreuſe armée, qu'il joignit à celle de Ouei. Ces troupes combinées allèrent chercher l'ennemi pour le combattre; l'action fut chaude & très-meurtrière. Il reſta plus de quarante mille hommes ſur le carreau, dont le plus grand nombre étoit de l'armée de Ouei & de Han, qui abandonna le champ de bataille à Oue-gen, général de Tſin. Ce général, profitant de ſa victoire, enleva encore huit villes au prince de Ouei, qui ſe vit obligé de demander la paix; on ne la lui accorda, qu'à condition qu'il céderoit une partie du pays de Ouen au prince de Tſin. 275.

Mais cette paix dura peu; dès l'année ſuivante le prince de Tſin la rompit. Sur l'avis qu'il eut que Ngan-li-ouang avoit fait alliance avec le prince de Tſi, il envoya contre lui ſon général Oue-gen, qui lui emporta encore d'emblée quatre places, dont les garniſons, qui montoient à près de quarante mille hommes, furent paſſées au fil de l'épée, afin d'inſpirer de la terreur aux autres villes. 274.

Le prince de Han, que tant de conquêtes intimidèrent, ne voulut point ſe brouiller avec le prince de Tſin, & refuſa d'entrer dans la ligue que les princes de Tſi, de Tchao & de Ouei firent enſemble.

Ceux-ci, irrités de ce refus, le regardèrent dès-lors comme leur ennemi, & entrèrent ſur ſes terres avec une armée formi- 273.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
273.
Nan-ouang.

dable. Tchao-ſiang-ouang, qui vouloit faire voir la promptitude avec laquelle il défendoit ceux qui ſe déclaroient pour lui, vint au ſecours du prince de Han, battit l'armée des alliés, & en nettoya abſolument ſes états.

A la nouvelle de ce ſecond échec, Toan-kan-tſé, miniſtre de Ouei, fut trouver ſon maître, & lui conſeilla de faire ſa paix avec le prince de Tſin, en lui cédant une partie du Nan-yang (1). Mais Sou-tai, déſapprouva hautement ce conſeil; il s'emporta même contre Toan-kan-tſé, & le peignit à ſon prince comme un homme qui ne deſiroit que ſa ruine: « Offrir » toujours, ajouta Sou-tai, quelque place, *c'eſt jetter de la » paille ſur un feu qui ne s'éteindra qu'en ceſſant d'y en jetter* ».

Ngan-li-ouang lui répondit froidement: « J'ai donné ma » parole, il n'y a plus de moyen de la retirer ». La paix fut en effet conclue, aux conditions que Toan-kan-tſé avoit conſeillé de la faire.

Le prince de Tſin laiſſa alors reſpirer le prince de Ouei; il vouloit l'engager, avec celui de Han, à déclarer la guerre au prince de Tchou. Hoang-hié, l'envoyé de ce dernier auprès de

272.

Tchao-ſiang-ouang, inſtruit de ce qui ſe tramoit contre ſon maître, préſenta un mémoire au prince de Tſin, qui fit tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, que ce prince le chargea de conduire à Tchou la princeſſe ſa fille, qu'il avoit promiſe à ſon maître, & d'y renouveller l'alliance entre les deux états. Le prince de Tchou, de ſon côté, fit partir ſon fils & ſon héritier, pour reſter en ôtage auprès du prince de Tſin.

Mais Tchao-ſiang-ouang ne pouvoit vivre ſans guerre. Comme il n'avoit plus de prétexte contre les princes de Tchou,

(1) Siou-ou-hien de Houi-king-fou dans le Ho-nan.

de Han & de Ouei, après les ſoumiſſions qu'ils venoient de lui faire, il ſongea alors à ſe venger de ce qui s'étoit paſſé à Mien-chi, entre lui & le prince de Tchao, & envoya faire le ſiége de la ville de Yen-yu, ſituée à vingt *ly* au nord-oueſt de Tſin-tcheou, dans le diſtrict de Fen-tcheou-fou du Chen-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 271. *Nan-ouang.*

Yen-yu étoit une aſſez bonne place, & quoiqu'éloignée de la capitale, le prince de Tchao avoit intérêt de la conſerver. Il ne perdit point de temps à la ſecourir. Il voulut charger Lien-pou de cette expédition; mais celui-ci, connoiſſant la difficulté des chemins, s'en excuſa, & Tchao-tché s'offrit à le remplacer.

Tchao-tché étoit brave, intrépide, exact, & très-ſévère à faire obſerver les loix. Il avoit d'abord été receveur des tributs de l'état, & dans cet emploi, aucune conſidération n'avoit été capable de l'empêcher de faire ſon devoir. Dans ces temps de troubles & de guerres, on ne les payoit qu'à regret. Les peuples de la principauté de Ping-yuen, étoient comme en poſſeſſion de n'en point payer; ils refusèrent pluſieurs fois les receveurs, perſuadés qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'en conſidération de leur prince, Tchao-tché n'oſeroit uſer de la rigueur des loix, mais ils ſe trompèrent. Tchao-tché inflexible, en fit mourir neuf des plus mutins.

Le prince de Ping-yuen regarda cette ſévérité comme un affront qui lui étoit perſonnel, & réſolut de s'en venger. Tchao-tché, qui en fut averti, ne s'en effraya pas davantage. L'ayant rencontré peu de jours après, il l'aborda, & lui dit: « Prince, » vous êtes de la famille de Hoei-ouen-ouang, votre maître » & le mien; il eſt de votre intérêt d'en ſoutenir l'honneur, & » d'en empêcher la deſtruction. Si on ſe relâche de l'obſer- » vance des loix, le déſordre s'introduit, & nos ennemis en

Avant l'Ere Chrétienne. 271. *Nan-ouang.*

» profitent pour nous faire la guerre ; alors l'état eſt en dan-
» ger de ſa ruine.

» Votre famille & ſes richeſſes n'ont de ſtabilité, qu'autant » que les loix s'obſerveront exactement. C'eſt par-là qu'on ſe » rend redoutable à ſes voiſins. Les tributs ſont une des obli- » gations du peuple ; j'ai puni ceux qui vouloient s'y ſouſtraire. » J'ai fait mon devoir, j'ai ſervi mon prince, votre famille, & » vous-même ».

Le prince de Ping-yuen fut forcé de rendre juſtice à la conduite de Tchao-tché ; il le propoſa au prince de Tchao comme un homme capable d'entrer dans le miniſtère, où il eut bientôt l'occaſion de développer ſes talens.

Tchao-ſiang-ouang avoit déja fait inveſtir Yen-yu. Tchao-tché s'avançoit pour la ſecourir. Arrivé à trente *ly* de Han-tan, il campa, & fit publier, dans toute l'armée, que perſonne, ſous peine de la vie, n'eût à lui donner aucun conſeil, ſans en être requis. On apprit que les ennemis étoient poſtés à l'oueſt de Ou-ngan, qu'ils avoient deſſein de prendre en paſſant ; ſur quoi un officier s'étant aviſé de lui propoſer de jetter du ſecours dans cette place, il le fit mourir, & reſta vingt-huit jours dans le même poſte, ſans ſe mettre en devoir de ſecourir Ou-ngan, qu'il ſavoit être munie de toutes ſortes de proviſions, & d'une bonne garniſon.

Un eſpion de l'armée ennemie ayant été arrêté, fut conduit à la tente de Tchao-tché, qui le reçut avec beaucoup d'honneurs, & le renvoya après l'avoir traité magnifiquement. A ſon retour, l'eſpion ne manqua pas de rendre compte des honneurs qu'on lui avoit faits, & qu'il ne paroiſſoit pas que l'armée de Tchao dût ſi-tôt décamper. Cette nouvelle fit plaiſir au général de Tſin, qui prit le change ſur ces fauſſes apparences.

Cependant l'espion fut à peine sorti du camp, que Tchao-tché fit publier qu'on eût à se disposer à partir dans deux heures & à petit bruit. Par une marche forcée, & dans un jour & une nuit, il alla camper à cinquante *ly* de Yen-yu. Hiu-ly, vieux soldat, lui faisant remarquer un poste avantageux sur une montagne, il le fit sur le champ occuper par un corps de dix mille hommes.

Lorsque le général de Tsin apprit que Tchao-tché s'approchoit pour secourir Yen-yu, il décampa, laissant peu de monde devant la place, & marcha au-devant de lui, dans la résolution de le combattre. Il fut surpris de la position avantageuse de son camp, & sur-tout de voir qu'il s'étoit emparé de la montagne. Persuadé de l'importance de ce poste, il voulut commencer par en déloger les dix mille hommes.

Il détacha contre eux l'élite de ses troupes, qui les attaquèrent vigoureusement, sans pouvoir les forcer. Dans la chaleur de l'action, Tchao-tché fit faire un mouvement à un corps composé de ses plus braves gens, qui mit les ennemis entre deux; alors les faisant charger avec impétuosité, en tête & en queue, il les rompit, les mit en fuite, & les obligea de se se replier sur le reste de l'armée, où ils portèrent le désordre. Tchao-tché les poussant sans relâche, tout fut à la débandade; ils abandonnèrent leur bagage aux vainqueurs, & ne pensèrent plus qu'à mettre leur vie en sûreté. Cette victoire, suivie de la levée du siége de Yen-yu, fit beaucoup d'honneur à Tchao-tché: cependant, à son retour, il en attribua toute la gloire au soldat Hiu-ly, à qui il fit donner de l'emploi dans les troupes. Le prince de Tchao, pour récompenser les services de son général, le créa prince de Ma-fou.

Cependant le prince de Ouei, qui s'étoit vu enlever tant de

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 271. *Nan-ouang.*

places par le prince de Tſin, chercha un appui auprès du prince de Tſi, & chargea de cette négociation Siu-kia, un de ſes premiers officiers. Siu-kia ſe fit accompagner du philoſophe Fan-tſiu, dont il connoiſſoit l'habileté. Le prince de Tſi, fut ſi charmé de l'éloquence de Fan-tſiu, qu'il lui fit un préſent conſidérable en or; Siu-kia, à qui il ne donna rien, fut piqué de cette préférence. De retour à la cour, il le dénonça à Oué-tchi comme un traître, que le prince de Tſi n'avoit ſi libéralement traité, que pour s'en ſervir contre les intérêts de ſon maître. Ce premier miniſtre, tranſporté de colère, fit rouer de coups le philoſophe, juſqu'à ce qu'ayant été laiſſé pour mort ſur la place, il ordonna de le jetter à la voirie.

Fan-tſiu, quoique ſi cruellement maltraité, reprit ſes eſprits, mais il n'oſa bouger, juſqu'à ce que la nuit fût venue; alors jugeant que perſonne ne pouvoit le voir, il ſe retira chez Tching-ngan-ping, un de ſes amis, qui le tint caché juſqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli des mauvais traitemens qu'il avoit reçus. Alors il ſe donna à Ouang-ki, ambaſſadeur du prince de Tſin auprès de celui de Ouei, qui le mena avec lui à Hien-yang, dans l'eſpérance qu'il rendroit ſervice à ſon maître.

Le jour que Ouang-ki devoit avoir audience de Tchao-ſiang-ouang, Fan-tſiu trouva le moyen de l'accompagner au palais, revêtu de l'habit de philoſophe, afin de parler avec plus de liberté au prince.

Tchao-ſiang-ouang étoit ſorti; lorſqu'il rentra, le philoſophe ſe mit en devoir de paſſer avant lui. Les eunuques qui gardoient la porte le repouſsèrent rudement, & lui reprochèrent ſa hardieſſe de vouloir entrer avant le prince. « De quel prince » voulez-vous parler, dit Fan-tſiu, en élevant la voix, afin que » Tchao-ſiang-ouang pût l'entendre? Il n'en eſt point ici. J'ai » bien

» bien oui dire qu'il y avoit une princesse qui gouvernoit avec » un certain Jang-heou, mais je ne savois pas qu'on y reconnût » un prince ».

Tchao-tsiang-ouang voyant Fan-tsiu habillé en philosophe, fit retirer tout le monde, s'approcha de lui, mit un genou en terre suivant l'usage pratiqué à l'égard des philosophes, & lui dit : « Sans doute, maître, que par un bienfait signalé du Tien, » vous venez dans mes états pour m'instruire ». Oui, oui, répondit-il, par deux fois, d'une manière assez fière ; & comme il le répétoit une troisième, le prince ajouta : « Si cela est, que » ne le faites-vous donc? Je suis prêt à vous entendre ». Fan-tsiu reprit la parole :

« Je suis un étranger, & je commence dès aujourd'hui à » me glorifier d'être votre sujet. Je compare les services que je » veux vous rendre, comme à mon maître, aux muscles & à » la chair qui couvrent les os du corps, ils en font & la force » & l'ornement ; mais comme je ne connois pas encore qu'elles » sont vos intentions, je ne sais si je pourrai remplir les desseins » que j'ai pour votre service & pour votre gloire.

» Je n'ai pas d'abord répondu à ce que vous me demandiez, » parce que je sais, que ce que je vous dis aujourd'hui, sera » peut-être demain cause de ma mort ; cependant, si mes con- » seils vous procurent quelque avantage, je n'aurai aucun » regret de mourir, pourvu que vous les mettiez en pra- » tique ».

Le prince l'assura qu'il lui faisoit injure, s'il ne le croyoit pas disposé à profiter de ses instructions, & l'engagea à lui découvrir librement sa pensée.

Fan-tsiu, remarquant qu'on les écoutoit, n'osa parler des affaires du dedans du palais, d'autant plus qu'il ne savoit

Avant l'Ere Chrétienne. 270. *Nan-ouang.*

pas comment Tchao-ſiang-ouang le prendroit ; il ſe contenta de toucher les choſes du dehors, & continua ainſi :

» Je ne ſais à quoi penſe Jang-heou d'abandonner les états » de Han & de Ouei, pour faire la guerre au prince de Tſi ; » outre que la choſe n'eſt pas aiſée, pourquoi laiſſer les enne- » mis, qui ſont ſur vos frontières, & en attaquer un qui en eſt » ſi éloigné? Des conquêtes qu'on ne ſauroit garder, ne produi- » ſent, ce me ſemble, qu'un vain honneur : elles ne rendent » pas plus puiſſant; au lieu qu'en portant la guerre ſur les terres » de Han & de Ouei, un pouce de terre que vous leur enlevez, » augmente vos états d'un pouce de terre ; ſi vous leur enlevez » un pas, vos états s'étendent d'un pas de plus.

» Les principautés de Han & de Ouei ſont comme le centre » de l'empire : en vous en rendant maître, vous n'aurez pas » beaucoup de peine à contenir les princes de Tchao & de » Tchou, & le prince de Tſi tremblera pour lui-même». Tchao-ſiang-ouang, qui avoit une ambition déméſurée de ſoumettre les autres princes, fut ſatisfait de ce premier entretien, & voulut que Fan-tſiu aſſiſtât à tous ſes conſeils.

Fan-tſiu, depuis cette converſation, prit de jour en jour plus de crédit ſur l'eſprit de Tchao-ſiang-ouang, qui n'entreprenoit plus rien ſans le conſulter & ſuivoit aveuglément tout ce qu'il lui propoſoit. Quelques années après, lorſque le philoſophe le vit dans la diſpoſition où il l'avoit conduit par dégrés, il crut pouvoir s'ouvrir davantage.

266.

« Lorſque je demeurois dans le Chan-tong, lui dit Fan-tſiu, » j'entendois ſouvent parler avec éloge de Tien-ouen, mi- » niſtre du prince de Tſi, mais on ne diſoit rien du prince. » Depuis ce temps-là, j'ai ſouvent oui parler, hors de vos états, » de la princeſſe votre mère qui en eſt gouvernante, de Jang-

» heou son ministre ; mais de vous, prince, on n'en fait aucune » mention.

» On donne le nom de prince à celui qui gouverne un état, » qui distribue la justice, qui peut récompenser & punir, qui » a pouvoir de vie & de mort sur ses sujets. La princesse régente » gouverne absolument ; Jang-heou envoie à son gré des » ambassadeurs aux autres princes, sans même vous consulter ; » Hoa-yang & King-yang infligent les peines, non selon les » loix, mais suivant la disposition de leur cœur ; Kao-ling » entre & sort du palais sans permission, & quand il lui » plaît ; lorsqu'un pareil désordre règne dans un état, peut-on » dire qu'il y ait un maître ? Avant que d'avoir l'honneur de » vous parler, je fus rebuté par vos eunuques, & je dis à haute » voix qu'il n'y avoit point de prince ici, afin que m'entendant, » vous en fissiez votre profit.

» Prince, vous êtes trop éclairé pour ne pas sentir ces vérités. » Les généraux que Jang-heou envoie contre les ennemis, ne » sont-ils pas ses créatures ? S'ils en reviennent chargés de » dépouilles, il se les approprie ; s'ils ont quelque succès, il s'en » attribue toute la gloire ; mais s'ils ont du désavantage, n'en » rejette-t-il pas la faute sur vous ?

» J'ai toujours oui dire, *que lorsqu'un arbre porte beaucoup de » fruits, ses branches en souffrent, & que lorsque les arbres languissent, » c'est une marque que le cœur en est gâté.* Le trop d'opulence d'une » cour met l'état en danger ; trop de puissance dans un sujet » offusque celle de son maître.

» Vos officiers, depuis le premier jusqu'au dernier, ne pen» sent qu'à leurs intérêts particuliers, & c'est ce qui nuit beau» coup aux vôtres. Vous vous reposez sur la princesse régente, » qui leur laisse faire ce qu'ils veulent ; & peut-être suis-je le

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 266. *Nan-ouang.*

» seul aujourd'hui qui craigne que les descendans de votre » illustre famille ne soient pas long-temps maîtres des états » de Tsin ».

Tchao-siang-ouang, frappé du discours de Fan-tsiu, après avoir examiné la chose mûrement, résolut de changer absolument le gouvernement. Il assembla tous ses grands, & dans une diète générale il fut arrêté qu'on ôteroit la régence à la princesse, & que toute l'autorité relèveroit dorénavant du prince seul. En effet, Tchao-siang-ouang renvoya la princesse, destitua Jang-heou de l'emploi de premier ministre, mit Fan-tsiu à sa place, le fit arrêter ainsi que les princes Hoa-yang, Kao-ling & Kin-yang, qu'il chassa de ses états, avec défenses expresses d'y jamais remettre les pieds, sous peine du dernier supplice.

Peu de temps après Siu-kia, qui avoit été en ambassade auprès du prince de Tsi avec Fan-tsiu, & l'auteur des mauvais traitemens que Oué-tchi avoit exercés sur lui, vint à Hien-yang en la même qualité, de la part de son maître le prince de Ouei, pour y négocier un traité de paix. Fan-tsiu le reçut très mal, & lui reprocha l'indignité de sa conduite. Lorsque ce ministre l'eut expédié, il le renvoya, en lui disant en colère: « Allez, » je vous pardonne en considération des services que j'ai reçus » autrefois de vous; mais il est inutile de parler de paix avec le » prince de Tsin, jusqu'à ce que vous m'ayez apporté la tête » du barbare Oué-tchi, & si vous ne le faites au plutôt, sachez, » & avertissez-en votre maître, que j'irai à la tête de nos troupes à » Ta-leang sa capitale, & que je la détruirai de fond en comble, » sans faire quartier à personne ».

265. Fan-tsiu cependant ménagea un peu plus le prince de Ouei qu'il ne le disoit, & se contenta, pour lui faire connoître son

crédit, de lui enlever les villes de Hoai & de Heng-kiu (1); mais il tourna les forces de Tſin contre le prince de Han, ſous les ordres de Pé-ki; ce général, dans une ſeule campagne, lui prit neuf de ſes places, & lui tua dans différentes rencontres plus de cinquante mille hommes. La campagne ſuivante, il lui enleva preſque tout le pays de Nan-yang, & lui coupa la communication de Tai-hang. Dans une troiſième campagne, Pé-ki s'empara encore de Ye-ouang (2), dont la priſe entraînoit néceſſairement celle de Chang-tang (3) qui ne pouvoit être ſecourue, parce que la communication avec la capitale lui étoit fermée.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 265. *Nan-ouang.*

263.

262.

Fong-ting, gouverneur de Chang-tang, voyant qu'il ne pouvoit la ſauver, aſſembla les notables de cette ville, pour leur propoſer de ſe donner au prince de Tchao, afin de l'engager à ſe réunir à leur maître contre les forces de Tſin. Tous convinrent que c'étoit la ſeule reſſource qui leur reſtoit. On dépêcha au prince de Tchao, qui avant que de ſe déterminer voulut prendre l'avis de ſes grands.

Le prince de Ping-yang parla le premier & dit : « Qu'on » ne devoit pas les recevoir, parce que *le ſage regarde comme* » *un très-grand malheur les avantages qui lui viennent ſans raiſon.* » Ils s'offrent à nous, continua-t-il, parce que le prince de » Tſin leur a ôté par ſes conquêtes toute communication avec » leur prince. Ils ne veulent point ſe ſoumettre aux Tſin, & » voudroient nous engager à ſoutenir leur maître, ou nous » faire partager ſes diſgraces. Quoique Chang-tang, & les dix-

(1) Cette dernière ville étoit à hui. *ly* de Hing-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

(2) Hoai-king-fou dans le Honan.

(3) Lou-ngan-fou du Chen-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 262. *Nan-ouang.*

» sept bourgs ou villages qui en dépendent augmentent nos » possessions, de bonne foi pouvons-nous espérer de ne pas » succomber sous la puissance des Tsin, s'ils réunissent toutes » leurs forces contre nous? Voilà la vraie raison qui m'engage » à dire qu'on doit les refuser ».

Tous les autres membres du conseil, qui virent que leur prince penchoit à les recevoir, furent de son avis: alors le prince Ping-yang reçut ordre d'aller prendre possession de Chang-tang, & Lien-pou, général des troupes, de marcher pour la mettre à couvert des Tsin.

260.

Tchao-siang-ouang irrité de la démarche du prince de Tchao, envoya toutes ses troupes, sous la conduite de Ouang-hé, contre Chang-tang, dont il se rendit maître en peu de temps; après quoi il marcha droit à l'armée de Tchao, qui étoit campée à Tchang-ping (1). Il y eut différentes escarmouches entre les deux armées, dans lesquelles les troupes de Tchao eurent toujours du dessous.

Quand on apprit à la cour de Tchao tous ces échecs, Leou-tchang fut d'avis de faire quelque proposition de paix au prince de Tsin; mais Yu-king représenta que, dans la conjoncture défavorable, c'étoit se mettre à sa discrétion, lui qui ne cherchoit qu'à les détruire: qu'il lui paroissoit préférable de faire quelques démarches auprès des autres princes, pour faire craindre à celui de Tsin une ligue générale contre lui; qu'alors on le trouveroit probablement plus disposé à écouter les propositions de paix qu'on auroit à lui faire.

Le prince de Tchao, intimidé par le mauvais état de ses affaires, ne sentit pas toute la sagesse de ce conseil; il préféra

(1) Kao-ping-hien de Tsé-tcheou dans le Chan-si.

celui de Leou-tchang, & nomma Tching-tchu, un des premiers de sa cour, pour aller négocier la paix. Yu-king ne put s'empêcher de lui représenter encore, qu'en envoyant au prince de Tsin un personnage de la considération de Tching-tchu, c'étoit manifester l'extrêmité où ils étoient réduits; qu'il connoissoit le peu de bonne foi de ce prince, qui ne manqueroit pas de retenir en ôtage Tching-tchu, & de continuer la guerre. Ce second conseil glissa sur l'esprit troublé du prince de Tchao, & rien ne fut capable de lui faire changer de résolution.

Cependant Lien-pou étoit continuellement aux prises avec les troupes de Tsin; se voyant toujours battu, il résolut de se retrancher dans son camp. Ses ennemis, & sur-tout ceux qu'il avoit à la cour du prince, grossirent ses pertes, & taxèrent de lâcheté, le sage parti qu'il prenoit de se tenir sur la défensive.

Ces rapports indisposèrent le prince de Tchao contre lui; il en parloit dans des termes fort désavantageux à ce général. Fan-tsiu, ministre de Tsin, qui avoit par-tout des espions, ne manqua pas d'en être informé, & pour achever de ruiner l'armée de Tchao, dont il auroit eu peine à venir à bout, tant que Lien-pou la commanderoit, il fit courir le bruit que le général de Tsin se tenoit assuré de la prendre à discrétion, si on la laissoit sous la conduite de Lien-pou, & que de tous les officiers de Tchao, il ne craignoit que le seul Tchao-kou, fils du brave Tchao-tché, mort depuis peu.

Ce bruit, qui n'étoit qu'un artifice de Fan-tsiu, détermina le prince de Tchao à rappeller Lien-pou, & à lui substituer Tchao-kou. Lin-siang-ju, qui savoit la différence qu'il y a entre un homme qui n'est habile que dans la théorie, & celui qui l'est dans la pratique, ne put s'empêcher de désapprouver ce choix. « Tchao-kou, dit-il au prince, a véritablement étudié avec

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 260. Nan-ouang.

» foin les livres de fon père ; mais je doute qu'il foit en état » de mettre à exécution les belles règles qu'il y a lues. Son père » ne paroiffoit pas l'eftimer beaucoup, quoiqu'il y eût peu de » gens à la cour auffi adroits que lui dans tous les exercices de » la guerre.

» Sa mère ne concevoit point le peu d'eftime de fon mari » pour fon fils : elle ne put s'empêcher de lui en demander un » jour la raifon ; mais la réponfe de Tchao-tché la furprit » davantage. Si jamais, lui dit-il, il arrive quelque grand mal» heur à notre patrie, Tchao-kou en fera la caufe ; fouvenez» vous de l'avertiffement que je vous donne ».

Frappée de ces paroles, qu'elle avoit toujours préfentes à la mémoire, elle fut prier le prince de révoquer le choix qu'il avoit fait de fon fils ; mais le prince voulut à peine l'écouter. Elle lui déclara ce que fon mari lui avoit répété plufieurs fois avant de mourir, & que s'il en arrivoit quelque malheur, il devoit fe l'imputer à lui feul, & n'en pas faire retomber la faute fur elle. Comme elle infiftoit toujours, le prince lui dit : « Je connois votre fils, je fais de quoi il eft capable ; j'ai des » raifons pour le préférer : je me charge de l'évènement ».

Lorfque le prince de Tfin apprit que Tchao-kou venoit remplacer Lien-pou, il fit partir fecrétement le général Pé-ki pour commander en chef, avec défenfe à qui que ce fût d'en parler, fous peine de la vie, & lui donna Ouang-hé pour lieutenant.

Tchao-kou conduifit à l'armée de Tchao un renfort fi confidérable, qu'elle fe trouvoit être de près de cinq cens mille hommes. Après le départ de Lien-pou, ce nouveau général changea abfolument l'ordre, & fit décamper pour aller aux ennemis.

Sur

Avant l'Ere Chrétienne. 260. *Nan-ouang.*

Sur l'avis que Pé-ki en eut, il posta en embuscade deux détachemens, masqués par des côteaux, & s'avança en bon ordre, avec le reste de l'armée, au-devant de celle de Tchao.

Tchao-kou, impatient d'en venir aux mains, fit charger avec impétuosité. Pé-ki soutint assez bien ce premier choc; mais ensuite, pour l'attirer dans les embûches qu'il lui avoit dressées, il commença à reculer insensiblement, & prit enfin la fuite. Alors Tchao-kou, qui se crut sûr de la victoire, fit pousser vivement les troupes de Tsin, jusqu'auprès des côteaux, d'où les deux corps débusquant fondirent sur lui, & le prenant en flanc, le firent reculer à son tour, avec une perte très-considérable.

Après cet échec, Tchao-kou jugea que le meilleur parti étoit d'imiter Lien-pou, & de se fortifier dans son camp, persuadé qu'il lasseroit ses ennemis & les obligeroit de se retirer: il espéroit encore que les autres princes viendroient à son secours.

Pé-ki, profitant de son avantage, fit investir son camp, à l'exception du poste de Tchang-ping, le seul endroit par où il pouvoit recevoir des vivres; cependant pour lui ôter encore cette ressource, Pé-ki ordonna à tous les peuples de ces quartiers de prendre les armes, & en forma un corps, commandé par de bons officiers, qu'il chargea de garder le passage de Tchang-ping.

Le prince de Tchao, apprenant que son armée étoit aussi étroitement resserrée, fit partir Tcheou-tsé pour aller demander des secours de troupes, ou au moins de grains, au prince de Tsi. Tchou-tsé représenta fortement au prince, que les états de Tsi & de Tchou étoient à l'égard de Tchao, *ce que les lèvres sont par rapport aux dents.* Les lèvres mettent les dents à l'abri de la rigueur des saisons; si elles manquent, les dents ne peuvent

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 260. *Nan-ouang.*

que s'en ressentir ; qu'en donnant du secours à son maître, outre la gloire qui lui en reviendroit, il travailleroit encore pour son intérêt particulier ; mais que si Tchao tomboit, l'état de Tsi suivroit de près sa chûte. Ces raisons ne convainquirent point le prince de Tsi, il refusa nettement de donner aucun secours.

L'armée de Tchao fut ainsi bloquée de toutes parts l'espace de quarante six jours, & réduite aux dernières extrêmités. Tchao-kou, au désespoir, résolut de percer à travers les ennemis ; mais à peine fut-il sorti de son camp, qu'il tomba renversé d'un coup de flèche. Ses troupes, exténuées par la faim, n'étoient point en état de se battre ; elles mirent bas les armes, & se rendirent à la discrétion du vainqueur.

Pé-ki, embarrassé de cette multitude de prisonniers, assembla son conseil, dont la décision fut qu'il falloit faire main-basse sur les vaincus, dans la crainte qu'ils ne vinssent à se révolter ; ainsi tout fut passé au fil de l'épée, au nombre de quatre cent cinquante mille, à la réserve de deux cens, que ce général renvoya porter au prince de Tchao la triste nouvelle de cette terrible exécution.

259.

Pé-ki divisa ensuite son armée en trois corps. Le premier, sous les ordres de Ouang-hé, fut s'emparer de Ou-ngan & de Pi-lao, dans les états de Tchao. Le second, commandé par Ssé-ma-keng, acheva la conquête du pays de Tchang-tang, & couvrit celui de Tai-yuen. Pé-ki, à la tête du reste de l'armée, se mit en devoir de soumettre toute la principauté de Tchao.

Les princes de Ouei & de Han, épouvantés des malheurs de Tchao, & pour conjurer l'orage qui les menaçoit de si près, dépêchèrent Sou-tai vers Fan-tsiu, afin de leur ménager quelque accommodement.

Sou-tai se déguisa & se rendit secrétement auprès de Fan-tsiu,

dont il fut accueilli. Cet habile négociateur, sondant le ministre philosophe, chercha à lui donner de l'ombrage sur les succès de Pé-ki, devant lequel il se verroit quelque jour obligé de fléchir le genou. Il lui insinua qu'il pouvoit se garantir de cette humiliation, en ne laissant point à Pé-ki tant de moyens de s'élever. Puis joignant la flatterie à la politique, Sou-tai ajouta qu'un homme aussi habile, & d'un esprit aussi supérieur que lui, ne manqueroit jamais d'expédiens pour contrecarrer ceux qui l'offusqueroient, sur-tout étant le maître de déterminer son prince à accorder la paix à ses ennemis, s'ils lui cédoient quelques-unes de leurs terres.

Fan-tsiu, soit jalousie contre Pé-ki, soit qu'il y trouvât de l'avantage pour son maître, entra dans les vues de Sou-tai, & conseilla à Tchao-siang-ouang d'accepter les propositions des princes; il lui représenta que les troupes étoient harassées après une campagne aussi rude, & qu'en continuant la guerre, ce seroit infailliblement les ruiner, & s'exposer à manquer le grand dessein qu'il avoit de parvenir à l'empire.

Tchao-siang-ouang accorda la paix, à condition que le prince de Han lui céderoit deux de ses places, & le prince de Tchao six. Il rappella ses troupes. Pé-ki ne put le pardonner à Fan-tsiu.

Le prince de Ouei, qui étoit le plus exposé, ne se voyant pas compris dans cette paix, crut que le prince de Tsin ne l'en avoit excepté que pour se ménager un prétexte de lui faire la guerre. Il cherchoit de tous côtés un habile homme pour l'aider dans le gouvernement, & jetta les yeux sur Kong-pin, de la famille de Confucius, qu'il fit inviter à se rendre auprès de lui.

Kong-pin demanda à l'envoyé, si son maître vouloit bien sincérement se laisser conduire par ses conseils; que quand il

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 259. *Nan-ouang.*

ne devroit manger que du riz sec & ne boire que de l'eau, il le serviroit volontiers; mais que s'il se contentoit de l'élever aux premiers emplois, de lui donner une forte pension, sans l'écouter, il ne seroit à son service qu'un corps sans ame. L'envoyé assura le philosophe de la docilité de son prince, & sur cette promesse, il se rendit à la cour de Ouei.

Le prince le reçut avec des démonstrations de joie, & le fit son premier ministre, avec plein pouvoir de gouverner comme il l'entendroit.

Kong-pin, après s'être instruit de l'état des affaires & des abus, commença par éloigner tous les favoris du prince, & donna leurs charges à des gens distingués par leurs talens & capables de les exercer. Il supprima les pensions de ceux qui n'avoient rendu aucuns services à l'état, & les repartit sur ceux qui les avoient méritées par leurs belles actions. Tous ces changemens firent une infinité de mécontens, dont le prince parut même approuver les murmures.

Ce sage ministre, convaincu qu'il ne pourroit déraciner le mal; qu'il y avoit trop de gens intéressés à étouffer le bien qu'il vouloit faire, & qu'à chaque pas il rencontreroit des difficultés à surmonter, supposa une maladie, & remit son emploi au prince, à qui il demanda son congé.

Après cette démarche, un de ses amis le questionnant sur l'endroit où il prétendoit aller: « Où irois-je, lui répondit-il? Le » prince de Tsin s'est emparé d'une grande partie de l'empire; » la vertu n'est point la règle de ses actions, pourrois-je me » résoudre à le servir? La maladie est mortelle, il ne se trouve » aucun médecin qui veuille entreprendre de la guérir en » moins de vingt ans. Souvenez-vous de ce que je vous » dis; si on ne se sert pas des conseils d'un habile homme, on

» verra tout l'empire plier ſous le joug des princes de Tſin. 259. *Nan-ouang.*

» Nos anciens diſoient : *l'hirondelle fait ſon nid dans les maiſons, » & y nourrit ſes petits ; ils gazouillent enſemble, ſans craindre qu'il » leur arrive aucun mal. Le feu prend à la maiſon, les poutres, les » colonnes commencent à s'enflammer, & elle ne connoît point encore » le danger.* Les princes de l'empire voient les états de Tchao » ſur le point de ſuccomber, le feu va les gagner, & ils ſont » aſſez aveugles pour ne pas voir le ſort qui les menace ! Eſt-il » poſſible qu'ils ne ſoient pas plus prudens & plus ſages que » l'hirondelle » ?

Tchao-ſiang-ouang, qui avoit en effet de ſi grands avantages 258.
ſur le prince de Tchao, ſe repentit de lui avoir donné la paix, & ſongea à recommencer la guerre. Il propoſa à ſon conſeil d'aller faire le ſiége de Han-tan (1), la capitale & la plus forte place des états de Tchao.

Pé-ki, brouillé avec Fan-tſiu à l'occaſion de la paix, pour faire connoître ſon mécontentement feignit une maladie. Le prince n'en fut pas la dupe ; il fit ſemblant de le croire, & envoya à ſa place Ouang-ling faire le ſiége de Han-tan, où ce général trouva plus de difficulté que Tchao-ſiang-ouang ne penſoit.

Après un temps aſſez conſidérable, Pé-ki reparut à ſon ordinaire à la cour. Tchao-ſiang-ouang, inquiet ſur le ſuccès du ſiége, lui propoſa d'y aller : « Han-tan, lui répondit Pé-ki, n'eſt » pas une place aiſée à prendre, le bruit court que les princes » s'aſſemblent pour la ſecourir. Il ne faut pas que vous comp- » tiez ſur la bravoure des ſoldats qui étoient à la journée de » Tchang-ping, la moitié de ces braves gens ſont morts ;

(1) Han-tan-hien de Kouang-ping-fou dans le Pé-tché-li.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 258. *Nan-ouang.*

» ne pensez pas qu'ils aient été remplacés. Aller si loin faire le » siége d'une capitale, où le prince aura sans doute renfermé » ce qu'il a de meilleurs soldats, & qui peut être puissamment » secourue, c'est s'exposer à recevoir un affront ». Le prince ne le pressa pas davantage, & à son refus, de même qu'à celui de Fan-tsiu, qui s'en excusa aussi, il y envoya Ouang-hé.

Lorsque le prince de Tchao vit qu'on venoit l'assiéger dans sa capitale, il dépêcha sur le champ le prince de Ping-yuen, un de ses frères, au prince de Tchou, lui demander du secours. Ce prince, qui ne vouloit rien négliger pour réussir dans sa négociation, emmena avec lui des gens de lettres & d'armes, capables de l'aider dans l'occasion.

Le jour de son départ il apperçut, parmi ceux qui devoient le suivre, un certain Mao-soui, qu'il ne comptoit pas y trouver; s'approchant de lui, ce prince lui dit: « *Les gens à talens » sont comme les instrumens d'un habile ouvrier dans leur étui; on » ne voit combien ils sont utiles que quand il s'en sert.* Je vous ai » eu à mon service pendant trois ans, & je n'ai point encore » connu votre mérite ». « Il faut, prince, lui répondit Mao-» soui, que vous me comptiez aujourd'hui parmi vos instru-» mens. Si j'y avois été plutôt, il y a long-temps que vous » vous en feriez servi ».

Arrivé à la cour de Tchou, le prince, envoyé de Tchao, ne manqua pas d'exagérer l'ambition & l'injustice du prince de Tsin, qui n'aspiroit qu'à les soumettre tous, d'où il concluoit qu'ils devoient s'unir contre lui; mais comme il s'étendoit beaucoup & ne finissoit point, Mao-soui, ennuyé, prit son sabre, & montant sur l'estrade où étoient les princes, il s'adressa à son maître, & lui dit: « A quoi bon tant de paroles » inutiles, & nous faire perdre ici le temps sans fruit » ?

Le prince de Tchou, choqué d'une pareille hardiesse, s'emporta contre lui, & le maltraita de paroles. Mao-soui, sans faire paroître la moindre crainte, tenant toujours son sabre à la main, s'avança encore plus près, & lui répondit avec beaucoup de fermeté: « Vous m'insultez, prince, parce que vous » êtes ici accompagné, & que vous vous sentez soutenu d'une » garde nombreuse. A dix pas d'ici vous n'oseriez, seul avec » moi, me maltraiter de la sorte: votre vie seroit entre mes » mains. Un prince, aussi éclairé que vous l'êtes, ignore-t-il » qu'un sujet doit avoir plus à cœur l'honneur de son maître » que sa propre vie?

» Vous devriez vous rappeller que Tching-tang, quoiqu'il » ne possédât que soixante-dix *ly* de pays, & Ouen-ouang, » quoiqu'il n'en eût que cent, devinrent cependant maîtres » de l'empire. Tous les princes se faisoient gloire de se dire » leurs sujets. Vos états ont plus de cinq mille *ly* de circuit, » ils peuvent vous fournir un grand nombre de soldats; pou- » vez-vous voir tranquillement Pé-ki à la tête d'une armée » se saisir de Yen & de Yng, brûler Y-ling, & couvrir de » confusion les anciens sages? C'est ce qui fait la honte des » princes. N'êtes-vous pas touché des malheurs du prince de » Tchao, mon maître? S'il a aujourd'hui recours à vous, » c'est pour votre intérêt commun ».

Le prince de Tchou, passant tout-à-coup de la colère à l'admiration, sans permettre à Mao-soui d'en dire davantage, fit apporter du sang de poulet, dont ils burent tous, suivant la manière de faire des sermens dans ce temps-là, pour prouver la ferme résolution où il étoit de secourir le prince de Tchao; & nomma même un prince de sa famille, général de ses troupes. Le prince, envoyé de Tchao, s'en retourna plein d'estime

Avant l'Ere Chrétienne. 258. *Nan-ouang.*

& de vénération pour Mao-soui, dont il avoit jusques-là ignoré le mérite.

Le prince de Ouei de son côté avoit formé un corps d'armée de ce qu'il avoit de meilleures troupes, qu'il mit sous le commandement de Tsin-pi, pour aller au secours du prince de Tchao : elles étoient déja avancées jusqu'à Yé, lorsqu'un officier du prince de Tsin vint lui dire, de sa part : Qu'au premier jour il alloit être maître de tous les états de Tchao, à qui aucun des autres princes n'avoit osé envoyer du secours, & qu'il étoit surpris de sa témérité ; qu'il devoit s'attendre, qu'après la prise de Han-tan, il ne manqueroit pas de lui faire ressentir les effets de sa colère.

Le prince de Ouei, intimidé de ces menaces, envoya sur le champ ordre à Tsin-pi de revenir : il vouloit même faire partir Sin-yuen, un de ses officiers, pour aller exhorter le prince de Tchao à reconnoître avec lui Tchao-siang-ouang pour empereur ; mais Lou-tchong-lien, révolté de cette démarche, dit à Sin-yuen : « Tchao-siang-ouang est un prince » qui a étouffé tout sentiment d'honneur & de justice ; ses gens » sont des scélérats qui ne ménagent point la vie des hommes, » & ne font aucune estime des sages.

» Toutes leurs vues tendent à faire reconnoître leur prince » pour empereur, c'est ce qu'ils n'obtiendront jamais de moi ; » j'aimerois mieux m'enterrer tout vif, ou me précipiter dans » la mer, que de m'avouer son sujet.

» Notre prince ne prévoit point les malheurs que cet hom» mage rampant va attirer sur lui & sur ses peuples. Un » empereur doit s'appliquer à faire régner la vertu dans toutes » les parties de son empire ; à y établir des loix toujours fon» dées sur la justice ; à s'attacher les princes & les grands, &

» à

» à ne souffrir dans ces dignités que des gens sages & habiles. » Depuis quand le prince de Ouei, notre maître, a-t-il remar- » qué ces talens dans le prince de Tsin » ?

Sin-yuen-ouan fit une profonde révérence à Lou-tchong-lien, & lui dit : « J'ai le bonheur aujourd'hui de connoître votre pro- » fonde sagesse, je vous remercie de vos instructions ; je vais » de ce pas trouver le prince, & je vous réponds qu'il ne sera » plus parlé de reconnoître Tchao-siang-ouang pour em- » pereur ».

Le prince de Ouei changea en effet de sentiment ; il envoya un contre-ordre, & fit dire à Tsin-pi de faire camper son armée à Yé, mais avec défense, quoiqu'il arrivât, d'aller au secours de Han-tan.

Ce que Ngan-li-ouang refusoit de faire en faveur de Tchao, Ou-ki, prince de sa famille, osa le tenter. Ce jeune prince étoit si honnête & si affable pour tout le monde, qu'il avoit quelquefois jusqu'à trois mille étrangers chez lui, qu'il traitoit comme ses amis. Son principal soin étoit de faire accueil aux sages, qu'il combloit de bienfaits.

Apprenant un jour que le sage Heou-seng, caché sous l'habit de simple fantassin, gardoit la porte de la ville, appellée *Y-men*, il chercha tous les moyens de gagner son amitié, & fit à cet effet préparer un magnifique repas, où il l'invita, avec un grand nombre de personnes de considération. Ou-ki fut lui-même le chercher dans son char ; ce sage ne fit point de difficulté d'y monter, & s'assit à la première place, en priant le prince de passer par le marché, parce qu'il avoit à parler à un de ses amis, qu'il aborda aussi-tôt qu'il l'apperçut ; quoique leur conversation fût longue, Ou-ki n'en témoigna aucune impatience. Heou-seng, sans en faire semblant, observoit tous

les mouvemens de son visage. Quand il eut quitté son ami, le prince & lui gagnèrent l'hôtel, où une nombreuse compagnie les attendoit. Ou-ki fit prendre au sage la première place à table; tout le monde en fut surpris; il voulut témoigner par-là combien il honoroit le mérite.

Peu de jours après, le frère du prince de Tchao, à son retour de la principauté de Tchou, passa par les états de Ouei; il fit de grands reproches à Ou ki, de ce que son prince ne vouloit plus leur donner du secours. Ou-ki y fut d'autant plus sensible, que ce prince étoit son beau-frère, ce qui l'engagea à solliciter fortement pour qu'on envoyât Tsin-pi au secours de Han-tan, mais il ne put rien obtenir.

Ou-ki, pénétré de ce refus, rassembla ses amis & arma cent chariots de guerre, escortés de quelque cavalerie, avec lesquels il vouloit aller au secours du prince de Tchao.

« Que prétendez-vous faire, lui dit Heou-seng, avec cette poi-» gnée de gens? C'est vouloir les sacrifier, comme un petit mor-» ceau de chair qu'on jetteroit dans la gueule d'un tigre affamé ».

Ce jeune prince, persistant dans la résolution de secourir Han-tan, Heou-seng lui conseilla de tâcher de se saisir, par le moyen de la princesse Ju-ki, du sceau du général Tsin-pi, pendant le sommeil du prince. Cette princesse, fille du prince de Tchao, n'hésita point à rendre service à son père, elle donna le sceau à Ou-ki; mais il craignit que Tsin-pi ne fît des difficultés de lui remettre le commandement, sans un ordre exprès du prince. Heou-seng lui conseilla encore de se faire accompagner par Tchou-hai, cet ami à qui il avoit parlé dans le marché, & de l'avoir toujours à ses côtés. Cet homme, d'une force extraordinaire, bravoit tous les dangers.

Ou-ki & son compagnon, arrivés au camp de Yé, descendirent à la tente du général. Ce prince lui annonça qu'il venoit

le relever, & lui fit voir le sceau pour preuve de sa mission. Tsin-pi, étrangement surpris, ne pouvoit en croire ses yeux. Il examine le sceau, le reconnoît, mais il demande l'ordre du prince; Ou-ki insiste & prétend que le sceau suffit. Tsin-pi lui répond: « Prince, je suis venu camper sur nos limites avec une » armée de cent mille hommes, par les ordres de mon souve- » rain; un emploi comme le mien, est un des plus importans » de l'état: je ne dois le remettre que sur des preuves certaines » de la volonté de mon maître ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 258. *Nan-ouang.*

Tchou-hai, voyant que Tsin-pi paroissoit peu disposé à céder le commandement de l'armée, lui déchargea sur la tête un coup d'une massue de fer, du poids de plus de quarante livres, qu'il portoit, & l'étendit mort à ses pieds.

Ou-ki, maître du commandement, fit publier que si le père & le fils se trouvoient dans les troupes, le père, de même que l'aîné, s'ils étoient deux frères, pouvoient se retirer; après quoi il fit une revue générale de l'armée, encore composée de quatre-vingt mille hommes, tous gens braves, à la tête desquels il partit pour aller secourir Han-tan.

Cette ville faisoit toujours une défense soutenue & vigoureuse. Ouang-hé, qui avoit remplacé Ouang-ling, paroissoit encore bien éloigné de s'en rendre maître. Cette nouvelle fit à Pé-ki un plaisir malin, qui lui coûta cher; il disoit hautement, & même d'une manière insultante: « Le prince n'a pas voulu » me croire, il peut voir maintenant ce qui en est ». Tchao-siang-ouang, irrité de son arrogance, le dépouilla de tous ses emplois, le réduisit au rang du peuple, & l'envoya en prison à Yn-mi (1).

257.

(1) Yn-mi, à cinquante *ly* à l'ouest de Ling-tai-hien de Ping-leang-fou du Chen-si.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 257. *Nan-ouang.*

Mais à peine fut-il arrivé à la porte de Tou-yu (1), qu'il y trouva un officier qui lui présenta un sabre. Pé-ki, sans faire paroître la moindre foiblesse, le prit & s'en coupa le col. C'étoit le plus grand capitaine de son temps; il fut généralement regretté des troupes.

Ou-ki, cependant arrivé près de Han-tan, se disposoit à attaquer les ennemis. Ouang-hé, qui les commandoit, ne crut pas devoir aller à sa rencontre; il se retrancha dans son camp, & l'y attendit de pied-ferme.

La difficulté de l'entreprise n'épouvanta point Ou-ki; le lendemain, après avoir examiné lui-même le camp des assiégeans, il le fit attaquer, avec tant de vigueur, qu'il le força dès la première attaque, & fit main-basse sur tout ce qui s'y rencontra.

De leur côté, les assiégés firent une sortie & mirent les ennemis entre deux. Ils furent pressés si vivement, que Tching-nganping, qui commandoit un corps de vingt mille hommes, se rendit avec toute sa troupe à la discrétion des vainqueurs. Le prince, par cette action hardie, délivra Han-tan, après un siége de près de deux ans, qui coûta au prince de Tsin la meilleure partie de ses officiers & de son armée.

Quoique le prince Ou-ki, par cette glorieuse expédition, eût servi tous les princes de l'empire contre leur ennemi commun, & sauvé celui de Tchao d'une ruine entière, il n'osa cependant pas, à cause des moyens qu'il avoit employés, retourner dans sa patrie; mais il remit les troupes à un officier, qui les reconduisit dans les états de Ouei.

Le prince de Tchao le reçut comme son libérateur, & lui offrit le domaine absolu de cinq de ses meilleures villes. Ou-ki,

(1) A cinq *ly* à l'est de Hien-yang.

jeune & victorieux, ne put recevoir tant d'honneurs ſans ſe laiſſer aller à des ſentimens d'orgueil, qui effaçoient une partie de la gloire qu'il s'étoit acquiſe. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 257. *Nan-ouang.*

Un de ſes amis, zélé pour ſa réputation, lui en fit des reproches: « Prince, lui dit-il, tout homme fait en ſa vie quelque » action qu'il doit chercher à enſevelir dans l'oubli; il en eſt » dont il ne doit jamais perdre le ſouvenir. Les bienfaits qu'on » reçoit ne doivent point s'oublier, mais on ne doit pas faire » parade des ſervices qu'on rend. Vous avez ſauvé le prince de » Tchao d'une perte certaine; mais ſi vous terniſſez cette belle » action, par un orgueil indigne d'un prince, je louerai l'action, » ſans eſtimer celui qui l'a faite ».

Cette leçon fit beaucoup d'impreſſion ſur le cœur de ce jeune prince: il devint d'une modeſtie ſi grande, qu'on ne pouvoit le louer de la levée du ſiége de Han-tan ſans l'offenſer. Il refuſa conſtamment les préſens du prince de Tchao & les honneurs qu'il vouloit lui rendre.

Cependant le prince de Tchao voulut tenter de lui témoigner ſa reconnoiſſance dans la perſonne de Lou-tchong-lien ſon conſeil, en lui offrant une grande étendue de pays à titre de principauté, & une ſomme conſidérable en or & en argent: « Dites au prince, que je le remercie de ſes offres, répondit » Lou-tchong-lien à celui qui en étoit chargé: l'or & l'argent, » ni les dignités ne ſéduiſent point le ſage; la ſatisfaction de » ſervir ſa patrie & de ſecourir les malheureux lui ſuffit. Rece- » voir le prix de ſes ſervices, c'eſt les vendre ».

Tchao-ſiang-ouang, piqué d'avoir échoué à Han-tan, fit des levées extraordinaires de troupes, qu'il diviſa en deux corps d'armées: il fit marcher le premier contre le prince de Han, qu'il battit dans une rencontre, où plus de quarante mille 256.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 256. *Nan-ouang.*

hommes restèrent sur la place, & lui enleva la ville de Yang-tching (1), ainsi que le pays de Fou-chou, à trente-cinq *ly* au sud-ouest de cette ville.

Il envoya contre le prince de Tchao l'autre division, qui s'empara de plus de vingt villes, dont toutes les garnisons furent passées au fil de l'épée. On compte que dans cette sanglante expédition, le prince de Tchao perdit plus de quatre-vingt-dix mille soldats.

L'empereur NAN-OUANG, qui étoit demeuré jusque-là resserré, mais tranquille dans son petit patrimoine, craignit enfin que le prince de Tsin ne s'emparât de tout l'empire, & il travailla à réunir contre lui tous les autres princes. Cette entreprise fut cause de sa perte; car dès que Tchao-siang-ouang en fut averti, il envoya ordre au général Kieou d'entrer, avec les troupes qu'il commandoit, sur les terres impériales.

NAN-OUANG, qui n'étoit pas en état de lui résister, voulut parer le coup qui le menaçoit, & prévenir le dernier des malheurs. Il fut lui-même, dans la posture de suppliant, faire des excuses à ce prince, lui offrit trente-six villes qui lui restoient, avec les trente mille hommes de troupes qu'il entretenoit, & le reconnut pour son suzerain. Tchao-siang-ouang accepta cet hommage, & renvoya NAN-OUANG en qualité de son tributaire dans ses états, où il mourut, couvert d'ignominie, après avoir régné cinquante-neuf ans.

NAN-OUANG ne laissa point de postérité ; de toute la famille des *TCHEOU*, il ne restoit plus que Hoei-kong; prince d'un très-petit pays dans le Ho-nan. Ce prince descendoit de Hoan-kong, frère de l'empereur Kao-ouang, qui avoit érigé en sa faveur, ce petit pays en principauté.

(1) Teng-fong-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

TCHEOU-KIUN.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 255. *Tcheou-kiun.*

Les peuples de Tcheou, qui avoient en horreur les princes de Tſin, abandonnèrent, pour la plupart, leurs terres & leurs maiſons, & allèrent ſe donner à Hoei-kong qui les reçut; mais ſe contentant du nom de TCHEOU-KIUN, il ne voulut point prendre le titre d'empereur, comme on l'en preſſoit.

Tchao-ſiang-ouang, qui ſe croyoit déja au comble de ſes deſirs, voulut aller lui-même prendre poſſeſſion du pays héréditaire de la famille des *TCHEOU* : il ſe ſaiſit des neuf *ting* & de tous les meubles précieux qu'il trouva dans le palais; il fit tranſporter le reſte au marché du village de Tan-hou, à cinquante *ly* de Ho-nan-fou du Ho-nan.

Kao-lie ouang, prince de Tchou, qui étoit venu au ſecours de Nan-ouang, apprenant la mort & la démarche honteuſe de cet empereur, ne voulut pas avoir armé pour rien. Il fit prendre à ſon armée la route de la principauté de Lou, dans le deſſein de ſe fortifier contre les princes de Tſin.

Les princes de Lou, contens du petit pays qu'ils poſſédoient, voyoient, avec une indifférence ſurprenante, la guerre allumée dans tout l'empire, ſans ſe précautionner contre les entrepriſes qu'on pourroit faire ſur eux. Le prince de Tchou, inſtruit de cette indolence, y conduiſit ſes troupes, & s'empara, ſans coup férir, de toute la principauté, au pays de Kiuprès, où il contraignit le prince de Lou de ſe retirer.

Après que Tchao-ſiang-ouang eut pris poſſeſſion du patrimoine des *TCHEOU*, il prétendit que les princes de l'empire devoient le reconnoître en qualité d'empereur, & lui rendre hommage comme à leur maître; cependant aucun n'y paroiſ- 254

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
254.
Tcheou-kiun.

ſoit encore diſpoſé. Ce ne fut qu'après avoir enlevé au prince de Ouei la ville de Ou-tching, que celui de Han, craignant d'être dépouillé de ſes états, vint à la cour de Tchao-ſiang-ouang lui faire ſa ſoumiſſion, & ſe reconnoître ſon tributaire. Son exemple engagea le prince de Ouei à ordonner à ſes peuples de ſuivre les loix du prince de Tſin.

253. Tchao-ſiang-ouang, perſuadé que les autres princes imiteroient bientôt ceux de Han & de Ouei, en agit dès-lors en empereur, & fit un ſacrifice ſolemnel au Chang-ti, avec les cérémonies accoutumées à l'avénement au trône impérial.

252. Cependant les peuples de Ouei refusèrent abſolument de recevoir les loix de Tſin, ils prirent les armes, ſe révoltèrent contre leur prince, le tuèrent & mirent ſon frère à ſa place.

251. L'automne de l'année ſuivante, Tchao-ſiang-ouang mourut, ſans avoir pu conſommer entièrement le grand deſſein pour lequel il avoit travaillé l'eſpace de cinquante-ſix ans avec tant d'ardeur. Hiao-ouen-ouang ſon fils, qui lui ſuccéda, en ſeroit venu à bout ſans doute; mais la mort qui l'enleva après trois jours de règne, ne lui en donna pas le temps, cette gloire étoit réſervée à Tchuang-ſiang-ouang ſon frère, qu'il eut pour ſucceſſeur.

250. Hoei-kong, unique rejetton de l'illuſtre famille des TCHEOU, voyoit avec un extrême regret ſa maiſon ſur le point d'être éteinte : il ne manquoit point de courage, mais que pouvoit-il ſeul, n'étant maître que de ſept villes aſſez peu conſidérables.

La circonſtance de la mort de Tchao-ſiang-ouang, & de Hiao-ouen-ouang, lui fit entrevoir un jour favorable pour réunir les autres princes contre l'ennemi commun : il ſe donna tous les mouvemens imaginables pour en venir à bout, mais ſans ſuccès ; pour comble de malheur, les démarches qu'il

fit

fit pour réussir dans cette entreprise transpirèrent & parvinrent aux oreilles de Tchuang-siang-ouang, qui, sans perdre de temps, envoya Siang-koué se saisir de HOEI-KONG ou TCHEOU-KIUN & de ses états. Il réduisit ce dernier rejetton de tant d'empereurs au rang du peuple, & le fit transporter au village de Yang-gin-tsiu (1), où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité & dans la misère. Ainsi finit la fameuse dynastie des *TCHEOU*, qui posséda l'empire l'espace de huit cens soixante-quatorze ans (2). La facilité qu'eut Ou-ouang d'ériger

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
249.
Tcheou-kiun.

(1) A l'ouest de Yu-tcheou de Nan-yang-fou dans le Ho-nan.

(2) Au lieu de huit cens soixante-quatorze ans de durée que le P. de Mailla donne à la dynastie des *TCHEOU*, d'après les annales, d'autres lui donnent huit cens soixante-trois; Martini, dans ses décades, lui attribue huit cens soixante-quinze, & le *Ouan-sing-tong-pou* huit cens soixante-sept. Cette différence ne doit point faire naître d'incertitude sur la chronologie; elle ne vient que de cè que ces historiens reculent plus ou moins le commencement de la dynastie impériale des *TSIN*, & augmentent ou diminuent d'autant la durée des *TCHEOU*. Le *Ouan-sing-tong-pou* que je viens de citer, & plusieurs autres, retranchent entièrement le règne de TCHEOU-KIUN, dernier prince de cette famille, qui fut cependant de sept ans. Si l'on ajoute ces sept ans à la durée de huit cens soixante-sept, donnée par le *Ouan-sing-tong-pou*, on aura justement la somme de huit cens soixante-quatorze, donnée par le P. de Mailla. Martini attribue neuf ans de règne à TCHEOU-KIUN; c'est une erreur : il en fait une nouvelle lorsqu'il assigne l'an 254 pour la première année du règne de ce prince, & qu'il marque ensuite l'an 246 pour la première de Tsin-chi-hoang-ti en qualité d'empereur, puisqu'à ce compte TCHEOU-KIUN auroit régné huit ans & non pas neuf. Ce dernier rejetton des *TCHEOU* n'avoit voulu prendre que le simple titre de prince des *Tcheou orientaux*, TONG-TCHEOU-KIUN.

On distingue les princes de Tsin qui prirent le titre d'empereur, tandis qu'il en existoit encore de la famille des *TCHEOU*, sous la dénomination de *Ta-tsin*, c'est-à-dire, les grands ou les premiers Tsin : Tchao-siang-ouang, Hiao-ouen-ouang & Tchuang-siang-ouang sont de ce nombre. Leurs successeurs furent distingués sous le titre de *Heou-tsin*, c'est-à-dire, les seconds Tsin. Ils ne sont qu'au nombre de trois; savoir, Chi-hoang-ti qui régna trente sept ans; Eulh-chi-hoang-ti son fils, qui n'en régna que trois, ayant été tué par son ministre, l'eunuque Tchao-kao, à la huitième lune de l'an 207; enfin Tsé-ing que l'on ne compte pas, parce qu'il ne régna que quarante-six jours. *Éditeur.*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 249. *Tcheou-kiun.*

un grand nombre de royaumes, imitée par ses successeurs, causa la perte de sa dynastie & le malheur des peuples, qui furent réduits aux dernières extrémités par la rivalité & l'ambition des princes tributaires.





HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

QUATRIÈME DYNASTIE.

LES TSIN.

LORSQUE Ouang-hi, prince de Yen, apprit la mort de Tchao-siang-ouang, il dépêcha Li-fou au prince de Tchao, pour l'engager à rentrer dans la ligue de Tcheou-kiun. Ce prince y étoit trop intéressé pour la refuser; mais Li-fou, par ses faux rapports, gâta tout, & faillit à être la cause de la ruine entière de la principauté de Yen.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 249. *Tchuang-siang-ouang.*

A son retour, il dit à Ouang-hi que les meilleures troupes de Tchao avoient péri à la fameuse bataille de Tchang-ping

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
249.
Tchuang-siang-ouang.

& au siége de Han-tan ; qu'il n'y avoit plus dans l'armée que des enfans, qui pouvoient à peine manier leurs armes, & que rien n'étoit plus aisé que de se rendre maître de cette principauté : « La dynastie des *TCHEOU*, ajouta-t-il, est finie sans » ressource ; c'est une chimère de penser à la relever. Vous » devez songer à vous fortifier dans vos états, & à les éten- » dre ; mon avis est de ne pas perdre une si belle occasion » de vous emparer de Tchao, jamais il n'en fut de plus favo- » rable ».

Ouang-hi transporté de joie, comme s'il eût été déja en possession des états de Tchao, sans délibérer plus long-temps, ordonna à ses troupes de se tenir prêtes à partir ; il en donna le commandement à Li-fou, & l'envoya se saisir de Hao (1). Tsiang-kiu, homme de probité & de bon conseil, étrangement surpris de la résolution & de la démarche de son prince, lui représenta que s'il ne vouloit pas entrer dans la ligue, il devoit au moins avoir égard à sa réputation. Qu'après avoir envoyé un exprès au prince de Tchao pour l'engager à faire alliance, c'étoit une action peu digne d'un prince qui avoit autant d'honneur que lui, de porter la guerre dans ses états, au retour même de son envoyé ; qu'il falloit absolument renoncer à cette entreprise, dont l'issue ne pouvoit manquer d'être malheureuse.

Le prince de Yen, loin de l'écouter, prit la résolution de commander en personne un corps de ses troupes, séparé de celui de Li-fou ; ils se mirent tous les deux en marche pour cette conquête.

Le prince de Tchao, averti de ses desseins, donna ordre à

(1) Pé-kiang-hien de Tching-ting-fou dans le Pé-tché-li.

249.

Tchuang-ſiang-ouang.

Lien-pou d'aller à ſa rencontre & de le combattre. Lien-pou s'avança avec l'élite des troupes de cette principauté, & rencontra d'abord Li-fou, qu'il défit entièrement. Il pourſuivit les fuyards juſqu'au corps où le prince de Yen étoit en perſonne, le battit pareillement, & le pouſſa ſi vivement, l'eſpace de cinq cens *ly*, qu'il le contraignit de s'enfermer dans ſa capitale, où il l'inveſtit auſſi-tôt.

Ouang-hi, puni de ſon étourderie, ſe repentit de n'avoir point écouté le conſeil de Tſiang-kiu; il ſongea aux moyens d'obtenir la paix, & en fit faire la propoſition à Lien-pou. Ce général répondit qu'il ne vouloit traiter qu'avec Tſiang-kiu. Ouang-hi revêtit ce ſage de la qualité de ſon premier miniſtre, & lui donna plein pouvoir de conclure la paix comme il le jugeroit à propos. Lien-pou le reçut avec une diſtinction marquée, & après avoir tout réglé avec lui, il le chargea de dire à ſon maître, que c'étoit à la ſeule conſidération de ſon miniſtre qu'il levoit le ſiége, ſans quoi il l'auroit dépouillé de ſes états.

Le prince de Yen perdit de vue la ligue de Tcheou-kiun, dont le projet s'évanouit; mais il ſongea à s'agrandir & à ſe fortifier. Le mauvais ſuccès de ſon entrepriſe contre Tchao, fit qu'il tourna ſes armes contre le prince de Tſi, à qui il enleva la ville de Leao-tching (1).

Dans le temps que le général de Yen entroit victorieux dans cette ville, il apprit qu'on l'avoit deſſervi auprès de ſon prince, & accuſé d'un crime qui n'alloit pas moins qu'à lui faire ſubir le dernier ſupplice. D'un autre côté il ſut que Tien-tan, général des troupes de Tſi, s'avançoit pour le combattre; il prit le parti

(1) Tong-tchang-fou dans le Chan-tong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 249. *Tchuang-ſiang-ouang.*

de s'enfermer dans Leao-tching, que Tien-tan fit bloquer. Le ſiége fut long & meurtrier; Tien-tan étoit même ſur le point de le lever, lorſque Lou-tchong-lien, qui avoit paſſé dans les troupes de Tſi, le pria d'attendre le ſuccès d'une lettre, par laquelle il invitoit le général de Yen à ſe donner au prince de Tſi, parce qu'il ne devoit attendre aucun ſecours de ſon maître: il lui mandoit que ce prince ne manqueroit pas de le ſacrifier à ſon reſſentiment, ou plutôt à la haine de ſes ennemis; que d'ailleurs il ne pouvoit éviter d'être forcé dans Leao-tching, puiſque le prince de Tſi étoit réſolu de la reprendre à quelque prix que ce fût.

Le chagrin & le déſeſpoir ſaiſirent ce général, au point qu'il ſe donna la mort. Après la perte de leur chef, la diviſion ſe mit parmi ſes troupes. Il ſe forma différentes factions dans Leao-tching, qui hâtèrent encore ſa priſe.

De retour de cette expédition, Tien-tan en attribua tout l'honneur à Lou-tchong-lien. Il en parla ſi avantageuſement, que le prince le ſollicita d'accepter un des premiers emplois de ſa cour; mais comme Lou-tchong-lien ne vouloit point s'engager dans l'embarras des affaires, il prit la fuite, & fut ſe cacher dans une île déſerte au milieu de la mer. Il diſoit ſouvent: « Qu'au ſein » de la grandeur & de l'opulence, on ne pouvoit éviter de » participer aux malheurs & à la mauvaiſe foi des hommes. » Ne vaut-il pas mieux vivre pauvre dans l'humiliation, & » avoir la liberté de ſuivre la droiture de ſon cœur »?

A la mort de l'empereur Hiao-ouen-ouang, & lorſque le prince TCHUANG-SIANG-OUANG, ſon fils, monta ſur le trône, c'eſt-à-dire, deux cens quarante-neuf ans avant l'ere chrétienne, Houan-hoei-ouang, prince de Han, qui s'étoit ſoumis aux *TSIN*, crut l'occaſion favorable de ſe ſouſtraire à leur

domination, mais il lui en coûta cher. Lorsque TCHUANG-SIANG-OUANG eut achevé d'éteindre les *Tcheou*, il fit entrer ses troupes sur ses terres, & lui enleva Yong-yang (1), Tching-kao (2) & le pays de San-tchuen (3). Kao-lié-ouang, prince de Tchou, qui avoit promis à celui de Han de le soutenir, lui manqua de parole, & conduisit ses troupes dans la principauté de Lou, dont il dépouilla entièrement King-kong qui en fut le dernier prince, & le fit transférer à Pien, où il passa le reste de ses jours réduit à l'état du peuple.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 249. *Tchuang-siang-ouang.*

L'année suivante, seconde du règne de TCHUANG-SIANG-OUANG, il y eut une éclipse de soleil.

248.

Les ministres de Tsin avoient toujours sur le cœur la levée du siége de Han-tan, & cherchoient l'occasion de s'en venger. Depuis l'extinction de la famille impériale, aucun prince n'osoit rien entreprendre contre cette puissance; ils mirent sur pied une armée formidable, qui rentra sur les terres de Tchao & enleva trente-sept places. Tchang-tang, qui étoit une des principales, fut détruite de fond en comble.

L'an 247 le prince de Tsin porta la guerre dans les états de Ouei, & se rendit maître de Kao-tou (4) & de Ki, deux de ses plus importantes places. La prise de ces deux villes répandit la consternation dans toute la principauté, qui malheureusement manquoit de général capable de commander les troupes.

247.

Le prince de Ouei avoit jusque-là gardé son ressentiment contre le prince Ou-ki. L'extrêmité où il se trouvoit, l'obligea

(1) Yong-yang-hien dans le Ho-nan.
(2) Ki-choui-hien de Cai-fong-fou dans la même province.
(3) Ho-nan-fou aussi du Ho-nan.
(4) Tsé-tcheou de Fen-tcheou-fou du Chan-si.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 247. *Tchuang-siang-ouang.*

de recourir à lui. Il lui députa Mao-kong & Sié-kong, deux princes de sa famille, pour l'engager à revenir.

La levée du siége de Han-tan avoit fait une si grande réputation à Ou-ki, qu'il étoit regardé, dans tout l'empire, comme le plus grand capitaine de son temps. S'il ne commandoit pas les troupes de Tchao, c'est qu'étant de la famille du prince de Ouei, il craignoit qu'il ne le trouvât mauvais; mais dès que le bruit se répandit que le prince de Ouei le recherchoit pour l'opposer aux *TSIN*, les autres princes lui offrirent le commandement de leurs troupes, ne doutant point que le succès ne le suivît par-tout.

Les deux princes envoyés de Ouei, après s'être étendus sur l'éloge de Ou-ki, le pressèrent de venir au secours de sa patrie, qui avoit plus besoin que jamais de sa valeur & de ses conseils: « Prince, ajoutèrent les deux députés, si vous n'êtes pas sensible » au pressant danger qui menace notre famille, & que vous » nous laissiez enlever Ta-leang (1), que dira-t-on de vous » dans l'histoire »? A ces mots Ou-ki changea de couleur, & après avoir écrit aux autres princes, pour leur demander de se joindre à lui, il vola à la défense des états de Ouei.

A son arrivée, Ngan-li-ouang, prince de Ouei, lui tendit les bras, & les yeux baignés de larmes, il ne pût lui dire que ce peu de paroles: « Je n'ai plus d'espérance qu'en vous seul, » soyez le soutien de votre famille, je vous remets entre les » mains ma fortune & le commandement de mes troupes ».

Ou-ki, sans perdre de temps, en fit la revue, & après les avoir complettées, il se mit en marche pour aller joindre les secours que les princes lui envoyoient.

(1) *Ta-leang*, Cai-fong-fou du Ho-nan.

TCHUANG-

Tchuang-siang-ouang eut connoissance de l'orage qui se formoit contre lui, & se prépara à le dissiper : il augmenta considérablement son armée, qui se trouva plus nombreuse que celle des alliés, quoique composée des troupes de cinq puissances différentes. Cette inégalité n'en imposa pas à la valeur de Ou-ki ; il voulut commencer la campagne par quelque action d'éclat qui donnât de la réputation à ses armes. Avant l'Ere Chrétienne. 247. *Tchuang-siang-ouang.*

Ce prince fut au devant de l'ennemi, dans la résolution de le combattre ; il le rencontra du côté de Ho-ouai, près de Chen-tcheou du Ho-nan, & sans donner le loisir à Mong-ngao, qui commandoit l'armée de Tsin, de se reconnoître, il le fit charger avec tant de succès, qu'il enfonça d'abord la première ligne, & la renversa sur la seconde, où elle y mit le désordre. Ou-ki, profitant de cet avantage, poussa si vivement les ennemis qu'ils prirent la fuite ; il les poursuivit jusqu'au-delà des limites de Han-kou. Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Ou-ki, & rétablit un peu les affaires de sa patrie.

Peu de temps après, à la cinquième lune, Tchuang-siang-ouang mourut. Ce prince fut compté comme le premier de la dynastie impériale des *Tsin*. Son prétendu fils, Tsin-chi-hoang-ti, lui succéda sous le simple titre de Tching-ouang, & porta le lustre de sa famille à son plus haut période, en faisant la conquête de tout l'empire sur les divers princes qui se l'étoient partagé.

TSIN-CHI-HOANG-TI.

Lorsque Tchao-siang-ouang, prince de Tsin, fit la paix à Mien-chi avec le prince de Tchao, pour la rendre plus stable, ils se donnèrent mutuellement un de leurs fils en ôtage. 246.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 246. *Tsin-chi-hoang-ti.*

Tchuang-ſiang-ouang fut demeurer, en cette qualité, auprès du prince de Tchao; mais il portoit alors un autre nom.

Tchuang-ſiang-ouang, pendant ſon ſéjour à Tchao, fit la connoiſſance d'un riche marchand, appellé Liu-pou-ouci, qui avoit beaucoup d'eſprit & encore plus d'ambition. Liu-pou-ouei voyant que Tchuang-ſiang-ouang, quoique marié depuis long-temps, n'avoit point d'enfans & étoit ſans eſpérance d'en avoir, acheta une fille d'une rare beauté, dont il fit ſa concubine. Le prince, à qui il la laiſſa voir comme par mégarde, frappé de sa beauté, l'enleva. Liu-pou-ouei fit mine d'en être fâché, quoique la choſe eût tourné comme il l'avoit projetté. Cette eſclave étoit enceinte de ſes œuvres, de ſorte que huit mois après ſon enlevement elle accoucha de Tching-ouang, qui prit dans la ſuite le nom de TSIN-CHI-HOANG-TI.

Il n'avoit que treize ans lorſqu'il monta ſur le trône, mais il montra dès-lors tant de pénétration & de génie, qu'il fit l'admiration de toute ſa cour. La première année de ſon règne, il s'appliqua uniquement à prendre connoiſſance des affaires, & à s'inſtruire à fond des forces de ſes voiſins & des ſiennes.

245. Les princes de Tchao & de Ouei, au lieu de penſer à ſe précautionner contre l'orage qui les menaçoit, ſembloient ne travailler qu'à ſe détruire. Lien-pou qui commandoit l'armée de Tchao, enleva au prince de Ouei la ville de Fan-yang (1).

Lors de la priſe de cette place, Hiao-tching-ouang, prince de Tchao, vint à mourir; Tao-ſiang-ouang, ſon fils & ſon ſucceſſeur, continua la guerre; mais comme il n'aimoit point Lien-pou, il le rappella & envoya Yo-tching, un de ſes favoris, prendre le commandement des troupes.

(1) Nan-ho-hien de Chun-té-fou dans le Pé-tché-li.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

245. *Tsin-chi-hoang-ti.*

Lien-pou reçut cet ordre comme l'affront le plus sensible qu'on pouvoit lui faire. Résolu de ne point obéir, il gagne une partie des troupes, & charge à leur tête Yo-tching & ceux qui s'étoient joints à lui; il le défait & se retire ensuite dans le royaume de Ouei, pour offrir ses services au prince, qui lui permit de demeurer dans ses états, mais ne lui donna point d'emploi.

Tao-siang-ouang, prince de Tchao, ne demeura pas long-temps sans connoître l'injustice qu'il avoit faite à Lien-pou, par le mauvais succès de la campagne, où ses troupes furent battues dans trois actions différentes. Ce prince dépêcha un de ses officiers à la cour de Ouei, avec une somme d'argent considérable, pour engager Lien-pou à revenir prendre son ancien poste; mais un grand de la cour son ennemi, & qui avoit été le principal auteur de l'injustice qu'on lui avoit faite, gagna par des présens cet envoyé, & lui promit tout s'il faisoit échouer cette négociation.

L'officier infidèle, au lieu de remplir sa commission, envenima encore plus le cœur de Lien-pou contre son maître; au point que ce général quitta les états de Ouei, pour se rendre dans ceux de Tchou, où il fut accueilli du prince, qui se proposoit de l'employer malgré son grand âge; mais il mourut peu de temps après.

244.

Le prince de Ouei, par sa jalousie, perdit encore le brave Ou-ki, qui lui avoit rendu un si grand service, par le gain de la bataille de Ouai-ho. TSIN-CHI-HOANG-TI, qui redoutoit son habileté, réussit à le perdre dans l'esprit de Ngan-li-ouang, en le lui rendant suspect. Moyennant une somme dix mille *taëls*, il gagna un des officiers de la cour de Ouei, qui dit au prince:

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 244. *Tsin-chi-hoang-ti.*

« Depuis que vous avez rappellé Ou-ki, & que vous l'avez » mis à la tête de vos troupes, il n'y a personne dans l'empire » que les princes respectent plus que lui ; ils le regardent comme » le héros de nos jours, & suivent aveuglément tout ce qu'il » leur dit, sans paroître estimer les autres ; ils ne font pas » même difficulté de dire qu'il est le véritable maître des états » de Ouei. Le zèle qu'un fidèle sujet doit avoir pour son » prince, ne me permet pas de me taire. Si on en croit les » bruits qui se répandent, le jour où il doit se faire reconnoître, » à la tête des troupes, en qualité de prince de Ouei, est déja » assigné ».

Ce discours fit tant d'impression sur l'esprit de Ngan-li-ouang, qu'il ôta le commandement à Ou-ki, & le rappella à sa cour. Ou-ki obéit sans résistance ; il se livra jour & nuit aux plaisirs, & mourut quatre ans après son rappel.

Dans le dessein que TSIN-CHI-HOANG-TI avoit de soumettre tous les princes de l'empire, il craignit que les Tartares Hiong-nou (les Huns) ne vinssent le troubler pendant qu'il seroit occupé à ses conquêtes : il voulut se précautionner contre leurs courses ; ses prédécesseurs les avoient écartés de leurs frontières, mais il étoit à craindre qu'ils ne s'en approchassent de nouveau. Ces Tartares n'avoient point de demeures fixes, & ils ne vouloient point se renfermer dans des murailles ; des tentes leur servoient de maisons, & ils campoient dans les endroits propres à la nourriture de leurs troupeaux, qu'ils conduisoient par-tout avec eux, & qui leur fournissoient de quoi vivre. Le butin qu'ils faisoient dans leurs brigandages, les pourvoyoit des autres choses nécessaires.

Alors l'empire étoit partagé entre sept princes, les Tsin, les Tchou, les Yen, les Tchao, les Ouei, les Han & les Tsi. Trois

de ces principautés ; favoir, celles de Tfin, de Yen & de Tchao confinoient avec les Tartares. TSIN-CHI-HOANG-TI, pour ne pas être continuellement obligé de tenir fur fes frontières des troupes qu'il pourroit employer plus utilement ailleurs, & afin d'arrêter leurs courfes, fit fermer les paffages de Long-fi (1), de Pé-ti (2) & de Chang-kiun, par où ces Tartares pouvoient pénétrer dans la Chine.

Les princes de Tchao & de Yen, à fon exemple, firent conftruire des murailles ; le premier depuis Tai (3), au pied des montagnes Yn-chan (4), jufqu'à Kao-kiué (5), pour mettre à couvert Yun-tchong (6), Yen-men (7) & Tai-kiun (8) ; & le prince de Yen en fit conftruire une depuis Tfao-yang, jufqu'à Siang-ping (9), pour garantir Chang-kou (10), Yu-yang (11), You-pé-ping (12) & Leao-tong-kiun, qui eft une partie du Leao-tong (13).

---

(1) Ti-tao-hien de Ling-tao-fou de Chen-fi.
(2) King-yang de la même province.
(3) Joui-te-tcheou de Yen-ngan-fou du Chen-fi.
(4) Chaîne de montagnes qui confinent la Tartarie.
(5) Kao-kiué, fortereffe à quatre cens vingt *ly* au nord-oueft de Tai-tong-fou.
(6) Dans le diftrict de Tai-tong-fou.
(7) Yu-men, aujourd'hui Tai-tcheou de Tai-yuen-fou du Chan-fi.
(8) Tai-kiun dependant de Taï-yuen-fou.
(9) Leao-yang-tcheou du Leao-tong.
(10) Pao-ngan-tcheou de Siuen-hao-fou dans le Pé-tché-li.
(11) Ping-kou-hien dans le Pé-tché-li.
(12) Yong-ping-fou de la même province.
(13) Les Chinois donnent à cette grande muraille, qui borne la Chine du côté de la Tartarie, le nom de *Ouan-li-chang-tching*, c'eft-à-dire, *la grande muraille de dix mille ly*. A compter dix *ly* pour une lieue, elle auroit mille lieues d'étendue, mais c'eft une exagération : en eftimant les divers contours qu'on lui a fait prendre dans quelques endroits, elle n'a qu'aux environs de cinq cens lieues. Elle a de hauteur vingt à vingt-cinq pieds, & elle eft fi large qu'en quelques endroits fix chevaux de front pourroient courir deffus fans s'incommoder. Elle continue

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

244. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Cette muraille achevée, TSIN-CHI-HOANG-TI enleva douze places au prince de Han, & la campagne ſuivante, le pays de Tchang-yeou-koué, au prince de Ouei. Il rappella enſuite ſes troupes, parce qu'une maladie contagieuſe, répandue dans ſes états, lui emportoit chaque jour beaucoup de monde. Cette

243. eſpèce de peſte ayant ceſſé, il recommença la guerre contre le prince de Ouei, à qui il prit encore vingt villes.

242.

241. Le prince de Tchou, voyant que TSIN-CHI-HOANG-TI dépouilloit inſenſiblement les autres princes, commença à craindre pour lui-même ; & ſans qu'il fût néceſſaire de le ſolliciter, comme autrefois, il fut le premier à preſſer vivement les princes de Tchao, de Ouei & de Han, à joindre leurs troupes aux ſiennes contre l'ennemi commun : ces princes ſe liguèrent avec lui pour s'oppoſer à une puiſſance ſi redoutable.

Toutes ces troupes réunies allèrent, ſous la conduite du prince de Tchou, ſe ſaiſir de la ville de Cheou-ling, avec ordre, après cette expédition, d'entrer par la forteresſe de Han-kou, ſur les terres de Tſin, & de donner bataille, ſi l'armée de TSIN-CHI-HOANG-TI leur diſputoit le paſſage.

Les princes confédérés la rencontrèrent en effet à Han-kou, comme elle venoit au ſecours de Cheou-ling. La bataille ſe

juſque ſur des montagnes inacceſſibles. Le P. Verbieſt, en un endroit, lui reconnut mille trente-ſept pas géométriques d'élevation au-deſſus de l'horizon. Dans ſa longueur elle eſt défendue, à de juſtes diſtances, par une chaîne de forts, dans leſquels on entretenoit, apparemment dans des temps où on craignoit des irruptions de la part des Tartares, juſqu'à un million d'hommes. Ceux qui l'ont vue, prétendent qu'il n'y a point d'ouvrage au monde qui lui ſoit comparable. Aujourd'hui que les Tartares *Mancheoux* ſont maîtres de la Chine, néceſſairement on néglige d'y faire des réparations ; on entretient ſeulement les fortifications des paſſages les plus foibles, le reſte tombe en ruine. On voit par l'hiſtoire, qu'on a tort d'attribuer tout ce grand ouvrage à l'empereur TSIN-CHI-HOANG-TI. *Éditeur.*

donna ; mais les alliés la perdirent, & furent obligés d'abandonner leur conquête aux troupes de Tſin, qui s'en emparèrent. Les Tſin victorieux fondirent ſur les terres de Ouei, & enlevèrent Tchao-kou (1), place importante. AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 241. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Tchu-yng, un des principaux du conſeil de Tchou, à la nouvelle de la priſe de cette ville, voyant la principauté de Ouei ſur ſon déclin, & que tant de conquêtes des Tſin mettoient les états de Tchou à découvert, conſeilla à ſon maître de transférer ſa cour à Cheou-tchun (2). Le prince ſuivit ce conſeil.

TSIN-CHI-HOANG-TI avoit d'autres vues que celles de tirer vengeance de la ligue que le prince de Tchou avoit faite contre lui. Toujours occupé de ſon grand deſſein, il porta la guerre l'année ſuivante dans la principauté de Ouei, & ſe ſaiſit du pays de Ki. Les campagnes d'enſuite, continuant ſes conquêtes, il s'empara encore des villes de Ouan (3) & de Pou (4) ; mais l'incident d'une révolte, dans ſes propres états, en ſuſpendit la rapidité. 240. 239. 238.

Lorſque TSIN-CHI-HOANG-TI prit poſſeſſion des états de Tſin, il étoit fort jeune, & ſa mère encore à la fleur de ſon âge. Cette princeſſe avoit conçu une violente paſſion pour Ouen-ſin, prince de la famille régnante, qui de ſon côté avoit beaucoup d'amour pour elle. La grande jeuneſſe de TSIN-CHI-HOANG-TI les raſſuroit ſur le ſecret de leur commerce ; cependant, comme les lumières & la vigilance de ce prince croiſ-

(1) Ouei-kiun-fou dans le Ho-nan.
(2) Cheou-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.
(3) Ouan-kiu-hien de Ping-yang-fou.
(4) Sie-tcheou de Ping-yang-fou du Chan-ſi.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
238.
Tſin-chi-hoang-ti.

ſoient avec l'âge, ces deux amans craignirent d'être découverts.

Oüen-ſin avoit un jeune domeſtique, nommé Lao-ngai, que la princeſſe affectionnoit : comme il n'avoit point encore de barbe, elle imagina de le faire paſſer pour eunuque, & de le prendre à ſon ſervice, afin que ſi ſes familiarités avec le prince venoient à tranſpirer, elle pût les rejetter ſur le prétendu eunuque : mais cette princeſſe ne tarda pas à prendre beaucoup de goût pour ſon nouveau page ; elle en eut deux enfans, dont la naiſſance fut cachée avec ſoin.

Lao-ngai, d'un eſprit vif & délié, avoit captivé les bonnes graces de TSIN-CHI-HOANG-TI ; rien ne ſe faiſoit plus que par ſon canal. Cependant, la neuvième année du règne de ce prince, & la vingt-deuxième de ſon âge, un de ſes courtiſans oſa dévoiler le myſtère du faux eunuque. TSIN-CHI-HOANG-TI, convaincu par des preuves, donna ordre de l'arrêter, pour être jugé par le tribunal des crimes, ſuivant la rigueur des loix.

Lao-ngai prévint le coup par la fuite ; mais s'étant ſaiſi du ſceau du prince, il s'en ſervit pour lever des troupes & tirer de pluſieurs places les garniſons, à la tête deſquelles il leva l'étendard de la révolte.

Le prince de Tſin envoya contre lui ſes meilleures troupes, que Lao-ngai eut la hardieſſe d'attendre, & même d'attaquer le premier ; mais comme il n'avoit aucune expérience, il fut battu, fait priſonnier & conduit dans les priſons publiques. Ce fut alors qu'on découvrit qu'il avoit eu deux enfans de la princeſſe.

TSIN-CHI-HOANG-TI, au déſeſpoir de l'infamie de ſa mère, fit chercher ces deux enfans & les fit mourir. Il punit du dernier ſupplice Lao-ngai, en éteignit la race par la mort de plus

de

de cent personnes, & relégua la princesse sa mère dans le palais de Fou-yang, avec défense, sous peine de la vie, de lui faire aucune représentation à son sujet. Plusieurs personnes ayant transgressé cet ordre, il leur en coûta la vie. Il en fit mourir jusqu'à vingt-sept; fit couper les pieds & les mains à quelques autres, & les fit jetter au bas des dégrés du palais, afin qu'ils servissent d'exemple.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 238. *Tsin-chi-hoang-ti.*

Malgré cette sévérité barbare, un étranger, de la principauté de Tsi, appellé Mao-tsiao, osa lui demander audience, & lui faire des remontrances sur cette sanglante exécution; TSIN-CHI-HOANG-TI, qui ne s'attendoit pas que personne fût tenté d'en ouvrir la bouche, entra dans une terrible colère, prit son épée, & tout écumant de rage, il auroit percé Mao-tsiao, si la manche de son habit n'eût paré le coup. La tranquillité & le sang-froid de Mao-tsiao éteignirent la colère du prince, comme l'eau qu'on jette sur le feu. Le philosophe, sans se troubler, s'avança gravement, & après avoir fait de profondes révérences, il lui parla en ces termes :

« On dit ordinairement *qu'il n'y a aucun homme qui puisse* » *éviter la mort, ni aucun royaume qui ne doive finir un jour.* Vou- » loir éviter la mort, c'est ne pas savoir ce que c'est que vivre; » prétendre éternifer la royauté dans sa famille, c'est ignorer » ce que c'est que régner; vivre & mourir, subsister & se » perdre; voilà, prince, ce dont je desirois vous entretenir, je » ne sais si vous voudrez m'écouter. Pourquoi non? répondit » TSIN-CHI-HOANG-TI.

» Sans doute, prince, continua Mao-tsiao, que vous ne » savez pas combien quelques-unes de vos actions sont blâma- » bles, & combien vous avez passé les bornes. Vous avez fait » mourir cruellement deux de vos frères; votre mère exilée,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
238.
Tsin-chi-hoang-ti.

» le supplice injuste & barbare de plusieurs sages, dont tout le » crime étoit d'avoir trop à cœur votre gloire & le bien de » vos états : voilà des actions semblables à celles qu'on rap- » porte de Kié & de Cheou-sin. Si elles viennent à être con- » nues, & que, comme le bruit des tuiles d'une maison qui » s'écroule, elles se fassent entendre dans tout l'empire ; je le » dis, prince, & je le dis saisi de crainte pour votre personne, » ce ne sont point là les actions d'un souverain qui sait vivre » & mourir, que de posséder un royaume & de le perdre : » voilà ce que j'avois à vous dire ».

TSIN-CHI-HOANG-TI témoigna sa satisfaction à Mao-tsiao, & promit de changer de conduite. Pour preuve de sa sincérité, il le nomma un des premiers membres de son conseil, & ordonna qu'on disposât tout avec magnificence pour aller chercher la princesse sa mère.

Cette même année, il arriva à la cour de Tchou un événement presqu'aussi tragique que celui qui venoit de se passer à Hien-yang. Kao-lie-ouang, prince de Tchou, déja avancé en âge n'avoit point d'enfans, quoiqu'il eût prit plusieurs femmes. Li-yuen, la première en tête, forma le projet de lui donner un héritier par supercherie.

Pour en venir à bout, elle maria à Tchun-chin, prince de la famille règnante & général des troupes, une de ses sœurs, qui devint bientôt enceinte & en avertit Li-yuen. Cette princesse instruisit sa sœur du rôle qu'elle devoit jouer.

De retour auprès de son mari, elle lui représenta que son crédit tomberoit, si l'un des frères du prince venoit à lui succéder ; qu'il devoit se souvenir des mortifications qu'il en avoit déja essuyées : au lieu qu'en se prêtant aux vues de Li-yuen, & en consentant qu'elle passât au rang des femmes de Kao-lie-

ouang, si elle accouchoit d'un prince, qui deviendroit l'héritier de Tchou, ce prince étant son fils, il conserveroit ses dignités & sa puissance. Tchun-chin, plus guidé par l'ambition que par l'amour, fut lui-même offrir sa femme à Kao-lie-ouang. Peu de temps après elle déclara qu'elle étoit enceinte. Cette nouvelle causa une joie universelle, qui augmenta encore, lorsqu'au bout du terme elle accoucha d'un fils. Kao-lie-ouang, hors de lui-même, le nomma héritier de ses états, & sa mère princesse de Tchou. Ce qui se fit avec beaucoup d'appareil & au milieu des réjouissances publiques.

Li-yuen, qui n'avoit ménagé cette intrigue que par un esprit d'ambition, sut si bien profiter de la gloire de sa sœur, d'avoir donné un héritier à Kao-lie-ouang, qu'il lui fut aisé, sous ses auspices, de s'emparer du gouvernement. Il sembloit alors qu'elle n'avoit plus rien à desirer, lorsqu'elle vint à craindre que le prince Tchun-chin ne gâtât toute l'affaire en revèlant le secret; afin de se mettre l'esprit en repos, elle résolut de s'en défaire.

Tchu-yng, ami de Tchun-chin, qui avoit la liberté d'entrer au palais quand il le vouloit, eut vent du dessein de Li-yuen. Kao-lie-ouang étant tombé malade dans ces entrefaites, Tchu-yng acquit plus de certitude du complot. Il avertit son ami que Li-yuen étoit son ennemie secrette, & quoiqu'elle n'eût pas les troupes à sa dévotion, qu'elle entretenoit un grand nombre de scélérats pour s'en servir lorsqu'elle voudroit s'emparer de toute l'autorité. Il conseilloit à Tchun-chin de le nommer capitaine des gardes, pour être à portée de lui rendre service & de punir Li-yuen, si elle osoit attenter à ses jours.

Tchun-chin n'en voulut point croire son ami, & se persuada que c'étoient des faux bruits, imaginés pour le brouiller

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 238. *Tsin-chi-hoang-ti.*

avec Li-yuen. Tchu-yng, consterné de son aveuglement, craignant pour lui-même, jugea à propos de se mettre en sûreté par la fuite.

Cependant la maladie de Kao-lie-ouang empiroit chaque jour; il mourut effectivement dix-sept jours après. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, Li-yuen pensa à exécuter son dessein; elle aposta les scélérats, qu'elle avoit à sa solde, à la porte du palais appellée *Ki-men*, par où les grands entroient, & envoya prier Tchun-chin de s'y rendre.

Tchun-chin, ignorant la mort du prince, s'y rendit, sans la moindre précaution, par la porte *Ki-men;* mais à peine fut-il entré, que les satellites de Li-yuen le poignardèrent, & coururent à la maison de ce général faire main-basse sur toute sa famille.

Li-yuen apprit cette nouvelle avec une joie, qui surprit tous ceux qui étoient avec elle. Elle fit assembler les grands, & leur fit reconnoître le fils de sa sœur pour légitime prince de Tchou, sous le nom de Yeou-ouang.

237.

Le désordre arrivé dans la famille de TSIN-CHI-HOANG-TI, & qu'on avoit eu grand soin de lui cacher si long-temps, lui fit soupçonner que quelque prince étranger l'avoit peut-être excité sous-main, pour le rendre odieux à ses sujets & les porter à la révolte.

Ce qui le confirmoit dans ce soupçon, c'est que Liu-pou-ouei, ce riche négociant, que son père avoit élevé à la qualité de prince lorsqu'il monta sur le trône, par reconnoissance du service qu'il lui avoit rendu, en lui procurant la mère de TSIN-CHI-HOANG-TI, avoit toujours été bien avec cette princesse, sans lui donner jamais le moindre avis de ses désordres, & que lui, la princesse & Lao-ngai, le prétendu eunuque, étoient tous trois de la principauté de Tchao.

Dans cette perplexité, il n'osa ni faire le procès à Liu-pou-ouei, ni examiner sa conduite, de peur d'être obligé de faire mourir un homme, qu'il pouvoit soupçonner d'être réellement son père. Il n'osa pas non plus chasser de ses états celui à qui il avoit l'obligation d'être l'héritier de Tsin, & d'avoir succédé à Tchuang-siang-ouang qu'il reconnoissoit pour son père. Il se contenta donc de lui faire dire de se retirer dans sa principauté.

TSIN-CHI-HOANG-TI, après avoir donné cet ordre, tint un conseil extraordinaire, composé des seuls princes de sa famille, dans lequel il exposa ses soupçons contre les étrangers qui s'étoient fixés à sa cour. Comme ils étoient presque tous des personnages de considération & de mérite, ce prince témoigna la méfiance où il étoit qu'ils ne lui tendissent des piéges, & ne travaillassent sourdement pour les intérêts de leurs princes naturels, en conséquence de quoi il conclut à ce qu'on les renvoyât tous dans leur pays. Le conseil approuva cet avis; TSIN-CHI-HOANG-TI en fit faire une recherche exacte, & leur ordonna de sortir de ses états.

Li-ssé, qui possédoit un des premiers emplois à la cour de Tsin, étoit du pays de Tchou, & se trouvoit par conséquent du nombre des proscrits; il ne put souffrir patiemment l'affront qu'on faisoit aux étrangers. Comme il étoit sur le point de partir, il fit remettre à TSIN-CHI-HOANG-TI le placet suivant:

« Mou-kong, un des plus grands princes qu'aient eu les » *TSIN*, sur ce que la renommée publioit de Yeou-yu, le fit » venir du pays des Tartares, sa patrie, & par ses sages conseils, » il se rendit maître des pays de Pé-li-hi & de Ouan; il invita » Kien-chou de la principauté de Song, Poei-pao & Kong-sun-» tchi de celle de Tçin, & avec le secours de ces habiles gens

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 237. *Tsin-chi-hoang-ti.*

» il soumit, à son obéissance, vingt provinces des Tartares » occidentaux.

» Hiao-kong, ce grand prince, employa les talens de Chang-» yang à se concilier l'amitié des princes de l'empire, & à pro-» fiter de ce temps de paix pour se fortifier. Hoei-ouang ne » s'est fait tant de réputation, que parce que Tchang-y, par » son habileté, détruisit la fameuse ligue de six princes contre » lui, & les engagea même à le servir.

» Qui a rendu Tchao-siang-ouang si puissant & si redouta-» ble? n'est-ce pas Fan-tsiu? Après tous ces exemples, peut-on » dire que les étrangers sont nuisibles ou inutiles à vos états? » Je n'examine point s'il est maintenant avantageux de les » chasser ou de les retenir; tout ce que je puis dire, c'est qu'en » les chassant, vous vous privez d'un grand secours, & que » vous en fournissez aux autres princes, jaloux de votre gloire » & de votre puissance. En déshonorant ces étrangers, vous » vous en faites des ennemis; vous leur mettez les armes à la » main; vous les animez à servir leurs princes contre vos inté-» rêts: voilà, prince, ce que mon zèle pour votre service & pour » votre honneur m'engage de vous représenter, en vous exhor-» tant d'y faire la plus sérieuse attention ».

TSIN-CHI-HOANG-TÌ n'eut pas plutôt achevé la lecture de ce placet, qu'il révoqua les ordres qu'il avoit donnés, & invita les étrangers à rester. Il rendit à Li-ssé son emploi, en le traitant avec toute la distinction que son zèle méritoit.

236.

Quoique ce prince eut rappellé sa mère de son exil, il ne pouvoit cependant oublier le déshonneur qu'elle lui avoit fait. Il lui étoit d'autant plus sensible, que ceux qui doutoient qu'il fût fils de Tchuang-siang-ouang, se prévaloient de la conduite de cette princesse pour appuyer ce soupçon. TSIN-CHI-HOANG-

TI en conçut tant de haine contre Tchao, que la première guerre qu'il entreprit, après cette aventure, fut contre cet état, à qui il enleva, dans une première campagne, neuf de ses places. 236. *Tsin-chi-hoang-ti.*

Cette campagne finie, il apprit que Liu-pou-ouei, exilé dans ses terres, recevoit sans cesse des couriers des grands. Comme il craignoit que ce commerce ne cachât quelque dessein nuisible à ses intérêts, il lui écrivit cette lettre: 235. « Dites-moi quel » service important vous avez rendu à l'état pour posséder dans » le Ho-nan un pays de cent mille familles? & quelle alliance » vous avez avec la famille des *Tsin* pour porter le titre de » prince? Cet ordre reçu, retirez-vous dans le pays de Tcho » & vivez-y en paix ». Liu-pou-ouei se crut perdu; dans cette crainte, il prit du poison & termina ainsi ses jours.

L'année suivante, TSIN-CHI-HOANG-TI continua la guerre contre Tchao, dont il défit les troupes & tua leur général 234. Ho-tché; mais le prince de Tchao ayant donné le généralat à Li-mou, celui-ci battit les Tsin à plates coutures auprès de Y-ngan (1), & obligea leur armée de se retirer fort en désordre & de finir ainsi cette campagne. Mais la suivante, l'armée de Tsin, après avoit été considérablement recrutée, s'empara 233. de Y-ngan, de Ping-yang (2) & de Ou-tching (3), trois des plus importantes places des états de Tchao. Par ces conquêtes, TSIN-CHI-HOANG-TI se vit maître des pays de Hen-mong & de Pou-ou.

Ngan-ouang, prince de Han, voyant le progrès des armes 232.

---

(1) Kao-tching-hien de Tchin-ting-fou du Pé-tché-li.

(2) Ping-yang, à cinquante *ly* sud-est de Ouei-hien de Tai-ming-fou de la même province.

(3) Ou-tching-hien de Tong-chang-fou du Chan-tong.

Avant l'Ere Chrétienne.

232.
Tsin-chi-hoang-ti.

de Tſin, jugea qu'il faudroit un jour le reconnoître pour ſon maître, & que s'il ſe ſoumettoit de ſon plein-gré, ſa condition en ſeroit meilleure. Dans cette penſée, il lui envoya un de ſes premiers officiers lui offrir de ſe reconnoître ſon tributaire & ſon ſujet.

TSIN-CHI-HOANG-TI reçut cet envoyé aſſez froidement & le renvoya ſans réponſe, ce qui fit juger à Ngan-ouang qu'il demandoit peut-être le territoire de Nan-yang, & il le lui offrit. Le prince de Tſin, qui ambitionnoit davantage, fit marcher ſes troupes du côté de la principauté de Han, & fondit deſſus à l'improviſte. Le prince, dans la ſécurité que ſes démarches de ſoumiſſion lui donnoient, perdit ſes états & fut fait priſonnier. TSIN-CHI-HOANG-TI le mit au rang du peuple, & éteignit ainſi cette principauté, qu'il réduiſit dès-lors en province ſous le nom de Yng-tchuen.

231.

TSIN-CHI-HOANG-TI avoit cependant bien plus à cœur d'éteindre la principauté de Tchao; il n'y voyoit d'obſtacle que l'habileté du général Li-mou, qui avoit ſi maltraité ſes troupes à la journée de Y-ngan : ainſi, avant d'y envoyer une nouvelle armée, il tâcha de perdre ce général dans l'eſprit de Yeou-mou-ouang, ſon prince, par le moyen de Kou-kai, un de ſes favoris, qu'il corrompit par une ſomme d'argent.

229.

Kou-kai, ſans talens & ſans honneur, avoit une ame baſſe & vénale. Li-mou, à la vérité, étoit un excellent officier, rempli de capacité & de bravoure, mais trop prévenu de ſon mérite, ſur-tout entêté & peu docile. Kou-kai ſe ſervit de ces défauts pour le perdre.

Il fit courir le bruit que Li-mou vouloit ſe révolter, & rendit la choſe ſi vraiſemblable à Yeou-mou-ouang, que ce prince donna ordre à Tchao-tſong & à Yen-tſiu, d'aller prendre le commandement

dement des troupes à sa place, & de le tuer s'il faisoit la moindre résistance.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 229. *Tsin-chi-hoang-ti.*

Li-mou n'avoit point été prévenu de ce changement, il refusa d'obéir, & prétendit qu'on devoit auparavant lui faire son procès dans les formes; alors Tchao-tsong & Yen-tsiu exécutèrent les ordres qu'ils avoient reçus, & lui firent casser la tête par leurs gens.

TSIN-CHI-HOANG-TI apprenant le succès de la fourberie du traître Kou-kai, envoya aussi-tôt contre Tchao une forte armée, qui après en avoir battu les troupes, marcha droit à Han-tan la capitale, où étoit alors Yeou-mou-ouang, & l'investit. Le siége fut poussé avec tant de vivacité, qu'en peu de jours la place fut emportée; Yeou-mou-ouang & toute sa famille furent faits prisonniers & envoyés à TSIN-CHI-HOANG-TI, qui les fit tous mourir indistinctement, pour venger le déshonneur que sa mère lui avoit fait, comme si son crime eût pu être effacé par le sang de tant de victimes innocentes. Ainsi périt la principauté de Tchao. 228.

Au milieu des réjouissances qu'on fit à l'occasion de cette conquête, TSIN-CHI-HOANG-TI courut le plus grand risque pour sa vie. Le prince Tan, héritier de la principauté de Yen, avoit été autrefois en ôtage auprès du prince de Tchao; il étoit alors dans les bonnes graces de TSIN-CHI-HOANG-TI, ce qui l'engagea à demander au prince son père, d'aller demeurer en la même qualité à la cour de Tsin. 227.

Soit inconstance, soit raison d'intérêt, TSIN-CHI-HOANG-TI ne lui fit plus le même accueil, & ne lui rendoit pas les honneurs dûs à son rang. Un jour même le prince de Tsin le traita avec mépris. Tan en fut si piqué, qu'il résolut de s'en venger. Dans ce dessein, il se sauva de la cour de Tsin, & se

Avant l'Ere Chrétienne. 227. *Tsin-chi-hoang-ti.*

retira dans les états de son père. Fan-yu-ki, un des officiers généraux de Tsin, vint l'y joindre, pour se soustraire au châtiment que méritoit un crime qu'il avoit commis. Le prince Tan lui donna une maison & lui assigna des revenus.

Ce prince, tout entier à son ressentiment, invita King-kou de la principauté de Ouei, ennemi juré de TSIN-CHI-HOANG-TI, à se rendre à la cour de Yen, & accompagna cette invitation de riches présens. King-kou ne put s'y refuser.

Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, Tan lui peignit la tyrannie & l'ambition du prince de Tsin, qui venoit de détruire deux puissantes principautés, Han & Tchao, dont il avoit fait inhumainement mourir les souverains avec leurs familles. Il lui dit » que le même sort menaçoit Yen ; qu'on ne pouvoit éviter ce coup, qu'en trouvant un homme déterminé à se sacrifier pour le bien de l'empire, qui intimidât le tyran au point de le forcer à laisser les autres princes en paix, & à leur restituer les terres qu'il leur avoit enlevées ; ou bien de le punir de tant de forfaits en lui donnant la mort. « Cette commission » est digne de vous, ajouta le prince, vous mériterez le titre » glorieux de libérateur de l'empire, & vous rendrez votre » nom immortel ».

King-kou, échauffé par l'enthousiasme que le prince lui communiquoit, accepta cette dangereuse commission ; mais craignant de n'avoir pas un libre accès auprès de TSIN-CHI-HOANG-TI, il imagina que s'il lui portoit la tête de Fan-yu-ki, qu'il avoit mise à prix, les portes lui seroient ouvertes. Il proposa cet expédient au prince Tan, qui ne put consentir à sacrifier un homme qui étoit venu se jetter entre ses bras comme dans un asyle sacré. King-kou n'insista point ; mais il fut trouver Fan-yu-ki lui-même, & lui dit : « Vous voyez combien vous

» êtes déchu du crédit & du rang que vous aviez autrefois. » Un homme de cœur n'est pas fait pour vivre dans la crainte » & dans l'humiliation. Quelles ressources, quels honneurs » pouvez-vous espérer ici? Le prince de Tsin a exterminé toute » votre famile, & il promet de donner mille livres pesant d'or, » avec une ville de dix mille familles, à quiconque lui por- » tera votre tête, & vous êtes dans l'impuissance de vous ven- » ger »! Fan-yu-ki poussant un grand soupir, King-kou con-tinua: « Si je pouvois porter votre tête au prince de Tsin, je » la lui présenterois d'une main, & de l'autre je lui enfonce- » rois le poignard dans le sein: sa mort vous vengeroit de la » cruauté qu'il a exercée envers votre père, votre mère & » toute votre famille, & je sauverois les états de Yen qui sont » en danger de tomber sous sa tyrannie ».

Fan-yu-ki, le regard sombre & farouche, s'écria: « Je ne » respire que la vengeance, & je n'ai point de repos! Je ne » puis l'obtenir & je vis encore »! A ces mots il se coupe le col & tombe aux pieds de King-kou, qui l'acheve & emporte sa tête. A cette vue, le prince Tan versa des larmes, & rendit à l'infortuné Fan-yu-ki les derniers devoirs, selon le rang qu'il avoit tenu.

King-kou partit pour la cour de Tsin, avec la tête de ce général. Il se munit d'un poignard à l'épreuve, qu'il trempa dans du poison, afin que si le coup portoit à faux, la blessure en fût mortelle. Il parvint, sans difficulté, auprès de TSIN-CHI-HOANG-TI, & tout en lui présentant la tête de Fan-yu-ki, il voulut tirer son poignard; mais au mouvement qu'il fit, le prince se leva brusquement & s'enfuit. King-kou le poursuivit. Le prince, armé de son sabre, lui porta au hazard un revers, qui lui coupa la jambe & le fit tomber.

227.

Tsin-chi-hoang-ti.

Cet homme, furieux d'avoir manqué son coup, lança son poignard contre le prince, qui fut assez heureux pour l'éviter. On l'arrêta, & ce malheureux finit sa vie dans les tourmens & les supplices les plus cruels.

TSIN-CHI-HOANG-TI ayant découvert, par une lettre qu'on lui trouva, qu'il avoit été sollicité par le prince Tan, fut outré de colère, & fit marcher ses troupes contre les états de Yen. Le prince de Yen, sans se troubler, rassembla toutes ses forces, & s'avança au devant de l'armée de Tsin, qu'il rencontra à l'ouest de la rivière Y-choui (1). Les généraux de Tsin, qui avoient des ordres terribles, se disposèrent aussi-tôt à attaquer l'armée de Yen; ils lui passèrent sur le ventre, & furent mettre le siége devant la ville de Ki. Hi-ouang, prince de Yen, pour éviter de

226.

tomber entre les mains des ennemis, se sauva dans le Leao-tong, & pour appaiser TSIN-CHI-HOANG-TI, il fit couper la tête à son fils, le prince Tan, & la lui envoya. Le prince de Tsin rappella ses troupes, mais ce ne fut que pour rentrer bientôt dans cette principauté.

225.

Ouang-pen, général de Tsin, & fils du célèbre Ouang-tsieng, de retour des états de Yen, eut ordre de ne point revenir à la cour, mais d'aller assiéger Kia-ouang, prince de Ouei, dans sa capitale. Ce général fit creuser un grand canal, qui conduisit les eaux du Hoang-ho dans la ville, qu'elles inondèrent de telle sorte, que Kia-ouang, pour n'y pas périr, se vit contraint de se soumettre. Ouang-pen le fit conduire, avec sa famille, sous une escorte sûre, à Hien-yang, où TSIN-CHI-HOANG-TI les fit tous mourir, & détruisit la principauté de Ouei, dont il ne fut pas difficile à Ouang-pen de se rendre maître.

(1) Au nord de Ngan-tcheou de Pao-ting-fou du Pé-tché-li.

Tsin-chi-hoang-ti.

TSIN-CHI-HOANG-TI, voyant que tout lui réussissoit, entreprit de réduire le prince de Tchou, & demanda à Li-sin, un de ses meilleurs généraux, combien il vouloit de troupes pour y réussir. « Je ne vous demande, lui dit-il, qu'une armée de » deux cens mille hommes, & je vous réponds du succès ». TSIN-CHI-HOANG-TI ne répliqua rien; mais ayant fait venir le vieux général Ouang-tsien, il lui fit la même question.

« L'entreprise, lui répondit Ouang-tsien, n'est pas de peu » de conséquence, & à moins de six cens mille hommes, je ne » crois pas qu'on puisse en venir à bout ». TSIN-CHI-HOANG-TI surpris : « Tu radotes bon vieillard, lui dit-il, je vois bien » que ton esprit a baissé ». Il revint donc à Li-sin, auquel il donna Mong-tien pour lieutenant, avec deux cens mille hommes sous leurs ordres, & les envoya porter la guerre dans les états de Tchou. Ouang-tsien fut si sensible à la réponse de son maître, qu'il s'en retourna à Ping-yang (1).

Les deux généraux divisèrent leur armée en deux corps, qui devoient se rejoindre à Tching-fou (2). Li-sin rencontra d'abord un détachement des troupes de Tchou qu'il battit, & s'avançant ensuite vers Tching-fou, comme on étoit convenu, il y joignit la division de Mong-tien, & ils furent ensemble chercher l'armée des ennemis qui s'approchoit.

En effet, elle parut deux jours après en bon ordre, & chargea brusquement les troupes de Tsin. Li-sin & Mong-tien soutinrent le choc avec toute la bravoure possible; mais comme l'attaque avoit été fort vive, les premiers rangs plièrent, & le désordre se mit dans leur armée. Ils laissèrent plus de quarante

(1) A soixante-dix *ly* nord-est de Fou-ping-hien de Si-ngan-fou.

(2) A soixante-dix *ly* sud-est de Po-hien de Fong-yang-fou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

225.

Tsin-chi-hoang-ti.

mille hommes des leurs sur la place, du nombre desquels étoient sept officiers généraux. Ils perdirent encore beaucoup de monde dans leur fuite, ayant été poursuivis pendant trois jours & trois nuits sans relâche, & repoussés jusque dans leur pays.

224.

TSIN-CHI-HOANG-TI, désespéré d'une défaite aussi complette, fut trouver Ouang-tsien, & reconnut le tort qu'il avoit de ne pas s'en être rapporté à son expérience; il lui dit qu'il falloit absolument qu'il vînt rétablir l'honneur de ses armes.

« Ma maladie, lui répondit Ouang-tsien, a beaucoup diminué mes forces, je n'ai plus de tête, je suis vieux, je ne sais plus ce que je dis; mais cependant, si vous n'avez personne, & que vous soyez réduit à vous servir de moi, je vous déclare qu'il me faut absolument six cens mille hommes, sans quoi je ne puis rien faire ». TSIN-CHI-HOANG-TI en fit sur le champ expédier l'ordre.

Ouang-tsien, avec cette formidable armée, entra dans les états de Tchou, & pénétra, sans aucune opposition, jusqu'à Ping-yu (1). Le prince de Tchou, instruit par ses espions que ces grands préparatifs de guerre étoient contre lui, avoit rassemblé ses forces, résolu de tout risquer pour conserver son royaume.

Ouang-tsien que TSIN-CHI-HOANG-TI avoit eu soin de fournir abondamment de vivres, ne voulut point confier ses espérances au sort d'une bataille; il se tint dans son camp, s'y fortifia afin de mettre les ennemis dans la nécessité de ruiner leur pays par leurs propres troupes, dont le nombre égaloit les siennes.

(1) Ju-ning-fou dans le Ho-nan.

Hiang-yen, général de Tchou, qui n'avoit pas prévu que l'armée de Tſin demeurât ſi long-temps ſans vouloir combattre, fit inſulter leur camp, pendant pluſieurs jours, ſans aucun ſuccès. Comme les vivres commençoient à lui manquer, il étoit obligé de faire eſcorter, par de gros détachemens, les convois qui lui venoient de fort loin.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 224. *Tſin-chi-hoang-ti.*

Après s'être dégarni auſſi fort, Hiang-yen fit faire un mouvement à ſes troupes, ſi mal à propos, que Ouang-tſien en profita pour le charger, & le combat étant inſenſiblement devenu général, l'armée de Tchou fut obligée de céder le terrein à celle de Tſin, & de ſe retirer à la hâte du côté de Ki-nan.

Ouang-tſien le ſuivit à la piſte. Hiang-yen fit ferme, ſe battit en grand capitaine, & auroit remporté la victoire, s'il n'avoit été tué dans le temps que les troupes de Tſin commençoient à plier; mais ſa mort répandit une ſi grande conſternation dans ſon armée, que chacun ne penſa qu'à fuir & à ſe mettre en ſûreté.

Après cette victoire, le général de Tſin entra dans Ki-nan, ſans coup férir; il y mit une bonne garniſon pour s'en aſſurer, & marchant droit à Cheou-tchun, où les princes de Tchou avoient tranſporté leur cour, il s'en rendit maître. Ouang-tſien ſe ſaiſit de Yeou-ouang, qui n'avoit que ſept à huit ans, l'envoya avec toute ſa famille à Hien-yang, & ſoumit ſans peine le reſte de la principauté.

223.

Ouang-tſien ſe comporta avec tant de modération, de prudence & de bravoure dans toute cette expédition, qu'à la bataille de Ki-nan près, qui fut ſanglante, il y eut fort peu de ſang répandu.

Pendant que ce général étoit occupé à parcourir le Kiang-

222.

Avant l'Ere Chrétienne. 222. *Tſin-chi-hoang-ti.*

nan, le Pé-yuei & le Houei-ki, Ouang-pen s'empara de ſon côté de toute la principauté de Yen. TSIN-CHI-HOANG-TI en fit mourir le prince avec ſa famille, pour ſe venger de l'entrepriſe du prince Tan contre ſa vie. Ainſi, à cette vingt-cinquième année du règne de TSIN-CHI-HOANG-TI, dans la principauté de Tſin, ce prince ſe vit maître de tout l'empire, à l'exception des états de Tſi, & il prit dès-lors, à juſte titre, le nom d'empereur de Chine.

221.

Les états de Tſi étoient ſitués de manière qu'ils avoient d'un côté la mer qui les mettoit en ſûreté, & de l'autre ils étoient défendus par les principautés de Yen, de Tchao & de Tchou. Cette poſition les avoit juſque-là garantis des incurſions des princes de Tſin.

Kiun-ouang, père de Kien-ouang, avoit voulu laiſſer à ſon fils des inſtructions pour conſerver ſes états; mais la mort le prévint, & on peut attribuer à cet événement la cauſe de la ruine de ſon fils & des autres princes.

Après ſa mort, Kien-ouang eut Heou-ching pour miniſtre, que la cour de Tſin corrompit à force d'argent, afin qu'il détournât le prince de Tſi de ſe joindre aux autres, pour s'oppoſer aux entrepriſes de TSIN-CHI-HOANG-TI.

Lorſque Kien-ouang vit tous les autres princes tombés, & ſes états ouverts de tous côtés, il reconnut le tort qu'il avoit de ne s'être pas lié avec eux. Comme il ne pouvoit plus éviter de ſubir le joug, il chercha à conſerver au moins ſa famille, en ſe mettant à la diſcrétion du vainqueur.

Le gouverneur de Jong-men, rempli d'honneur & de réſolution, voulut inſpirer plus de courage à ſon maître. Il accourut pour l'empêcher de conſommer cette ſoumiſſion humiliante; mais il eut beau lui repréſenter que les vieux officiers

de

de Ouei, de Han & de Tchao étoient prêts à se ranger sous ses drapeaux, & que le chemin de l'empire lui étoit encore ouvert. Kien-ouang intimidé par l'approche des troupes de Tsin, se soumit à Ouang-pen qui les commandoit. Ce prince, suivi de toute sa famille, dépouillant les marques de sa dignité, se présenta à ce général dans la posture de suppliant, & lui remit ses états. Ouang-pen le reçut avec les honneurs dûs à sa naissance, & le conduisit à Hien-yang. TSIN-CHI-HOANG-TI le relégua, avec sa famille, dans un désert, où ils périrent tous de faim & de misère.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 221. *Tsin-chi-hoang-ti.*

L'orgueil de tant de victoires, & sa puissance accrue par la destruction de tant de principautés, persuadèrent à TSIN-CHI-HOANG-TI, alors dans la vingt-sixième année de son règne, qu'on devoit l'élever au-dessus de Fou-hi, de Chin-nong, de Hoang-ti, & que son habileté effaçoit la sagesse de Yao, de Chun, de Yu, de Ouen-ouang & de Ou-ouang même. Il quitta le nom de Tching-ouang, qu'il portoit comme prince de Tsin, & prit celui de *CHI-HOANG-TI*, c'est-à-dire, *le premier souverain empereur*, sous lequel l'histoire a cru devoir le faire connoître.

Pour rendre ce nom immortel, il ordonna que ses successeurs à l'empire ne le changeroient point, malgré la coutume introduite depuis long-temps. Il voulut qu'après lui les empereurs fussent seulement distingués par l'ordre numérique; tels que *EULH-CHI-HOANG-TI*, ou *HOANG-TI II*; *SAN-CHI-HOANG-TI*, *HOANG-TI III*; *SSÉ-CHI-HOANG-TI*, *HOANG-TI IV*, ainsi de suite jusqu'à dix mille générations, ou, pour mieux dire, à l'infini.

Il voulut encore qu'il y eût des termes affectés à lui seul pour exprimer ses paroles & ses ordres, prétendant qu'on ne devoit pas rendre les actions d'un aussi grand prince que lui par des

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
221.
Tsin-chi-hoang-ti.

expressions communes à tout le monde ; ainsi il se fit un langage à part. Par exemple, *Tchi*, *agir*, *faire*, étoit le signe de ses paroles ; *Tchao*, qui signifie *instruire*, exprimoit ses ordres, voulant marquer par-là qu'un prince ne parle à ses sujets que pour les instruire. Cependant, afin d'avertir les empereurs de ne pas trop s'enorgueillir de leur rang, il affecta, en parlant de lui-même, d'employer *Tchin*, qui signifie le *surplus*, comme qui diroit le *surplus dans l'empire.* L'origine de ce titre modeste, qui s'est conservé jusqu'à nos jours, remonte à ce prince, de même que les deux autres expressions consacrées aux paroles & aux ordres des empereurs.

Les Chinois ont toujours regardé l'astronomie comme un des points principaux du gouvernement : elle étoit depuis long-temps fort négligée ; l'empereur TSIN-CHI-HOANG-TI entreprit de la rétablir. Il en confia le soin à Tseou-yen, originaire du royaume de Tsi, qu'il fit président de ce tribunal.

Ce nouveau président changea le commencement de l'année, qu'il mit à la lune qui précédoit le solstice d'hiver, & détermina que la couleur noire seroit celle de la maison impériale des *TSIN* ; que les habits & les bonnets de ceux qui serviroient l'empereur ; que les drapeaux, les étendards, & enfin tout ce qui avoit rapport à la famille impériale, seroient de la même couleur : l'ordre en fut publié dans tout l'empire.

Le ministre Ouang-ouen & plusieurs grands pensoient qu'il seroit avantageux à l'empereur d'établir dans les états de Yen, de Tsi, de Tchao & de Tchou des princes de sa famille, afin d'y maintenir les peuples dans l'obéissance. Le conseil, chargé d'examiner cette affaire importante, rendit cette décision :

« Ouen-ouang & Ou-ouang, de la dynastie des *TCHEOU*,
» établirent leurs fils & leurs frères princes de différentes pro-
» vinces, pour maintenir les peuples dans l'obéissance & la

» soumission; mais dans la suite les liens de la parenté s'affoi-
» blissant, l'envie, la jalousie & l'inimitié s'accrurent à un tel
» point entre eux, qu'ils se déchirèrent par des guerres conti-
» nuelles, que les empereurs n'ont jamais pu voir finir.

» Maintenant que l'empire est réuni sous le glorieux gou-
» vernement de Votre Majesté, l'avis de son conseil est, qu'elle
» n'établisse personne de sa famille dans des principautés;
» mais plutôt qu'elle leur assigne, dans quelque ville, une
» pension proportionnée à leur rang & à leur naissance, en les
» chargeant de faire payer les tributs aux peuples de leur dis-
» trict, & de les tenir en paix. Dès-lors on ne reconnoîtra
» qu'un maître dans l'empire, on n'y suivra que ses ordres,
» les cœurs ne seront point partagés, & il ne sera pas difficile
» de les gouverner.

L'empereur répondit: « Ce que mon conseil a décidé est
» très-sagement déterminé; dorénavant l'empire sera divisé
» en trente-six provinces; chaque province aura un vice-roi,
» un gouverneur & un sous-gouverneur. Ceux de ma famille
» qui seront capables de remplir ces emplois, pourront y être
» admis. Les soldats seront rassemblés à Hien-yang & dans son
» voisinage; on y établira des arsenaux & des magasins. Il faut
» faire des sceaux dont les mandarins se serviront pour leurs
» expéditions, sans cela le gouvernement est sujet à une infi-
» nité d'inconvéniens: jusqu'ici ils n'en ont point eu, car je
» ne fais aucun cas de ces demi-caractères dont on s'est servi
» jusqu'à nous; il faut que ces sceaux soient différens, suivant
» les charges & les emplois: qu'on y travaille incessamment.
» Je prétends de plus, qu'on augmente Hien-yang jusqu'à cent
» vingt mille familles ».

Après avoir donné ces ordres, l'empereur fit bâtir un palais

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
221.
Tsin-chi-hoang-ti.

digne de lui. L'ancien étoit au midi de la rivière Oue-choui : il fit construire le nouveau au nord de cette rivière ; rien de plus magnifique ni de plus vaste ; dix mille hommes pouvoient se ranger en bataille dans une de ses cours. L'or, l'argent, l'ivoire étoient prodigués & brilloient en dedans & en dehors de l'appartement des princesses, femmes des rois qu'il avoit vaincus & qu'il s'étoit réservées. Tous les corps de logis & les ailes se communiquoient par des galeries couvertes en forme de balcons, dont les balustrades étoient de cédre, ou d'un marbre rare & précieux.

220.

Pendant qu'on travailloit à ce nouveau palais, l'empereur alla faire la visite des pays de Long-si, de Pé-ti, jusqu'à la montagne de Ki-teou-chan, à douze *ly* à l'ouest de Ping-leang-fou du Chen-si : il partit avec un magnifique cortège. Les mandarins avoient soin de faire faire de nouveaux chemins pour son passage.

219.

L'année suivante, il fut avec le même cortège, visiter les provinces orientales. Son plaisir étoit de monter sur les plus hautes montagnes, & d'y faire graver des vers à sa louange sur de grandes pierres (1), qu'on élevoit sur une espèce de piédestal, & qu'on couvroit d'un pavillon pour les défendre de l'injure du temps.

Lorsqu'il fut arrivé auprès de la mer orientale, des disciples de la doctrine de Li-lao-kiun, qui avoient à leur tête Siu-chi, vinrent lui présenter un mémoire, dans lequel ils disoient que,

(1) Il en fit élever sur les montagnes Tseou-y-chan, à vingt-cinq *ly* au sud-est de Tseou-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong ; Tai-chan, à cinq *ly* au nord de Tai-ngan-tcheou du Chan-tong ; & Lang-yé-chan, à quinze *ly* au sud-est de Tchu-tching-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

charmés de sa gloire & de ses vertus, ils venoient lui découvrir un secret que personne ne savoit qu'eux : qu'assez loin en mer il y avoit une île, où demeuroient trois esprits amis des hommes, qui procuroient à ceux qui les honoroient une certaine herbe qui avoit la vertu de rendre immortel ; que Ouei-ouang & Siuen-ouang, princes de Tsi, & Tchao-ouang, prince de Yen, y avoient envoyé des gens pour leur en apporter ; mais que ne sachant pas ce qu'il falloit offrir à ces esprits, des vents terribles leur avoient fait faire naufrage, & les avoient engloutis dans les abîmes de la mer. Que pour se rendre ces esprits favorables, il falloit choisir quelques milliers de jeunes garçons & autant de jeunes filles, & les leur offrir ; seul moyen d'obtenir d'eux l'herbe de l'immortalité, qu'ils n'accordoient qu'à ce prix.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
219.
Tsin-chi-hoang-ti.

L'empereur, quoique d'un esprit pénétrant & solide, donna cependant dans une pareille rêverie, tant l'homme desireroit ne point mourir. Il fit embarquer, pour cette île chimérique, le nombre de jeunes garçons & de jeunes filles que ces magiciens demandoient ; mais à peine les vaisseaux eurent-ils perdu la vue des terres impériales, qu'il s'éleva une tempête affreuse qui les fit tous périr, à l'exception d'une petite barque toute délâbrée, qui apporta la nouvelle de ce triste naufrage.

En faisant la visite de ses provinces, l'empereur courut risque de la vie. Tchang-leang, dont les ancêtres, durant cinq générations de père en fils, avoient servi les princes de Han en qualité de ministres, voyant la famille de son prince éteinte, résolut de la venger par la mort de celui qui l'avoit détruite. Dans le même temps le frère de Tchang-leang vint à mourir : après l'avoir mis dans une bière, il fit serment de ne le point enterrer qu'il n'eût exécuté son dessein.

218.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 218. *Tsin-chi-hoang-ti.*

Tchang-leang convint avec un homme d'une force extraordinaire, qu'il attendroit l'empereur à Pou-lang-cha. Il lui remit une massue de fer, du poids de deux cens livres, avec une somme considérable. Cet homme prit la massue & refusa l'argent. Comme il étoit lui-même ennemi de TSIN-CHI-HOANG-TI, il entra d'autant plus volontiers dans le ressentiment de Tchang-leang. Il parvint jusqu'au char de l'empereur, dont il fracassa les roues d'un coup de sa massue; mais il manqua ce prince, & s'esquiva si adroitement, que quelques perquisitions que TSIN-CHI-HOANG-TI en fît faire, il ne put le découvrir. Cependant les courtisans accusèrent Tchang-leang d'être l'auteur de ce complot: on instruisit son procès, qui dura deux ans, sans pouvoir le convaincre, ni acquérir des preuves contre lui.

215. TSIN-CHI-HOANG-TI, la trente-deuxième année de son règne, faisant la visite des provinces septentrionales, le même *Tao-ssé*, Siu-chi, qui lui avoit fait faire le triste embarquement, où une si brillante jeunesse avoit péri, eut encore l'audace de se présenter devant lui, & de lui dire qu'il avoit été à la prétendue île de la mer, où il n'avoit pu obtenir la fameuse herbe de l'immortalité; mais que les esprits lui avoient remis un billet cacheté, dans lequel il y avoit des choses de la dernière importance pour la famille impériale.

TSIN-CHI-HOANG-TI ordonna de lui apporter ce billet, & y lut ces paroles: *La destruction des Tsin viendra des Tartares Hiong-nou.* Il parut troublé à cette lecture; mais reprenant un air calme, il ordonna au général Mong-tien de se mettre à la tête d'une armée de trois cens mille hommes, & de les chasser jusqu'au-delà des montagnes les plus reculées de Tartarie.

214. Mong-tien prit sa route du côté du nord-est, vers les mon-

tagnes Kiai-ché-chan (1), en chassa les Tartares, d'où venant à l'ouest, il nettoya toutes les limites septentrionales de l'empire jusqu'au pays de Ho-nan (2), dont il se saisit, & répara ensuite la grande muraille depuis Lin-tao (3), dans l'étendue de plus de dix mille *ly*, jusqu'au Leao-tong, afin de fermer tous les passages aux Tartares, & de les empêcher d'entrer en Chine. L'empereur en donna la garde à ce général, qui fixa sa demeure à Chang-kiun.

Avant l'Ere Chrétienne. 214. *Tsin-chi-hoang-ti.*

Il parut cette année, trente-troisième du règne de Tsin-chi-hoang-ti, une comète.

213.

L'empereur, de retour de la visite des provinces septentrionales, trouva son nouveau palais achevé. En signe de réjouissance, il invita tous ses grands à un magnifique festin, où l'on s'étendit beaucoup sur les louanges de ce prince.

« C'est par votre sagesse, lui dit Tcheou-tching-tchin, & » par vos vertus, que l'empire jouit aujourd'hui de la paix. » En changeant tant de principautés en provinces, vous avez » étouffé tout sujet de guerre. Ce qu'on rapporte des familles » précédentes, quelque beau, quelque grand qu'il soit, n'ap» proche point de ce que vous avez fait ».

Chun-yu-yuei l'interrompant, dit : « Les princes des dynas» ties des *Chang* & des *Tcheou* ont possédé l'empire plus » de mille ans; mais en élevant leurs neveux pour se soutenir, » ils ont précisément détruit leur puissance. Cependant Tcheou» tching-tchin en dit trop, & fait voir par-là qu'il n'a pas toute » la droiture & la fidélité qu'il doit à son prince ».

---

(1) Au nord-est de Tchong-ly-hien de Yong-ping-fou du Pé-tché-li.
(2) Le pays d'Ortous.
(3) Min-tcheou-oué du Chen-si.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 213. *Tsin-chi-hoang-ti.*

« Eh bien, répondit l'empereur, si quelqu'un de vous a quelque chose à me dire, qu'il parle en liberté; je serai même charmé de savoir vos sentimens sur ma conduite ». Li-ssé, son premier ministre, qui avoit conçu le dessein de rendre son nom fameux, profita de cette permission, & lui dit :

« Nous ne lisons pas dans nos histoires, que nos premiers » princes aient suivi en tout les règles de leurs prédécesseurs; » nous y voyons au contraire, que les trois familles qui ont » précédé celle de Votre Majesté, ont suivi celles qui leur étoient » particulières. Prince, vous avez établi une nouvelle forme de » gouvernement qui, suivant les règles de la sagesse humaine, » doit toujours maintenir sur le trône votre auguste famille; » tous l'approuvent, tous la reçoivent avec des sentimens pleins » d'estime & de vénération; il n'y a que cette classe d'hommes » stupides, qui se piquent d'être gens de lettres, qui n'en veu- » lent pas convenir. Ils ont toujours dans la bouche les règles » des anciens; ils en parlent sans cesse. Eh! qu'y a-t-il de bon » dans le gouvernement des trois familles qui ont régné jus- » qu'ici? Donner toute liberté à ces sortes de gens de courir » chez les princes, comme dans les guerres passées, pour fo- » menter les troubles, est un des points où ces familles ont le » plus erré.

» Aujourd'hui tout est arrêté, tout obéit à un seul maître; » tout vit en paix; il faut que Votre Majesté, pour obvier au » désordre à venir, oblige ces gens de lettres à s'instruire des » nouvelles règles de votre gouvernement. Aucun, je le sais, » ne veut s'y conformer; ils n'étudient que les anciennes cou- » tumes; ils blâment les vôtres, & excitent par ce moyen le » peuple à les condamner.

» A peine a-t-on publié quelqu'une de vos ordonnances,

» qu'on

» qu'on les voit dans chaque maison les critiquer ouvertement, » leur donner un sens faux, & les expliquer d'une manière qui » ne vous fait pas honneur. Ils emploient les connoissances » qu'ils ont acquises par l'étude, à inspirer au peuple de l'aversion pour votre gouvernement, & à lui insinuer un esprit de » révolte. Si Votre Majesté n'y met ordre, d'une manière efficace, votre autorité perdra toute sa force, & les troubles » recommenceront à désoler l'empire.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 213. *Tsin-chi-hoang-ti.*

» Mon avis seroit qu'on réduisît tant de sortes de caractères » à un seul, & qu'on obligeât tout le monde, sous de grièves » peines, à ne se servir que de ceux qui sont en usage à la cour » de Votre Majesté. Quelle confusion n'est-ce pas de voir dans » un état au moins soixante-dix manières d'écrire? N'est-ce » pas-là un moyen très-propre à entretenir le penchant à la » révolte?

» Votre Majesté devroit encore faire brûler tous les livres, » excepté l'histoire de Tsin: elle devroit ordonner, sous peine » de la vie, qu'on remît aux mandarins le *Chu-king*, le *Chi-king*, » & tel autre livre que ce soit, pour être réduits en cendres; » défendre de parler de ces livres, de même que de blâmer le » gouvernement, sous peine, pour les contrevenans, d'être punis » du dernier supplice, & de l'extinction de toute leur famille.

» Et pour obliger les mandarins à tenir la main à l'exécu» tion de ces ordres, il faut les condamner aux mêmes peines » que les réfractaires. On peut cependant épargner les livres » qui ne traitent que de la *médecine*, des *koua*, & du *labourage* ». L'empereur applaudit si fort au conseil de Li-ssé, que de peur que quelqu'un des grands ne s'y opposât, il fit sur le champ expédier l'ordre fatal de brûler les livres.

Quelque attachés que fussent Heou-seng & Leou-seng à

212.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 212. *Tsin-chi-hoang-ti.*

l'empereur, ils blâmèrent entre eux cet ordre avec beaucoup de liberté. Par malheur ils furent entendus & dénoncés, mais ils prirent la fuite.

L'empereur fut si irrité, sur-tout contre Lou-seng qu'il avoit comblé de bienfaits, qu'il donna ordre d'examiner, avec la dernière sévérité, les lettrés de Hien-yang, & que sans aucun égard on fît mourir indistinctement tous ceux qui auroient mal parlé de lui.

Cet examen se fit dans la plus grande rigueur; plus de quatre cens soixante lettrés, la plupart gens de mérite, furent condamnés à être enterrés tout vifs dans de grandes fosses, creusées exprès, où on les laissa mourir cruellement. Fou-sou, fils aîné de TSIN-CHI-HOANG-TI, touché de cette barbarie, lui représenta que les lettrés, qu'on traitoit avec tant d'inhumanité, n'étudioient les livres de Confucius, que pour faire régner la vertu dans l'empire, en y répandant sa doctrine; qu'il craignoit que cette rigueur n'occasionnât des révoltes, & qu'il ne pouvoit voir tranquillement ces scènes affreuses de sang & de barbarie.

TSIN-CHI-HOANG-TI, piqué de ces remontrances, entra dans une grande colère contre le prince Fou-sou, & pour l'en punir, il lui ordonna de partir sur le champ pour Chang-kiun, & d'aller prendre le commandement des troupes sur les frontières, conjointement avec Mong-tien ».

211.

Peu de temps après on trouva, dans le territoire de Tong-kiun, une pierre, qu'on prétendoit être tombée du ciel, sur laquelle étoient gravés ces mots: *TSIN-CHI-HOANG-TI mourra bientôt, & après sa mort, ses états seront partagés.* On fit sur cela de grandes perquisitions, & les mandarins n'ayant pu en découvrir l'auteur, tous les habitans de ce district furent mis à

mort, & la pierre brûlée jusqu'à ce qu'elle fût réduite en poussière.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 211. *Tsin-chi-hoang-ti.*

L'année suivante, l'empereur partit de la cour pour aller faire la visite des provinces méridionales. Il se fit accompagner de Hou-hai son fils, & de Li-ssé son premier ministre. Il alla d'abord à la montagne Kieou-y-chan (1), visiter le tombeau l'empereur Chun; d'où s'étant embarqué sur le fleuve Kiang, il le descendit pour aller dans le Tché-kiang, de-là à Tan-yang (2); puis continuant sa route au midi, il passa la rivière Tsien-tang-kiang, & fut visiter, à la montagne Hoei-ki-chan, le tombeau du grand Yu, d'où revenant par Lang-yé, il tomba dangereusement malade à Ping-yuen (3).

210.

Il n'avoit nommé aucun prince son héritier, parce qu'il ne vouloit jamais entendre parler de la mort. Personne n'osa l'avertir du danger où il étoit; cependant l'eunuque Tchao-kao, qui avoit soin du sceau de l'empire, & de toutes les marques de l'autorité suprême, craignant le ressentiment du prince Fou-sou, qui n'avoit pas paru content de sa conduite, & voyant la maladie désespérée, vouloit envoyer ces marques à ce prince, que le droit de la naissance appelloit le premier à l'empire. Il lui en donna même avis; mais avant que l'officier chargé de sa commission partît, l'empereur mourut à la septième lune, ce qui fit tout changer par les intrigues de ce même eunuque.

TSIN-CHI-HOANG-TI régna vingt-cinq ans dans les états de Tsin sous le nom de Tching-ouang, douze avec le titre

(1) A soixante *ly* au sud de Hing-yuen-hien de Yong-tcheou-fou du Hou-kouang.
(2) Tan-yang-hien de Tching-kiang-fou du Kiang-nan.
(3) Ping-yuen-hien de Tsi-nan-fou du Chan-tong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 210. *Tſin-chi-hoang-ti.*

d'empereur & maître de toute la Chine, ſous le nom de TSIN-CHI-HOANG-TI, & en tout trente-ſept ans. Il mourut la cinquantième année de ſon âge.

On tint ſa mort cachée juſqu'à ce qu'on eût pourvu à ſon ſucceſſeur. Il y avoit une faction, compoſée de ſix eunuques, à la tête de laquelle étoit Tchao-kao. Ce dernier avoit beaucoup d'eſprit, & étoit parfaitement entré dans les vues de TSIN-CHI-HOANG-TI, quant aux ordonnances qui concernoient la punition des crimes, ce qui avoit engagé l'empereur à le charger d'en inſtruire ſon fils Hou-hai, qu'il aimoit de prédilection.

L'eunuque Tchao-kao, élevé à un poſte aſſez éminent, s'étoit dévoué au prince Hou-hai, & avoit une averſion marquée pour toute la famille de Mong-tien. Cette famille cependant s'étoit maintenue dans les bonnes graces de TSIN-CHI-HOANG-TI. A la mort de ce prince, Mong-tien commandoit toutes les troupes de l'empire, & ſon frère Mong-y étoit chef du grand conſeil. L'eunuque Tchao-kao, dans l'intention de perdre cette famille, de ſe délivrer du prince Fou-ſou & de ſe rendre important, alla trouver le jeune prince Hou-hai, & le fit conſentir, ſans peine, à ſuppoſer un ordre de ſon père, qui le nommoit, lui Hou-hai, pour ſon ſucceſſeur, & ordonnoit à Fou-ſou de ſe donner lui-même la mort. « Mais, » ajouta-t-il, nous ne tenons rien, ſi le premier miniſtre Li-» ſſé ne nous ſeconde. Je vais le trouver, & dans peu je vous » rendrai ſa réponſe ». Il dit à ce miniſtre que le ſceau & les autres marques de la dignité impériale étoient entre les mains du prince Hou-hai; il ne dépend que de vous & de moi de faire reconnoître empereur celui des deux princes que nous voudrons choiſir.

« Que dites-vous, interrompit vivement Li-ſsé ? il n'en fau-
» droit pas davantage pour détruire la famille des *Tsin*, &
» mettre tout l'empire en combuſtion ? Eſt-ce aux ſujets à dé-
» terminer l'héritier de leur prince » ?

« Qui ne rend juſtice, reprit Tchao-kao, à votre droiture
» & à votre habileté, & qui ne connoît vos ſervices ? Cepen-
» dant ſi Fou-ſou monte ſur le trône, pouvez-vous douter que
» Mong-tien ne devienne ſon premier miniſtre & ſon conſeil ?
» Alors ſans emploi, ſans honneurs, vous vous retirerez dans
» un village, pour y paſſer triſtement le reſte de vos jours ; au
» lieu que ſi nous mettons Hou-hai ſur le trône, il vous eſtime,
» il vous aime ; il vous comblera de ſes bienfaits ».

Li-ſsé, après avoir réfléchi quelque temps, conſentit à mettre Hou-hai ſur le trône. Cette réſolution priſe, ils publièrent la mort de TSIN-CHI-HOANG-TI, & firent reconnoître en même-temps Hou-hai pour ſon ſucceſſeur, ſous le nom de Eulh-chi-hoang-ti, ſuivant que ſon père l'avoit ordonné.

EULH-CHI-HOANG-TI.

Cependant avant la cérémonie de ſa proclamation, Li-ſsé & Tchao-kao envoyèrent à Fou-ſou un ordre, ſuppoſé de ſon père, qui étoit conçu en ces termes :

« Vous Fou-ſou, vous avez montré juſqu'ici que vous êtes
» incapable de rendre aucun ſervice à l'état ; vous ne faites
» que murmurer & vous plaindre de mon gouvernement.
» Lorſque vous étiez à ma cour, j'étois ſans ceſſe importuné
» de vos repréſentations. Mong-tien, peu zélé pour le bien
» de l'empire, ne vous exhorte point à changer, mais paroît
» même approuver votre conduite, ſi peu digne de l'un & de
» l'autre. Deux ſujets comme vous ſont dangereux ; ainſi cet

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 210. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» écrit parvenu entre vos mains, je vous ordonne de mourir ».

Le prince Fou-ſou, après avoir lu cet ordre, vouloit ſur le champ l'exécuter ; mais Mong-tien lui arrêtant le bras, lui dit : « Prince, ne précipitons rien. Eſt-il probable qu'il émane de » l'empereur votre père & notre maître ? Il m'envoie avec » trois cens mille hommes ſur nos limites pour les garder ; » quelque temps après il vous ordonne d'y venir partager avec » moi le commandement ; ne nous auroit-il pas fait rempla- » cer en donnant cet ordre ? D'où je conclus qu'il eſt ſuppoſé ». « Lorſqu'un père, répondit Fou-ſou, ordonne à ſon fils de » mourir, doit-il différer d'obéir » ? A ces mots, il s'enfonce le poignard dans le ſein, & tombe mort aux pieds de Mong-tien.

Mong-tien ne ſuivit point ſon exemple, mais il partit pour aller trouver Li-ſſé : on ne lui permit pas d'aller juſqu'à lui. Arrivé à Yang-tcheou (1), il fut arrêté & mis aux fers. Mong-y, ſon frère, qui revenoit d'une commiſſion, fut auſſi arrêté à Tai.

A la neuvième lune, après les obſéques de Tſin-chi-hoang-ti, qui fut inhumé dans un ſuperbe tombeau au bas du mont Li-chan, le nouvel empereur fit conduire à Hien-yang, Mong-tien & Mong-y pour les faire mourir. Tſé-yng, fils du prince Fou-ſou, ne put voir cette injuſtice ſans en être touché. Il repréſenta à l'empereur, d'une manière aſſez vive, que Mong-tien & Mong-y étoient les premiers & les meilleurs officiers de l'empire ; qu'il y en avoit peu qui euſſent rendu d'auſſi grands ſervices à la famille des *TSIN*, & que leur mort révolteroit les grands & le peuple.

EULH-CHI-HOANG-TI, malgré la juſtice de ces remontrances,

(1) A trente-cinq *ly* au nord de Ning-tcheou de King-yang-fou du Chen-ſi.

les condamna l'un & l'autre à perdre la vie, par le conseil de l'eunuque Tchao-kao, à qui il étoit entièrement livré.

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 210. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Lorsqu'on signifia cet arrêt injuste à Mong-tien: « J'ai servi, » dit-il, avec zèle & fidélité sous trois princes de la famille » des TSIN, & je me suis toujours montré avec honneur; mes » services ne leur ont pas été inutiles. Lorsque j'appris qu'on » cherchoit à me faire mourir, j'étois à la tête de trois cens » mille hommes, l'élite des troupes de l'empire, dont je pou- » vois disposer; mais j'étois incapable de rien entreprendre » qui pût déshonorer ma mémoire, ni celle du grand prince » que j'ai servi avec tant de succès ». Ce généreux militaire prit avec fermeté le poison qu'on lui avoit préparé. Mong-y son frère mourut avec le même courage.

209.

Après la mort de ces deux grands hommes, l'empereur dit à l'eunuque Tchao-kao son favori: « Je suis jeune & maître » de l'empire; tout y est soumis, tout y est en paix; de quoi » me serviroit d'être placé sur le trône, si je n'en profitois pas » pour satisfaire les inclinations de mon cœur »?

« Vous venez, Sire, lui répondit Tchao-kao, de monter sur » le trône, plusieurs en murmurent & en sont mécontens; je » crains même qu'il n'en résulte quelque grand changement. » Dans cette fermentation des esprits, pourriez-vous ne vous » occuper que de vos plaisirs? Cependant, pour étouffer entiè- » rement tout germe de révolte & vous délivrer de toute in- » quiétude, usez d'une sévérité inflexible; augmentez les genres » de peines & de supplices; faites mourir sans égard les grands; » destituez les anciens officiers, pour les remplacer par des su- » jets qui vous soient dévoués; enrichissez les pauvres des dé- » pouilles des riches; alors tout vous rira sur le trône: exempt » de crainte, les plaisirs n'attendront pas que vous alliez les

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» chercher, & vous vous déchargerez du foin pénible du gou- » nement fur un miniftre ».

Flatté d'être délivré de ce fardeau, le jeune empereur nomma Tchao-kao fon premier miniftre, & lui remit toute fon autorité. Cet eunuque, naturellement porté à la cruauté, n'eut pas plutôt entre les mains un pouvoir fi abfolu, qu'il commença à s'en fervir contre les princes de la famille impériale, qu'il faifoit mourir pour la moindre faute. En peu de mois, il fit périr prefque tous les princes & princeffes de cette famille, & la plupart des grands de la cour.

Dans le Kiang-nan, une des provinces méridionales, il y eut une fédition excitée par huit à neuf cens habitans, qui manquant de vivres, s'étoient attroupés à Ta-tcé (1), & caufoient quelque défordre. Tchao-kao y envoya Tchin-ching & Ou-kouang, avec des troupes, pour les faire rentrer dans le devoir.

On étoit alors en automne; les pluies continuelles avoient gâté les chemins, ce qui retarda la marche des troupes. Tchin-ching, à qui Tchao-kao avoit fixé les jours, voyant le temps paffé, & fe rappellant fur-tout les terribles exemples de la vengeance de ce miniftre, fe crut perdu. Il affembla fes gens, & leur dit: « Vous favez tous que Tchao-kao a déterminé le » terme de notre expédition; ce temps eft écoulé, & nous » n'avons encore rien fait. Vous connoiffez ce cruel eunu- » que; de braves gens comme nous doivent-ils s'expofer à » l'infamie de mourir par fes mains? Nous pouvons, fi nous » le voulons, nous fouftraire à fa tyrannie. Le prince Fou-fou » peut-être vit encore, fon parti eft celui de la juftice & de » l'honneur». Entraînés par ce difcours, officiers & foldats tous

(1) Fong-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

protefterent

» protestèrent de le suivre ». Tchin-ching changea le nom de Tsin, que portoit son armée, en celui de Tchou sa patrie.

Ce général, profitant de l'ardeur de ses troupes, se rendit maître de Ta-tcé-hiang, & fut assiéger la ville de Ki (1). Cette place, après une légère résistance, se soumit avec toutes ses dépendances : de-là prenant le chemin des provinces orientales, il reçut dans la route quantité de soldats qui venoient par troupes se joindre à lui. En arrivant à Ta-leang (2), il se vit une armée de plus de cent mille hommes.

Il y rencontra Tchang-eulh & Tchin-yu, qui lui offrirent leurs services. C'étoit deux sages d'une grande réputation, pour qui Tchin-ching avoit beaucoup d'estime, quoiqu'il ne les eût jamais vus. Ce fut là que les plus anciens de l'armée & les plus habiles politiques le pressèrent de prendre le titre de roi de Tchou.

Tchin-ching, qui n'aspiroit pas moins qu'à la conquête de tout l'empire, refusa d'abord, par une feinte modestie, de prendre ce titre, & comme on le sollicitoit de ne pas différer, il répondit qu'il consulteroit là-dessus Tchang-eulh & Tchin-yu.

« Le prince de Tsin, qui prend le nom de EULH-CHI-
» HOANG-TI, ne le mérite pas, répondirent ces deux sages ;
» sa conduite, si opposée à la vertu, le rend absolument in-
» digne de cet auguste titre : il a éteint presque toute sa
» famille ; il fait mourir ses sujets les plus fidèles, & désole son
» peuple. C'est aimer véritablement l'empire, que de s'opposer
» au torrent de tant de vices.

(1) A quarante-six *ly* au sud de Sou-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.
(2) Kai-fong-fou dans le Ho-nan.

» Mais, seigneur, à peine arrivé au pays de Tchin, prendre » d'abord la qualité de roi, ce seroit donner à tout l'empire » un exemple dangereux. Voudriez-vous ternir par-là votre » réputation ? Croyez-nous, ne prenez point encore ce titre ; » mais sans perdre de temps, avancez-vous dans le pays avec » vos troupes ; envoyez des gens dans les six principautés que » les *TSIN* ont détruites ; promettez un prompt secours à ceux » qui restent des familles de ces princes, & vous verrez accou- » rir en foule des gens zélés qui nous aideront à détruire la » famille des *TSIN*. Les *TSIN* seront obligés de diviser leurs » forces, elles ne viendront pas toutes réunies tomber sur nous, » & il nous sera aisé de vaincre celles qu'ils nous opposeront. » Croyez-vous, lorsque vous vous serez rendu maître de Hien- » yang, qu'on ne rende pas justice à votre mérite, & qu'on » vous refuse alors toute l'obéissance qu'on devra au libéra- » teur de l'empire » ?

Tchin-ching, dont cette réponse contrarioit l'ambition, n'y eut aucun égard : il prit, sans différer, le titre de roi de Tchou, s'en fit rendre les honneurs, &, en cette qualité, il nomma les officiers de sa cour ; il arbora les marques de la dignité royale, & se forma un superbe cortége. Ce nouveau monarque cassa toutes les ordonnances de l'empereur EULH-CHI-HOANG-TI, & en fit publier d'autres en son nom. Il créa Ou-kouang prince, en lui donnant un pouvoir absolu sur les officiers de son armée.

Un courier porta bientôt à Hien-yang la nouvelle de la révolte de Tchin-ching. L'empereur, livré à ses plaisirs, ne vouloit point être troublé ; au lieu de recourir aux expédiens les plus prompts pour étouffer cette révolte dans son origine, il fit charger de chaînes le courier, & ordonna qu'on le mît dans un cachot.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Quelques jours après des courtisans, pour appaiser la colère de l'empereur, supposèrent un autre courier, avec la nouvelle, qu'à la vérité il y avoit eu des commencemens de révolte, occasionnés par des misérables, qui, comme des rats ou des chiens, avoient donné quelques coups de dents; mais que les mandarins des lieux étoient allés contre eux, & les avoient enlevés tous, qu'ainsi Sa Majesté pouvoit être en repos. EULH-CHI-HOANG-TI eut tant de joie de cette fausse nouvelle, qu'il fit donner une forte récompense au second courier, & rendit à l'autre sa liberté.

Tchang-eulh & Tchin-yu cependant sollicitoient Tchin-ching de leur donner des troupes, pour aller dans les états de Tchao y faire déclarer les peuples en sa faveur. Tchin-ching qui s'étoit refroidi à l'égard de ces deux sages, parce qu'ils n'avoient pas approuvé qu'il prit si-tôt le titre de roi, nomma Ou-tchin pour en être le général, & les fit ses lieutenans.

Il forma en même temps une seconde division, sous les ordres de Tcheou-chi, pour aller dans les états de Ouei, & une troisième plus considérable, commandée par Tcheou-ouen, très-bon officier, pour s'opposer aux troupes de l'empereur.

Ou-tchin reçut tant de recrues pendant sa route, que son armée, qui n'étoit que de trois mille hommes quand il se sépara de Tchin-ching, se trouva être forte de plusieurs dixaines de mille soldats, lorsqu'il arriva dans la principauté de Tchao. Aussi dès qu'il parut à la tête d'une si grosse armée, il n'eut pas de peine à se rendre maître d'une douzaine de villes &, alla mettre le siége devant Fan-yang (1).

(1) Chan y-hien dépendant de Pé-king.

Le gouverneur de la place qui craignoit que Ou-tchin ne le fît mourir, lui fit dire que s'il lui promettoit d'accorder la vie à tous les mandarins qui servoient l'empereur, il le rendroit maître de toutes les villes de Tchao & de Yen sans coup férir. Ou-tchin lui en donna sa parole. Ce gouverneur alors se joignant à lui, ils soumirent dans très-peu de temps plus de trente villes, sans qu'il fût nécessaire de tirer l'épée.

Tcheou-ouen, que Tchin-ching avoit envoyé pour s'opposer aux troupes de l'empereur, ne trouvant personne, entra sans peine dans les états de Tsin, où il enleva plus de mille chars, & augmenta son armée de plus de vingt mille hommes, qui vinrent se donner à lui. Enfin il s'avança du côté de Hien-yang, jusqu'à Hi (1), où il campa.

L'ennemi étoit trop près de la cour, pour qu'on laissât ignorer plus long-temps à l'empereur cette nouvelle : elle le jetta dans la plus grande consternation. Il avoit pour sa garde cinquante mille hommes, l'élite des vieilles troupes, avec lesquelles Tsin-chi-hoang-ti avoit conquis l'empire : on le pressoit de les envoyer contre l'ennemi, & ce qui est surprenant, la confiance qu'il avoit en leur bravoure le retenoit, afin, disoit-il, de pourvoir à la sûreté de sa personne. Mais enfin, après des instances réitérées, il permit qu'elles allassent se joindre à un corps qu'on avoit fait camper près de l'armée ennemie, pour l'empêcher d'approcher de Hien-yang.

Après cette jonction, les officiers qui les commandoient résolurent d'attaquer l'ennemi, ce qu'ils firent avec tout le succès qu'ils pouvoient desirer. Les troupes de Tcheou-ouen, qui étoient presque toutes de nouvelle levée, ne purent tenir contre la bravoure de la garde impériale.

(1) Lin-tong-hien de Si gnan-fou du Chen-si.

Cependant Tcheou-ouen, homme de tête, voyant les siens plier au premier choc, jugea que la bataille étoit perdue pour lui : ainsi il prit le parti de se retirer avec le moins de désordre possible, toujours en faisant face aux impériaux, & sauva ainsi la plus grande partie de son armée. Cette retraite lui fit beaucoup d'honneur.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Tchang-eulh & Tchin-yu, lieutenans de Ou-tchin, avoient été envoyés en détachement dans les états de Tchao, pour achever de soumettre quelques places qui tenoient encore pour l'empereur. Dans cette expédition, leurs officiers prirent querelle, & elle fut poussée si loin que Tchang-eulh & Tchin-yu, ne pouvant venir à bout de les accorder, en donnèrent avis à Ou-tchin. Ce général saisit adroitement cette occasion pour prendre le titre de roi de Tchao, sous prétexte qu'alors on auroit plus de respect pour ses ordres.

Tchin-ching, irrité de la hardiesse de Ou-tchin, fut sur le point de faire mourir toute sa famille, qui étoit en son pouvoir : il l'auroit exécuté si Fang-kiun, un de ses officiers pour qui il avoit beaucoup d'estime & de déférence, ne l'en avoit dissuadé, en lui conseillant même de l'en féliciter & de lui envoyer des présens, pour ne pas s'en faire un ennemi avant d'avoir détruit les TSIN.

Lorsque l'envoyé de Tchin-ching arriva auprès du nouveau roi de Tchao, Tchang-eulh & Tchin-yu, l'avertirent que le roi de Tchou ne lui envoyoit des présens que pour le tromper; que son dessein étoit, sans doute, de l'engager à l'aider contre les TSIN, afin de pouvoir, dans la suite, le détruire plus aisément lui-même : « Ainsi, ajoutèrent-ils, le parti le plus prudent est de ne point songer à faire la guerre à l'empereur, » mais à vous affermir dans ce que vous possédez. Quand bien

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» même le roi de Tchou parviendroit à vaincre les *TSIN*, » vous ferez en état de lui tenir tête, & de vous faire respecter. » S'il ne peut pas en venir à bout, vous n'aurez rien à craindre » de sa part ; & qui répondroit que vous n'auriez pas un jour » les voeux de tout l'empire » ?

Ou-tchin suivit ce conseil, & fit repartir le courier de Tchin-ching, avec de belles paroles : il envoya Han-kouang avec un corps de troupes envahir les états de Yen. Li-leang se saisit de Tchang-chan, de Tchang-yen & du pays de Chang-tang.

Malgré la précaution de Tsin-chi-hoang-ti, de ne créer aucun prince, pour éviter les guerres intestines, on vit l'empire plus que jamais en fermentation. Dès la première année du règne de son fils, il se forma, de tous côtés, des partis contre le repos de l'état, sous la conduite de différens braves, qui tous furent enfin vaincus par Lieou-pang, chef & fondateur de la fameuse dynastie des *HAN*, après bien des combats & du sang répandu.

Lieou-pang, né dans le canton de Pei (1), chef du village de Sse-chang, avoit la taille haute & bien prise, le port majestueux, le nez long, le front large, les yeux vifs & perçans, une physionomie noble & agréable ; son ame étoit aussi belle que sa figure ; il étoit généreux, bienfaisant, & réunissoit à tant de qualités brillantes, un esprit supérieur & un jugement solide.

Liu-kong, homme de considération de Chen-fou (2), après un court entretien qu'il eut avec lui, fut si charmé de son esprit & de sa physionomie, qu'il lui donna sa fille en mariage.

Comme il conduisoit un jour des criminels à la montagne

(1) Pei-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

(2) Chen-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

Li-chan, lieu d'exil déterminé par Tsin-chi-hoang-ti, plusieurs, dans la route se sauvèrent, ce qui lui causa du chagrin. » Si cela continue, dit-il, je serai bientôt tout seul ». Poursuivant son chemin, lorsqu'il fut à l'ouest du pays de Fong, il chercha à noyer son chagrin dans le vin, & après en avoir bu quelques verres, à la nuit tombante, il se leva, tout-à-coup, l'air pensif, fit délier par ses gens ceux qui restoient de ces criminels, & les renvoya, en leur disant : « Vous n'êtes pas de » pire condition que ceux qui se sont sauvés, pourquoi vous » retenir? Allez, retirez-vous de votre côté, & moi du mien ». Quelques-uns le quittèrent, mais les plus braves & les plus déterminés ne voulurent point l'abandonner.

Lieou-pang faisant ensuite réfléxion sur cette démarche, vit bien qu'à son retour les mandarins ne manqueroient pas de lui demander raison de la fuite de tous ces exilés, & qu'il en feroit certainement puni. Pour se soustraire à leurs recherches, il prit le parti d'aller se cacher dans les montagnes Mang-chan & Tang-chan (1).

Le gouverneur de Pei, apprenant l'évasion de ces criminels & de Lieou-pang, se crut perdu; il ne vit d'autre sûreté pour lui, contre le ressentiment de la cour, que de se donner à Tchin-ching, avec tout le pays confié à ses soins. Un de ses officiers, soupçonnant son dessein, l'en détourna, parce que toute sa famille étoit au pouvoir de l'empereur, qui feroit tomber sur elle sa colère; il lui dit qu'il falloit commencer par la faire revenir, avant que de se déclarer pour les rebelles. Que même il lui conseilloit de rappeller tous les exilés fugitifs, ainsi que Lieou-pang, en leur promettant leur grace, & de l'emploi

(1) Entre Kouei-té-fou du Ho-nan & Tang-chan-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

à Lieou-pang ſur-tout, dont il pouvoit tirer beaucoup de ſervices, par l'eſtime que les habitans de Pei avoient pour lui.

Le gouverneur, après avoir rappellé ſa famille, fit publier une amniſtie & rappella les exilés; il envoya dans les montagnes chercher Lieou-pang. Cependant lorſqu'il le fut de retour, & aux portes de la ville, il les fit fermer & ne voulut plus le recevoir, parce que ſa réputation lui faiſoit ombrage.

Lieou-pang, ſurpris & irrité de cette conduite, ne voulut pas reculer : il écrivit une lettre ſur une pièce de ſoie blanche, & après l'avoir attachée à une flèche, il la lança ſur les remparts.

La ſentinelle qui la ramaſſa, l'ayant lue, ne la porta pas au gouverneur; mais ayant aſſemblé quelques bourgeois, il leur en fit lecture. Un moment après ils prennent tous les armes, font ſoulever le reſte de la ville, forcent la maiſon du gouverneur, le tuent, ouvrent enſuite les portes à Lieou-pang, qu'ils reçoivent avec des acclamations de joie extraordinaires, le déclarent prince de Pei, & lui forment un corps de troupes de trois milles jeunes gens choiſis, qui avoient pour diſtinctif des étendards rouges. Ce fut là le premier pas qui conduiſit Lieou-pang à la plus haute fortune.

Dans le même-temps, Hiang-leang, du pays de Hia-ſiang (1), ſe fit auſſi un parti. Il avoit un frère, nommé Hiang-yuen, qui commandoit les troupes de Tchin-ching : ce frère avoit un fils appellé Hiang-tſié, qu'il avoit mené avec lui, pour l'inſtruire au métier des armes; mais un meurtre qu'il commit, obligea ce jeune homme de quitter ſon père, & de s'enfuir vers Hiang-leang, ſon oncle, pour éviter les vives pourſuites des parens du mort.

(1) Pi-tcheou de Hoai-ngan-fou du Kiang-nan.

Hiang-

Hiang-leang le reçut, & s'appliqua à lui enſeigner la manière de faire la guerre. Hiang-tſié fit des progrès ſi rapides, qu'il ſurpaſſa bientôt tous ceux de ſon âge, & put être mis au nombre des habiles gens.

Yn-tong, gouverneur de Hoei-ki, apprenant que Tchin-ching s'étoit révolté, réſolut de marcher contre lui, & nomma Hiang-leang pour commander ſes troupes. Hiang-leang, qui avoit d'autres vues, envoya Hiang-tſié tuer ce gouverneur; après quoi, aſſemblant tous les officiers, il leur expliqua les motifs de cette action avec tant d'éloquence, qu'ils ſe déclarèrent en ſa faveur, & l'élurent gouverneur de Hoei-ki, en lui donnant pour lieutenant Hiang-tſié, ſon neveu, qui n'avoit alors que vingt-quatre ans, & qui fut le plus redoutable antagoniſte de Lieou-pang & ſon compétiteur à l'empire.

Tien-tan, de l'ancienne famille des princes de Tſi, voyant tant de troubles dans l'empire, ſe joignit à Tien-jong & Tien-hong, de la même famille, pour tâcher de recouvrer les états de leurs ancêtres. Dans ce deſſein, ils ſe firent ſecrétement un parti aſſez diſtingué dans la ville de Ti (1), preſque tout compoſé de jeunes gens braves & vigoureux. Tien-tan convint avec eux, qu'après avoir commis quelque déſordre à la campagne, il s'approcheroit de la ville avec peu de monde, & qu'eux demanderoient à marcher contre lui; qu'il feroit ſemblant de ſe battre, & ſe laiſſeroit prendre avec quelques-uns de ſes gens, pour être conduit au gouverneur.

Le complot s'exécuta comme il avoit été projetté : on feignit d'en venir aux mains. Tien-tan fut vaincu & pris avec pluſieurs des ſiens; ils furent liés & menés au gouverneur

(1) Au nord-oueſt de Kao-yuen-hien de Tſing-tcheou-fou du Chan-tong.

de la ville, qui les fit paroître devant son tribunal, pour les interroger & leur faire leur procès.

A peine le gouverneur fut-il assis sur son siége, que les cordes dont ces prétendus prisonniers étoient attachés tombèrent; ils se saisirent des armes qu'on leur avoit préparées, se jettèrent sur le gouverneur, le tuèrent, & soutenus de ceux qui les avoient introduits, ils se rendirent maîtres de la ville & rétablirent les princes de Tsi.

Han-kouang, que Ou-tchin avoit envoyé dans les états de Yen pour y pacifier les troubles, s'y comporta avec tant de sagesse & de prudence, que les plus distingués du pays résolurent de le reconnoître pour leur prince. « Vous n'y pensez pas, leur » dit-il; eh! que deviendroit ma mère qui est entre les mains » de Ou-tchin »?

« Ou-tchin, reprirent-ils, n'est pas sans inquiétude; il a à » l'ouest les états de Tsin, au midi ceux de Tchou, dont il doit » se défier; de notre côté, nous sommes en état de lui tenir » tête, & nous ne nous croyons pas moins forts que lui. Si » Tchin-ching, qui s'est fait roi de Tchou, n'ose pas toucher » à la famille de Ou-tchin, qui de son général s'est fait roi de » Tchao, comment Ou-tchin oseroit-il nuire à la vôtre »? Han-kouang se laissa persuader, se fit proclamer roi de Yen, & quelque temps après Ou-tchin lui renvoya sa mère avec honneur.

Tcheou-chi, que Tchin-ching avoit chargé de réduire les états de Ouei, y employa tant de douceur, qu'ils se soumirent tous, sans qu'il fût nécessaire de répandre une seule goutte de sang. Les seigneurs de Ouei, charmés de sa bonté, vouloient aussi le choisir pour leur roi; mais Tcheou-chi refusa absolument cet honneur.

« Dans le trouble qui agite l'empire, leur dit-il, il faut que » vous fassiez voir qu'il est encore des sujets fidèles à leurs » princes; la famille qui vous gouvernoit avant les *Tsin* n'est » pas éteinte: le prince Ning-ling est digne d'être votre roi; » l'honneur me défend d'usurper un rang qui lui est dû ». Avant l'Ere Chrétienne. 209. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Ces seigneurs dépêchèrent un d'entre eux au prince de Ning-ling, pour l'inviter à venir reprendre les états de ses ancêtres. Tcheou-chi envoya en même-temps un de ses officiers à Tchin-ching, roi de Tchou, pour l'engager à nommer Ning-ling, roi de Ouei, afin de se conserver la suzeraineté sur ce royaume.

Tchin-ching fit d'abord de grandes difficultés, prétendant que ces états, conquis par ses troupes, lui appartenoient; mais enfin, apprenant par un cinquième courier de Tcheou-chi, qu'on passeroit outre, s'il n'y consentoit, il fit partir un de ses officiers, avec pouvoir d'établir le prince Ning-ling roi de Ouei, à condition néanmoins qu'il prendroit Tcheou-chi pour son premier ministre. Tous les seigneurs furent charmés de cette dernière condition.

L'empereur, à qui on ne pouvoit cacher une révolution si subite, entra dans une terrible colère contre Li-ssé, grand général de ses troupes, jusqu'à lui reprocher, en présence de toute sa cour, qu'il excitoit les peuples à la révolte. 208.

Li-ssé, saisi de crainte, en voyant encore les rues pleines des cadavres de ceux qu'on exécutoit chaque jour sur le moindre prétexte, ne savoit quel parti prendre. Il répondit quelque temps après, lorsqu'il jugea que la colère de l'empereur étoit réfroidie, & concerta le placet suivant avec l'eunuque Tchao-kao:

« Votre Majesté est si éclairée, & si prompte à rendre la » justice, qu'à peine les grands & les petits, les mandarins &

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» les peuples, ont-ils le loisir de se corriger. J'en suis témoin, » Sire, & j'oserois porter les peuples à la révolte »? Ce placet produisit tout l'effet que Li-ssé en attendoit. L'empereur en fut content, mais il n'en devint que plus cruel. Personne ne pouvoit être certain d'un quart-d'heure de vie. Tous les jours étoient marqués par de nouvelles exécutions sanglantes, qui ne servoient qu'à augmenter le nombre des mécontens.

Tcheou-ouen, quoique le meilleur des généraux de Tchin-ching, fut cependant le plus malheureux. Sa première campagne avoit été rapide; il avoit même pénétré assez près de Hien-yang; mais après la bataille de Ki, qu'il avoit perdue, Tchang-han, sans lui donner le temps de rassembler les fuyards, le suivit toujours d'assez près jusqu'à Mien-chi, qui s'étoit déclarée pour Tchin-ching. Tcheou-ouen résolut de l'y attendre & de lui livrer bataille; mais quoiqu'il fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand capitaine, il fut battu & perdit la vie dans cette seconde action.

Tchin-ching étoit instruit de l'embarras où se trouvoit son général, mais il n'étoit pas en état de lui donner du secours. Han-kouang, nouveau Roi de Yen, l'occupoit trop, & étoit même venu jusqu'à mettre le siége devant Yong-yang, qu'il lui étoit trop important de conserver.

Han-kouang, malgré les secours que Tchin-ching jetta dans cette place, l'auroit prise, sans la trahison de Tien-tsang, son lieutenant, qui devoit se joindre aux ennemis avec la division qu'il commandoit, au moment que le secours l'attaqueroit. Ce perfide, impatient de ce que le secours ne débouchoit point, & craignant que la prise de la ville ne déconcertât ses desseins, se rendit, bien accompagné, au quartier de Ou-kouang & le tua, en disant que c'étoit par l'ordre du roi de



Char des Princesses.

Tchou : il lui coupa la tête & l'envoya par un courier à Tchin-ching, qui, content de cette marque de fidélité à ſon égard, le nomma général des troupes qu'il envoyoit au ſecours de Tcheou-ouen contre l'empereur; mais il perdit auſſi contre les impériaux la bataille & la vie.

Ou-tchin, roi de Tchao, s'affermiſſoit dans ſes états, lorſqu'un contre-temps ruina entièrement ſes affaires. Li-leang, grand général de ſes troupes, après avoir pourvu à tout ce qui regardoit Tchang-chan, avoit reçu ordre d'inveſtir Tai-yuen. L'entrepriſe n'étoit pas aiſée; ſon armée conſidérablement diminuée par l'expédition de Tchang-chan, étoit peu en état de faire le ſiége de Tai-yuen : c'eſt ce qui le détermina à aller lui-même à Han-tan, où étoit la cour, pour obtenir quelque renfort.

En chemin il rencontra la ſœur de Ou-tchin dans ſon char : deſcendant auſſi-tôt de cheval, il ſe rangea avec le même reſpect qu'il auroit rendu au roi lui-même. Cette princeſſe, qui peut-être n'y fit pas attention, paſſa ſans répondre à l'honnêteté de Li-leang : il en fut ſi piqué, qu'attribuant à mépris ſon incivilité, il revient ſur ſes pas & la tue. Rentrant enſuite dans Han-tan, à la tête d'un détachement conſidérable qui l'eſcortoit, il va droit au palais de Ou-tchin, le force, tue le roi, & ſort de la ville ſans que perſonne osât preſque s'y oppoſer.

A la nouvelle de cette cataſtrophe, Tchang-eulh & Tchin-yu, ſes lieutenans, ne purent retenir leurs larmes : ils raſſemblent quelques troupes & forment une armée de quelques dixaines de mille hommes, avec leſquels ils vont chercher Li-leang. Ce général, après avoir aſſaſſiné ſon roi, ne prétendoit pas moins qu'à la poſſeſſion de ſes états, & ſe diſpoſoit à exécuter ſon deſſein.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
209.
Eulh-chi-hoang-ti.

Ces deux sages furent pénétrés de douleur d'avoir perdu celui qu'ils avoient mis sur le trône ; ils poursuivirent le meurtrier, le joignirent & le chargèrent avec tant de vigueur, qu'ils le défirent entiérement, en le laissant mort sur la place ; ils reçurent une partie de ses gens, qui se rangèrent sous leurs drapeaux.

Un de leurs amis, en les félicitant de leur victoire, leur dit : « Les états de Tchao sont à votre disposition. Ne pouvant » occuper ensemble le trône, vous disputerez, de générosité, » pour vous le céder mutuellement. Jusqu'ici vous avez été » inséparables, & peut-être que cette couronne deviendroit » un sujet de division entre vous deux. Je vais vous dire libre- » ment ma pensée : Vous vous ferez infiniment plus d'honneur » en rétablissant l'ancienne famille de Tchao, & en l'aidant » de vos bras & de vos conseils ».

Charmés de cette ouverture, les deux sages guerriers firent chercher Hie de la véritable branche des princes de Tchao, qui avoit échappé à Lie, destructeur de sa maison, & le rétablirent sur le trône de ses ancêtres, à la première lune du printemps, en lui assignant la ville de Sin-tou (1) pour le siége de sa cour.

Tchin-ching, qui avoit commencé la révolte, n'eut pas une fin plus heureuse que Ou-tchin, & que les autres qu'il avoit envoyés dans différentes provinces de l'empire, pour y allumer le feu de la rébellion. L'empereur ayant augmenté les troupes de Tchang-han, son général, qui avoit eu jusque-là du succès, lui ordonna de marcher contre Tchin-ching. Ce général, qui étoit aussi bon politique que grand capitaine, jugea que tant que Tchin-ching vivroit, il ne pourroit jamais étouffer la révolte. Il parvint à engager Tchuang-kia, qui commandoit

(1) Ki-tcheou de Tchin-ting-fou du Pé-tché-li.

les chars de combats de Tchou, à rentrer dans l'obéissance des *Tsin*.

Tchuang-kia, pour se faire un mérite auprès de l'empereur par quelque action d'éclat, prit si bien ses mesures avec ceux qu'il avoit gagnés, qu'il tua Tchin-ching, & se mit en route pour aller joindre Tchang-han; mais Lieou-tchin, vieux officier de Tchin-ching, le poursuivit de si près, qu'après un combat opiniâtre, il le prit, & le fit mourir à la tête des troupes, qui reconnurent King-kieou pour roi de Tchou.

Tchao-ping, qui tenoit le parti du roi de Tchou, apprenant sa mort funeste, passa le Kiang, & de peur que cette nouvelle ne rallentît l'ardeur des peuples, il répandit les nouvelles les plus favorables, & fit partir Hiang-leang avec ses huit à neuf mille hommes, pour aller insulter les états de Tsin.

Tchin-yng, né à Tong-yang (1), jeune homme entreprenant & actif, profitant de ces temps de troubles, se forma un parti si considérable, qu'il se vit, en peu de temps, une armée de vingt mille hommes: on ne l'appelloit plus que *le jeune roi*. Sa mère lui défendit absolument de le souffrir. « Contentez-» vous, lui dit-elle, du nom de général. Si vous réussissez, ce » sera beaucoup pour vous de prendre la qualité de prince, & » si vous ne réussissez pas, il vous sera plus aisé de vous sauver. » Il ne faut pas si-tôt exciter la haine des envieux ».

Ce jeune homme, docile aux ordres de sa mère, signifia à sa petite armée qu'il ne vouloit plus qu'on lui donnât le nom de roi. Il la détermina à se ranger sous les étendards de Hiang-leang, officier de réputation, issu d'une famille qui avoit autrefois fourni des généraux aux armées de Tchou; & afin

(1) Hiu-y-hien de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

d'assurer le succès du grand dessein qui les réunissoit, il dit à ses soldats, qu'il croyoit à propos de se joindre à Yng-pou, afin d'aller ensemble grossir les forces de Hiang-leang, qui avoit armé pour la même entreprise qu'eux.

Yng-pou officier de l'empereur EULH-CHI-HOANG-TI, étoit exilé à la montagne Li-chan, où il trouva plusieurs dixaines de mille criminels. Comme il étoit le plus considérable d'entre eux, & qu'il avoit beaucoup d'esprit & d'adresse, il sut bientôt s'attacher les compagnons de son exil. Ennuyé de ce séjour odieux, il s'étoit enfui avec les plus déterminés, & étoit venu sur les bords du Kiang exercer le métier de voleur.

Assez près delà, sur les bords du lac Poyang (1), demeuroit Ou-joui, qui avoit tellement gagné le cœur des habitans de ce canton, qu'ils ne lui donnoient point d'autre nom que celui de prince du Po-yang; ils lui étoient entièrement soumis. Yng-pou fut le trouver, & lui dit qu'il avoit quelques mille hommes à son service. Dès le premier entretien qu'ils eurent ensemble, il plut si fort à Ou-joui, qu'il lui donna sa fille en mariage, & le nomma général de ses troupes.

Hiang-leang, renforcé par les troupes de Tchin-yng, de Ou-joui & de Yng-pou, se trouva à la tête de plus de soixante-dix mille hommes. Ce général assembla tous les officiers, & leur dit : « Tchin-ching a travaillé le premier au grand dessein qui nous a obligé de prendre les armes, & n'a pas » eu l'avantage de le voir accompli : il a perdu misérablement » la vie par la main d'un traître. A peine a-t-on su qu'il n'é- » toit plus, que Tsin-kia, par le moyen de Lieou-tchin, sans » consulter personne, s'est avisé de lui substituer King-kieou »

(1) Grand lac entre Nan-kang-fou, Kieou-kiang & Sao-tcheou-fou du Kiang-si.

» c'est

» c'eſt ce que nous ne devons point ſouffrir. Mon intention » eſt que nous allions le punir de ſa témérité ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Après cette harangue, il ſe mit en marche avec ſon armée, pour aller chercher King-kiou. Ce nouveau roi de Tchou fut fait priſonnier dans une bataille qu'il perdit, & reçut la mort par les ordres de ſon vainqueur.

Malheureuſement pour lui, Lieou-pang n'arriva pas à temps pour le défendre : ce jeune héros, ſans autre motif que celui de ſervir King-kiou, étoit parti accompagné d'une petite troupe ; il rencontra dans ſa route Tchang-leang, conduit par le même deſſein. Ce dernier, inſtruit de ce que la renommée publioit de Lieou-pang, ſe ſoumit à ſon commandement avec la jeuneſſe qui l'avoit ſuivi.

King-kiou, informé de leur affection pour lui & de leur marche, leur fit dire de s'oppoſer à un détachement des troupes de Tſin qui s'avançoit contre Tchou. Ces deux partiſans furent battus. Ayant ramaſſé leurs gens diſperſés, ils ſe jettèrent ſur le pays de Tang, dont ils ſe rendirent maîtres. Enflés de ce petit ſuccès, ils crurent trouver autant de facilité du côté de Fong (1), mais ils échouèrent ; & après cet échec ils s'étoient mis en chemin pour venir joindre King-kiou.

La défaite ſubite & la mort de ce monarque les décida à ſe ranger du parti de Hiang-leang, qu'ils rencontrèrent à Siué (2). Ce général, ſur la réputation de Lieou-pang, l'accueillit & lui donna même un renfort pour ſe venger de l'affront qu'il avoit reçu devant Fong. Le jeune guerrier la prit d'aſſaut, & en fit raſer les murailles ; mais il n'imita point la cruauté de Hiang-yu,

(1) Fong-hien de Siu-tcheou du Kiang-nan.

(2) Lieou, à cinquante *ly* au ſud de Teng-hien de Siu-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

neveu de Hiang-leang, qui fit paſſer au fil de l'épée tous les habitans de Siang-tching, parce qu'il avoit été obligé, quelque temps auparavant, d'en lever honteuſement le ſiége.

Cependant le royaume de Tchou n'avoit point encore de maître, & Hiang-leang ne parloit point de lui en choiſir. Fan-tſeng, vieillard âgé de ſoixante-dix ans paſſés, du pays de Kiu-tchao, vint le trouver, & lui dit : « Dans le temps que les princes » de Tſin détruiſirent les ſix autres princes qui partageoient » avec eux l'empire, ils ſe ſaiſirent des états de Tchou, ſans au- » cun motif de plainte contre le prince qui les gouvernoit. Le » droit des gens & la bonne foi violés par les *Tsin*, en retenant » Hoai-ouang, ſans lui permettre de retourner dans ſes états, » indiſposèrent contre eux tous les gens de bien. Lorſque » Tchin-ching commença la guerre, au lieu de chercher quel- » qu'un de la famille des princes de Tchou à qui il pût rendre » ce trône uſurpé, il ſe fit lui-même proclamer roi de Tchou, » & tout le monde prévit qu'il ne régneroit pas long-temps. » Vous venez, ſeigneur, après lui; vous êtes à la tête d'une » nombreuſe armée, remplie d'excellens officiers; vous-même » deſcendez d'une famille qui a prodigué ſon ſang au ſervice » des princes de Tchou, vous rendriez votre nom immortel » en rétabliſſant les deſcendans de ces princes, que vos an- » cêtres ont regardés comme leurs maîtres & ſervis avec fidé- » lité ».

Touché du diſcours de ce ſage vieillard, Hiang-leang fit faire des perquiſitions long-temps inutiles : enfin on découvrit un petit neveu de Hoai-ouang, chez un pauvre laboureur, dont il gardoit les troupeaux.

Hiang-leang, après avoir conſtaté ſa naiſſance, fit reconnoître roi de Tchou ce dernier rejetton de la famille détruite,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. *Eulh-chi-hoang ti.*

& fixa sa cour à Hiu-y (1). Animé par ce premier acte d'équité, il remit encore un des descendans des princes de Han en possession de l'héritage de ses pères. Toutes les bouches retentirent de son éloge, & l'amour des peuples fut le prix de son désintéressement. Son parti s'accrut encore par le grand nombre des sujets de ces deux royaumes, qui vinrent se ranger sous ses drapeaux.

Cependant le brave Tchang-han, général des troupes impériales, soutenoit, avec beaucoup de gloire, les efforts des rébelles. Après avoir gagné plusieurs batailles contre les troupes de Tchou, il étoit entré dans les états de Ouei, & ramenoit avec succès les peuples à l'obéissance de l'empereur. Les généraux de Ouei se voyant presque sur le point de succomber, dépêchèrent couriers sur couriers aux rois de Tsi & de Tchou, pour leur demander du secours. Le roi de Tsi accourut en personne à la tête de ses troupes, & celui de Tchou envoya un corps considérable sous les ordres de Hiang-tou.

Toutes ces troupes, étant jointes, composèrent une armée qui auroit dû obliger Tchang-han à se retirer; mais loin d'en être intimidé, il fut au devant des confédérés & leur livra bataille. Le roi de Tsi y fut tué. Le général de Tsin, profitant de son avantage, poussa jusqu'à la capitale de Ouei, qu'il prit d'emblée, & y mit tout à feu & à sang. Le roi de Ouei, poussé de désespoir, aima mieux se jetter au milieu des flammes, que de tomber entre les mains des ennemis. Son frère eut le bonheur de se sauver dans les états de Tchou, dont il reçut par la suite des secours, pour rentrer en possession du royaume de Ouei.

(1) Hiu-y-hien de Ssé-tcheou de Fong-yang-fou du Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Si tous les sujets de l'empereur eussent été aussi zélés à le servir que le brave Tchang-han, quelques progrès qu'eût fait la révolte, il n'y a point de doute qu'on ne fût venu à bout de l'éteindre; mais la conduite de l'eunuque Tchao-kao, qui faisoit impitoyablement mourir tous ceux qui ne suivoient pas aveuglément ses volontés, augmentoit le nombre des mécontens, & détruisoit tout le bien que Tchang-han faisoit.

Tchao-kao avoit toute la confiance de EULH-CHI-HOANG-TI, qui ne sortoit jamais de son palais. Ses grands ne pouvoient lui donner connoissance de ce qui se passoit, que par le canal de ce méprisable eunuque, qui ne laissoit parvenir à l'empereur que ce qu'il vouloit qu'il connût.

Quelques-uns des principaux de la cour, voyant le désordre empirer, résolurent de pénétrer jusqu'à l'empereur, en ménageant cependant Tchao-kao, dont ils redoutoient la vengeance, par les exemples funestes qu'ils avoient journellement devant les yeux. Ils se proposoient d'obtenir du prince qu'il leur confiât les rênes du gouvernement, & lui représentèrent en conséquence, qu'étant élevé au premier rang parmi les hommes, il n'étoit pas de la dignité impériale qu'il communiquât au dehors; qu'il devoit se décharger du soin des affaires sur plusieurs d'entre eux, qui avoient de l'expérience & de la capacité, & que ce fardeau étoit fait pour des sujets, & non pour un monarque aussi grand que lui. L'empereur, uniquement occupé de ses plaisirs, leur abandonna volontiers ce soin pénible, en leur donnant plein pouvoir de gouverner comme ils l'entendroient.

L'eunuque Tchao-kao, furieux de ce qu'on avoit fait cette démarche sans sa participation, résolut de s'en venger sur Li-ssé, qui, comme premier ministre, étoit à la tête de cette

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

députation des grands. Il accufa Li-yn, fon fils, qu'on avoit envoyé contre les révoltés, d'être de connivence avec eux. Il peignit à l'empereur fon autorité méprifée, & les ordres de Li-fsé plus refpectés que les fiens. Il finit par confeiller à fon maître d'y apporter un prompt remède, fans attendre que Li-fsé prît un plus grand afcendant, qui rendroit le mal incurable.

EULH-CHI-HOANG-TI, trop confiant, crut aux rapports infidieux de fon favori. Il fit expédier l'ordre d'arrêter Li-yn, & de le livrer au tribunal des crimes. Li-fsé fut chargé de chaînes, & confiné dans un fombre cachot, avec commiffion au perfide Tchao-kao d'inftruire fon procès.

Cet eunuque fit arrêter en même-temps plus de mille perfonnes, fur le moindre indice ou foupçon de liaifon avec Li-fsé : il prétendoit acquérir la preuve de la trahifon de ce premier miniftre, & de fon fils, qui venoit de perdre la vie à la bataille de San-tchuen contre les rebelles.

A cette nouvelle, qui parvint à fon père dans fa prifon, ce miniftre dreffa un placet, pour juftifier fon innocence & celle de fon fils; mais l'eunuque l'intercepta : ce fut même pour lui un nouveau motif de hâter le fupplice de Li-fsé, qu'il fit mettre en pièces au milieu des rues. Après cette exécution révoltante, l'empereur, pour le récompenfer de fon zèle, lui donna la place du malheureux Li-fsé.

Lorfque Hiang-leang apprit la perte de la bataille qui s'étoit donnée dans les états de Ouei, il y accourut avec toutes les troupes qu'il commandoit, battit Tchang-han, le pourfuivit jufqu'à Ting-tao (1), où ce général, ayant voulu faire ferme, fut encore battu & obligé de fe retirer.

(1) Ting-tao-hien de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. Eulh-chi-hoang-ti.

D'un autre côté Hiang-yu, neveu de Hiang-leang, & Lieou-pang, défirent les troupes impériales dans le pays de San-tchuen. Ce fut dans cette action que le général Li-yn, fils de Li-ssé, perdit la vie. Hiang-yu s'y distingua par sa bravoure, & Lieou-pang par sa conduite.

Ces avantages enflèrent si fort le cœur à Hiang-leang, qu'il méprisoit Tchang-han & les troupes de Tsin. Comme il en parloit d'une manière peu honorable devant Song-y, celui-ci lui dit : « Seigneur, j'ai toujours oui dire, *qu'un général qui » méprise son ennemi est à moitié vaincu.* Je vous avouerai » que je commence à craindre pour nous ». Hiang-leang ne lui fit d'autre réponse qu'un grand éclat de rire.

Tchao-kao, sur la nouvelle de la déroute de l'armée impériale, envoya ordre à tout ce que l'empereur avoit de meilleures troupes, de marcher pour aller joindre Tchang-han. Ce général n'eut pas plutôt reçu ce renfort, que revenant sur ses pas, il trouva encore Hiang-leang, campé à Ting-tao, & résolut de lui donner bataille. Hiang-leang, plein d'une confiance méprisante ne la refusa pas, mais il ne fut pas long-temps à éprouver la vérité du conseil de Song-y, car il perdit la bataille & la vie.

Tchang-han, après cette victoire, jugeant qu'il n'avoit plus à craindre les troupes de Tchou, passa le Hoang-ho, entra dans les états de Tchao, & alla mettre le siége devant Han-tan. Tchang-eulh savoit qu'il n'y avoit que très-peu de troupes dans cette capitale; il la crut perdue, & s'enfuit avec le roi à Kiu-lou (1), d'où ils dépêchèrent plusieurs couriers à Tchou pour demander du secours.

(1) Chun-té-fou dans le Pé-tché-li.

Le roi de Tchou donna à Song-y le commandement des troupes qu'il envoyoit au ſecours de Tchao, & pour lieutenans Hiang-yu & Fan-tſeng : ils ſe joignirent à Tchin-yu, qui après avoir raſſemblé les débris de la bataille de Ting-tao, en avoit fait un corps de quelques dixaines de mille hommes, avec lequel il tâchoit de faire tête à Tchang-han, dont l'armée, après la priſe de Han-tan, étoit campée au midi de cette ville.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 208. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Le roi de Tchao avoit nommé Hiang-yu pour commander, parce qu'il le voyoit animé à venger la mort de Hiang-leang, ſon oncle, & qu'il avoit ſollicité Lieou-pang de ſe joindre à lui. Cependant, les plus anciens officiers de ce prince, & les plus éclairés, lui repréſentèrent le naturel ſanguinaire de Hiang-yu ; qu'à la priſe de Siang-tching il avoit mis tout à feu & à ſang, & qu'enfin c'étoit agir comme les *Tsin*, qui aliénoient tous les peuples. Ce monarque qui conſidéroit Hiang-yu comme un bon officier, ne voulut point lui faire l'affront de le révoquer ; il le confirma dans ſa commiſſion, pour ſervir ſous les drapeaux de Song-y. Il envoya Lieou-pang avec un détachement conſidérable ſur les terres de Tſin; expédition qui fit le commencement de ſa fortune.

Song-y avec ſon armée, deſtinée au ſecours de Tchao, vint camper à Ngan-yang, & y demeura quarante-ſix jours. Hiang-yu, impatienté de ce ſéjour, fut trouver ſon général, & lui dit : « L'armée de Tſin, comme vous le ſavez, tient aſſiégée » celle de Tchao, & la nôtre, par ſon inaction, ſe conſume ici : » qui nous empêche de paſſer le Hoang-ho & de mettre » l'ennemi entre deux ? Cette manœuvre dégagera nos alliés » & nous aſſurera la victoire ».

207.

« Ne précipitons rien, lui répondit Song-y. Si les *Tsin*

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» attaquent l'armée de Tchao avec avantage, il leur en coûtera du monde & ils s'affoibliront; alors nous tomberons sur eux. S'ils sont repoussés, ils seront hors d'état de s'opposer à ce que nous entrions avec des troupes fraîches dans leur pays, & notre succès est certain ».

Cependant l'armée de Tchou avoit presque consommé ses vivres; on commençoit à diminuer les rations, & le soldat en murmuroit. Hiang-yu pressa de nouveau son général de marcher à l'ennemi, en lui représentant que la mauvaise récolte leur promettoit peu de ressources; que le soldat étoit déja réduit à ne manger que de l'herbe, & un peu de riz, tandis que la table du général étoit servie avec profusion; qu'il devoit penser à son armée, & ne pas la ruiner, comme il le faisoit, dans un pays dénué d'approvisionnemens; que si une fois les *Tsin* étoient les maîtres de Tchao, leur armée fortifiée seroit invincible. Que la perte de Hiang-leang, & de la bataille, où il avoit péri, mettoit leur roi dans la plus grande perpléxité, & enfin que c'étoit du succès de cette campagne que dépendroit absolument la réputation de leurs armes, & l'évènement du grand dessein qui les avoit réunis.

Rien ne put ébranler Song-y; il demeura ferme dans sa première résolution. Hiang-yu, n'étant plus le maître de la colère où il étoit de le voir temporiser, profitant d'ailleurs du mécontentement des soldats, le tua dans sa tente, fit publier que c'étoit par ordre du roi, parce qu'il s'entendoit avec les ennemis, & dépêcha un courier à la cour de Tchou. Il obtint le commandement à la sollicitation de toute l'armée.

Dès qu'il eut reçu l'ordre du roi de Tchou, il détacha Yng-pou avec un corps de vingt mille hommes, lui fit passer le Hoang-ho pour aller couper les vivres à l'armée de Tsin; & sur

sur l'instance de Tchao, de venir à son secours, il passa lui-même le fleuve avec toutes ses troupes, ne prit des vivres que pour trois jours, & fit brûler toutes les barques qui avoient servi à son passage, en disant à ses soldats, qu'il vouloit leur ôter toute espérance de pouvoir fuir; afin de les engager par-là à vaincre, ou à mourir. Pour les animer encore davantage; il leur dit: « Que satisfait de pouvoir venger la mort de son » oncle, il ne retiendroit rien du butin qui se feroit ».

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Ce nouveau général marcha droit aux ennemis, & sans se mettre en peine d'être soutenu par ses alliés, il les attaqua neuf jours durant, avec une intrépidité sans égale, & toujours avec avantage. Tchang-han, pressé par Hiang-yu & par les troupes de Tsi, de Yen & de Tchao, vit bien qu'il ne pourroit leur faire face à toutes à la fois, & résolut de se retirer. Il déploya dans cette retraite, toute l'habileté d'un général consommé, & il la fit dans un si bel ordre, sans se jamais laisser entamer, que toutes les fois que ses ennemis voulurent le troubler, ce fut toujours avec perte. Il sauva par cette marche savante l'armée impériale.

Hiang-yu le poursuivit sans relâche, dans l'espérance qu'il le lasseroit, & l'obligeroit enfin d'en venir à une bataille; mais Tchang-han fut constant à la refuser, toujours prêt à recevoir l'ennemi, jusqu'à ce qu'étant arrivé sur les limites de Tsin, il fit camper son armée dans un poste avantageux, assez près duquel Hiang-yu, qui le harceloit sans cesse, fit aussi camper la sienne.

L'empereur dépêcha à son général un courier, pour lui reprocher d'avoir honteusement reculé devant les rebelles, & que sa retraite étoit moins un effet de sa prudence que de sa lâcheté. Tchang-han jugea d'après ces reproches qu'il étoit

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

perdu, dans une cour, où, sous le moindre prétexte, on faisoit périr les plus honnêtes gens. Il y envoya cependant Sfé-ma-hin avec des instructions précises.

Cet envoyé se présenta inutilement pendant trois jours à la porte du premier ministre Tchao-kao. Personne d'ailleurs n'osoit lui parler des affaires présentes de la guerre, sans courir risque de la vie. Sfé-ma-hin en fut si intimidé, qu'il reprit la route du camp. Il rapporta au général comment l'eunuque Tchao-kao abusoit de l'autorité dont il étoit le dépositaire, & les cruautés inouies qu'il exerçoit. Il ajouta qu'il ne devoit pas espérer qu'il l'épargnât lui-même, après les échecs qu'il avoit essuyés. Tchang-han, troublé à ce rapport, fut quelque temps indécis sur le parti qu'il prendroit. Il résolut enfin de tenter encore le sort des armes; il fit sortir hors des lignes son armée, qu'il rangea en bataille. Hiang-yu, témoin de ce mouvement, fit aussi ses dispositions.

Tchang-han, qui vouloit ménager ses troupes & se les conserver au besoin, avoit laissé dans son camp un corps de réserve considérable, sous la conduite de bons officiers, avec ordre d'y recueillir les fuyards, & de les rallier. Tout étant ainsi disposé, il fit avancer plusieurs escadrons de cavalerie, qui donnèrent si vivement sur l'avant-garde de Hiang-yu, qu'ils la firent reculer; mais Hiang-yu ayant remarqué que ce corps n'étoit pas soutenu, le fit pousser à son tour, & l'obligea de se replier sur l'armée de Tsin, où il porta le désordre. Sans la prudence de son général, qui eut soin de faire rentrer les fuyards dans le camp, l'armée auroit été entièrement détruite.

Dès le soir même de cette action, Tchang-han envoya un de ses officiers à Hiang-yu, pour lui demander une entrevue,

& lui dire qu'il vouloit lui remettre sa personne & son armée. Hiang-yu, charmé d'une nouvelle à laquelle il s'attendoit si peu, se trouva au rendez-vous, & reçut Tchang-han avec tout l'honneur dû à un homme de son mérite : ils s'y jurèrent une amitié réciproque ; & afin que Tchang-han n'eût pas lieu de croire que Hiang-yu voulût avoir sur lui aucune supériorité, celui-ci le fit reconnoître, par les deux armées, prince de Yong; & le retint auprès de lui, laissant le commandement des impériaux à Ssé-ma-hin, en qualité de lieutenant-général.

Lieou-pang, que le roi de Tchou avoit envoyé faire diversion dans les terres de Tsin, fut encore plus heureux que Hiang-yu; il se saisit d'abord de Tchang-y (1), & passant ensuite dans le pays où étoit Pong-yuei, avec environ mille soldats, il l'engagea lui & ses gens à prendre parti dans ses troupes. Alors il dirigea sa marche vers Kao-yang (2). En traversant un petit village, un certain Li-y-ki, lettré de profession, reconnut parmi ses troupes un soldat de sa connoissance, & eut avec lui cet entretien : « Lieou-pang a la réputation de ne » pas aimer les gens de lettres ; mais sa qualité de grand » capitaine & son mérite me donnent envie de servir sous ses » drapeaux ». « N'en faites rien, lui dit son ami, l'habit seul » d'un homme de lettres le met de mauvaise humeur. Ca» chez lui votre profession, si vous voulez lui demander du » service ». « Je veux me faire connoître, reprit le lettré, » sans qu'il s'en fâche ». Le soldat rapporta cette conversation à son général, qui eut la curiosité de voir Li-y-ki. A peine s'étoit-il jetté sur un lit pour y prendre quelque repos, que

(1) A cent quatre-vingt *ly* au sud-ouest de Yen-tcheou-fou du Chan-tong.

(2) A vingt-neuf *ly* à l'ouest de Ki-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

le soldat & le lettré entrèrent. Lieou-pang ne fit pas semblant de s'en appercevoir. Li-y-ki, d'un ton fâché, lui dit: « Croyez-vous l'emporter sur les *TSIN*, par votre incivilité à » l'égard des sages? On ne hait ces princes, que parce qu'ils » méprisent leurs conseils ».

Lieou-pang se leve aussi-tôt, & lui fait une profonde révérence, en l'obligeant de s'asseoir à la première place. Leur entretien devint bientôt intéressant : le lettré sur-tout développa de grandes connoissances sur la politique & sur l'état présent des affaires. Il dit à Lieou-pang : « Toutes vos troupes, » à ce que je vois, ne vont pas au-delà de dix mille hommes; » attaquer les *TSIN* avec si peu de monde, c'est jetter un petit morceau de chair dans la gueule d'un tigre affamé. Vous » êtes près de Tchin-lieou (1), c'est un poste des plus importans » de l'empire ; les dehors en sont charmans ; on y a fait de » grands approvisionnemens de grains : tous les officiers de » la garnison sont de mes amis, il faut que j'y aille comme » envoyé de votre part ; s'ils refusent de se donner à vous, » venez les attaquer, je vous réponds du succès ».

Lieou-pang suivit ce conseil, & réussit ; il en conçut beaucoup d'estime pour Li-y-ki, qu'il traita toujours d'égal à égal, & qui lui fut depuis de la plus grande utilité dans différentes négociations importantes avec les autres princes, dont il s'acquitta avec succès. Ce Li-y-ki avoit un frère, nommé Li-y-chang, qui, ayant appris que son aîné s'étoit donné à Lieou-pang, leva, avec le secours de ses amis, un corps de quatre mille hommes, avec lequel il fut joindre ce général, dont l'armée grossissoit journellement par tous ces renforts.

(1) Tchin-lieou-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

Ce fut avec ces troupes qu'il s'empara de la ville de Yng-tchuen (1). Les habitans conſpirèrent contre lui ; il le ſut, & les fit tous paſſer au fil de l'épée. Après cette expédition, il apprit que Tchang-leang étoit dans les états de Han, & il y conduiſit ſon armée. Ayant fait la jonction avec ce général, ils furent enſemble aſſiéger Nan-yang (2). Le commandant de cette place, mécontent de la cour de Tſin, ne ſe fit pas preſſer pour ouvrir ſes portes aux troupes de Lieou-pang, qui étoient ſi bien diſciplinées, qu'elles n'y causèrent pas le moindre déſordre, & gagnèrent entièrement le cœur des habitans en faveur de leur général.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Cependant l'eunuque Tchao-kao, qui diſpoſoit de tout à la cour de EULH-CHI-HOANG-TI, eut la témérité d'élever ſes regards juſqu'au trône, & forma le projet de ſacrifier l'empereur à ſon ambition : mais comme il craignoit de fortes oppoſitions de la part des grands, il ſe ſervit d'un étrange moyen pour les obliger à ſe plier aveuglément à toutes ſes volontés.

Un officier lui amena un cerf qu'il préſenta à l'empereur, en lui diſant que c'étoit un cheval. L'empereur ſe mit à rire « & répondit : Quoi ! vous appellez un cerf un cheval » ? Le prince jettant un regard ſur ſes courtiſans, comme s'il eût demandé leur avis, les uns dirent que c'étoit un cheval, d'autres que c'étoit un cerf.

Tchao-kao ne témoigna rien devant l'empereur ; mais ayant remarqué ceux qui avoient dit que c'étoit un cerf, il les fit arrêter enſuite, & les fit cruellement maſſacrer au milieu des rues. Ce deſpotiſme barbare de l'eunuque cauſa tant d'épou-

(1) Hiu-tcheou dans le même diſtrict.
(2) Nan-yang-fou dans le Ho-nan.

vante, que depuis ce temps-là personne n'osa plus le contredire.

Jusque-là ce monstre de cruauté avoit fait entendre à l'empereur que les révoltes étoient peu de chose, & que tout étoit en paix dans les états de sa famille. Cependant ce monarque apprit que Lieou-pang avoit forcé Ou-koan, & passé toute la garnison au fil de l'épée : il en fit de sanglans reproches à l'eunuque, qui commença dès-lors à craindre pour lui-même. D'un autre côté la défection de Tchang-han & de l'armée impériale, donna la plus vive inquiétude à Tchao-kao. Comme elle n'étoit arrivée que par sa perfidie & une suite de son mauvais gouvernement, il appréhenda que l'empereur, venant à l'apprendre, ne lui fît sentir tout le poids de sa colère ; il résolut donc, pour se garantir de la juste punition qu'il méritoit, de consommer le projet qu'il avoit formé contre son prince de le faire assassiner. Il engagea Yen-yo, gouverneur de Hien-yang, une de ses créatures, à venir avec une partie de ses troupes dans le palais : ils complotèrent ensemble de faire crier dans toutes les rues que les ennemis étoient entrés dans la ville, qu'il n'y avoit plus de sûreté pour le palais même, & qu'alors ils obligeroient l'empereur à se donner la mort, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis.

Ce dessein ainsi concerté, ils font répandre l'allarme dans toute la ville. Ceux qui prirent les armes pour défendre leur souverain furent massacrés. L'empereur se plaignit à ses eunuques de ce qu'ils ne l'avoient pas averti. Si nous l'avions fait, lui répondirent-ils, il y a long-temps que nous ne serions plus. Alors le gouverneur de Hien-yang s'approchant de son maître, lui dit : « Tout l'empire est révolté contre vous, » il faut pourvoir à votre personne ». « Si on n'en veut, dit

» l'empereur, qu'à la place que j'occupe, je la cède volon- » tiers, & je me contente d'être petit prince particulier ». « Non, répondit Yen-yo, ce n'est pas ce qu'on demande de » vous; vous avez éteint tant de familles, qu'on veut trai- » ter la votre de même ». « Ah! dit-il, qu'on me laisse au » moins la vie, mes femmes & mes enfans, & qu'on fasse » ensuite ce qu'on voudra de moi ». « Tout cela est inutile, » répondit Yen-yo; l'ordre du premier ministre est que vous » mouriez, pour servir d'exemple à tout l'empire; je n'oserois » reparoître devant lui sans l'avoir exécuté ». Le gouverneur fait approcher ses satellites; à leur aspect, EULH-CHI-HOANG-TI, le cœur plein de rage contre le perfide eunuque, s'enfonçe un poignard dans le cœur, & tombe aux pieds de Yen-yo, baigné dans son sang.

Le crime consommé, Tchao-kao (1) assembla les grands, & leur dit: « Les *TSIN* n'avoient autrefois que la qualité de » princes; c'est l'orgueil de Tsin-chi-hoang-ti qui lui a fait » prendre l'auguste nom de *Hoang-ti;* il faut remettre les » choses sur l'ancien pied, & ne donner à Tsé-yng, qui doit » lui succéder, que le titre de prince ». Après ce peu de mots, il fait préparer le sceau & les autres marques de la dignité

(1) Martini, dans ses décades, écrit que Tchao-kao, pour n'être pas soupçonné d'être l'auteur de cet assassinat, feignit une maladie & se tint fermé chez lui pendant quelques jours. Ce moyen adroit fit prendre le change aux peuples, qui disoient hautement que l'empereur n'auroit pas eu cette triste fin, si le premier ministre n'avoit pas été malade. Lorsque cette nouvelle se répandit, Tchao-kao, pour mieux cacher encore la part qu'il avoit à cet attentat, marqua beaucoup de zèle, & affecta de faire des recherches pour découvrir les meurtriers & en tirer vengeance. Je ne sais où Martini a recueilli cette anecdote, je ne vois rien de semblable dans le *Tong-kien-kang-mou*, & il me semble même que la suite de cet événement contredit cette particularité. *Éditeur.*

Avant l'Ere Chrétienne. 207. *Eulh-chi-hoang-ti.*

impériale, & députe un des grands à Tſé-yng, pour l'inviter à venir au palais prendre poſſeſſion de l'héritage de ſes ancêtres.

Tſé-yng s'excuſa de s'y rendre, & feignit une indiſpoſition. Auſſi-tôt que l'envoyé de Tchao-kao fut ſorti, ce prince appella ſes deux fils, & leur dit en ſecret : « L'infâme Tchao-» kao a comblé ſes crimes en faiſant mourir l'empereur. Le » parti de cet eunuque eſt ſi formidable, que les grands n'o-» ſeroient punir tant de forfaits & nous délivrer de ſa tyran-» nie. J'ai feint une maladie pour l'attirer ici ; qu'il y trouve » le châtiment de ſes atrocités. Vous m'entendez ; je me re-» poſe ſur vous du ſoin de venger votre famille & l'em-» pire ».

L'eunuque vint en effet trouver Tſé-yng, & reçut la juſte punition de ſes crimes. La mort de ce miniſtre ſanguinaire cauſa une joie univerſelle : grands, peuple, tout accourut en foule remercier Tſé-yng, qui voulut abolir la mémoire de ce monſtre cruel par l'extinction entière de ſa race.

Après avoir reçu les témoignages de la reconnoiſſance publique, Tſé-yng fit partir ſes meilleurs troupes pour s'emparer du fort Yao-koan (1). Lieou-pang y étoit arrivé preſqu'en même temps, & en vouloit faire le ſiége. Tchang-leang lui conſeilla d'uſer de ſtratagême, & d'arborer quantité d'étendards ſur une montagne qui dominoit le fort, afin de tromper l'ennemi. Il fut encore d'avis d'envoyer Lou-kia pour ſonder le gouverneur de la place. Lou-kia réuſſit à le gagner ; mais les officiers de la garniſon donnoient de l'inquiétude à

(1) A quatre-vingt-dix-huit *ly* au ſud-eſt de Lan-tien-hien de Si-ngan-fou du Chen-ſi.

Tchang.

Avant l'Ère Chrétienne. 206. *Eulh-chi-hoang-ti.*

Tchang-leang. Il imagina de faire défiler des troupes au-delà de la montagne Koué-chan, afin d'attirer l'ennemi de ce côté-là. A peine eurent-elles dépassé les hauteurs, que la garnison fit une sortie. Lieou-pang les laissa avancer, & faisant volte-face, il les mena tambour battant jusqu'à la porte du fort, qu'il trouva ouverte, comme il en étoit convenu avec le gouverneur: alors poussant les assiégés, il fut bientôt maître de la place, & fit cesser le carnage, en donnant à la garnison la liberté de le suivre ou de se retirer. La plupart, à l'exemple de leur gouverneur, se rangèrent sous ses drapeaux.

Lieou-pang continuant ses conquêtes, dirigea sa marche vers Lan-tien, dont il se saisit, & à la dixième lune, dans l'hiver, il investit Pa-chang. A la nouvelle de la prise de Yao-koan, Tsé-yng se jugea perdu sans ressource. Pour conserver sa vie, il crut devoir aller offrir à Lieou-pang le sceau & les autres attributs de la dignité impériale. Revêtu d'un habit simple, la corde au col, & monté sur un char tiré par des chevaux blancs, en signe de deuil, il fut attendre Lieou-pang à son passage à Tchi-tao (1).

Ce héros appercevant Tsé-yng dans cette posture humiliante, descendit aussi-tôt de cheval, & lui ôta lui-même sa corde, en lui rendant le respect dû à sa naissance. Tous les officiers opinoient à ce qu'il le fît mourir, afin de prévenir les sujets de révolte ; mais Lieou-pang leur dit, avec un ton de dignité : « Le roi de Tchou, en me chargeant de ses ordres, » m'a sur-tout recommandé la clémence ; vous devriez m'y » ramener si je m'en écartois. Il y a de la barbarie à vous de » m'exciter à faire mourir un prince qui vient se jetter dans

(1) A douze *ly* à l'est de Si-ngan-fou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206. *Eulh-chi-hoang-ti.*

» mes bras. J'ordonne qu'on respecte ses jours & sa personne ; » quiconque osera lui manquer, paiera de sa tête sa désobéissance à mes ordres ». Il remit à un de ses officiers la garde de ce prince, & lui ordonna de le traiter avec toutes sortes d'égards & de distinctions. Le sceptre impérial ne resta que quarante-trois ans dans sa famille, & la dynastie des *Tsin* finit avec EULH-CHI-HOANG-TI, qui mérita d'être victime de la perfidie de l'eunuque Tchao-kao son favori, pour avoir abandonné la vie de ses sujets à ce monstre altéré de sang.





HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA CHINE.

CINQUIÈME DYNASTIE.

LES HAN.

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

APRÈS que Tsé-yng, dernier prince de la famille des *Tsin*, se fut soumis à Lieou-pang, & lui eut remis le sceau & les autres marques de la dignité impériale, ce général prit la route de Hien-yang (1), capitale de l'empire, qu'il abandonna au pillage, avec ordre cependant de ne faire aucun mal aux habitans. Siao-ho, attentif aux intérêts de Lieou-pang son

(1) Hien-yang-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

maître, courut au palais de Tchao-kao, & préféra aux meubles précieux & aux trésors, dont il étoit rempli, les papiers de ce premier ministre & les registres de l'empire, qu'il recueillit avec soin, & qui dans la suite furent de la plus grande utilité à Lieou-pang, pour l'éclairer sur les revenus & le dénombrement des provinces.

Les officiers & les soldats respectèrent les ordres de leur général, & n'osèrent toucher au palais impérial, où ce conquérant alla se loger. La beauté des femmes, le luxe des meubles & les trésors immenses qu'il renfermoit séduisirent ce héros au point de s'y oublier, & de n'en vouloir plus sortir malgré les sages remontrances de Fan-kouai.

Tchang-leang, dont les conseils lui avoient déja été si utiles, frémit du danger où la volupté l'entraînoit. « Quoi, seigneur, » lui dit-il, nous ne devons nos succès qu'au mépris que les » *Tsin* ont fait de la vertu, & leur exemple ne vous effraie » point! Séduit par les plaisirs, voulez-vous qu'on vous » regarde comme un second Li-koué? Tant de mollesse avilit » un guerrier : un prince qui ferme l'oreille aux conseils ne » peut éviter sa perte. Fan-kouai a tenté vainement de vous » arracher à ce séjour enchanté ; il vous traçoit votre devoir : » si vous ne fuyez promptement, Hien-yang est votre tom- » beau ».

Rendu à lui-même par la vérité de ce discours, Lieou-pang donna l'ordre pour sortir sur le champ de Hien-yang. Il ne voulut rien emporter des trésors qui l'avoient ébloui. Son armée prit la route de Pa-chang, où, étant arrivé, il fit venir plusieurs vieillards des états de Tsin, & leur dit : « Vous gé- » missiez sous la tyrannie des *Tsin* ; tant de familles éteintes » sur le plus léger soupçon, le sang ruisselant de toutes parts,

» ne vous présentoient que des scènes d'injustice & d'horreur : » chacun de vous craignoit un sort semblable pour lui & » pour les siens. Je viens dissiper vos craintes, & faire renaître » les temps des *Tcheou*. Je veux que la tranquillité & l'abon- » dance soient votre partage. Je ne suis venu à Pa-chang que » pour arrêter des loix qui assurent votre bonheur. Allez, pu- » bliez dans tous les états de Tsin, que je n'ai d'autre intention » que de vous faire du bien ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

Les peuples de Tsin, enchantés de ces espérances flatteuses, accouroient en foule apporter des rafraîchissemens à l'armée de Lieou-pang ; mais ce général touché de leur zèle, dans la crainte de les priver eux-mêmes du nécessaire, défendit à ses soldats de rien accepter. Cette modération augmenta encore le desir que ces peuples avoient de l'avoir pour leur maître.

Sur l'avis que Lieou-pang eut que Hiang-yu se disposoit à établir Tchang-han roi de Yong, en reconnoissance de ce qu'il s'étoit donné à lui, il songea à s'assurer la possession des états de Tsin. Dans ce dessein, il fit défiler des troupes vers Han-kou-koan. Hiang-yu s'avança de son côté pour lui disputer cette place, & détacha King-pou avec ordre de s'en saisir. Comme elle n'étoit pas munie de provisions, ni en état de défense, King-pou y entra sans difficulté. Lieou-pang dépêcha Tiao-ou-chang vers Hiang-yu, pour lui demander qu'il ne s'opposât point à ce qu'il prît la qualité de prince de Tsin, puisqu'il en avoit le sceau entre les mains. « Dites à votre » maître, répondit Hiang-yu à l'envoyé, que je suis son » ennemi, & qu'il me trouvera par-tout sur son chemin avec » une armée de quatre cens mille hommes ».

Quoique Lieou-pang n'en eût que cent mille effectifs, il ne fut point intimidé de ces menaces. Il fit courir le bruit qu'il

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

en avoit deux cens mille. Son armée étoit campée à Pa-chang, & celle de Hiang-yu à Long-men (1).

Fan-tſeng, le confident & le conſeil de Hiang-yu, s'entretenant avec lui de la guerre qui alloit s'allumer entre ces deux rivaux, lui dit qu'il étoit manifeſte que Lieou-pang aſpiroit à l'empire par la conduite pleine de modération qu'il tenoit à préſent, lui qui avoit autrefois tant aimé les femmes & l'argent. Fan-tſeng jugeoit encore que Lieou-pang, aidé des conſeils de Tchang-leang, ſeroit toujours un obſtacle à l'élévation de Hiang-yu, & que ce dernier ne pourroit prendre l'aſcendant, tant que Tchang-leang tiendroit ſon parti. Comme il avoit eu des liaiſons d'amitié avec lui, il fut le trouver au camp de Pa-chang, pour l'engager à quitter Lieou-pang, & à ſe donner à Hyang-yu. Fan-tſeng déploya toute la ſubtilité de ſon eſprit pour perſuader Tchang-leang, qui lui répondit: » Le roi de Tchou, en m'envoyant au ſervice de Lieou-pang, » me recommanda de l'aider de toutes mes lumières. Eſt-il de » l'honnête homme, après avoir ſervi quelqu'un dans la bonne » fortune, de l'abandonner dans la mauvaiſe ? La fidélité que » je lui dois exige encore que je l'avertiſſe de votre démarche ». Lieou-pang témoigna à Tchang-leang, qu'il ne ſeroit pas fâché d'avoir un entretien avec Fan-tſeng.

Lorſque ce général le vit entrer dans ſa tente, il lui préſenta une coupe remplie de vin, en lui diſant: « Il eſt bien vrai que, » depuis que je ſuis entré dans ce pays-ci, je ne me ſuis rien » approprié des richeſſes immenſes que j'y ai trouvées. J'ai » fait le dénombrement du peuple, les ſçeaux des mandarins, » avec les tréſors de l'état, ont été mis en ſûreté juſqu'à l'ar-

(1) Dix-ſept *ly* à l'eſt de Ling-tong-hien de Si-ngan-fou du Chen-ſi.

» rivée de votre général. J'ai voulu faire garder le fort de » Han-kou-koan, pour le garantir des entreprises & des in- » sultes des mal-intentionnés, qui profitent toujours de ces » temps de troubles. Dites à Hiang-yu que je n'ai jamais eu » dessein de me séparer de lui, & que, demain dès le matin, » j'irai le trouver ».

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

Fan-tseng retourna la nuit même au camp de Hiang-yu, lui rendre compte de sa négociation & de la réponse de Lieou-pang. Le jour suivant Lieou-pang y arriva, comme il l'avoit promis, accompagné d'environ cent cavaliers. Adressant la parole à Hiang-yu : « Seigneur, lui dit-il, vous & moi, nous » nous sommes réunis pour faire la guerre aux princes de » Tsin. Des envieux de nos succès cherchent à vous inspirer » de la méfiance. Vous me feriez une injure de suspecter mes » vues. Vous avez porté vos armes dans le Ho-pé, & moi » dans le Ho-nan : je suis entré le premier sur les terres de » Tsin, & après avoir réduit cet état, je croyois pouvoir vous » demander l'agrément de le posséder comme ma conquête; » mais j'apprends que vous le trouvez mauvais ».

Hiang-yu assura Lieou-pang qu'il ne conservoit aucun ressentiment contre lui, & l'invita à un repas, durant lequel Fan-tseng, debout vis-à-vis de son maître, lui fit plusieurs fois signe des yeux de profiter de l'occasion de le poignarder; mais Hiang-yu eut la constance de ne pas répondre à ces signaux. Fant-tseng impatienté sortit pour aller chercher Hiang-tchang, fort habile à manier le sabre, & l'introduisit dans la salle. Après qu'il eut servi à boire aux deux généraux, il demanda la permission de faire l'exercice des armes, qui lui fut accordée. Hiang-pé, de la suite de Lieou-pang, jugeant que ce jeu cachoit quelque dessein funeste à son maître, tira aussi son sabre, &

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

se mit à parer les coups de Hiang-tchang. Ce dernier cherchoit à forcer la parade & à trouver jour pour atteindre Lieou-pang. Tchang-leang, voyant le danger où il étoit, eut recours à Fan-kouei, le plus intrépide de son temps. Fan-kouei s'arma à la hâte d'un sabre & d'une demi-pique, & entra dans la salle les yeux effarés, les cheveux épars & en désordre. Dès que Hiang-yu l'apperçut, il fit sur le champ cesser le jeu. Il ordonna de donner à boire à ce brave. Fan-kouei vuida deux tasses coup sur coup; & comme Hiang-yu paroissoit le défier d'aller à la troisième: « Un homme, répondit-il, qui n'a pas peur de mourir, auroit-il » peur de boire une troisième tasse? Les princes de *Tsin*, semblables à des loups & à des tigres, tuoient les hommes avec » plus de facilité qu'on ne boit une tasse de vin, & c'est ce » qui a fait révolter tant de braves gens contre eux. Vous savez, » seigneur, ce que Hoai-ouang vous dit lorsqu'il vous envoya » contre les princes de Tsin: il vous dit que celui de vous, » qui, après avoir vaincu les *Tsin*, entreroit le premier dans » Hien-yang, en seroit déclaré & reconnu prince. C'est ce que » Lieou-pang mon général a fait; de tant de richesses que » nous y avons trouvées, il ne s'en est pas réservé la valeur » d'un cheveu; & après ce grand exploit, il est venu à » Pa-chang vous y attendre. Voilà ce dont tout le monde a » été témoin; voilà ce qui a été publié de tous côtés par ses » ordres: & cependant prêtant l'oreille à des rapports odieux, » on forme le dessein de l'assassiner! n'est-ce pas-là imiter la » conduite barbare des *Tsin*, & s'exposer à une chûte encore » plus violente que la leur? Des gens de ce caractère sont indi- » gnes de servir dans une guerre comme la nôtre ». Cette vive sortie rendit Hiang-yu interdit & il fut embarassé de répondre.

Lieou-pang jugeant par le silence de Hiang-yu, qu'il n'y avoit

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

avoit point de sûreté pour lui, affecta cependant de ne faire paroître aucune crainte, & sortit de la salle accompagné de Fan-kouei. Il laissa Tchang-leang pour faire les civilités d'usage, & regagna en diligence son camp de Pa-chang. Hiang-yu ne le voyant point rentrer, en témoigna de l'inquiétude à Tchang-leang, qui lui répondit que Lieou-pang devoit être arrivé dans son camp : « Il m'a laissé ici, ajouta-t-il, pour vous remercier » de sa part, & vous offrir ces perles en signe de son amitié; il » m'a encore ordonné de faire le même présent à Fan-tseng ». Celui-ci, furieux d'avoir laissé échapper Lieou-pang, foula aux pieds les perles, en s'écriant : « Lieou-pang nous enlève l'em- » pire ! Faut-il attendre que nous soyons en son pouvoir pour » reconnoître la faute que nous avons faite » ?

Hiang-yu, sans s'expliquer sur l'emportement de Fan-tseng, renvoya Tchang-leang & fit mettre son armée en marche : il prit le chemin de Hien-yang, dans le dessein de détruire cette capitale, afin que Lieou-pang ne pût profiter des richesses qui y étoient accumulées. Ce général cruel & vindicatif donna ordre de passer tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe : le prince Tsé-yng y périt avec toute sa famille. Peu satisfait de ce massacre horrible, Hiang-yu livra la ville au pillage, & après avoir enlevé les richesses du magnifique palais bâti par Tsin-chi-hoang-ti, il y fit mettre le feu, qui fut trois mois entiers à consumer cet édifice immense. La vengeance de Hiang-yu se porta jusque sur les morts, & profana les tombeaux des *TSIN*. Il en fit tirer les cadavres des princes de cette famille, pour les réduire en cendres qui furent jettées au vent. Chargé des dépouilles de Hien-yang, en horreur aux peuples, ce général tourna du côté des provinces de l'orient.

Hiang-yu qui vouloit faire le partage de l'empire, en

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

envoya demander la permiſſion à Hoai-ouang, roi de Tchou. Ce monarque lui répondit, qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été déterminé à cet égard avant la guerre. Hiang-yu, mécontent de cette réponſe qui ne ſatisfaiſoit point ſes vues, s'emporta contre le roi de Tchou. « Hé bien, dit-il, c'eſt à » nous, qui avons eſſuyé toutes les fatigues & tous les dangers » pour conquérir cet empire, à le partager. Le roi de Tchou » nous doit le rang où il eſt élevé; de quel droit veut-il nous » faire la loi? Il faut lui montrer que, ſi nous avons ſu faire » cette grande conquête, nous ſavons auſſi la conſerver ».

Ce parti pris, Hiang-yu déclara de ſon chef Hoai-ouang empereur, ſous le titre ironique de *Y-TI*, ou d'*empereur équitable*. « Comme un empereur, ajouta-t-il, doit avoir en appa» nage mille *ly* de terrein, il faut qu'il aille tenir ſa cour à » Tchin (1), où nous le laiſſerons vivre en paix ».

Les princes, inſtruits du projet de Hiang-yu, n'osèrent s'oppoſer à ce démembrement de l'empire : maître de preſque toutes les forces, il étoit en état de les écraſer. Ce conquérant leur en impoſa d'autant plus, que chacun eſpéroit obtenir une portion de ce vaſte état. Ainſi à la deuxième lune de la même année, après une longue conférence avec Fan-tſeng, Hiang-yu arrêta ce grand partage.

Lieou-pang avoit joué un trop beau rôle dans la dernière guerre, pour qu'il osât l'exclure du partage : il étoit d'ailleurs aſſez puiſſant pour ſe faire rendre juſtice. Fan-tſeng, qui le craignoit, ne lui céda que ce qu'il ne pouvoit lui ôter. Il fut arrêté qu'il conſerveroit les pays de Pa, de Chou, de Han-tchong, dont il étoit déja en poſſeſſion ſous le titre de royaume de Han,

(1) Aujourd'hui Tchin-tcheou dans le Ho-nan.

& on lui assigna la ville de Nan-tching pour y tenir sa cour.

Le pays de Yong, érigé en principauté en faveur de Tchang-han, général des *TSIN*, lorsqu'il s'étoit donné, avec toute son armée, à Hiang-yu, fut changé en royaume dans le partage. On fixa que la ville de Fei-kiou (1) en seroit la capitale, & que Tchang-han y tiendroit sa cour.

Ssé-ma-hin, son lieutenant, fut nommé roi de Saï (2), en récompense des services qu'il avoit rendus à Hiang-leang, oncle de Hiang-yu. Il fut déterminé par le partage que Li-yang seroit sa capitale.

Tong-y, second lieutenant de Tchang-han, eut le royaume de Tché, & pour capitale Kao-nou (3).

Comme Hiang-yu vouloit se réserver le beau pays de Leang, il en fit sortir Pao, roi de Ouei, & le fit aller plus à l'ouest à Ping-yang, où il détermina qu'il pourroit tenir sa cour, lui laissant le titre de roi de Ouei. Chin-yang, officier de Hiang-yu dans les commencemens de la guerre, avoit pris le pays de Ho-nan, & par une générosité extraordinaire dans ces temps-là, il l'offrit au roi de Tchou & se mit à son service. Hiang-yu l'en fit roi, & détermina qn'il tiendroit sa cour à Lo-yang; & parce que Ssé-ma-niang avoit appaisé les troubles du pays de Ho-nui & y avoit maintenu les peuples dans l'obéissance, il en fut nommé roi, sous le nom de roi de Yn, & sa cour établie à Tchao-kou (4).

On conserva à Hié, roi de Tchao, le pays qu'il possédoit;

(1) Fei-kiou, aujourd'hui Hing-ping-hien de la dépendance de Si-ngan-fou.

(2) Saï, pays depuis Ling-pao-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan jusqu'à Tong-koan.

(3) Kao-nou, aujourd'hui Li-tcheou de Yen-ngan-fou.

(4) Tchao kou, c'est Ouei-kiun-fou du Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

mais on l'obligea de tenir sa cour à Tai (1), & de partager ses états avec Tchang-eulh, que Hiang-yu fit roi de Tchang-chan. Yng-pou, un des généraux de Tchou, qui avoit rendu les plus importans services en maintenant le bon ordre parmi ses troupes, fut créé roi de Kieou-kiang (2), & on lui assigna la ville de Leou pour y tenir sa cour (3).

Ou-joui eut pour récompense de ses services le pays de Heng-chan, qu'on érigea en royaume en sa faveur, parce qu'il avoit forcé la forteresse qui en défendoit l'entrée : sa cour fut fixée à Tchu (4). On donna à Kong-ngao le département de Lin-kiang, en établissant sa cour à Kiang-ling. A l'égard de Kouang, roi de Yen, on l'obligea de transférer sa cour à Vou-tchong (5), & de céder Ki (6) à Tsang-tou, pour la récompense du secours qu'il amena au roi de Tchao contre les *Tsin*.

Hiang-yu obligea de même le roi de Tsi de passer à Kiao-tong (7), qu'il érigea en royaume, dont la capitale fut Tsié-mé (8), & en gratifia Tien-tou, de la famille du roi de Tsi, dont il mit la cour à Lin-tsé (9).

Enfin, il établit le royaume de Tsi-pé en faveur de Tien-ngan, aussi de la famille de Tsi, pour s'être donné au commencement de cette guerre au roi de Tchou, avec un corps

(1) Tai, c'est Ouei-tcheou de Tai-tong-fou du Chan-si.

(2) Kieou-kiang est le pays de Cheou-tcheou de Fong-yang-fou.

(3) Lou-ngan-hien, district de Liu-tcheou-fou.

(4) Tchu étoit à cent vingt *ly* au nord-ouest de Hoang-tcheou-fou dans le Ho-pé.

(5) Cette ville ne subsiste plus ; elle étoit à soixante *ly* au sud-est de Hin-tching-hien de la dépendance de Liu-tcheou-fou du Kiang-nan.

(6) C'est Yu-tien-hien dépendant de Pé-king.

(7) Ki, c'est Yu-yang-hien dépendant de Pé-king.

(8) C'est Kiao-tcheou dépendant de Lai-tcheou-fou du Chan-tong.

(9) C'est Y-tou-hien de Tsing-tcheou-fou du Chan-tong.

de troupes assez considérable. L'empire se trouva de la sorte divisé en vingt royaumes. Hiang-yu fit publier ce partage par tout l'empire; après quoi tous ces nouveaux princes se séparèrent de l'armée à la quatrième lune, & chacun fut prendre possession du royaume qui lui étoit dévolu.

Lieou-pang indigné de ce que Hiang-yu se fût arrogé l'autorité de faire sans lui ce partage, & plus encore, de ce qu'il lui retranchoit une grande partie des terres de Tsin, pour en récompenser Tchang-han, Ssé-ma-hin & Tong-y, voulut d'abord aller lui en demander raison les armes à la main. Tcheou-pou, Koan-yng & Fan-kouei le sollicitoient même de ne pas différer; mais Siao-ho, qui avoit plus de sang-froid, lui dit: « Quoique le pays de Han-tchong soit très-mauvais, n'est-il pas préférable à une mort certaine »? « Qu'entendez-vous » par-là, dit Lieou-pang »? « Vous conviendrez, lui dit Siao- » ho, que nous ne pouvons comparer nos forces à celles de » Hiang-yu, & que de cent combats nous ne saurions rai- » sonnablement nous promettre une victoire, certainement » ce n'est pas-là être fort éloigné de la mort. Tching-tang » & Ou-ouang étoient-ils maîtres d'une grande étendue » de pays? Mon avis seroit donc d'accepter Han-tchong de » bonne grace, de nous en attacher les peuples, d'y attirer » d'habiles gens, & de reprendre pied à pied les trois parties » du pays Tsin qu'on nous enleve; alors nous pourrons aisé- » ment tenir tête à Hiang-yu, & disputer à qui des deux l'em- » pire restera ».

Lieou-pang suivit le conseil de Siao-ho, qu'il nomma son premier ministre. Cependant Hiang-yu n'étoit pas sans inquiétude à son égard; mais pour ne pas le lui donner à connoître, il détacha de son armée trente mille hommes, dont il lui fit pré-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

ſent. Il accorda même la liberté à ceux qui vouloient ſe donner à Lieou-pang d'aller le trouver. Pluſieurs dixaines de mille hommes profitèrent de cette permiſſion. Lieou-pang, pour récompenſer le zèle & l'attachement de Tchang-leang, ſon lieutenant, lui donna une étendue de pays, ſous le titre de royaume de Han (1).

Lieou-pang ne fut pas le ſeul mécontent des diſpoſitions de Hiang-yu. Tien-yong outré de ce qu'il obligeoit Tien-chi, roi de Tſi, de quitter ſes états, pour les céder à Tien-tou, vint à la tête d'un corps de troupes au devant de Tien-tou, qu'il contraignit de s'enfuir, & voulut que Tien-chi reſtât dans ſa capitale; mais ce prince tremblant au ſeul nom de Hiang-yu, ſe ſauva ſecrétement dans le royaume qui lui avoit été aſſigné par le partage. Tien-yong indigné de ſa lâcheté & du déshonneur qu'il faiſoit à ſa famille, le pourſuivit, & l'ayant atteint, il le tua. Après quoi revenant trouver Pong-yuei, qui commandoit environ dix mille hommes, il lui remit le ſceau de général, & lui ordonna d'aller combattre Tien-ngan, & de le faire mourir; ce qui fut exécuté comme il l'avoit projetté. Ainſi Tien-yong ſe vit ſeul maître de l'héritage de ſa famille, & roi de tout le pays de Tſi.

Lieou-pang perdit un grand nombre de ſes gens dans la marche qu'il fit pour ſe rendre à Han-tchong. Pluſieurs de ſes officiers mêmes voyant la guerre finie, ſans qu'on eût penſé à les récompenſer, le quitterènt pour aller chercher fortune ailleurs. Il ſe trouva parmi eux un certain Han-ſin, qui n'avoit pas eu le temps de ſe faire connoître à Lieou-pang, mais dont Siao-ho connoiſſoit le mérite.

(1) Ce royaume de Han, en chinois, s'écrit différemment du nom que Lieou-pang donna à ſa dynaſtie; mais ils ne peuvent s'écrire autrement dans nos caractères.

Han-ſin étoit d'une famille de Hoai-in ſi pauvre, qu'il fut ſouvent obligé, dans ſa jeuneſſe, de mendier ſon pain. Né avec une averſion marquée pour les ſciences & le commerce, il ne ſe plaiſoit qu'à voir faire l'exercice aux troupes, & à répéter dans ſon particulier les évolutions qu'il leur avoit vu faire. Un jour qu'il avoit paſſé toute la matinée à les voir manœuvrer, ſans avoir pris de nourriture, il ſe trouva ſi foible de beſoin, qu'il put à peine ſe traîner chez une vieille femme, ſa voiſine, pour lui demander à manger. Après avoir appaiſé ſa faim, il remercia la vieille, en lui diſant qu'un jour il reconnoîtroit libéralement ce ſervice. Cette bonne femme en fut choquée, & & lui répondit tout en grondant: « Vraiment je n'ai qu'à m'y » attendre; vous n'avez pas ſeulement l'induſtrie de gagner » votre pain, & quand vous êtes raſſaſié, vous me faites les » plus belles promeſſes; y auroit-il du bon ſens à moi d'y » compter »?

Ce jeune homme apprenant que Hiang-yu paſſoit le Hoai-ho à la tête d'une armée, ſe ſentit entraîné par ſon courage, & fut s'enrôler ſous ſes drapeaux. Il montra tant de bravoure & de conduite, qu'il parvint en peu de temps au grade d'officier. Han-ſin étoit doué des plus belles qualités; il avoit beaucoup de vivacité & de pénétration: ſon eſprit, quoique ſans culture, étoit ſur-tout fécond en expédiens & en ruſes de guerre. Comme il avoit un libre accès auprès de Hiang-yu, il lui parloit de ſes projets, dans l'eſpérance que cela contribueroit à ſon avancement & à ſa fortune; mais Hiang-yu, qui le jugeoit ſans expérience, fit peu d'attention à ſes diſcours.

Han-ſin, ſenſible à ce mépris, quitta le ſervice de Hiang-yu, pour aller trouver Lieou-pang. Ce dernier ne lui donna de l'emploi que dans les vivres. Han-ſin ne ſe rebuta point,

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

& rechercha l'amitié de Siao-ho, qui l'accueillit, ſans cependant ſe décider ſur le jugement qu'il en devoit porter. Siao-ho, après l'avoir entretenu pluſieurs fois ſur ce qui concernoit la guerre, en fut ſi content, qu'il le mit au-deſſus de tous les officiers de Lieou-pang; mais cette eſtime ne produiſit rien pour la fortune de Han-ſin. La guerre finie, il ſe trouva ſans emploi & ſans reſſource. La néceſſité le contraignit d'aller chercher fortune ailleurs.

Dans ces entrefaites, Siao-ho fut nommé premier miniſtre de Han : apprenant la retraite de Han-ſin, il monta ſur le champ à cheval pour ſuivre ſes traces. Les ennemis du nouveau miniſtre cherchèrent à faire ſuſpecter ſon abſence, & dirent que ſa fuite cachoit quelque trahiſon. Lieou-pang, ſans ajouter foi à ces imputations, ne fut ſenſible qu'à la perte de ſon miniſtre, dont il eſpéroit de grands ſervices.

Peu de jours après, on lui annonça le retour de Siao-ho. Il ne put s'empêcher de lui faire quelques reproches d'une démarche auſſi marquée pour un ſujet tel que Han-ſin, qui lui paroiſſoit de peu d'importance, tandis qu'il n'avoit témoigné aucune inquiétude de la retraite de tant d'autres officiers qui valoient mieux que lui. « Ne vous y trompez pas, dit le » miniſtre au roi, ſi vous vous bornez au royaume de Han, » il eſt aiſé de remplacer ces officiers ; mais ſi vous portez » vos vues plus haut, Han-ſin eſt ſeul capable de vous donner » le trône de l'empire ».

Le roi de Han, ſur les aſſurances que Siao-ho lui donnoit de la capacité de Han-ſin, vouloit ſur le champ le nommer généraliſſime de ſes troupes; mais le miniſtre lui repréſenta que Han-ſin lui étant inconnu, on pourroit l'accuſer de précipitation, & qu'il valoit mieux obſerver les uſages établis pour l'élection

tion d'un général. Lieou-pang fit donc publier que, sans avoir égard au rang & à la naissance, le mérite seul concourroit pour obtenir cet emploi. Tous les officiers, pleins de la bonne opinion d'eux-mêmes, ne doutoient pas que le choix ne tombât sur chacun d'eux en particulier. Cependant Han-sin mérita la préférence. Le soldat qui connoissoit son exactitude pour la discipline, trembloit d'avance qu'il ne lui arrivât de s'en écarter.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

Han-sin accepta le généralat des troupes avec beaucoup de modestie & de respect. Après avoir salué le roi, il fut s'asseoir, & reçut la soumission des officiers & des soldats.

La cérémonie de son installation achevée, le roi l'emmena dans sa tente. Han-sin dit au monarque : « Hiang-yu est » le seul qui puisse vous disputer l'empire; mais lequel de » vous deux croyez-vous le plus puissant & le plus cou- » rageux »?

Lieou-pang, après avoir réfléchi quelque temps, répondit : « J'avoue que Hiang-yu me surpasse ». « Je le pense de » même, reprit Han-sin; cependant en mettant dans la balance » votre mérite à l'un & à l'autre, le votre l'emporte, & le » parallèle entre vous deux est à votre avantage : je le dis sans » flatterie.

» Lorsque Hiang-yu se laisse dominer par son naturel » bouillant & emporté, mille hommes ne sont pas capables » de l'arrêter. Ce caractère altier & indomptable est cause » que les gens de cœur & de mérite ne peuvent demeurer » long-temps avec lui.

» Cependant il accueille, il chérit & honore les sages; il » loue publiquement les belles actions : mais s'agit-il de récom- » penser le mérite & d'avancer les officiers qui se sont distin-

Avant l'Ere Chrétienne. 206.

» gués, il ressemble à une femme, son cœur n'est que sensible sans être généreux.

» Quoiqu'il se soit arrogé le titre éminent de *Pa-ouang*, » comme s'il étoit au-dessus de tous les autres princes, il n'en » a pas le cœur ni les sentimens. Quelque nombreuse que » soit son armée, elle n'est pas pour cela formidable. Rien » n'est si aisé que de l'affoiblir. En avançant l'officier selon » son mérite, & en donnant au soldat l'espérance de parvenir, vous attirerez l'élite de ses troupes; alors vos forces » accrues par la diminution des siennes, vous mettront en état » de tout oser.

» Tchang-han, Ssé-ma-hin & Tong-y, avec qui vous avez » partagé les terres de Tsin, suivant l'arrangement de Hiang-yu, » sont mécontens de lui. Les peuples de Tsin, auxquels il a » donné ces trois généraux pour rois, sont persuadés qu'ils ont » participé au sac de Hien-yang; ils les regardent comme les » fauteurs de cette sanglante & terrible exécution, qui surpasse en cruauté tout ce qu'on peut imaginer de plus atroce, » & leurs nouveaux sujets les ont en horreur.

» Prince, vous êtes chéri de tout le monde: on sait que » de tant de richesses accumulées à Hien-yang, dont vous » pouviez vous emparer, vous n'en avez pas pris la valeur » d'un cheveu. Loin de fouler les peuples comme les Tsin, » vous n'avez cherché qu'à les soulager; tous les cœurs sont » pour vous. Vous pouvez hardiment commander à ces trois » rois comme à vos vassaux, vos ordres seront respectés: » il n'y a aucun de leurs sujets qui ne desire de vous avoir » pour maître; la conjoncture est favorable, le succès suivra » de près cette démarche qui vous comblera de gloire ».

Hiang-yu étoit né avec un goût décidé pour le com-

mandement, & il ne put jamais faire le moindre progrès dans les lettres, auxquelles d'abord il avoit été destiné, & qui n'étoient utiles, disoit-il, qu'à transmettre des noms à la postérité. Il ne montra pas moins de répugnance lorsqu'on voulut lui apprendre à faire des armes, qui ne le mettoient en état que de résister à un seul homme; mais il n'en fut pas de même de l'art qui enseigne à en vaincre dix mille, dans lequel il fit les plus grands progrès. Hiang-yu avoit huit pieds de haut, & il joignoit à cette taille avantageuse une force extraordinaire de corps; mais d'ailleurs il étoit audacieux, cruel, fier & de mauvaise foi.

Lieou-pang suivit le conseil de Han-sin, & intima ses ordres aux peuples de ces trois royaumes, comme s'ils eussent été ses sujets. Cependant il completta ses troupes, établit des magasins qu'il remplit de munitions de bouche & de guerre, & fit les plus grands préparatifs.

A la huitième lune, il se mit en marche avec son armée, & entra dans le pays de Kou-tao (1), qui avoit été donné en partage à Tchang-han: il défit ses troupes, & l'obligea de s'enfuir à Fey-kiou. Lieou-pang, continuant sa route, fut droit à Hien-yang, où Ssé-ma-hin & Tong-y vinrent le joindre pour lui remettre leurs états & leurs personnes. Ainsi, en très-peu de temps, il se vit maître de tout le pays que possédoient autrefois les princes de *Tsin*.

Au retour de cette expédition, Lieou-pang reçut un renfort de soldats aguerris, que lui amenoit Ouang-ling, originaire comme lui de la ville de Pey. A cette nouvelle, Hiang-yu fit arrêter la mère de Ouang-ling, en la menaçant

(1) C'est Ouei-tcheou, dépendant de Kong-tchang-fou du Chen-si.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 206.

de la faire mourir, si elle ne se servoit de son autorité pour obliger son fils à revenir. Cette généreuse femme répondit à ces menaces : « Le Roi de Han est digne de commander à » tout l'empire ; j'ordonne à mon fils de lui être fidèle : « je regarderois comme le plus grand déshonneur à son nom » & au mien, s'il l'abandonnoit lâchement. Dites à mon fils » qu'il ne craigne rien pour moi ; je saurai braver les menaces » & la mort ». A ces mots, elle s'enfonce un couteau dans le sein, & elle expire aux pieds du messager de Hiang-yu.

205.

L'empereur Y-ti, auquel Hiang-yu par son partage avoit assigné Tchin pour sa résidence, ne lui causoit pas moins d'inquiétude que Lieou-pang. Cet empereur étoit héritier des états de Tchou, dont Hiang-yu possédoit la meilleure partie, & il étoit reconnu en cette qualité par les autres princes. Hiang-yu lui chercha querelle sur ce qu'il n'avoit point encore exécuté le partage, & ne s'étoit pas retiré à Tchin. Il fit partir Ou-joui, King-pou & Kong-ngao, trois de ses officiers, sous prétexte de lui demander la ratification du partage, avec ordre de s'en défaire. Ces envoyés, dans l'espérance d'une fortune brillante qu'ils se promettoient d'un homme qui avoit fait tant de rois, assassinèrent Y-ti dans son palais même.

Pa-ouang, ou Hiang-yu, devenoit par ce meurtre le maître de tous les états de Tchou ; il auroit fort aimé les conserver en entier, & il se voyoit avec peine dans le cas d'en démembrer quelque portion. Comme il avoit créé Tchang-eulh roi de Tchao, & qu'il n'avoit rien donné à Tchin-yu, il craignit de s'en faire un ennemi ; cependant, pour se l'attacher, il crût faire beaucoup de lui assigner trois *hien*, avec le titre de royaume. Tchin-yu, dont les services méritoient une autre récompense, fut choqué qu'on le traitât avec moins de distinction que les

autres : il écrivit au roi de Tsi pour l'engager à lui donner quelques troupes, avec lesquelles il se promettoit de chasser celui que Hiang-yu avoit mis en possession de Tchang-chān, & d'y rétablir sur le trône le prince qu'on en avoit dépouillé.

Le roi de Tsi lui envoya sur le champ l'élite de ses troupes, avec lesquelles il contraignit Tchang-eulh d'abandonner le trône de Tchao, & le rendit à Tai-ouang, à qui Hiang-yu l'avoit enlevé. Pour reconnoître ce service, Tai-ouang donna à Tchin-yu, en toute souveraineté, le royaume de Taï, qu'il quittoit & qui lui étoit échu dans le partage de l'empire fait par Hiang-yu.

La puissance de Lieou-pang augmentoit de jour en jour. Le roi de Ho-nan, attiré par sa seule réputation, vint lui offrir ses états & sa personne. Tchang-leang suivit son exemple. Le roi de Han transféra sa cour à Li-yang, où Tchin-ping vint lui demander du service. Tchin-ping, né dans la pauvreté, aimoit l'étude; mais comme il avoit peine à subsister, il préféra à ses livres le parti de l'épée. Il servit d'abord dans les troupes de Ouei; & comme il voyoit peu de jour à s'avancer chez ce prince, il passa dans l'armée de Hiang-yu, qu'il quitta bientôt pour aller trouver Lieou-pang, de qui la renommée publioit tant de belles actions.

Le roi de Han, qui lui reconnut de la capacité, lui donna un emploi assez considérable dans ses troupes. Les anciens officiers murmuroient de ce qu'on leur préféroit un étranger nouvellement arrivé. Le roi les écouta avec bonté; il fit venir Tchin-ping, & lui dit : « Vous avez servi le roi de Ouei, que » vous avez quitté pour vous donner à Pa-ouang, roi de » Tchou; à peine avez-vous été quelques mois sous ses dra- » peaux, que vous êtes venu vous ranger sous les miens. Une

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 205.

» pareille inconstance doit-elle me donner de la confiance en » vous » ?

« Le roi de Ouei, répondit Tchin-ping, ne récompense » point le mérite, parce qu'il n'a pas le talent de le discerner. » Les liens du sang sont la seule recommandation auprès de » Pa-ouang, à qui on ne peut d'ailleurs se fier. Vous seul, » prince, savez employer chacun selon sa capacité, & ce motif » m'a déterminé à venir vous offrir mes services. Je n'aurois » pas accepté vos largesses, si j'eusse cru ne pas vous être utile ; » je les ai mises sous le sceau pour être rendues à qui vous l'or- » donnerez. Je ne dois point profiter de vos bienfaits, si je ne » les paie de ma personne ; mais je me retirerai avec regret : » toute mon ambition est de verser mon sang pour un prince » aussi digne de commander à tout l'empire ».

Lieou-pang, charmé de son zèle, lui donna de nouvelles marques de sa libéralité, afin de se l'attacher davantage. Ce prince passant par le village de Sin-tching, dépendant de Lo-yang, un vieillard, appellé Tong-ko, lui adressa ce discours : « J'ai toujours oui dire, qu'*un homme qui suit la vertu ne sauroit* » *manquer de prospérer, & que celui qui la méprise doit infailliblement* » *ment tomber* : de même un général qui n'a point de réputation » réussira difficilement. Pa-ouang est un traître sans foi & sans » humanité, qui a fait mourir un empereur qu'il avoit créé. » Y-ti étoit son maître & son prince, il lui devoit la fidélité » & l'obéissance ; le laisserez-vous jouir impunément du fruit » de son crime ? Si vous vouliez suivre mon avis, vous pren- » driez le deuil, en invitant les autres princes à vous imiter, » & à se joindre à vous pour venger la mort de l'empereur » Y-ti ».

Le roi de Han saisit avidement ce prétexte de déclarer la

guerre à Pa-ouang. Il fit prendre le deuil à son armée, & écrivit aux autres princes en ces termes :

« Dans le partage de l'empire, qui est l'ouvrage de Pa-ouang » & que vous avez accepté, Y-ti, roi de Tchou, a été, de votre » consentement, élevé au trône de l'empire. Vous lui avez » promis la soumission & la fidélité ; cependant Pa-ouang l'a » fait assassiner en trahison. Mon devoir me prescrit d'en » porter le deuil & de venger sa mort : le vôtre est de vous » unir à moi pour punir Pa-ouang de sa perfidie. Les loix » réclament contre lui ; la justice est outragée, & la vertu vous » dit que vous ne pouvez, sans ternir votre réputation, oublier » ce que vous devez à la mémoire de celui que vous avez » reconnu pour votre maître ».

Pa-ouang fut bientôt instruit des préparatifs du roi de Han contre lui ; il faisoit alors la guerre au roi de Tsi, qu'il quitta pour revenir mettre à couvert ses propres états. Comme il aspiroit à l'empire, il n'y voyoit d'obstacle que les seuls rois de Tsi & de Han. Son plan étoit de commencer par soumettre le roi de Tsi, pour retomber ensuite sur celui de Han ; mais Lieou-pang sut tirer avantage de cette levée de boucliers contre Tsi, pour engager les autres princes à se réunir contre Pa-ouang. Plusieurs entrèrent dans cette ligue, de sorte qu'il se vit à la tête de cinq cens soixante-mille hommes, avec lesquels il se mit en marche pour aller chercher Pa-ouang.

Avec une armée aussi formidable, ce prince devoit tout faire plier devant lui ; cependant le séjour de Peng-tching pensa lui être funeste & ruiner cette brillante armée. Les vivres, qui s'y trouvèrent en abondance, excitèrent les officiers & les soldats à se livrer aux plaisirs. Au milieu de ces délices perfides, un corps de trente mille hommes de cavalerie, l'élite de ses trou-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 205.

pes, que Pa-ouang détacha, vint surprendre & charger brusquement l'armée de Han, & la pressa si vivement, que plus de deux cens mille hommes se noyèrent dans la rivière de Souichoui (1), dont les cadavres entassés interceptèrent le cours, & firent refluer les eaux dans la campagne.

Lieou-pang lui-même se trouva investi de tous côtés, & seroit tombé entre les mains des ennemis sans un brouillard épais, mêlé de vents impétueux qui enlevoient des tourbillons de sable, à la faveur desquels il se sauva. Les ennemis, épouvantés de cet ouragan, se retirèrent, & facilitèrent par-là l'évasion du roi de Han. Liou-heou son père, avec plusieurs officiers, furent faits prisonniers. Les princes qui s'étoient joints à Lieou-pang le quittèrent, pour se donner à Pa-ouang. Dans sa fuite, Lieou-pang s'arrêta au pays de Hia-y (2), où il recueillit les débris de son armée.

S'entretenant avec ses officiers de l'état présent de ses affaires, Tchang-leang lui conseilla de chercher à détacher King-pou, roi de Kieou-kiang, du parti de Pa-ouang, comme étant le meilleur officier qu'il eût. Il lui conseilla encore d'attirer Pong-yuei, révolté contre le roi de Tai, dont il avoit quitté le service. Ces deux, généraux réunis avec Han-sin qui ne leur cède en rien, ajouta-t-il, me font regarder la perte du roi de Tchou comme assurée. Lieou-pang dépêcha à King-pou, Soui-lou, accompagné de vingt personnes, pour l'engager à prendre ses intérêts.

Le roi de Han rallia à Yong-yang (1) ses troupes dispersées

(1) A l'est de Ling-pi-hien de Fong-yang-fou dans le Kiang-nan.
(2) C'est Hia-y-hien de Koué-té-fou du Ho-nan.
(3) C'est Yang-yang-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

depuis

depuis la journée de Peng-tching. Alors il se vit en état de faire face à l'armée de Tchou, qui n'avoit cessé de le harceler: il la battit à la première rencontre à la tête de sa cavalerie, & l'obligea d'évacuer ses états.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 205.

A la nouvelle de la défaite du roi de Han, Pao roi de Ouei effrayé s'étoit jetté dans le parti de Pa-ouang. Le roi de Han naturellement porté à la douceur, chercha à le ramener par cette voie; mais l'ayant tenté sans succès, il fit marcher contre lui Han-sin, qui le fit prisonnier & le dépouilla de son royaume.

Après cette conquête, Han-sin, ayant reçu un renfort de trois mille hommes, eut ordre d'aller avec Tchang-eulh soumettre les états de Yen & de Tchao. Le roi de Tchao vint avec plus de deux cens mille hommes garder le passage de Tsing-hing-keou (1).

204.

Li-tsou-tché, un de ses généraux, lui conseilla de ne pas s'exposer à la première attaque de Han-sin & de Tchang-eulh. Il lui fit remarquer que ses ennemis ne pouvoient être à portée de leurs magasins, & que s'il vouloit lui donner trente mille hommes, il se faisoit fort de leur intercepter les vivres; qu'alors ils seroient forcés de se rendre à discrétion : mais le roi n'écouta pas ce conseil prudent.

Les espions de Han-sin lui ayant rapporté ce qui s'étoit passé entre ce prince & Li-tsou-tché, il changea le dessein qu'il avoit eu d'abord de forcer Tsing-hing-keou, & se contenta d'en approcher à trente *ly* seulement, pour y camper avec son armée. A minuit, il choisit deux mille cavaliers déterminés, à qui il ordonna de prendre chacun un étendard rouge, & d'aller se

(1) C'est Tsing-hien-hien de Tchin-ting-fou du Pé-tché-li.

Avant l'Ere Chrétienne. 204.

poster dans un endroit d'où ils pussent découvrir les ennemis sans en être apperçus. Il leur dit que le lendemain il iroit insulter leur camp, & feroit mine de prendre la fuite; qu'infailliblement les ennemis sortiroient de leurs retranchemens pour le poursuivre, & qu'alors ils profiteroient de ce temps pour entrer dans leur camp & y arborer les étendards rouges, à la place de ceux des ennemis, qu'ils auroient soin de ramasser.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Han-sin détacha dix mille hommes, & leur ordonna de marcher en avant avec l'étendard du grand général. Le roi de Tchao qui les apperçut, s'avança pour les recevoir, ne doutant point que Han-sin ne les commandât en personne. L'attaque fut soutenue de part & d'autre avec beaucoup de bravoure; mais le détachement de Han-sin jettant ses drapeaux, commença à lâcher le pied & à regagner ses lignes. Le roi de Tchao, persuadé que la victoire ne pouvoit lui échapper, fit sortir le reste de ses troupes; alors les deux mille hommes qui étoient en embuscade entrèrent dans son camp, & y plantèrent les étendards rouges qu'on leur avoit fait prendre la veille.

Le détachement avoit dirigé sa fuite vers ses retranchemens: lorsqu'ils y furent rentrés, le roi de Tchao jugeant qu'il ne pouvoit les y forcer, fit sonner la retraite; mais lorsqu'il fut près de rentrer dans son camp, il vit de tous côtés flotter les étendards du roi de Han. Cette vue le jetta dans une surprise étrange. Il envoya un détachement pour reconnoître la cause d'un changement aussi subit. Alors les deux mille hommes de Han-sin firent une décharge générale de flèches sur ce détachement, avec tant de vigueur & si à propos, qu'ils l'obligèrent de se replier sur le corps d'armée, où il porta un si grand désordre que tout prit la fuite.

Han-sin avoit prévu cette déroute; il tomba sur les fuyards, & fit le roi prisonnier. Le général Tchin-yu perdit la vie dans cette action. Li-tsou-tché trouva le moyen d'échapper; Han-sin, qui connoissoit son mérite, en fut au désespoir, & promit mille *taëls* à celui qui le lui ameneroit sans lui avoir fait aucun mal.

Li-tsou-tché prévint l'affront de se laisser prendre; il vint de lui-même se présenter la corde au col à Han-sin. Ce général, après la lui avoir ôtée, lui rendit toutes sortes d'honneurs & le fit mettre à la premiere place. Il voulut le consulter sur le projet qu'il avoit de soumettre à son maître les royaumes de Tsi & de Yen; mais Li-tsou-tché s'excusa de lui en dire son sentiment, parce qu'il étoit son prisonnier, & qu'il n'avoit pas besoin de conseils après la manœuvre combinée qu'il venoit d'exécuter contre le roi de Tchao. Cependant comme Han-sin insistoit, Li-tsou-tché lui dit: « La » réduction de Ouei & de Tchao, dont vous avez fait les » deux rois prisonniers; notre armée de deux cens mille hom- » mes détruite dans une matinée, rendent votre nom redou- » table à tout l'empire. Si le roi de Yen ne se soumet pas à » votre approche, c'est qu'il sera sans doute appuyé des forces » de Tsi: il faudroit dépêcher vers lui un habile négocia- » teur, qui lui représentât avec éloquence ce qu'il doit » craindre de votre part. Je prévois qu'effrayé de ces mena- » ces, il n'attendra pas pour se rendre que vous entriez à main » armée sur ses terres; quand vous l'aurez attiré dans votre » parti, alors le chemin de Tsi vous sera ouvert, & rien ne » pourra vous empêcher de vous en rendre maître ».

Ce moyen réussit à Han-sin. Le roi de Yen soumit ses états à Lieou-pang, à condition qu'il continueroit de les gouver-

ner, & que Tchang-eulh gouverneroit auſſi le royaume de Tchao.

Le trentième de la dixième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Soui-ho, que Lieou-pang avoit envoyé vers King-pou, roi de Kieou-kiang, réuſſit également dans ſa négociation. Il ſut gagner ce monarque, en lui faiſant ſentir la différence des égards qu'il devoit attendre de Pa-ouang & du roi de Han. Il lui peignit Pa-ouang ſouillé du meurtre de l'empereur Y-ti, ne récompenſant point les ſervices, abandonné des ſages, & traitant les peuples avec dureté & en eſclaves. « Mon maî-» tre au contraire, ajouta Soui-ho, eſt plein de vénération » pour votre perſonne & d'eſtime pour votre mérite; il vous » porte dans ſon cœur. Quoique moins puiſſant que Pa-» ouang, la vertu eſt ſon partage; les habiles gens s'empreſſent » à le ſervir; il les honore & en uſe libéralement avec eux. » Pluſieurs princes mêmes, charmés de ſes grandes qualités, » ſe ſont ſoumis à lui avec joie; les vœux des peuples le ſui-» vent par-tout, & tous le deſirent pour leur maître. Pa-» ouang n'inſpire que la crainte, & n'eſt ſervi que par des » eſclaves ».

King-pou, mécontent de Pa-ouang, ſe laiſſa aiſément perſuader: n'écoutant que ſon reſſentiment, il ſuivit Soui-ho, & vint ſe donner au roi de Han, qui le reçut à demi-couché ſur un lit de repos. Ce premier accueil mortifia King-pou, au point de lui donner du repentir de ſa démarche: cependant dès qu'il eut quitté Lieou-pang, il fut traité en roi, avec une magnificence qui lui fit preſque oublier le déplaiſir qu'il venoit de recevoir.

Il reſtoit encore à Pa-ouang quatre hommes, ſavoir, Fan-

tſeng, Tchong-li-mey, Long-tchu & Tcheou-yn, dont les conſeils pouvoient retarder les progrès du roi de Han, & ſoutenir le parti de Pa-ouang. Tchin-ping lui conſeilla de ne point épargner l'or pour les débaucher & les rendre ſuſpects à Pa-ouang. Le roi de Han remit quarante mille livres d'or à Tchin-ping, avec plein pouvoir de les employer comme il le jugeroit à propos. Tchin-ping répandit une partie de cet or dans l'armée de Pa-ouang, & fit courir de bouche en bouche que ces quatre officiers ſe plaignoient de ce que leurs ſervices reſtoient ſans récompenſe, & que s'ils en euſſent fait autant pour la gloire du roi de Han qu'ils en avoient fait pour celle de Pa-ouang, ils auroient déja été comblés de diſtinctions & de bienfaits. Ces faux bruits produiſirent tout l'effet que Tchin-ping s'en étoit promis : ils parvinrent aux oreilles de Pa-ouang, qui entra dans une grande méfiance à l'égard de ces quatre officiers.

A la quatrième lune, Pa-ouang apprenant que le roi de Han étoit dans Yong-yang (1) avec peu de troupes, fit faire une marche forcée à ſa cavalerie pour l'y ſurprendre & l'y inveſtir. Il la ſuivit de près avec le reſte de ſon armée, & aſſiégea cette place dans les formes. Le roi de Han, vivement preſſé & ſans eſpoir d'être ſecouru promptement, demanda la paix. Pa-ouang envoya un de ſes officiers pour en traiter avec Tchin-ping. Celui-ci, dont le projet étoit de ruiner entièrement Fan-tſeng dans l'eſprit de Pa-ouang, avoit fait préparer un magnifique repas pour ſon ambaſſadeur.

Tchin-ping, faiſant ſemblant d'ignorer qu'il vînt de la part du roi de Tchou, lui demanda ſi ce n'étoit pas Fan-tſeng qui

(1) Yong-yang-hien de Cai-fong-fou du Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 204.

l'envoyoit pour traiter avec lui de ſes intérêts particuliers ; & comme il répondit qu'il venoit par les ordres de Pa-ouang, Tchin-ping ne fit ſervir qu'un repas fort ordinaire. L'ambaſſadeur en fut choqué, & ne manqua pas à ſon retour de s'en plaindre à ſon maître, en lui rapportant les queſtions qu'on lui avoit faites au ſujet de Fan-tſeng. Ce rapport confirma Pa-ouang dans ſes premiers ſoupçons ; & comme Fan-tſeng entra ſur le moment dans ſa tente pour le diſſuader de faire la paix, il ne voulut point l'écouter, & le chaſſa avec indignation & mépris. Fan-tſeng fut ſi ſenſible à cet affront, que, craignant de tomber entre les mains du roi de Han, à qui il avoit cherché à faire tout le mal qu'il avoit pu, voyant d'ailleurs que Pa-ouang perdroit l'empire par ſa faute, il prit du poiſon & termina ainſi ſes jours.

Cependant le roi de Tchou preſſoit vivement Yong-yang ; les aſſiégés manquoient de vivres, & la place ne pouvoit tenir encore long-temps. Ki-ſin, officier de Lieou-pang, & qui avoit beaucoup de reſſemblance avec lui, imagina d'en profiter pour ſauver ſon maître. Il ſe mit dans le char du roi, qu'il fit précéder par des gens qui portoient les marques de la royauté, & crioient que Lieou-pang, n'ayant plus de vivres, venoit ſe rendre à diſcrétion. Tous les ſoldats de l'armée ennemie quittèrent leurs poſtes pour accourir au quartier de leur prince, en criant : *Vive Pa-ouang, maître ſouverain de tout l'empire !* Ils croyoient la guerre terminée. Le roi de Han, après avoir remis la défenſe de la place à Tcheou-kou, profita de ce tumulte pour s'évader, accompagné de quelques cavaliers. Pa-ouang, outré d'avoir été la dupe du ſtratagême, fit mourir le généreux Ki-ſin.

Sur la nouvelle que le roi de Han étoit preſſé dans Yong-yang, Pong-yuei venoit à ſon ſecours avec un corps de troupes

assez considérable. De son côté Pa-ouang envoya Siuei-kong, avec un détachement, à la poursuite de Lieou-pang. Ce prince avoit gagné les devans, & ne fut point atteint; mais le détachement de Siuei-kong ayant rencontré Pong-yuei, il y eut entre eux une action des plus chaudes, où Siuei-kong fut tué, & son détachement dispersé & taillé en pièces.

Animé par ce succès, Pong-yuei tira droit à Yong-yang: mais Pa-ouang, apprenant la défaite de ses gens, laissa peu de monde devant la place, & vint au-devant de lui. Pong-yuei fut battu à son tour, & la réduction de la ville suivit de près cet échec. Pa-ouang fit mourir le brave Tcheou-kou, & envoya bloquer Tching-kao (1).

Le roi de Han, dans sa fuite, avoit passé le Hoang-ho pour se rendre à l'armée de Han-sin. Arrivé à Siao-sieou (2), il y voulut rester la nuit; & quoique très-proche de son général, il défendit de l'avertir. Le lendemain, à la pointe du jour, il entra dans le camp, & se dit un envoyé du roi de Han. On le conduisit à la tente de Han-sin & de Tchang-eulh qui dormoient encore. Il prit leurs sceaux, & fit assembler les officiers, auxquels il signifia qu'il venoit relever leurs généraux, & qu'ils eussent à se disposer à partir. Les deux généraux éveillés, s'empressent d'aller auprès du prétendu envoyé & reconnoissent leur roi, qui laissa Tchang-eulh pour couvrir le pays de Tchao, & partit avec Han-sin à la tête des troupes réunies de Tchao & de Yen, pour aller observer Pa-ouang à Tching-kao, dont il faisoit le siége.

Résolu d'aller chercher Pa-ouang & de lui livrer bataille,

(1) Fan-choui-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

(2) Sieou-ou-hien de Hoai-king-fou du Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 204.

le roi de Han vint camper à Kong-lo (1), laissant derrière lui Tching-kao qui s'étoit rendue. Pa-ouang avoit fait de grands approvisionnemens de grains à Ngao-tsang (2). Li-y-ki conseilla au roi de Han de se saisir de ces magasins, & de marcher droit à Yong-yang, dont la garnison étoit foible. Ce coup de main réussit comme il avoit été projetté; après quoi Lieou-pang envoya un détachement considérable, sous le commandement de Lieou-kia & de Lou-ouan, joindre l'armée de Pong-yuei, avec ordre d'entrer sur les terres de Tchou, & de brûler toutes les récoltes, afin de couper les vivres aux ennemis. Pong-yuei, avec ce renfort, soumit en peu temps dix-sept villes.

Pa-ouang accourut à la tête de son armée pour les reprendre, après avoir laissé Tsao-keou à Tching-kao avec une forte garnison, en lui recommandant expressément de se tenir sur la défensive, & de ne point sortir de l'enceinte des murs, quelques insultes que les ennemis fissent à la ville.

Le roi de Tchou commença son expédition par le siége de Ouai-hoang (3): cette place, quoique mal fortifiée, fit une assez belle défense, dans laquelle Pa-ouang perdit beaucoup de monde. Cependant elle se rendit; & malgré sa capitulation ratifiée, le roi de Tchou, irrité qu'une aussi mauvaise place l'eût arrêté si long-temps & lui eût coûté aussi cher, vouloit en faire passer les habitans au fil de l'épée & la réduire en cendres.

Le fils du gouverneur, âgé seulement de treize ans, par l'effet d'une résolution au-dessus de son âge, vint trouver Pa-ouang & lui dit: « Je sais que vous voulez faire mourir les habitans

(1) Kong-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.
(2) Ho-yu-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.
(3) Elle étoit au nord-est à quelques *ly* de Ki-hien de Cai-fong-fou.

» d

» de Ouei-hoang : un dessein aussi barbare est opposé à vos » intérêts. Si vous l'exécutez, Ouei-hoang est la seule ville que » vous prendrez ; toutes les autres préféreront de s'ensevelir » sous leurs ruines par une défense opiniâtre & désespérée, » dans la crainte d'un sort semblable au nôtre : & supposé » que vous en forciez quelques-unes, par combien de sang » n'en acheterez-vous pas la conquête ? Nous avons fait notre » devoir en nous défendant, vous devez faire le votre en » exécutant la capitulation que vous nous avez accordée ; la » parole d'un monarque doit être sacrée : c'est en la tenant » que vous engagerez les seize autres villes, que vous voulez » reprendre, à se soumettre ».

Pa-ouang, charmé de la sagesse avec laquelle ce jeune enfant lui parloit, se rendit à ses raisons, d'autant plus qu'il y alloit de son intérêt. Il épargna les habitans de Ouei-hoang, & rentra dans les seize autres villes que Pong-yuei lui avoit enlevées.

L'automne de cette même année, à la septième lune, il parut une comète à l'étoile *Ta-kio*, que nous appellons l'*Épi de la Vierge*.

Quoique les rois de Tchou & de Yen se fussent soumis à Lieou-pang, le roi de Tsi paroissoit peu disposé à suivre leur exemple. Li-y-ki se proposa à Lieou-pang pour être envoyé en ambassade auprès de ce prince, & lui promit de le déterminer à se ranger de son parti.

Arrivé à la cour de Tsi, Li-y-ki obtint audience du roi, & lui dit : « Tout l'empire se déclare en faveur de Lieou-pang ; » il est le premier qui l'ait délivré de la tyrannie des TSIN ; il » est encore le premier dans cette grande révolution qui soit » entré dans Hien-yang. Ses vertus, ses belles qualités le font » chérir & respecter de tout le monde. Les sages accourent

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 204.

» en foule le servir. Il récompense le mérite & cherche » à soulager les peuples. Un prince aussi accompli ne mé» rite-t-il pas les vœux de tout l'empire? Pa-ouang, son rival, » souillé du meurtre de l'empereur Y-ti, d'un caractère altier » & dur, ne sait que punir les fautes & oublier les servi» ces; il aliène le petit nombre d'habiles gens qui le suivent, » il foule aux pieds les peuples, traite avec orgueil les prin» ces, & n'honore point les sages. Entre ces deux concur» rens, voyez pour lequel vous devez vous déclarer? Lieou» pang, maître d'une partie de l'empire & des magasins de » Pa-ouang, est bien fort contre ceux qui voudroient s'op» poser à ses progrès. Il vous prouve l'estime qu'il fait de » votre personne & de votre amitié, par la commission dont » il m'a chargé auprès de vous. Vos véritables intérêts ne » vous permettent pas de balancer entre lui & Pa-ouang ». » Le roi de Tsi, entraîné par les discours de Li-y-ki, envoya sur le champ un de ses officiers à Lieou-pang l'assurer de son obéissance, & qu'il se donnoit à lui.

Han-sin apprit cette nouvelle comme il se disposoit à entrer sur les terres de Tsi. Il fut quelque temps irrésolu s'il passeroit outre. Kouei-tché lui dit à ce sujet: « Vous avez » un ordre positif de vous rendre maître de Tsi; en avez» vous un contraire de vous désister de cette entreprise? La » seule parole de Li-y-ki peut-elle vous dispenser de l'exécu» ter? A peine dans un an, avec une armée nombreuse, avez» vous réduit les cinquante villes de Tchao: & Li-y-ki seul, » avec sa langue, en un instant, en auroit gagné plus de » soixante-dix. C'est ce qui n'est pas croyable, ou bien, avec » toute votre habileté & votre réputation, vous ne devez pas » vous comparer à lui ». Cette réflexion décida Han-sin; il

fit passer le Hoang-ho à son armée, & conquit, avec une rapidité étonnante, tous les états de Tsi, dont il obligea le roi à se sauver à Kao-mi (1). Ce prince, dans la persuasion que Li-y-ki l'avoit trompé, lui fit souffrir une mort cruelle.

Pendant que Han-sin parcouroit en vainqueur le royaume de Tsi, le roi de Han étoit arrêté au siége de Tching-kao. Tsao-kio qui la défendoit, tenté de se signaler par une action d'éclat, sortit à la tête de toute la garnison, & passa la rivière de Sé-choui (2), pour aller donner sur l'arrière-garde des ennemis. Le roi de Han, qui avoit cherché à l'attirer, le fit repousser par sa cavalerie, & le contraignit de rentrer dans ses murs, après avoir perdu la plus grande partie de son monde. Ce gouverneur, se rappellant la défense que Hiang-yu lui avoit faite de quitter ses remparts, se coupa le col de regret & de désespoir. Alors le roi de Han se présenta devant la place, qui lui ouvrit ses portes.

A cette nouvelle fâcheuse, Pa-ouang revint sur ses pas & campa à Kouang-ou (3), assez près de l'armée de Han. Depuis la perte de ses magasins, il ne pouvoit que difficilement se procurer des vivres. Dans cette perplexité il menaça le roi de Han de faire mourir son père dans les tortures, s'il ne se soumettoit promptement. Lieou-pang lui répondit: « Lorsque Hoai-ouang nous envoya contre les princes de Tsin, » il nous recommanda sur-tout de vivre en frères. Sur ce » pied-là, vous devriez regarder mon père comme le vôtre,

(1) Kiao-tcheou de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.
(2) Elle est dans le territoire de Sé-choui-hien, dépendant de Cai-fong-fou.
(3) Elle étoit à dix *ly* à l'ouest de Ho-yang-hien de Cai-fong-fou.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 203.

» & respecter ses jours ; mais du naturel dont je vous con- » nois, je m'attends que vous n'épargnerez pas même vo- » tre père ».

Outré de cette réponse piquante, Pa-ouang auroit fait mourir le père du roi de Han, si Hiang-pé, son père, ne lui eût représenté que, dans l'incertitude des événemens, il devoit craindre que Lieou-pang ne fût quelque jour à même d'user de représailles, & que cette mort ne satisferoit que sa vengeance, sans lui procurer aucun avantage ; bien plus, qu'il en résulteroit une infinité de maux qu'il étoit de la prudence d'éviter. Ces raisons arrêtèrent Pa-ouang & lui firent changer de résolution.

Quelques jours après, il envoya proposer à Lieou-pang de terminer leur rivalité par un combat singulier. Le roi de Han se mit à rire & répondit à ce cartel : « La justice de ma » cause n'est point fondée sur les forces du corps, mais sur » la prudence & la vertu ». En donnant cette réponse à l'envoyé de Pa-ouang, il ajouta : « Vous pouvez dire à votre » maître qu'il s'est rendu odieux à tout l'empire par plusieurs » crimes. D'abord il s'est arrogé le droit de le partager, qui » ne lui appartenoit pas ; il est entré sur les terres de Tsin » contre les ordres de Hoai-ouang ; il a assassiné son général » Song-y : c'est lui qui a réduit en cendres le superbe palais » de Hien-yang ; il a profané les tombeaux des princes de » *Tsin*, pour en enlever les richesses. C'est encore lui qui » a fait mourir le prince Tsé-yng, qui s'étoit mis sous ma » sauve-garde avec toute sa famille. C'est par les ordres de » votre maître que les deux cens mille hommes de Tchang- » han, qui s'étoient donnés à lui, ont été passés au fil de » l'épée. Il a dépouillé des princes légitimes de leurs patri-

» moines, pour les donner à ses officiers. L'empereur Y-ti, » son prince naturel, contraint de lui céder ses états & d'aller » s'établir dans un pays affreux & impraticable, a fini par périr » de sa main sans l'avoir mérité, & toutes les loix crient ven» geance contre lui. Enfin dites-lui de ma part qu'il est cruel, » inhumain, ingrat, injuste, sans foi & sans vertu; que les » peuples l'ont en horreur, & que l'empire ne le veut point » pour maître. Quant à moi, je n'ai pris les armes que pour » purger l'empire de scélérats comme lui ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 203.

L'envoyé de Pa-ouang lui rendit la réponse dure, mais trop vraie, du roi de Han. Il fut obligé d'en dissimuler son ressentiment, parce que le roi de Tsi lui demandoit du secours contre Han-sin, qui l'avoit chassé de ses états.

Il étoit trop important à Pa-ouang de ne pas laisser cette conquête au roi de Han : il envoya au roi de Tsi deux cens mille hommes sous les ordres de Long-tsié, le meilleur, mais le plus vain de ses généraux.

Long-tsié se flattoit hautement de mener son armée à la victoire; il disoit qu'un mince capitaine comme Han-sin, parvenu sans mérite, & tout au plus capable de commander à une poignée de soldats, alloit éprouver ce que c'étoit que d'avoir affaire à un général expérimenté comme lui. Il paya cher cette fanfaronnade. Lorsqu'il eut joint le roi de Tsi sur les limites de ses états, ils vinrent ensemble camper sur les bords de la rivière de Ouei-choui; l'armée de Han-sin étoit postée à l'autre bord. Dès la même nuit ce général fit remplir des sacs de sable par plus de dix mille de ses soldats, pour arrêter le cours de la rivière Ouei-choui (1) au-dessus des deux

(1) Dans le territoire de Tsing-tcheou-fou dans le Chan-tong.

Avant l'Ere Chrétienne. 203.

camps. A la pointe du jour il la paſſa avec la moitié de ſon armée, pour attaquer les ennemis. Long-tſié le reçut vigoureuſement, & crut même avoir de l'avantage; car Han-ſin repaſſa la rivière pour regagner ſon camp, en aſſez mauvais ordre. Long-tſié, pour achever la victoire dont il ſe croyoit aſſuré, preſſa Han-ſin dans ſa retraite, & franchit lui-même le lit de la rivière avec toute ſon armée. Une partie étant déja à l'autre bord, & le reſte au milieu du baſſin, Han-ſin fait rompre la digue formée par les ſacs de ſable; alors les eaux retenues ſe dégorgeant avec rapidité, entraînent & noyent ce qui ſe trouve dans leur lit. Han-ſin tombe ſur ceux qu'elles avoient épargnés, en fait une horrible boucherie, tue Long-tſié, fait priſonnier le roi de Tſi, & par cette victoire ſe rend maître de ſes états.

Han-ſin dépêcha un courier à Lieou-pang pour lui en donner avis; mais il lui faiſoit ſavoir en même temps que les peuples de Tſi, étant naturellement ſans foi & limitrophes de Tchou, on ne devoit pas trop compter ſur leur fidélité: cependant, que le moyen de les contenir ſeroit peut-être de l'en faire roi; qu'alors ayant plus d'autorité, il ſeroit plus reſpecté & plus en état de les conſerver au roi de Han. Ce dernier article des depêches de Han-ſin déplut autant à Lieou-pang, que la première nouvelle lui avoit fait de plaiſir; il rejetta même avec colère la propoſition. Tchang-leang jugeant que Tchin-ping, qui avoit été préſent à la lecture de ces dépêches, eſpéroit que ſes ſervices lui procureroient une récompenſe ſemblable à celle que Han-ſin demandoit, fit ſigne au roi & dit: « Nos affaires ne ſont pas encore en aſſez bon » état pour créer des rois; cependant, puiſque Han-ſin le » demande, il doit avoir la préférence pour une conquête

» qui est son ouvrage ». Lieou-pang comprit la pensée de Tchang-leang, & fit cependant toujours mine d'être fâché; il fit graver un sceau tel qu'un roi de Tsi son vassal devoit l'avoir, & chargea Tchang-leang de le porter à Han-sin, avec l'ordre d'attaquer les états de Tchou.

Pa-ouang, consterné de la défaite de son armée & de la perte de son général, flottoit incertain sur le parti qu'il prendroit; il s'arrêta à celui de tenter la fidélité de Han-sin, & de chercher à l'attirer dans ses intérêts. Il lui fit proposer par Ou-ché, un de ses officiers, de partager l'empire en trois parties égales, afin de terminer toute guerre par cet accord. Ou-ché ajouta : « Il n'y a que vous qui puissiez décider entre » les deux concurrens, celui du côté duquel vous vous ran- » gerez, triomphera de son rival. Vous étiez autrefois sujet » de Pa-ouang, & vous servez son plus grand ennemi »!

« Je remercie votre maître, répondit Han-sin, des avan- » tages qu'il me propose; je l'ai servi en qualité de soldat, » sans qu'il ait daigné m'avancer; il a même méprisé les con- » seils utiles que je lui donnois. Au contraire Lieou-pang » m'a accueilli; à peine ai-je été à son service, qu'il m'a fait » son grand général; souvent il s'est dépouillé de ses habits » pour m'en revêtir. J'ai été admis avec distinction à sa ta- » ble. Il a toujours écouté avec bonté les avis que j'ai pu lui » donner; loin de les rejetter avec mépris, souvent il y a » déféré : mes services ne sont jamais restés sans récompense » avec lui, & je serois assez ingrat & assez lâche pour le » trahir! Dites à Pa-ouang qu'il seroit en droit d'avoir mau- » vaise opinion de moi, si je me laissois séduire par ses offres. » Quiconque manque de fidélité à son premier maître est ca- » pable d'en manquer au second ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 203.

Pa-ouang ſans vivres, à la vue d'un ennemi prêt à fondre ſur lui au moindre mouvement qu'il feroit pour décamper, fut encore dans une plus grande perplexité quand on lui eût rendu la réponſe de Han-ſin. Dans ces entrefaites, le roi de Han lui envoya redemander ſon père, & Liu-heou ſon beau-père, qui étoient en ſon pouvoir. Pa-ouang profita habilement de cette conjoncture pour ſe tirer d'embarras; il fit propoſer à Lieou-pang une trève, & de partager entre eux l'empire, dont il lui céderoit tout ce qui eſt depuis Hong-keou (1) vers l'oueſt, & que le reſte, qui ſe trouve à l'eſt de Hong-keou, lui appartiendroit à lui Pa-ouang. Afin de prouver au roi de Han la ſincérité de ſes propoſitions, il lui renvoyoit ſon père & ſon beau-père; & quoiqu'il n'y eût encore que des pourparlers au ſujet de la paix, il agit de même que ſi elle eût été conclue, & ſe retira dans le pays de Tchou, qu'il s'étoit lui-même aſſigné par le premier partage général de l'empire.

Les propoſitions de Pa-ouang furent examinées dans le conſeil du roi de Han. Tchang-leang & Tchin-ping furent d'avis de les rejetter, & repréſentèrent au roi qu'il étoit le maître de la plus grande partie de l'empire; que tous les princes étoient diſpoſés à ſe ſoumettre, & que Pa-ouang, dénué de vivres, alloit être forcé de ſe rendre à diſcrétion, ou de périr accablé par leurs armes. « Si vous acceptez la paix, ajoutèrent-ils, vous nour» rirez un tigre qui déſolera une ſeconde fois l'empire ».

202.

Le roi de Han, après la retraite de Pa-ouang, ne douta plus qu'il n'eût cherché à l'amuſer par des propoſitions de paix; il ſe mit à ſa pourſuite, & ne put l'atteindre qu'à la dixième lune à Kou-ling (1). L'armée de Pa-ouang, renforcée des débris de

(1) Hong-keou étoit à l'oueſt de Ho yn-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

(2) A trente *ly* au nord-oueſt de Tchiu-tcheou de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

celle

celle de Hiang-yu, se trouvoit en état de tenir tête à celle de Han, d'autant plus que Han-sin & Pong-yuei ne l'avoient pas encore rejointe. Le roi de Han, trop confiant, ne fit pas attention qu'il avoit affaire au plus grand capitaine de son temps; il l'attaqua, & fut par-tout repoussé avec une perte considérable. Il se vit obligé de rentrer dans ses lignes, & d'y attendre l'arrivée de Han-sin & de Pong-yuei.

Comme ces deux généraux tardoient, Tchang-leang jugea qu'ils ne différoient de se joindre à Lieou-pang, que parce qu'il ne leur avoit pas encore donné sa parole, de récompenser leurs services par le don d'une couronne, lorsqu'il seroit maître de l'empire. Tchang-leang, s'en expliquant avec le roi, lui dit que Han-sin avoit sans doute des vues sur le royaume de Tchou sa patrie, & Pong-yuei sur celui de Leang, comme sa conquête; promettez-leur, à chacun, que vous les leur donnerez, alors vous les verrez accourir à votre secours. La nécessité de leur jonction ne vous laisse point d'autre parti à prendre.

Lieou-pang envoya porter ces paroles à ses deux généraux. Aussi-tôt Han-sin vint chercher Pa-ouang, qui étoit campé à Kai-hia (1), dans la résolution de lui donner bataille. Pa-ouang, quoiqu'inférieur en forces, ne recula point, persuadé que s'il remportoit la victoire, il couperoit par-là bras & jambes au roi de Han. Il en espéroit encore l'avantage de rétablir ses affaires, qui étoient en fort mauvais état; ainsi l'action s'engagea entre ces deux grands capitaines : elle fut des plus vives & des plus disputées. Chacun y déploya toutes les ressources de l'art & de l'expérience; mais le champ de bataille demeura à Han-sin, qui contraignit Pa-ouang de se mettre à

(1) A cinquante *ly* à l'ouest de Hong-hien de Fong-yang-fou dans le Kiang nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202.

couvert dans ses retranchemens, & de s'y tenir sur la défensive.

Le lendemain de cette action, le roi de Han arriva d'un côté avec son armée, & Pong-yuei de l'autre avec celle qu'il commandoit. On investit de toutes parts le camp ennemi : Pa-ouang, se voyant pressé & sans ressource, choisit huit cens cavaliers bien montés, avec lesquels il perça à travers un des quartiers de Han, & se sauva, à la faveur de l'obscurité, du côté de la rivière Hoei-ho, jusqu'à Yn-ling (1).

Lieou-pang détacha sur le champ Kouang-yng, avec quelques mille cavaliers, pour aller à sa poursuite. Il continuoit toujours à fuir, & cherchoit à gagner quelqu'endroit couvert pour s'y mettre en sûreté. Arrivé à Tong-tcing (2), il s'apperçut que de ses huit cens cavaliers, il ne lui en restoit plus que vingt-huit. Il s'arrêta avec cette poignée de gens braves & fidèles à la montagne Sfé-hoei-chan (3), & leur dit : « Il y a huit ans » que je fais la guerre ; j'ai remporté plus de soixante-dix vic- » toires. Aucun prince, pas même le roi de Han, mon ennemi, » ne m'a refusé le glorieux titre de *Pa-ouang*. Maintenant si » je suis sans ressource, c'est que le ciel veut ma perte. On ne » peut me reprocher une lâcheté, & tant de combats, dont je » suis sorti vainqueur, feront survivre & ma gloire & mon » nom ».

Cependant les troupes de Han l'atteignirent ; alors, ne pouvant plus fuir, il range sa petite troupe en bataille & leur présente le front. Ce héros intrépide vient tête baissée se précipiter sur les ennemis, & tue de sa propre main un de leurs

(1) A quatre-vingt *ly* au nord de Ho-tcheou de Fong-yang-fou dans le Kiang-nan.

(2) A cinquante *ly* au sud-est de Ting-yuen-hien de Fong-yang-fou.

(3) A soixante-dix *ly* au sud-ouest de Kiang pou-hien de Kiang-ning-fou, autrement Nan-king.

officiers & plusieurs soldats ; mais accablé par le nombre, criblé de blessures, il tourne bride, suivi de deux cavaliers qui lui restoient, & s'enfonce dans les gorges de la montagne.

Kouang-yng le fait chercher de tous côtés sans pouvoir le découvrir. Pa-ouang trouve encore moyen de lui échapper avec ses deux braves compagnons, & de se rendre sur les bords du Ou-kiang, où, épuisé de fatigue & affoibli par le sang qu'il avoit perdu, ce courageux, mais infortuné rival de Lieou-pang, se donna lui-même la mort. Le commandant du détachement de Han fit porter son corps à son maître. A la nouvelle de sa mort, tous ceux qui tenoient son parti se soumirent, à l'exception des peuples de Lou, qui ne pouvoient se persuader que ce grand capitaine ne fût plus. Le roi de Han leur ayant montré son corps, ils n'hésitèrent pas à recevoir ses loix.

Tout l'empire reconnut alors Lieou-pang pour maître. Ce prince fit de magnifiques obsèques à Pa-ouang, & lui éleva un tombeau à Kou-tching (1). Après lui avoir rendu ces honneurs funèbres, il créa prince Hiang-pé, le père de son rival, & lui donna toutes les marques & les prérogatives de cette dignité. Il fit Han-sin roi de Tchou, & Pong-yuei roi de Leang. Han-sin lui ayant demandé la permission de s'absenter quelques jours, il courut porter mille *taëls* d'argent à la vieille compatissante, qui l'avoit secouru avant qu'il se fût enrôlé sous les drapeaux de Hiang-yu. Cette bonne femme, qui avoit pris pour une dérision la promesse de Han-sin, ne pouvoit revenir de sa surprise en se voyant aussi libéralement récompensée d'un service

(1) Montagne à douze *ly* au sud-est de Tong-ho-hien de Yen-tcheou-fou dans le Chan-tong.

Avant l'Ere Chrétienne. 202.

dont elle se souvenoit à peine. Ce trait de reconnoissance honora celui qui s'en acquittoit.

KAO-HOANG-TI.

L'empire étant réuni sous la puissance du roi de Han, tous les grands lui présentèrent une adresse, pour l'engager à prendre le titre de *Hoang-ti* ou empereur ; & à la deuxième lune, ce prince étant à Fan-choui, à trente *ly* au sud-ouest de Tsao-tcheou dans le Chan-tong, fit publier un rescrit, par lequel il acceptoit ce titre sous le nom de KAO-HOANG-TI. Après qu'il eut pris possession du trône impérial, il accorda une amnistie à tous ceux qui avoient porté les armes contre lui, & un pardon général, même aux criminels, conçu en ces termes : « Il y a huit ans » que les gens de guerre sont dans un mouvement continuel, » sans avoir pu jouir d'un moment de repos. Les peuples ont » étrangement souffert des ravages & des horreurs que la » guerre entraîne à sa suite. Maintenant que la paix va ramener » le calme & l'abondance, je veux que tout le monde parti- » cipe à ses avantages. Je pardonne à tous les criminels, même » à ceux qui ont mérité la mort, & j'ordonne qu'on les mette » en liberté ».

Durant toutes ces guerres intestines, les peuples, pour se garantir des violences & des insultes du soldat effréné, avoient abandonné leurs foyers, & s'étoient retirés sur les bords des rivières & dans les montagnes ; l'empereur fit publier cette invitation à ses nouveaux sujets.

« Vous mes peuples, que j'aime & que je porte dans mon » cœur, cessez de craindre : votre prince est entre vous, & » celui qui voudroit vous nuire, prêt à vous défendre ; que le » vieillard, que le père reviennent au sein de leur famille, &

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202. *Kao-hoang-ti.*

» que le laboureur cultive paisiblement ses terres. J'invite ceux » qui avoient des emplois à retourner chacun dans leur district, » & à s'acquitter, comme par le passé, de leurs fonctions. Mon » intention est que les écoles publiques se r'ouvrent, & qu'on » choisisse des maîtres habiles, qui traitent leurs disciples avec » douceur. J'ordonne aux officiers & aux soldats de se rendre » dans les villes dont la garde leur étoit commise. J'exempte » cette année de tous droits les marchandises, & je remets » au peuple les tributs jusqu'à ce qu'il soit en état de les payer » sans se gêner ».

Après que l'empereur eut pourvu à la tranquillité de ses peuples, il fit prendre à Liu-chi, son épouse, le titre de *Hoang-heou*; c'est-à-dire d'impératrice, & régla le rang que son fils & les princes de sa famille tiendroient dans l'empire. Il avoit établi, par provision, sa cour à Lo-yang (1), où il invita tous les grands à un festin. Ce prince s'y rendit avec un cortège magnifique & toute la pompe de la dignité impériale. S'étant assis sur un trône, il adressa la parole aux grands, & leur dit : « Vous les » fidèles compagnons de mes fatigues & de ma gloire, que le res» pect dû à mon rang ne vous empêche point de m'ouvrir votre » cœur. Parlez-moi avec franchise & liberté : d'où vient me suis» je rendu maître de l'empire, & que Pa-ouang l'a perdu » ?

Kao-ki & Ouang-ling lui répondirent : « Vous avez dû par» venir à ce point de grandeur. Vous partagiez les disgraces » & les avantages avec ceux qui s'étoient dévoués à votre ser» vice ; vous distinguiez les gens de mérite, & une belle » action n'est jamais restée sans récompense avec vous. Pa» ouang, au contraire, soupçonneux, vindicatif, maltraitoit

(1) Ho-nan-fou de la province du Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202. *Kao-hoang-ti.*

» même ceux qui étoient les plus zélés à le servir ; jamais » aucune libéralité n'a encouragé ceux qui prodiguoient leur » vie & leur sang pour lui. Il s'attribuoit tout l'honneur d'une » campagne ou de la prise d'une ville, gardant pour lui seul » les trésors & les dépouilles des vaincus. Une telle con- » duite a dû l'éloigner de l'empire, & lui procurer la fin mal- » heureuse qu'il a eue ».

« Il me semble, répliqua l'empereur, que je dois plutôt » mes succès au discernement que j'ai eu d'employer chacun » selon ses talens. Tsé-fang n'est-il pas mon maître dans » l'art de faire camper une armée & de lui faire pren- » dre une position avantageuse? Siao-ho peut-il être égalé » pour l'habileté dans les affaires? Han-sin l'emporte de beau- » coup sur moi; qui sait mieux que lui se battre un jour » d'action & faire une retraite plus à propos? Voilà la cause » de mon élévation; & la perte de Pa-ouang vient de ce qu'il » n'a pas voulu écouter Fan-tseng, ni su l'employer selon » sa capacité & les vues qu'il avoit pour son agrandisse- » ment ».

A la nouvelle de la défaite & de la mort de Pa-ouang, Tien-hong, l'héritier de Tsi, qui s'étoit déclaré pour lui, craignant que l'empereur ne s'en vengeât par l'extinction de sa famille, s'étoit retiré avec cinq cens de ses sujets dans une île, à laquelle on donna le nom de Tien-hong-tao (1), qu'elle a conservé. L'empereur lui dépêcha un de ses officiers pour l'inviter à revenir, avec promesse de le traiter selon son rang; mais il lui fit dire en même temps que s'il désobéissoit, il le regarderoit dès-lors comme rebelle, & qu'il sauroit l'en punir.

(1) Elle est à cent *ly* de Tsié-mé-hien de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.

A cet ordre, ce prince quitta son île, suivi seulement de deux de ses gens; mais coupable du meurtre de son aîné & de mauvais traitemens envers son autre frère, il étoit continuellement agité par la crainte & déchiré de remords. Prêt à entrer à Chi-hiang, il s'arrêta & dit à ses deux compagnons: « Autrefois l'égal du roi de Han, aujourd'hui son sujet, » quelle humiliation pour moi de reconnoître un maître! » Avili, descendu de mon rang, l'ombre d'un frère me » poursuit encore pour me reprocher ma barbarie. En hor» reur à moi-même, puis-je espérer aucun repos? Non, je » suis indigne de voir le jour ». A ces mots, il se frappe d'un poignard, & termine ainsi une vie qui lui étoit devenue odieuse & insupportable.

L'officier député vint rendre compte à l'empereur de ce triste événement. Ce prince ne put retenir ses larmes, & ordonna qu'on lui fît les funérailles ordinaires aux rois. Ses deux compagnons, inconsolables de sa perte, se coupèrent le col sur son tombeau, & tous les habitans de son île, en apprenant sa mort, ne voulurent point lui survivre.

Ki-pou, du royaume de Tchou, & un des officiers de l'armée de Pa-ouang, avoit mal parlé de Lieou-pang dans plusieurs occasions. Ce prince avoit été sensible à ce mépris. Parvenu à l'empire, il ne voulut point s'en venger en faisant mourir Ki-pou; mais il le condamna à se racheter lui & sa famille pour mille *taëls* d'or. Cet officier, en vendant tout son bien, jusqu'à ses enfans & sa famille, n'en retira pas la moitié de la somme qu'il lui falloit. Pour tâcher de la completter, il se coupa les cheveux & se fit esclave de Tchu-kia, qui l'envoya dans une de ses métairies.

Tchu-kia vint à Lo-yang, & s'adressant à Teng-kong, qui

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202. *Kao-hoang-ti.*

avoit beaucoup d'accès auprès de l'empereur, il lui parla avec chaleur de Ki-pou : « Quel est le crime de cet officier, dit-il » à Teng-kong ? Il a pris les intérêts de Pa-ouang qu'il ser- » voit ; est-ce que les sujets ne doivent point être zélés pour » leur maître ? A peine l'empereur est-il sur le trône, qu'il » commence par exercer la vengeance : elle est indigne d'un » cœur généreux & d'un prince qui tient un rang aussi élevé » que lui ; il se déshonore par la peine qu'il a infligée à Ki- » pou. C'est un sage, dont les talens peuvent lui être utiles, » & il l'a réduit à se faire esclave pour chercher à se rédi- » mer. Vous qui êtes à la cour, qu'y faites-vous, si vous » n'êtes point jaloux de l'honneur & de la réputation de vo- » tre maître ? Votre devoir est de l'avertir des fautes qu'il » fait ». Ces reproches prononcés, avec la fermeté qu'inspi- rent le zèle & la droiture, firent une si grande impression sur Teng-kong, qu'il rendit exactement à l'empereur cette conversation. Ce prince en fut lui-même si frappé, qu'il con- damna sa conduite envers Ki-pou, & lui fit rendre ses enfans, sa famille & ses biens ; il lui donna même un emploi consi- dérable à la cour. Cette réparation généreuse & solemnelle de ses torts, fit paroître ce prince encore plus grand aux yeux de ses sujets.

La justice qu'il exerça sur Ting-kong, frère maternel de Ki-pou, fut une leçon frappante pour tous ceux qui étoient à son service. Au siége de Peng-tching, lorsque Pa-ouang pressoit si vivement Lieou-pang, qu'il étoit sur le point de le faire prisonnier, le roi de Han trouva moyen de s'évader. Ting-kong fut envoyé à sa poursuite & l'atteignit. Le roi de Han s'étoit tiré de ses mains en lui disant : « Deux sages » doivent-ils travailler à se détruire & à se perdre » ?

Ting-

Ting-kong ne doutoit pas qu'il ne fût récompensé du service qu'il avoit rendu à Lieou-pang de l'épargner & de le laisser aller. Il se présenta à la cour; mais l'empereur ayant su qu'il lui demandoit audience, répondit : « Un sujet que la louange » fait manquer de fidélité à son maître, & qui ne profite pas » de l'occasion de se saisir de celui qui peut lui disputer l'em- » pire, un tel homme est indigne de vivre. Lui laisser la vie, » ce seroit l'exposer à commettre une nouvelle trahison ». Après cette réponse, l'empereur prononça son arrêt de mort, qui fut exécuté sans rémission.

Comme le bruit se répandoit que l'empereur vouloit fixer sa cour à Lo-yang, Lieou-king, du royaume de Tsi, lui fit à ce sujet ses représentations.

« Votre Majesté, lui dit-il, se propose de faire de Lo-yang » la capitale de son empire. Il est vrai que les *Tcheou* y ont » tenu leur cour; mais peut-on se comparer à ces grands » hommes, qui ne respiroient que la vertu, ainsi que ceux qui » les servoient? Lorsque la vertu est la base du trône, on n'a » rien à craindre, ni à Lo-yang ni ailleurs; mais après tant » de secousses que l'empire a reçues, après les désordres des » guerres si longues & si opiniâtres qu'il vient d'essuyer, qui » peut répondre que la fermentation des esprits soit appaisée? » Dans cette incertitude, la prudence exige que vous vous éta- » blissiez dans un endroit mieux défendu. Le pays de Tsin me » paroît réunir tous ces avantages : les montagnes qui l'en- » vironnent en rendent l'accès difficile; Le Hoang-ho, qui en » est comme la ceinture, y forme naturellement un fossé im- » praticable; les gorges, les défilés par où il faut nécessaire- » ment passer pour y entrer, sont autant de forts, où une » poignée de monde peut arrêter les armées les plus nom-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202. *Kao-hoang-ti.*

» breuses. Ainsi j'estime, pour la sûreté de votre personne, » que vous devez préférer ce séjour à Lo-yang.

L'empereur fit examiner ce projet par son conseil. Plusieurs membres, pour des raisons personnelles, inclinoient à rester à Lo-yang. Tchang-leang, en qui le prince avoit une entière confiance & qui la méritoit, fut chargé de peser les raisons pour & contre, & après les avoir toutes discutées, il se déclara pour le plan de Lieou-king. L'empereur l'adopta & le suivit.

Han-sin, à qui Lieou-pang devoit l'empire, retiré dans ses états de Tchou, afin de tenir ses troupes en haleine, parcouroit à leur tête toutes les villes de son royaume, en aussi bon ordre que s'il eût marché contre l'ennemi. Des envieux de sa gloire & de son rang en prirent prétexte pour le faire suspecter à l'empereur, qui eut l'injustice de prêter l'oreille à ces inculpations odieuses. Ce prince, ayant témoigné ses soupçons à Tchin-ping, celui-ci lui conseilla de faire assembler à Tchin, comme il est ordonné par les anciennes constitutions, tous les gouverneurs & les officiers des provinces, pour y subir l'examen de leur conduite. L'ordre en fut expédié. Han-sin se trouva un des premiers au rendez-vous; mais à peine y fut-il arrivé, que l'empereur le fit arrêter. « Oh, pour cette fois, dit-il, je ne » dois plus douter que je n'aie de grands ennemis à la cour. » *Lorsque le gibier est mort, les armes sont inutiles; lorsque les ennemis sont détruits, qu'a-t-on besoin de généraux?* L'empire est » paisible & affermi, je suis dès-lors inutile, on peut sans » craindre me faire mourir : je demande seulement qu'on » m'accorde la grace de voir encore une fois l'empereur ». Ce prince l'admit en sa présence, mais sans lui permettre d'ouvrir la bouche. Il lui dit : « On vous accuse de vouloir vous

» révolter ». Et après ce peu de paroles, il le fit charger de chaînes & conduire à Lo-yang, pour y être jugé à son retour.

Le principal but de l'assemblée de Tchin étant rempli, l'empereur reprit bientôt le chemin de Lo-yang. Lorsqu'il y fut arrivé, il voulut, pour la forme, examiner la prétendue rébellion de Han-sin; & après un léger examen, il lui pardonna, en lui ôtant son royaume & le titre de roi, & ne lui donnant à la place que celui de prince *Hoai-yn*. Han-sin, sensible à cet affront, ne douta plus que l'empereur ne le traitoit de la sorte que parce qu'il le craignoit, & que ses actions avoient eu trop d'éclat pour qu'il n'en eût pas quelque jalousie. Il feignit une maladie pour s'excuser d'aller chaque jour au palais, & n'y fut plus que par un ordre exprès.

Quelques jours après l'empereur l'appella, sous prétexte de lui parler des affaires de la guerre, mais dans le fond pour tâcher de lui tranquilliser le cœur. Après l'avoir entretenu assez long-temps sur le chapitre de plusieurs de ses officiers, & sur le nombre de troupes que chacun étoit capable de commander, il lui demanda combien il croyoit que lui empereur pouvoit en commander. « Vous pouvez, Sire, lui dit-il, commander une » armée de cent mille hommes; mais c'est tout ». « Et vous, reprit l'empereur? « Plus les troupes seront nombreuses, mieux » je les commanderai ». « Si cela est, dit l'empereur en souriant, » comment vous êtes vous laissé prendre par moi »? « C'est juste- » ment pour cela que Votre Majesté m'a pris; son talent n'est » pas de commander les soldats & de les gouverner, mais de » gouverner les officiers & de les commander ».

L'empereur jusques-là n'avoit pas encore déterminé les récompenses de ceux qui l'avoient servi avec zèle pendant la guerre: il y travailla sur la fin de cette année. Siao-ho fut si

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 202. *Kuo-hoang-ti.*

fort distingué dans cette occasion, que les autres en murmurèrent & s'en plaignirent hautement. Quoi, disoient-ils, c'est nous qui avons essuyé toutes les fatigues, qui avons mille fois exposé notre vie, & l'empereur a plus d'égards pour Siao-ho que pour nous; lui dont le cheval n'a jamais donné une goutte de sueur, & dont toute la peine a été d'écrire quelques lignes, ou de dire quelques paroles dans le conseil; cette préférence est-elle juste?

Ces murmures étant venus aux oreilles de l'empereur, il les assembla tous, & leur dit: « Vous trouvez à redire que j'aie » avantagé Siao-ho plus que les autres; dites-moi, à la chasse » qui sont ceux qui poussent & prennent le gibier? Ce sont » les chiens. Mais qui sont ceux qui conduisent & dirigent » les chiens? Ne sont-ce pas les chasseurs? Vous avez beaucoup » fatigué, vous avez vigoureusement poursuivi le gibier, vous » l'avez même forcé & vous l'avez pris; & en cela vous avez » tout le mérite des chiens de chasse; mais Siao-ho a conduit » toute la guerre, c'est lui qui a tout réglé, qui vous a fait » attaquer l'ennemi à propos, qui par ses conseils vous a » rendu maîtres des villes & des provinces que vous avez con- » quises, & par-là il a le mérite du chasseur; lequel est plus » digne de récompense»? Ce discours imposa pour toujours silence aux mécontens.

Quoique Tchang-leang ne fût pas un guerrier distingué, il avoit servi Lieou-pang de ses conseils, & son zèle ne resta pas sans être reconnu: l'empereur lui assigna trente mille familles, outre le rang de prince qu'il lui avoit déja donné. Tchang-leang, jugeant que cette libéralité ne serviroit qu'à augmenter la jalousie des autres, refusa les trente mille familles, en disant: « Lorsque j'eus le bonheur de rencontrer Votre Ma-

» jesté à Hia-pei (1), je vis d'abord que le Ciel me donnoit un » maître : si elle m'a fait l'honneur de se servir de moi & de » mes conseils, elle m'en a libéralement récompensé ; je suis » prince, c'est plus que je n'aurois osé espérer ».

L'empereur nomma en même temps Tchin-ping à la principauté de *Hoai-yn* (2). Tchin-ping vouloit s'excuser sur ce qu'il n'avoit point servi, & ne pouvoit par conséquent, sans faire tort aux autres, recevoir une grace qui devoit être le prix de leur bravoure. Vous avez vaincu les ennemis par les conseils prudens que vous m'avez donnés, lui répondit l'empereur. Si vaincre les ennemis ne s'appelle pas mérite réel, où le faut-il chercher? Sans Oué-ou-tchi, reprit Tchin-ping, aurois-je jamais eu le bonheur d'entrer au service de Votre Majesté? Je ne l'oublierai pas, je vous en donne ma parole, dit l'empereur. En effet, il ne laissa personne sans récompense.

201.

Peu de temps après, l'empereur apperçut les grands assemblés devant son palais, qui parloient avec beaucoup d'action, & qui paroissoient agiter quelque affaire de grande importance. Ce prince en demanda le sujet à Liu-heou son beau-père. Celui-ci, sans lui rien déguiser, lui répondit : « Les grands » disent que vous êtes un homme sorti, pour ainsi dire, de la » poussière, qu'ils ont mis sur le trône au prix de leurs fati- » gues & de leur sang ; que maintenant que vous avez obtenu » tout ce que vous desiriez, vous réservez vos bienfaits pour » vos amis, & les peines pour ceux qui vous ont été opposés : » ils consultent ensemble sur les moyens de détruire leur ou- » vrage, & de mettre un autre à votre place ».

(1) Pei-tcheou de Hoai-ngan-fou dans le Kiang-nan.

(2) Il est à quatre-vingt-dix *ly* nord-est de Tchin-lieou-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 201. *Kao-hoang-ti.*

L'empereur pâlit à cette réponse, & demanda ce qu'on vouloit qu'il fît; & comme Liu-heou le questionnoit sur celui qu'il croyoit son plus grand ennemi, ce prince lui dit que c'étoit Yong-tchi, dont il avoit reçu plusieurs affronts, & que sans les grands services qu'il lui avoit rendus & ses belles actions, il en auroit déja tiré une vengeance exemplaire. Liu-heou lui conseilla au contraire de le combler de bienfaits, comme étant le seul moyen d'appaiser les murmures, & d'arrêter la fermentation des esprits.

Ce parti étoit en effet le plus sage. L'empereur le sentit & invita tous les grands à un festin, après lequel il créa Yong-tchi prince de Ché-fang (1), en donnant l'ordre à ses ministres de faire des recherches sur les services des officiers, & d'en tenir un registre exact, afin que personne ne restât sans récompense. Sa conduite, à l'égard de Yong-tchi, ramena tous les esprits, & chacun espéra de recueillir bientôt le fruit de ses services.

L'empereur voulut que les grands déterminassent le rang que dix-huit d'entre eux & du premier ordre tiendroient à l'avenir. Ils nommèrent pour leur chef Tsao-tsan, en considération de ce qu'il avoit reçu soixante-dix blessures, & de ce qu'il avoit pris un grand nombre de villes & pacifié plusieurs provinces. Mais Ou-tsien-tsiou s'y opposa, en disant: « Je ne » conteste point à Tsao-tsan sa bravoure, ni les belles actions » qu'il a faites. Sans prétendre en diminuer la gloire, j'avance » qu'il y a eu plusieurs opérations, durant la guerre, où sa va» leur n'a eu aucune part. L'empereur, souvent battu & obligé » de fuir devant Pa-ouang, a toujours réparé ses malheurs par

(1) Ché-fang-hien de Tching-tou-fou dans le Sſé-tchuen.

» la sagesse & la prévoyance de Siao-ho. Les secours qu'il » tenoit tout prêts dans le pays de Koan-tchong, & dont il » recrutoit continuellement son armée; les magasins qu'il avoit » faits dans des temps si difficiles, pour qu'on ne manquât pas » de vivres; le même pays de Koan-tchong qu'il nous ménageoit pour retraite, garanti par sa prudence de toute insulte; » enfin, il a soutenu seul tout le poids de la guerre pendant » cinq campagnes, & mis notre prince en état de vaincre » Pa-ouang. Ces opérations si sagement combinées, si heu» reusement exécutées, parlent en faveur de Siao-ho, & lui » adjugent le pas sur Tsao-tsan. J'avoue que les Tsao-tsan ne » sont pas communs, mais trouveroit-on deux Siao-ho dans » l'empire, & le mérite d'une journée peut-il être comparé » aux opérations combinées d'une guerre entière »?

L'empereur adjugea à Siao-ho la première place parmi les grands de la première classe, & à Tsao-tsan la seconde : il nomma de plus Siao-ho son premier ministre, avec la liberté d'entrer au palais quand il le jugeroit à propos, sans une permission expresse & sans ses habits de cérémonies. Il lui permit encore d'y venir le sabre au côté : distinction qui n'étoit accordée à personne; & il créa Ou-tsien-tsiou prince de Ngan-ping (1), dans les états de Tsi, en récompense de ce qu'il avoit fait éclater le mérite & les services de Siao-ho.

Jusque-là l'empereur n'avoit été occupé qu'à récompenser & à élever ses officiers; il paroissoit peu songer à son père dans la distribution qu'il faisoit des graces & des dignités. De cinq jours en cinq jours, il alloit s'informer de sa santé, & bornoit à ce devoir les attentions qu'il avoit pour lui. Son père étoit lui-même

(1) Ngan-ping-hien de Tchin-ting-fou dans le Pé-tché-li.

Avant l'Ere Chrétienne. 201. *Kao-hoang-ti.*

surpris de cette espèce d'oubli. Un jour que l'empereur venoit lui rendre ses devoirs à l'ordinaire, il se revêtit de ses plus beaux habits, & fut l'attendre hors de ses appartemens dans la posture du dernier de ses sujets; le prince, étonné de le voir s'humilier devant lui, s'arrêta : alors le père adressant la parole à son fils, il lui dit : « Être empereur, c'est être le maître » de tous les sujets d'un état; tout doit ici s'abaisser devant » vous. Il ne faut pas, pour l'amour de moi, intervertir un ordre » si sagement établi ». L'empereur comprenant le reproche de son père, retourne sur ses pas, assemble les grands, & le déclare *Tai-chang-hoang*, c'est-à-dire, *l'empereur qui est au-dessus.* Le prenant par la main, il le fait asseoir sur un siége qui étoit au bas de son trône, & debout, à ses côtés, il le présente aux grands, qui lui rendent hommage en cette qualité.

Depuis que les princes de Tsin avoient si bien battu les Tartares *Hiong-nou*, ils s'étoient rejettés du côté du nord, & les limites de l'empire en avoient été entièrement purgés ; cependant les guerres intestines, qui se rallumèrent, les enhardirent à faire de nouvelles courses. Leur *Tchen-yu* ou roi, appellé Teou-man, avoit deux fils : l'aîné se nommoit Mété. Son père donnoit toute sa tendresse à son frère, & vouloit en faire son successeur. Comme il prévoyoit que Mété seroit un obstacle à ses desseins, il prit la résolution de le faire mourir. Mété, qui en fut averti, prévint son père, le tua & se fit reconnoître *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou.*

Tong-hou, autre prince Tartare, vouloit avoir un certain cheval, appartenant à Teou-man, qu'on disoit pouvoir faire jusqu'à mille *ly* en un jour. Dès qu'il apprit la révolution arrivée dans le pays de ces Hiong-nou, il envoya un de ses officiers à Mété pour le lui demander. Les officiers de Mété

insistoient

insistoient à le refuser : « Quoi, leur répondit Mété, pour » un cheval, voudriez-vous rompre avec vos voisins » ? Et sur le champ il le fit remettre à l'envoyé de Tong-hou.

Quelque temps après, le même Tong-hou lui envoya demander une *Yen-tchi* de Teou-man (1). Les officiers de Mété rejettèrent avec indignation une demande aussi déraisonnable, & sollicitoient Mété de le punir de sa témérité par les armes. « Pourquoi, leur répondit-il, entreprendre une guerre pour une femme » ? Sans les vouloir écouter davantage, il remit cette *Yen-tchi* à l'envoyé, pour la conduire à son maître.

Les états de ces deux princes Tartares étoient séparés l'un de l'autre par un désert de plus de mille *ly*. Le *Tchen-yu* de Tong-hou, qui trouva tant de facilité à obtenir de Mété tout ce qu'il demandoit, commença à le mépriser, & vint camper avec des troupes sur les limites de ses états.

Les officiers de Mété ne se mettoient pas en devoir de garantir ce désert limitrophe, parce qu'ils le regardoient comme de peu de valeur. « Comment, leur dit Mété, n'est-ce pas » ce terrein qui est le berceau du royaume, & vous vou» driez le céder à Tong-hou » ? Mété qui avoit d'abord paru foible & condescendre à des demandes qu'il avoit jugées de peu de conséquence, ne vit pas d'un même œil cette invasion. Il marche à la tête de ses troupes contre Tong-hou, le repousse jusque dans son pays, s'en empare, & fait mourir ce prince Tartare avec toute sa famille. De-là, il parcourt en vainqueur le royaume de Yuei-tchi du Si-yu, & revenant sur

(1) *Yen-tchi* en tartare signifie *reine ;* c'est le nom qu'on donnoit alors aux femmes des *Tchen-yu*.

Avant l'Ere Chrétienne. 201. *Kao-hoang-ti.*

ſes pas, il ſe rend maître du pays des Tartares, au midi du Hoang-ho, dont il fait le roi priſonnier. Enſuite il entre dans le pays de Yen & de Tai, n'en ſort que chargé de butin, va reprendre le pays que Mong-tien, général de Tſin-chi-hoang-ti, avoit conquis ſur ſes ancêtres, & termine ſes courſes par le ſiége de Ma-yé.

Han-ouang-ſin, qui la défendoit avec une foible garniſon, crut qu'il étoit de ſa prudence de compoſer avec les Tartares; mais comme il étoit ſur le point d'entamer cette négociation, il reçut par un courier des reproches de l'empereur, qu'il ne croyoit pas mériter; & craignant qu'on n'en voulût à ſes jours, il livra Ma-yé aux Tartares & entra à leur ſervice. La reddition de cette place fut ſuivie de la priſe de Tai-yuen, emportée d'aſſaut, & elle ouvrit à Mété le chemin de Tſin-yang.

Pendant que les Tartares faiſoient toutes ces conquêtes ſur les frontières & dans la Tartarie occidentale, l'empereur travailloit à rétablir les loix & à réparer les déſordres que les guerres avoient occaſionnés dans l'empire. Pour donner quelque relâche aux ſoins & aux travaux que ce rétabliſſement exigeoit, il invita tous les grands à un feſtin, où tout ſe paſſa avec beaucoup de confuſion, parce qu'il n'y avoit encore rien d'arrêté ſur l'ordre qui s'y devoit obſerver. L'empereur chargea Sun-tong d'en régler le cérémonial, afin d'éviter à l'avenir les inconvéniens de ces ſortes d'aſſemblées.

Sun-tong fit venir du pays de Lou pluſieurs de ſes diſciples, qu'il joignit aux lettrés que l'empereur entretenoit à ſa cour. Il en compoſa une aſſemblée de plus de cent perſonnes, dans laquelle on agita le cérémonial des feſtins; après bien des débats, on convint de s'en tenir à ce qui ſe pratiquoit

sous les princes de *Tsin*. Ils furent en corps présenter à l'empereur le résultat de leur assemblée. Ce prince, après l'avoir examiné, ordonna qu'il fût inscrit sur les registres du tribunal des rits. L'ordre de ce cérémonial étoit réglé de la sorte.

Les grands & les princes invités au festin devoient se rendre au palais à l'heure marquée, revêtus de leurs habits de cérémonies. Le maître des cérémonies venoit les prendre selon leur rang, pour les conduire dans la grande salle, où les ayant introduits, il les faisoit ranger en hayes des deux côtés, à l'est & à l'ouest. Les gardes postés au dehors de la salle, étoient également rangés sur deux files, enseignes déployées & les armes à la main, avec leurs habits de cérémonies.

Cette première disposition faite, aussi-tôt que l'empereur sortoit de son appartement, un héraut l'annonçoit à haute voix, afin que chacun se tînt dans le respect qui lui étoit dû. Après qu'il s'étoit placé sur son trône, les grands & les princes, prosternés jusqu'à terre, le saluoient tous ensemble de la manière la plus grave & la plus recueillie. C'étoit un point essentiel de ce cérémonial que le salut se fît par tous en même temps, au signal donné; le prévenir ou le retarder, ç'auroit été manquer de respect à la majesté impériale. Ensuite de quoi tous les convives, les yeux & la tête baissés, relevoient en même temps leurs manches; on leur donnoit à chacun une coupe remplie de vin, qu'ils tenoient à deux mains, à la hauteur de leur front, & qu'ils vuidoient. Après en avoir bu neuf, le maître des cérémonies en avertissoit l'empereur, & si quelqu'un avoit manqué à l'étiquette, on le faisoit sortir, & il étoit exclu du festin. Le repas fini, l'em-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 201. *Kao-hoang-ti.*

pereur se retiroit; les grands sortoient de la salle dans le même ordre qu'ils y étoient entrés, & le maître des cérémonies les reconduisoit jusqu'à la porte du palais.

200. La septième année de son règne, le premier de la dixième lune, l'empereur donna un festin avec cet appareil & ces cérémonies. Tout s'y passa dans un si grand ordre, que ce prince satisfait s'écria : « C'est aujourd'hui que je suis » empereur & que je vois la différence d'un sujet à son » maître »!

Cependant cette joie fut troublée par la nouvelle de la révolte de Han-ouang-sin & de l'irruption des Tartares, qui avoient poussé leurs courses jusqu'à Tsin-yang. L'empereur marcha en personne contre ce rebelle, le battit & l'obligea de se sauver au camp des Tartares. Mété lui donna dix mille chevaux pour renforcer les débris de son armée. Han-ouang-sin eut la témérité de revenir contre les impériaux; mais il n'osa se risquer une seconde fois, en les voyant si supérieurs en nombre; il alla rejoindre Mété.

L'empereur s'avança jusqu'à Tsin-yang, que les Tartares avoient évacuée; il y fit camper son armée & envoya à la découverte de l'ennemi. Sur le rapport qu'on lui fit qu'ils étoient dans le district de Tai-yuen, il résolut d'aller à eux, & fit partir dix espions pour observer la disposition de leur armée. Mété se doutant bien que l'empereur le feroit espionner, l'avoit disposée de manière qu'elle ne paroissoit composée que de vieillards, de soldats infirmes ou estropiés, & ne présentoit qu'une cavalerie de chevaux maigres & défaits. L'élite de ses troupes étoit au centre du camp, où nul étranger ne pouvoit pénétrer, sous peine de la vie.

Les espions de l'empereur lui ayant rapporté l'état miséra-

ble de l'armée ennemie, ce prince, pour s'en assurer davantage, y envoya encore Lieou-king, & sans attendre son retour, il s'approcha des Tartares à la tête de deux cens vingt mille hommes.

Le rapport de Lieou-king confirma celui des espions; mais il observa à l'empereur que ces apparences de délâbrement cachoient quelque ruse de la part de Mété: « La raison, » ajoûta-t-il, veut qu'en guerre sur-tout, on ne méprise pas » son ennemi, si on veut éviter de se perdre. Mon avis seroit » de ne rien hazarder, & que Votre Majesté s'assurât aupara- » vant si Mété ne lui tend pas quelque piége ».

Au lieu de profiter de la sagesse de cet avis, l'empereur s'emporta contre Lieou-king: « Misérable esclave de Tsi, » lui dit-il, qui n'as su t'avancer que par la langue, oses-tu » bien inspirer de la crainte à mes soldats »? Il le fit arrêter par ses gardes, & conduire dans les prisons de Kouang-ou (1), avec ordre de l'y garder étroitement.

L'empereur, qu'une présomption insultante pour ses ennemis aveugloit, s'avança jusqu'à Ping-tching (2), avec un détachement de son avant-garde. Mété, qui en fut averti par ses espions, accourut l'y investir avec deux cens mille chevaux, avant que l'armée impériale fût arrivée. Il y avoit déja sept jours que l'empereur étoit enfermé dans Ping-tching, sans pouvoir s'échapper. Dénué de vivres, enveloppé par cette cavalerie formidable & à la veille d'être pris, il eut recours à Tchin-ping, qui lui conseilla de faire chercher dans la ville la plus belle fille qu'on pourroit trouver, pour l'envoyer à

(1) A quinze *ly* à l'occident de Tai-tcheou de Tai-yuen-fou dans le Chan-si.

(2) Elle étoit à cinq *ly* à l'est des murailles de Tai-tong-fou dans le Chan-si.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 200. *Kao-hoang-ti.*

Mété, qui aimoit beaucoup les femmes. On découvrit une jeune beauté, d'un courage au-dessus de son sexe ; elle s'offrit généreusement à tenter auprès du prince Tartare de sauver l'empereur. Après avoir relevé sa beauté par l'éclat de la parure, l'empereur l'envoya à Mété, comme un témoignage de l'estime qu'il avoit pour lui. Le prince Tartare, enchanté des graces & de l'esprit de cette jeune fille, consentit, sans difficulté, à laisser sortir l'empereur pour rejoindre son armée ; cependant à des conditions peu honorables pour lui, sur lesquelles il ne crut pas devoir disputer ; il lui étoit trop important de recouvrer sa liberté.

Rendu à son armée, l'empereur fit mourir les dix espions qui l'avoient si mal servi. En passant par Kouang-ou, il remit en liberté Lieou-king, & le fit venir en sa présence. « Je vous ai » maltraité, lui dit-il, dans le temps que je devois vous récom- » penser : l'aveu que j'en fais me couvre de confusion, & ne » répare point mes torts à votre égard. J'ai payé cher le mépris » que j'ai fait de vos conseils : je reconnois que vous avez un » véritable zèle pour mon service ; & afin que tout le monde » le sache, je vous crée prince de Kien-sin. Je nomme aussi » Tchin-ping prince de Kio-nié (1) ; je lui dois cette reconnois- » sance, pour m'avoir tiré du pas difficile où je m'étois impru- » demment engagé ».

Les Tartares, qui auroient pu tirer de plus grands avantages de leur expédition, en ne laissant point échapper l'empereur, se contentèrent de dévaster le pays de Tai-yuen, & retournèrent, de leur plein gré, dans leur pays, chargés d'un butin immense.

L'empereur ayant résolu d'établir sa cour à Tchang-ngan (2),

(1) Ouon-hien de Pao-ting-fou dans le Pé-tché-li.

(2) Si-gnan-fou, capitale du Chen-si.

s'y rendit à la deuxième lune. Siao-ho lui présenta le plan du palais qu'il se proposoit de lui faire bâtir. Le prince le trouva trop magnifique & trop dispendieux, pour un temps où il y avoit à craindre que cette dépense excessive ne servît de prétexte à quelque mécontent pour causer du trouble. « Vous » voyez, lui dit-il, que j'ai encore les armes à la main : je ne » crois pas raisonnable, dans une pareille conjoncture, de » songer à me bâtir un palais d'une aussi grande magnificence ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 200. *Kao-hoang-ti.*

« C'est justement pendant la guerre, répondit Siao-ho, que « vous devez vous en occuper, afin d'y loger commodément en » temps de paix. Votre Majesté doit regarder tout l'empire » comme sa famille : si la grandeur de son palais ne répond » pas à celle de sa famille, quelle idée donnera-t-elle de sa » puissance » ? L'empereur laissa à Siao-ho la liberté de diriger cet édifice, comme il le jugeroit à propos ; & après avoir séjourné quelque temps à Tchan-ngan, il retourna à Lo-yang, où il arriva à la quatrième lune.

199.

Les Tartares *Hiong-nou*, peuples naturellement inquiets & avides de pillage, malgré la trève qu'ils venoient de conclure avec l'empereur, revinrent sur leurs pas insulter les terres de l'empire, d'où ils remportèrent dans leur pays de riches dépouilles. L'empereur dissimula pour ne point s'embarquer dans une guerre contre ces brigands ; mais comme leurs courses recommençoient trop souvent, & que le rebelle Han-ouang-sin avoit pénétré jusqu'à Tong-yuen (1), Tchin-ping, qui en craignoit les suites, avertit l'empereur de songer aux moyens d'arrêter ces incursions. Il lui dit que Mété étoit un homme méchant & sans foi ; qu'après avoir tué son père, il avoit pris sa

(1) Tchin-ting-fou dans le Pé-tché-li.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 199. *Kao-hoang-ti.*

propre mère pour femme : que devenant de jour en jour plus puissant, il ne falloit pas s'attendre à le gagner par la raison, ni à le contenir par la foi des traités & des sermens. Tchin-ping conseilla à l'empereur de chercher à engager ce prince Tartare à prendre la princesse Tchung-chi sa fille, pour légitime épouse, parce que s'il en avoit un fils, qui devînt l'héritier de ses états, sa mère lui inspirant l'amour de la vertu, on pourroit, par son moyen, venir à bout de policer cette nation barbare; que Mété, devenu son gendre, cesseroit d'être son ennemi. Cependant que s'il ne vouloit pas lui donner sa fille, il étoit indispensable de lui déclarer la guerre, afin de lui en imposer, & de le contenir dans son pays. L'empereur préféra de s'allier au prince Tartare, & chargea Tchin-ping de cette négociation, dans laquelle il réussit.

197. Au commencement de l'année 197, Tai-chang-hoang, père de l'empereur, fort avancé en âge, mourut. Ce prince lui fit faire de magnifiques obséques.

Une des reines favorites de l'empereur lui avoit donné un fils, qu'il aimoit de prédilection. Cette princesse vint à bout, par ses intrigues & l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de ce prince, de l'engager à révoquer l'institution qu'il avoit faite de son aîné, fils de l'impératrice, pour son héritier, & à lui substituer le sien, qui n'étoit que le fils d'une reine. Tous les grands s'opposèrent à un dessein qui tendoit à renverser les constitutions de l'empire. Tcheou-tchang, censeur de l'état, fut un des plus fermes à le combattre. L'empereur mécontent & chagrin de ce qu'on n'entroit pas dans ses vues, le fit retirer, en lui disant d'y penser plus mûrement. Tcheou-tchang, sans se laisser intimider par cette disgrace, ne put consentir à manquer aux obligations de sa charge. De retour chez lui, il dressa un placet, qu'il

qu'il envoya à l'empereur ; il n'en reçut point de réponse ; plusieurs autres placets succédèrent rapidement à ce premier, & eurent le même sort. Le censeur, indigné de ce mépris, accourut au palais & demanda audience, qui ne lui fut accordée qu'à force d'importunités. L'émotion où il étoit, en parlant à l'empereur, ne lui permettoit que d'articuler des mots entrecoupés & sans suite. L'empereur ne put s'empêcher d'en rire. Cependant, comme il vit que son embarras n'étoit qu'un effet de son zèle, il le loua de son attachement à son devoir, & le renvoya en l'assurant qu'il auroit égard à ses représentations.

La révolte de Tchin-y fit plus d'effet que toutes les remontrances des grands. Tchin-y, d'une naissance & d'une condition ordinaires, élevé au rang de prince, devoit sa fortune à l'empereur, qui le croyoit si dévoué à ses intérêts, qu'il n'avoit point hésité à lui confier le commandement des troupes qu'il entretenoit sur les frontières, pour contenir les Tartares. Tchin-y retournant à son poste, d'un voyage qu'il avoit fait à la cour, passa par la principauté de Tchao ; un grand nombre de ses amis furent au devant de lui : il leur fit tant de caresses qu'ils ne voulurent point le quitter ; ensorte qu'il se vit accompagné de plus de mille chariots remplis de monde, sans compter ceux qui étoient à cheval. Cette émigration fit répandre le bruit qu'il s'étoit révolté.

Le censeur de l'empire, suivant le devoir de sa charge, en avertit l'empereur, qui envoya un de ses officiers porter à Tchin-y l'ordre de punir sévérement tous ceux qui, sans un congé de la cour, l'avoient suivi. Ce général, dans la perplexité de désobéir à son maître, ou de traiter avec inhumanité des gens dont l'amitié, à son égard, faisoit le seul crime, ne put se résoudre à les sacrifier. Il leva l'étendard de la révolte, & se

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 197. *Kao-hoang-ti.*

prépara à défendre ses amis contre les ordres rigoureux de la cour.

L'empereur partit de Lo-yang au commencement de l'année suivante, pour réprimer cette révolte. Ayant joint son armée, il la fit marcher droit à Han-tan (1), dont Tchin-y avoit négligé de s'emparer : ce qui fit dire à l'empereur, je vois bien que Tchin-y est un général peu à craindre. Il passa outre, & détacha un corps considérable de son armée, sous les ordres de Tcheou-tchang, qui fut reprendre plus de vingt villes, dont il amena les gouverneurs chargés de chaînes, pour en faire une punition exemplaire. Au lieu de les traiter en rebelles, l'empereur les renvoya dans leurs gouvernemens, en les créant chacun seigneurs de mille familles. Il récompensoit tous ceux qui se détachoient des intérêts de Tchin-y, de sorte que sans tirer l'épée, il parvint, par cette conduite prudente, à ruiner son parti & à le mettre hors d'état de nuire.

196.

Cependant l'empereur découvrit que la révolte de Tchin-y avoit été depuis long-temps concertée entre lui & Han-sin, même avant qu'il partît pour aller prendre le commandement des frontières. On dit à l'empereur que *Han-sin lui* avoit conseillé de se servir des troupes qu'il alloit commander, pour se rendre maître de l'empire, & de profiter du crédit qu'il avoit à la cour, en lui laissant entrevoir le trône ; & que Tchin-y, ébloui par l'espérance d'une si haute fortune, avoit promis de se révolter. L'empereur fit passer ces instructions à son premier ministre Siao-ho, en lui ordonnant d'épier la conduite de Han-sin. Peu de jours après, il fit encore savoir à l'impératrice & à Siao-ho, que Tcheou-pou avoit battu Tchin-y.

(1) Lo-ping-hien de Ta-yuen-fou dans le Chen-si.

L'impératrice, sur le premier avis que Han-sin trempoit dans la révolte de Tchin-y, avoit concerté avec le premier ministre de le faire mourir. Elle fit publier la victoire remportée sur les rebelles, afin que tous les grands vinssent au palais faire leurs complimens de congratulation. Han-sin fut le seul qui s'en excusa, sous prétexte de maladie; mais l'impératrice lui ayant fait dire qu'elle ne recevoit point ses excuses, & qu'il pouvoit faire un effort en faveur de l'importance de la nouvelle qu'on avoit reçue, il se fit porter au palais. A peine étoit-il sur les degrés de la salle impériale, que l'impératrice, sans aucun examen préliminaire, ordonna aux gardes de se saisir de sa personne, & lui fit couper la tête. Sa mort fut suivie de l'extinction entière de sa famille. Ainsi périt le brave Han-sin, à qui l'empereur étoit redevable du trône.

De retour à Lo-yang, l'empereur sut que les dernières paroles de Han-sin avoient été : « Je ne meurs ainsi, que pour » n'avoir pas suivi le conseil de Koué-tché ». Ce prince envoya l'arrêter dans les états de Tsi. Lorsque Koué-tché, chargé de fers, parut en sa présence : « Avoue, lui dit-il, que tu as » conseillé à Han-sin de se révolter»? « Cela est vrai, répondit-il; » & s'il m'eût écouté, jamais vous n'eussiez été en état de le » faire mourir ». « Comment, reprit l'empereur en colère, tu » as la hardiesse de me braver? Apprends que je puis te faire » brûler vif»? Koué-tché, sans se troubler, répondit : « Les » princes de *Tsin*, en perdant le cerf, ont excité tout l'em» pire à courir après. Le plus heureux est celui qui a le mieux » couru & qui l'a pris. Dans ce temps-là, Han-sin étoit mon » maître, & je devois l'aider de mes conseils. Vous n'étiez pas » le seul prétendant à l'empire. Quiconque avoit quelques » forces tournoit ses regards vers le trône; le succès n'a point

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 196. *Kao-hoang-ti.*

» couronné leur ambition : vous avez triomphé de tant de » rivaux ; est-il dit que vous ayez pour cela le droit de les faire » tous brûler vifs » ? L'empereur le fit retirer, & ordonna de lui rendre la liberté.

La plupart des mécontentemens qui éclatoient dans l'empire, venoient des lettrés, qui se trouvoient piqués de ce qu'on leur préféroit les gens de guerre pour remplir les emplois. Afin de les tranquilliser & de leur donner satisfaction, l'empereur fit publier ce manifeste.

« De tous les empereurs qui m'ont précédé, aucun n'a plus » honoré le trône que Ouen-ouang ; & de tous les rois & les » princes de l'empire, personne n'a mieux marché sur ses traces » que Hoan-kong, prince de Tsi. Ils ont dû leur gloire aux » sages, qui les aidoient de leurs conseils & qui instruisoient » les peuples. N'y auroit-il plus aujourd'hui autant d'habiles » gens dans mes états ? J'avoue que je ne m'en suis pas assez » informé.

» Maintenant que par un bienfait spécial du Tien, & le » secours du petit nombre de sages que j'avois auprès de » moi, j'ai réuni l'empire en une seule famille, afin de per- » pétuer ce bonheur & de le transmettre à mes descendans, » j'invite tous les sages à m'aider de leurs lumières. En consé- » quence j'ordonne à tous les princes mes vassaux, & aux » gouverneurs des provinces, d'examiner les habiles gens qu'ils » ont dans leurs districts, & de les envoyer au collége impérial » de la cour. S'ils n'exécutent pas exactement ces ordres, qu'ils » sachent, qu'outre la perte de leurs dignités, ils en seront » encore punis sévèrement ».

Lorsque l'empereur s'étoit mis en marche contre le rebelle Tchin-y, il avoit donné ordre à Pong-yuei de venir avec les

troupes de Leang du côté de Han-tan. Une maladie très-grave l'empêcha de se trouver au rendez-vous. L'empereur lui en fit faire des reproches si sensibles, que, tout hors d'état qu'il étoit de supporter la fatigue, il vouloit aller le joindre en litière. Ho-tché, un de ses officiers, lui représenta que, du caractère dont il connoissoit l'empereur, cette démarche l'exposoit au danger de perdre la vie, ou au moins sa liberté : il lui conseilla d'aller plutôt trouver Tchin-y, & de tenter avec lui une plus haute fortune. Pong-yuei rejetta cette proposition, & se fiant sur la légitimité de son excuse, il ne s'occupa que des moyens de rétablir sa santé.

Quelque temps après, un autre de ses officiers, qui avoit été témoin de sa conversation avec Ho-tché, commit une faute qui méritoit une punition sévère : comme Pong-yuei étoit inflexible sur la discipline, le coupable se sauva à l'armée impériale campée à Han-tan, & accusa Pong-yuei & Ho-tché d'avoir des desseins de révolte. Sur cette simple accusation, l'empereur les fit tous deux arrêter, & conduire dans les prisons de Lo-yang, & sans autre preuve, il les condamna à la mort comme rebelles. Cependant, en considération de leurs services, il commua la peine en les dégradant de leurs prérogatives & dignités, & en les réduisant au rang du peuple.

Dans ces entrefaites, l'impératrice revint de Tchan-ngan à Lo-yang. Pong-yuei se présenta devant elle les larmes aux yeux, & lui dit : « Princesse, malgré mon innocence, je ne me » plains pas de la sévérité de l'empereur ; il est mon maître : il » m'a fait grace de la vie contre toute espérance ; mais qu'il » me soit permis de l'aller finir dans ma patrie, & que je vous » doive ce bienfait ». L'impératrice lui promit d'en parler à l'empereur, & lui ordonna de la suivre. Effectivement la pre-

mière chose qu'elle dit au prince, fut de lui parler de Pong-yuei. Cette princesse politique vit bien qu'il étoit innocent, & fit craindre à son époux qu'un aussi brave homme & un si grand capitaine, ne se vengeât cruellement de l'état d'humiliation où il l'avoit réduit. « Il ne faut pas, ajouta-t-elle, s'y prendre à deux fois avec des gens qui ont autant de réputation » que lui; croyez-m'en, il est de la prudence de vous en défaire sans différer ». L'empereur ne put se résoudre à donner cet ordre injuste.

L'impératrice, piquée de ce que l'empereur ne suivoit pas son conseil, n'en devint que plus acharnée à perdre le malheureux Pong-yuei. Elle corrompit, à force d'argent, ses domestiques, pour les engager à accuser leur maître de les avoir sollicités d'entrer dans le complot qu'il avoit formé, de se rendre maître de l'empereur & de la famille royale. A cette seconde accusation, le prince ne fut plus le maître de son ressentiment; il lui fit couper la tête, qui resta long-temps exposée sur les murs de Lo-yang, & ordonna que son corps fut jetté à la voirie, avec défense, sous peine de la vie, de lui donner la sépulture; ce qui est la dernière de toutes les infamies. Il éteignit entiérement la race de ce grand homme, digne d'un meilleur sort, & dont les services déposoient en faveur de son innocence.

Jusqu'à ce moment l'empereur avoit fait peu d'attention aux provinces méridionales, qui étoient au sud du royaume de Tchou. Ces provinces n'avoient commencé à reconnoître la domination de la Chine, que sous Tsin-chi-hoang-ti. Cet empereur leur donna le nom de *Nan-haï*, & en fit gouverneur Gin-ngao. Ce gouverneur, se voyant près de mourir, manda Tchao-to, son lieutenant, pour lui conseiller de se faire roi

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 196. *Kao-hoang-ti.*

de Nan-haï, & de profiter des troubles que la tyrannie des *Tsin* ne manqueroit pas d'exciter, puisque déja Tchin-tching & plusieurs autres s'étoient révoltés contre eux. « Le plan que » je vous trace, lui dit-il, est facile : Pou-yu est naturellement » fortifié par les montagnes inaccessibles qui le défendent; le » pays de Nan-haï a plusieurs mille *ly* d'étendue, & peut for- » mer un beau royaume. Je vous remets le sceau & toutes les » affaires dont j'étois chargé : souvenez-vous du conseil que je » viens de vous donner ».

A peine Gin-ngao eut-il les yeux fermés, que Tchao-to défendit à tous les étrangers l'entrée du pays de Nan-haï. Il leva des troupes, fit mourir tous ceux qui étoient fidèles aux *Tsin*, s'empara de Koué-sin (1) & de Siang-kiun (2), & se fit reconnoître roi de Nan-yuei, sous le nom de Ou-ouang.

L'empereur KAO-HOANG-TI, depuis son avénement au trône, l'avoit laissé paisible dans ses états. Il lui dépêcha le lettré Lou-kia, pour l'engager à se reconnoître tributaire de l'empire, & lui porter le sceau de prince de Nan-yuei. Tchao-to reçut Lou-kia assis sur une estrade, les jambes croisées, sans lui faire la moindre civilité. Le lettré, dissimulant sagement ce mépris, lui dit : « Seigneur, vous êtes né Chinois; les tombeaux de vos » ancêtres & toute votre famille sont à Tchin-ting (3). La » Chine a changé de maître; tout lui est soumis; seriez-vous » le seul qui voulussiez être son ennemi? De tant de princes » qui se sont déclarés contre les *Tsin*, il a su arriver le pre- » mier à Hien-yang; & après cinq ans d'une guerre opiniâtre,

(1) Capitale du Kouang-si

(2) Siang-tcheou de Sieou-tcheou-fou dans la même province.

(3) Tchin-ting-fou dans le Pé-tché-li.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 196. *Kao-hoang-ti.*

» il a vaincu & tué Pa-ouang son concurrent, & a réuni tout » l'empire sous ses loix. Un aussi grand changement n'est point » l'ouvrage des hommes, mais l'effet de la volonté du Ciel.

» Aussi-tôt que l'empire a été pacifié, ce grand prince m'a » honoré de son choix, pour vous apporter les marques & le » sceau de la dignité qu'il vous confère; en reconnoissance de » ce bienfait, ne devez-vous pas lui dépêcher un de vos prin- » cipaux officiers pour l'assurer de votre soumission? Vous » êtes trop éclairé pour ne pas voir qu'un refus attireroit sur » vous & sur votre famille les plus grands malheurs, puisqu'il » est aussi facile à mon maître d'envoyer dans votre pays une » armée de cent mille hommes, que de tourner la main ».

Tchao-to se levant, fit une profonde révérence à Lou-kia, & s'excusa de l'avoir si mal reçu. « Il y a long-temps, lui dit-il, » que je vis parmi ces barbares; j'y suis comme naturalisé, & » j'en ai contracté les manières inciviles. J'attends de votre » amitié que vous voudrez bien m'instruire d'une infinité de » choses que j'ignore, & qui sont nécessaires à quiconque est » chargé de la conduite d'un peuple ».

Lou-kia consentit à séjourner quelque temps auprès de lui, mais il voulut commencer par l'installer prince & recevoir sa soumission, suivant les ordres qu'il en avoit. Tchao-to traita le lettré avec beaucoup de magnificence, & lui fit présent de mille *taëls* d'or, en signe d'amitié; après quoi l'envoyé revint à la cour rendre compte à l'empereur du succès de sa négociation.

A peine Lou-kia étoit-il parti pour Nan-haï, que Loan-pou arriva à Lo-yang des états de Tsi, où Pong-yuei l'avoit envoyé. Il avoit appris en chemin sa mort funeste; de sorte que s'étant informé où sa tête étoit exposée, au lieu d'aller au palais, il fut rendre

rendre compte de ſa commiſſion à cette tête, avec le même reſpect que ſi elle l'eût entendu : après quoi ce ſerviteur inconſolable ſe mit à pleurer & à pouſſer des gémiſſemens, de manière que les mandarins, chargés de veiller à l'exécution des ordres rigoureux de l'empereur, contre l'infortuné Pong-yuei, le firent arrêter, & en donnèrent avis à ce prince. L'empereur regarda comme une inſulte la douleur de Loan-pou; il en fut ſi outré, qu'il le condamna à être brûlé vif.

« Je ne crains pas la mort, dit Loan-pou à ceux qui lui » liſoient ſon arrêt. Après les injuſtices que j'ai vues, ne vaut-il » pas mieux mourir que de vivre? Je demande pour toute » grace, que l'empereur me permette de lui parler un inſtant, » après quoi je marche ſans regret au ſupplice ». Lorſqu'il fut en ſa préſence : « Prince, lui dit-il, rappellez-vous la détreſſe » où vous étiez à Ping-tching, à Yong-yang & à Tching-kao. » Enfermé ſucceſſivement dans ces trois places, vos troupes » battues & diſperſées, Pong-yuei vous a-t-il abandonné dans » votre mauvaiſe fortune? Vous n'étiez point ſon maître, & » cependant il vous a préféré à Pa-ouang. S'il eût voulu ſe » déclarer pour votre rival, le royaume de Han tomboit; » ſeriez-vous aujourd'hui le maître de l'empire? Lui qui a » conduit tant de fois ſes troupes pour votre ſervice, qui a » prodigué ſa vie pour vous élever au rang que vous poſſé- » dez; parce qu'il ne peut commander les troupes qu'il vous » envoie, une mort ignominieuſe, injuſte & précipitée eſt la » récompenſe d'une fidélité qui a réſiſté à tant d'épreuves! » Quel eſt celui de vos ſujets qui ne tremblera pas d'éprouver » un ſort ſemblable ſur le moindre prétexte? Pong-yuei, » mon infortuné maître, étoit-ce ſur l'échaffaud que tu devois » finir ta glorieuſe carrière! J'ai trop vécu.... qu'on me mene

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 196. *Kao-hoang-ti.*

» au supplice »! L'empereur, frappé de la franchise & de la fermété de son discours, le fit mettre en liberté, & quelque temps après il le nomma à la charge de *Tou-ouei* ou de censeur de l'empire.

Lou-kia, depuis le succès de sa négociation à Nan-haï, avoit acquis beaucoup de crédit auprès de l'empereur. Ce lettré, zélé pour le rétablissement des livres anciens, & surtout du *Chu-king* & du *Chi-king*, que Tsin-chi-hoang-ti avoit fait brûler, en parloit souvent à l'empereur, qui, fatigué d'entendre toujours répéter la même chose, lui dit en colère: « J'ai conquis l'empire de dessus mon cheval, je suis devenu » votre maître, sans votre *Chu-king* ni votre *Chi-king*; qu'ai-» je besoin de vos livres »?

« Il est vrai que vous avez conquis l'empire de dessus votre » cheval, répondit le lettré; mais pouvez-vous le gouverner de » même? Tching-tang & Ou-ouang ne se sont-ils pas servi de » ces livres, pour pacifier les troubles & réprimer les rebelles? » Un prince, qui sait se servir de l'épée & du pinceau, peut » s'assurer de régner long-temps. Croyez-vous que si les prin-» ces de TSIN avoient imité nos anciens sages, & qu'ils eus-» sent pratiqué la justice & la vertu, le trône seroit aujour-» d'hui entre vos mains »?

« Eh bien, reprit l'empereur, quand vous m'aurez con-» vaincu que la perte des TSIN & mon élévation viennent » de ces causes, & qu'il y a là-dessus des principes certains, » je me rendrai à votre sentiment». Lou-kia, sans perdre de temps, composa pour ce prince les *Sin-yu* ou *discours nouveaux*, ouvrage divisé en douze chapitres. L'empereur le lut avec beaucoup de satisfaction, & conçut pour les livres plus d'estime qu'il n'en avoit auparavant.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 196. *Kao-hoang-ti.*

La mort de Han-ſin & de Pong-yuei répandit l'allarme & la conſternation parmi les princes & les gouverneurs de l'empire. King-pou, prince de Hoai-nan, craignant que l'empereur n'en voulût à ſes jours, envoya ſecrétement des gens affidés dans tous les lieux de ſa dépendance, faire des levées de troupes, afin de diſputer & de vendre chèrement ſa vie, ſi on cherchoit à y attenter. Un de ſes officiers, nommé Fey-hé, qui méritoit un châtiment, fut le dénoncer à l'empereur. Ce prince, que le paſſé rendoit plus circonſpect, donna ordre d'arrêter Fey-hé, & envoya à Hoai-nan faire des informations. King-pou, qui ſe crut perdu, prit les armes & fit main-baſſe ſur la famille de Fey-hé.

A cette nouvelle, l'empereur aſſembla ſon conſeil, dans lequel cette levée de boucliers fut traitée comme une affaire qu'il ſeroit aiſé de diſſiper dès ſon principe. Teng-kong; qui n'en penſoit pas de même, voulut ſavoir le ſentiment de Sié-kong, qui ne put déſapprouver les précautions que King-pou avoit priſes, en voyant la manière dont on avoit traité Han-ſin & Pong-yuei; il dit que King-pou devoit naturellement s'attendre à ſubir le même ſort, étant le ſeul qui reſtât des trois grands capitaines qui avoient ſi bien ſervi l'empereur.

Teng-kong ayant communiqué à l'empereur l'avis de Sié-kong, ce prince le fit appeller. « King-pou, dit Sié-kong à ce » prince, n'eſt point un ennemi à redouter. Jadis exilé à la » montagne Li-chan pour ſes crimes, parvenu de rien au rang » de prince, il ne porte pas plus haut ſon ambition. Quoique » ſoldat & bon capitaine, il n'a pas une grande étendue de » génie, & ne penſe qu'à conſerver la fortune qu'il a faite ».

Cependant l'empereur, à qui le nom ſeul de révolte inſpiroit de la crainte, ne voulut pas laiſſer à celle-ci le temps

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 196. *Kao-hoang-ti.*

de s'étendre. Comme il étoit convalescent, il nomma le prince héritier pour aller à sa place pacifier ces troubles; mais l'impératrice s'y opposa, en représentant à son époux que si leur fils revenoit victorieux de cette expédition, il n'en seroit pas plus grand seigneur; mais que s'il échouoit, il devoit en sentir les suites dangereuses. « D'ailleurs, ajouta cette princesse, » King-pou est aujourd'hui le capitaine le plus renommé de » l'empire; mon fils est jeune & sans expérience; ceux qui » composent votre armée sont tous de vieux guerriers, qui » vous ont aidé à subjuguer l'empire : en donner le commandement au prince héritier, n'est-ce pas donner à un agneau » la conduite d'un troupeau de loups »?

Pour lever ces difficultés, l'empereur, tout foible qu'il étoit, résolut d'y aller en personne, & nomma son fils son lieutenant général, en lui donnant pour conseil Tsé-fang, vieux officier. La tendresse de l'impératrice ne fut point encore rassurée par ce nouvel arrangement. L'empereur, pour calmer toutes ses inquiétudes, assigna à son fils trente mille chevaux pour sa garde, avec ordre de ne le jamais quitter.

195. King-pou fut fort surpris d'apprendre que l'empereur commandoit lui-même son armée, & qu'il n'étoit pas éloigné de lui. Il avoit assuré ses officiers que l'âge & la maladie le mettoient hors d'état d'entreprendre aucune expédition, & qu'après la perte de Han-sin & de Pong-yuei, il n'y avoit pas de général dont il redoutât l'habileté.

Cependant il ne perdit point courage & fit bonne contenance. L'empereur voulut lui-même aller reconnoître la disposition de son armée, qu'il trouva rangée en bon ordre & selon la méthode de Pa-ouang. Jettant alors un grand soupir, il détacha un de ses officiers vers King-pou, pour l'en-

gager à se soumettre & lui demander ce qu'il prétendoit? L'empire, répondit fièrement King-pou. L'empereur, indigné de son arrogance, fit sonner la charge; elle fut si vigoureuse, qu'il le battit complétement & l'obligea de se sauver dans le Kiang-nan, où il espéroit rallier les débris de son armée, & d'où il auroit pu inquiéter beaucoup l'empereur; mais la trahison arrêta ses projets. Ouang-tchin, prince de Tchang-cha, feignant de le secourir, lui envoya un corps assez considérable de troupes, qui le surprit dans Yuei, & le fit mourir.

La mort du brave King-pou mit fin aux troubles qu'il avoit suscités. L'empereur, après avoir rétabli le calme, se prépara à retourner à la cour, & voulut passer par Peï (1), son pays natal. Pendant le séjour qu'il y fit, il régala ses anciens amis, les viellards, les jeunes gens, & tous les habitans du canton. Dans un des repas qu'il donnoit aux vieillards, échauffé par le plaisir de la table, il prit un instrument du musique & chanta des vers, dont le sens étoit: « O, mes amis! quel sentiment » délicieux on éprouve, lorsqu'après une si longue absence on » revoit sa patrie! Non, le charme de la gloire & de la gran- » deur, le titre d'empereur ou de roi, n'ont rien d'aussi sédui- » sant, & ne peuvent, dans une ame bien née, étouffer l'a- » mour de la patrie. La première terre qui nous a nourris a » des droits sacrés à notre reconnoissance. Ma chère patrie! » le berceau de ma fortune, je veux que vous me possédiez » encore après ma mort, & que mon tombeau atteste com- » bien je vous aimai. J'ordonne que vous jouissiez à perpé- » tuité de toutes les franchises & de l'exemption de tous les » impôts ».

(1) Pey-hien de Pé-sin-tcheou dans le Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 195. Kao-hoang-ti.

Au sortir de Peï, l'empereur prit la route de Lou, & fut visiter le tombeau de Confucius. Il lui rendit les mêmes honneurs que s'il eût été le maître de l'empire ; cérémonie qui ne s'étoit point encore pratiquée. Ce n'est pas que KAO-HOANG-TI, *qui avoit conquis l'empire de dessus son cheval*, se souciât beaucoup de Confucius ni de ses livres ; mais par politique pour les lettrés, qui avoient occasionné la plupart des petits troubles qui avoient agité son règne, il voulut donner une marque solemnelle de l'estime apparente qu'il faisoit de ce prince des philosophes, afin de se concilier l'affection des partisans de sa doctrine, & de les empêcher de cabaler & de blâmer son gouvernement.

Les fatigues que l'empereur avoit essuyées dans son expédition contre King-pou, & les suites d'une blessure qu'il y avoit reçue, lui occasionnèrent une rechûte dangereuse, à son retour à Tchang-ngan. Comme il craignoit que sa maladie ne devînt plus grave, il songea sérieusement à substituer un autre héritier à celui qu'il s'étoit déja nommé, quoique Tchang-leang pût lui dire pour l'en détourner.

Tchang-leang n'ayant pu faire changer de résolution, à son maître, fut trouver Sun-tong, qui, étrangement surpris de ce que l'empereur persistoit dans ce dessein, vint lui dire, avec sa franchise ordinaire : « Votre Majesté n'ignore pas que les troubles, qui affligèrent si long-temps la principauté de Tçin, vinrent de ce que Hien-kong voulut changer son héritier légitime. La dynastie des *TSIN* s'est perdue, parce que Tsin-chi-hoang-ti priva de sa succession son aîné, pour en favoriser son cadet. Le prince votre aîné, doué des plus belles qualités, est un modèle du respect que les enfans doivent à leur père. Plutôt que d'être témoin qu'on lui fasse injustice,

« prince, coupez-moi la gorge, & que mon ſang rougiſſe le » pavé de votre appartement ». « Ne voyez-vous pas, lui dit » l'empereur, que ceci n'eſt qu'une plaiſanterie, & que je » ne reviens à ce projet que pour m'amuſer ». « Ce badinage, » répondit Sun-tong, eſt dangereux. L'héritier de l'empire eſt » à l'état, ce que les racines ſont à l'arbre : une fois ébranlées, » il faut peu de choſe pour le renverſer ».

Quelques jours après, l'empereur étant à table avec le prince héritier, l'impératrice introduiſit adroitement dans la ſalle, quatre vieillards vénérables, âgés de plus de quatre-vingts ans chacun, ayant de longues barbes blanches, & vêtus d'une manière ſimple, mais majeſtueuſe. L'empereur leur demanda leur nom & le ſujet qui les amenoit. L'un d'eux lui répondit: « Prince, les noms de vos fidèles ſujets ſont Tong-yuen-kong, » Ki-li-ké, Hia-hoang-kong & Lou-li ». « Ah! dit l'empereur » en pouſſant un ſoupir, il y a long-temps que je vous cher- » che! D'où vient m'avez-vous toujours fui »? « Votre Ma- » jeſté a montré juſqu'à préſent ſi peu d'eſtime pour les ſages, » que ſans les intérêts du prince héritier, qui eſt un modèle » de piété filiale & de vertu, nous reſterions encore cachés. » Tout l'empire ſe déclare en ſa faveur, & ſe ſacrifiera pour » ſon ſervice. Nous venons lui témoigner auſſi notre dévoue- » ment ». L'empereur loua leur zèle & leur fit préſenter à chacun une coupe remplie de vin; après quoi ces quatre vieillards ſe retirèrent, de même que le prince héritier. Comme ils ſortoient de la ſalle, la princeſſe Tſi entra; elle venoit ſolliciter l'empereur de préférer ſon fils pour être ſon ſucceſſeur. Ce prince, lui montrant les quatre vieillards, lui dit: « Madame, » je ne puis révoquer mon premier choix ſans expoſer ma » famille à tout perdre; l'empire ſe déclare pour mon aîné,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 195. *Kao-hoang-ti.*

» & ces sages vieillards viennent de m'annoncer qu'il le désigne pour son maître ». A ce refus, la princesse versa un torrent de larmes, & l'empereur attendri la laissa seule, pour n'être pas plus long-temps témoin du déplaisir qu'il lui causoit.

Le premier ministre Siao-ho, voyant que la trop grande étendue de l'enceinte du palais & de ses jardins avoit considérablement diminué le terroir de Tchang-ngan, & que c'étoit autant de terrein inculte qui manquoit à la subsistance du peuple, jugea à propos de retrancher du parc plusieurs arpens, pour les donner à cultiver. L'empereur, encore indisposé de ce qui venoit de se passer au sujet du prince héritier, s'emporta contre Siao-ho, & le fit conduire chargé de chaînes dans les prisons, où il resta quelques jours.

Ouang-ouei-yu, surpris de la détention de Siao-ho, courut au palais en demander la cause à l'empereur. Ce prince lui dit qu'il soupçonnoit son ministre d'avoir reçu de l'argent du peuple pour lui vendre une partie de ses jardins, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne cherchât à le gagner, & peut-être à se faire un parti contre les intérêts de son souverain.

Ouang-ouei-yu chercha à justifier Siao-ho de l'injustice de ce soupçon, en disant à l'empereur, qu'il n'étoit pas même vraisemblable que son ministre se fût démenti pour si peu de chose, lui qui avoit disposé du pays de Koan-tchong durant les guerres contre Pa-ouang, Tchin-y & King-pou; que certainement il avoit eu toutes sortes d'ocasions de s'enrichir, & que tout le monde savoit qu'il n'avoit jamais rien exigé du peuple pour son intérêt particulier, auquel il avoit toujours préféré ceux de son maître : enfin, qu'il n'étoit pas à présumer qu'il eût voulu perdre une si belle réputation de désintéressement, pour le prix modique de quelques arpens de terre.

L'empereur

L'empereur, frappé de ces raiſons comme d'un trait de lumière, rendit ſur le champ la liberté à ſon miniſtre«. Si « je m'oppoſois, lui dit-il, à ce que le peuple garde & » cultive ce terrein ſuperflu, je mériterois d'être comparé à » Li-koué & à Cheou-ſin. Un premier mouvement m'a fait » avoir des torts à votre égard; je veux que tout le monde » ſache l'aveu que j'en fais, & la réparation que je vous dois. » On ne s'humilie point en rendant une juſtice méritée».

La bleſſure de l'empereur, négligée, lui cauſa à la fin une maladie qui fit en peu de jours de ſi grands progrès, qu'elle allarma l'impératrice. Elle fit venir les plus habiles médecins; mais l'empereur, qui ne s'en étoit jamais ſervi, lui dit: « Le » Ciel, au milieu d'une infinité de travaux & de dangers, m'a » fait conquérir l'empire avec mon épée: du ſein de l'obſcu- » rité, il m'a élevé au plus haut rang; je ne ſuis qu'un homme: » ſi le Ciel veut que je meure ou que je vive, il m'inſpirera » ce que je dois faire. Tous les remèdes ſont inutiles; ainſi je » défends de m'en parler davantage ».

Cependant, comme ſa maladie empiroit chaque jour, l'impératrice Liu-chi crut devoir prendre des meſures ſur les affaires de l'état. Elle le conſulta ſur celui qu'il jugeoit capable de remplacer Siao-ho s'il venoit à mourir. L'empereur lui nomma Tſao-tſan, en ajoutant, qu'il falloit lui donner Ouang-ling pour ſecond, quoiqu'il n'eût pas grand génie, & faire aider ce dernier par Tchin-ping, qui avoit de l'habileté, mais qu'il ne falloit pas charger ſeul d'une affaire de conſéquence. A l'égard de Tcheou-pou, continua l'empereur, il a de la droiture & de la franchiſe; quoiqu'il n'aie fait aucune étude, on peut cependant l'employer par rapport à ſon attachement pour ma famille. Je laiſſe à votre ſageſſe & à votre prudence de pourvoir

Avant l'Ere Chrétienne. 195. *Kao-hoang-ti.*

aux autres emplois. Ce fut là le dernier soin que ce prince donna au gouvernement : il mourut dans le palais de *Tchang-yo*, à la quatrième lune, âgé de cinquante-trois ans, & fut enterré à Tchang-ling (1). Il avoit régné douze ans comme roi de Han, & sept comme empereur.

Kao-hoang-ti, fondateur de la célèbre dynastie des Han, n'avoit acquis aucune connoissance par l'étude; mais il y suppléoit par une vivacité d'esprit & une pénétration peu commune. Prompt, susceptible & bouillant; la précipitation lui fit souvent faire des fautes, mais il sut les réparer par beaucoup de défiance de ses propres lumières, & en déférant aux conseils de ceux qu'il croyoit plus instruits que lui. Naturellement bon, affable à tout le monde, il traitoit ses soldats avec douceur. Ces manières lui gagnèrent le cœur des peuples, qu'il chercha toujours à rendre heureux. Lorsqu'il se vit maître de l'empire, il ordonna à Siao-ho de rédiger le code des loix, concernant le meilleur gouvernement. Il fit faire par Han-sin un traité sur la tactique. Tchang-tsang fut chargé de réduire la musique en principes; & Sun-tong, d'écrire sur les cérémonies & les usages. Lorsque ces différens traités furent achevés, il les fit examiner dans une assemblée générale des grands; & après les avoir fait transcrire en caractères rouges, il les leur fit signer à tous. Les ayant scellés du sceau de l'empire, il les enferma dans une cassette d'or, revêtue d'un sur-tout de fer, & ordonna de les placer dans la salle des *ancêtres*, pour n'en être tirés que quand quelqu'un de ses successeurs s'écarteroit de ses obligations & négligeroit le gouvernement.

(1) A trente-cinq *ly* à l'est de Hien-yang de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

HIAO-HOEI-TI.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 194. *Hiao-hoei-ti.*

HIAO-HOEI-TI fuccéda enfin à l'empereur Kao-hoang-ti fon père, malgré les intrigues de la princeffe Tfi pour l'exclure, & lui fubftituer le prince Tchao-ouang fon fils. L'impératrice, du vivant de l'empereur, n'avoit ofé lui témoigner fon reffentiment, de ce qu'elle abufoit de l'amour qu'il avoit pour elle, & cherchoit à enlever au prince héritier une couronne qui lui appartenoit par le droit de fa naiffance. A peine eut-il les yeux fermés, que cette princeffe irritée, après l'avoir ignominieufement dépouillée des ornemens de reine, la fit revêtir d'une robe rouge déchirée, & l'envoya, chargée de chaînes, battre le riz. Elle vouloit auffi fe faifir du jeune prince Tchao-ouang; mais Tcheou-tchang, à qui le feu empereur en avoit confié l'éducation, n'y voulut point confentir. L'impératrice outrée de fa réfiftance, le fit arrêter & conduire en prifon. Elle auroit traité de même le jeune prince, s'il n'eût tenu compagnie à l'empereur tout le jour. Comme l'empereur fortit le lendemain de bonne heure, pour aller s'exercer à tirer de la flèche, elle fit porter du vin empoifonné à Tchao-ouang, qui mourut quelques heures après.

Cette princeffe barbare & vindicative, envoya chercher la malheureufe mère de ce prince, & après lui avoir meurtri le vifage de coups, elle lui fit arracher les cheveux, & couper les pieds, les mains & les oreilles. Comme elle refpiroit encore au milieu de ces cruelles tortures, l'impératrice lui fit prendre du poifon le plus violent, qui termina enfin fes fouffrances & fa vie: enfuite de quoi, elle fit jetter, dans un cloaque, fon cadavre nud & mutilé.

Satisfaite de cette vengeance affreufe, elle fut, avec un vifage

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
194.
Hiao-hoei-ti.

riant, au devant de l'empereur, qui rentroit de ses exercices, & lui dit, qu'elle vouloit lui faire voir une laie extraordinaire, & d'une nouvelle espèce. L'empereur fut saisi d'horreur à la vue de ce corps défiguré & méconnoissable. Il ne put s'empêcher de reprocher à sa mère une inhumanité qui révoltoit la nature, & lui déclara qu'il ne prendroit point les rênes du gouvernement, de peur qu'on ne le soupçonnât avoir trempé dans une action aussi abominable. Effectivement il passa la première année de son regne, plongé dans le vin & les plaisirs, sans s'embarrasser des affaires. Ce ne fut qu'après les plus vives instances de la part des grands, qu'il se détermina à prendre le timon du gouvernement.

Au commencement de la seconde année, Tao-hoei-ouang, prince de Tsi, vint, suivant la coutume, rend hommage à l'empereur, qui l'invita à un festin, dont l'impératrice voulut être. Cette princesse se fit servir à boire la première. Le prince de Tsi lui fit observer que l'empereur n'avoit point encore bu: piquée de ce reproche, elle fit signe à ceux qui servoient, de présenter à boire au prince de Tsi. L'empereur eut quelque soupçon, & s'empara de la coupe destinée à ce prince. L'impératrice alarmée, se leve & lui arrête le bras, au moment qu'il portoit ce vin empoisonné à sa bouche. Le prince de Tsi, effrayé du danger, quitta sur le champ la table, & se retira l'esprit troublé, & rempli d'horreur pour cette barbare princesse.

A la septième lune, dans l'automne, le premier ministre Siao-ho tomba dangereusement malade. L'empereur fut le visiter, & lui demanda, quel étoit celui qu'il jugeoit digne de le remplacer. Tsao-tsan, lui repondit-il; vous ne pouvez mieux placer votre confiance & vos intérêts. Comme on lui représentoit qu'il n'avoit rien fait pour la fortune de ses parens, & qu'il

devroit les recommander à l'empereur : « La vertu, dit-il, sera » leur recommandation ; s'ils la pratiquent, alors rien ne leur » manquera : mais s'ils s'en éloignent, & ne sont pas gens de » bien, la sueur & les larmes arroseront leur pain, & ils n'au- » ront que ce qu'ils méritent ». Ce ministre mourut, regretté de tout le monde.

L'empereur fit venir Tsao-tsan, qu'il avoit désigné pour son successeur. Tsao-tsan, dans sa jeunesse, avoit été lié d'une étroite amitié avec Siao-ho, qu'il avoit toujours regardé comme son maître, & ne l'avoit point quitté jusqu'au moment qu'il fut choisi pour premier ministre par Kao-hoang-ti. Alors ces deux amis se séparèrent sans avoir pu se rejoindre depuis. Tsao-tsan, installé dans la place de premier ministre, suivit exactement le plan d'administration & la conduite de Siao-ho. Il communiquoit peu avec les mandarins du dehors ; ennemi de ceux qui négligeoient leur devoir, ou cherchoient à s'enrichir dans leurs emplois, il les avertissoit avec douceur, & s'ils ne changeoient pas de conduite, il les révoquoit, comme inutiles ou à charge à l'état. Ce nouveau ministre avoit composé son tribunal de gens éclairés, droits, humains, sincères & vigilans. Il préféroit, pour les places, ceux qui avoient le plus de zèle & d'activité pour le bien public, & en écartoit ceux qui ne cherchoient qu'à briller par leur éloquence.

L'empereur étonné de ce que Tsao-tsan n'annonçât pas son ministère par quelque changement d'éclat, lui en fit témoigner sa surprise. Le ministre lui demanda s'il croyoit avoir plus d'esprit & d'habileté que son père. L'empereur lui dit qu'il n'osoit se comparer à ce grand prince : « Et moi, re- » prit le ministre, croyez-vous que je vaille mieux que Siao- » ho » ? « Non assurément, vous n'en approchez pas ». « Hé

193. *Hiao-hoei-ti.*

» bien, ajouta le ministre, Kao-hoang-ti & Siao-ho ont con- » quis l'empire; ils lui ont donné des loix & l'ont rendu » florissant. N'est-ce pas faire beaucoup si Votre Majesté, » sans se donner aucune peine, & moi par mes soins, » nous le conservons dans cet état de splendeur »? L'empereur loua la justesse de ses vues, & se reposa entiérement sur lui du soin du gouvernement. Ce sage ministre s'en acquitta si bien, que depuis long-temps l'empire n'avoit joui d'une paix si constante, & qu'on n'avoit vu les peuples plus heureux. Aussi dans les villes & dans les campagnes, on entendoit célébrer, par des vaudevilles & des vers, la sage administration de Tsao-tsan. Il fut un modèle pour tout ministre qui préfère le bien public à la réputation que peuvent lui faire des innovations préjudiciables aux peuples, & par conséquent à l'état.

192. L'année 192, Mété, roi des Tartares *Hiong-nou*, écrivit une lettre insolente à l'impératrice mère. Elle en fut si outrée, qu'elle fit mourir sur le champ l'officier qui la lui remit, & vouloit qu'on déclarât la guerre à ce prince Tartare. Fan-kouei pour lui plaire, ou pour quelqu'autre motif qui cachoit quelque dessein, s'offrit à aller punir le Tartare, si on vouloit lui donner une armée de cent mille hommes. Ki-pou, témoin de cette offre, dit que Fan-kouei méritoit la mort, parce qu'ayant été un des lieutenans généraux de Kao-hoang-ti, il n'ignoroit pas que ce prince, avec deux cens vingt mille hommes, n'avoit jamais pu réduire ces Tartares, qui l'avoient tenu enfermé dans Ping-tching, & devant lesquels il avoit été obligé de s'humilier, pour se dégager & se tirer de leurs mains. Que ces peuples, sans politesse & sans vertu, ressembloient plutôt à des bêtes féroces qu'à des hom-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 192. *Hiao-hoei-ti.*

mes, sur lesquels les châtimens ne feroient aucune impression. Ki-pou conseilla à l'impératrice de répondre à la lettre de Mété d'une manière ferme, mais honnête, plutôt que de hasarder une guerre, dont le succès étoit incertain, & qui pourroit avoir des suites fâcheuses. L'impératrice suivit ce conseil ; & Mété fut si confus de son procédé mal-honnête, qu'il dépêcha un des principaux de sa cour faire des excuses à cette princesse ; il lui écrivit en même temps : « Dans le pays barbare où je commande, la vertu & les bienséances sont inconnues ; j'ai pu m'en écarter, & j'en rougis. La Chine a ses sages ; c'est un bonheur que j'envie : ils m'auroient empêché de manquer aux égards dûs à votre rang ». Mété joignit à ces excuses le présent des plus beaux chevaux de son pays, & fit proposer par son envoyé une alliance entre les deux nations.

191.

Lorsque Kao-hoang-ti s'étoit rendu maître du pays de Tsin, il avoit aboli les ordonnances de Tsin-chi-hoang-ti, mais il en avoit excepté celle concernant les livres. Ce prince avoit une espèce d'aversion pour les lettrés, & s'il rendit des grands honneurs à Confucius, lorsqu'il visita son tombeau, ce fut plutôt par politique que par estime pour lui, afin d'empêcher les lettrés de causer du trouble dans l'empire. Ce ne fut qu'à la quatrième année du règne de HIAO-HOEI-TI, son fils, que les défenses contre le *Chu-king* & le *Chi-king* furent levées.

Sur la fin de cette année, plusieurs prodiges jettèrent la consternation & l'épouvante dans les esprits. Il tomba à Y-yang (1) une pluie de sang assez abondante. Les abricotiers

(1) Y-yang-hien de Ho-nan-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 190. *Hiao-hoei-ti.*

& les pêchers donnèrent des fleurs, & les poiriers des fruits au milieu de l'hiver. L'année suivante la sécheresse ruina la récolte. La mort de Tsao-tsan prince de Ping-yang, augmenta l'affliction publique. Ce grand ministre mourut à la huitième lune, & fut remplacé par Ouang-ling & Tchin-ping, aidés des conseils de Tcheou-pou, comme l'empereur Kao-hoang-ti l'avoit déterminé.

188. Au printemps de l'année 188, & le premier jour de la première lune, il y eut une éclipse de soleil. A la cinquième lune, il y en eut une seconde qui fut totale, & à la huitième l'empereur mourut.

LIU-HEOU.

L'impératrice mère parut inconsolable de sa perte. Cependant elle ne se donnoit aucun mouvement pour lui faire nommer un successeur. Pi-kiang, de la famille de Tchang-leang, qui pénétroit ses vues, fut trouver le ministre Tchin-ping, & lui dit que le moyen de sécher promptement les pleurs de l'impératrice, étoit de donner le commandement des troupes du sud ou du nord à Liu-y & Liu-tchan, de la famille de cette princesse. Les trois ministres, s'étant consultés sur cette affaire, trouvèrent de grands inconvéniens à confier toutes les forces de l'empire aux parens de l'impératrice LIU-HEOU. Cependant, comme ils se persuadèrent qu'ils pourroient le leur ôter quand ils voudroient, ils choisirent les deux généraux que Pi-kiang leur avoit désignés. Aussi-tôt les pleurs de l'impératrice cessèrent, & elle se disposa à prendre les rènes du gouvernement.

Cette princesse, dès le commencement du règne de son fils,

fils, voyant qu'il étoit ſans eſpérance de laiſſer une poſtérité, avoit donné à l'impératrice, ſa bru, l'enfant d'une étrangère, pour l'élever comme le ſien; & afin que cette ſupercherie n'éclatât point, elle s'étoit défait de la mère de cet enfant. Ce fut cet intrus dans la famille impériale qu'elle fit proclamer empereur, en ſe faiſant déclarer régente pendant ſa minorité.

Auſſi-tôt qu'elle ſe vit maîtreſſe abſolue, elle ſongea à écarter des emplois tous les princes de la famille de Kao-hoang-ti, pour leur ſubſtituer ſes parens. Elle tenta même d'en élever quelques-uns à la dignité de prince, malgré la loi contraire établie par ſon mari. Ouang-ling, à qui elle s'en ouvrit, lui dit avec franchiſe que les conſtitutions de l'empire s'oppoſoient à ſes vues, & qu'elle n'ignoroit pas que l'empereur Kao-hoang-ti les avoit tous obligés, par ſerment, à prendre les armes pour s'oppoſer à quiconque, excepté ceux de ſa famille, s'arrogeroit le titre de prince.

Liu-heou diſſimula le déplaiſir que la réponſe de Ouang-ling lui donnoit : elle manda le lendemain Tchin-ping & Tcheou-pou ſes deux collègues, qui, plus courtiſans que ſujets fidèles, trouvèrent que l'impératrice, maîtreſſe du trône, avoit la puiſſance légiſlative, auſſi-bien que l'avoit eue ſon époux; & que ſi ce prince avoit fait des loix en faveur de ſa famille, elle en pouvoit également porter de favorables à la ſienne. Cette réponſe ſatisfit plus l'impératrice que celle de Ouang-ling.

Cependant ce miniſtre zélé, inſtruit de la complaiſance rampante de ſes collègues, leur en fit des reproches fort vifs. « Quoi, leur dit-il, vous proſtituez votre honneur à l'ambition » d'une femme! Avez-vous pu lui ſacrifier, ſans rougir, la » foi du ſerment ſolemnel que vous fîtes à ſon époux, votre

Avant l'Ere Chrétienne. 188. *Liu-heou.*

» maître & le mien, de défendre, au péril de votre vie, les » loix qu'il établissoit pour soutenir le lustre de sa famille? » Il n'est plus ! & vous flattez servilement des vues qui tendent » à détruire son ouvrage »!

« Nous l'avouons, répondirent-ils avec un ris moqueur, » vous n'avez point d'égal, quand il s'agit de semer la dissen- « tion parmi les autres; mais nous l'emportons sur vous, dans » la science de maintenir la paix, & de prévoir les bornes que » nous devons mettre au trop grand crédit & à l'élévation » de la famille de l'impératrice». « Oui, répliqua avec in- » dignation Ouang-ling, vous l'emportez sur moi par un » parjure, & en préférant votre fortune aux intérêts de » l'empire ».

L'impératrice, pour empêcher Ouang-ling de la contre- carrer, imagina de le nommer gouverneur du jeune empereur, afin de l'ôter du ministère. Elle donna le département des affaires du dehors, à Tchin-ping & celui de l'intérieur du palais à Chin-y-ki. Ouang-ling, voyant que l'empire alloit changer de face, refusa la place de gouverneur du prince, & s'excusa sur son âge & ses infirmités. Il remit ses emplois, & ne voulut plus assister au conseil.

187. Au commencement de l'année suivante, l'impératrice fit déclarer prince son père, après sa mort; elle donna à son frère aîné, le titre de prince de Tao-oui. A la quatrième lune, elle fit paroître deux enfans supposés, comme fils de l'empereur Hiao-hoei-ti; l'un, sous le nom du prince de Hoai-yang, & l'autre, sous celui de prince de Hen-chan. Elle démembra en grande partie le royaume de Tsi, pour en former une principauté, sous le nom de Liu, qui étoit celui de sa famille, & elle la donna à un de ses neveux.

En automne, de la même année, les pêchers & abricotiers donnèrent des fleurs comme au printemps. Le nouveau prince de Liu, fut à peine arrivé dans ses états, pour en prendre possession, qu'il mourut subitement. A la première lune de l'année suivante, il y eut un tremblement de terre si violent, qu'une montagne, dans le pays de Ou-tou, s'affaissa. Le dernier jour de la sixième lune, il y eut une éclipse de soleil. A la septième, le prince de Hen-chan mourut. L'année d'ensuite, en automne, on vit des étoiles en plein midi, & les rivières de Y-choui, Lo-choui & Yu-choui se débordèrent & ravagèrent les camgnes. Tous ces phénomènes & ces désastres sembloient présager quelque révolution funeste.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 187. *Liu-heou.* 186. 185.

Cependant le jeune prince, que l'impératrice LIU-HEOU avoit fait reconnoître empereur, comme fils légitime de Hiao-hoei-ti, grandissoit & prêtoit une attention singulière à tout ce qu'il entendoit dire : il découvrit le secret de sa naissance, & la mort tragique de sa mère. Tout enfant qu'il étoit, il sut dissimuler ; mais dans un moment de dépit, qu'il eut contre la régente, il se trahit. « Je sais bien, lui dit-il, que vous avez fait mourir » ma mère ; aussi quand je serai grand, je saurai la venger ». L'impératrice, surprise & courroucée, fit enfermer à Yong-yang ce simulacre d'empereur qu'elle avoit élevé, & proposa, dans une assemblée des grands, de le déposer & de lui substituer son frère Y-ti. Dans le discours qu'elle leur fit, elle donna à entendre que ce jeune prince étoit malade depuis long-temps, & qu'à cette foiblesse de tempérament, il joignoit un mauvais naturel, beaucoup d'étourderie, & un génie plus propre à troubler l'empire qu'à le gouverner en paix. Les grands n'ignoroient pas que cet Y-ti n'étoit pas plus le fils du dernier empereur, que frère de celui qu'elle vouloit détrôner :

184.

cependant, comme ils étoient tous devoués aux volontés de cette princesse, aucun n'osa la contredire. Elle fit mourir le jeune empereur, & Y-ti, qu'elle avoit créé prince de Hen-chan, fut reconnu, comme elle l'avoit arrêté.

183. Malgré ce bouleversement des loix, de la part de la régente, l'empire jouit de la paix. L'imprudence & l'orgueil du président du tribunal des ouvrages publics, faillirent cependant la troubler. Comme il avoit besoin de fer pour les arsenaux, il en fit enlever, de sa pleine autorité, dans les états de Nan-yuei, sans en demander la permission à Tchao-to, qui en étoit le souverain. Le prince de Nan-yuei crut que c'étoit une ruse de Tchang-cha, pour s'emparer de son pays : il prit les armes & fondit sur ses terres, en lui signifiant qu'il ne reconnoissoit ni empereur, ni impératrice. En conséquence de quoi, il se saisit de la plupart des villes de Tchang-cha, dont il agrandit ses états.

182. Au printemps de l'année 182, des étoiles qui parurent en plein jour, furent regardées comme un très-mauvais pronostic. L'éclipse de soleil qui arriva l'année d'après, & qui occasionna une obscurité totale, causa bien plus d'épouvante.
181. La régente effrayée, & toute hors d'elle-même, ne put s'empêcher de s'écrier, que ce présage sinistre la menaçoit.

Cependant elle ne changea pas de conduite : toujours attachée à son projet d'élever sa famille sur les ruines de celle de l'empereur, elle invita les grands à un festin, sans y appeller aucun des parens de son mari. Liçou-tchang, jeune-homme d'environ vingt-ans, brave, intrépide & d'une complexion robuste, piqué de ce qu'elle n'avoit invité personne de la famille impériale, dont il étoit, entra dans la salle du festin, & s'assit avec les convives, en disant : « Je suis aussi d'une naissance

» à tenir mon rang parmi vous ; ainsi je viens prendre ma » place ».

L'impératrice fit semblant de ne pas s'appercevoir de ce qui se passoit. Un de ses parens, pris de vin, étant sorti de la salle, Lieou-tchang craignit qu'il n'eût quelque mauvaise intention contre lui ; il le suivit, & lui fendit la tête d'un coup de sabre. La régente, quoiqu'instruite de cette action hardie, voulut paroître encore l'ignorer ; mais depuis, il n'y eut personne de la famille de cette princesse qui ne redoutât Lieou-tchang. La réputation que cette fermeté donna à ce jeune homme, fit renaître le courage parmi ceux de sa famille, & ranima le zèle des anciens serviteurs de l'empereur Kao-hoang-ti.

Le premier ministre Tchin-ping, qui n'avoit pas prévu tous ces événemens, se reprochoit sa condescendance aux volontés de l'impératrice. Les bienfaits qu'il avoit reçus de Kao-hoang-ti, lui rappelloient sans cesse son ingratitude envers ce prince, & son manque de fidélité aux sermens qu'il lui avoit faits. Ces idées sombres le plongèrent dans une mélancolie profonde. Un jour qu'il étoit absorbé dans ses réflexions, Lou-kia entra dans son appartement sans qu'il s'en apperçût, & lui demanda, quelques momens après, la cause de son chagrin. Tchin-ping ne lui répondit que par un grand soupir. Lou-kia, jugeant par-là qu'il avoit quelque chose qui lui pesoit sur le cœur, soupçonna que le sujet de ses peines étoit l'abus de l'autorité, qu'il avoit souffert que l'impératrice & sa famille s'arrogeassent. Lou-kia, en ayant tiré l'aveu de la bouche de Tchin-ping, ne put s'empêcher d'éclater de rire, en lui disant : « Un homme d'esprit comme vous, devroit-il être em- » barrassé pour si peu de chose ? Lorsque l'empire est en paix, » il ne lui faut qu'un bon ministre qui sache le maintenir dans,

Avant l'Ere Chrétienne. 181. *Liu-heou.*

» cet état; mais lorsqu'il est sur le point de perdre sa tranquillité, alors il lui faut un bon général qui le défende. Si » le ministre & le général s'entendent, il leur est aussi facile » de remédier aux abus & de remettre les choses sur l'ancien » pied, que de tourner la main. Tcheou-pou est capable de » vous seconder admirablement bien dans cette entreprise ».

Tchin-ping, sortant comme d'un profond assoupissement, remercia Lou-kia de l'expédient qu'il lui donnoit, & profita de son conseil. Ce ministre, de concert avec Tcheou-pou, parvint à ruiner le parti de l'impératrice, & à relever la famille de Kao-hoang-ti.

180.

Malgré l'ascendant que la famille impériale reprenoit, la régente osa faire mourir le fils du roi de Yen qui en descendoit, & donner ce royaume à Liu-tong son neveu. Comme elle craignoit Lieou-tchang, depuis la hardiesse qu'il avoit montrée au festin, elle lui fit épouser la fille de Liu-lo, sur qui elle comptoit le plus pour soutenir son parti chancelant. Ce fut la dernière chose qu'elle fit en faveur de sa famille, car peu de jours après, traversant seule les appartemens du palais, elle apperçut un monstre horrible, semblable à un gros chien, prêt à s'élancer sur elle; & à quelques pas de-là, elle vit encore l'ombre du jeune prince Tchao-ouang, fils de l'infortunée princesse Tsi, qu'elle avoit traitée d'une manière si barbare. Cette apparition lui causa tant de frayeur, qu'elle en tomba malade, & mourut à quelques jours de-là.

Cependant, avant de mourir, cette princesse, pour maintenir sa famille dans l'élévation où elle l'avoit mise, avoit nommé Liu-lo général des troupes des provinces du nord, & Liu-tchin général des troupes des provinces du midi. Dans la crainte que les grands ne voulussent changer ces dispositions,

aussi-tôt qu'ils apprendroient sa mort, elle avoit recommandé de garder avec soin le palais, & de n'en permettre l'entrée à personne.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 180. *Liu-heou.*

Lorsque l'impératrice eut les yeux fermés, ceux de sa famille, qu'elle avoit élevés aux premières dignités, s'assemblèrent chez Liu-lo, afin de prendre des mesures pour s'emparer du gouvernement, & même du trône. Lieou-tchang, attentif à leurs démarches, fut instruit par le moyen de sa femme, qui s'étoit retirée chez son père, de tout ce qui se passoit dans ces assemblées. Il dépêcha sur le champ un courier au prince de Tsi, son frère aîné, pour l'inviter à venir, à la tête de ses troupes, mettre à la raison la famille des Liu, & prendre possession du sceptre impérial qui lui appartenoit par sa naissance.

Le prince de Tsi mit ses troupes en état, & fit publier un manifeste par tout l'empire, où il dévoiloit les desseins ambitieux des Liu qui aspiroient au trône, & leur projet d'éteindre la race du grand Kao-hoang-ti. Il annonçoit que leur témérité le forçoit de prendre les armes, & que la justice de sa cause lui promettoit l'appui de tous les princes & des gouverneurs des provinces, qu'il invitoit à venir joindre ses drapeaux. Après la publication de ce manifeste, ce prince se mit en campagne, & commença par se saisir de Tsi-nan (1).

Liu-tchin, général des troupes du midi, informé de sa marche, détacha sur le champ Koan-yng avec une forte division, pour s'opposer au prince de Tsi. Koan-yng, peu attaché aux Liu, s'étant avancé jusqu'à Yong-yang, assembla son conseil, & proposa de ne point attaquer le prince de Tsi quand il se présenteroit, parce qu'étant le seul qui pût empêcher la ruine

(1) Tsi-nan-fou, capitale du Chan-tong.

Avant l'Ere Chrétienne. 180. *Liu-heou.*

de la famille de Kao-hoang-ti, s'ils avoient de l'avantage sur lui, ce seroit la perdre sans ressource, & qu'ils savoient tous les obligations que l'empire avoit à ce grand prince; que s'il arrivoit que le prince de Tsi eût de l'ascendant sur les Liu, qu'alors ils se joindroient à lui pour achever leur défaite, & qu'en attendant, son avis étoit qu'ils demeurassent neutres dans cette querelle. Le conseil applaudit à la proposition de son chef, & les troupes qui étoient sous ses ordres restèrent dans l'inaction.

Cependant le prince de Tsi, ne trouvant point d'obstacle, s'avança jusque sur les frontières de Tsin, & y attendit que son frère & ses amis vinssent le joindre, comme ils le lui avoient promis. Liu-lo, déconcerté par cette levée de boucliers, à laquelle il ne s'attendoit pas si-tôt, se vit dans une grande perplexité. Comme il avoit entre ses mains les sceaux de premier ministre & de grand général, Tchin-ping & Tcheou-pou, qui ne s'étoient point encore déclarés, lui firent conseiller par Li-ki de les remettre, parce que le prince de Tsi en prendroit prétexte pour continuer les troubles. Liu-lo remit le sceau du grand général à Tcheou-pou, mais il ne voulut jamais se dessaisir de celui de premier ministre. Tcheou-pou ne l'eut pas plutôt reçu, que, sous prétexte de se faire installer dans cette charge avec les cérémonies ordinaires, il assembla toutes les troupes, & après qu'elles l'eurent reconnu pour leur général, il les fit ranger de manière qu'elles devoient suivre le mouvement que leur donneroient leurs officiers. Il déclara à toute l'armée, qu'il vouloit connoître les soldats qui étoient sous ses ordres; que ceux qui épousoient les intérêts de la famille de l'impératrice, eussent à demeurer dans le poste où ils étoient, & que les fidèles serviteurs de Kao-hoang-ti s'en séparassent, pour

pour aller se former en bataillon dans un autre endroit de la plaine. Le premier rang, qui étoit composé de soldats affectionnés à la famille de Kao-hoang-ti, fit un mouvement en avant, & donna l'impulsion aux autres, de sorte que l'armée entière fut se ranger en ordre au lieu marqué par le général, & se déclara pour la famille de l'empereur.

Tcheou-pou, après s'être ainsi assuré de leur fidélité, remit la garde du camp au brave Lieou-tchang, & revint à la ville avec un détachement, dans le dessein de s'emparer du palais; mais, pour ne point donner d'ombrage, il laissa ses gens aux portes de la ville, & ne se fit accompagner que d'environ trente soldats. Il trouva Liu-tchin au palais, avec une si forte garde, qu'il n'osa rien entreprendre, & fut obligé de retourner à son camp.

Lieou-tchang s'offrit de tenter ce que son général n'avoit osé exécuter. Tcheou-pou lui donna quelques mille soldats déterminés, en lui recommandant de ne faire main-basse que sur ceux qu'il trouveroit les armes à la main. Liu-tchin, instruit de ce qui se passoit au camp, s'étoit mis en état de défense. Lieou-tchang s'avance fièrement contre lui, le tue de sa propre main, force la garde & se rend maître du palais. Il avertit Tcheou-pou, qui entre dans la ville avec son armée, & n'épargne aucun des parens de l'impératrice. Après cette expédition, ce général dépêcha un courier au prince de Tsi, pour lui donner avis de ce qui se passoit.

Les grands s'assemblèrent pour l'élection d'un souverain; toutes les voix se réunirent pour exclure les enfans supposés de Hiao-hoei-ti, qu'on savoit que l'impératrice LIU-HEOU n'avoit introduits dans le palais, que pour servir de voile à l'ambition qu'elle avoit eue de s'emparer de l'autorité suprême.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 180. *Liu-heou.*

On propoſa le prince de Tſi, comme fils du frère aîné de Kao-hoang-ti ; mais on trouva de l'inconvénient à le choiſir, parce qu'il n'étoit que de la branche collatérale. Le prince de Taï, quoique né d'une concubine de l'empereur, fut auſſi mis ſur les rangs & préféré, comme étant de la ligne directe, & que d'ailleurs on lui connoiſſoit toutes les qualités d'un grand prince. En conſéquence de quoi on lui fit une députation, pour l'inviter à venir prendre poſſeſſion du trône impérial.

Le prince de Taï, ſurpris de cette élection inattendue, différa de répondre aux députés, juſqu'à ce qu'il ſe fût informé par lui-même de la vérité de ce qu'on lui annonçoit. Il envoya à Tchang-ngan le prince Pou-tchao, ſon beau-frère, qui lui confirma, à ſon retour, le vœu unanime des grands. Cet illuſtre envoyé avoit été introduit par Tcheou-pou dans leur aſſemblée, & ils l'avoient conjuré, à genoux, d'aſſurer le prince de Taï de leur ſoumiſſion & de l'impatience qu'ils avoient de le voir ſur un trône dû à ſa naiſſance & à ſes vertus.

L'irréſolution du prince de Taï ayant ceſſé d'après le rapport de Pou-tchao, il ſe mit en chemin pour ſe rendre à Tchang-ngan, avec les députés des grands & une ſuite peu nombreuſe. Arrivé à Ouei-kiao (1), il y trouva les grands en corps, qui le saluèrent empereur. Le prince deſcendit de ſon char, & leur rendit le ſalut. Tcheou-pou s'approchant alors, lui offrit le ſceau de l'empire & les autres marques de la dignité impériale ; mais il refuſa de les recevoir juſqu'à ſon arrivée à l'endroit où il devoit s'arrêter ce jour-là, qui fut le dernier de la neuvième lune. Deſcendu à l'hôtel qu'on lui avoit pré-

(1) Pont qui eſt à cinquante *ly* au nord-eſt du Si-ngan-fou dans le Chen-ſi.

paré, Tchin-ping, à la tête des grands, après l'avoir de nouveau ſalué comme empereur, le preſſa, en leur nom, d'accepter la couronne, en lui diſant qu'elle lui appartenoit à juſte titre, comme l'aîné des enfans de Kao-hoang-ti, puiſque Hiao-hoei-ti n'avoit point laiſſé de poſtérité. Ce prince ne crut pas devoir ſe refuſer plus long-temps à leur empreſſement, & reçut enfin le ſceptre impérial qu'on lui offroit.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 180. *Liu-heou.*

HIAO-OUEN-TI.

Teng-kong & le frère de HIAO-OUEN-TI prirent les devans, pour aller mettre le palais en état de le recevoir. Ils en firent ſortir le jeune enfant que Liu-heou avoit déclaré empereur. Après avoir diſpoſé le cortège impérial, ils le conduiſirent au nouvel empereur, qui, dès le ſoir même, ſe rendit au palais, & y fut inſtallé avec toute la pompe & les cérémonies uſitées à la priſe de poſſeſſion de l'empire. Le prince fit expédier un ordre, pour notifier, à tous les peuples de ſa domination, ſon avénement au trône, en leur déclarant qu'il les exemptoit des tributs pour cette première année de ſon règne. Il nomma Tchin-ping ſon premier miniſtre, & Tcheou-pou le ſecond : mais Tchin-ping s'excuſa ſur ſon grand âge & ſes infirmités, & refuſa ; il eut la généroſité de repréſenter à l'empereur que cette place étoit dûe à Tcheou-pou, dont le dernier ſervice, en détruiſant la famille des *Liu*, effaçoit tous ceux que lui, Tchin-ping, avoit pu rendre à Kao-hoang-ti, & que c'étoit faire un préſent à l'état, que de charger Tcheou-pou du miniſtère en chef. L'empereur, ſur ſes inſtances, changea l'ordre, à condition que lui-même prendroit la place de miniſtre en ſecond, qu'il

179.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 179. *Hiao-ouen-ti.*

faisoit quitter à Tcheou-pou, pour passer à la première.

Sur la fin de cette année, les grands présentèrent une supplique à l'empereur, pour le prier de pourvoir de bonne heure à l'institution de son héritier, afin de prévenir les maux & les désordres qu'une nomination tardive entraînoit ordinairement. L'empereur leur répondit que le bien de l'empire demandoit de ne rien précipiter dans une affaire de cette conséquence; que lui-même doutoit s'il seroit capable de gouverner, & qu'ainsi il falloit lui laisser le temps de juger, par sa propre expérience, celui qu'il croiroit capable de lui succéder.

Les grands insistant sur l'objet de leur supplique, pressèrent de nouveau l'empereur de se décider sur un point aussi important à la tranquillité de l'état, & lui adressèrent, à cet effet, une seconde supplique, dans laquelle ils lui exposoient qu'il devoit cette marque de respect à la mémoire de Kao-hoang-ti, de chercher à perpétuer dans sa famille le rang où il l'avoit élevée. L'empereur leur proposa le prince Tchou-ouang son oncle, dont l'habileté dans le gouvernement étoit connue; Ou-ouang son cousin germain, prince vertueux; & Hoai-nan-ouang son frère, dont les conseils, réunis aux lumières des deux premiers, lui avoient été d'un grand secours. Voilà, ajouta-t-il, ceux que je crois capables de me succéder. Mais les grands lui répliquèrent que les dynasties des *CHANG* & des *TCHEOU*, n'avoient conservé le sceptre & la paix, que parce que les empereurs avoient nommé leurs fils pour leur succéder: que cet usage n'avoit point été interrompu depuis le grand Yu; que Kao-hoang-ti n'avoit fait bâtir une salle pour lui & pour ses descendans, qu'afin d'engager ses successeurs à ne point souffrir que sa succession passât en des mains collatérales. Ils finirent par lui représenter, que les bonnes qualités du

prince Lieou-ki son aîné, & sur-tout son amour pour le peuple, le rendoient digne du trône. Cédant enfin à leurs instances, l'empereur, au commencement de la première lune de la première année de son règne, déclara ce prince son héritier & son successeur à l'empire. A cette occasion, il fit publier cet édit en faveur du peuple.

« Le printemps est la saison où toute la nature se renouvelle. » Les arbres, les campagnes prennent une nouvelle face; les » animaux semblent renaître, & tout, jusqu'aux choses ina- » nimées, annonce & respire la joie.

» Parmi les peuples qui sont sous ma conduite, il ne peut » se faire qu'il n'y ait point d'indigens, d'infirmes & de » vieillards : si moi, qu'ils doivent regarder comme leur père » & leur mère, je ne les soulage point, je manque à mes » obligations.

» Que les mandarins, chacun dans leur district, fassent » une recherche exacte de ces objets dignes de mes soins pa- » ternels, & pourvoient à leurs besoins avec les deniers pu- » blics. Si les vieillards n'ont point de soie pour se couvrir, » s'ils manquent de nourriture pour se sustenter & réparer » leurs forces épuisées, ils souffrent le froid & la faim; puis-je » exiger d'eux de l'attachement & de la soumission?

» J'ordonne donc de fournir à tous les vieillards de quatre- » vingts ans & au-dessous, chaque mois, du grain, de la viande » & du vin, en suffisante quantité, pour leur nourriture. Mon » intention est encore, qu'on donne de plus, à ceux qui auront » passé quatre-vingts ans, de la soie & du coton. Quant aux » supplices, je veux, qu'à l'avenir, le crime des enfans ne re- » tombe plus sur leurs pères & mères, ni sur leur famille ».

A la quatrième lune, un mandarin vint offrir à l'empereur

Avant l'Ere Chrétienne. 179. *Hiao-ouen-ti.*

un cheval, qu'on prétendoit pouvoir faire plus de mille *ly* dans un jour. Au lieu de l'accepter, le prince fit cette réponse : « Je » ne puis tout au plus faire que cinquante *ly* dans un jour, » encore ai-je vu souvent mes gens avoir beaucoup de peine à » me suivre. Avec un cheval de cette vîtesse, où irois-je tout » seul ? Il est évident que personne ne pourroit m'accompagner ». Il fit rendre le cheval au mandarin, avec le prix qu'il lui avoit coûté, & les frais de son voyage, & fit publier dans tout l'empire, que personne à l'avenir n'eût à lui offrir de pareils présens.

L'empereur s'entretenant un jour avec Tcheou-pou & Tchin-ping, ses deux ministres, sur les détails de l'administration, fut curieux de savoir combien on faisoit mourir de criminels dans une année, & qu'elle étoit la consommation des grains à la cour. Tcheou-pou ne put le satisfaire sur ces deux questions, & demeura dans le plus grand embarras. Tchin-ping, à qui il s'adressa pour avoir les mêmes éclaircissemens, lui répondit, qu'il falloit consulter là-dessus le tribunal des crimes & celui des dépenses de la cour.

Peu satisfait de cette réponse générale, l'empereur leur dit, avec une espèce de vivacité : « Et de quoi vous mêlez-vous » donc, comme ministres, si vous ignorez ce qui se passe dans » l'administration de la justice & des finances » ? « Notre emploi, » répartit Tchin-ping, est d'aider de nos lumières Votre Ma- » jesté ; de contenir les princes & les gouverneurs dans la sou- » mission ; de veiller à ce que vos officiers remplissent exac- » tement leur devoir ; de donner les emplois à des gens ca- » pables & bien intentionnés, & qui servent Votre Majesté » avec zèle & fidélité ; enfin nous sommes chargés de maintenir » le peuple en paix, & de chercher tous les moyens de le rendre » heureux ».

L'empereur témoigna à Tchin-ping sa satisfaction de cette seconde réponse, qui entroit dans l'idée qu'il s'étoit formée d'un sage gouvernement. Cependant, lorsque Tcheou-pou se vit seul avec Tchin-ping, il lui fit des reproches de ne l'avoir pas instruit des matières sur lesquelles l'empereur l'avoit questionné. « L'empereur est bien heureux, lui dit Tchin-ping en » riant, de ne vous avoir pas demandé combien il y a de » voleurs dans ses états; je crois que vous lui auriez répondu » brusquement, que vous n'en saviez rien ».

Tcheou-pou, inquiet & chagrin de s'être trouvé embarrassé vis-à-vis de son maître, craignit qu'il n'en fût mésestimé & qu'il ne lui ôtât sa charge. Il prévint cette disgrace, en demandant lui-même sa démission, qui lui fut accordée. Alors l'empereur rendit à Tchin-ping le département qu'il avoit cédé à Tcheou-pou, & ce ministre se trouva chargé seul de toutes les affaires de l'empire.

Tchao-to, prince de Nan-yuei, dans la crainte d'une invasion sur ses terres, étoit entré sur celles de Tchang-cha, sous l'impératrice Liu-heou, dont il avoit déja pris plusieurs villes, & s'étoit considérablement agrandi par ses conquêtes. Ce prince pouvoit beaucoup inquiéter la Chine, de sorte que l'empereur, jugeant qu'il étoit de sa prudence de ne point employer la force ouverte contre lui, préféra le parti de le combler d'honneurs, lui & sa famille. Il commença par faire rétablir honorablement les tombeaux des ancêtres de Tchao-to; il donna de l'emploi à ses frères & à ses neveux, & leur fit présent de sommes considérables, pour les mettre en état de figurer avec dignité dans leurs places. Après avoir disposé la famille de Tchao-to en sa faveur, il lui dépêcha Lou-kia, avec une lettre, conçue en ces termes: « Je ne suis que le fils d'une

Avant l'Ere Chrétienne. 179. *Hiao-ouen-ti.*

» concubine de l'empereur Kao-hoang-ti ; mon père m'avoit » éloigné de la cour & fait prince de Taï : l'abus que l'impératrice Liu-heou & sa famille firent de l'autorité, indisposa contre eux les grands, qui m'ont appellé au trône. A » peine m'y suis-je vu placé, que j'ai pensé à vous donner » des preuves de mon estime, en rendant les tombeaux de vos » ancêtres dignes de votre rang, & en élevant vos frères & » vos neveux aux places qu'ils méritent. J'apprends que deux » de mes officiers vous manquent, & sans attendre vos plaintes, » je les rappelle sur le champ. Vous avez commis des hostilités sur les terres de Tchang-cha, & mes peuples en souffrent : » quoiqu'il vous en revienne beaucoup de gloire, ne devriez-vous pas voir que vous l'achetez au prix du sang de nombre » d'officiers qui vous sont dévoués, & de soldats que vous devriez conserver pour la défense de vos états. Tant de veuves » inconsolables vous redemandent leurs époux ; tant d'orphelins abandonnés pleurent un père & une mère que vous leur » avez enlevés ! Les campagnes sont ravagées, les récoltes détruites : le brigandage & la licence du soldat effréné, portent » la désolation par-tout. Votre cœur n'est-il donc point » touché des maux que la guerre traîne à sa suite ?

» Si je réunissois contre vous toutes les forces de l'empire, » pourriez-vous garantir votre propre pays & vos trésors ? » Mais quand j'ajouterois cette conquête à l'éclat de ma » couronne, en serois-je plus puissant & plus riche ? Peut-être vous confiez-vous dans les montagnes, qui vous environnent, & empêchent de pénétrer dans vos états ? Mais « sachez qu'il est peu de barrières insurmontables, & qu'un » prince n'est point invincible quand la vertu ne le guide » pas. Un orgueil insultant pour moi vous a fait prendre le

» titre

» titre d'empereur ; je dois vous le contester tant que je respi- » rerai ; songez dans quelles disputes funestes vous allez vous » engager ? Soyons amis ; que la vertu vous rappelle à votre » devoir, & reconnoissez votre maître ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 179. *Hiao-ouen-ti.*

Lorsque Tchao-to apprit l'arrivée de Lou-kia sur les frontières de Nan-yuei, il en fut saisi de crainte, & alla cependant au-devant de lui, ainsi que les princes y sont obligés quand l'empereur leur députe quelqu'un. Il reçut avec respect la lettre de l'empereur, & témoigna à Lou-kia la satisfaction qu'il avoit de le revoir. Les instructions qu'il lui avoit données dans sa première ambassade, engagèrent ce prince à le traiter avec les égards qu'un disciple doit à son maître. Tchao-to, après avoir lu la lettre de l'empereur, n'attendit pas que son envoyé le pressât de donner des marques de sa soumission ; il fit publier dans ses états ce manifeste :

« Le sage empereur des *HAN*, le fils du Ciel, par un ordre » exprès, me défend de me servir de chars de couleur jaune, » & de ne plus faire porter ses étendards à mes côtés : je suis » son sujet & j'obéis ». Il joignit, à cet hommage public, une réponse particulière pour l'empereur.

« Moi, Tchao-to, grand chef des barbares du midi, votre » vieil esclave, j'offre aux pieds de Votre Majesté cette réponse » humble & respectueuse. Moi, votre vieil esclave, j'étois » autrefois mandarin dans les états de Yuei (1). Par une grace » spéciale, le grand empereur Kao-hoang-ti, votre auguste » père, m'établit prince de Nan-yuei & m'en donna les sceaux : » Hiao-hoei-ti, son fils & son successeur, m'honora de sa » protection ; mais l'impératrice Liu-heou, sa mère, défendit

(1) Partie du Kouang-si du Kouang-tong du Fou-kien & du Kiang-si.

Avant l'Ere Chrétienne. 179. *Hiao-ouen-ti.*

» qu'on me donnât à l'avenir les instrumens & les animaux né-» cessaires à la culture de mes terres. Bientôt mes campagnes » devinrent en friche, & je ne pus faire les sacrifices ni les » cérémonies ordinaires. L'importation de l'argent, & la circu-» lation des espèces, me furent encore interceptées : manquant » de tout, j'envoyai à la cour, Teong, Kao & Ping, trois de » mes officiers, pour y faire satisfaction des griefs si on en » avoit contre moi : on les retint prisonniers sans daigner me » répondre.

» Je savois que les tombeaux de mon père & de ma mère » étoient presque détruits : un bruit étoit parvenu jusqu'ici » qu'on avoit fait mourir mes frères & toute ma famille ; » pénétré de douleur, j'assemblai mon conseil, qui, vu le peu » d'état qu'on faisoit de nous à la cour, fut d'avis que je prisse » le titre d'empereur, pour nous soustraire à la domination » de Liu-heou. Cette princesse, outrée de ma démarche, in-» terdit expressément à ses sujets toute communication avec » Nan-yuei. J'appris que le prince de Tchang-cha nous avoit » rendu de mauvais offices auprès d'elle, & pour l'en punir, » j'entrai à main armée sur ses terres. Il y a quarante-neuf ans » que je gouverne le pays de Nan-yuei, & mes petits-fils sont » en état de servir Votre Majesté ; pour moi, accablé d'ans & » d'infirmités, presque aveugle, entendant avec peine, même » les coups de tambour, de quelle utilité pourrois-je lui être ? » Je renonce au titre d'empereur, que je n'aurois jamais pris si » je ne me fusse cru méprisé. J'attends de la bienfaisance de » Votre Majesté, qu'elle me confirmera celui de prince que » j'avois auparavant, & prêt à descendre dans le tombeau, » mes vœux sont de mourir son sujet ». L'empereur, satisfait de cette réponse, lui accorda ce qu'il demandoit.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 178. *Hiao-ouen-ti.*

A la dixième lune de cette première année de HIAO-OUEN-TI, le ministre Tchin-ping mourut, & fut remplacé par Tcheou-pou, qui n'ayant plus de collègue dont il redoutât l'habileté, rentra avec plaisir dans le ministère.

Le trente de la onzième lune, il y eut une éclipse de soleil. L'empereur regarda ces pronostics comme un avertissement que le Ciel lui donnoit, pour qu'il se corrigeât de ses défauts, & il fit en conséquence publier cet ordre:

« Si un prince chargé de gouverner les peuples, & de leur » donner l'exemple, n'a point de vertu, il est indigne du rang » qu'il occupe. Si les officiers, dont le devoir est de l'avertir de » se corriger, l'entretiennent, par une basse adulation, dans ses » défauts, ils sont aussi coupables que lui. Vous grands & » mandarins qui avez les yeux ouverts sur ma conduite, si je » m'écarte de la vertu & de mes obligations, je vous ordonne » de me le dire sans déguisement, afin que j'y remédie. Je » vous ordonne encore, si vous connoissez des gens de mérite, » vrais, sincères & amis du peuple, dont les lumières puissent » suppléer à celles qui me manquent, de me les envoyer sur le » champ pour qu'ils m'aident de leurs conseils, & que je tra- » vaille avec eux à rendre mes sujets heureux ».

Quelques jours après, Kia-chan, prince de Yng-yn (1), présenta à l'empereur un mémoire sur l'ordre qu'il venoit de faire publier; ce mémoire étoit conçu en ces termes: « Lorsque le » tonnerre tombe, il inspire de la crainte au plus intrépide, & » il n'y a rien de si dur qu'il ne mette en pièces. La puissance » du prince ne l'emporte pas sur celle du tonnerre: elles ont » cependant beaucoup de ressemblance entre elles. Vous de-

(1) Yng-yn-hien de Cai-fong-fou dans le Ho-nan.

Avant l'Ere Chrétienne. 178. *Hiao-ouen-ti.*

» mandez qu'on vous reprenne de vos défauts : l'amour-propre » se révolte contre ces sortes d'avertissemens, & qui s'expo» sera à vous les donner sans craindre de vous déplaire ? Quand » vous auriez la sagesse de Yao & de Chun, on n'oseroit en» core vous en parler qu'en tremblant. La plupart des princes » se sont perdus en fermant la bouche aux sages qui pou» voient les éclairer sur leur conduite.

» L'empire des *Tcheou* étoit divisé en dix-huit cens » principautés. Le peuple des neuf provinces entretenoit avec » magnificence tous ces princes, & il leur restoit encore de » quoi se procurer de l'aisance & des amusemens. Tsin-chi» hoang-ti, seul maître de toutes ces principautés, étoit moins » riche & accabloit les peuples d'impôts, sans en pouvoir ob» tenir le respect qui lui étoit dû.

» Dès qu'on a entendu dire que Votre Majesté cherchoit des » sages, chacun, transporté de joie, s'est écrié qu'on alloit voir » renaître les heureux temps de Yao & de Chun, où la vertu » seule étoit la base du gouvernement. Tous les gens de mé» rite ont pris la résolution de travailler encore à se perfec» tionner, afin de se rendre plus dignes de vous servir. Mais » lorsque ces sages seront près de votre personne, si votre » occupation se borne à sortir avec eux, de votre palais, deux » ou trois fois le jour ; à monter à cheval pour les mener » courir un lievre ou un renard ; je crains fort qu'ils ne né» gligent bientôt le gouvernement, & que leur exemple n'oc» casionne du relâchement parmi les mandarins. Au lieu que » si Votre Majesté ne s'occupe que du soin de ses peuples, & » cherche à alléger les impôts & les châtimens, cette con» duite paternelle les portera à la vertu & leur inspirera l'allé» gresse.

» Lorſqu'on publia, dans la province de Chan-tong, l'or-» dre de Votre Majeſté, les vieillards & les infirmes, appuyés » ſur des bâtons, ou portés ſur les épaules, ſortoient de leurs » maiſons pour en entendre la lecture; ils ſe diſoient les uns » aux auttes : voici enfin le règne de la vertu. Que des eſpé-» rances ſi douces ne ſoient pas vaines! Ne faites plus des » chaſſeurs de vos miniſtres; que tout leur temps ſoit con-» ſacré au ſoin de vos peuples, & à travailler à rendre votre » règne auſſi glorieux que ceux de ces princes que la nation » nomme avec une vénération attendriſſante, & dont le ſou-» venir lui ſera toujours cher ».

L'empereur vit, avec plaiſir, la franchiſe du prince de Yng-yn, & eſpéra que les autres lui parleroient avec la même liberté. Ce monarque d'un caractère rempli de bonté, naturellement compatiſſant & porté à la vertu, donnoit à tous ſes ſujets, ſans diſtinction, un libre accès auprès de ſa perſonne; affable à tout le monde, il faiſoit arrêter ſon char pour recevoir tous les placets qu'on vouloit lui préſen-ter; il étoit ennemi des louanges & des diſcours inutiles. Il avoit une paſſion extrême pour la chaſſe, & eut beaucoup de peine à s'en corriger. Un jour qu'il ſe livroit à ce plaiſir, monté dans ſon char, il ſe trouva ſur le penchant d'une mon-tagne, & preſſoit de l'aiguillon ſes chevaux. Yuen-ngang, qui vit le danger, accourut & retint les chevaux par la bride. « Quoi, lui dit l'empereur, vous craignez »? » J'ai toujours » oui dire, répondit Yuen-ngang, qu'*un homme de mille taëls « d'or ne s'aſſied point dans un lieu périlleux, & que le ſage ne marche » jamais pour ſon plaiſir ſur les bords des précipices.* En deſcen-» dant cette montagne avec rapidité, vos chevaux pour-» roient broncher, & votre char, en ſe briſant, vous faire

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 178. *Hiao-ouen-ti.*

» courir risque de la vie. Quel malheur pour vos sujets ! Un » prince est comptable de ses jours à son peuple, & doit fuir » toutes les occasions qui peuvent le mettre en péril ».

L'empereur avoit une concubine, nommée *Chin*, qui tenoit compagnie à l'impératrice & la suivoit par-tout. Ce prince fit avec elles une partie de promenade dans ses jardins. Yuen-ngang, qui vouloit lui témoigner son zèle, en faisant préparer le lieu où il devoit se reposer, fut choqué de voir le carreau de la princesse *Chin* près de celui de l'impératrice, & le fit emporter. Sensible à cet affront, elle s'en plaignit à l'empereur, qui blâma Yuen-ngang. Celui-ci, sans se troubler, s'approcha de l'empereur, & lui répondit : « Le » proverbe dit que, *lorsque le haut & le bas sont chacun à* » *leur place, tout va bien, & que tout est dans l'ordre.* La prin- » cesse *Chin* n'est que votre concubine ; convient-il qu'elle » s'asseie en présence de sa maîtresse ? Cette complaisance » l'engageroit bientôt à ne plus lui être subordonnée ». L'empereur approuva la justesse de cette réponse, & fut la rapporter à la princesse *Chin*, qui, loin de s'en fâcher, donna cinquante livres d'argent à Yuen-ngang, pour lui avoir remontré avec fermeté son devoir.

Kia-y, chef du tribunal des impôts, adressa un mémoire à l'empereur, afin qu'il ordonnât qu'on fît des magasins de bled pour les temps de disette, comme cela se pratiquoit anciennement. Il lui exposoit encore que la cérémonie du labourage avoit été interrompue & oubliée pendant les guerres continuelles qui avoient désolé l'empire ; & qu'il étoit de l'avantage & de la gloire de la dynastie des HAN, puisqu'on jouissoit maintenant des douceurs de la paix, de rétablir cette coutume, afin d'exciter les peuples à défricher les terres, &

d'encourager les laboureurs, par cette marque d'eſtime pour leur profeſſion. L'empereur, ſur les repréſentations de cet officier, fit publier l'ordre ſuivant :

« La terre eſt la nourrice des hommes, & ſes productions » ſont la principale richeſſe d'un empire. L'état le plus honorable eſt celui qui concourt à la conſervation des autres; » & afin de témoigner l'eſtime que j'en fais, je veux moi-» même, ſuivant la coutume de nos premiers ſages, prati-» quer l'auguſte cérémonie de labourer la terre, & employer » à ſacrifier au Chang-ti le produit de la portion que j'aurai » cultivée. J'exempte le peuple de la moitié des tributs, pour » le mettre en état de ſe procurer les inſtrumens néceſſaires » au labourage ».

Le dernier jour de la première lune, de la ſeconde année de HIAO-OUEN-TI, il y eut une éclipſe de ſoleil.

Depuis quelque temps Tchang-tſé-tchi occupoit une place dans le miniſtère. Comme il accompagnoit l'empereur à ſa ménagerie, ce prince lui demanda combien il avoit de tigres. Tchang-tſé-tchi demeura court à cette queſtion. Chen-fou, grand parleur, ſatisfit l'empereur. « Voilà comment doivent » être les madarins qui me ſuivent, dit l'empereur »; & il donna Chen-fou pour adjoint à Tchang-tſé-tchi.

Tcheou-pou trouva de l'inconvénient à cet arrangement, & repréſenta à ſon maître que Tchang-tſé-tchi s'acquittoit bien de ſon emploi. « Je le ſais, dit l'empereur; mais ils » s'aideront mutuellement. Tchang-tſé-tchi ne ſait pas par-» ler, & Chen-fou a le don de la parole ». « Si les avanta-» ges de Chen-fou ſont un moyen de parvenir, répliqua » Tcheou-pou, on ne s'étudiera plus qu'à parler, avec grace, » des affaires, ſans chercher à les approfondir. D'ailleurs,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 178. *Hiao-ouen-ti.*

» toutes les fois que Tchang-tſé-tchi voudra parler à Votre » Majeſté, il faudra donc qu'il mène avec lui Chen-fou, ſon » truchement »? L'empereur convaincu de l'embarras d'une pareille aſſociation, nomma Tchang-tſé-tchi préſident du tribunal des crimes.

Quelque temps après, paſſant ſur un pont, monté dans ſon char, un homme effaroucha ſes chevaux, & ce prince fut lui-même épouvanté. Il fit arrêter cet homme, & le livra au tribunal des crimes, pour être ſévèrement puni. Cependant le nouveau préſident ne lui infligea qu'une peine légère. L'empereur, mécontent de cette ſentence, en fit des reproches à Tchang-tſé-tchi. « Les ſupplices, répondit le préſident, ſont » déterminés par des loix communes au prince & au ſujet; les » mitiger pour quelques uns, & les aggraver pour d'autres, » c'eſt renverſer l'ordre, c'eſt expoſer le peuple à ne plus ſavoir » à quoi s'en tenir, & l'autoriſer à ſe plaindre de ce qu'on rend » les châtimens arbitraires ». L'empereur ſentit la vérité de cette réponſe, & dit qu'il falloit ſuivre ce qui avoit été prononcé.

Un voleur qui s'étoit introduit dans la ſalle des *ancêtres* de la famille impériale, & en avoit emporté des pierres précieuſes, fut découvert & condamné à perdre la tête. L'empereur ne trouva pas cette ſentence aſſez rigoureuſe contre un criminel qui avoit profané le temple de ſon père, & il diſoit que le reſpect filial demandoit l'extinction entière de la famille du coupable. « Quel ſupplice mériteroit-il, répondit Tchang-» tſé-tchi, s'il eût détruit cette ſalle de fond en comble & raſé » le tombeau de votre auguſte père »? L'empereur, après y avoir réfléchi, trouva le jugement conforme aux loix.

L'an

L'an 176, il fit venir Ki-pou, gouverneur de Ho-tong, pour lui donner la charge de président des censeurs de l'empire. Comme ce gouverneur étoit sur le point d'arriver à la cour, quelqu'un représenta au prince qu'il étoit sujet aux excès du vin, & à se mettre hors de sens; l'empereur crut devoir différer de lui faire expédier ses provisions. Ki-pou les ayant attendues en vain pendant plus d'un mois, ennuyé de ces délais, s'adressa à l'empereur, & lui dit: « Sans doute que Votre Majesté, sur les bons rapports qu'on lui avoit faits de moi, par » une grace particulière, m'avoit nommé gouverneur de Ho» tong. Elle me rappelle pour me confier une des plus impor» tantes charges de l'empire, & je présume encore que c'est sur » les bons témoignages qu'on lui aura rendus de mes services. » Cependant j'apprends que Votre Majesté change de senti» ment: il faut qu'on m'ait desservi auprès d'elle. Je crois devoir » l'avertir, que de rappeller & de renvoyer ainsi des officiers, » sur les premiers rapports désavantageux qu'on lui en fait, » c'est manifester qu'elle est susceptible de toutes les impressions » qu'on veut lui donner, & qu'elle ne se conduit pas par ses » propres lumières. Cette irrésolution peut nuire beaucoup à » vos intérêts, & décourager les officiers les plus fidèles & les » plus zèlés ». L'empereur, embarrassé, hésita quelque temps & lui répondit: « Le Ho-tong est une des plus considéra» bles provinces de l'empire: elle a besoin d'un gouverneur de » votre mérite; j'ai eu tort de songer à vous déplacer. Re» tournez à votre gouvernement, c'est la plus grande preuve » que vous puissiez me donner de votre fidélité & de votre » attachement ».

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 176. *Hiao-ouen-ti.*

Au printemps de l'année suivante, il y eut un grand tremblement de terre. 175. L'an 174, en hiver, à la dixième lune, les pêchers 174.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.

174.

Hiao-ouen-ti.

& les abricotiers donnèrent des fleurs; cette même année mourut Mété, roi des Tartares *Hiong-nou*: son fils Lao-chang lui succéda. Dès qu'il eut pris possession de ses états, il envoya un ambassadeur à l'empereur, pour renouveller l'alliance que son père avoit faite avec la Chine, & fit demander en mariage une princesse de la cour, que l'empereur lui accorda.

172.

La huitième année du règne de HIAO-OUEN-TI, il parut sur la fin de l'été, du côté de l'orient, une grande comète à queue; & l'année suivante fut d'une grande sécheresse.

171.

170.

La dixième année de son règne, l'empereur ayant dépêché un mandarin à Pou-tchao, frère de l'impératrice, avec des ordres fâcheux, ce prince le maltraita & le fit mourir. L'empereur, pour n'être pas obligé de livrer son beau-frère au tribunal des crimes, chargea plusieurs seigneurs de sa cour de lui porter du vin empoisonné, mais Pou-tchao ne voulut pas le prendre. L'empereur, au lieu de se fâcher de cette désobéissance à ses ordres, ordonna à tous les grands de prendre le *deuil*, & de se rendre à l'hôtel de Pou-tchao, comme pour assister à ses funérailles. Ce prince jugeant, par cette démarche, qu'il ne pouvoit espérer de pardon, but le poison & termina ses jours, dans la crainte d'une mort ignominieuse.

Les Tartares *Hiong-nou*, sans respecter l'alliance renouvellée avec l'empire, y faisoient des irruptions réitérées, & causoient beaucoup de mal. L'empereur avoit peine à se résoudre à la guerre; cependant comme on ne pouvoit les contenir chez eux, que par la voie des armes, il assembla les grands pour aviser aux moyens de réprimer leurs courses. Tchao-tso, qui avoit le département de la guerre, lui présenta, à ce sujet, un mémoire conçu en ces termes:

« Lorsqu'on a les ennemis si près de soi, il faut pourvoir à

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 170. *Hiao-ouen-ti.*

» trois chofes : la première, c'eft de fortifier fes frontières ; la » feconde, eft de les garnir de troupes aguerries & bien difci- » plinées ; la troifième, d'y établir des arfenaux fournis » d'armes à l'épreuve. Auffi lifons-nous, dans les traités fur la » guerre, *que n'avoir pas de bonnes armes & vouloir fe battre,* » *c'eft fe livrer à fon ennemi : & que des généraux qui veulent donner* » *bataille avec de mauvais foldats, doivent être sûrs de la perdre.* » Les officiers fans expérience, expofent leur prince à périr, & » le prince qui ne fait pas choifir de bons officiers, expofe fes » états à une ruine certaine. Connoître fon ennemi, fes forces » & fon pays, eft encore un point effentiel.

» La manière des Tartares de faire la guerre, eft bien diffé- » rente de la nôtre. Gravir & defcendre les montagnes les plus » efcarpées, avec une rapidité étonnante ; traverfer à la nage » les torrens & les fleuves les plus profonds ; fouffrir le vent, la » pluie, la faim, la foif ; faire des marches forcées, ne point » être arrêté par les précipices ; accoutumer les chevaux à paffer » dans les fentiers les plus étroits ; fe rendre habiles à fe fervir » de l'arc & de la flèche ; être sûrs du coup de main ; tels font » les Tartares. Ils attaquent, prennent la fuite, & fe rallient » avec une promptitude & une facilité admirables. Dans les » gorges, dans les défilés, ils auront toujours l'avantage fur » nous ; mais en plaine, où nos chariots peuvent aifément faire » des évolutions, notre cavalerie battra toujours la leur. Leurs » arcs n'ont point la force des nôtres ; leurs lances font » moins longues, & leurs cuiraffes & leurs armes d'une trempe » inférieure : dans la mêlée, ils ne foutiendront point l'impé- » tuofité de nos troupes. Mettre pied à terre, fe battre à l'arme » blanche, manier la pique, préfenter le front, fe faire jour » quand on eft enveloppé, voilà des manœuvres propres à

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 170. *Hiao-ouen-ti.*

» nos troupes, que les Tartares ignorent, & auxquelles ils ne » peuvent résister. Ainsi, tout compensé, nos forces sont à » cinq, ce que les leurs sont à trois.

» Pour en venir à la question, nous avons plusieurs mille » Tartares soumis à notre domination, & leur manière de se » battre est la même que celle des *Hiong-nou;* ils sont de la » même race. Il faut leur donner des armes fabriquées chez » nous, & des chariots de guerre, qu'on garnira de soldats, » d'une bravoure reconnue; ils apprendront leur manière de » faire la guerre, & supporteront comme eux toutes les fati- « gues. Alors nous aurons des Chinois, qui deviendront des » soldats Tartares, & formeront des troupes exercées à leur » manière de combattre, qui garderont nos frontières, & » les garantiront des insultes de ces voisins remuans & avides » de butin ».

L'empereur goûta ce projet, & fit passer quelques mille Tartares-Chinois sur les frontières. Par cette augmentation de bouches, il devenoit indispensable de faire de plus grands magasins; Tchao-tso, comme ministre de la guerre, crut devoir proposer à l'empereur ses vues, pour l'approvisionnement de ces limites, & lui dire :

« Sous le règne de Yao, une terrible inondation ruina les » campagnes & désola l'empire pendant neuf ans : sous Tching- » tang, une stérilité affreuse ôta tout espoir de récolte pen- » dant sept années de suite; cependant la faim & la misère » ne causèrent point de ravages sensibles; sans doute, parce » que ces princes avoient eu la sage précaution d'approvi- » sionner les greniers, & que dans ces temps de calamité, le » peuple y trouva des ressources pour sa subsistance.

» Aujourd'hui, l'empire n'a pas moins d'étendue, la popu-

» lation eſt auſſi grande, & ſi l'on manque de vivres, c'eſt » qu'on ne ſe précautionne pas contre les temps de ſtérilité. » On voit même beaucoup de terres incultes, quoiqu'on ne » manque pas de bras pour les cultiver, & que la terre ne » ſoit pas de moindre rapport qu'elle l'étoit ſous les règnes de » ces deux ſages empereurs. Ce vice provient de ce que le » peuple & les marchands ne rempliſſent pas leurs obliga- « tions; les uns en ne mettant pas toutes les terres en valeur, » & les autres en ne faiſant pas circuler les grains dans tout » l'empire : il arrive de-là que, dans les temps de diſette, » le peuple déſolé ne ſait où prendre le néceſſaire, & que » le fils ne peut ſoulager ſon père, quelque reſpect & quelque » tendreſſe qu'il ait pour lui.

» L'or & les diamans ne conſervent point la vie de l'homme; » ces richeſſes ne méritent ſon eſtime, qu'autant qu'elles lui » procurent, en échange, les alimens & les autres choſes né- » ceſſaires à ſon entretien. La baſe de ſa ſubſiſtance eſt le pain. » Se précautionner contre le défaut de récoltes, eſt un ſoin ſi » naturel, qu'il eſt ſurprenant que chacun ne s'occupe pas à » cultiver une portion de terre qui lui aſſure ſon exiſtence. » Votre Majeſté doit donc, par des récompenſes, encourager » ſes peuples à ſe donner tout entiers au labourage, & à » ne laiſſer aucun terrein en friche; elle doit menacer de » punir ceux qui négligeront d'y travailler. Afin que l'abon- » dance ſe communique à toutes les provinces, elle doit » promettre des mandarinats à ceux qui auront ſoin de les » approviſionner; & par cette ſage circulation, aucune partie » de ſes états ne ſouffrira. Le peuple aime les honneurs, & ſi » vous accordez quelque marque de diſtinction à ceux qui » porteront des grains ſur nos limites, en moins de trois ans,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 170. *Hiao-ouen-ti.*

» aucune province ne sera mieux approvisionnée que nos » frontières ».

L'empereur, en adoptant les vues de son ministre, fit publier par-tout, que le peuple eût à cultiver avec soin les terres, promettant des récompenses à ceux qui travailleroient avec le plus d'activité. Il invitoit en même temps les laboureurs qui avoient des grains au-delà de leurs besoins, à les porter sur les frontières, en leur promettant aussi des degrés de mandarinats, selon la quantité qu'ils transporteroient, & il leur remettoit la moitié des impôts d'un année, afin de leur faciliter les moyens de faire ces transports.

168.

La loi de mutiler les criminels, selon la nature du délit, établie sous l'empereur Chun, n'avoit point encore été exécutée sous la dynastie des *HAN*. HIAO-OUEN-TI la remit en vigueur à l'occasion de Chun-yu, gouverneur d'une ville dans la principauté de Tsi, dont il commua la sentence de mort en celle d'avoir les membres mutilés. Ce gouverneur avoit une fille unique encore jeune, qui ne voulut point l'abandonner, & le suivit jusqu'à Tchang-ngan, où il devoit être mutilé. Cette jeune fille eut le courage d'aller se jetter aux pieds de l'empereur, & de lui dire, les larmes aux yeux:

« Les peuples de Tsi n'ont jamais porté aucune plainte contre mon malheureux père : ils se louoient au contraire de sa » droiture & de son désintéressement. Il a long-temps servi » Votre Majesté avec zèle. Le crime dont il a eu le malheur » de se rendre coupable, mérite la mort suivant les loix; » par un bienfait particulier, vous lui accordez la vie, mais » vous avez changé son supplice en une mort continuelle. » Dans l'impossibilité de s'aider tant qu'il respirera, quel » spectacle déchirant pour sa fille infortunée, de le voir souf-

» frir ſans pouvoir le ſoulager, ni lui procurer de nourriture! » Je ſuis une portion de lui-même, & par-là je deviens cou- » pable comme lui; je demande à Votre Majeſté, comme la » plus grande grace, de faire tomber ſur moi la peine, & » d'être mutilée à ſa place ».

L'empereur, touché de la générosité de cette fille & de ſa piété envers ſon père, lui accorda ſa grace, & abolit la loi barbare de mutiler les criminels. Ce prince expliqua les motifs qui l'y déterminoient, par l'ordre ſuivant.

« Lorſque quelqu'un commet une faute, ou ſe rend cou- » pable d'un crime, on le mutile avant que de l'avoir exhorté » à ſe corriger, & ſans même lui en donner le temps. L'hu- » manité réclame contre une loi auſſi rigoureuſe. Ne devons- » nous pas avoir de l'indulgence & de la compaſſion les uns » pour les autres? L'amour de père & de mère qu'un prince » doit avoir pour ſes ſujets, ne voit qu'avec horreur les effets » de cette loi révoltante & cruelle. Ma volonté eſt qu'elle » demeure à jamais abolie. J'ordonne au tribunal des crimes, » de déterminer quelqu'autre peine pour les cas où l'on uſoit » de ces ſortes de ſupplices ».

Le tribunal, s'étant aſſemblé, arrêta que cette mutilation ſeroit changée en peines pécuniaires, en coups de bâton, ou en corvées aux travaux publics; le nombre des coups, la ſomme ou le temps étoient réglés ſuivant la nature du crime. L'empereur ratifia cette nouvelle loi par ſa ſanction, & la fit promulguer dans tout l'empire. Le peuple béniſſoit ſon maître, & mêloit ſes louanges à la joie que cette publication lui cauſa. Ce monarque étoit en effet digne des éloges qu'on lui donnoit : un ordre admirable régnoit dans ſon palais : grands & miniſtres, tous ſes officiers, avec un

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 168. *Hiao-ouen-ti.*

extérieur grave, se modeloient sur leur prince, & pratiquoient les exemples de vertu qu'il leur donnoit sans cesse. Chacun étoit attentif à son devoir : le faste & l'orgueil, bannis de sa cour, étoient remplacés par la droiture & la simplicité. Il ne restoit aucune trace des abus & des désordres qui s'étoient introduits sous les *TSIN*. Le prince & ses ministres, tout occupés du bonheur des peuples, & d'établir des loix sages, ne cherchoient que les moyens de diminuer le nombre des procès, en inspirant l'amour de la paix & de la justice. L'empire, par leurs soins, changea si absolument de face, qu'à peine comptoit-on quatre cens criminels dans toutes les prisons.

166. Le *Tchen-yu*, ou roi des Tartares *Hiong-nou*, ennuyé de demeurer oisif dans son pays, entra, au commencement de l'année 166, sur les terres de l'empire, à la tête de cent quarante mille chevaux. Il poussa jusqu'à Tchao-na (1) & Siao-koan (2), tua le gouverneur Pé-ti, & paroissoit vouloir pénétrer plus plus avant. L'empereur résolut de marcher en personne contre lui ; mais l'impératrice, qui avoit une véritable tendresse pour son époux, obtint, par ses instances, qu'il ne s'exposeroit point aux dangers, ni aux fatigues de cette expédition. Tchang-siang-ju eut ordre d'aller prendre le commandement des troupes destinées contre ces brigands. Mais les Tartares, qui n'étoient venus que pour piller, n'attendirent pas l'armée impériale, & se sauvèrent chargés de butin dans leur pays.

Fong-tang, un des mandarins de l'empire, né dans les états de Tchao, à qui l'empereur vantoit Li-tsi & Kiu-lou, comme les deux meilleurs capitaines de leur temps, lui ré-

(1) Au sud-est de Ping-leang-fou du Chen-si.

(2) A cent quarante *ly* au nord-ouest de la même ville.

pondit,

pondit, qu'ils ne valoient pas Lien-pou, ni Li-mou. « Ah! dit » l'empereur, si j'avois deux généraux qui leur ressemblassent, » nous n'aurions rien à craindre des Tartares». « J'en doute, re- » prit brusquement Fong-tang». L'empereur, étonné de ce dou- te, lui dit quelques paroles dures, auxquelles Fong-tang répondit avec sang froid: « Lorsque leurs princes envoyoient ces deux » généraux commander leurs armées, ils les accompagnoient » toujours quelques journées, & leur disoient en les quittant, » pendant votre absence nous aurons soin des affaires du » dedans: vous, braves capitaines, ayez soin de celles du » dehors. Ces princes leur remettoient toute leur autorité, en » conséquence de quoi ces deux généraux ne donnoient les » emplois qu'à des officiers dont ils connoissoient la capacité » & la bravoure. Par ces dispositions, Li-mou a battu les » Tartares dans toutes les occasions, & a tenu tête aux troupes » combinées des princes de Han & de Ouei.

» Tout le temps qu'il commanda sur la frontière, les droits » qu'on percevoit sur les marchandises, les tributs que ce pays » limitrophe payoit, il les distribuoit à ses soldats, qui, en- » couragés par ses libéralités, n'hésitoient point de s'exposer » au moindre ordre de sa part: aussi les Tartares, ayant tenté » de franchir les limites, furent repoussés avec une vigueur à » laquelle ils ne s'attendoient pas; & leur défaite complette » les obligea de camper à une distance fort éloignée de lui, » tant ils le craignoient.

» Aujourd'hui Ouei-chang marche contre ces mêmes Tar- » tares, & une victoire signalée, remportée sur eux, atteste sa » gloire & sa capacité. Au lieu de consigner cette belle action » dans les registres de l'empire, pour récompenser les officiers » & les soldats, & encourager ceux qui viendront après eux,

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 166. *Hiao-ouen-ti.*

» on arrête ce général, on l'enferme. Les mandarins de lettres, » jaloux de sa réputation, altèrent dans leurs écrits la vérité » des faits : on ne reconnoît plus ce grand capitaine. Selon » eux, lui & ses troupes se sont si mal comportés dans » cette action, qu'ils méritent les plus sévères châtimens. Inti- » midés par cet exemple, Lien-pou & Li-mou, en voyant » l'injustice & l'envie noircir Ouei-chang, auroient-ils osé » aller combattre ces Tartares? Voilà ce qui m'a fait douter » que Votre Majesté eût pu s'en servir ». L'empereur, éclairé sur la méchanceté des ennemis de Ouei-chang, envoya Fong-tang lui-même le mettre en liberté, & après avoir fait examiner, par des gens équitables & sans partialité, les accusations intentées contre lui, il le rétablit avec honneur dans tous ses emplois, en lui donnant Fong-tang pour lieutenant général.

165.

L'année suivante, un certain Sin-yuen-ping, du royaume de Tchao, ayant un extérieur rempli de sagesse & de sincérité, mais fourbe dans le fond, & un véritable *Tao-ssé*, rencontrant l'empereur seul, lui dit, qu'au nord-est de Tchang-ngan, il avoit vu un esprit, qui s'étoit rendu sensible sous cinq couleurs différentes; qu'il falloit lui élever un temple, & lui offrir des sacrifices sous le nom de *Ou-ti* ou des cinq *Chang-ti*. Son récit parut à l'empereur si vraisemblable & si bien circonstancié, qu'il donna dans cette vision, & nomma ce *Tao-ssé* président des rits, en ajoutant à cette dignité l'intendance sur les sacrifices. Il fit bâtir un *Miao* en l'honneur de ces cinq *Chang-ti*.

164.

L'année d'après, Sin-yuen-ping dit à l'empereur qu'un esprit lui étoit apparu à la porte du palais, & avoit tiré, de dessous le seuil, une coupe de pierre précieuse; que cet esprit l'avoit remise à un inconnu, qui venoit de la lui donner, afin qu'il l'offrît à Sa Majesté; qu'il s'y trouvoit des ca-

164.

Hiao-ouen-ti.

raċtères gravés, formant ces mots : *La vie de l'empereur ſera longue.* Enfin, que, pour preuve de la vérité, ſi Sa Majeſté vouloit s'en convaincre par elle-même, quoiqu'il fût plus de trois heures du ſoir, qu'elle verroit le ſoleil rétrograder à midi. L'empereur, ſans aucune méfiance de ſupercherie, ſe rendit effectivement à la porte du palais, & vit le phénomène du ſoleil rétrograde. Ce qui le flatta le plus, fut l'horoſcope d'une longue vie, tracé ſur la coupe de pierre précieuſe. Il voulut que ſon règne ne commençât à dater que de ce moment, & au lieu de la dix-ſeptième année qu'il comptoit, il fit publier que ce ſeroit la première. Il donna, à cette occaſion, un feſtin à tous les grands, en ſigne de réjouiſſance.

163.

Les preſtiges de Sin-yuen-ping n'en imposèrent pas aux grands. Un d'eux eut la fermeté d'accuſer de fourberie ce *Tao-ſsé*, dans un mémoire qu'il préſenta à l'empereur : « Où cet imposteur, diſoit-il au prince, a-t-il appris qu'il y ait cinq *Chang-ti*, & qu'ils ſe rendent viſibles ſous quelque couleur ? Depuis l'antiquité la plus reculée, a-t-on jamais oui dire qu'il y eût d'autre maître que le *Tien*, à qui l'on dût ſacrifier ? Qui ne ſait pas qu'il eſt inviſible & ſans figure ? D'où vient Sin-yuen-ping n'a-t-il pas appellé des témoins, lorſque la coupe de pierre précieuſe a été tirée de deſſous la porte du palais ? Pourquoi n'a-t-il pas retenu cet inconnu qui la lui a remiſe, afin de lui faire atteſter la vérité de ce prodige ? J'infère de ſa conduite, qu'il a cherché à tromper Votre Majeſté, qu'il eſt un magicien, & qu'il doit être livré au tribunal des crimes, pour lui faire ſon procès & le punir comme il le mérite ».

Quelque prévenu que fût l'empereur en faveur de Sin-yuen-ping, la force & le ton de vérité de ce mémoire firent im-

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 163. *Hiao-ouen-ti.*

pression sur son esprit. Il fit arrêter Sin-yuen-ping, qui fut convaincu de magie, & condamné, lui & toute sa race, à perdre la vie. L'arrêt fut exécuté, & depuis l'empereur n'offrit plus de sacrifices aux *Ou-ti* ou cinq *Chang-ti ;* mais il ne fit pas détruire le temple qu'il leur avoit élevé.

162.

Les dernières récoltes avoient été si mauvaises, que les grains étoient d'une cherté inouie. L'empereur fit, à ce sujet, publier cette ordonnance : « Voici déja plusieurs années que les » moissons ont été ruinées par les sécheresses & les inonda- » tions. Ce désastre m'afflige sensiblement pour mon peuple, » qui souffre de tant de pertes. Le Ciel irrité me punit-il de » mes propres fautes, ou bien se seroit-il introduit des abus » dans le gouvernement ? J'avoue que mes lumières ne me » suffisent pas pour pénétrer la cause de ces calamités. Peut- » être n'y a-t-il pas assez d'union parmi le peuple ? peut-être » encore les mandarins ont-ils trop d'orgueil & administrent-ils » mal la justice ? Est-ce que les sacrifices au *Chang-ti* ne se fe- » roient plus avec le même respect & le même recueillement » qu'autrefois ? Le nombre des pauvres augmente chaque » jour ; n'y auroit-il pas assez de terre en valeur, ou bien la » population seroit-elle trop grande ? Négligeroit-on l'agricul- » ture pour s'adonner au commerce ? N'emploieroit-on pas » trop de grain à faire du vin ? Vous, grands de la cour, mi- » nistres d'état & mandarins des différens tribunaux, assemblez- » vous pour examiner tous ces points, & faites m'en votre » rapport ».

Le résultat de cette conférence fut de destituer Tchang-tsang de son emploi de premier ministre. L'empereur auroit bien desiré le remplacer par Teou-kouang, le plus jeune des frères de l'impératrice, universellement estimé & reconnu

comme le plus capable ; mais il craignit qu'on ne dît que fon amour pour l'impératrice l'avoit fait pencher en faveur de fon frère ; ainfi il lui préféra, pour la place de premier miniftre, Chin-tou-kia, originaire de Leang, qui, dans fa jeuneffe, avoit été attaché au fervice de Kao-hoang-ti. Quoiqu'avancé en âge, Chin-tou-kia avoit encore toute fa vigueur ; naturellement droit, franc & fans fard, il joignoit à ces qualités beaucoup d'expérience & d'habileté dans les affaires.

A peine fut-il entré en exercice de fon emploi, qu'appercevant Teng-tong, officier fubalterne, dans une pofture indécente chez l'empereur, & fe permettant même des libertés, que ce prince fembloit autorifer, le nouveau miniftre ne put s'empêcher de dire à fon maître : « Lorfque Votre Ma» jefté aimera affez quelqu'un pour lui permettre de fe fa» miliarifer avec elle, il faut auparavant qu'elle l'élève affez » haut pour le rendre en quelque forte fon égal ; fans quoi » c'eft un crime qui mérite punition, de manquer au refpect » qu'on doit à Votre Majefté, & Teng-tong s'en eft rendu » coupable ». « Cela ne vous regarde pas, répondit l'empe» reur, c'eft un homme que j'aime ».

Malgré cette approbation, Chin-tou-kia donna ordre d'arrêter Teng-tong, & même de le tuer s'il faifoit réfiftance. Cet officier, faifi de crainte en voyant les fatellites du miniftre, demanda, par grace, le temps d'avertir l'empereur, qui lui dit d'obéir. Arrivé au tribunal du miniftre, Teng-tong, ôtant fon bonnet, fe mit à genoux pour implorer fon pardon. Chin-tou-kia ne fit pas femblant de l'entendre ; enfin, après un affez long filence, il lui dit : « Vous n'avez point refpecté le pa» lais du grand empereur Kao-hoang-ti, ni la préfence d'un » de fes fucceffeurs. L'indécence de votre maintien & de

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 162. *Hiao-ouen-ti.* » votre badinage, dont j'ai été témoin, eſt un crime digne de » mort, & les loix en prononcent contre vous l'arrêt. Qu'on » l'emmène, dit-il à ſes gens, pour lui faire ſubir la peine » qu'il a encourue ». A cette ſentence terrible, Teng-tong déſeſpéré fondoit en larmes & conjuroit le miniſtre de lui pardonner; mais il fut inexorable, & les ſatellites le traînèrent au lieu du ſupplice.

L'empereur, qui craignoit que Chin-tou-kia ne pouſsât les choſes à la dernière rigueur, avoit donné ordre de délivrer Teng-tong & de le reconduire chez le miniſtre, pour lui faire des excuſes, & lui dire que l'empereur lui accordoit ſa grace. Le miniſtre le fit relâcher.

Echappé aux horreurs de la mort, l'imagination encore remplie de l'appareil de ſon ſupplice, le triſte Teng-tong étoit inconſolable: il verſa un torrent de larmes dès qu'il reparut devant l'empereur. « Ah! ſi Votre Majeſté ne me ſauve de la » ſévérité de Chin-tou-kia, je ſuis perdu »! L'empereur, qui l'aimoit, tâcha de le calmer & lui promit ſa protection; mais il ne put s'empêcher de convenir que le miniſtre avoit fait ſon devoir.

161. L'année ſuivante, on reçut la nouvelle de la mort de Lao-chang, *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, & que ſon fils Kiun-tchin lui avoit ſuccédé.

160. Le trentième de la quatrième lune de l'année 160, vingtième du règne de l'empereur HIAO-OUEN-TI, il y eut une éclipſe de ſoleil.

158. Les deux années d'enſuite ne furent remarquables que par les nouvelles courſes des Tartares ſur les terres de l'empire; ils firent périr beaucoup de monde, brûlèrent pluſieurs villages, forcèrent même des villes, d'où ils emportèrent un butin con-

sidérable, sans qu'on pût les joindre pour les obliger d'en venir aux mains. La première année, ils s'avancèrent assez près de Tai-yuen. La deuxième, ils pénétrèrent plus à l'ouest, & eurent l'audace d'insulter Hien-yang, & de venir jusqu'aux portes de Tchang-ngan.

158.
Hiao-ouen-ti.

Ces courses causèrent tant de chagrin à l'empereur, qu'il en tomba malade, & mourut à la sixième lune, l'an 157, la vingt-troisième année de son règne, & la quarante-sixième de son âge. Ce prince ne voulut jamais qu'on fît rien de nouveau pour sa personne, ni qu'on embellît son palais & ses jardins. Ses chars, ses équipages, ses habits, & généralement tout ce qui étoit à son usage, étoient les mêmes qu'il avoit eus en montant sur le trône, ou lorsqu'il n'étoit que prince de Taï. Il préféroit à ce luxe le soulagement du peuple.

157.

On lui proposoit un jour de faire construire un cabinet dans ses parterres. « Combien m'en coûtera-t-il, dit ce prince »? « Cent *taëls* ». « Cent *taëls !* Avec cette somme, j'entretiendrai » dix pauvres familles. Lorsque je n'étois que prince de Taï, » je me passois fort bien de ces sortes d'embellissemens ; » aujourd'hui, que je suis empereur & le père du peuple, » dois-je sacrifier à des inutilités un argent que je puis mieux » employer en le soulageant » ?

Ses habits étoient de la plus grande simplicité, de même que ceux de l'impératrice. Il avoit banni de ses meubles l'or & l'argent : l'argille seule couvroit sa table. Il défendit de lui élever un tombeau différent de ceux des particuliers. Quelque fortes que fussent les remontrances des grands & de ses ministres, il s'y rendoit pour peu qu'il vît la raison de leur côté. Son principal soin étoit de pourvoir à la subsistance du peuple. Toujours porté à la clémence, il cherchoit à trouver

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 157. *Hiao-ouen-ti.*

quelque moyen de faire grace aux coupables, ou au moins d'alléger leur peine. Adoré de ses sujets, la crainte de lui déplaire faisoit plus d'impression sur leur esprit, que celle des supplices mêmes. Sous son règne, la plupart des prisons restèrent vuides, & il y eut peu de criminels condamnés à mort. Ce prince, ravi trop tôt au bonheur de l'empire, devroit servir de modèle à tous les monarques, par l'amour qu'il portoit à ses sujets, & par son aversion pour l'orgueil & le faste. Il fut inhumé à Pa-ling, ville à trente-cinq *ly* à l'ouest de Si-ngan-fou. Il eut pour successeur son fils Lieou-ki, auquel on donna, dans la suite, le nom de Hiao-king-ti.

A la neuvième lune de cette même année, parut une comète du côté de l'occident.

HIAO-KING-TI.

156. Dès que HIAO-KING-TI eut prit possession du trône, il exempta, suivant la coutume de ses prédécesseurs, les peuples du tribut annuel pendant la première année de son règne. Il délivra des prisonniers, & commua, pour quelques-uns, les peines que méritoient leurs crimes; mais peu de temps après il remit, sur tous les grands, la taxe que l'empereur Hiao-ouen-ti, son père, avoit ôtée, & voulut qu'on lui cédât la trentième partie de ce qu'on recueilloit. Ce nouvel impôt indisposa le peuple & lui fit regretter son prédécesseur.

Cependant, comme il avoit de la douceur & de l'humanité, il trouva que la loi, qui avoit substitué les coups de bâton à la mutilation des membres, étoit encore trop rigoureuse; il voulut l'adoucir par cet ordre qu'il fit publier.

« Autrefois, mon auguste père abolit la loi de la muti-
» lation, & en fit une nouvelle, appellée *la loi douce & légère:*
» elle

» elle a conservé ce nom ; mais quoiqu'elle soit moins » cruelle que la première, elle fait souvent périr les criminels. » Ce n'étoit point là l'intention de mon père, qui portoit le » peuple dans son cœur. Pour remplir ses vues, j'ordonne » que la peine de cinq cens coups soit modérée à trois cens ; » celle de trois cens à deux cens, & que les autres soient ré- » duits dans la même proportion ». 156. *Hiao-king-ti.*

A la douzième lune de l'an 155, il parut une comète vers le sud-ouest. A la quatrième lune mourut l'impératrice, aïeule de l'empereur, & à la sixième, Chin-tou-kia, premier ministre ; à la huitième, l'empereur nomma Tao-tsing pour le remplacer. Dans la même lune, une autre comète parut au nord-est. Quelque temps après, il tomba une grêle du côté de Heng-chan, si grosse & si abondante, que la terre en étoit couverte à trois pieds d'épaisseur, & plusieurs grains avoient jusqu'à cinq pouces de diamètre. 155.

L'an 154, à la dixième lune, le prince de Leang, frère de l'empereur, vint lui rendre hommage. Sa mère & son frère avoient pour lui une affection particulière. Comme il réunissoit toutes les qualités aimables, il étoit chéri de tout le monde, & l'empereur le combloit de distinctions qui faillirent le perdre. 154.

Hiao-ouen-ti, son père, lui avoit donné en apanage la plus belle principauté de l'empire, avec des richesses immenses en or & en argent, en perles, en pierres précieuses & en bijoux, de sorte que son palais étoit plus riche que celui de l'empereur même. Il avoit un jardin de plaisance de plus de trois cens *ly* de circuit, où il entretenoit toutes sortes d'animaux. (1) Soui-yang, sa capitale, avoit soixante-dix *ly* de tour. Il y avoit fait

(1) Koué-té-fou dans le Ho-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 154. *Hiao-king-ti.*

bâtir un vaste & magnifique palais, dont la galerie, qui régnoit autour, avoit près de trente *ly*.

Il attiroit à Soui-yang tout ce qu'il pouvoit trouver d'habiles gens, qui venoient tous les jours, avec les mandarins des tribunaux, prendre l'ordre, & il les recevoit assis sur une estrade élevée, comme cela se pratique chez l'empereur. Son char, à la couleur près, étoit aussi magnifique que celui de l'empereur; il n'en prenoit point d'autre pour aller à la chasse, où il restoit quelquefois six mois entiers.

Quand il étoit à la cour de son frère, toutes les portes lui étoient ouvertes; bien plus, un billet de sa part donnoit à ses mandarins l'entrée par-tout, avec autant de liberté qu'en ont les eunuques. Un jour que l'empereur étoit à table avec lui, la conversation tomba sur la magnificence avec laquelle il vivoit à Soui-yang; l'empereur lui dit: « Quand j'aurai vécu » dix mille ans, c'est-à-dire, lorsque je serai sur la fin de mes » jours, je veux vous remettre l'empire ». Le prince alors, s'humiliant profondément, s'en excusa avec modestie; & quoique dans le fond, il ne dût pas beaucoup y compter, cette parole de l'empereur lui fit beaucoup de plaisir, de même qu'à l'impératrice.

Teou-yng, qui servoit à boire à l'empereur, s'avançant alors avec beaucoup de respect, lui présenta une coupe remplie de vin, & lui dit: « L'empire des *HAN* est l'empire de Kao-hoang-» ti, qui doit se transmettre à ses descendans de père en fils; » comment Votre Majesté pourroit-elle le donner au prince » de Leang »? Cette liberté de Teou-yng fit beaucoup de peine à l'impératrice, qui, pour s'en venger, trouva moyen de lui faire ôter son emploi. Le prince de Leang en conçut de nouvelles espérances.

A la première lune du printemps, parut une comète du côté de l'occident, & peu de temps après, le palais de Lo-yang fut brûlé.

Du vivant de Hiao-ouen-ti, Lieou-hien, prince héritier de Ou (1), qui defcendoit de Kao-hoang-ti, étoit venu pour paffer quelque temps à la cour. Ce prince jouant aux échecs avec l'héritier de l'empire, ils prirent enfemble querelle fur un coup douteux; chacun s'obftina à foutenir fon fentiment. Lieou-hien perdit le refpect qu'il devoit au prince héritier; celui-ci, piqué, jette l'échiquier à la tête de Lieou-hien, & le renverfe mort fur le carreau.

Le prince de Ou, à la trifte nouvelle de la mort de fon fils, en conçut un fi grand chagrin, qu'oubliant les devoirs d'un fujet à l'égard de fon prince, il ne voulut plus paroître à la cour, & s'en excufa fous prétexte de maladie; mais il méditoit de venger, par les armes, la mort de fon fils. Hiao-ouen-ti, pour conferver la paix, parut fe contenter de fon excufe; il lui envoya même, en figne d'amitié, un bâton, avec la difpenfe de venir à la cour & d'y faire aucun fervice. Le prince de Ou fit remercier l'empereur; & fe tint, en apparence, paifible dans fes états.

Cependant, pour venir à fon but, il fit fabriquer des deniers de plomb, & ne voulut point recevoir, en d'autre monnoie, les tributs de fes fujets. Il accueillit tous les déferteurs des royaumes voifins; & malgré les plaintes de leurs fouverains, qui les réclamoient, il les retint dans fes états, en donnant aux uns de l'emploi, & aux autres des terres.

(1) Yang-tcheou fou du Kiang-nan.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 154. *Hiao-king-ti.*

Tchao-tsou, un des premiers officiers de l'empereur, eut de violens soupçons sur la conduite de ce prince. Il le fit espionner, & découvrit les préparatifs secrets qu'il faisoit. Tchao-tsou ne perdit point de temps à en avertir l'empereur, en lui représentant que le dessein du prince de Ou n'étoit point équivoque, puisqu'il attiroit chez lui des gens perdus de réputation, & manifestoit clairement l'intention où il étoit de se révolter : il conseilla à l'empereur de le prévenir, en s'emparant de ses états ; mais Hiao-ouen-ti ne put se résoudre à perdre un prince de sa famille. Le prince de Ou, loin d'être sensible à la bonté qu'il avoit de ne pas le détruire, comme il l'auroit pu, n'en devint que plus obstiné dans son projet. Cependant il n'osa remuer, jusqu'à la mort de Hiao-ouen-ti, & il mit en défaut la vigilance de Tchao-tsou.

Aussi-tôt que HIAO-KING-TI eut prit possession du trône, Tchao-tsou, toujours zélé pour le bien de l'empire, présenta à son nouveau maître le mémoire suivant.

« Lorsque Kao-hoang-ti, fondateur de votre auguste dy-» nastie, se rendit maître de l'empire, il avoit trois frères ; » Lieou-fey, qu'il créa prince de Tsi (1) ; principauté qui avoit » plus de soixante-dix villes dans sa dépendance ; Lieou-kiao » qui fut fait prince de Tchou (2), avec quarante villes pour » son apanage ; il attribua cinquante villes à la principauté » de Ou, qu'il donna à son frère Lieou-pi. Par cette division, « il leur céda presque la moitié de l'empire.

» Lieou-pi, affligé de la mort de son fils Lieou-hien, son » héritier, & résolu d'en tirer vengeance, sous un faux prétexte

(1) Tsi-nan-fou, capitale du Chan-tong.

(2) Siu-tcheou du Kiang-nan.

» de maladie, ne voulut plus venir à la cour servir l'empe-
» reur votre père ; crime qui, suivant les loix établies depuis
» long-temps, méritoit la mort. Hiao-ouen-ti, toujours porté
» à la clémence, ne voulant pas le punir, lui envoya même,
» par une bonté excessive, un bâton pour le soutenir, comme
» s'il eût voulu lui faire connoître qu'il le croyoit incommodé
» par l'âge & les infirmités, qui l'empêchoient de venir à la
» cour remplir ses devoirs.

» Cette conduite si généreuse auroit dû sans doute l'enga-
» ger à se corriger ; mais elle ne servit qu'à le rendre plus
» superbe & plus entreprenant. Dès-lors, il fît fabriquer de
» nouveaux deniers de plomb ; il a donné retraite à des scé-
» lérats, que leurs crimes obligeoient de fuir leur patrie, afin
» de grossir ses forces & de se rendre assez puissant pour met-
» tre l'empire en combustion.

» Son cœur est si fort endurci, & si enclin à la révolte,
» que si on envoie une armée dans son pays pour l'observer,
» il levera l'étendard de la rebellion ; si on le laisse agir im-
» punément, il n'en allumera pas moins le feu de la sédition,
» qu'il sera peut-être difficile d'éteindre ».

L'empereur, qui ne vouloit pas prendre sur lui de se décider seul dans une conjoncture aussi délicate, établit un conseil, composé de tous les grands de sa cour & des princes de sa famille, dans lequel l'expédition contre le prince de Ou fut agitée ; mais personne n'osa donner son avis, dans la crainte de parler contre ses propres intérêts.

Le dessein de Tchao-tsou avoit de trop puissans antagonistes pour être approuvé ; il ne tendoit pas moins qu'à détruire tous ces petits princes, dont les démêlés ou les prétentions pouvoient causer beaucoup de trouble, aussi aucun

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE.
154.
Hiao-king-ti.

des membres du conseil ne lui donna sa voix, & il resta sans exécution.

Lieou-kiao, prince de Tchou & frère de l'empereur Kao-hoang-ti, aimoit beaucoup les livres. Cette passion pour la lecture lui avoit fait rechercher l'amitié de Chin-kong, de Mou-ching & de Pé-ching, trois savans de réputation, avec lesquels il prenoit un plaisir singulier à lire le *Chi-king*. Lorsqu'il fut fait prince de Tchou, il invita ces lettrés à venir le trouver, & les éleva aux premières charges. Mou-ching avoit de l'aversion pour le vin; cependant le prince l'obligeoit d'en boire d'une sorte qui étoit fort amer, & dont il buvoit lui-même, ainsi que toute sa famille. Dans la suite le prince cessa d'en boire & ne pressa plus personne; alors Mou-ching lui demanda son congé, parce qu'il ne buvoit plus de ce vin amer, & pour éviter, disoit-il, d'être traîné dans les rues comme un criminel. Le véritable motif de la retraite de ce lettré étoit sans doute qu'il prévoyoit quelque révolution, & craignoit qu'il ne lui arrivât quelque aventure funeste, qu'il crut devoir sagement prévenir en se retirant.

Lieou-ou, fils de Lieou-kiao, lui succéda dans la principauté de Tchou, & se révolta effectivement la vingtième année du règne de Hiao-ouen-ti. S'étant accommodé avec la cour, il s'y rendit, & fut accusé par Tchao-tsou d'avoir pris des libertés avec des femmes, & d'avoir tenu des propos licencieux, pendant le deuil de l'impératrice, dans l'endroit même où se faisoient les cérémonies de ses funérailles. Il fut condamné à perdre la ville de Tong-hai avec ses dépendances.

Sur l'accusation de Tchao-tsou, on ôta le pays de Tchang-chan à Lieou-soui, prince de (1) Tchao, petit-fils de Kao-

(1) Lin-tching-hien de Tcheng-teng-fou du Pé-tché-li.

hoang-ti, pour s'être révolté. On enleva auſſi ſix petites villes à Lieou-ngang, prince de (1) Kiao-ſi, qui fut accuſé, par le même Tchao-tſou, de vendre les charges & les offices de ſes états. Ces ſortes de punitions allarmèrent tous les princes, & leur perſuadèrent qu'on vouloit peu à peu les dépouiller, pour les mettre hors d'état de pouvoir nuire à l'empereur.

Le prince de Ou, qui ne cherchoit qu'une occaſion de venger la mort de ſon fils, & que la ſeule crainte de ne pouvoir ſeul réuſſir retenoit encore, ravi de voir les princes dans ces ſentimens, les aſſembla pour conſulter, diſoit-il, ſur une affaire commune à tous, mais en effet pour les engager dans ſes intérêts. Les princes de Kiao-ſi, de (2) Tſé-tchuen, de Kiao-tong (3), de Tſi, de Tchou, de Tchao ſe trouvèrent à cette aſſemblée. Le prince de Ou, qui en étoit le moteur, les détermina à prendre les armes, & à envoyer en même temps à la cour un courier, avec un placet ſigné de tous, par lequel ils demandoient la tête de Tchao-tſou.

Dans les inſtructions que Hiao-ouen-ti avoit données à ſon fils avant de mourir, il lui avoit recommandé, en cas de guerre, de ſe ſervir de Tcheou-ya-fou, comme le capitaine le plus expérimenté & le plus brave de l'empire. HIAO-KING-TI, apprenant la révolte des princes, fit venir ce général, & lui remit la conduite de cette guerre, en lui donnant trente-ſix officiers pour l'aider.

Yuen-ngang avoit toujours été oppoſé à Tchao-tſou, par rapport au prince de Ou dont il prenoit les intérêts. Comme il ſe flattoit devant Teou-ngang, de donner de bons conſeils

(1) Kiao-tcheou de Lay-tcheou-fou dans le Chan-tong.
(2) Cheou-kouang-hien de Tſin-tcheou-fou dans le Chan-tong.
(3) Tſié-mé-hien de Lai-tcheou-fou dans le Chan-tong.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 154. *Hiao-king-ti.*

à l'empereur sur la révolte de ce prince, celui-ci en avertit l'empereur, qui manda Yuen-ngang. Mais comme le prince étoit avec Tchao-tsou au moment que Yuen-ngang entra, il refusa de s'expliquer devant lui sur les moyens qu'il croyoit capables de faire rentrer les révoltés dans l'obéissance : il pria même l'empereur de renvoyer tout le monde, afin qu'il pût lui parler avec plus de liberté. Quand ils furent seuls, Yuen-ngang lui dit : « Les princes, dans le placet qu'ils ont adressé » à Votre Majesté, lui représentent que Kao-hoang-ti leur a » donné des principautés, pour en jouir eux & leurs descen- » dans : ils lui exposent encore, que ce grand empereur leur a » assigné une étendue de pays & des villes, afin de les mettre » en état de soutenir, avec éclat, les dignités dont il les hono- » roit. Cependant ils se plaignent que, sans respecter en eux » l'ouvrage & les volontés du glorieux fondateur de notre » dynastie, on les dépouille de ses bienfaits par les conseils » de Tchao-tsou ; ils déclarent que c'est pour défendre leurs » apanages qu'ils ont pris les armes, & que si on leur fait » justice de la perfidie de Tchao-tsou, & qu'on leur rende » les villes qu'on leur a enlevées, ils sont prêts à quitter les » armes, & à rentrer dans la soumission qu'ils doivent à » Votre Majesté. Elle voit donc clairement, par les justes » plaintes de ces princes, qu'elle peut, sans tirer l'épée, ap- » paiser cette révolte, en donnant aux princes la satisfaction » qu'ils demandent, & en punissant Tchao-tsou, des conseils » injustes & indiscrets qu'il a donnés à Votre Majesté : au lieu » que si elle s'obstine à protéger un sujet, contre lequel ils » ont tant de griefs, le feu de la rebellion peut s'étendre, & » exposer l'empire à des troubles qu'il sera peut-être difficile » d'appaiser ».

L'empereur

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE. 154. *Hiao-king-ti.*

L'empereur fut quelque temps pensif, & dans l'irrésolution sur le parti qu'il prendroit. Le zèle de Tchao-tsou combattoit dans son cœur le conseil qu'on lui donnoit, d'acheter la paix par sa mort. Cependant quand il eut considéré qu'il épargneroit la vie de tant d'autres, par la perte d'un seul, & qu'il délivreroit le peuple des calamités inséparables de la guerre, il se détermina à le sacrifier au bien général. Après avoir fait retirer Yuen-ngang, il envoye un de ses officiers, avec son char, à Tchao-tsou, comme s'il venoit le chercher pour le conduire au palais, & lui donne en même temps l'ordre de s'arrêter dans la place publique, & d'y faire exécuter le malheureux Tchao-tsou.

Sensible à l'honneur qu'il croyoit que son maître lui faisoit, Tchao-tsou se revêt de ses habits de cérémonie, & monte dans le char; mais étant arrivé à la grande rue, l'officier lui fait fermer la bouche par ses gens, & après avoir publié l'ordre de l'empereur, il lui fait trancher la tête.

Les princes révoltés, dont cette mort satisfaisoit la vengeance, ne quittèrent pas pour cela les armes. Les fidèles serviteurs de l'empereur en furent consternés, & Teng-tong fut un de ceux qui lui témoigna le plus vivement l'injustice qu'il venoit de commettre, en lui adressant un mémoire à ce sujet, où il lui disoit:

« Il y a plus de dix ans que le prince de Ou se prépare à la » révolte. Sa haine contre Tchao-tsou n'étoit qu'un prétexte » pour voiler ses mauvais desseins. La véritable cause de sa » révolte est le desir de venger la mort de son fils, qui a péri » lors de cette malheureuse partie d'échecs avec Votre Majesté. » Depuis cette époque, il a pris sourdement ses précautions » pour se mettre en état de soutenir la guerre contre l'empire.

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 154. *Hiao-king-ti.*

» Son project éventé par Tchao-tſou, & l'avis que ce fidèle
» miniſtre en donna à Votre Majeſté, voilà ce qui l'a animé
» contre un ſujet, dont le zèle a fait tout le crime. Sur la parole
» de Yuen-ngang, vous le ſacrifiez à ſes ennemis ; vous leur
» accordez une amniſtie, vous leur rendez des terres dont ils
» n'ont que trop mérité qu'on les dépouille ; & le ſeul que
» vous deviez récompenſer, paye de ſa tête ſon trop d'atta-
» chement à vos intérêts. Yuen-ngang a ſatisfait ſa haine contre
» lui ; il vous a trompé en vous promettant la ſoumiſſion des
» princes, puiſqu'ils ont toujours les armes à la main. Tchao-
» tſou, plus éclairé que les autres, voyoit leurs deſſeins perni-
» cieux, & s'oppoſoit avec raiſon à leur agrandiſſement. L'ex-
» périence du paſſé lui avoit appris, combien il étoit dange-
» reux de les laiſſer devenir trop puiſſans ; il cherchoit à dimi-
» nuer l'étendue de leur pays, & ſes vues étoient celles d'un
» grand miniſtre, & d'un homme conſommé dans les affaires.
» Vous vous êtes vous-même privé de ſon appui : ſa mort
» ignominieuſe doit faire trembler quiconque oſera entrepren-
» dre de défendre vos intérêts, & de vous donner des con-
» ſeils, puiſque pour montrer trop de zèle, on court riſque
» de la vie, ſur un expoſé artificieux, qu'on ne prend pas
» même la peine d'approfondir. Quel eſt le prince ambitieux,
» qui, craignant la vigilance de vos miniſtres, ne ſe ſervira
» pas des mêmes moyens pour les perdre ? Un homme en
» place eſt toujours en butte à l'envie. Si ſes ennemis trouvent,
» auprès du maître, la facilité de s'en défaire ſur une ſimple
» accuſation, rien ne les arrêtera dans les complots qu'ils vou-
» dront former ; ils ſeront sûrs d'écarter les obſtacles qui pour-
» roient les empêcher de parvenir à leurs fins ; & après avoir
» amené le maître au point d'éloigner, ou de faire mourir ceux

» qui pourroient le défendre ou l'aider de leurs conseils, ils » tomberont sur lui, & je crains qu'il ne se tire mal des piéges » qu'ils lui auront tendus. Peut-être moi-même serai-je sacrifié » à leur haine, s'ils apprennent que je les ai accusés avec la » véhémence de la vérité? Peut-être Votre Majesté se formalisera-t-elle de la fermeté avec laquelle je lui parle, & que » j'en serai la victime; mais je mourrai content: j'aurai fait » mon devoir d'honnête homme, en démontrant l'injustice de » la mort de Tchao-tsou, & je me serai acquitté de la fidélité » qu'un sujet doit à son maître, en lui représentant le danger » où il s'expose. Mon zèle pour la réputation de Votre Majesté ne peut se taire, & le bien de l'empire exige qu'elle » agisse avec vigueur contre les rebelles ».

L'empereur, après la lecture de ce mémoire, ne douta plus qu'il n'eût été le jouet des princes, & donna de nouveaux ordres à Tcheou-ya-fou de marcher contre eux. Lorsque ce général fut prendre congé de l'empereur, il crut devoir lui représenter, qu'il seroit à propos que le prince de Leang, son frère, se mît en campagne, pour intercepter les vivres à l'armée de Tchou, composée de soldats aguerris, avec lesquels il ne falloit pas se mesurer sans avoir bien combiné ses opérations; & que si le prince de Leang secondoit l'armée impériale, il lui répondoit du succès de cette guerre. L'empereur en fit expédier l'ordre à ce prince, & Tcheou-ya-fou se rendit à Yong-yang, où étoit campée l'armée dont il venoit prendre le commandement. Ce général s'étant mis en marche, & se disposant à partir de Pa-chang, Tchao-tché lui conseilla de laisser sur sa droite, Hiao & Mien, où il soupçonnoit que le prince de Ou devoit avoir posté des détachemens pour lui en disputer le passage. Il lui dit, qu'il falloit préférer la route de Lan-tien

& de Ou-koan, pour se rendre à Lo-yang. Tcheou-ya-fou dirigea sa marche en conséquence de cet avis, qui lui parut très-sage.

Lorsque les princes révoltés furent instruits de l'approche de l'armée impériale, ils pouvoient à peine le croire, malgré le rapport de leurs espions, qui assuroient l'avoir vu arriver à Lo-yang. Non, disoient ces princes, elle ne peut avoir fait tant de diligence, elle n'est pas tombée du Ciel; quel chemin a-t-elle donc pris? Sa marche leur paroissoit incroyable. Cependant, quand ils n'en purent plus douter, ils commencèrent à se défier du succès de leur entreprise. Tcheou-ya-fou, au contraire, se voyant maître de tout le pays de Yong-yang, par la marche que Tchao-tché lui avoit conseillé de faire, jugea que les princes avoient fait une faute, de ne pas s'en être emparé, & qu'ils étoient perdus sans ressource. Après avoir laissé reprendre haleine à ses troupes, il détacha Tchao-tché, pour aller s'opposer aux révoltés qui gardoient les passages de Hiao & de Mien.

De son côté le prince de Leang, suivant les ordres de l'empereur, à qui il demeura constamment attaché, occupoit tous les postes par où les confédérés pouvoient tirer des convois, & leur coupoit toute communication. Il ne leur restoit de passages libres, pour avoir des vivres, que le cours des rivières Hoai-ho & Ssé-choui, dont le transport étoit long & peu sûr. Le prince de Ou, afin de dégager les passages, & d'obliger le prince de Leang à quitter son poste, fut investir sa capitale, dans l'espérance qu'il l'attireroit à son secours: mais ce prince, qui en avoit laissé la garde à Han-ngan-koué avec une bonne garnison, se contenta de mander à Tcheou-ya-fou de secourir sa capitale, pendant qu'il continueroit de garder le poste important qu'il

occupoit. Le général de l'empereur qui savoit la place bien munie & en état de tenir ; que d'ailleurs le détachement des troupes de Leang, aux ordres de Tchang-yu, étoit plus que suffisant pour rassurer les assiégés, au lieu d'y jetter du secours, envoya ses troupes légères garder les gorges du Hoai-ho & de Ssé-choui, la seule ressource des ennemis.

Les princes, continuellement harcelés par Tchang-yu, voyant que leurs vivres étoient presque consommés sans fruit devant la place qu'ils assiégeoient, tinrent conseil, dont le résultat fut de marcher aux impériaux, & de les engager à une action décisive ; en conséquence de quoi ils lèvent le siége de Leang, & vont chercher Tcheou-ya-fou. Ce général, bien retranché dans son camp, & muni de provisions de bouche, n'en voulut point sortir, quelques insultes qu'ils lui fissent pour l'attirer hors de ses lignes, persuadé qu'il en auroit bon marché dans la disette de vivres où ils alloient tomber.

Les confédérés, voyant leurs tentatives inutiles, résolurent de forcer le camp, & en concertèrent l'attaque par deux endroits différens ; l'une au nord, qui ne seroit qu'une feinte, & l'autre au sud, où se porteroient toutes leurs forces. Tcheou-ya-fou, qui en fut instruit par des déserteurs, leur opposa ruse pour ruse : il garnit en apparence le côté du nord, en étendant les quartiers qui devoient le défendre, & fit paroître peu de monde au sud, où devoient se faire les plus grands efforts ; mais il masqua deux brigades d'élite pour tomber sur les ennemis quand ils seroient engagés dans le camp. Les princes choisirent la nuit pour donner l'assaut : ils le poussèrent avec toute la bravoure qu'inspire le désespoir ; les retranchemens furent emportés ; mais au moment qu'ils se croyoient maîtres du camp, le corps de réserve, posté en embuscade, fondit sur

154.
Hiao-king-ti.

ceux qui étoient entrés dans les lignes, & tout fut tué ou fait prisonnier. Les autres qui devoient les soutenir, se voyant repoussés avec tant de vigueur, prirent la fuite, sans que leurs chefs pussent les arrêter; alors Tcheou-ya-fou sortit de ses retranchemens, & chargea brusquement l'armée des rebelles, qui, exténuée par la faim & découragée par le mauvais succès de l'attaque du camp, se laissa égorger sans se défendre.

Dans cette ruine totale de leur parti, les princes révoltés s'abandonnèrent au désespoir. Celui de Ou se sauva un des premiers; il avoit déja passé le Hoai-ho, & prenoit la route de Tong-yuei, mais il fut tué. Le prince de Tchou se donna lui-même la mort, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Celui de Tsi s'empoisonna, & le prince de Kiao-si s'enfonça un poignard dans le sein, au moment qu'il alloit être fait prisonnier, avec ceux de Kiao-tong, de Sfé-tchuen & de Kiao. Ces trois derniers furent conduits à Tchang-ngan, où ils subirent la mort comme rebelles.

Cette grande défaite des princes arriva sur la fin de la seconde lune de la troisième année du règne de HIAO-KING-TI, & le trentième de cette même lune, il y eut une éclipse de soleil. A la quatrième lune de l'année suivante, l'empereur

153.

déclara son fils Lieou-yong prince héritier; il exempta, à cette occasion, les peuples du tribut de cette année, fit élargir les prisonniers détenus pour des causes légères, & diminua la peine de ceux dont les crimes étoient plus graves.

Le trentième de la dixième lune de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

L'année suivante, l'empereur fit bâtir un village, qu'il ap-

152.

pella Yang-ling-y (1), pour servir de retraite aux vieillards,

(1) A trente *ly* au sud-ouest de Kao-ling-hien de Si-ngan-fou dans le Chen-si.

aux veuves & aux orphelins réduits à la pauvreté. Il assigna des fonds considérables pour leur subsistance & leur entretien. Quelque temps après, il fit conduire la princesse Tchang-chi au *Tchen-yu* des Tartares *Hiong-nou*, à qui il l'avoit promise en mariage. Sur la fin de l'année, à la douzième lune, le tonnerre se fit entendre comme au fort de l'été ; & à la neuvième lune de l'année suivante, l'empereur qui n'aimoit pas l'impératrice Po-chi, la dégrada & la mit au rang des suivantes. 152. *Hiao-king-ti.* 151.

Le trentième de la onzième lune, septième année du règne de HIAO-KING-TI, il y eut une éclipse de soleil.

A cette même époque, le prince Lieou-yong, que l'empereur avoit solemnellement déclaré son héritier, perdit son rang par les intrigues d'une des princesses-reines.

Le prince de Yen avoit marié une de ses filles à Ouang-tchong, un de ses principaux officiers, qui laissa un fils & deux filles à sa mort. Tsang-eulh, sa veuve, encore jeune & pourvue d'appas, se remaria à Tien, qui étoit en faveur auprès de l'empereur Hiao-ouen-ti. Elle eut un fils appellé Tien-fen. L'aînée des deux filles de son premier mariage, devenue nubile, fut mariée par l'empereur à Kin-ouang-sun, un de ses premiers officiers ; & de ce mariage, il vint une fille, qui, par sa beauté & son esprit, fit l'admiration de toute la cour. Comme on ne tarissoit point sur son éloge, Tsang-eulh en augura une grande fortune pour sa fille, & afin de réaliser ses espérances, elle la fit voir au prince Lieou-ki, l'aîné des fils de l'empereur, qui en devint éperduement amoureux. Ce prince en eut un fils, qu'il nomma Lieou-ché. 150.

Lorsque Lieou-ki fut sur le trône, & qu'il eut nommé Lieou-yong son successeur à l'empire, il voulut le marier à

la fille de la princesse Piao. Li-ki, mère de Lieou-yong, s'opposa fortement à ce mariage, que Ouang-chi, une autre femme de l'empereur, avoit proposé. Celle-ci en eut du ressentiment contre Li-ki, & ces deux princesses se brouillèrent ensemble.

Ouang-chi, plus vindicative, entretenoit l'empereur dans le mécontentement que l'opposition de Li-ki lui donnoit. Elle engagea un grand de la cour à présenter un placet au prince, dans lequel il exposoit, que puisqu'il avoit désigné le fils de Li-ki son héritier, il falloit qu'il la déclarât impératrice. Ouang-chi insinua à l'empereur que ce placet étoit l'effet des intrigues de Li-ki. Dans la colère qu'il en eut, il fit condamner à mort celui qui le lui avoit présenté, & révoqua le choix qu'il avoit fait de Lieou-yong pour son successeur au trône. La sensible Li-ki en conçut tant de chagrin, qu'elle en mourut peu de temps après.

L'ambitieuse Ouang-chi, n'ayant plus de rivale, obtint pour elle un rang, dont ses intrigues avoient privé Li-ki. Elle fut déclarée impératrice à la quatrième lune, & Lieou-ché, son fils, prince héritier. L'an 149, en été, à la quatrième lune, il y eut

149. un violent tremblement de terre, & à Heng-chan il tomba de la grêle d'une grosseur extraordinaire, à la hauteur de deux pieds.

148. L'année suivante, à la quatrième lune, il parut une comète du côté du nord; & à la neuvième lune, il y eut une éclipse de soleil.

Lorsque Lieou-ki destitua Lieou-yong de sa qualité d'héritier de l'empire, le prince de Leang, frère puîné de l'empereur, se trouvoit à la cour. Yang-ching & Kong-sun-kouei, favoris de ce prince, dont l'ambition étoit de voir leur maître

sur

ſur le trône impérial, dans l'eſpérance d'une plus grande fortune pour eux-mêmes, ſollicitèrent vivement l'impératrice-mère de demander, pour le prince de Leang, le rang que l'empereur venoit d'ôter à ſon fils aîné. Cette princeſſe, étant à table avec l'empereur, fit adroitement tomber la converſation ſur les belles qualités du prince de Leang : comme elle vit que l'empereur en faiſoit auſſi l'éloge, elle lui dit : « Si j'avois » quelque choſe à vous demander, ce ſeroit en ſa faveur ; mais » je craindrois un refus ».

L'empereur ſe levant, lui répondit : « Princeſſe, ce doute » me fait injure ; je ſuis votre fils & empereur, je vous dois » le reſpect & l'obéiſſance : j'en dois encore l'exemple à mes » ſujets. Oſerois-je manquer à des obligations auſſi reſpecta- » bles » ? L'impératrice-mère, enhardie par cette réponſe, lui fit la propoſition d'aſſurer ſa ſucceſſion au prince de Leang ; mais l'empereur, qui ne s'attendoit pas à une pareille demande, la ſalua profondément, & ne lui répondit que par un oui forcé.

Yuen-ngang, dont les conſeils avoient cauſé la perte de Tchao-tſou, rempliſſoit alors la charge de cenſeur de l'empire. Inſtruit de ce qui s'étoit paſſé entre l'impératrice-mère & ſon fils, il prit le pinceau & compoſa un placet, qu'il rendit public, dans lequel il repréſentoit à l'empereur que, ſuivant les ordres du fondateur de la dynaſtie, il ne pouvoit choiſir un ſucceſſeur que parmi les princes ſes fils, afin de conſerver l'honneur de ſa famille, & d'en perpétuer le luſtre dans ſes deſcendans. Que ſi ſon devoir de fils l'obligeoit d'obéir à ſa mère, ce ne devoit être que dans les choſes qui n'étoient point contraires aux conſtitutions de l'état ; que ſa première obligation, comme empereur, étoit de reſpecter les volontés

du grand Kao-hoang-ti, le chef de sa famille, auxquelles tous les grands avoient donné leur sanction par un serment irrévocable & solemnel; & que l'exemple de Suen-kong, prince de Song, qui, pour avoir déshérité son fils, avoit allumé une guerre qui avoit duré cinq générations, devoit absolument le détourner de toute idée de faire passer le sceptre impérial entre les mains de son frère, au préjudice de ses enfans, ses légitimes héritiers.

La fermeté de ce placet déconcerta toutes les vues de l'impératrice-mère & des favoris du prince de Leang. Ce dernier ne fut pas le maître de son ressentiment contre les censeurs de l'empire : à l'instigation de ses favoris, il supposa un ordre de l'empereur, & envoya à leur tribunal des assassins, qui poignardèrent Yuen-ngang, avec au moins dix de ses collègues.

L'empereur donna les ordres les plus sévères contre les meurtriers; & par les recherches exactes qu'on en fit, on découvrit que le prince de Leang étoit l'auteur de cet attentat affreux. Comme il craignoit pour ses favoris, il les fit évader & les envoya à Leang, accompagnés de Tien-chou, pour les cacher dans l'endroit le plus secret de son palais. Ce prince les y suivit peu de jours après. Han-ngan-koué, grand-maître de sa maison, & responsable, par sa place, des désordres qui se commettent, vint trouver ce prince à son arrivée, & lui dit, les larmes aux yeux : « Je suis perdu, si vous laissez ces deux hommes dans » l'intérieur du palais! *La honte du prince*, dit le proverbe, *est* » *la mort de son sujet*. Vous ne vous êtes porté à cette extrêmité, » que parce que vous n'aviez auprès de vous aucun sujet fidèle. » Les discours artificieux de deux scélérats vous ont fait com- » mettre une action, contre laquelle l'humanité, la justice & » les loix crient vengeance. Je frémis du danger qui menace

» vos jours ? Un infâme supplice »!... Ses larmes, à ces mots, coulèrent plus fort : le prince effrayé s'écria : « Malheureux, » qu'ai-je fait »!

Cependant les tribunaux, intéressés à venger la mort des officiers de l'empire, sollicitoient vivement la punition exemplaire des coupables. L'empereur ne pouvoit se résoudre à faire périr un frère qu'il aimoit. L'impératrice-mère étoit inconsolable, & trembloit pour la vie de ce cher fils. Han-ngan-koué revint à la charge, pour le presser de donner satisfaction à l'empereur, en sacrifiant ses deux favoris. Le prince, que cette proposition désespéroit, ne pouvoit y penser sans verser des pleurs amers. Ces deux favoris, voyant tant de troubles à leur occasion, se firent justice eux-mêmes, & prévinrent, en se donnant la mort, le supplice ignominieux qui les attendoit.

Le prince de Leang ne put s'empêcher de donner des larmes à la fin tragique de deux personnes qu'il avoit aimées : bientôt le soin de se tirer lui-même d'embarras, lui fit écrire à Ouang-sin, frère aîné de l'impératrice, une lettre conçue en ces termes : « Siang osa autrefois attenter aux jours de Chun, avant qu'il » parvînt au trône. Chun, reconnu empereur, oublia les mau» vais traitemens de son frère, & ne sut que pardonner. Il » poussa même la générosité au point de le combler de bien» faits, & de lui donner un des meilleurs gouvernemens. » Cette action fait encore aujourd'hui l'objet de notre admi» ration & de nos louanges : je n'ai point entrepris sur la vie » de l'empereur, seroit-il moins généreux que Chun »? Il finissoit sa lettre par demander à Ouang-sin, d'engager la sœur de Tchang-kiun, à qui il avoit rendu des services, & qui avoit du crédit sur l'esprit de l'empereur, d'intercéder pour lui. Le prince, à qui on montra la lettre de son frère, apprenant en

AVANT L'ERE CHRÉTIENNE. 148. *Hiao-king-ti.* même temps, que Yang-ching & Kong-ſun-kouei s'étoient donné la mort, fit ſurſeoir à toutes les pourſuites, & publia que ſon frère étoit innocent du meurtre de Yuen-ngang & de ſes collègues, dont il rejettoit toute l'atrocité ſur les deux favoris : il le rappella à la cour, & ſécha enfin les larmes de l'impératrice ſa mère, dont ce rappel diſſipa les inquiétudes mortelles où elle avoit été depuis cette funeſte aventure.

Pour ſe rendre à la cour, le prince de Leang ſe revêtit des habits les plus ſimples, & y vint dans un char ſans ornemens, ſuivi ſeulement de deux cavaliers. Il ſe préſenta à la porte du palais en poſture de criminel, en implorant ſon pardon. Auſſitôt que ſa mère & ſon frère en furent avertis, ils le firent entrer & ſe précipitèrent dans ſes bras, en verſant des pleurs de triſteſſe & de joie, accompagnés de paroles entre-coupées par leurs ſanglots. Cette entrevue attendriſſante tira des larmes des ſpectateurs. Le prince de Leang rentra en grace; mais dans la ſuite, l'empereur l'éloigna peu à peu du palais.

147. L'année ſuivante, à la quatrième lune, il y eut un grand tremblement de terre & une ſécheresſe extraordinaire ; en automne, un nombre prodigieux de ſauterelles ruina entièrement les moiſſons. Dans le même temps, à la neuvième lune, il parut une comète au nord-oueſt, & le trentième de cette même lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

146. La onzième année du règne de HIAO-KING-TI, en été, on vit une quantité de ſauterelles encore plus grande que l'année précédente, & à la dixième lune, il y eut une éclipſe de ſoleil.

145. La douzième année, il y eut une famine générale dans tout l'empire ; le feu prit à la porte orientale du palais, & le réduiſit en cendres. La terre trembla à la neuvième lune ; & l'année

144. ſuivante, ſur la fin de la troiſième lune, il tomba de la neige

hors de saison. A la quatrième lune de la même année, Lieou-ou, prince de Leang, connu sous le nom de *Hiao-ouang*, mourut des suites du chagrin que sa disgrace lui avoit donné, & de ce qu'il ne venoit plus à la cour y jouir des honneurs dûs à sa naissance. L'impératrice-mère fut si sensible à sa mort, que, s'abandonnant à sa douleur, elle ne vouloit plus prendre de nourriture, & reprocha durement à l'empereur de l'avoir avancée. Ce prince ne put la consoler qu'en partageant les états de Leang entre les cinq enfans que son frère avoit laissés. Mai, eut l'état de Leang; Ming, celui de Tsi-tchouen; Peng-li, celui de Tsi-tong; Ting, celui de Chan-yang; enfin Pou-ché, celui de Tsi-in: états qu'ils possédèrent avec le titre de *ouang*, ou de roi.

A la même époque, Li-kouang, qui gardoit à Yen-men les frontières contre les Tartares *Hiong-nou*, entra dans leur pays à la tête d'une centaine de cavaliers, pour aller à la découverte. Il n'eut pas marché un jour, qu'il apperçut quelques mille Tartares qui venoient droit à lui. Sa petite troupe voulut retourner sur ses pas, mais il lui représenta que si les Tartares les voyoient fuir, ils tomberoient sur eux, & les inquiéteroient beaucoup dans leur retraite; au lieu qu'en faisant bonne contenance, ils leur en imposeroient. Li-kouang donna l'ordre de mettre pied à terre, & de desseller les chevaux quand les Tartares ne seroient plus qu'à deux *ly* de distance. Pendant qu'ils étoient occupés de ce soin, un officier Tartare s'avança à la portée de l'arc, suivi de quelques cavaliers. Li-kouang monte à cheval avec une dixaine des siens, & se présente fièrement. Le Tartare lui décoche une flèche, qui ne l'atteint pas; alors Li-kouang l'ajuste, & le renverse de dessus son cheval; ses compagnons prennent aussi-tôt la fuite.

Li-kouang ne s'amusa pas à les poursuivre; de retour à son

Avant l'Ere Chrétienne. 144. *Hiao-king-ti.*

petit camp, il fit desseller leurs chevaux à ceux qui venoient d'escarmoucher avec lui. Les Tartares, qui les observoient, voyant leur sécurité, les crurent soutenus par le gros de l'armée, & n'osèrent plus les venir insulter. Mais Li-kouang profita de la nuit pour se retirer.

Le trentième de la septième lune de la même année, il y eut une éclipse de soleil. L'été de l'année suivante, il y eut un

143. tremblement de terre, qui dura vingt-deux jours de suite, dont les secousses furent si violentes, qu'elles firent écrouler les murailles de plusieurs villes. Le trentième de la septième lune,

142. de cette même année, il y eut une éclipse de soleil.

L'année d'après, à la première lune, on ressentit, dans un

141. jour, trois grandes secousses d'un tremblement de terre. L'an 141, en hiver, à la dixième lune, le soleil & la lune parurent de couleur rougeâtre; ce phénomène remplit de crainte tout le monde. A la dernière lune de la même année, le tonnerre gronda d'une manière effrayante : le soleil & la lune parurent, durant cinq jours, d'un rouge foncé, ce qui augmenta la terreur dont on étoit saisi.

L'empereur Hiao-king-ti mourut âgé de quarante-huit ans, la seizième année de son règne. Son fils Lieou-ché, qui prit le nom de Han-ou-ti, lui succéda à l'âge de seize ans.

Fin du Tome second.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES,
Imprimeur du Grand-Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.